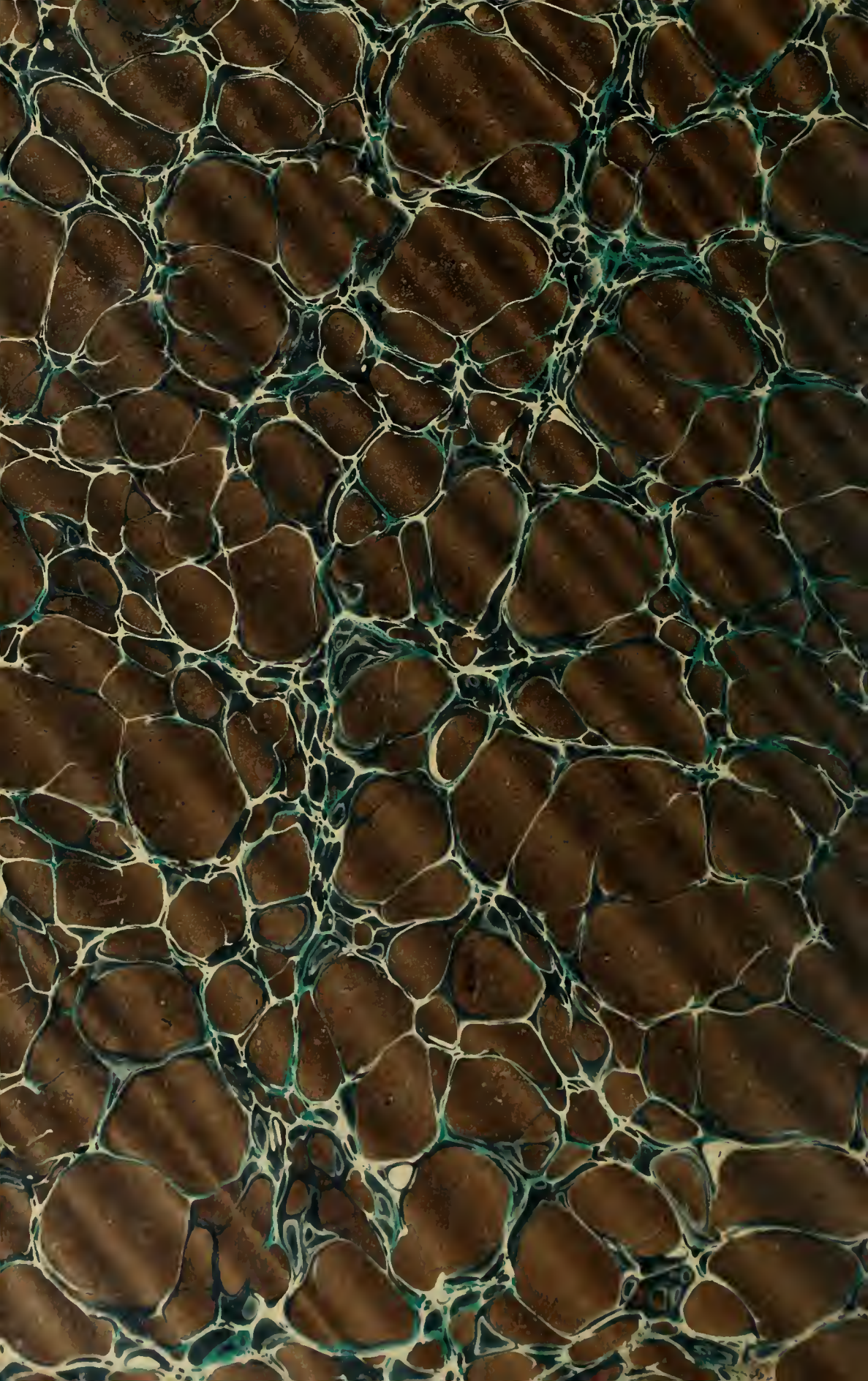


PC
2266
.M68
M26
1891
Rom.ill.
.MRS
v.2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marieenblanc00mont

MARIÉE EN BLANC

TOME II

HECTOR DE MONTPERREUX

MARIÉE EN BLANC

TOME II

PARIS
JULES ROUFF ET Cie ÉDITEURS
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

Tous droits réservés.

— Oui, c'est moi, petite, répondit l'amant de Pélago en lui prenant le menton. (P. 813)

— Je ferai ce que tu voudras

— Et tu me promets de ne pas donner suite à ton projet sans m'en prévenir?

Adrien hésita un instant.

— Dis, tu me le promets? demanda Paul.

— Oui, je te le promets.

— J'ai ta parole; ça me suffit.

CHAPITRE XCIII

L'AMANT DE PÉLAGO

Le jour même de l'entrevue que nous venons de rapporter entre Adrien de Salverne et Paul des Roselles, José de Lizieux avait passé son après-midi chez un des grands marchands de meubles du faubourg Saint-Antoine, en compagnie de sa maîtresse.

Pélago voulait s'installer définitivement dans un appartement plus confortable que celui qu'elle occupait et avec un mobilier plus riche.

Cela avait été formellement promis par José à Trouville, avant de rentrer à Paris.

L'ex-fille de brasserie, habile comme ses pareilles, avait admirablement calculé et choisi son moment pour décider son amant à cette dépense et pour être certaine que M. de Lizieux y pourvoirait sans difficulté.

Elle tenait à ce que cette installation fut accomplie avant la célébration du mariage de son amant avec Luce d'Azergues.

On lui devait bien cette compensation.

José n'avait pas consulté son père.

Il savait qu'il possédait personnellement une fortune, — les quatre millions qui lui venaient de sa mère, — qui lui permettait d'y suffire, et dont, jusque-là, il n'avait même pas dépensé les revenus.

Pélago avait déjà loué, dans la rue Marbeuf, à proximité des Champs-Élysées, un superbe appartement d'un loyer annuel de six mille francs, avec deux salons, salle à manger précédée d'une large véranda dont la baie était close par des vitraux artistiques, d'un boudoir et de trois chambres à coucher avec leurs cabinets de toilette.

Le mobilier qu'elle avait possédé jusqu'ici dans son petit appartement de la rue Blanche était quelconque; elle en choisit un de meilleur goût, sans regarder du reste à la dépense, sachant bien que ce n'était pas elle qui en règlerait la note.

Elle s'était, d'ailleurs, laissée diriger dans ce choix par le tapissier lui-même, un véritable artiste doublé d'un habile commerçant qui profita admirablement de l'excellente aubaine qui s'offrait à lui pour fournir ce qu'il pouvait faire de mieux en gagnant un large bénéfice.

Le total se monta au chiffre rond de cinquante-cinq mille francs.

Le tout devrait être prêt et installé dans une quinzaine de jours.

Lorsque la commande fut terminée, Pélago dit à son amant, tandis qu'il la reconduisait chez elle en voiture :

— Maintenant, mon petit José, tu sais ce que tu as à faire, n'est-ce pas?

— N'aie pas peur, répondit le fils de Carmen Pabla, j'ai pour principe de ne jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même.

— Tu parles comme la Sagesse des Nations ou comme les Cent Proverbes.

— J'ai là le devis que le marchand de meubles m'a remis.

— Cinquante-cinq mille francs sur lesquels tu as à remettre demain un acompte de vingt mille, ne l'oublie pas, car je ne veux pas que notre homme me manque de parole.

— Demain avant-midi il aura reçu un chèque de mille louis.

— Tu vas voir ton père?

— Ce soir même.

— Alors, c'est parfait.

— Je vais même te laisser dîner seule, afin d'aller lui tenir compagnie et de lui glisser ça en douceur entre la poire et le fromage.

— C'est parfait.

— Que vas-tu faire ce soir? questionna José de Lizieux.

— Je vais passer la soirée avec Bertha, répondit Pélago. Elle devait venir dîner avec nous, ce qui fait que je ne serai pas seule.

Et vivement, sur un autre ton :

— A propos, fit-elle, tu ne sais pas encore l'affaire que j'ai faite avec elle?

— Avec Bertha?

— Oui.

— Non, je ne sais pas.

— Elle me prend tout mon mobilier et mon appartement, ce qui me dispense de perdre les deux termes que je dois payer en déménageant.

— Tu t'entends fort bien aux affaires.

— Quinze cents francs le tout.

— Je croyais que Bertha était en dèche.

— Oui, mais je me suis arrangée avec elle. — Figure-toi que son propriétaire a eu le mauvais goût de la saisir parce qu'elle lui devait trois termes. Depuis qu'elle a perdu son médecin qui est allé se marier en province et qui l'a laissée avec cinquante louis, qu'elle devait du reste un peu de tous les côtés, elle n'a plus personne. Je lui ai déjà prêté plus de huit cents francs. Dans la maison où elle habite, elle ne peut plus rien faire, car elle est au plus mal avec sa pipelette qui soutient le propriétaire.

— Naturellement.

— Justement, ces jours-ci, Bertha a fait au bois, étant avec moi, la connaissance d'un officier d'état-major, un homme très chic, qui commence

à s'enflammer pour elle; mais tu comprends qu'elle ne peut pas le recevoir où elle est. Alors, elle va le faire poser encore une quinzaine de jours, ce qui servira à l'enflammer davantage, et lorsqu'elle se sera installée rue Blanche elle le recevra.

— Et tu seras payée?

— Parbleu!

— Elle a, dis-tu, un officier d'état-major? demanda José de Lizieux.

— Oui, le capitaine de Coursades.

— Tu le connais donc?

— Chaque fois que nous allons au bois, il nous emmène à Madrid ou à Ermenonville.

— Es-tu bien sûre que ce soit à Bertha que s'adressent ses hommages?

— Que tu es bête, mon pauvre José?

— Dame!

— Je te dis que tu es fou!... Du reste, tu feras bien sa connaissance un jour, car nous le verrons lorsqu'il sera avec Bertha.

— Je ne demande pas mieux.

— Tu verras : c'est un charmant garçon, un homme de ton monde et, ce qui ne gâte rien, très riche à ce que l'on dit.

José frappa à la vitre de devant du coupé.

— Je vais descendre ici, dit-il au moment où la voiture s'arrêta derrière l'Opéra, et je vais trouver mon père.

— Sois éloquent!

— Embrasse-moi.

Un baiser échangé, le fils de l'aventurière espagnole descendit de voiture, referma la portière et monta dans un fiacre qui passait à vide pour se faire conduire à la rue de Courcelles.

* * *

Arrivé devant la porte de l'ancien hôtel de Mlle de La Possonnière, José de Lizieux congédia son cocher et entra.

Ludovic, le valet de chambre, lui dit en le recevant :

— Monsieur n'est pas à l'hôtel ce soir.

— Bah!

— Monsieur est allé à Bougival.

— Bon, je vais l'y rejoindre; j'ai absolument besoin de le voir.

— Monsieur veut-il que je fasse atteler pour le conduire?

— Inutile, Ludovic, je vais prendre le train à la gare Saint-Lazare; ça ira plus vite.

— Comme monsieur voudra.

Dehors, l'amant de Pélago reprit un nouveau fiacre et se fit conduire à la gare. Une heure après, il sonnait à la grille de la villa qu'habitait Palmyre à Bougival.

Dès l'entrée, il vit les fenêtres de la salle à manger éclairées.

— Oh! monsieur José! fit l'accorte petite soubrette que Palmyre avait à son service.

— Oui, c'est moi, petite, répondit l'amant de Pélago en lui prenant le menton.

— Quelle surprise!

— Hein! vous ne vous attendiez pas à me voir?

— Pour sûr!... M. votre père et madame sont à table.

— Je l'ai bien compris; ajoutez un couvert pour moi, voilà tout.

Il entra dans la salle à manger sans se laisser annoncer.

— Tiens, c'est toi! s'écria le pseudo-gentilhomme à la vue du fils de Carmen.

— Ah! par exemple! ajouta Palmyre surprise en se levant pour lui tendre la main.

— Que t'a-t-il donc pris?

— Eh! mon Dieu! une fantaisie!... une surprise à te faire, répondit José en serrant la main de Palmyre et en s'adressant plus particulièrement à son prétendu père.

Puis il ajouta :

— Et le besoin de te voir pour une affaire aussi sérieuse qu'urgente.

— Ah!... une affaire d'argent, je parie.

— Je ne tiens pas le pari, tu gagnerais. Mais je te parlerai de ça en dînant, ajouta José en s'asseyant devant le couvert qu'on venait d'ajouter, car le voyage m'a creusé et je me sens de fort bon appétit.

— Tant mieux! dit Palmyre.

— Tu es allé à l'hôtel? demanda M. de Lizieux.

— Oui; Ludovic m'a appris que tu étais ici et j'ai filé immédiatement afin de ne pas arriver après la bataille.

— Nous venons à peine de nous mettre à table, dit la maîtresse de M. de Lizieux.

— C'est ce qui s'appelle arriver à point, répondit José.

Après avoir absorbé une petite assiette de potage il commença :

— Abordons l'affaire sérieuse.

— Voyons ça, dit M. de Lizieux en s'apprêtant à écouter.

— D'abord, je suis bien aise de connaître ton opinion sur ce point : trouves-tu que je fais des dépenses insensées?

— Non... d'assez jolies cependant.

Et, souriant, le perspicace gredin ajouta :

— Il paraît qu'il va s'agir cette fois d'une forte somme?

— Oui, assez ronde.

— Le chiffre?

— Tu es pressé de le connaître?

— J'aime aller vivement en affaires.

— Eh bien!... cinquante-cinq mille francs, déclara l'amant de Pélago.

Palmyre sursauta.

— Mazette!... Tu vas au moins acheter un immeuble? dit M. de Lizieux.

— Pas tout à fait, répondit José, seulement le mobilier.

— Et c'est à Pélago que tu comptes offrir ce mobilier?

— Je le lui ai déjà offert, car nous avons passé l'après-midi chez un industriel du faubourg Saint-Antoine, à qui nous en avons fait la commande.

— Et il y en a pour cinquante-cinq mille francs?

— Dont vingt mille demain matin, et le reste après la réception, c'est-à-dire dans une quinzaine, s'il ne manque pas de parole.

— Ce doit être joli pour ce prix-là, dit Palmyre avec une petite pointe de critique.

Un regard de son amant lui fit comprendre de ne pas persister dans cette voie afin de ne pas contrarier son plan.

— Oui, dit José en répondant à Palmyre, c'est très coquet. Un boudoir japonais d'un goût épatant; une salle à manger Renaissance avec tentures fleuronnées, un salon Louis XIV or et velours de Gênes à grandes fleurs rouges ton sur ton, un autre salon Pompadour en laque et satin à fleurettes multicolores... un chic suprême!

— Très joli, en effet! approuva alors la fille de la mère Putot.

— Et où vas-tu loger ces merveilles? demanda M. de Lizieux, car je ne pense pas que tout cela tienne dans le petit appartement de la rue Blanche.

— Non, Pélago a loué un superbe premier étage dans la rue Marbeuf.

— Afin de n'être pas trop loin du bois.

— C'est presque à l'angle des Champs-Élysées

Et, sur un autre ton, José demanda :

— Je puis compter sur toi, n'est-ce pas?

— Mon cher ami, répondit le prétendu père du jeune homme, tu n'as nullement besoin de compter sur moi pour cette dépense, car ce que tu possèdes personnellement y suffit amplement.

— Oui, je sais; mais je ne fais rien sans toi, puisque je ne t'ai même jamais demandé de me remettre ce qui me revenait.

— Seulement...

— Ah! le petit coup de morale obligatoire? interrompit le fils de Carmen.

— Non.

— Vas-y, je m'y attends.

— Tu sais bien que je n'ai pas l'habitude de morigéner. Je veux seulement te dire ceci : Tu t'amuses, tu as une maîtresse charmante, tu dépenses pour elle sans compter, ta fortune te le permet, tu fais très bien.

— Voilà qui est parler en bon père qui aime bien son petit José.

Palmyre souriait.

— Mais, poursuivit M. de Lizieux, il faut savoir dans la vie tirer parti de toutes les situations, et c'est plutôt en ce que je vais te dire maintenant que je parlerai en père qui a souci du bonheur et de l'avenir de son fils.

— Alors, c'est sérieux?

— Très sérieux.

— Je t'écoute, dit José en continuant à manger.

— Après la somptueuse dépense que tu vas faire pour elle, Pélago ne pourra rien te refuser, j'imagine.

— Il faudrait qu'elle fût bien ingrate.

— Ou jalouse.

— Jalouse!

— Oui, elle l'est.

— De la petite d'Azergues?

— Précisément. Eh bien! mon cher, si tu es habile, tu sauras profiter de l'occasion et des excellentes dispositions dans lesquelles Pélago se trouvera pour faire faire au mariage que je t'ai fait entrevoir et que je t'ai conseillé un pas absolument décisif.

— Tu as raison, répondit José, et dès que les d'Azergues seront rentrés à Paris...

— Ils sont revenus.

— Vraiment!

— Depuis trois jours. Je l'ai su avant-hier par l'entraîneur du comte de Bellegarde qui est encore dans son château de l'Ain avec la comtesse et qui ne rentrera qu'à la fin octobre, au moment de la reprise des courses d'Auteuil. Le duc et la duchesse sont seuls à Paris en ce moment avec Mlle Luce.

— Elle est adorable, cette petite d'Azergues, dit le fils de l'aventurière espagnole.

— Elle est charmante! appuya M. de Lizieux, et c'est bien pour cela que Pélago n'a pas vu ce mariage d'un très bon œil; elle a peur que tu ne l'aimes trop.

— Pélago a raison, car je ne te cache pas que j'en suis déjà fou.

— Cela ne suffit pas : il faut être deux pour se marier.

— Oh ! fit José avec fatuité, ne t'inquiète pas. Les affaires vont bien sous ce rapport.

— Comment ça ?

— Oui, très bien !

— Tu n'as pourtant pas revu Mlle Luce depuis cet été ? demanda M. de Lizieux intrigué.

— Non, mais je lui ai écrit.

— Pas possible !

— C'est la vérité, et la preuve la voilà.

Le fils de Carmen sortit de son porte-cartes une petite lettre pliée menu, qu'il remit à son prétendu père.

— Par exemple ! fit M. de Lizieux en prenant le papier et en dissimulant en partie la joie qui l'animait.

— Hein ! tu ne pensais pas que les choses étaient à ce point !... Lis, mais lis donc !... Tu verras... Je te l'ai dit, elle est adorable !

CHAPITRE XCIV

LE MESSAGE

Ce que José affirmait était vrai. Il avait osé écrire, en effet, à Luce d'Azergues et il en avait reçu une réponse.

Après les serrements de main donnés à la dérobée, après les quelques paroles furtives soufflées çà et là avec passion à l'oreille, le fils de Carmen avait compris que la pudeur et l'ingénuité n'étaient pas les vertus de la fille de Jane. Il avait lu dans ses yeux les appétences de son esprit et de son âme précocement ouverte à la perversité.

Il s'était aiguisé à son contact, affriolé par les promesses de ses regards, attiré et ébloui par les désirs qu'il avait été tout surpris de pressentir en elle. José, d'ailleurs, ne doutait de rien.

C'est à lui qu'il attribuait ce qu'il appelait complaisamment un « succès ».

Il était fat, se savait beau garçon et se croyait irrésistible.

Luce, pensait-il, était devenue subitement et irrésistiblement amoureuse de lui. L'intrigue qu'il sentait naître ne lui inspirait que ces paroles, qu'il avait eu soin de ne pas prononcer pourtant devant Pélago :

Il trouva sans peine Colin à la caserne d'artillerie. (P. 821.)

— Les jeunes filles du monde sont comme les autres, que diable!... Ce n'est pas plus malin de leur monter la tête qu'à toute autre, au contraire.

Il ne pouvait pas savoir que dans les veines de l'héritière de l'honnête famille d'Azergues courait le sang corrompu du misérable qu'il appelait son père et que son âme était faite du même souffle que la sienne.

Luce était plus qu'une coquette.

Elle avait la précocité vicieuse, l'instinctive perversité de celui qu'un crime odieux lui avait donné pour père.

Elle avait aussi son habileté dans la dissimulation, sa science profonde de l'hypocrisie doublée de l'excellence naturelle de la femme en cet art qu'elle a légendairement hérité de sa mère première.

Avec cela, elle avait le caractère aventureux et la nature romanesque, pleine de curiosités malsaines qui, à peine éveillées, auraient voulu être satisfaites. Elle avait lu tous les romans d'amour, tous les ouvrages à la mode, et elle se substituait volontiers par la pensée aux aventureuses héroïnes qui l'intéressaient et qu'elle se prenait même à envier.

Elle aurait voulu, elle aussi, avoir son petit roman, son aventure tout au moins, et l'intrigue l'attirait comme attire tout ce qui est mystérieux, tout ce qui demande une lutte morale ou matérielle, tout ce qu'on n'a pas d'emblée, ce que l'on doit conquérir par habileté ou par audace, tout ce qui est défendu surtout.

En José de Lizieux, en ce garçon d'une nature si différente des autres, son imagination névrosée avait vu sans doute le partenaire de cette intrigue désirée. Le fils de l'aventurière espagnole lui avait plu du premier jour, encore quoique secrètement et d'une façon même inavouée.

Elle s'était sentie attirée vers lui comme tout ce qui est mauvais se porte instinctivement vers le mal.

Au fait, José était bien fait pour séduire une imagination hardie et aventureuse comme celle de Luce d'Azergues.

Son type exotique le différenciait à ses yeux des autres jeunes gens qu'elle connaissait.

Les éclairs fulgurants de ses yeux noirs, le mat coloris de son teint, les bleuâtres nuances de sa chevelure ondulée, sa prestance de caballero, tout en lui la séduisait, la charmait et la troublait.

Luce s'était même sentie inondée de la joie la plus capiteuse lorsqu'elle l'avait vu se rapprocher de lui, lorsqu'elle avait compris ses recherches.

Elle s'était grisée délicieusement au brillant langage de ses regards passionnés. Elle avait voluptueusement frissonné au contact de sa main frôlant d'abord, puis serrant la sienne à la dérobée.

Elle avait écouté comme une harmonie divine sa voix, aux chaudes et vibrantes intonations méridionales, susurrer avec passion à son oreille cet hommage qui était aussi un aveu et un désir :

— Que vous êtes belle!

Car un jour José s'était enhardi au point de parler ainsi à la fille de Jane. Il avait saisi habilement le moment où, dans la foule, en sortant des

courses, elle était quelque peu séparée de son oncle et de sa tante pour l'approcher et pour lui parler.

***

Luce avait emporté à Azergues le délicieux souvenir de cette intrigue pourtant à peine esquissée.

Elle avait conservé vivante en son esprit l'image troublante de celui à qui elle s'était déjà mentalement donnée et que les aspirations perverses de son âme appelaient de toutes leurs forces.

L'aimait-elle?

Quoi! Ce serait profaner le mot divin, l'amour synonyme de la divinité, — car il est comme elle l'essence des êtres, — que de l'appliquer aux sentiments que pouvait concevoir une créature pareille.

Mais enfin, à sa manière, Luce aimait déjà le fils de Carmen; déjà elle était à lui.

Ces choses-là se comprennent.

La passion éclaire l'intuition que les désirs éveillent.

José de Lizieux avait senti l'impression qu'il avait produite sur la jeune fille.

Il s'était dit :

— Elle sera à moi!

Au fond, il la désirait.

Ce n'était pas la même chose que Pélago.

Elle était, elle, la maîtresse agréable, la joyeuse compagne des plaisirs, la camarade d'amour.

Luce avait à ses yeux un autre aspect.

Il la voyait comme la mystérieuse amoureuse que l'on aime en silence, que l'on cache à tous les regards, dont la possession puise un charme si puissant dans l'ombre qui l'enveloppe, comme celle qu'on est fier en soi de posséder parce qu'elle est au-dessus de celles que chacun peut avoir.

Alors les désirs s'étaient accrus en lui, acquérant chaque jour une intensité plus grande, attisés ensuite par la séparation, lorsque Luce quitta Paris pour aller au château d'Azergues.

Il parvint assez mal à l'oublier par moments, à travers son excursion sur les places normandes, en compagnie de sa maîtresse.

Mais, lorsqu'il revint à Paris où il ne la revit pas, le fils de Carmen se sentit envahi d'une affolante ambition qui le poussa de nouveau vers elle.

Audacieux, il l'était; téméraire même.

Il résolut d'écrire à Luce.

N'avait-il pas compris que tout ce qui viendrait de lui serait bien accueilli par elle.

Il écrivit.

Il mit en sa lettre ces phrases banales, dites mille fois par tous les amoureux, imprimées en tous les livres que la passion inspire, mais qui sous sa plume, forgées avec son style qui avait, comme lui, quelque chose d'exotique, prenaient une allure spéciale, une vigueur différente et un sens tout autre.

Il avoua qu'un amour immense l'attirait vers elle, et il déclarait qu'il était prêt à tout, à se tuer même si elle ne répondait pas aux élans de son cœur.

Il s'agissait de faire parvenir cette lettre à Luce, de la lui faire tenir secrètement, à l'insu de ses parents surtout.

Rien ne l'arrêtait.

Loin de le rebuter, les difficultés stimulaient son audace.

José connaissait les environs d'Azergues où il avait passé quelque temps avec son père, — nos lecteurs voudront bien s'en souvenir.

Il se rappelait notamment l'auberge de Virieu-le-Grand, où l'on avait déjeuné, le jour du départ, avant de prendre le train.

Dans cette auberge, il avait remarqué un jeune homme qui soignait les chevaux et qui nettoyait l'omnibus destiné au service des voyageurs.

Il avait causé avec lui et il l'avait entendu raconter quelques petites prouesses qui l'avaient bien noté en son esprit.

Ce garçon s'appelait Colin; José s'en souvenait à merveille.

Il était jeune à l'époque : il avait à peine dix ans.

C'était un enfant trouvé que le propriétaire de l'auberge avait recueilli.

S'il était toujours à Virieux !

Par lui, sans doute, il pourrait faire remettre en cachette sa lettre à Luce.

Il était, en tout cas, aisé de s'en assurer.

José écrivit à l'aubergiste qui lui répondit que Colin était en ce moment à Fontainebleau, dans l'artillerie, où il accomplissait son service militaire.

C'était une déception, mais peut-être Colin trouverait-il un moyen de faire parvenir la missive à destination.

José, — sans prévenir Pélago ni son père, — s'échappa un matin et courut à Fontainebleau.

Il trouva sans peine Colin à la caserne d'artillerie, mais favorisé par une chance qu'il qualifia de miraculeuse, il apprit qu'il avait terminé son service militaire et que, libéré, il allait retourner dans quelques jours à Virieu.

Cela tombait à merveille.

L'entente fut très facile et l'appât d'une récompense décida immédiatement l'artilleur au service qu'on lui demandait.

José lui donna cent francs pour faire parvenir à Luce d'Azergues, sans que personne ne s'en doutât, la lettre qu'il lui remit.

Il ajouta :

— Mlle d'Azergues me répondra sans doute. Je lui dis dans ma lettre qu'elle peut vous remettre sa réponse que vous vous chargerez de m'expédier à Paris.

— Vous pouvez y compter, monsieur de Lizieux, dit le jeune homme; je ferai tout ce que vous voudrez.

— Il y aura deux cents francs pour vous le jour où j'aurai reçu la lettre de Mlle d'Azergues.

— Bon, ce n'est pas de refus.

— Vous me l'enverrez à Paris, en mon hôtel, rue de Courcelles.

Colin avait gagné ses deux cents francs.

Il avait repris ses fonctions de cocher à l'auberge de Virieu et il entrait librement au château d'Azergues chaque fois qu'il était chargé d'y porter un paquet arrivé par le chemin de fer.

A sa seconde visite, il avait aperçu Luce qui lisait dans le parc.

Il lui avait remis la lettre et huit jours après il avait reçu la réponse qu'il avait aussitôt expédiée à José de Lizieux.

Les deux cents francs promis ne s'étaient pas fait attendre.

* * *

— Voyons cette lettre, dit M. de Lizieux.

Et il lut à haute voix ces quelques lignes :

Vous m'avez bien comprise et moi aussi je vous avais deviné.

Cet éloignement prendra fin bientôt et tous mes efforts tendent à l'abréger.

Oui, je me souviens de tout ce que vous évoquez et pour en revoir la douce réalité, je piaffe d'impatience.

LUCE.

— Bravo ! Bravo !

— C'est parfait ! approuva aussi Palmyre.

— Elle est adorable ! s'écria le fils de l'Espagnole. — Mais voyez ce galbe, comme c'est bien elle ! « Je piaffe d'impatience ! » C'est adorable !

— C'est très bien, en effet, fit M. de Lizieux.

— Oui, très bien, très bien, amplifia Palmyre.

— Eh bien ! mon garçon, je vois que tu es en bonne voie, ajouta le pseudo-gentilhomme.

— N'est-ce pas, hein ?

— Maintenant que le duc est revenu à Paris il faut chauffer.

— Il faut toujours, dit Palmyre, battre le fer quand il est chaud.

— Il brûle, le fer, répondit José avec un rire plein de fatuité.

Puis revenant aussitôt à la question qui le préoccupait :

— Alors, demanda-t-il, je peux compter sur mes mille louis pour demain.

— Ils sont à toi dès ce soir, répondit l'amant de Palmyre, et je vais te donner après dîner un chèque sur mon banquier.

— Et pour le reste ?

— Dis à ton marchand de meubles de présenter sa facture chez moi.

— Eh bien ! père, tu es chic !... Je dirai même plus : tu es très chic !

CHAPITRE XCV

A PARIS

Paul des Roselles était en proie à une cuisante inquiétude depuis qu'il avait vu son ami Adrien de Salverne dans cet état soucieux.

Il avait compris, dans le sage discernement que le calme et l'amitié lui avaient donné, que le jeune officier d'état-major allait commettre une irréparable folie s'il donnait suite à son projet de démissionner et il s'était promis de l'en empêcher par tous les moyens possibles.

Le lendemain était un dimanche.

Paul, qui avait peu dormi, fut matinal et à huit heures il prit le train à la gare Saint-Lazare pour aller voir son oncle à la campagne, ayant résolu de lui parler d'Adrien et de le prier d'intervenir et de se joindre à lui pour le détourner de ce projet qui briserait son avenir.

Il avait préféré en parler d'abord à son oncle, parce qu'il savait qu'en sa qualité d'officier retraité de la marine militaire, il aurait plus d'influence que son parrain sur Adrien.

Cela ne l'empêcherait pas, du reste, pensait-il, de faire intervenir ensuite le duc d'Azergues dont il connaissait la grande estime à l'égard du jeune capitaine d'état-major.

En outre, il y avait longtemps que Paul n'avait pas vu son oncle; c'était une occasion dont il profiterait.

***

Léon des Roselles avait, en effet, acheté une petite villa sur le coteau si pittoresque de Cormeilles-en-Parisis et depuis près de trois ans qu'il avait fait cette acquisition, il y passait la plus grande partie de l'année.

Depuis qu'il avait pris sa retraite avec le grade de capitaine de vaisseau, Léon des Roselles n'avait pu se consoler de la perte de sa petite Marie, car à la suite des infructueuses recherches qu'il avait faites, il avait renoncé à l'espoir de la retrouver jamais.

Son cœur de père, malgré le bonheur qu'il avait de posséder l'une de ses deux enfants, était profondément ulcéré.

Il faut être père, il faut connaître, en l'ayant goûtée, cette suave affection, cette ineffable tendresse de la paternité, pour comprendre combien la douleur causée par la perte d'un enfant est inconsolable.

Cette douleur est bien plus affreuse lorsque, au lieu d'avoir vu s'éteindre entre ses bras l'enfant qu'il adorait, au lieu d'avoir vu se refermer sur lui la froide pierre d'une tombe où l'on a du moins la consolation de pouvoir le pleurer, le père l'a perdu sans savoir où il se trouve, ravi en pleine vie à son amour, emporté loin de lui.

Il ignore où est son enfant.

Il ne sait s'il est heureux ou s'il souffre.

Il lui est impossible de le secourir.

Il n'a que le désespoir qui torture et l'abominable désolation.

Aucune compensation n'est possible.

Rien ne peut atténuer cette douleur immense, rien que la récupération de l'enfant perdu, rien que son retour.

En proie à ces douleurs, le malheureux Léon des Roselles, dont le cœur avait déjà tant souffert, n'avait pu se faire à la vie bruyante de Paris.

Il avait auprès de lui l'une de ses filles, celle qui n'avait conservé que le nom pittoresque de Magali, et qui, élevée par M^lle^ Mercier, se croyait orpheline.

Il avait tenu la promesse qu'il s'était faite de ne pas révéler à Magali qu'il était son père, afin de ne pas être obligé de lui parler de sa mère.

Il avait eu cette force qu'il puisait dans l'inépuisable générosité de

son cœur de vivre à côté d'elle, de la voir chaque jour, de l'aimer et de ne pas lui expliquer le mobile de cette immense tendresse.

Magali l'adorait.

Il s'était passé dans le cœur de la jeune fille, à son insu, quelque chose d'inexplicable.

Elle avait conçu pour Léon des Roselles, dès son plus jeune âge, une tendresse telle qu'elle ne s'était pour ainsi dire jamais aperçu qu'elle était orpheline, comme elle le croyait.

Sans essayer seulement d'analyser l'essence de son affection, sans questionner son cœur ingénu sur la nature de ses sentiments, elle avait pour lui une véritable tendresse filiale.

Elle recevait de lui, sans s'en rendre compte, des baisers paternels.

Elle subissait inconsciemment la douce et pénétrante attraction qui résulte de l'amour qui appelle l'amour.

S'il lui avait fallu un jour se séparer de lui, le perdre à jamais, elle aurait sûrement senti alors à sa douleur que c'était son père qu'elle avait perdu.

***

Léon avait vu grandir sa fille.

Il avait suivi avec joie le développement de l'enfant, puis de la jeune fille, et, en elle, il avait retrouvé successivement sa Jane telle qu'il l'avait connue, enfant d'abord, ensuite jeune fille, — telle qu'il l'avait aimée.

Il avait voulu ensuite se rapprocher davantage d'elle, l'avoir souvent toujours ou presque toujours au moins auprès de lui, car elle avait à tenir en son cœur non seulement sa place, mais aussi celle de sa sœur.

C'est pour cela que Léon avait acheté cette petite propriété à Cormeilles.

Il pourrait ainsi fuir Paris, pendant la plus grande partie de l'année.

Il y vivrait loin des amers souvenirs qu'il retrouvait sans cesse.

Il y vivrait constamment avec sa fille pendant les longs mois qu'elle viendrait y habiter avec M^lle^ Mercier, — avec sa petite mère.

Depuis quelque temps Léon des Roselles avait conçu ce projet et il cherchait à le mettre à exécution.

Une circonstance l'y décida subitement.

Notre ami Tistin Mouredu, que nos lecteurs n'ont certainement pas oublié, était arrivé un beau matin à Paris.

En vrai Méridional, l'ex-quartier-maître était d'une négligence inconcevable pour répondre aux lettres, et il fallait, pour qu'il écrivît quatre ou cinq fois dans l'année à son ancien officier, qu'il eût pour lui un véritable attachement et une ardente affection pour sa petite Magali.

— Oh! papa Tistin!... quelle joie!... s'écria Magali en sautant au cou de l'ancien matelot. (P. 828.)

Cette fois, Tistin avait oublié d'écrire pour annoncer son arrivée.

Norine cependant le lui avait conseillé, puis répété plusieurs fois, et Tistin avait promis de le faire.

Il l'avait même promis si souvent, tout en reculant sans cesse le moment de s'exécuter, qu'il en était arrivé à se persuader que sa lettre avait été écrite et expédiée.

S'il eut attendu une réponse, il aurait probablement été fort surpris de ne pas la recevoir.

Tistin arriva donc un beau jour tout tranquillement à Paris, avec Norine qui avait été mise en goût par son premier voyage.

Sa première visite fut pour Léon.

Ah ! il y avait du nouveau !

Il en avait des choses à apprendre !

D'abord Tistin, après avoir fait une jolie petite fortune grâce à l'exploitation de son restaurant, avait trouvé à vendre avantageusement son établissement de l'Estaque.

Mme Mouraille était morte, sa mère se faisait âgée, il s'était décidé à vendre.

Il avait fallu, aux termes du contrat qu'il avait passé, rester six mois avec le successeur pour que la clientèle, habituée à notre ami Mouredu, ne s'éparpillât pas au profit des concurrents.

Puis, la mère Mouredu était tombée malade. Elle avait fait une longue maladie et elle était morte à son tour.

Alors Tistin et Norine, qui n'avaient jamais eu d'enfants, se trouvèrent bien isolés, bien seuls.

Ils se sentaient attirés par l'affection qu'ils avaient pour Magali, pour cette adorable enfant, qui était bien un peu leur fille, et qu'ils ne voyaient guère qu'une fois par an, lorsqu'elle venait, avec Mlle Mercier et Léon des Roselles passer deux ou trois mois dans le Midi.

Paris les attirait.

C'est là maintenant que se trouvaient tous ceux qu'ils aimaient.

Tistin réunit tout ce qu'il possédait en argent et en titres, le confia à une maison de banque qui le lui transmettrait à Paris, et il partit avec Norine et avec Mistonflut, son mousse, — un homme aujourd'hui.

Ils arrivèrent tous trois.

Les bagages laissés à l'hôtel, l'ex-quartier-maître chercha sur la place de la Bourse son ami Bouguarès parmi les cochers dont les fiacres stationnaient, afin de se faire conduire à la rue Vaneau.

Sa première visite devait être naturellement pour Léon des Roselles.

Tistin ne découvrit pas le Languedocien.

Il s'adressa à deux cochers qui causaient devant leurs fiacres, mais ils ne purent pas le renseigner ; Bouguarès était inconnu.

— Eh bé ! dit notre ami, *alorsse* nous allons prendre l'*omnibusse* et sur la passerelle, là-haut, nous jouirons du coup d'œil. Espère, viens par ici, Norine ; arrive, Mistonflut ! vé, voilà le bureau.

Un contrôleur les renseigna obligeamment et leur indiqua la voiture qu'ils devaient prendre.

***

Bien grande fut la surprise de Léon des Roselles en voyant chez lui son dévoué matelot, Norine et Mistonflut.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il en lui serrant les mains. D'où vient cette surprise?

— Eh bé! mon commandant, on s'ennuyait à Marseille, depuis qu'on a bazardé la cambuse, depuis que les deux pauvres vieilles sont parties pour le grand voyage... *voui,* on s'ennuyait après la petite, vé!

— Mon brave Mouredu, fit Léon reconnaissant de ces sentiments affectueux qu'il connaissait bien, toujours votre bon cœur qui parle!

— Qué que vous voulez? nous n'avons plus personne, pechère!... *alorsse,* le cœur c'est comme qui dirait l'aiguille de la bousso!e: il va vers le nord, et le nord pour nous, mon commandant, c'est notre petite Magali.

— Elle est un peu notre fille aussi, n'est-ce pas? monsieur des Roselles, ajouta Norine.

— Oui, mes amis, oui, Magali est aussi votre enfant, car c'est bien à vous, mon cher Mouredu, que je la dois.

— Ah! capon de bon sort, si ç'avait pas été ces sacrés tonnerre de Dieu de Prussiens, c'est pas Magali toute seule que je vous aurais rendue, allez!

— Ma pauvre petite Marie est morte sans doute, dit Léon, car Dieu n'aurait pas été assez cruel pour m'en priver à jamais.

— Eh! *voui,* pechère!

— Que vous avez été gentils de venir me voir, fit le père de Magali pour quitter au plus tôt cette conversation qui rouvrait la blessure inguérissable de son cœur.

— C'est notre première visite, dit Norine.

— *Voui,* mon commandant, de l'hôtel nous avons poussé une pointe droit jusqu'ici.

— Pour combien de temps êtes-vous à Paris?

— Té, mais pour toujours!

— Comment!... vous allez rester définitivement ici?

— Jusqu'à la mort, pas vrai, Norine?

— Oui, monsieur des Roselles, c'est ce que nous avons décidé.

— Et vous ne vous ennuierez pas? demanda Léon; vous ne regretterez pas votre beau ciel du Midi, la mer, Marseille?

— Oh! pas *plusse,* mon commandant, répondit Tistin. D'abord Paris, vé, c'est comme qui dirait Marseille, un peu plus grand, voilà tout; et en-

core Marseille grandit tous les jours, tandis que Paris il faut bien qu'il s'arrête aux fortifications. La mer, eh bé ! quand nous voudrons la voir, elle est pas tant loin que ça. Quant à notre beau ciel bleu du Midi, mon commandant, nous l'avons avec nous ; c'est notre fille, ce sont les beaux yeux de notre petite Magali.

— Où est-elle donc ? demanda Norine. Elle est toujours chez Mlle Mercier ?

— Oui, toujours.

— Elle est toujours aussi belle ?

— De plus en plus belle, vous allez la voir, car elle va venir déjeuner avec moi... et je vous garde, c'est bien entendu.

— *Voui*, *voui*, c'est entendu, mon commandant, dit Mouredu, nous restons. Quand nous vous gênerons, vous nous ficherez à la porte, voilà tout.

Léon sourit.

— Ma maison est la vôtre, mes amis, dit-il. Est-ce que, lorsque j'allais à l'Estaque, chez vous, je n'étais pas chez moi, voyons ?

— Ah ! ce n'est pas la même chose, monsieur des Roselles, répondit Norine.

— Pardi ! appuya Tistin, c'est vous que nous l'aviez payée la maison, té vé !

— Toujours des reproches !

— Non, mais, voyez-vous, mon commandant, moi, mon cœur, c'est plus fort que tout ; le bon Dieu et le diable ne l'empêcheraient pas de parler.

— Si aujourd'hui, ajouta Norine, nous avons de quoi vivre sans rien faire, si nous sommes riches, car pour nous ce que nous avons c'est bien la richesse, c'est bien à vous que nous le devons.

Un coup de sonnette qui retentit arrêta mieux l'expression sincère de la reconnaissance de ces braves gens que Léon des Roselles n'aurait pu le faire, car Mouredu s'écria :

— Magali !... vé, je parie que c'est elle !

Et, devançant le valet de chambre de l'officier de marine, il courut ouvrir.

C'était en effet la jeune fille et Mlle Mercier dont la surprise fut immense à la vue de nos amis.

— Oh ! papa Tistin !... quelle joie !... s'écria Magali en sautant au cou de l'ancien matelot.

— Ma belle petite !... répondit Mouredu en soulevant la jeune fille

et en l'embrassant avec transport. — Ma fille, *voui*, ton papa Tistin, c'est toujours moi, vé !

— Maman Norine !

Des bras de l'un l'adorable enfant passa dans ceux de l'autre.

— Ma chérie !... ma belle mignonne !... répondit la femme de Mouredu.

— J'ai rêvé à vous cette nuit, dit Magali.

— Pardi ! nous étions en route, dit Tistin... C'est l'influence, vé !

— Mistonflut, ajouta-t-elle en se dirigeant vers le jeune homme dont elle avait autrefois partagé les jeux et qu'elle aimait comme un bon camarade, tu restes là sans me serrer la main.

Le jeune matelot n'osait pas aller de lui-même au devant de cette superbe jeune fille.

Pendant ce temps Mlle Mercier embrassait Norine et échangeait avec Tistin d'amicales poignées de main, les interrogeant sur les causes de leur voyage, et leur témoignant la joie qu'elle avait à les voir.

Magali était dans les bras de Léon.

— Mon petit père chéri, disait-elle en l'embrassant, je suis bien heureuse aujourd'hui.

Elle appelait ainsi Léon des Roselles, tout en ignorant les liens qui l'attachaient à lui.

Léon, du reste, avait voulu régulariser la situation légale de celle qu'il ne pouvait pas, à cause de Jane, appeler publiquement sa fille, et un Conseil de famille avait été formé chez le juge de paix qui lui avait dévolu la tutelle de la jeune fille.

Il était heureux de s'entendre donner par elle cette douce appellation qui réjouissait son cœur au milieu de ses cruelles souffrances.

CHAPITRE XCVI

LA VILLA DE CORMEILLES-EN-PARISIS

— Nos amis, dit Léon des Roselles, viennent demeurer définitivement à Paris.

— C'est vrai ! s'écria Magali, c'est possible !

— *Voui*, ma belle *voui*, répondit Mouredu, c'est la vérité.

— Oh ! quel bonheur !... C'était si long le temps que je passais sans vous voir !... Qui me dira maintenant que je n'ai pas de famille, avec tant

de personnes que j'aime, avec mon petit père, mon bon papa Tistin, maman Norine et vous aussi, ma petite mère, fit Magali en abandonnant sa tête sur l'épaule de Mlle Mercier.

— Chère enfant, dit l'institutrice, tu es si bonne et si aimante que le bon Dieu a eu soin de toi.

— Qu'elle est belle, pechère! fit Mouredu qui, malgré sa rude nature, n'était pas exempt d'émotion.

— Alors nous ne nous quitterons plus? dit la fille de Léon.

— Non, répondit des Roselles, et je viens de parachever le projet dont je t'ai parlé plusieurs fois.

— La campagne?

— Oui. J'ai vu ces jours-ci, à Cormeilles-en-Parisis une petite villa délicieuse, un véritable petit cottage assis sur un coteau en face de la Seine. J'hésitais encore un peu, mais je me décide maintenant, car je complète mon plan.

— Qu'allez-vous faire? questionna Magali.

— Tu verras, tu verras!... Et vous aussi, Mouredu, dit Léon en se tournant vers l'ancien quartier-maître, vous verrez.

— Toujours prêt à la manœuvre, mon commandant, répondit Tistin; à vous de tenir la barre. Où vous voudrez qu'on navigue, je voguerai!

Dès l'arrivée de Tistin et de Norine à Paris, lorsqu'il fut convenu qu'ils y demeureraient, Léon avait dit à l'ancien quartier-maître :

— Voyons, Mouredu, maintenant que j'ai pris ma retraite et que par conséquent je n'appartiens plus à la marine, vous n'avez plus besoin de me donner le titre de mon ancien grade.

— Ah! par exemple, s'écria notre ami, eh bé! comment voulez-vous que je vous dise?

— Appelez-moi comme votre femme : M. Léon.

— Non... Je ne me sens pas vous appeler comme ça; vé! j'aime mieux vous le dire tout de suite. — Et qu'est-ce que ça me fait à moi que vous ayez pris votre retraite?... Vous êtes toujours mon commandant... Je peux pas vous dire : « Mon commandant en retraite » pas vrai?... *Alorse*, qu'est-ce que ça vous fait, après tout, qué?... Ça me fait plaisir!

— Eh bien! puisque vous êtes incorrigible, appelez-moi comme vous voudrez... Moi, je vous nommerai toujours mon ami.

— Ah! ça, moi aussi, mon commandant, riposta Tistin, car nous avons beau ne pas être du même grade, quand il s'agit du cœur nous pouvons hisser le même pavillon, qué?

Et Mouredu avait persisté à appeler Léon son commandant.

***

C'était réellement une petite merveille que la villa dont Léon des Roselles avait fait la trouvaille à Cormeilles-en-Parisis, ce coin si pittoresque, ce site si ravissant de la lointaine banlieue parisienne.

L'habitation était en briques rouges et en bois, construite sur le modèle des chalets suisses, avec balcons découpés à jour à chaque ouverture, protégés par un avancement du toit avec pente également ajourée.

Les clématites, le chèvre-feuille, la vigne vierge, la glycine et le lierre, s'entremêlant coquettement, tapissaient la façade et laissaient pendre leurs lianes enguirlandées accrochées capricieusement à toutes les saillies.

Le jardin qui entourait la maison et dont des arbustes toujours verts assuraient le mystère et cachaient la profondeur, n'était clos que par une haie que les premiers rayons d'avril fleurissaient et embaumaient.

Du gracieux belvédère qui dominait la construction, la vue, que rien n'arrêtait, découvrait un panorama merveilleux : à gauche, tout au loin, Paris dans le flou de sa brume, aux pieds la Seine qui déroule son large ruban argenté; en face, Saint-Germain et la forêt toujours verte descendant de la légendaire terrasse jusqu'au delà de Maisons-Laffitte; à droite, de riants paysages semés de maisonnettes, avant-garde des sites ravissants de Normandie.

Léon des Roselles avait fait l'acquisition d'un yacht à vapeur qu'il garait à Herblay et qu'il avait baptisé *Vent-debout*.

Il va sans dire que c'était notre ami Tistin Mouredu qui en avait principalement le souci et qui était heureux aujourd'hui, lui qui avait tant blagué autrefois la navigation fluviale, de retrouver dans ces occupations nautiques la satisfaction de sa passion la plus chère.

Il avait sous ses ordres l'équipage, composé d'un mécanicien, d'un chauffeur et de Mistonflut.

Tistin et Norine habitaient la villa de Cormeilles, car Léon, qui avait pour eux une amitié égale au dévouement qu'ils lui avaient manifesté tant de fois, était heureux de cette société qui égayait sa vie.

Norine avait la haute main sur les serviteurs de la maison, peu nombreux du reste; elle était en quelque sorte l'intendante de la villa et l'on peut croire que rien ne clochait sous sa direction.

Le dimanche, on allait faire, quand le temps était beau, de magnifiques excursions sur *Vent-debout*, en amont, parfois jusqu'à Chatou, et, en suivant le cours de la Seine, jusqu'à Poissy, et même jusqu'à Meulan. On avait projeté d'aller bien plus loin encore et d'aller jusqu'au Havre et de caboter pendant la belle saison sur la côte normande, d'une station à l'autre.

Le dimanche qu'avait choisi Paul des Roselles pour venir voir son oncle une excursion avait précisément été projetée.

Heureusement l'ami d'Adrien de Salverne arriva matinalement à la villa, car une heure plus tard il n'aurait plus trouvé personne.

Léon fut tout heureux de sa visite.

Il avait pour son neveu une affection bien grande qu'avivait encore l'éloignement en lequel il avait été obligé de se tenir pour éviter la fréquentation de Claudius et la vue trop pénible de Jane.

A Paris, Paul des Roselles était venu quelquefois à la rue Vaneau, assez rarement cependant, surtout depuis quelques années.

C'était la première fois qu'il venait à Cormeilles.

— Ah ! fit Léon en lui serrant la main, tu as pensé à ton oncle, mon cher Paul ; c'est gentil, et puisque te voilà sans doute dans l'intention de me consacrer ta journée, je t'emmène en excursion avec nous.

— Volontiers, très volontiers, répondit le jeune homme. Je vais avoir le plaisir d'admirer ton yacht. Quel est le but de cette excursion ?

— Nous comptons aller déjeuner à Asnières, assister aux régates qui ont lieu cet après-midi, venir dîner au pavillon Henri IV, à Saint-Germain, et rentrer à la nuit.

— Une magnifique promenade.

Mlle Mercier arrivait à ce moment avec Magali et Norine habillées toutes trois, prêtes à partir.

La jeune fille avait un ravissant costume de campagne.

— Voilà notre amie, Mlle Mercier, dit Léon.

Paul alla à la rencontre de l'institutrice qu'il connaissait bien et qui lui tendit la main.

Avant de la prendre il salua Magali et Norine.

Mlle Mercier lui dit :

— C'est mon élève, monsieur Paul, Mlle Magali.

Et Léon des Roselles ajouta en indiquant Norine :

— Madame est la femme de mon ancien quartier-maître, Mouredu, le second du *Vent-debout*, — son vrai capitaine, devrais-je dire, car je ne m'occupe pas de grand chose à bord, et c'est du reste lui qui se donne ce titre.

— Madame, fit Paul en saluant Norine, je ferai avec plaisir la connaissance de M. Mouredu, dont mon oncle m'a souvent dit l'amitié et l'attachement.

— Eh bien ! en route, dit Léon des Roselles.

Lorsqu'on fut dehors, Paul offrit son bras à Magali et, tout en des-

Le yacht évolua gracieusement et vint prendre le milieu du fleuve. (P. 834.)

cendant jusqu'à Herblay, il entretint avec elle une conversation à laquelle chacun prenait part.

Mouredu attendait sur le pont, après s'être assuré que tout était bien prêt et que tout était en état.

Il était vêtu d'un veston de drap bleu, avec des boutons dorés, des ancres brodées au col et une casquette marine, en tenue de service, comme il disait, et aussi fier qu'heureux de ses fonctions.

Avec lui, les formalités de présentation étaient bien simplifiées, car à peine M. des Roselles lui eut-il dit :

— Mon neveu Paul...

Qu'il lui tendit la main sans façon et la lui serra avec son expansion méridionale en disant :

— Je suis bien heureux de faire votre connaissance, monsieur Paul. Mon commandant m'a parlé souvent de vous et vous êtes bien gentil d'être venu faire cette petite traversée avec nous.

Inutile de dire que Tistin fut immédiatement sympathique au jeune homme et qu'ils furent à l'instant même les deux meilleurs amis du monde.

Tout étant prêt, il n'y avait qu'à partir.

Le temps était superbe : une journée d'automne ensoleillée et douce comme une journée de printemps.

Tout le monde s'était installé à l'arrière du yacht, tandis que Mouredu, sur la petite passerelle, s'était mis à la barre.

Mistonflut, sur l'avant, achevait les derniers préparatifs d'appareillage, en roulant les cordages qui venaient d'être largués.

Sur la berge du fleuve, des pêcheurs et des curieux assistaient au départ, car *Vent-debout* avait déjà sa réputation à Herblay et l'on admirait sa coupe gracieuse et son confortable aménagement.

On savait aussi que le propriétaire du yacht était un ancien officier de marine et Mouredu lui-même était déjà connu dans le pays.

Notre ami, lorsque tout fut prêt, regarda Léon qui lui fit un signe, et aussitôt il envoya par le porte-voix un ordre au mécanicien :

— En avant lentement !

Le yacht évolua gracieusement et vint prendre le milieu du fleuve.

***

Tout en étant attentif à sa manœuvre, Mouredu, qui ne manquait pas de perspicacité, faisait ses petites réflexions.

— Té ! mais, se disait-il, on dirait que M. Paul ne se déplaît pas auprès de notre petite Magali.

En effet, le neveu de Léon avait été frappé, dès le premier abord, par la captivante beauté de la jeune fille et il éprouvait en sa présence de troublantes sensations qui s'emparaient de son esprit et qui se répercutaient en son cœur.

Et Mouredu conjecturait :

— C'est peut-être une idée qui en vaut bien une autre, mon bon !... Ce serait tout de même une drôle de chose si M. Paul se mettait à aimer la petite, coquin de bon sort !

Il les observait.

Il voyait les joues de Magali colorées d'un plus vif incarnat que de coutume.

Il percevait nettement ce qui se passait en elle, maintenant que son attention était ainsi éveillée.

— Pourquoi pas, vé, après tout ? se disait-il. Ce serait bien plus commode, car ce que j'ai toujours redouté pour Magali c'est le moment où son petit cœur fera toc-toc. Dieu garde qu'elle vienne à aimer quelqu'un qu'elle ne pourrait pas avoir !... pechère, ah ! ce serait un vrai malheur !... car il faut bien en convenir, il y a des difficultés ; mon commandant ne peut pas exposer au premier venu tout ce qu'il a pris tant de peine à cacher... Tandis qu'avec M. Paul...

Tistin s'interrompit en voyant Magali qui causait avec le neveu de Léon.

— Ah ! je ne me trompe pas, vé !...s'ils ne s'aiment pas encore, ils n'en sont pas loin... Ils voguent dans les mêmes eaux... Eh bé ! tant mieux, té !... Ça me fait plaisir !

Et comme notre Méridional, doué d'une imagination très suggestive, allait vite en besogne, il conclut immédiatement ainsi :

— Ils seront heureux tous deux, j'en suis sûr... et papa Tistin sera de la noce, mon bon !

***

Léon des Roselles avait pensé aussi à l'avenir de sa fille.

Il avait entrevu l'époque où elle serait en âge d'aimer et son cœur, à cette perspective, avait été empli de pénibles appréhensions.

Magali avait été élevée, nous le savons, dans l'ignorance absolue des liens qui l'unissaient à Léon des Roselles.

Elle se croyait orpheline et elle n'avait jamais eu un doute sur l'histoire qu'on lui avait racontée.

On lui avait dit que ses parents étaient morts lorsqu'elle était toute jeune.

Quand elle fut en âge de comprendre, elle sentit bien qu'il y avait un mystère qui entourait sa naissance, en sachant qu'elle n'avait pas d'autre nom que celui de Magali ; mais il lui était impossible de l'approfondir.

Elle n'osait pas questionner Mlle Mercier sur ce sujet, pensant bien qu'elle lui apprendrait sûrement un jour ce qu'elle devait savoir.

En attendant, elle était absolument heureuse, choyée par son institutrice comme elle l'aurait été par la plus aimante des mères, entourée de gens qui composaient pour elle une véritable famille, Léon des Roselles, Mouredu et Norine, qui l'aimaient à qui mieux mieux.

Il avait été question bien des fois entre Mlle Mercier et Léon des Roselles de la situation de Magali au point de vue qui préoccupait si justement le malheureux père.

Ils avaient résolu d'éviter soigneusement à la jeune fille toute occasion de laisser prendre son cœur, en éloignant d'elle le plus possible tous ceux qui seraient capables de l'aimer.

C'était pour cette raison que l'on vivait dans une retraite presque absolue, aussi bien à Paris qu'à la campagne, où l'on ne fréquentait absolument personne.

On compensait cet isolement par le plus grand nombre de distractions possibles et réellement Magali n'avait jamais éprouvé un seul désir en dehors des êtres affectueux qui l'entouraient.

Moins clairvoyant que notre ami Mouredu, — sans doute parce que la présence de son neveu lui paraissait toute naturelle, — Léon des Roselles n'avait pas entrevu que le cœur de Paul pourrait s'éprendre à la vue de la beauté de Magali, au charme ineffable qui se dégageait d'elle.

Il n'observait pas même en ce moment, tandis que la conversation était générale, ce qui se passait entre les deux jeunes gens.

Il ne lisait pas en leurs regards et il ne percevait pas dans le ton de leur voix ce qui se préparait en eux.

Mlle Mercier n'avait pas été longue, cependant, à s'en rendre compte.

Norine non plus.

Les femmes sont réellement plus perspicaces que les hommes, — exception faite pour les Méridionaux, comme notre excellent ami Mouredu, qui ont dans leur impressionnabilité instinctive quelque chose de féminin, car leur subtilité est due à ce qu'ils perçoivent plutôt avec leur cœur qu'avec leur esprit, à ce qu'ils s'impressionnent à l'instar des femmes au lieu de raisonner.

L'institutrice et la femme de Mouredu n'avaient pas tardé à remarquer le changement qui s'opérait en Magali.

Elles avaient observé tout de suite l'animation de son teint et les vibrations de sa voix, et elles avaient trouvé les mêmes phénomènes chez Paul des Roselles.

Sans doute ce ne pouvait être encore un amour ardent qui s'était emparé d'eux, quoique un Protée semblable n'exclue aucune forme et se révèle parfois de cette façon subite qu'on a appelée « le coup de foudre », et qui n'est, certes, ni la meilleure ni la pire, car en amour tout est bon qui réussit et qui cause le bonheur.

Aucune appréhension cependant n'avait agité l'âme de ces deux affectueuses compagnes de la jeune fille à cette constatation.

L'affection réciproque de Paul et de Magali leur semblait naturelle, car elles savaient bien que, sans le savoir, ils étaient unis par les liens du sang.

CHAPITRE XCVII

PAUL ET MAGALI

Léon, qui ne s'apercevait de rien, connut à son tour la vérité par les loyales déclarations de son neveu.

Le *Vent-debout* venait de dépasser les îles qui coupent la Seine en deux, des Tanneries à Bezons, et il se promenait sur le pont avec Paul, causant de la beauté des sites qui se déroulaient à la vue.

— Tu ne m'as pas encore demandé, dit l'ami d'Adrien de Salverne, si ma visite n'avait pas d'autre but que le plaisir de passer une agréable journée auprès de toi.

— Non, c'est vrai, répondit M. des Roselles, et cependant j'ai compris que tu avais quelque chose à me dire.

— Je me proposais de venir te surprendre comme je l'ai fait aujourd'hui depuis que j'ai su que tu avais acheté cette ravissante villa de Cormeilles et ce yacht dont j'avais grande envie de faire la connaissance, et j'aurais mis plus tôt ce projet à exécution si je n'avais été absent de Paris pendant tout l'été.

— Oui, tu m'as dit que tu allais aux bains de mer.

— J'ai visité avec un ami, José de Lizieux, un camarade d'Oullins, presque toutes les plages de la Manche.

— Et tu t'es bien amusé ?

— Hum !... comme ça.

— Tu es de retour à Paris depuis quelque temps?

— Depuis quinze jours à peine, car aussitôt revenu je suis reparti pour Lyon où je tenais à voir quelques amis, et je suis rentré avec mon parrain.

— Alors?... fit interrogativement Léon des Roselles pour ramener la conversation à son point de départ.

— Voilà, répondit Paul. Je vais te dire pour quel motif je suis venu te voir aujourd'hui, et je t'apprendrai ensuite pour quelle raison je revien-

drai souvent. Je voulais te parler d'un ami que tu connais bien, que tu as vu à Oullins avec moi lorsque tu vins me voir et me donner le plaisir de passer avec toi le congé de la Pentecôte.

— M. de Salverne?

— Oui, Adrien de Salverne, que tu as revu depuis avec moi encore il y a deux ans pour la dernière fois.

— Il est lieutenant d'état-major.

— Il est même capitaine breveté depuis l'année dernière, mon oncle.

— Bigre! il a fait rapidement son chemin!

— Il le fera mieux encore,... si toutefois il ne fait pas la sottise que je veux l'empêcher de commettre.

— Une sottise!

— Oui, une bêtise, un coup de tête, un de ces actes auxquels on se détermine dans un moment d'exaspération d'esprit, dans une sorte d'égarement et d'oblitération du sens moral, et que l'on regrette amèrement ensuite pendant toute sa vie.

— Tu m'inquiètes, déclara Léon des Roselles, car je me suis intéressé très vivement à ton ami, et je ne te cache pas qu'il a su m'inspirer une très grande sympathie.

— J'en suis bien heureux, mon oncle.

— J'ai connu son père, le colonel de Salverne, qui a été un des meilleurs amis de mon enfance.

— Adrien n'a reçu de son père aucune fortune, dit Paul, car il avait été personnellement ruiné par un homme d'affaires qu'il avait chargé de ses intérêts, qui a engagé tout ce qu'il possédait dans des entreprises folles, dans des spéculations insensées, et qui a profité de l'absence de M. de Salverne pour dilapider honteusement tout ce qui avait pu être sauvé de la catastrophe.

— Oui, je sais cela.

— Or, Adrien a été élevé convenablement, il a reçu une éducation digne de son nom, grâce à un oncle maternel qui appartient à l'Ordre des Dominicains. C'est lui qui l'a placé à Oullins, qui l'a fait concourir pour une bourse à l'École polytechnique, qui lui a permis enfin d'embrasser la carrière pour laquelle il se sentait si bien doué.

— Et d'après ce que j'ai appris, cet oncle est mort il y a quelques années.

— C'est cela.

— Quelle est donc la folie dont tu parlais? demanda Léon des Roselles.

— Adrien veut démissionner.

— Allons donc!

— Je t'assure.

— Mais il est fou !

— Absolument, c'est ce que je lui ai dit ; il est amoureux, donc il est fou.

Mais Paul reprit aussitôt :

— Pourtant, je ne dois pas dire du mal des amoureux.

Le père de Magali, préoccupé par la nouvelle qu'il venait d'apprendre, ne l'entendit pas.

Il demanda :

— Ah ! c'est parce qu'il aime ?

— Oui, mon oncle.

— Mais il y a une autre raison, sans doute ?

— Parbleu !... tu ne devines pas ?

— Non.

— Il s'est follement épris d'une petite ouvrière, très belle et très séduisante cela va sans dire, mais qui n'a pour toute dot que ses beaux yeux.

— Je comprends.

— Adrien n'a aucune fortune personnelle, ce qui l'empêche, fort heureusement, de faire la boulette de constituer lui-même à sa fiancée la dot exigée par les règlements, car il le ferait, j'en suis sûr, et, pour ne pas renoncer à celle qu'il aime, il est disposé à sacrifier son avenir, à briser une carrière qui s'est ouverte si belle pour lui.

— C'est donc une jeune fille qu'il a séduite et à laquelle il doit une réparation ? questionna Léon des Roselles qui cherchait à s'expliquer la détermination d'Adrien de Salverne dont il connaissait le caractère loyal et l'esprit sérieux.

— Nullement.

— Elle n'est pas sa maîtresse ?

— Il m'a assuré que c'était la jeune fille la plus honnête et la plus pure et qu'il avait pour elle autant de respect que d'amour.

— Il lui a donc promis de l'épouser ?

— Je ne crois pas qu'il lui ait déjà fait cette promesse, car il me l'aurait dit ; en tout cas il se l'est faite à lui-même, puisque son projet de démissionner n'a évidemment pas d'autre but. — Ça, il me l'a déclaré.

— Je croyais pourtant que M. de Salverne était doué de plus de bon sens.

— Moi aussi, dit Paul.

— Il ne faut pas lui laisser commettre une pareille sottise, dit l'officier de marine.

— C'est bien mon intention. — Ilier j'ai passé la soirée avec lui et je l'ai trouvé dans un tel état de sombre mélancolie que je l'ai interrogé et que j'ai su ce qu'il méditait. — Je lui ai fait toutes les représentations que tu penses ; je lui ai donné tous les conseils que mon amitié me suggérait ; j'ai essayé de lui faire entendre la voix de la raison pour le détourner de ce projet que je considère comme la plus insigne folie : tout a été inutile.

C'est alors, ajouta l'ami d'Adrien, que je lui ai fait promettre de ne pas mettre son projet à exécution sans avoir consulté une personne en qui il ait confiance, et je lui ai dit que je viendrais te parler de lui.

— Tu as très bien fait.

— Mais Adrien est prévenu contre toi...

— Contre moi !

— Parce que tu as été officier, et il est convaincu que le conseil de ne pas donner sa démission que tu lui feras certainement entendre n'est dicté que par l'esprit militaire, que par le goût de la carrière que tu as toujours eu. Il ne raisonne pas, ou plutôt il n'entend aucune raison, étant absolument aveuglé par son amour.

— Cette jeune fille est donc bien belle ?

— Il paraît qu'elle est ravissante.

— Tu ne la connais pas ?

— Non.

— Quelque intrigante, sans doute, qui s'est trouvée flattée d'avoir inspiré de l'amour à un jeune officier et qui serait fière de lui voir commettre cette bêtise pour elle.

— Peut-être bien.

Léon des Roselles réfléchit un instant.

— Il est évident, dit-il ensuite, que, aveuglé par son amour, ton ami de Salverne n'entendra pas les conseils que des amis éclairés pourront lui donner ; et même c'est ordinairement l'effet opposé à celui qu'on désire qui se produit en pareil cas : l'amour puise dans la contrariété une force plus grande.

— C'est ce que je me suis dit.

— Il faudrait s'y prendre différemment : le détourner lentement de cette jeune fille, sans qu'il s'en aperçoive, pour ainsi dire, au moyen de distractions aisées à combiner.

— Ceci est difficile, mon oncle, dit Paul, car Adrien est un garçon qui ne s'amuse nulle part.

— Il a bien quelques amis en dehors de toi ?

— Sans doute.

MARIÉE EN BLANC

La jeune fille lui tendit aussi sa petite main gantée. (P. 848.)

— Tu les connais ?

— Je connais le capitaine de Coursades, qui appartient, comme lui, à l'état-major.

— Sait-il que M. de Salverne se propose de donner sa démission ?

— Adrien n'en a encore parlé qu'à moi seul.

— Il faut l'en instruire au plus tôt. — M. de Coursades et toi, occupez-vous à le distraire, à le détourner de cette fille.

Oh ! fit Léon des Roselles, ce serait une véritable folie de la part de ce jeune homme qui est certainement appelé au plus brillant avenir !

***

Après un court instant de silence, le père de Magali reprit :

— Tu m'as annoncé que tu me ferais connaître la raison qui me procurera le plaisir de te revoir plus souvent désormais ?

Paul, bien qu'ayant résolu de dire à son oncle ce qui se passait en lui, éprouva à l'instant un certain embarras.

Ses regards venaient de rencontrer ceux de l'adorable jeune fille qui était toujours à l'arrière du yacht avec Mlle Mercier et la femme de Mouredu.

Il avait éprouvé en lui, plus nettement encore, ces exquises sensations de l'âme qui préludent mystérieusement à l'éclosion de l'amour.

— Oui, dit-il avec franchise, je me sentirai attiré ici par de beaux yeux.

Léon tressaillit.

Il avait compris ce que son neveu voulait dire.

D'un seul coup d'œil, dans un éclair de la pensée, il avait entrevu la perspective redoutée.

Aussitôt il s'était retourné et il avait regardé Magali.

Il avait vu ses joues rougissantes et la légère confusion qui l'envahit au moment où elle comprit que l'on parlait d'elle.

— De beaux yeux ! fit-il, feignant de ne pas comprendre, ne sachant même ce qu'il devait dire, ni la résolution qu'il devait arrêter.

— Tu ne devines pas ? demanda Paul.

— Oui... Tu parles...

— De Mlle Magali.

— Mais tu ne l'avais jamais vue avant aujourd'hui ? demanda Léon des Roselles d'un ton qu'il sut rendre assez dégagé pour cacher ses impressions.

— En effet, c'est la première fois.

— Et du premier coup tu t'es mis à l'aimer ?

— Je n'ai pas dit cela, mon oncle... répondit le jeune homme. Je dis seulement que j'ai éprouvé pour elle une délicieuse sympathie qui m'attire

et qui pourrait bien, en se développant, prendre un caractère plus sérieux.

L'embarras de Léon aurait été manifeste sans les efforts qu'il faisait pour le dissimuler.

Paul demanda :

— Tu connais la famille de cette jeune fille, n'est-ce pas ?

Il répondit d'une voix atone.

— Elle n'en a aucune.

— Orpheline ?

— Oui. — Elle a été élevée d'abord par Mouredu et sa femme et c'est ensuite Mlle Mercier qui a été chargée de son instruction et qui lui a réellement tenu lieu de mère depuis qu'elle a été privée de ses parents.

— Et le nom de sa famille ?

— Elle n'en a pas d'autre que celui que tu connais.

— Magali !

— Oui.

— Un nom charmant... beau et doux comme elle !

— Nous nous sommes attachés à cette enfant et nous l'avons en quelque sorte adoptée, dit Léon des Roselles pour s'éviter d'avoir à répondre à des questions plus précises.

— Et Mlle Magali habite chez toi ? demanda Paul.

— Oui, ainsi que son institutrice. Au milieu de nous, elle est en quelque sorte au sein de sa famille.

— Eh bien ! mon oncle... oui, je crois que je l'aime, car ce que j'éprouve est si doux que ce ne peut être que de l'amour.

Mouredu interrompit cette conversation.

On avait dépassé la gare de Saint-Ouen depuis un moment et le *Vent-debout* venait de s'engager dans l'un des bras formés par l'île qui sépare le territoire de Clichy de celui d'Asnières.

— Mon commandant, demanda notre ami, accostons-nous avant le pont, comme l'autre fois ?

— Oui, répondit Léon des Roselles, au débarcadère d'aval.

Aussitôt Tistin commanda de ralentir.

Puis, lorsqu'on fut sorti du bras, il donna de la barre à bâbord pour obliquer vers la rive gauche où se trouvait le débarcadère du pont.

Léon et son neveu étaient revenus à l'arrière du bateau qui stoppa bientôt sans une secousse, grâce à la précision de la manœuvre de Mouredu.

Mistonflut sauta à terre et amarra solidement le yacht.

Puis tout le monde descendit, sauf les trois hommes composant l'équipage qui devaient rester à bord.

CHAPITRE XCVIII

ÉPREUVE D'AMOUR

La journée apporta la confirmation des sentiments dont Paul des Roselles avait fait l'aveu à son oncle.

Il fut évident pour tous que Paul et Magali, attirés l'un vers l'autre par une sympathie réciproque, ne tarderaient pas à s'aimer.

Léon des Roselles avait l'esprit vivement préoccupé par cette situation nouvelle.

Il l'examinait sous ses phases diverses dans les courts instants où il pouvait s'isoler ou laisser aller sa pensée tandis que la conversation continuait.

Il observait sa fille et il comprenait bien ce qui se passait en elle.

Il se sentait tiraillé entre les sentiments les plus divers et même les plus contraires.

Au bonheur qu'il ne pouvait s'empêcher de goûter en constatant la douce joie qui inondait visiblement l'âme de sa fille, se mêlaient les appréhensions qu'il avait déjà entrevues lorsqu'il avait prévu qu'un jour son cœur parlerait.

L'indécision s'emparait de son esprit.

Il ne savait quelle résolution prendre.

Fallait-il, lorsqu'il en était peut-être temps encore, essayer d'opérer une diversion sur Magali, tenter de la détourner de cette affection naissante ?

Mais la même conjoncture ne se reproduirait-elle pas inévitablement d'autre façon, en admettant que Paul n'ait pas encore produit sur elle une impression suffisante pour la décider à l'amour ?

Serait-il donc préférable qu'elle en aimât un autre que lui ?

Le malheureux père ne savait à quel parti se résoudre.

Il aimait sincèrement son neveu dont il avait depuis longtemps apprécié les grandes qualités d'intelligence, d'esprit et de cœur.

Il se demandait même par moment si ce n'était pas la Providence qui avait permis cette rencontre et s'il n'était pas préférable que ce fût Paul qui fît parler le cœur de Magali.

Lui, ordinairement si prompt en ses résolutions, se trouvait très embarrassé, très indécis en cette alternative.

Il s'agissait non seulement du bonheur et de l'avenir de sa fille, objet de ses plus chères préoccupations, mais aussi de l'obligation de confesser la vérité sur sa naissance le jour où il faudrait produire les pièces nécessaires à la célébration du mariage.

Aussi, dans son indécision, Léon résolut-il d'observer quelque temps encore, de prendre le temps de réfléchir, et de se donner les moyens de constater que c'était bien de l'amour que Paul éprouvait pour sa fille.

Après le déjeuner qui eut lieu, comme on l'avait prévu, dans un des restaurants d'Asnières, après les régates auxquelles nos amis assistèrent à bord de leur yacht, qui fit l'admiration des spectateurs, on reprit la route déjà suivie et l'on arriva avant la tombée de la nuit au pont qui relie le Pecq à Saint-Germain.

Un omnibus de famille commandé attendait sur la berge du fleuve pour conduire Léon des Roselles et les siens au pavillon Henri IV.

Alors, après le dîner, tandis que Paul et son oncle fumaient un cigare dans le jardin de l'établissement admirablement éclairé, sous un ciel pur qu'illuminait la lune en son plein, l'officier de marine prononça ce seul mot :

— Eh bien ?

Paul comprit :

C'était de Magali que son oncle l'invitait à lui parler.

— Je ne puis que te répéter, avec une conviction plus grande, ce que je t'ai dit ce matin, répondit le jeune homme.

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire que je sens à ce qui se passe en moi, à cet état délicieux de l'âme que je n'avais jamais éprouvé avant ce jour, que c'est plus que de la sympathie que je ressens pour Mlle Magali... Oui, je crois que je l'aime, mon oncle... J'en suis sûr !

— On dit, fit Léon des Roselles sur un ton qu'il parvint malgré ses préoccupations d'esprit à rendre assez dégagé, que ceux qui aiment sont doués d'une perception plus subtile que les autres... qu'ils ressentent nettement ce qui se passe dans le cœur qu'ils se sont mis à aimer, et que l'amour éveillé en eux n'est, du reste, qu'en quelque sorte la répercussion, le choc en retour de celui qu'ils ont allumé eux-mêmes.

S'il en est ainsi, questionna-t-il, as-tu pu te rendre compte des sentiments que Magali professe à ton égard ?... As-tu compris si elle répondait à cette sympathie que tu éprouves pour elle ?

— Tu veux me rendre fat, répondit Paul des Roselles.

— Non, sois seulement sincère observateur de toi-même.

— N'y a-t-il pas quelque fatuité à avouer que l'on se croit aimé ?

— Tu le crois donc ?

— Je le désire surtout de toutes les forces de mon âme, car mon amour à moi est déjà si puissant qu'il me tient tout entier, qu'il m'attache à elle, qu'il fait d'elle l'unique préoccupation de mon esprit.

— Eh bien ! mon cher Paul, dit Léon avec gravité, je vais t'adresser une demande, et je fais appel à ta sagesse pour que tu y acquiesces.

— Que me demandes-tu ?

— Dans quelques moments, tu vas nous quitter... Tu vas prendre le train à Saint-Germain pour rentrer à Paris, tandis que nous allons revenir avec le yacht à Herblay.

— Oui !... répondit Paul en faisant un effort sur lui-même.

— Veux-tu me promettre de laisser passer quelque temps avant de revenir me voir ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je veux te mettre à même de bien te rendre compte de ce que tu éprouves ; parce que j'estime que pour savoir si les sentiments qui t'inspirent en ce moment sont bien ceux que tu crois, il est nécessaire que tu les scrutes dans l'isolement, loin de celle que tu dis aimer... L'absence, l'éloignement, n'est-ce pas l'infaillible pierre de touche de l'amour ?

Le jeune homme ne répondit pas.

Il souffrait déjà à la seule pensée de cette séparation qu'on lui faisait entrevoir.

— Eh bien ! que dis-tu ? questionna le père de Magali avec douceur.

— Je ne sais pas.

— Ne comprends-tu pas que j'ai raison ?

— Oui... peut-être...

— Alors, tu me promets ?

— Écoute, mon oncle, déclara Paul des Roselles, je sais que loin d'elle je souffrirai... car je te le dis, je te le jure, je l'aime véritablement, quelque invraisemblable que te paraisse un amour si spontanément éprouvé... Oui, je l'aime, je le sens bien, et je le sens mieux encore à la seule pensée que tu viens de me faire entrevoir de m'éloigner, de me tenir loin d'elle, longtemps, sans la voir... mais peu importe, j'accepte l'épreuve que tu me demandes... Je te prouverai ainsi la sincérité de mon cœur, car je sais bien que je reviendrai avec des forces nouvelles, avec une recrudescence d'amour qui alors m'attachera tout à fait à elle !...

Paul avait parlé avec une réelle chaleur et avec conviction.

« Oui, se disait Léon, il l'aime, je le crois ! »

Et il se demandait, en l'écoutant, si cet amour ferait le bonheur de sa fille.

Quand Paul eut terminé, il lui prit la main et la serra avec affection.

— Je te remercie de ta franchise, lui dit-il, et je te saurai gré de vouloir bien consentir à ce que je te demande.

— Je reviendrai, mon oncle, dit le jeune homme, avec un amour qui aura pris de nouvelles forces, soyez-en sûr.

Ils rentrèrent dans la salle où le repas avait été servi, et où causaient Mouredu, Magali, Norine et Mlle Mercier en achevant de prendre le thé.

Lorsque le moment du départ fut arrivé, Paul des Roselles fit ses adieux à tout le monde et annonça qu'il allait prendre le train à Saint-Germain.

Il salua Magali, après avoir serré la main de Mlle Mercier.

La jeune fille lui tendit aussi sa petite main gantée.

Paul la prit.

Il ne lui dit que trois mots :

— Au revoir, mademoiselle.

Mais ses yeux exprimèrent malgré lui, en rencontrant les regards de la jeune fille, tous les amoureux sentiments de son âme.

Il lut dans les siens qu'elle l'avait compris.

Il sentit qu'elle répondait à son amour.

Mouredu l'observait.

— Espère, espère, se disait-il, le neveu de mon commandant est pincé, mon bon !... Il aime Magali, et la belle petite l'aime aussi... Allons, le bon Dieu et la bonne Mère font encore mieux les choses que nous, car j'ai dans l'idée qu'il se prépare un mariage mieux que tout ce qu'on aurait pu désirer.

Et il ajouta, en les regardant, avec un bon sourire :

— Tistin, mon bon, tu seras de noce !... coquin de bon sort, *roui*, ça en sera une de noce et un branle-bas de combat qui radoubera le cœur de mon pauvre commandant !

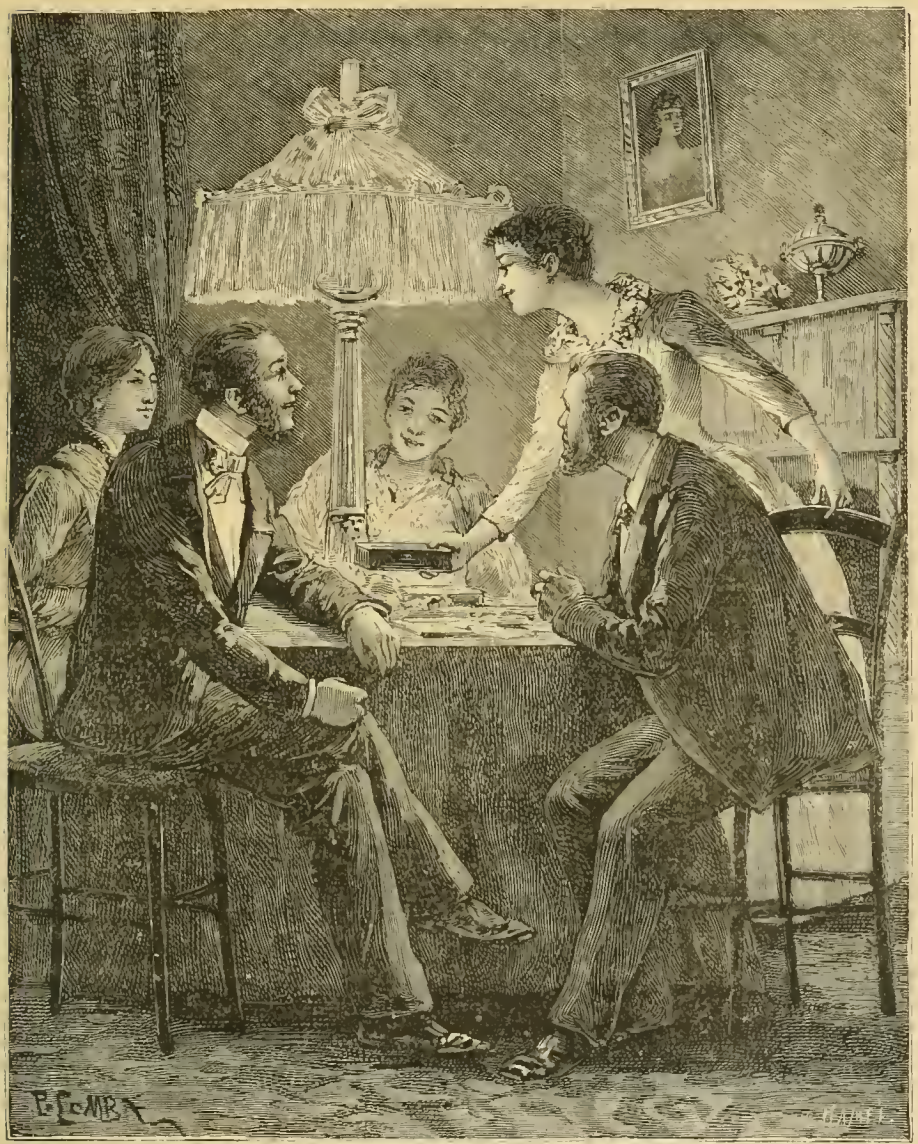
Paul acheva ses adieux en saluant Norine et en serrant la main à Mouredu.

En partant il dit à son oncle qui le reconduisait jusqu'à la porte du pavillon :

— Au revoir !... mais à bientôt, car je sens bien que je laisse ici une partie de moi-même !...

Et il sentit dans l'étreinte du père de Magali un encouragement, un espoir qui inonda son âme de bonheur.

***



— Ce soir, dit-elle, c'est vous qui gagnerez, petit père, je sens ça. (P. 856.)

Paul éprouva, au moment de partir, une indéfinissable sensation de tristesse.

L'amour est ainsi fait.

Aux joies les plus douces et les plus pures succèdent instantanément les alarmes et les amertumes.

Il marcha lentement d'abord, à travers les rues de Saint-Germain, la tête basse, comme s'arrachant à regret au bonheur qu'il avait entrevu.

Puis, petit à petit, il hâta le pas, fiévreusement, réagissant par la raison à laquelle il faisait appel contre les angoisses injustifiées de son âme.

— Oui, elle m'aime, se disait-il, je le sens bien... Ses yeux me l'ont dit... les frémissements de sa petite main que j'ai tenue un instant dans la mienne me l'ont confirmé... Ah! béni soit le hasard qui m'a conduit près d'elle!

Il entra dans la gare au moment où l'employé préposé au contrôle appelait les voyageurs.

Le train allait partir.

Il y avait beaucoup de monde, comme tous les dimanches de beau temps.

Paul n'eut que le temps de prendre son ticket au guichet et de descendre en courant l'escalier qui, de la gare élevée, conduit au quai.

Les employés fermaient déjà les portières.

Il monta précipitamment dans un compartiment de premières que l'un d'eux lui indiqua et dans lequel il y avait encore une place.

Les personnes qui étaient autour de lui étaient joyeuses; hommes et femmes riaient et plaisantaient, heureux d'une journée agréablement passée, d'une partie de plaisir que rien n'avait troublée.

Mais Paul ne les voyait ni ne les entendait.

Il avait l'esprit absolument préoccupé de l'exquis souvenir de Magali.

Il ne voyait encore qu'elle.

Tout à coup, il s'entendit appeler.

— Monsieur des Roselles!... c'est vous!

A l'autre bout du compartiment, dont il occupait une des places centrales, sur la banquette opposée, était le jeune homme qui venait de prononcer son nom.

Paul le reconnut à l'instant.

— Monsieur de Coursades, dit-il fort surpris.

Et il ajouta aussitôt lui tendant la main :

— Excusez-moi de ne pas vous avoir vu tout de suite... c'est à votre costume civil, sans doute, que je dois de ne pas vous avoir immédiatement reconnu.

— Vous avez passé la journée à Saint-Germain ? demanda le jeune officier.

— Non, j'y ai dîné seulement.

— Tiens, nous aussi, fit le capitaine de Coursades en désignant Bertha qui était en face de lui et que Paul des Roselles n'avait pas encore aperçue, nous étions au pavillon Henri IV.

— Ah !... madame, dit-il en la saluant et en serrant la main qu'elle lui tendait. — Comment, nous avons dîné les uns à côté des autres !

Un monsieur qui séparait Paul de l'amie de Pélago offrit alors de changer de place avec lui pour lui permettre de causer plus librement.

Cette rencontre faisait une salutaire diversion aux pensées qui agitaient le neveu de Léon et, en outre, il était bien aise de l'occasion qui se présentait pour parler au capitaine de Coursades d'Adrien de Salverne, dont la résolution de démissionner le préoccupait vivement.

Mais nous rejoindrons bientôt Paul des Roselles, le jeune officier d'état-major et sa maîtresse dans le train qui les ramène à Paris.

CHAPITRE XCIX

LES APPRÉHENSIONS DE L'AVENIR

Léon des Roselles cherchait à dissimuler ses préoccupations, et c'est pour cela qu'une fois à bord il vint prendre place sur la passerelle à côté de Mouredu.

Il éprouvait le besoin de se recueillir, de réfléchir à la situation nouvelle qui allait être créée, avant d'en causer avec Mlle Mercier.

Magali était avec elle et avec Norine dans le petit salon du yacht, car la soirée était fraîche.

Le *Vent-debout* avait démarré.

Il marchait à une bonne allure et certainement, à ce train-là, on ne mettrait pas une heure à refaire toute la route jusqu'à Ilerblay.

Les feux vert et rouge, à bâbord et à tribord, allumés aux deux extrémités de la passerelle, jetaient des lueurs aux reflets prismatiques sur les ondulations du fleuve dans lequel se mirait le disque argenté de la lune.

Mouredu, malgré l'envie de causer qui le démangeait, n'osait troubler la méditation de Léon.

Il l'observait et il se disait :

— Le commandant a quelque chose qui le travaille... Je parie qu'il a compris la chose... Eh ! pardi, y avait qu'à ouvrir les sabords pour s'en rendre compte.

Oui, Léon des Roselles était profondément préoccupé par les conjectures nouvelles que son esprit entrevoyait.

Il ne doutait pas de la sincérité de l'amour de son neveu et il ne se

dissimulait pas maintenant que l'éloignement qu'il lui avait demandé de s'imposer ne ferait qu'en aviver la force.

Sans doute Magali ne pourrait trouver un fiancé plus digne d'elle, qui puisse lui donner plus de bonheur que Paul ; en somme, il faudrait bien en arriver là un jour ou l'autre, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Mais ce raisonnement n'empêchait pas le malheureux de redouter cet événement à cause des conséquences qu'il pourrait avoir pour Jane qui apprendrait sûrement ainsi que l'une de ses filles était vivante.

Il ne voyait aucun moyen de l'éviter et c'est à chercher ce qu'il pourrait faire pour cela qu'il appliquait en ce moment toutes les forces de son imagination.

Lorsqu'on fut rentré à la villa, Léon, après avoir embrassé sa fille, se dirigea vers la chambre de Mlle Mercier.

Il frappa doucement.

L'institutrice vint lui ouvrir.

Il lui dit à voix basse de venir le rejoindre dans le petit salon du premier qui séparait les deux ailes de la maison.

Il ne voulait pas lui parler là, car la chambre de Magali était à côté de la sienne et elle aurait pu entendre ce qui se disait.

Alors, quand elle fut seule avec lui, Mlle Mercier dit la première :

— Je sais ce que vous avez à me dire, car moi-même je vous aurais entretenu demain du même sujet. — C'est de Magali et de M. Paul que vous voulez me parler, n'est-ce pas ?

— Vous avez compris, n'est-il pas vrai ? demanda vivement Léon.

— Est-ce que « ma fille » peut avoir une pensée que je ne connaisse pas ?

Elle appuya avec force sur ces deux mots « ma fille », heureuse de pouvoir affirmer l'affection maternelle qu'elle lui avait vouée.

— Elle vous a dit ?

— Non, mais j'ai compris, dit l'institutrice ; je sais lire dans ses yeux qui ne savent pas dissimuler les sensations de son âme. Elle aime M. Paul... elle l'a aimé du premier coup.

— Comme lui.

— Vous avez causé longuement ensemble.

— Oui.

— Il vous parlait d'elle ?

— Mon neveu, dit Léon des Roselles, m'a déclaré tout de suite, et bien franchement, l'impression que Magali avait produite sur lui... Il m'en a

reparlé ce soir, avant de me quitter, et il m'a assuré que quelle que soit la spontanéité de ses sentiments, il était sûr de l'aimer.

— Magali est assez belle et assez aimable, convenons-en, n'est-ce pas ?

— Je le crois sincère... mais j'entrevois avec terreur les conséquences de cet amour.

— Ah ! mon cher ami, j'y ai déjà pensé aussi, et tantôt, en revenant, tout en observant notre fille, je prévoyais avec appréhension tout ce qui pourrait arriver... Car pour moi, je n'en doute pas, cet amour sera durable.

— C'est aussi mon avis, dit Léon des Roselles, et sans ce que je redoute, je conviendrais volontiers que ma chère Magali trouverait difficilement un homme à qui je la donnerais plus volontiers que Paul.

— M. Paul est admirablement doué sous tous les rapports, compléta Mlle Mercier. A une intelligence d'élite il joint les plus grandes qualités de cœur.

— Il est sérieux, loyal et honnête.

— Oh ! oui, Magali serait heureuse !...

— Mais je suis épouvanté quand je songe à ce qui se prépare, à ce qui sera inévitable si cet amour aboutit à un mariage que cependant je n'aurais pas la force d'empêcher, car avant tout je fais passer le bonheur de ma fille.

— Oui, j'y songe aussi, dit la tendre amie de Jane, et bien des fois, dans cette prévision, j'ai redouté cet événement en pensant à vous... et à elle.

— A Jane !... fit Léon avec tristesse.

— Pauvre ami, comme vous l'aimez toujours !

Léon n'eut qu'un soupir pour répondre.

Aucun terme n'aurait été capable de traduire les sentiments de son cœur, car son amour, loin de s'être apaisé, avait pris, dans le malheur qui l'avait frappé, des forces plus puissantes.

Après un court silence, il reprit :

— J'ai songé souvent à la perspective qui s'ouvre aujourd'hui, au jour où je serais obligé de dire à ma fille : « Oui, aime, c'est ton droit, et ce sera ton bonheur ! » — Je vous en ai parlé bien des fois, depuis deux ans surtout, et je vous ai dit les pressentiments qui m'assaillaient.

Quel que dut être celui à qui ma chère enfant donnerait son cœur, je serai obligé de lui faire l'aveu de la tache qui flétrit sa naissance, de lui dire que Magali est ma fille et de lui avouer qu'elle n'a pas de mère.

A lui, à Paul, cet aveu sera moins pénible et à ce point de vue les conséquences seront certainement moins redoutables.

— Ah ! je vous comprends bien, dit Mlle Mercier, car j'ai aussi prévu

le malheur dont vous voulez parler. Comme vous, je me suis dit qu'il pourrait se faire que celui qui aimerait notre chère Magali, ou peut-être sa famille, pourrait trouver un obstacle infranchissable dans cette situation irrégulière.

— Oui, c'est cela.

— Alors, si cette pauvre Magali l'aimait sincèrement, son cœur pourrait être brisé en étant obligée de renoncer à cet amour.

— C'était là ma terreur.

— Et vous avez raison de dire qu'à ce point de vue il est préférable que ce soit M. Paul que son cœur ait choisi.

— Oui... à ce point de vue, fit Léon avec amertume. — Mais le reste ?

— C'est le reste, en effet, dit l'amie de Jane, qui, comme vous, me préoccupe maintenant.

— Lui !... Le filleul du duc d'Azergues !... Son pupille !...

— C'est épouvantable !

— Si Paul aime réellement ma fille, ce mariage ne pourra se faire à l'insu de son tuteur !

— Hélas !

— Alors, il faudra bien que Claudius sache la vérité.

— Il ignorera, dit Mlle Mercier, quelle est la mère.

— Mais... elle !

— Pauvre Jane !

— Elle comprendra sûrement que Magali est sa fille... que c'est l'une des deux enfants qu'elle croyait mortes !

— C'est malheureusement inévitable.

— Et que faire cependant ?... Puis-je, si ma fille l'aime, me résoudre à faire le malheur de toute sa vie ?

— Quelle alternative !

— Vous comprenez ce que je souffre en entrevoyant ces menaces ?

— Oh ! oui, mon pauvre ami, je le comprends... Je compatis à vos douleurs et je souffre avec vous.

— Que faire ? mon Dieu ?... que faire ?

— Il n'y a, hélas ! rien à faire, dit l'institutrice. — Il faut nous en remettre à Dieu du soin de régler les événements que nous n'avons pas la puissance de conjurer.

Il y eut un long silence.

Léon des Roselles était accablé dans une prostration indicible.

Mlle Mercier le regardait avec compassion, car, sachant tout ce que le

malheureux avait souffert, connaissant tous les secrets de son cœur et toutes les tendresses de son âme généreuse, elle comprenait ce qu'il souffrait encore.

Enfin Léon releva vivement la tête.

— Je deviendrais fou en y songeant, dit-il avec douleur.

Et d'une voix vibrante il ajouta :

— Ma fille !... Ma fille avant tout !... Si Dieu a permis que l'une de mes enfants me soit enlevée, s'il me l'a prise avant que j'aie eu le temps de la connaître et de l'aimer, il ne peut pas m'avoir laissé l'autre pour me faire assister à son malheur, pour me contraindre à en être moi-même la cause... Non, ce n'est pas possible !... Alors, Magali d'abord !

— Et vous avez raison, mon cher ami, dit Mlle Mercier en lui prenant la main.

Et tout bas elle ajouta :

— Qui sait?... Nous ne connaissons ni l'un ni l'autre l'avenir... Qui sait?

***

Magali, seule dans sa chambre, n'avait pu trouver tout de suite le sommeil.

Son esprit était plein de l'image de celui à qui elle avait ingénument donné son âme tout entière.

Elle avait goûté, en cette journée, le plus doux bonheur qu'il lui eût été donné jusque-là de connaître.

Ignorante des ineffables sensations de l'amour, il lui était impossible d'analyser ce qui se passait en elle.

Elle se sentait métamorphosée, née en quelque sorte à une existence nouvelle.

Elle était heureuse et, s'il lui avait fallu dire son bonheur, elle n'aurait trouvé aucune expression capable de le rendre.

Longtemps elle songea à Paul, dont sa pensée était uniquement préoccupée.

Il lui semblait le voir encore auprès d'elle, entendre sa voix, sentir sa main dans la sienne, lire dans ses regards ces choses exquises dont elle ignorait même le nom et comprendre ce langage du cœur que pourtant elle n'avait jamais appris.

C'est en pensant à lui que le sommeil la surprit enfin et il n'eut pas la cruauté de chasser de son esprit l'image de celui qu'elle aimait.

Elle vit Paul en songe et le songe compléta la réalité.

Alors Magali eut cette douce illusion que crée le rêve d'entendre

Paul lui parler d'amour, de sentir ses lèvres brûlantes se poser sur son front et lui donner le premier baiser, le baiser qui consacre les promesses du cœur, qui scelle les serments éternels.

Elle le voyait et elle l'entendait.

Rien ne s'opposait à son bonheur et elle ne pensait pas qu'il pût exister une félicité pareille à la sienne.

Le lendemain, au rêve succédait la réalité.

Paul n'était plus là.

Le doux visage de Magali avait une expression de mélancolie que Mlle Mercier la première et Léon des Roselles ensuite remarquèrent en l'embrassant comme chaque jour, à son réveil.

Ils n'osèrent l'interroger.

Peut-être la conversation, si l'on venait à parler de Paul, permettrait-elle de sonder l'état de son âme.

Il n'en fut pas question cependant.

Magali demeurait en proie à une vague tristesse que reflétaient ses grands yeux aux lueurs verdâtres.

Léon et Mlle Mercier comprenaient bien ce qui se passait en elle.

Le soir, après le dîner, tandis que l'on causait plus longtemps que de coutume, tous réunis dans la salle à manger, Mouredu dit :

— Eh bé ! mon commandant, nous la faisons pas cette vieille partie de piquet ?... Vous savez que je vous ai roulé avant-hier, qué ! et que je vous dois une revanche.

Léon et Tistin faisaient, en effet, une partie de cartes, presque chaque soir, tandis que Magali, Norine et Mlle Mercier causaient ou regardaient ensemble les journaux illustrés que l'on recevait assez nombreux à la villa.

— Allons, faisons cette partie, répondit Léon des Roselles.

Magali se leva et donna elle-même le jeu de cartes et le panier de jetons.

— Ce soir, dit-elle, c'est vous qui gagnerez, petit père, je sens ça.

— *Alorse*, si tu te mets contre moi, dit Mouredu, je suis démâté du coup.

Mais Léon, absorbé par les préoccupations qui n'avaient pas cessé de l'assaillir, n'avait pas, ce soir-là, la tête au jeu.

Il faisait faute sur faute.

Ce fut notre ami qui gagna la partie sans cependant avoir eu un jeu bien favorable.

— Eh bé ! quoi donc, mon commandant, s'écria-t-il, il n'y a donc plus de vent dans les voiles ce soir ?

Le samedi soir, après le départ d'Adrien, Miette était demeurée pensive. (P. 861.)

Et sur un autre ton :

— Ah! té, ajouta-t-il, je sais bien ce qui vous préoccupe. — Vous pensez à votre neveu, à M. Paul que vous avez eu tant de plaisir à voir hier, qué?

Léon jeta les yeux sur sa fille avant de répondre et ses regards se rencontrèrent avec ceux de Mlle Mercier.

Au nom que Mouredu avait prononcé, l'adorable jeune fille avait senti en elle une commotion indicible.

Elle avait pâli.

— Sans doute, répondit des Roselles, j'ai été heureux de le voir...

— Un brave garçon! fit Mouredu. — En le voyant, je me figurais vous voir lorsque vous étiez enseigne de vaisseau à bord de *La Bérénice*. — Il aurait fait un chic officier, qué, mon commandant?

Puis Tistin s'adressa à Magali :

— Et toi, ma belle, comment tu le trouves, M. Paul? n'est-ce pas qu'il ressemble à petit père?

— Oui, c'est vrai, répondit la jeune fille d'une voix qui trahissait son émotion.

Tistin sourit en l'entendant.

Mlle Mercier dit à son tour en s'adressant à Léon :

— Je trouve, en effet, que M. Paul vous ressemble beaucoup.

— Si vous vous souvenez de mon frère, répondit des Roselles, vous devez vous rappeller que nous avions entre nous une grande ressemblance.

— C'est vrai.

— Que fait-il? demanda Norine.

— Il ne fait rien, répondit Léon.

— Un bon métier, dit Mouredu, seulement les outils sont un peu chers.

Tout le monde sourit.

Magali aussi eut aux lèvres un délicieux sourire et les couleurs maintenant étaient revenues à ses joues.

Elle était si heureuse d'entendre parler de Paul!

Léon observait sa fille.

Mais la conversation prit un autre tour, grâce à Mlle Mercier qui rappela les incidents qui avaient marqué les régates auxquelles on avait assisté la veille à Asnières et dont les journaux parlaient.

Il ne fut plus question de Paul.

On n'en parla même pas les jours suivants et Magali conserva inavoué le tendre secret de son cœur.

Il était visible pour tous ceux qui l'entouraient et qui l'aimaient qu'un grand changement s'était produit en elle.

L'amour inconscient qu'elle ressentait la transfigurait et l'embellissait.

En la jeune fille, la femme commençait à surgir.

Son front, reflétant les préoccupations de son esprit, avait perdu quelque peu de sa pureté, mais ses yeux avaient trouvé un éclat inaccoutumé qui rendait éloquemment l'amoureux état de son âme.

CHAPITRE C

LE PROJET D'ADRIEN

— Je me proposais de venir vous voir demain au Ministère, dit Paul des Roselles au capitaine de Coursades, lorsque l'on eut achevé de parler de ce que l'on avait fait pendant la journée; j'ai à vous parler de notre ami de Salverne.

— A propos, fit le jeune officier, que devient-il donc?... Voilà près de quinze jours que je ne l'ai pas vu.

— Cela ne m'étonne pas.

— Vous savez donc ce qu'il est devenu?

— J'ai passé la soirée de samedi avec lui.

— Est-ce que je connais M. de Salverne? questionna alors Bertha.

— Certainement, répondit de Coursades; c'est cet ami avec qui tu m'as vu à cheval au Bois, il y a un mois environ et qui a refusé obstinément de venir déjeuner avec nous.

— Oui, je me le rappelle.

— Alors, que fait-il? demanda le capitaine d'état-major.

— Il est amoureux, répondit Paul.

— Pas possible!

— C'est la vérité.

— Qui donc a pu opérer ce miracle!... de Salverne amoureux!...

M. de Coursades riait de bon cœur.

— Amoureux comme un fou, fit Paul des Roselles.

— Mais enfin ce prodige, qui donc lui a valu cela?... Vous connaissez sans doute la beauté qui m'a ainsi changé mon de Salverne?

— Non, je ne la connais pas. Je ne sais que ce que lui-même m'a dit.

— Et c'est?...

— C'est, paraît-il, une jeune ouvrière qui habite les hauteurs de Clichy et qui est aussi pure que belle.

— Ah! voilà qui ne m'étonne pas, par exemple, s'écria le capitaine de Coursades. Voilà un garçon qui n'a jamais su s'amuser, qui n'a jamais eu une maîtresse, qui ne sait pas ce que c'est que la vie où l'on s'amuse; il est tout naturel qu'il doit s'éprendre d'une femme de ce genre. — C'est bien ce qu'il faut à ce sentimental, à cette nature abstraite : il lui faut l'amour platonique!

— Il est heureux de pouvoir s'en contenter, dit l'amie de Pélago.

— Ah! c'est bien de lui, continua le jeune officier; une jeune fille pure!... une rosière, n'est-ce pas?

— C'est lui qui le dit!

— Alors, fit Bertha, s'il n'a que son expérience des femmes pour juger cela, il risque fort de se mettre le doigt dans l'œil.

— Mais ce qui est déplorable, reprit Paul des Roselles, c'est que l'amour que cette jeune fille a inspiré à notre ami de Salverne l'aveugle au point de lui faire commettre les plus grandes sottises et les plus désastreuses folies.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, — et c'est pour cela que je me proposais de venir vous voir, — qu'Adrien parle en ce moment de donner sa démission.

— Ah ça!... mais il est fou!

— Je vous l'ai dit.

— Pour épouser cette jeune fille?

— Sans doute.

— Qui est pauvre alors comme Jenny l'ouvrière?

— Sans cela, mon cher capitaine, Adrien ne renoncerait pas à une carrière qu'il adore, vous le savez.

— Où diable a-t il connu cette jeune fille?

— Il l'a connue au cimetière de Passy où ils se rencontraient le dimanche allant visiter tous deux la tombe de leurs parents.

— Du vrai mélo! fit Bertha.

— J'ai bien remarqué depuis quelque temps, dit le jeune officier, que de Salverne donnait des signes de changement. Lui si ponctuel, si assidu, si travailleur, n'était plus le même aux cours de l'École supérieure de guerre. Il m'a paru préoccupé, mais comme je le sais par tempérament si bizarre, je n'y ai pas pris garde. — Ah! c'était donc ça!... il était amoureux!

— Nous ne pouvons pas, dit Paul des Roselles, lui laisser commettre la folie de démissionner.

— A coup sûr!

— Il faut mettre tout en œuvre pour l'en empêcher.

— Je m'en charge, dit M. de Coursades, et le meilleur moyen d'y arriver est de le détourner de cette affection ridicule : la cause détruite, l'effet cessera de lui-même.

— C'est ça, approuva Bertha. Un gentil garçon comme M. de Salverne doit trouver une maîtresse autre qu'une petite ouvrière. Ce ne sont pas les femmes qui manquent à Paris.

— Ce qui est surtout absolument grotesque c'est de songer à épouser cette jeune fille, ajouta le jeune officier; on n'épouse pas, voyons.

— Il faut le mener à la crémaillère de Pélago, ça le distraira.

— C'est une idée, répondit Paul.

— Mais oui, oui... il y viendra, dit le capitaine de Coursades. Du reste, je vous ai dit que je me chargeais de lui. Laissez-moi faire, je vous tiendrai au courant.

Jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Paris, on ne cessa de rire des amours d'Adrien de Salverne et M. de Coursades et Paul des Roselles se promirent de s'unir pour le détourner de cette affection et l'empêcher de commettre une irréparable sottise.

***

Le samedi soir, après le départ d'Adrien, Miette était demeurée pensive, en proie à un vague sentiment de tristesse.

Alice l'interrogea.

— Tu rêves? fit-elle en la voyant absorbée en des méditations pendant que sa mère enlevait le couvert et remettait tout en place.

— Non, je pense, répondit l'adorable jeune fille en relevant la tête.

— A M. Adrien?

— Je l'ai trouvé si triste ce soir... Il ne t'a pas fait cet effet?

— Oui, dit Alice; cependant il ne rit pas beaucoup d'ordinaire.

— Mais ce soir on voyait que quelque chose de pénible le préoccupait.

Mme Davoul intervint.

— M. de Salverne, dit-elle, a certainement des préoccupations dans sa position d'officier, et il n'y a rien d'étonnant qu'elles l'absorbent parfois malgré lui.

Miette hocha la tête.

— Non, ce n'est pas cela, dit-elle.

— Que veux-tu que ce soit? fit Alice.

— Je ne sais pas...

Elle parlait avec quelque embarras, vivement préoccupée elle-même.

— Je crois, reprit-elle, que ce qui l'inquiète c'est sa démission qu'il veut donner... Pourquoi renoncer à une si brillante position?

— Il te l'a bien dit, répondit Alice; il n'est pas assez libre... Les officiers ne sont pas leurs maîtres; tandis que lorsqu'il sera dans le civil...

— Voyons, fit Mme Davoul en s'asseyant en face de la jeune fille, où en êtes-vous ensemble?

— Que voulez-vous dire? demanda Miette.

— M. de Salverne vous a-t-il parlé de mariage?

— Non.

— Eh bien! pour moi, voilà l'idée que rumine M. de Salverne. Il veut être libre, ne dépendre de personne, être absolument son maître... et alors il vous épousera... car il vous aime, ce garçon-là, c'est certain; il vous l'a bien dit, n'est-ce pas?

— Oui, répondit tout bas la jeune fille en rougissant.

— C'est bien ça, fit Alice, maman a raison.

— Mais pourquoi donner sa démission? dit Miette.

— C'est tout naturel, maman vient bien de te l'expliquer; et puis, il l'a bien dit lui-même : c'est pour être libre. Les officiers ne sont pas assez indépendants; ils dépendent des autres qui sont au-dessus d'eux, des généraux, des ministres... Alors ils sont un jour ici, un jour là, jamais avec leurs femmes...

— Songez donc, ma petite, s'il y avait la guerre, comme on en parle dans les journaux depuis quelque temps... Il faudrait qu'il partit.

— Non, ce n'est pas ça qui le pousse à quitter l'armée, dit Miette avec conviction. M. Adrien est trop brave pour avoir eu cette pensée.

— C'est possible, répondit Mme Davoul, mais vous, n'auriez-vous pas de la peine, si vous étiez mariée et que votre mari fût loin de vous, sur un champ de bataille, exposé à chaque instant à la mort?

Miette hochait la tête.

Elle ne croyait pas qu'une telle prévision put pousser Adrien de Salverne à cette détermination.

Elle le connaissait assez déjà.

Elle avait compris sa nature chevaleresque, son caractère plein de bravoure.

Elle savait combien il aimait sa noble profession et elle cherchait une autre raison au projet dont il avait parlé ce soir-là pour la première fois.

Ignorante des règlements militaires en ce qui concerne le mariage des officiers, elle ne pouvait comprendre la cause réelle des préoccupations du jeune capitaine.

Elle savait qu'Adrien l'aimait, comme elle l'aimait elle-même de toute son âme, et sans aucune pensée ambitieuse, elle n'avait vu dans l'honnêteté de son esprit, que le mariage pour solution à son amour.

L'idée qu'Adrien de Salverne pourrait la rechercher pour en faire sa maîtresse ne s'était même jamais présentée à elle.

— Vous ne pensez pas à cela maintenant, poursuivit Mme Davoul, parce que vous n'y êtes pas; mais M. de Salverne qui a plus de prévision y songe, j'en suis bien sûre.

— Non, non, ce n'est pas cela, répéta l'adorable jeune fille.

— Enfin, dit Alice, quelle que soit la raison qui le détermine à quitter l'armée, c'est une preuve qu'il t'aime, puisque c'est à cause de toi.

— Précisément, répondit alors Miette, c'est parce que je l'ai bien compris que je m'en préoccupe. — J'ai bien vu quel souci il avait ce soir... depuis qu'il a cette idée.

— C'est tout naturel, dit Mme Davoul. On ne prend pas une résolution comme celle-là à la légère... M. de Salverne est bien trop sérieux !

— Je sens, moi, que cela lui coûte, que c'est un grand sacrifice qu'il fait... que c'est pour lui une renonciation pénible... et ça m'ennuie d'en être la cause...

— Pourquoi ? dit Alice, puisque c'est par amour pour toi qu'il le fait.

— Parce que je sais combien M. Adrien aime l'armée, lui qui est d'une famille d'officiers, dont le père était colonel... C'est une tradition sacrée et pour qu'il y déroge...

— Il faut qu'il t'aime, voilà tout.

— Parbleu ! approuva Mme Davoul.

— Soit, dit Miette, mais cet amour lui coûte déjà un sacrifice.

— Ah ! ma chère enfant, c'est ainsi que la vie est faite... On fait des projets, puis on est bien obligé d'y renoncer.

— Est-ce que tu aurais cru autrefois, demanda Alice, que tu aimerais un officier ?... tu vois bien alors.

— Non.

— Eh bien ! pour M. Adrien, c'est la même chose : Il avait résolu d'être dans l'armée, et aujourd'hui il voit qu'il ne peut pas, parce qu'il t'aime...

— C'est égal, persista Miette, vous ne m'ôterez pas de l'idée, ni l'une ni l'autre, qu'il y a autre chose.

— Que veux-tu qu'il y ait ?

— Je ne sais pas.

— Soyez raisonnable, mon enfant, dit Mme Davoul, ne vous forgez pas des soucis lorsque vous avez tout ce qu'il faut pour être heureuse.

— Bien sûr, appuya Alice.

— Mais songez donc, reprit Miette, si plus tard il venait à regretter ce qu'il a fait... si j'étais moi-même la cause de son malheur... Non, je ne voudrais pas...

— Ce sont des idées que vous vous faites, mignonne. M. de Salverne est un garçon sérieux ; il sait bien ce qu'il fait. — Il vous aime et vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux tous les deux.

Ah ! je sais bien, continua la mère d'Alice, que vous n'êtes pas du même monde par la naissance, puisqu'il est noble ; mais vous avez reçu,

grâce à ce bon abbé Verneuil, une éducation qui vous met à sa hauteur. Vous êtes instruite, musicienne, vous avez tous les talents... Et jolie comme vous êtes, quoi d'étonnant que ce jeune homme vous ait aimée?

— Oui, dit Alice, car il t'aime, va, ça se voit bien.

— Alors, ne pensez plus à tout ça, et laissez faire le bonheur qui vient à vous. — Ah! ma pauvre petite, il y en a tant de malheureuses dans la vie que ça fait plaisir quand on en voit une, belle et bonne comme vous, qui fait exception à la règle et qui est heureuse.

Et l'excellente femme, ayant pris la main de Miette en prononçant ces dernières paroles, l'attira à elle et l'embrassa tendrement comme elle embrassait sa fille.

CHAPITRE CI

LES DEUX CAPITAINES

Le capitaine d'état-major Raymond de Coursades était le seul ami qu'Adrien de Salverne eut parmi ses camarades de l'armée.

Après avoir passé presque continuellement ensemble les plus jeunes années de leur enfance, à cause de l'étroite amitié qui avait uni leurs familles, ils avaient été séparés par des fortunes différentes: Raymond, dont la famille possédait une très grande fortune, avait été élevé à Paris, chez ses parents, confié à un précepteur qui lui faisait suivre les cours du lycée Louis-le-Grand, tandis qu'Adrien avait été placé par son oncle, le dominicain, au collège d'Oullins.

Ils s'étaient retrouvés ensemble devant les examinateurs qui leur faisaient subir le concours d'admission à l'École polytechnique.

Ce n'était qu'une bien vague idée qu'ils avaient l'un de l'autre, et leurs visages d'adolescents n'avaient éveillé en eux aucun souvenir.

A l'appel de leurs noms seulement, ils s'étaient regardés tous deux, surpris, étonnés de se retrouver, heureux en même temps, et l'amitié de leur enfance aussitôt ravivée les avait, à l'instant même, poussés l'un vers l'autre.

A l'École polytechnique, ils avaient passé deux ans ensemble.

Puis, à Fontainebleau, où ils suivirent les cours de l'École d'application d'artillerie.

Adrien de Salverne et Raymond de Coursades, séparés ensuite pendant quelques années passées en province, s'étaient de nouveau retrouvés à

Les deux amis se rencontrèrent dans l'escalier. (P. 867.)

Paris, à l'École supérieure de guerre, pourvus tous deux du grade de capitaine.

Ils étaient maintenant presque continuellement ensemble.

Raymond, au Ministère de la Guerre, était chargé d'une partie de l'important service de la mobilisation.

Adrien était attaché à l'état-major du gouverneur militaire de Paris.

Les deux officiers formaient entre eux, moralement, un contraste que leur amitié rendait encore plus frappant.

Raymond de Coursades était aussi mondain, aussi repandu qu'Adrien de Salverne menait une existence retirée, en dehors de toute réunion bruyante, n'ayant que les relations créées par sa situation ou par d'anciennes amitiés.

Comme officiers, ils étaient à peu près également appréciés l'un et l'autre, car leurs brillantes qualités intellectuelles avaient été pareillement remarquées par leurs chefs.

On était étonné, avec des caractères si différents, de les voir unis par une aussi étroite amitié, car on savait qu'ils s'aimaient véritablement comme deux frères.

Raymond de Coursades se retrouva, le lendemain du jour où nous l'avons vu revenir de Saint-Germain avec sa maîtresse, en face de la nouvelle que Paul des Roselles lui avait donnée.

Il y songea pour la première fois le matin lorsqu'il sortit du Ministère pour aller faire au bois une promenade à cheval, comme cela lui arrivait quelquefois.

Il était seul, et en pensant à son ami, il ne put s'empêcher de sourire.

— De Salverne amoureux !... se dit-il ; c'est assez amusant. Je ne me le figure pas ainsi... Je voudrais bien le voir.

Puis il réfléchit plus sérieusement.

Il se demanda si Adrien n'avait pas un autre motif, qu'il n'avait pas avoué, qui le poussait à donner sa démission, car il ne pouvait croire qu'il eut pris cette grave résolution uniquement pour épouser une jeune fille sans fortune.

Mais il ne trouva rien.

— En tout cas, pensa-t-il, quelle que soit la cause de cette résolution insensée, il n'y donnera pas suite... ce serait trop bête !... un garçon comme lui, qui a un avenir splendide !... non, il ne fera pas ça, je l'en empêcherai bien.

Quelle était donc cette jeune fille, — une ouvrière, à ce qu'avait dit Paul des Roselles, — qui avait ainsi tourné la tête à Adrien de Salverne.

Le capitaine de Coursades éprouvait un vif désir de la voir, de la connaître, de se rendre compte par lui-même de l'empire qu'elle avait su prendre sur son ami.

Mais il ignorait où elle habitait et où elle travaillait.

Ce ne pourrait être qu'Adrien qui, y étant adroitement amené, la lui ferait connaître.

C'était, d'après Raymond de Coursades, la première chose à faire.

Mais il importait également de voir au plus tôt de Salverne, afin de juger qu'elles étaient réellement ses dispositions, et c'est pour cela que le jeune officier, ayant abrégé sa promenade, se rendit au gouvernement militaire de Paris où il était sûr, à cette heure, de trouver son ami.

Il mit pied à terre, confia la garde de son cheval à l'un des plantons et pénétra dans les bureaux.

Adrien de Salverne allait sortir.

Les deux amis se rencontrèrent dans l'escalier.

— Tiens, Raymond !...

— Oui, moi, mon cher.

— Par quel hasard ?

— Ce n'est pas un hasard, répondit le capitaine de Coursades ; je trouvais qu'il y avait bien longtemps que je ne t'avais vu, et l'idée m'a pris de venir te chercher pour t'emmener déjeuner avec moi.

— Ah !

— Tu es libre ?

— Absolument.

— Alors, c'est entendu. — Tu ne t'attendais pas à me voir ici ?

— Non, en vérité, répondit Adrien de Salverne. D'où viens-tu ainsi ? demanda-t-il ensuite, ayant remarqué que Raymond avait sa cravache à la main.

— Je viens de faire un tour au bois pour me donner appétit, et je suis actuellement en fort bonnes dispositions.

Lorsqu'on fut sorti, le capitaine de Coursades chargea le planton de ramener son cheval et il prit le bras de son ami.

— Nous déjeunerons au Helder, veux-tu ?

— Comme tu voudras.

Et chemin faisant, les deux officiers causèrent de leurs occupations diverses, de leurs travaux, de leurs camarades, de tout ce qui les intéressait.

Pendant le repas, la conversation continua sur les mêmes sujets.

Raymond de Coursades ne voulait pas parler le premier de ce qu'il savait, afin de n'être pas obligé de dire qu'il avait vu Paul des Roselles.

Il attendait qu'une occasion favorable d'interroger son ami se présentât.

Mais Adrien ne faisait aucune allusion à son amour.

Il était visible qu'il était obsédé par une préoccupation pénible.

Raymond, qui connaissait ses intentions, l'observait attentivement et se disait :

— Cette résolution lui coûte!... Il n'y a encore rien de fait.

Il parla alors des prochaines promotions qui se préparaient au Ministère, citant les noms des officiers qui y seraient compris.

Puis, il ajouta :

— Notre tour viendra, mon cher Adrien. Nous prendrons le quatrième galon ensemble, lorsque nous aurons le temps de grade réglementaire.

Adrien ne répondit pas.

Alors, le capitaine de Coursades raconta l'agréable journée qu'il avait passée la veille en partie de plaisir, à Saint-Germain, avec sa maîtresse.

Et s'interrompant tout à coup :

— Au fait, tu connais Bertha? dit-il. Tu sais bien, au pavillon d'Ermenonville?...

— Ah! oui, j'y suis.

— Je ne t'ai plus revu depuis que j'ai fait cette facile conquête. — Aussi, on ne te voit nulle part... Ah ça! à quoi passes-tu donc ton temps?

— Mais, mon cher, répondit Adrien, assez embarrassé, je travaille...

— Oui, tu es un bûcheur, on le sait; mais enfin tu ne travailles pas après la fermeture des bureaux..., ni la nuit.

— Non.

— Alors?

— Je ne sais pas... Je me promène... Je lis... Je lis beaucoup..

Et pour détourner la conversation de lui, Adrien demanda :

— Où as-tu connu cette agréable compagne?

— Chez un ami, en soirée et en joyeuse compagnie, répondit Raymond de Coursades, je l'avais déjà remarquée quelquefois au bois.

— Tu y vas tous les jours?

— Non; deux fois par semaine à peu près. — Je te présenterai; tu verras une femme charmante...

— Je n'en doute pas.

— Une blonde demi-plantureuse, assez jolie.

— Je me la rappelle.

— Et, par dessus tout, la meilleure fille du monde.

— Tu ne songes donc pas à te marier?

— Me marier!... tu plaisantes?

— Si ce n'est pas dans tes goûts.

— Je ne dis pas cela, fit le capitaine de Coursades, mais j'ai le temps.

— Au fait, tu as peut-être raison.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Adrien sourit.

— Parce que tu n'es pas encore mûr pour le mariage, répondit-il.

— Bien sûr.

Mais est-ce que tu y songerais, toi ? demanda aussitôt Raymond.

Adrien de Salverne devint subitement grave.

— Mon Dieu... fit-il en essayant de prendre un air dégagé, je ne dis pas cela...

— Si l'occasion se présentait, tu la saisirais ?

— Oui.

— C'est vrai, tu n'as pas de passions, tu ne t'amuse pas, tu ne fréquentes personne, tu vis comme un ours... enfin tu ne vis pas.

— C'est une question de caractère.

— Et tu n'as pas de maîtresse ?

— Non.

— Un modèle, ma parole ! s'écria le jeune capitaine en riant. Tu es exemplaire !

Après leur déjeuner, nos deux amis avaient pris le café et un verre de fine champagne.

Raymond de Coursades paya et il sortit avec Adrien qu'il entraîna dans la direction de l'Opéra, tout en continuant de causer.

— As-tu quelque chose à faire cet après-midi ? lui demanda-t-il en marchant.

— Non.

— Eh bien ! viens avec moi.

— Où vas-tu ?

— Je vais rue de la Paix, chez un bijoutier, acheter quelque chose pour Bertha. Tu me donneras ton avis.

Adrien se laissa conduire.

***

Au moment où les deux officiers furent arrêtés par un encombrement de voitures à la jonction du boulevard des Capucines et de la rue du Quatre-Septembre, Adrien de Salverne eut tout à coup un mouvement.

Il venait d'apercevoir Miette et son amie Alice Davoul qui, revenant

de déjeuner, se dirigeaient vers la maison de couture où elles travaillaient.

Il leur sourit.

Raymond de Coursades s'en aperçut aussitôt et guidé par la direction des regards de son ami, il vit les deux jeunes filles.

— Dis donc, fit-il plaisamment, toi qui n'as pas de maîtresse, tu connais donc des demoiselles?

— Oui..., répondit Adrien, dont l'embarras fut visible, ce sont deux jeunes filles que je connais.

— Peste? dit Raymond en riant, deux à la fois.

— Tu as toujours des idées insensées... Tu t'imagines tout de suite...

— Elles sont très bien, ces petites-là!... oui, la brune surtout... Elle a des yeux bleus splendides!... une brune aux yeux bleus, c'est rare.

C'est de Miette que parlait le capitaine de Coursades.

Et il demanda :

— Que sont ces demoiselles?

— De jeunes ouvrières.

— Comment connais-tu de jeunes ouvrières?... Ce n'est pas dans les bureaux du gouvernement que tu les rencontres?

— Non, c'est vrai.

— Adrien, tu ne veux pas en avoir l'air, mais tu fais tes coups en sourdine... Je parie que l'une de ces deux jolies fillettes ne t'est pas indifférente, monsieur l'austère qui n'as pas de maîtresse.

— Eh bien! mon cher, répliqua Adrien, tu te trompes, car ni l'une ni l'autre de ces jeunes filles n'est ce que tu crois.

— Oh! des vertus!... fit de Coursades avec un air de gravité comique.

— Tout simplement d'honnêtes jeunes filles.

— Auxquelles tu as fait... honnêtement... un petit brin de cour, cachottier.

Adrien de Salverne ne savait que répondre, ne voulant ni avouer son amour devant les railleries de son ami, ni mentir.

— Allons, est-ce vrai? insista Raymond de Coursades devant son silence.

— Tu n'es pas sérieux, répondit alors l'ami de Paul des Roselles.

— Comment!... pas sérieux, moi!

— Tu places toutes les femmes au même niveau.

Le ton chaleureux de la voix d'Adrien fit comprendre à son ami que l'une des deux jeunes filles que l'on venait de rencontrer, et qui, déjà, avaient disparu, était celle qu'il aimait.

Le hasard le servait trop favorablement pour ne pas s'empresser d'en profiter.

Aussi, changeant de ton :

— Non, mon ami, dit-il, je ne fais pas cas également de toutes les femmes. Ces jeunes filles peuvent être très honnêtes et je n'en doute pas, puisque tu l'affirmes ; mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'elles sont jolies, très jolies même, la brune surtout.

Allons, voyons, avoue-le : Tu aimes l'une d'elles ?

— C'est vrai ! répondit Adrien de Salverne presque à voix basse.

— Eh bien ! où est le mal? — la brune, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Elle est adorable !... Tu es un véritable veinard d'avoir découvert une perle pareille !

— Je t'ai dit, mon cher Raymond, que tu te trompais, dit sérieusement l'amoureux jeune homme.

— En quoi me trompé-je ?

— Tu te figures que cette jeune fille est comme... Mlle Bertha ?

— Non. Bertha est une bonne fille, une maîtresse agréable..., mais elle n'est qu'une fille.

Mais à la manière dont tu me dis cela, fit le capitaine de Coursades, en prenant si chaudement la défense de cette jeune fille..., que tu aimes..., je me demande... Voyons, c'est donc sérieux ?...

— Oui.

— Tu l'aimes, et elle n'est pas ta maîtresse?... Elle ne le sera pas ?

— Non.

— Alors... Tu ne songes peut-être pas à l'épouser ?

— Je ne sais pas.

— Ce qui veut dire que tu y songes ?...

Adrien ne répondit pas.

Les deux amis venaient de traverser la place de l'Opéra et s'engageaient dans la rue de la Paix.

Raymond prit de nouveau le bras d'Adrien et lui dit :

— Tu ne ferais pas cette bêtise-là, voyons !... Dans ta position, on n'épouse pas une petite ouvrière, quelle que soit sa beauté et l'amour qu'elle ait pu t'inspirer... Avec ton nom, on trouve une femme dont l'union ne soit pas une mésalliance... Tu n'y as pas réfléchi, sans doute.

— Et si pourtant je devais être heureux ? fit enfin le fils du colonel de Salverne.

— Heureux !... mais, mon cher, il n'y a pas qu'une seule femme au

monde capable de faire le bonheur d'un homme comme toi ! — Je te comprends : tu vis trop en dehors, tu laisses tes camarades qui auraient été pour toi d'excellents amis, tu ne vas nulle part, tu ne fréquentes personne, on ne te voit dans aucun salon, où ta place cependant est marquée... et alors, les premiers beaux yeux que tu rencontres te tournent la tête, t'éblouissent, t'enflamment... et tout de suite tu ne vois plus le bonheur que dans la réalisation de cet amour, et tu le poursuis au risque de faire une folie que tu ne tarderas pas à regretter amèrement.

Mais, tout en parlant ainsi, Raymond de Coursades sentait bien qu'il ne parvenait pas à arracher à son ami quelques réponses qui auraient amené la discussion qu'il souhaitait, et il comprit qu'il continuerait inutilement à le catéchiser de la sorte.

Il aurait plus tard tout le loisir d'y revenir.

Il s'arrêta devant l'étincelante devanture d'un bijoutier et aussitôt, sans transition :

— Tiens, voilà un assortiment de bracelets magnifiques, dit l'amant de Bertha.

— Fort beaux !

— Ce rang de turquoises sur or mat.

— Oui, c'est très distingué.

— Et ce gros diamant martelé... Ce trèfle en émeraudes, là, à côté de cette gourmette en brillants...

— Oui, je vois.

— Quel est ton avis ?

— Je préfère les turquoises.

— C'est de meilleur goût, en effet. — Viens, entrons.

Les deux officiers pénétrèrent dans la boutique, où on leur montra toute une splendide collection de bracelets plus riches et plus beaux les uns que les autres, et finalement Raymond de Coursades se décida pour le rang de turquoises sur or mat qui valait quatre cents francs.

Il paya et emporta l'écrin enveloppé qu'il mit dans la poche de son spencer.

— Maintenant, dit-il, puisque tu es libre, je te garde et je vais te présenter à Bertha.

— Mon cher... essaya de Salverne.

— Pourquoi ?... Vas-tu me laisser pour aller retrouver ta jolie brune aux yeux bleus.

— Non.

Le matin, pendant qu'on lui faisait la barbe, il mit aussi son coiffeur au courant de cette bonne fortune. (P. 875.)

— Eh bien ! alors, viens avec moi.

— Où ?... chez Mlle Bertha ?

— D'abord ; c'est à deux pas d'ici, rue Blanche.

— Et ensuite ?

— Chez moi, où tu dîneras. Je suis précisément seul avec ma mère aujourd'hui. — C'est entendu ?

— Soit.

CHAPITRE CII

PETITE CORRESPONDANCE

— A la santé de papa! s'écria José de Lizieux en levant sa coupe pleine de champagne qu'il choqua contre celle de Pélago.

— Oui, à la santé de papa, répondit la joyeuse fille.

— A sa santé, dit à son tour Bertha.

C'est en cabinet particulier, au *Lion d'or*, que José de Lizieux célébrait les largesses paternelles avec sa maîtresse et l'amie de celle-ci.

Dans la journée, les deux amants avaient versé au tapissier l'acompte stipulé de vingt mille francs et l'industriel du faubourg Saint-Antoine avait promis d'être d'une exactitude exemplaire.

Déjà, dans ses ateliers, toute la commande était en main.

Avant l'expiration de la quinzaine fixée, l'installation de l'appartement de la rue Marbeuf serait sûrement achevée.

Pélago était rayonnante de bonheur.

Déjà, elle préparait une fête splendide pour prendre la crémaillère.

En dînant avec José et avec Bertha, ce fut le principal sujet de conversation.

La liste des invités serait nombreuse, vingt-quatre couverts pour le moins, et le menu exécuté par Potel et Chabot.

Puis, une sauterie accompagnée d'un buffet princièrement servi.

Bertha amènerait son nouvel amant, le capitaine de Coursades, que Pélago connaissait et qu'elle trouvait charmant.

José avait bien envie d'inviter son père avec Palmyre. Il ne savait pas s'il accepterait, à cause de sa situation, de ses relations qui pourraient apprendre cette fredaine; mais enfin il lui en parlerait.

***

En même temps, le fils de Carmen songeait à Luce d'Azergues.

Dans son exubérance et sa vantardise méridionale, il lui en coûtait beaucoup de ne pouvoir conter à d'autres ce qu'il appelait déjà une galante aventure et montrer le billet qu'il avait reçu de la fille de Jane.

A qui en aurait-il parlé?

Pas à Pélago dont il connaissait la jalousie et qui certainement en aurait pris ombrage si elle avait vu la tournure que les choses prenaient.

Pas à Bertha non plus qui n'aurait pas manqué, malgré la discrétion promise, d'en informer son amie.

Pas à Paul des Roselles qui était en quelque sorte de la famille du père de Luce, son parrain et son tuteur.

Au Cercle, José n'avait que des relations, mais aucun ami, car on se méfiait instinctivement de lui, et même, — il faut bien le dire pour être sincère, — on lui trouvait, grâce à son type exotique, certaines allures de rastaquouère qui ne plaidaient pas en sa faveur et qui ne contribuaient pas à le rendre sympathique.

Cependant, l'homme heureux, lorsqu'il a dans les veines le sang du Midi, éprouve le besoin de faire à tous la confidence de ses bonnes fortunes, et il ne suffisait pas au fils de l'aventurière espagnole d'avoir joui du bonheur d'étonner son père et Palmyre.

Une intrigue avec une fille de grande famille, encore qu'il n'y ait qu'un billet inconsidérément échangé avec une jeune folle à l'esprit romanesque, était un titre d'orgueil pour un fat comme José qui attribuait uniquement ses succès à ses qualités physiques irrésistibles.

Il prit d'abord Ludovic, le valet de chambre de son père, pour confident.

Avec lui, il avait toujours été d'une grande familiarité.

Il lui montra la petite lettre de Luce et lui fit le récit du stratagème qu'il avait employé pour correspondre avec elle.

— Vous ne vous doutiez pas de ça, hein? dit-il, l'air heureux de l'homme qui se sent admiré.

— Non, monsieur José, répondit l'ancien serviteur; en effet, c'est un joli succès.

— Une fille délicieuse!... Un galbe étonnant!... regardez-moi ça, fit-il en montrant le billet qui ne le quittait pas : « je piaffe »... Il n'y a qu'elle pour trouver ces choses-là!

— C'est charmant... charmant.

— Et vous savez, Ludovic, ça marche!

— Ah!

— Oh! oui, ça chauffe... Ça va bien!

Il se rengorgeait.

José ne s'en tint pas là.

Le matin, pendant qu'on lui faisait la barbe, il mit aussi son coiffeur au courant de cette bonne fortune.

Cependant, il jugea prudent de ne pas nommer l'auteur du billet.

Mais, s'il ne prononça pas le nom de Luce d'Azergues, sa fatuité se

rattrapa amplement en disant que celle qui l'aimait et qui lui écrivait ainsi, appartenait à l'une des plus grandes familles du faubourg Saint-Germain et que l'on serait absolument épaté s'il en prononçait le nom. »

— Il y a six millions de dot, dit-il, et je n'ai qu'à dire un mot pour épouser !... Seulement, vous comprenez, j'ai bien le temps d'y songer.

Il y avait aussi à l'hôtel de la rue de Courcelles un petit groom nègre, David, dont José utilisait presque exclusivement les services

C'est David qui montait en tilbury avec lui, ou qui le suivait à cheval au Bois.

C'est lui qui portait ses lettres chez Pélago et qui faisait toutes ses petites commissions.

David était un jeune Abyssin ramené en France quelques années auparavant par un officier de marine qui l'avait admirablement dressé au service et qui avait quitté son maître aussitôt arrivé à Paris, ayant déjà toutes les roublardises du métier.

Il était heureux dans ses fonctions où les projets étaient nombreux, car en sus de ses soixante francs de gages, il recevait de jolis pourboires de son maître et de Pélago, chez qui il allait souvent, et qui ne se gênait pas pour l'employer.

David reçut aussi la confidence de l'intrigue de son jeune maître.

Ici, — nous devons à la vérité de le déclarer, — ce fut moins l'esprit de vantardise qui poussa José que la résolution de se servir de son groom pour les besoins de ses galants projets.

Le jeune Abyssin était rusé, adroit et malin comme un singe.

Mieux que quiconque, il réussirait dans tout ce que José lui confierait.

Il rendrait sûrement à son maître d'appréciables services.

Maintenant que Luce d'Azergues était à Paris, il fallait, — selon l'expression du jeune fat, — *chauffer l'intrigue*.

***

Le fils de Carmen s'était épris, en vérité, d'une très réelle passion pour la fille de Jane.

Ce n'était pas le mariage qu'il avait en vue, mais une affriolante aventure dont la possibilité lui était apparue, avec la coupable légèreté de Luce.

Cette idée de séduire une jeune fille comme elle le stimulait vivement.

— Pas banal, ça! se disait-il avec joie.

Et il ruminait des projets pour arriver à ses fins.

Tout d'abord, il fallait trouver un moyen de correspondre avec Luce.

Les lettres n'auraient pas pu arriver au grand jour sans risquer de tomber entre les mains de ses parents.

C'est donc à une correspondance occulte qu'il fallait avoir recours.

José avait eu une idée.

Il avait chargé David de s'informer adroitement des journaux que l'on recevait à l'hôtel de la rue de Grenelle et il avait su que le comte de Bellegarde, en outre des quatre ou cinq journaux de sport qu'il lisait attentivement, était abonné à un journal mondain que, la plupart du temps, il ne tirait même pas de sa bande.

La petite correspondance était un moyen tout trouvé.

Il ne s'agissait que d'en informer la jeune fille.

Ce fut David qui s'en chargea encore.

Il guetta les sorties de Luce d'Azergues jusqu'à ce qu'il la vit seule avec Camille, sa femme de chambre, pour aller chez une de ses amies dans le quartier, où elle devait passer l'après-midi.

David, en passant auprès d'elle, glissa dans la poche du manteau de la jeune fille un bout de papier sur lequel il avait écrit, avec une orthographe fantaisiste :

Lizé jounal

Luce, qui connaissait le jeune groom de José de Lizieux, sentit le mouvement et comprit instinctivement ce qu'il avait fait.

La femme de chambre n'avait rien vu.

Arrivée chez elle, la vicieuse jeune fille lut le billet et ne tarda pas à comprendre ce que signifiaient ces deux mots.

Elle avait remarqué plusieurs fois ces insertions faites, sous la rubrique « Petite Correspondance », dont la plupart sont de galants messages ou d'amoureuses propositions.

Elle les lisait tous les jours, curieusement.

Que de fois, — si elle l'avait osé ou si elle l'avait pu, — n'avait-elle pas été tentée de répondre à un de ces anonymes amants en quête d'une aventure ou d'une correspondante aimable !

Dès le lendemain matin, Luce s'empara du journal, à peine arrivé.

Elle l'ouvrit aussitôt à la quatrième page et elle lut l'article qui l'intéressait, cherchant au milieu des insertions diverses celle qui pouvait s'adresser à elle.

Une Russe ador.. 22 a. merveil. fte, jol. gracieu. d. (aide im.), Verveine, 4, r. Chambiges, 2e ét. à d. fond cour. Discr.

Jane MT, j. n. vis q.d. t. chérie. Éc. m. dés. q. pos.

J. j. fil. 17 ans, dem. pas. hiv. dans midi. KL, b. 51

J. h. névro. dés. co.j f. cur désint. bur. 32, MFA.

José à L. d'A. — *V. ad. merci p. v. encouragt. comm. v. dir. t. la pass. que m. cœur contient? dit.-moi comm. faire p. v. voir et v. donner l. pl. ard. baisers d. m. lèvres. — à vous!*

Si. 100 p. m. plus cad. à j. f. travaillant lib. fid. exigée, b. r. E M 44, r. Bayen.

Zildqb c s anm kds rh cdrhqd ld szh ozqbp s mdbqh

oz zrr szhl sdla ss okdhm szon szsdm.

A B env. à sa mignon. chér. t. l. bais. n'a pu do. dim. irai jeudi mat. voir ai chose à dir. Bonj. C.C.

José n'avait pas eu recours à de grands artifices pour déguiser son envoi.

Luce comprit tout de suite que la cinquième insertion commençant par José a L. d'A. s'adressait à elle.

Pas de cryptographie; de simples abréviations qui n'obscurcissaient nullement le texte qu'elle lut sans effort.

« *Je vous adore. Merci pour votre encouragement. Comment vous dire toute la passion que mon cœur contient? — Dites-moi comment faire pour vous voir et pour vous donner les plus ardents baisers de mes lèvres. — A vous!* »

En lisant, ses yeux brillaient, son sein se soulevait sous le halètement de sa respiration, son cœur battait avec force et elle se sentait inondée de volupté.

José avait bien su prendre le chemin de son cœur.

— Très chic! se disait Luce avec joie. Très romanesque!...

Et elle ajouta, les regards perdus dans le vide, animés d'une curieuse convoitise :

— Ah! comme il doit bien aimer!

Astucieuse autant que perverse, la jeune fille crut qu'il serait prudent d'empêcher son oncle, si par hasard cette insertion tombait sous ses yeux, de comprendre que c'est à elle qu'elle s'adressait.

Ces initiales, auxquelles un lecteur non prévenu n'aurait certainement pas pris garde, lui paraissaient trop transparentes.

D'ailleurs, aimant l'intrigue, elle éprouvait un besoin de mystère.

Avec la pointe d'un petit canif à manche de nacre Luce gratta légèrement les initiales de son nom et fit disparaître la dernière lettre du prénom de José.

Ainsi il lui semblait qu'elle avait en quelque sorte coopéré au stratagème employé pour correspondre, par celui que son esprit considérait déjà comme son amant.

C'était la saveur du fruit défendu que ses lèvres goûtaient dès ce moment.

Luce remit le journal sous sa bande et le replaça parmi les autres qui étaient adressés au comte de Bellegarde.

∴

Mais cela ne suffisait pas.

Luce voulait répondre à José de Lizieux.

Elle voulait surtout continuer cette intrigue qui l'émoustillait et qui la piquait.

Faire parvenir une lettre n'était pas difficile. Elle trouverait toujours le moyen de la jeter à la poste, dissimulée sous une autre qu'elle montrerait, en sortant avec sa femme de chambre.

Mais comment assigner un rendez-vous ?

Comment réussir à s'échapper pour aller trouver José de Lizieux ?

C'est là qu'était la difficulté.

Luce d'abord n'avait aucune confiance en sa femme chambre qu'elle jugeait très capable de rapporter à ses parents ce qu'elle pourrait lui voir faire de suspect.

Aucun autre serviteur autour d'elle dont elle puisse s'assurer la complicité.

Et puis, lors même qu'elle aurait une personne de confiance, quelqu'un dont la discrétion serait absolument sûre et le dévouement immuable, quel prétexte trouverait-elle pour s'absenter?

Quelle ruse pourrait-elle imaginer pour échapper à la surveillance des siens?

Et cependant cette idée l'obsédait.

— Oh! je trouverai bien, se disait Luce, déjà résolue, ayant accepté la proposition de José.

Elle cherchait.

Dans la journée, une longue absence était difficile.

Sans doute elle pouvait aller passer l'après-midi chez une amie, comme

cela lui arrivait quelquefois, conduite seulement par sa femme de chambre, ou bien sortant avec le coupé de son père.

Mais, il faudrait bien qu'elle entrât dans la maison où elle se rendait, puisqu'il y aurait là quelqu'un pour la voir. — Et alors comment en sortir seule ?

Ce projet n'aurait été réalisable qu'avec la connivence d'un complice, en simulant cette visite et en courant rejoindre José qui l'attendrait à un endroit convenu.

La nuit, il n'y fallait pas songer.

Il était impossible de quitter l'hôtel sans être vue.

Luce, de la fenêtre de sa chambre, regardait le jardin, cherchant dans son imagination ou dans les souvenirs des romans qu'elle avait lus, un moyen de réaliser une escapade.

Elle rêvait d'échelles de soie et de cordes à nœuds employées dans les galantes aventures des troubadours du moyen âge ou dans les audacieuses évasions de prisonniers célèbres.

Mais toujours la nécessité d'un complice se présentait.

Sans lui, rien n'était possible.

Ce rôle de confidente corsait du reste l'intrigue, la rendait plus conforme aux idées qu'elle s'en faisait.

Les grandes amoureuses dont la légende a enregistré les exploits n'avaient-elles pas toujours des confidentes?

Alors, il fallait d'abord se débarrasser de Camille; ensuite on aviserait pour la remplacer.

CHAPITRE CIII

LES PETITS PAPIERS

Luce, d'abord, écrivit à José pour lui dire qu'elle avait lu la « Petite Correspondance ».

Elle lui dit :

« Vous avez par votre mère qui était Andalouse, d'après ce que j'ai entendu dire, le sang des hidalgos, aux chaudes passions et aux romanesques amours; c'est bien ainsi que je veux être aimée et c'est ce qui m'attire vers vous.

Elle saisit le moment où David la regardait, et elle laissa tomber la lettre. (P. 883.)

« Mais, se borner à l'écrire, est-ce digne de nous, qui comprenons si bien l'un et l'autre les grandes choses du cœur?

« Et pour voler auprès de vous, pourtant, qui me donnera des ailes?... Je suis comme en un cloître, avec une horrible femme de chambre comme geôlière et comme espionne à la fois, parce que nos mœurs arriérées ne nous ont pas encore rendues, nous jeunes filles, indépendantes comme les blondes misses de la libre Amérique.

« J'enrage, quand je lis les exploits des héroïnes d'Anne Radcliffe, que n'arrêtaient ni les grilles des couvents, ni les hautes murailles des forteresses, ni les voûtes épaisses des *in pace*.

« Pourquoi, comme le curieux Asmodée de votre demi-compatriote Le Sage, ne pouvez-vous pénétrer chez moi et m'apporter ces baisers que je brûle de connaître? »

L'indigne fille de Jane cacheta soigneusement cette lettre, à l'adresse de José de Lizieux, et la mit dans sa poche, pour être prête à l'expédier dès qu'une occasion s'offrirait.

Elle n'eut pas à attendre longtemps.

Deux jours après, elle sortit à pied avec sa tante, la comtesse de Bellegarde.

A peine dans la rue de Grenelle, elle reconnut David, qui la guettait sans doute, au coin de l'esplanade des Invalides.

Le jeune Abyssin, admirablement stylé pour sa besogne, avait pris sur lui de venir rôder aux environs de l'hôtel d'Azergues.

Dès que Luce le vit, elle conçut son plan.

Elle saisit le moment où David la regardait, et elle laissa tomber la lettre.

Le groom de José comprit la manœuvre, et il la ramassa sans attirer l'attention de personne.

Une demi-heure après, l'amant de Pélago était en possession de l'amoureuse missive.

La lecture de ce billet combla de joie délirante le fils de Carmen.

Il le lut et le relut plus de vingt fois.

Il le savait par cœur.

Alors, il songea à ce qu'il y avait à faire.

Luce acceptait un rendez-vous, elle consentait à venir le trouver, elle se donnait à lui.

Mais comment briser l'obstacle qui la retenait?

Comment lui permettre de s'échapper?

M. de Lizieux le trouva, le soir, absorbé par ses préoccupations, et, comprenant qu'il se passait quelque chose d'intéressant, il l'interrogea.

José n'hésita pas.

Il montra à son prétendu père la lettre de Luce d'Azergues.

— Tiens, fit-il avec un enthousiasme débordant, lis ce que m'écrit cette adorée.

— Mlle d'Azergues?

— Oui, elle!... elle!

Le pseudo-gentilhomme lut.

Déjà, lui qui avait si bien compris le caractère de la jeune fille, qui avait deviné sa perversité précoce, il avait spéculé sur les suites de cette intrigue.

L'habile gredin n'avait en perspective que le mariage qui donnerait à José les millions de la famille d'Azergues; mais, quel que fût son désir de voir réaliser cette superbe alliance, il éprouvait quelques craintes, car il ne se dissimulait pas que le duc pourrait fort bien préférer un autre gendre, porteur d'un plus grand nom, pourvu d'un titre, dont il avait peut-être fait choix déjà.

Aussi, était-il heureux de ce qui se passait.

Ce mariage, quelle que soit l'opposition qu'il rencontrerait, il saurait bien, avec des armes telles que celles qu'on lui fournissait, le rendre inévitable.

Il saurait, si on l'y contraignait, obliger le duc d'Azergues à donner sa fille à José, en même temps qu'il était sûr d'obliger Jane à y consentir, grâce aux preuves qu'il possédait contre elle.

Aussi était-il heureux, en lisant cette lettre.

Il était prêt à seconder les projets du jeune homme.

— Décidément, dit-il, tu as réellement su prendre le cœur de Mlle Luce, mon cher José, et je t'en félicite sincèrement.

Mais, dis-moi, — questionna-t-il, pour amener tout de suite la conversation au point qu'il désirait, — où veux-tu en venir?

— Parbleu!... c'est bien simple, répondit l'amant de Pélago. Tu le vois bien, d'après ce qu'elle m'écrit... Je lui ai proposé un rendez-vous, parce que je brûle de la voir, de la mieux connaître, de lui parler, de lui dire tout ce que l'on n'écrit pas, de combiner avec elle ce qu'il faut faire pour que nous soyons l'un à l'autre.

Je l'enlèverai, si elle veut, ajouta-t-il en s'enflammant. Nous partirons à l'étranger, en Espagne, en Amérique, au bout du monde, et alors elle sera à moi!... Il faudra bien qu'on me la donne!

— Oh! oh!... quel amour!

— Ah! oui, tu as raison, père, car je l'aime, j'en suis fou, je ne peux plus me passer d'elle... Et elle, tu vois bien qu'elle m'aime aussi!... Tu vois bien qu'elle brûle d'être à moi!

— Oui, oui, je le vois!

— Alors, j'enrage, car je comprends son impatience, tenue comme elle est...

— Mon Dieu, fit le pseudo de Lizieux, tout cela est arrangeable...

— Comment!... tu sais un moyen?... demanda vivement le fils de Carmen.

— Dame!... avec de l'argent, il n'y a rien d'impossible.

— Eh bien! que ferais-tu?... Donne-moi un conseil; dis... que faut-il que je fasse?

— Raisonnons, dit sérieusement l'ancien maître de timonerie, tenant toujours à la main la lettre de Luce. Mlle d'Azergues ne sort jamais seule, cela va sans dire.

— Bien sûr.

— Elle a une femme de chambre qui lui déplaît, parce qu'elle ne peut en faire sa confidente.

— Elle l'appelle son espionne, sa geôlière.

— Eh bien! la première chose à faire est de se débarrasser de cette geôlière. Cela lui sera facile.

— Je le crois.

— Écris-le-lui.

— Aujourd'hui même.

— Demande en même temps à Mlle Luce de te dire de quelle manière on recrutera la remplaçante de la femme de chambre qu'elle aura congédiée. De cette façon, je pourrai lui en procurer une qui favorisera vos projets.

— Tu ferais cela?

— Ne ferais-je pas tout ce qu'il faut pour assurer ton bonheur.

— Alors, le succès est certain.

— Puisque tu l'aimes, puisque j'approuve cet amour que je t'ai du reste conseillé moi-même, il faut bien que je te vienne en aide.

— Ah! tu es plus qu'un père, tu es la Providence! s'écria José en saisissant les mains du misérable.

— Dès que tu auras ce renseignement, communique-le-moi, dit M. de Lizieux.

— Je l'aurai bientôt.

— Et tu sais... attention à Pélago!

— Sois tranquille.

— C'est qu'elle est jalouse!... Ne laisse pas traîner des billets comme celui-ci dans tes poches.

Au fait, il vaut mieux que je le garde moi-même, c'est plus sûr, ajouta l'amant de Palmyre en pliant la feuille de papier et en la remettant sous son enveloppe. Tu veux bien?

— Tu as raison, garde-le, répondit José.

— As-tu le premier billet?

— Oui.

— Donne-le-moi aussi; c'est plus prudent, car un coup de tête de Pélago pourrait tout compromettre.

Et, en empochant également la petite lettre expédiée d'Azergues, l'habile gredin se dit :

— Les petits papiers ont souvent de grandes destinées.

Deux jours après, José avait la réponse de Luce.

Elle disait qu'avant huit jours elle serait débarrassée de sa femme de chambre, et elle indiquait de quelle façon on recrutait les nouveaux serviteurs dont on avait besoin.

C'était à un nommé M. Calixte, demeurant rue de l'Ancienne-Comédie, près du boulevard Saint-Germain, que l'on avait l'habitude de s'adresser.

— Calixte!... je le connais, dit le pseudo M. de Lizieux, lorsque José lui montra le nouveau billet de Luce d'Azergues. Je m'en charge.

— Alors, tu pourras t'entendre avec lui? demanda l'amant de Pélago.

— C'est ce qu'il y a de plus simple. Il donnera à Mlle Luce une femme de chambre *absolument de confiance*, répondit l'ancien agent de la Sûreté générale, en appuyant avec une intonation particulière sur ces trois derniers mots.

— Et cette personne de confiance?

— Ne t'en préoccupe pas, je sais où la trouver et j'en fais mon affaire.

Et M. de Lizieux joignit aux autres la nouvelle lettre de Luce, en chantonnant :

Ayez toujours du papier dans vos poches,
On ne sait pas ce qui peut arriver...

José était ravi.

Maintenant, pensait-il, ce n'était qu'une affaire de quelques jours, et ensuite Luce serait à lui.

CHAPITRE CIV

MONSIEUR CALIXTE

C'était un drôle de bonhomme, que M. Calixte.

Au physique, c'était un personnage d'un âge indécis : il pouvait aussi bien avoir quarante-cinq ans qu'avoir dépassé la soixantaine; à coup sûr il ne paraissait pas son âge.

Son visage entièrement rasé, à peu près exempt de rides, la patte d'oie à peine indiquée au-dessous des tempes, ses cheveux bien noirs, peut-être grâce aux artifices d'une teinture ponctuellement entretenue, droit, correct, sévère, toujours vêtu, même chez lui, d'une longue redingote, coiffé d'un chapeau gibus en mérinos et à larges ailes, ganté de chevreau violet ou vert sombre, une canne à poignée d'ivoire baguée d'or, cravaté de noir sous un haut faux-col droit bien blanc et bien empesé, on aurait pu le prendre aisément pour un officier ministériel.

Au moral, le personnage était tout autre.

Calixte n'était qu'un prénom, celui qui lui avait été donné sur les registres de l'état civil, et dont il avait fait son nom, pour des raisons qu'il ne faisait jamais valoir.

Son nom, que son aristocratique clientèle ignorait, — car il n'était pour tous que M. Calixte, — était inscrit sur les registres de la rue des Saussaies.

C'est là qu'Étienne Bertin l'avait connu, lorsqu'il appartenait au service de la Sûreté générale.

M. Calixte avait eu des fortunes diverses.

Il avait débuté dans l'enseignement, comme surveillant dans une institution de la banlieue, mais il avait dû résigner ses fonctions, à la suite... de quelques erreurs commises, assurait-il, par M. l'économe.

Sans place et naturellement sans fortune, il avait été alors obligé, en attendant une situation plus conforme à ses capacités, de s'employer dans une agence de publicité, où les faméliques de la rue font des bandes et écrivent des adresses avec autant de rapidité que de désintéressement.

Mais il n'avait pas persisté longtemps dans cet emploi qui, à son avis, lui rapportait trop pour mourir de faim, sans pourtant lui donner de quoi vivre, et il avait trouvé le moyen d'entrer comme dernier clerc dans l'étude d'un homme d'affaires.

Du coup, Calixte pensa que la chance commençait à lui sourire, car non seulement son patron sut apprécier ses qualités et augmenta quelque peu son maigre traitement, mais encore il le promut bientôt aux fonctions délicates et mieux rétribuées de clerc d'audience.

On avait su reconnaître ses aptitudes très réelles pour la chicane.

C'est lui, désormais, qui suppléait l'agent d'affaires, lorsqu'on se présentait devant arbitre, lorsqu'on assistait un client en justice de paix, ou lorsqu'on avait à répondre à la convocation d'un juge du Tribunal de Commerce qui avait une affaire mise à son délibéré.

Calixte s'en tirait fort bien : il avait l'élocution facile, l'esprit retors et subtil, et les adversaires trouvaient en lui un champion redoutable.

Au « Palais », — c'est-à-dire au Tribunal de Commerce, — aussi bien que dans les prétoires de justice de paix, il avait fait la connaissance de tout ce monde spécial qui vit d'infime procédure, de contentieux et de chicane.

Il avait des relations.

Un huissier, qui remplissait pour sa clientèle les fonctions d'homme d'affaires, l'avait remarqué et lui fit un jour des propositions avantageuses.

Calixte entra dans l'étude de Me Chamaillac en qualité de premier clerc, avec des appointements à peu près convenables.

Mais, en dehors du traitement, il y avait d'assez jolis petits profits.

C'étaient d'abord les gratifications, parfois assez larges, que donnaient quelques clients généreux, après le gain d'un procès important.

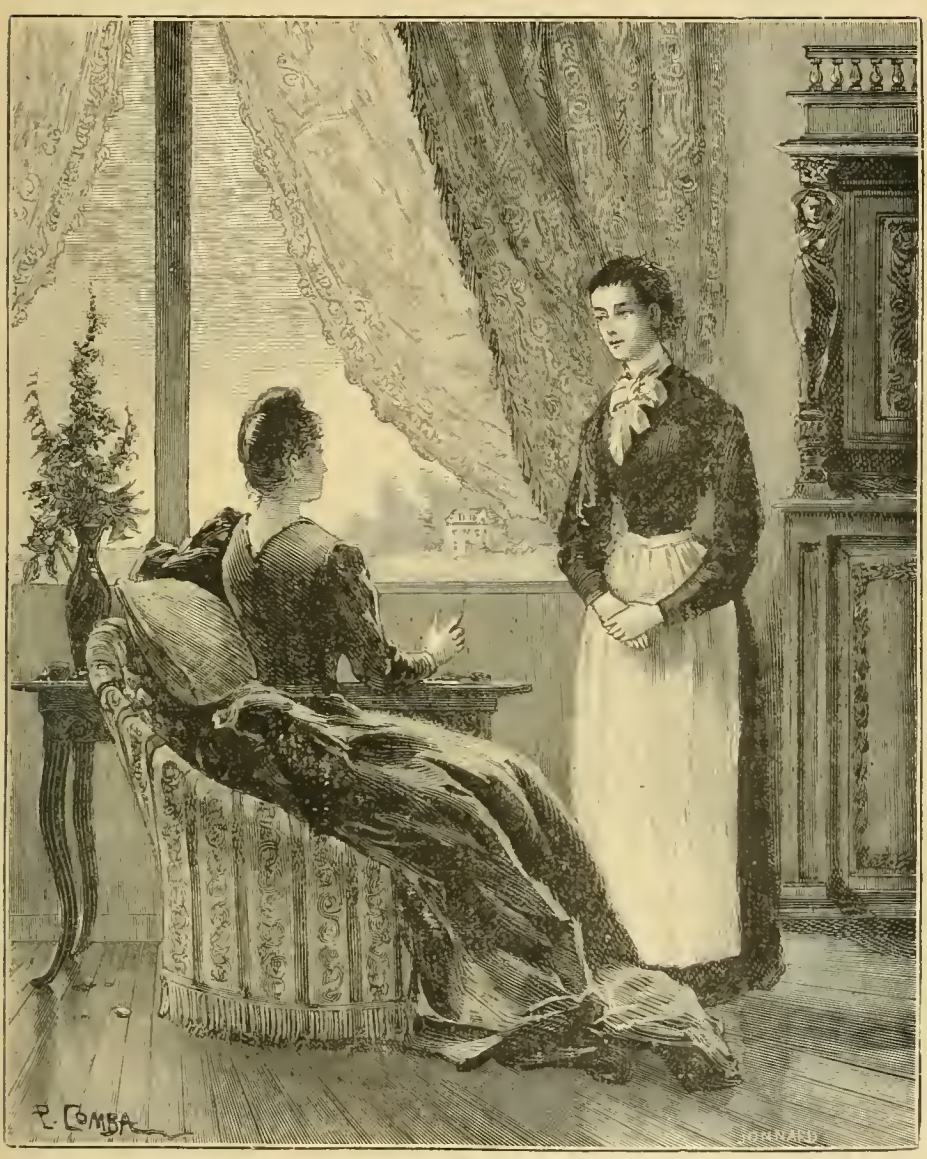
C'étaient aussi les affaires que Calixte parvenait à traiter, en dehors de l'étude.

Ainsi, il avait réussi à se faire donner, par un client de Me Chamaillac qui habitait la province, la gérance d'une maison de rapport sise au quartier de Grenelle, et il avait droit à un tant pour cent sur le montant des loyers encaissés.

En outre, quand il y avait des réparations, ce qui était assez fréquent avec une quarantaine de locataires dont aucun n'avait de bail, il obtenait de l'architecte qu'il avait choisi une commission qui augmentait assez gentiment ses bénéfices annuels.

Ce n'était pas tout encore : Calixte faisait, à l'insu de son patron, quelques affaires pour son compte personnel, et le profit qu'elles lui rapportaient s'ajoutait aux sommes assez rondes qu'il encaissait.

N'ayant aucune passion coûteuse, ni femme ni maîtresse, très économe du reste, ne fumant pas, n'allant jamais au café, le clerc d'audience de Me Chamaillac thésaurisait.



Le faux Georges de Lizieux était absent; elle ne rencontra que Palmyre. (P. 895.)

Il plaçait soigneusement toutes les économies réalisées sur son budget, minutieusement étudié, en achat de rente 3 %, la seule valeur qui lui eut inspiré confiance, et qu'il savait acheter au cours le plus rémunérateur.

Un jour, Calixte avait fait une grosse et bonne affaire.

Un client de l'étude avait donné à Me Chamaillac sa procuration pour se faire représenter dans une faillite dont il était créancier.

Ce fut notre homme que l'huissier chargea de suivre cette affaire.

Calixte ne faisait pas superficiellement les affaires. Il les étudiait avec soin, les fouillait scrupuleusement, persuadé qu'un homme habile doit toujours trouver une bonne opération à réaliser, même dans les ruines et les désastres.

Et il avait trouvé.

A l'actif de cette faillite se trouvaient un certain nombre de créances d'une valeur nominale de deux cent trente-sept mille francs, mais déclarées absolument irréalisables.

Parmi les débiteurs les uns étaient morts, les autres disparus, d'autres encore étaient eux-mêmes en faillite.

Le syndic, n'ayant pu en retirer un centime, fit vendre ce lot de créances, par le ministère d'un notaire, sur la mise à prix de cinq cents francs.

Le jour des enchères, personne ne se présenta.

Calixte seul se trouva à la vente en présence du syndic et du notaire.

Il avait étudié les dossiers, examiné les titres, et pris des renseignements sur chaque débiteur.

Cette enquête l'avait décidé à concourir à l'adjudication, et, en l'absence de tout concurrent, il n'eut qu'à ajouter vingt francs à la mise à prix pour être déclaré adjudicataire.

De ces créances, évidemment, la plus grande partie fut irréalisable.

Mais Calixte réussit quand même à faire rentrer une assez jolie somme, non sans peine, bien entendu, non sans entamer même un procès fort coûteux, qu'il n'avait engagé qu'à coup sûr, et il réalisa ainsi plus de cent vingt mille francs en moins de trois ans.

Alors le clerc quitta l'étude de Me Chamaillac.

Désormais il pouvait entreprendre quelque chose de plus lucratif pour son compte.

Il avait su, en capitalisant, acquérir l'indépendance.

M. Calixte était trop remuant, trop entreprenant, il avait un trop grand besoin d'activité pour demeurer oisif à son âge.

La gérance de l'immeuble de Grenelle ne lui donnait pas de suffisantes occupations.

Le contentieux ne lui plaisait pas, et il lui répugnait, malgré ses aptitudes spéciales à la chicane et ses profondes connaissances de droit civil

et commercial, de fonder un cabinet d'affaires ou de prendre la suite d'un de ceux existant.

L'ex-clerc d'huissier, l'ex-surveillant d'institution avait assez d'ingéniosité pour imaginer une opération lucrative et durable, et assez d'initiative pour l'entreprendre sans le secours de quiconque.

Il ne s'agissait pas d'inventer.

Il suffisait de prendre une profession fructueuse et décriée, de la transformer, de la spécialiser, de la traiter d'une manière absolument différente, et, avec un peu de chance et surtout quelque habileté, il arriverait bien à lui faire produire de beaux revenus.

C'est ainsi qu'après un examen attentif et de longues réflexions, M. Calixte en était arrivé à s'établir placeur.

Mais il n'avait pas ouvert un bureau de placement, ni une agence comme celles qui fonctionnent dans tous les quartiers de Paris.

Chez lui, pas d'enseigne, pas de plaque rouge à la porte où l'on affiche chaque jour les « offres et demandes », souvent imaginaires, qui attirent la clientèle des maîtres et celle des domestiques sans places.

Il avait d'abord fait choix d'un quartier assez central, à proximité du faubourg Saint-Germain dans lequel M. Calixte comptait recruter ses clients, — rue de l'Ancienne-Comédie.

Là, il avait loué un appartement, — un simple appartement de quatre pièces au deuxième étage, — que désignait uniquement une toute petite plaque de cuivre, toujours irréprochablement astiquée, sur laquelle on ne lisait, en caractères gothiques, que cette simple inscription :

M. Calixte

de 2 h. à 3 h.

Un nom et l'indication des heures de cabinet : c'était tout.

Cabinet de M. Calixte : telle est, en effet, la désignation que ce placeur d'un nouveau genre avait donnée à sa maison.

Le mobilier était confortable.

Avec l'antichambre garnie d'une table, de sièges et de tentures aux portes, il y avait un grand salon bourgeois, commun, banal, quelconque, mais en fort bon état, admirablement entretenu, qui venait en droite ligne de l'Hôtel des Ventes.

Le cabinet tout en bois noir, avec d'épais tapis de bistre, — comme dans toutes les autres pièces, — une bibliothèque aux vitres garnies de

rideaux, un cartonnier, une presse à copier, des chaises et des fauteuils couverts de moleskine brune.

Les deux autres pièces étaient la chambre et la salle à manger.

Pas un employé attaché à M. Calixte.

Lui seul et c'était assez.

Une domestique, d'un âge respectable, quelque peu sourde, aux allures de servante de presbytère, exacte comme un chronomètre et propre comme une chatte.

M. Calixte n'opérait pas comme ses confrères.

Il ne tenait pas chez lui bureau ouvert où les gens de maison viennent, oisifs pendant des heures, papotant, potinant et cancanant, attendre le choix des maîtres en quête de serviteurs.

C'était spécialement pour les candidats qu'était indiquée cette heure de cabinet, — de 2 h. à 3 h. — qu'on lisait sur la plaque.

Les valets de chambre et valets de pied, cochers et laquais, cuisiniers et cuisinières, bonnes à tout faire et bonnes d'enfants, femmes de chambre et dames de compagnie, grooms et chasseurs, précepteurs et gouvernantes qui désiraient se placer étaient reçus chaque jour, pendant une heure seulement, après le déjeuner du placeur.

Les séances n'étaient pas longues pour chacun d'eux.

Elles se bornaient à un minutieux interrogatoire sur les antécédents du sujet, qui devait alors attendre chez lui la convocation qui lui serait adressée, — s'il convenait, — le jour où on lui aurait trouvé une place.

Alors, M. Calixte, muni des pièces remises, des certificats déposés entre ses mains, se livrait sur le candidat à une enquête sévère, inexorable, approfondie, et il le prenait ou le rejetait sans appel.

Ces enquêtes occupaient les matinées de notre homme.

Ses après-midi étaient consacrées aux visites faites aux clients qui avaient recours à son intermédiaire, car la clientèle de M. Calixte ne se dérangeait pas : un mot, une simple carte mise à la poste, et il comprenait ce que cela voulait dire.

Il se rendait à la maison indiquée, il s'informait du genre de serviteur dont on avait besoin, et, le lendemain, après avoir compulsé ses dossiers tenus dans le plus grand ordre, il revenait avec le sujet demandé, que l'on acceptait les yeux fermés, et qui faisait toujours admirablement l'affaire.

La commission à payer de part et d'autre, — par le maître et par le serviteur, — était sans doute beaucoup plus élevée que dans les bureaux de placement, mais on était satisfait.

C'est ainsi que M. Calixte était arrivé à se faire une réputation spéciale et une clientèle comprenant presque tout ce qui appartient au plus grand monde.

Le placeur de la rue de l'Ancienne-Comédie gagnait ainsi une cinquantaine de mille francs par an.

Ce n'était pas tout.

Nous avons dit que M. Calixte était connu dans les bureaux de la Sûreté générale.

Il rendait, en effet, quelques services spéciaux à l'Administration, et, comme de juste, ces services étaient largement rétribués.

Parfois la Sûreté générale, le ministère de la guerre, des ambassades étrangères même avaient besoin de faire exercer une surveillance occulte, de tous les instants, sur des personnes appartenant à la clientèle de M. Calixte, ou sur d'autres ayant avec elles des relations suivies.

C'était alors un agent de la Sûreté générale, — homme ou femme selon le cas, — qui était placé dans la maison désignée.

C'est ainsi qu'Étienne Bertin avait connu le placeur dont le duc d'Azergues se servait, et il pensait que rien ne lui serait plus facile que de procurer à la fille de Jane la femme de chambre qu'il lui aurait choisie lui-même.

CHAPITRE CV

LA NOUVELLE FEMME DE CHAMBRE

L'ancien agent de la Sûreté générale n'avait plus qu'à se préoccuper du choix de la femme qu'il destinerait à remplacer Camille, le jour où M^lle^ d'Azergues s'en serait débarrassée.

Il lui suffit d'y réfléchir quelques instants pour trouver la personne qu'il désirait.

Ce fut à Palmyre qu'il s'adressa.

Il lui demanda :

— Sais-tu ce qu'est devenue cette petite Zoé que tu avais dans le temps ?

— Zoé !... répondit la fille de la mère Putot, cette petite que j'avais recueillie ?

— Oui, cette enfant de quinze ans à l'époque, qui était la fille d'une femme morte à la prison centrale de Clairvaux, si j'ai bonne mémoire.

— C'est bien ça.

— Tu l'as gardée avec toi assez longtemps ?

— Oui, jusqu'à mon départ de Paris. Elle me servait de femme de chambre, de bonne à tout faire.

— Sais-tu si elle est placée quelque part ?

— Je ne crois pas, car je l'ai aperçue, il y a trois semaines, à la gare Saint-Lazare, en prenant le train pour Bougival, répondit Palmyre. Elle a même été toute saisie de me voir, toute honteuse que je la rencontre en cet endroit, et elle s'est éclipsée dès qu'elle m'a vue.

— Ah !... toute honteuse.

— Oui.

— Pourquoi ?... que faisait-elle donc ?

— Elle faisait comme tant d'autres, des ouvrières sans atelier, des bonnes sans places, qui cherchent parmi les voyageurs qui arrivent quelque bonne fortune.

— Alors tu ne sais pas où la trouver ?

— Non. — Que veux-tu en faire ?

— J'ai pensé qu'elle ferait bien l'affaire pour entrer comme femme de chambre chez la duchesse d'Azergues.

— Ah ! oui, pour la petite Luce ?

— C'est ça.

— En effet, avec elle ce sera commode... Mais où la dénicher ?

— Je vais m'en occuper, dit Étienne Bertin.

Ce fut presque sans peine que l'ancien agent de la Sûreté générale découvrit ce que Zoé était devenue.

D'abord, il se rendit à la gare Saint-Lazare, à différentes heures, le soir surtout, et il ne la rencontra pas.

Alors, il s'adressa à l'une de ces filles qui fréquentent la salle des Pas-Perdus, et il lui demanda des nouvelles de l'ancienne femme de chambre de Palmyre.

Zoé avait eu des malheurs.

Elle avait été dernièrement « ramassée dans une rafle » et actuellement elle était logée à la prison Saint-Lazare.

Selon son amie, elle devait être libérée dans quelques jours ; mais on pourrait connaître exactement l'époque de sa sortie en s'adressant à sa logeuse, Mme Benoist, rue La Chapelle, 25.

Bertin se rendit à l'adresse indiquée et là il apprit que Zoé serait libre dans cinq jours.

Mme Benoist, logeuse, débitante, marchande à la toilette, proxénète

et quelque peu recéleuse, devait aller la voir le lendemain même à Saint-Lazare.

Elle se chargerait complaisamment des commissions que l'on pourrait avoir pour elle.

— Volontiers, accepta Bertin. — Dites-lui que Mme Palmyre Putot, chez qui elle a servi longtemps, a besoin d'elle et désire la voir pour une affaire dans laquelle Zoé a le plus grand intérêt.

— Très bien, monsieur, répondit l'ignoble femme, la commission sera faite.

— Qu'elle vienne la trouver dès qu'elle sortira. — Elle n'a pas à avoir honte, ajouta le pseudo-gentilhomme; Mme Putot sait tout ce qui la concerne.

— Et l'adresse de cette dame?

— A Bougival, villa Palmyre, sur le chemin de la Celle-Saint-Cloud.

***

Zoé se souvint d'autant mieux de Palmyre qu'elle l'avait reconnue à la gare Saint-Lazare.

Dès qu'elle sortit de prison, elle se rendit à Bougival.

Le faux Georges de Lizieux était absent ; elle ne rencontra que Palmyre.

C'est à dessein que cela avait été combiné ainsi entre les deux amants.

Palmyre savait ce qu'elle avait à faire.

C'était elle seule qui voulait favoriser les projets amoureux du fils de M. de Lizieux, son amant.

Elle lui expliqua ce qu'elle voulait d'elle.

Zoé n'aurait qu'à se présenter chez M. Calixte pour être aussitôt placée chez le duc d'Azergues.

Elle n'avait qu'à accepter toutes les conditions qu'on lui ferait, car, en sus de ses gages, José de Lizieux lui remettrait deux cents francs par mois pendant tout le temps qu'elle passerait à l'hôtel de la rue de Grenelle.

Zoé accepta.

Le lendemain elle vit José que son prétendu père avait envoyé à Bougival et qui lui traça ce qu'elle aurait à faire.

Enfin, elle se rendit chez le placeur de la rue de l'Ancienne-Comédie.

***

Pour la circonstance, le pseudo M. de Lizieux avait dépouillé son personnage accoutumé, et il était redevenu l'Étienne Bertin que M. Calixte avait connu dans ses rapports avec l'Administration de la rue des Saussaies.

La chambre que notre maître-chanteur avait conservée dans la maison du boulevard Malesherbes lui rendait encore de fréquents services.

Le placeur du quartier de l'Odéon, doué d'une excellente mémoire, reconnut sans hésiter l'ancien agent de la Sûreté générale.

Ignorant sa révocation, il le crut employé à quelque service important, le jugeant sans doute sur sa mise absolument irréprochable.

Il l'accueillit donc avec égards et, après quelques courts instants de conversation banale, comme entre gens qui ne se sont pas vus depuis longtemps, il demanda lui-même :

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous voir ?

Au lieu de répondre, l'amant de Palmyre questionna à son tour :

— Vous avez parmi vos clients la famille d'Azergues, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, M. le duc d'Azergues, rue de Grenelle, répondit M. Calixte.

— C'est bien ça.

— Le placeur comprit tout de suite ce que l'on attendait de lui.

Il avait l'habitude de ces transactions.

— C'est pour une femme de chambre, fit le prétendu père de José de Lizieux.

— Très bien.

— J'ai une affaire très sérieuse pour laquelle j'ai besoin de quelques renseignements de détail. .

— Cela suffit, monsieur Bertin, dit M. Calixte avec des gestes qui témoignaient son peu de curiosité. C'est votre affaire.

— Pardon, insista l'ex-agent de la Sûreté générale, si je vous donne ces explications c'est que l'affaire dont il s'agit me concerne seul.

— Ah ! ah !

— Oui, une affaire d'ordre privé, que je dirige en dehors de l'Administration... et j'ai pensé que vous voudriez bien, moyennant une juste rémunération, me rendre ce petit service.

L'opération était faisable.

Qu'importait au placeur d'agir pour le compte de l'Administration ou pour celui d'un tiers.

Du reste, il ne pouvait guère refuser, du moment que Bertin était au courant de ses habitudes.

Il ne tenait pas à se l'aliéner.

Il n'y avait plus qu'une question de prix à débattre, et puisque c'était un intérêt privé qui était en jeu, il exigerait une commission un peu plus importante, voilà tout.

Mais nous savons que le gredin qui s'était emparé de la fortune de

— Maladroite! — Tiens, vous ferez attention une autre fois! (P. 899.)

Mlle de La Possonnière et de celle de M. de Lizieux ne comptait guère lorsque les sommes dépensées n'étaient que les semailles faites en vue d'une abondante récolte.

Il laissa faire le prix par M. Calixte qui demanda mille francs et l'accepta sans marchander.

Il versa même la moitié de la somme acompte, et s'engagea à acquitter

le solde le jour où la femme de chambre de son choix serait entrée au service de la fille du duc d'Azergues.

Entre coquins, on s'entend toujours.

Il n'y avait plus qu'à attendre que Camille eut quitté le service de Mlle d'Azergues.

Déjà difficile à contenter à cause de son caractère hautain, capricieux et despotique, Luce avait su rendre la vie absolument insupportable à sa camériste, et il fallait que Camille fît des prodiges de patience et de résignation pour être demeurée jusqu'alors à l'hôtel de la rue de Grenelle.

Depuis qu'elle s'était mise en tête cette romanesque passion inspirée par le fils de l'aventurière espagnole, depuis qu'elle brûlait du désir d'avoir son intrigue amoureuse à l'exemple de tant d'autres, l'indigne fille de Jane, exaspérée par la contrainte en laquelle elle était tenue, avait rendu l'existence absolument insupportable à tous ceux qui l'entouraient.

Camille, plus que tout autre, avait à supporter sa mauvaise humeur de chaque jour.

Elle s'y résignait cependant, quoique avec peine, car elle avait su apprécier la bonté et la douceur de ses maîtres, de Jane et de Claudius surtout.

Elle endurait tout sans se plaindre, sans élever une seule protestation.

Elle supportait jusqu'aux injures dont Luce l'accablait chaque jour, à tout propos, et le plus souvent même hors de propos.

Si elle avait pu trouver une autre place, équivalente comme gages, qui étaient fort beaux, elle n'aurait pas hésité et depuis longtemps elle aurait rendu son tablier.

Mais si Camille patientait si longtemps, c'était principalement dans l'espoir que sa jeune maîtresse se marierait bientôt, et qu'elle pourrait rester au service de la duchesse d'Azergues ou de la comtesse de Bellegarde qui l'avaient en grande estime.

Un jour, cependant, elle n'y put plus tenir.

Luce qui l'avait déjà malmenée avec la dernière dureté, qui, le matin même, l'avait accablée de sottises, était plus nerveuse, plus exaspérée que d'habitude.

Ce soir-là, M. et Mme de La Faloise, avec leur fils, étaient invités à dîner.

Luce devait mettre une superbe toilette de moire rose, que la couturière ne livra qu'au dernier moment, lorsqu'elle s'impatientait déjà en l'attendant.

Enfin la robe était arrivée, portée par une apprentie qui accompagnait la première chargée de l'essayer une dernière fois.

C'était une toilette ravissante, d'une fraîcheur inouïe et d'une richesse réelle.

Jane avait voulu que sa fille fut belle afin qu'elle plût à Gaston de La Faloise, le fils de son excellente amie Diane, car les deux mères avaient secrètement comploté un projet de mariage entre leurs enfants.

Luce était revêtue de sa robe qui lui allait à merveille, qui était de tous points irréprochable, et elle se regardait dans la psyché de son cabinet de toilette, allant à petits pas, pour juger de l'effet du retroussé et voir si la traîne tombait bien gracieusement.

Autour d'elle étaient la première de la maison de couture, l'apprentie et Camille qui l'admiraient et qui, sachant son faible pour l'adulation, lui prodiguaient les compliments les plus flatteurs sur sa grâce, sur sa distinction, sur sa beauté.

La sotte s'admirait.

Tout à coup, en se retournant, la dentelle de sa traîne demeura retenue par une épingle qui traînait sur le tapis.

Elle tira et la dentelle se déchira.

Croyant que Camille, qui se trouvait derrière elle, venait de mettre le pied sur sa traîne, Luce, subitement furieuse, s'emporta contre sa femme de chambre et la souffleta en criant :

— Maladroite ! — Tiens, vous ferez attention une autre fois !

La pauvre fille, écrasée par l'humiliation de cet outrage immérité, ne trouva pas la force de répondre.

Elle savait bien qu'elle n'était pas la cause de cet accident.

Mais comment l'expliquer à une fille comme Luce qui, pour ne pas se déjuger, pour ne pas avouer son tort, l'aurait insultée et peut-être brutalisée de plus belle.

Elle devint toute rouge et elle sortit en pleurant.

Dans l'antichambre, d'autres domestiques la questionnèrent.

On lui conseilla de s'adresser à M. le duc qui était si bon et si juste.

Elle ne voulut pas.

Elle préféra partir, et elle partit, en effet.

C'est tout ce que Luce demandait.

Deux jours après, Zoé, présentée par M. Calixte, entrait au service de Mlle d'Azergues.

CHAPITRE CVI

LA PREMIÈRE SORTIE

Le tapissier auquel José et Pélago s'étaient adressés avait tenu rigoureusement parole.

Bien avant le jour promis, l'appartement de la rue Marbeuf était complètement installé.

Il n'y a rien de tel que l'intérêt pour assurer l'exactitude des fournisseurs et, comme les trente-cinq mille francs à toucher à la livraison devaient permettre à l'industriel du faubourg Saint-Antoine de parfaire son échéance de fin octobre sans recourir à des retraits des fonds déposés chez son banquier, il s'était hâté et il avait livré le tout quatre jours avant l'expiration de la quinzaine convenue.

Pélago avait de la sorte huit jours devant elle pour s'installer dans son appartement et pour préparer la fête qu'elle s'était promis de donner le 7 novembre à l'occasion de sa crémaillère.

Le déménagement de la rue Blanche à la rue Marbeuf avait été fait dans une demi-journée.

Deux malles et quelques paniers prêtés par le déménageur avaient suffi pour transporter le linge, les toilettes et les divers objets que la maîtresse de José emportait dans son nouveau domicile.

Le mobilier, nous le savons, demeurait la propriété de Bertha à qui son amie l'avait vendu.

Les invitations étaient faites.

Il devait y avoir à la crémaillère de Pélago tout un lot de jolies et agréables croqueuses de pommes, leurs amants, — des amis de l'ancienne fille de brasserie ou de José, — deux chanteuses de café-concert, une danseuse de l'Opéra, et un jeune comique des théâtres des quartiers excentriques.

Paul des Roselles n'avait pu refuser à José de Lizieux d'y assister, et s'il n'y avait guère tenu dès le principe, il en était bien aise maintenant, afin d'accompagner son ami Adrien de Salverne, qu'il avait eu de la peine à décider en joignant ses instances à celles de Pélago, de Bertha et de Raymond de Coursades.

***

Adrien, en effet, était bien changé depuis quelques jours, grâce à l'influence de son ami Raymond et du neveu de Léon des Roselles.

Il n'avait plus remis les pieds chez Mme Davoul et c'est à peine s'il avait vu une seule fois Miette qu'il avait rencontrée un soir avec Alice lorsqu'elles regagnaient l'avenue de Clichy.

Le capitaine de Coursades et Paul s'étaient concertés pour l'absorber entièrement.

Adrien avait essayé de résister d'abord, mais il n'avait pas eu l'énergie de persister dans ses refus et il avait cédé.

Bertha avait été charmante, lorsqu'il s'était laissé conduire chez elle par Raymond qui lui rapportait le joli bracelet acheté rue de la Paix.

Un dîner au restaurant de la Cascade du bois de Boulogne avait été organisé pour le lendemain, et le jeune officier s'y était laissé conduire.

Paul des Roselles y était, du reste, ce qui l'avait décidé et l'on s'était follement amusé jusqu'à minuit.

Adrien était d'abord pensif, quelque peu mélancolique ; mais bientôt il s'était senti entraîné par la communicative bonne humeur de ses amis et par la verve endiablée de Bertha qui donnait assez spirituellement la réplique à son amant.

La veille, il avait dîné chez la mère de Raymond qui avait pour lui la plus grande estime et qui lui avait fait promettre d'assister à une soirée qu'elle donnait le mardi suivant, lorsque le marquis de Coursades serait revenu à Paris.

En outre, Raymond avait fait inviter son ami à une fête qui avait lieu chez le général de C***, invitation qu'il lui avait été impossible de décliner.

On avait fait encore, le dimanche, une partie à Fontainebleau, avec des camarades de promotion qui célébraient leur anniversaire.

Quelques jours après, Adrien s'était laissé entraîner à une chasse organisée par la marquise de Brévannes, et enfin Raymond l'avait encore conduit à une représentation de gala donnée à l'Opéra au bénéfice des pupilles de la marine.

Paul des Roselles et le capitaine de Coursades s'étaient en somme si bien arrangés que leur ami de Salverne n'avait plus été maître de son temps.

Il s'agissait d'abord de le détourner habilement de cette petite ouvrière dont il s'était épris, de l'éloigner d'elle le plus possible, de l'accaparer de telle sorte qu'il lui fut obligé de la négliger.

Ils avaient réussi jusque-là.

La fête qui devait avoir lieu chez Pélago compléterait le programme.

Adrien s'y laissa conduire.

Le dîner, le concert, la sauterie furent, comme on le pense, d'une gaîté folle.

Le champagne des plus grandes marques avait été sablé à pleines coupes.

Presque tous les convives de Pélago étaient d'une gaîté caractéristique; les femmes surtout étaient grises.

Seules, trois personnes avaient conservé quelque mesure dans les libations : c'étaient Raymond de Coursades, Paul des Roselles et Adrien de Salverne.

Raymond s'amusait énormément, sans avoir besoin d'y être exalté par l'ivresse.

Paul était écœuré.

Le neveu de Léon avait l'esprit ailleurs.

La douce et radieuse image de Magali ne cessait d'être présente à son esprit.

Depuis quinze jours qu'il ne l'avait revue, l'amour subitement éclos en son cœur, avait poussé des racines profondes.

Il aimait maintenant l'adorable jeune fille de toutes les forces de son âme et il n'aspirait qu'au bonheur de la revoir et de lui faire l'aveu des tendres sentiments qu'il avait conçus.

C'est parce qu'il avait l'esprit absolument envahi par sa pensée délicieuse qu'il ne s'amusait pas à cette fête d'un monde qui n'avait jamais eu de grands attraits pour lui.

Dans ces salons où toutes les senteurs des parfums de toilette se mêlaient et se confondaient, qu'emplissaient les rires fous et les bruyants éclats de voix, les mots d'amour qu'il entendait parfois sortir de ces lèvres peintes, frémissantes d'ivresse, lui semblaient de révoltantes profanations.

Les serments échangés par ces amoureuses professionnelles sonnaient à ses oreilles comme des blasphèmes.

Il s'ennuyait.

Il lui tardait que cette fête fut finie pour retrouver dans la solitude le suave recueillement que demandait son esprit plein de la passion la plus pure.

Adrien de Salverne semblait avoir perdu la faculté de penser.

Il écoutait ce qu'on lui disait, il répondait parfois sans savoir au juste ce que ses lèvres prononçaient, il riait avec les autres, entraîné par l'exemple.

Raymond ne le quittait pas.

Pélago avait voulu danser avec lui et il n'avait osé refuser.

Puis Bertha lui avait, à son tour, demandé une valse, et la danseuse de l'Opéra avait également désiré l'avoir pour cavalier.

La danse avait abasourdi le jeune officier, non qu'il ne fut un danseur élégant, mais parce qu'il dansait ce soir-là sans conviction, sans volonté, machinalement, n'osant se soustraire à l'empressement qu'on lui témoignait de toute part.

Enfin la fête s'était terminée.

Il était quatre heures du matin quand on quitta la maison de la rue Marbeuf.

***

Le lendemain, Adrien de Salverne souffrait d'un violent mal de tête.

Ce n'étaient pas les suites d'une orgie à laquelle il n'avait pris qu'une si petite part; c'étaient les premiers symptômes d'un mal qui venait de se déclarer en lui, déterminé par une nostalgie profonde, par un ennui qui, sans qu'il s'en rendît compte, s'était lentement emparé de lui.

Lorsque Raymond de Salverne, étonné de ne plus le revoir, vint chez lui, il fut vivement surpris de le trouver malade.

Une sorte de fièvre de langueur s'était déclarée et Adrien était alité, ayant auprès de lui son ordonnance qui le soignait.

Dès lors le capitaine de Salverne vint chaque jour voir son ami.

Il passait de longues heures auprès de lui, essayant de le distraire, mais s'apercevant bien qu'il n'y parvenait pas.

Paul des Roselles, prévenu par Raymond, vint également visiter Adrien.

Leur amitié assidue opéra mieux la guérison que le traitement prescrit par le major qui lui donnait ses soins.

En quelques jours, Adrien de Salverne fut rétabli.

Dès sa première sortie, le jeune officier se rendit à l'avenue de Clichy.

C'était un dimanche.

Raymond devait venir le chercher à onze heures, pour l'emmener chez lui, où il devait déjeuner.

Mais, dès le matin, Adrien s'était habillé et il était allé chez Mme Davoul.

Il y avait près de trois semaines qu'il n'avait pas vu Miette.

La malheureuse jeune fille, ignorant ce qui se passait, incapable de soupçonner ce que l'on tramait contre son amour, ne sachant pas seulement qu'Adrien avait été malade, ne pouvait comprendre les causes de son éloignement.

Elle sentait qu'une menace de malheur planait sur elle.

Une atmosphère de tristesse l'enveloppait, l'alanguisant, l'étreignant, la torturant lentement.

Pas un instant elle n'avait douté de celui qui lui avait si loyalement donné son cœur.

Elle avait confiance en lui.

Elle se sentait soutenue par cet amour auquel elle croyait comme en Dieu.

Mais elle ne pouvait se soustraire aux appréhensions indéfinies que son esprit avait conçues.

Il lui semblait qu'elle ne serait jamais heureuse?

Elle jetait les regards en arrière, passant en revue toute sa vie pourtant si courte encore, et dès son berceau elle ne percevait que douleurs.

Comment pouvait-elle être heureuse.

Cet amour qui avait paru un instant lui apporter le bonheur était déjà menacé.

Elle l'avait bien compris à la tristesse qu'Adrien n'avait pu lui cacher le jour qu'il avait dîné avec elle chez Mme Davoul.

Cette résolution de démissionner, dont elle ne pouvait comprendre la cause, coûtait évidemment au jeune officier.

Ce n'était pas un projet conçu et accepté volontiers; c'était une mesure nécessaire à laquelle il se résignait douloureusement.

La pauvre enfant sentait que ce sacrifice pénible était causé par elle.

C'est pour elle qu'Adrien renonçait à l'avenir brillant qu'il s'était tracé.

Peut-être, pensait-elle, c'est parce qu'il n'osait pas revenir sur ce qu'il avait dit qu'elle ne l'avait plus revu.

Enfin, il était là.

Mais quel changement s'était opéré en lui!

Son visage était maigri, ses joues étaient pâles.

Il avait donc été malade?

Adrien l'avoua.

Alors ce furent de doux reproches.

Pourquoi ne lui avait-il pas fait savoir sa maladie?

Si elle n'avait pu aller le soigner, ce qui n'aurait pas été convenable, la mère d'Alice serait allé le voir et lui aurait rapporté de ses nouvelles.

Enfin, elle était si heureuse de le voir qu'elle ne demandait qu'à oublier ce mauvais songe.

Il l'aimait toujours et elle l'avait retrouvé!

Alors Miette ne songeait plus qu'à son bonheur reparu, oubliant les

Vous irez lui porter vous-même la bonne nouvelle. (P. 908.)

angoisses des jours passés sous les suaves effluves de l'amour qui l'inondait.

Elle souriait parce qu'elle voyait Adrien sourire.

Elle abandonait avec délices sa main à ses caresses.

Elle se sentait heureuse, parce qu'elle se sentait aimée... Aimée d'un amour que l'absence paraissait avoir animée d'un souffle plus puissant.

***

Lorsque le capitaine de Coursades se présenta chez son ami de Salverne, sa surprise fut grande de ne pas le trouver.

Il questionna Jean Renaud, le hussard qui était son ordonnance.

— Mon capitaine, répondit le cavalier, je ne sais pas où mon capitaine est allé.

— M. de Salverne n'est pourtant pas sorti depuis longtemps? demanda Raymond.

— Pardon, mon capitaine, depuis huit heures du matin.

— Il sait bien que je dois venir le prendre à onze heures?

— Mon capitaine s'en est très bien souvenu, répondit Jean Renaud, car en partant il m'a recommandé de tenir son dolman prêt et il m'a dit qu'il serait là avant dix heures et demie.

— Bien, je vais l'attendre.

Raymond s'assit dans le petit cabinet de travail qui précédait la chambre de son ami.

De sa cravache il battait impatiemment sa botte en se demandant :

— Que diable avait-il de si urgent à faire?

Adrien arriva aussitôt.

— Eh bien! voilà un drôle de malade, s'écria Raymond de Coursades en le recevant.

Le jeune officier ne put dissimuler une certaine confusion qui s'empara de lui en se voyant en retard.

Il aurait voulu que sa sortie ne fut pas connue.

Maintenant qu'on avait raillé si impitoyablement son amour pour une petite ouvrière, il éprouvait une sorte de respect humain à paraître y tenir encore.

Il lui semblait que ce qu'il venait de faire se lisait sur son visage.

— Moi qui te croyais en train de faire la grasse matinée, dit Raymond, et tu défiles à huit heures du matin!

— Oui, mon cher, c'est vrai... balbutia Adrien semblable à un enfant pris en faute. — Je me suis éveillé de très bonne heure... et alors j'ai pensé qu'une petite promenade... au bon air... me ferait du bien.

Raymond comprit qu'il ne disait pas la vérité.

Il devina qu'il était allé voir cette jeune fille dont l'amour lui tenait toujours au cœur.

Mais il n'en laissa rien paraître.

— Bon, se dit-il, je sais bien ce qu'il me faudra faire. — Oh! je t'en guérirai, va, de cette ridicule affection pour laquelle tu veux briser ton avenir.

Et tout haut :

— Eh bien! mon cher, allons.

Les deux amis sortirent ensemble, et se rendirent à l'hôtel du marquis de Coursades qui les attendait et chez qui ils passèrent toute la journée.

CHAPITRE CVII

LE NEVEU DE LÉON

« Mercredi, 11 novembre 1885.

« Mon cher oncle,

« Si vous vouliez rendre votre neveu bien heureux, vous l'inviteriez à venir passer la journée de dimanche à Cormeilles pour y retrouver l'adorable petite fée qui n'a cessé un seul instant d'occuper sa pensée.

« Affectueusement à vous.

« Paul. »

Telle est la lettre que Léon des Roselles venait de recevoir.

Elle ne le surprit pas.

Il avait bien jugé, connaissant le caractère sérieux de Paul, que l'amour que Magali lui avait inspiré avait pénétré au plus profond de lui-même.

Pouvait-il en être autrement lorsqu'il avait sa fille sous les yeux, lorsqu'il constatait chaque jour le changement qui s'opérait en elle, lorsqu'il avait vu les fraîches couleurs disparaître de ses joues, lorsqu'il ne l'entendait plus chanter comme autrefois, mêlant sa voix claire aux gazouillements des oiseaux de sa volière, lorsqu'il la trouvait pensive, alanguie, absorbée en de longues méditations?

Il n'y avait pas à s'y tromper.

Magali aimait Paul, et la distance qui séparait les deux jeunes gens ne mettait aucun obstacle à l'échange de leurs âmes qui volaient à travers l'espace, l'une vers l'autre, irrésistiblement attirées par la puissante attraction du divin amour.

Cet amour, devant lequel le malheureux père essayait vainement de reculer, avait fait souvent l'objet des entretiens de Léon et de Mlle Mercier.

Léon des Roselles hésitait encore.

Il lui en coûtait de révéler à Paul la vérité, — une partie de la vérité seulement, — sur la naissance de celle qu'il aimait.

Pourtant, à moins de briser le cœur de sa fille, Léon sentait bien qu'il ne pourrait s'y soustraire plus longtemps.

Il fallait céder et prendre une résolution.

Ce fut la lettre de Paul qui la détermina.

— Eh bien, soit! dit-il enfin.

— Ah! té, mon commandant, s'écria notre ami Mouredu, vous avez bien raison, vé... L'amour, Dieu garde! c'est comme le mistral; celui qui met de la toile dehors pour naviguer contre, les lames lui passent dessus, il pique son plongeon et il est chaviré au fin fond de l'abîme!

— Alors, mon cher Mouredu, dit Léon, puisque vous plaidez si éloquemment la cause de l'amoureux, vous irez lui porter vous-même la bonne nouvelle.

— Ah! capon de bon sort, c'est de grand cœur que j'irai, mon commandant, et vous pouvez croire que je vais filer quelques beaux nœuds à l'heure, pour arriver plus vite.

— Vous lui direz que je l'attends dimanche.

— Tron de l'air, ce que ce brave M. Paul va être content, pechère!

— Et notre fille? dit Mlle Mercier.

— Chère enfant! répondit Léon, ai-je le droit de lui infliger les conséquences de mon malheur?

— Bravo, mon commandant!... Bravo! s'écria Tistin avec joie.

— Qui sait, dit Norine, c'est votre bonheur que vous préparez peut-être.

— Mon bonheur!... Hélas!... il ne sera jamais complet, vous le savez bien... Il manquera toujours ici la chère enfant que la mort m'a ravie...

Et tout bas Léon ajouta :

— Et il y aura toujours un vide affreux en mon cœur!

Mais il réagit aussitôt sur lui-même et il reprit sur un autre ton :

— Allons, vous avez raison, mes bons amis... Essayons encore d'être heureux!

* * *

Déjà Mouredu était monté dans sa chambre pour s'habiller, voulant aller tout de suite à Paris.

Il avait hâte de voir Paul des Roselles et de lui faire connaître la réponse de son oncle.

En quelques instants il fut prêt.

L'ancien quartier-maître n'avait renoncé qu'avec peine à son costume de marin; aussi tous ses vêtements, soit par leur forme, soit par la manière

de les porter, se ressentaient de son ancienne profession et trahissaient ses goûts.

Son veston avait des allures de vareuse, et son pardessus ressemblait à un caban d'officier avec son capuchon dans le dos, son pantalon avait cette coupe spéciale de la marine, et jusqu'à son chapeau de feutre, forme canotier, qui, planté en arrière sur sa tête, prenait les allures du chapeau en toile cirée des « Mathurins ».

Encore Tistin ne s'habillait ainsi que lorsqu'il allait à Paris, — ce qui était en somme assez rare, — car, à la villa, il ne portait jamais que le costume dont nous l'avons vu revêtu sur la passerelle du *Vent-Debout*.

Avant de partir, il embrassa Norine, ce qu'il ne manquait jamais de faire chaque fois qu'il sortait; puis, choisissant le chemin le plus pittoresque, il descendit jusqu'à Herblay, traversa la Seine sur le canot du yacht conduit par Mistonflut et prit à travers le bois.

Il avait du reste à voir l'un des gardes du bois, Hilarion, son ami, — titre que notre Méridional donnait facilement, — à qui il voulait commander un lièvre pour le dimanche suivant.

Sa commission faite, Tistin traversa le bois en se dirigeant vers la gare de Maisons-Laffitte.

Il y avait des courses ce jour-là sur le coquet hippodrome suburbain et l'assistance de cette réunion, en dépit du temps gris et froid, était assez nombreuse, car c'était la dernière journée de la saison.

Dans les grandes allées du bois on entendait le roulement tumultueux des chars de courses, le tintinabulement des grelots de leurs cinq chevaux, les claquements des fouets et les appels des cochers et des racoleurs qui cherchaient à compléter leur chargement.

C'était une animation et un hourvari pittoresques.

Mouredu qui, de sa vie, n'était jamais allé aux courses, s'arrêta pour voir passer ce bruyant défilé de chars, d'omnibus, de fiacres, de tapissières, de voitures de toute sorte, car il aimait par tempérament le bruit et le mouvement.

Tout à coup, son visage s'épanouit, ses yeux s'agrandirent dans une expression d'ébahissement, et il s'écria :

— Ah! coquin de bon sort, par exemple!...

D'un char, un autre cri était parti, poussé par un gros bonhomme, enfoui dans un pardessus garni de fourrures, qui était perché sur le siège à côté du cocher vêtu en postillon :

— Hé Mouredu ! criait-il.

Et au cocher :

— Arrête, arrête, dit-il.

Tistin s'était élancé.

— Aristide, mon brave, fit-il en lui serrant la main. — Tu viens des courses alors, qué?

— Pardi! répondit le Gascon, c'est le métier.

— Eh bé! tu peux dire que je t'ai cherché, mon bon.

— Il y a longtemps que tu es à Paris?

— Longtemps, tu dis?... J'y suis fixé pour toujours.

— Pas possible!

— Ou *du moinsse*, tout près d'ici, à Cormeilles.

— Tu vas peut-être à Paris?

— *Oui*, mon brave, j'y vais.

— Alors, monte, ce n'est pas la place qui manque; je t'y conduis.

— Té! volontiers, répondit Mouredu en grimpant sur le siège à côté de son ami.

Le char repartit aussitôt au galop de ses cinq chevaux vigoureusement fouettés.

— Ah ça! qué, dis donc, questionna Mouredu ravi, elle est à toi, la guimbarde?

— Pardi!... répondit le Narbonnais. Tu n'as pas vu mon nom sur la caisse?

— Non.

— Eh bien! il y est. — J'en ai quatre comme ça, mon vieux.

— Tu as donc fait un héritage, *alorse?*

— Non, mais j'ai réussi.

— Tron de l'air, ça se voit. Tu es gréé comme une corvette, mon bon.

— Ah! diable, depuis que je ne t'ai plus vu, il s'en est passé des choses, raconta Bouguarès. J'ai acheté le fonds de mon loueur qui est venu à mourir, j'ai travaillé à mon compte, j'ai pris d'autres fiacres; j'en ai vingt-cinq aujourd'hui et quatre-vingt-dix chevaux à l'écurie.

— Tonnerre de sort, quelle cavalerie?

— Il faut ça.

— *Alorse*, tu es content?

— Bédame, je n'ai pas à me plaindre; ça marche. — Et toi, mon vieux Mouredu, ça va comme tu veux aussi? Tu es retiré des affaires, à ce que je comprends?

— *Voui*, mon bon, *voui*, j'ai vendu mon restaurant de l'Estaque et je suis venu rejoindre mon commandant, M. des Roselles, qui a une jolie maison de campagne à Cormeilles et un joli yacht à vapeur sur la Seine.

— Ah ! sapristi, il va toujours bien, M. des Roselles? demanda Bouguarès.

— Toujours, mon bon.

— Et ta femme?

— Nous sommes là tous deux; c'est elle qui s'occupe de la maison, comme qui dirait le commissaire du bord.

— Il faudra que je vienne vous voir.

— Ça nous fera grand plaisir, mon brave Aristide, car le commandant n'a jamais oublié que tu lui as rendu service...

— Ah ! bah !

— *Voui, voui...* Il n'oublie pas ces choses-là.

— Et la petite?

— Notre petite Magali est aujourd'hui une grande et belle demoiselle de dix-huit ans, jolie, pechère ! comme la Bonne Mère et comme tous les anges du Paradis.

Nous allongerions trop ce récit en reproduisant tout entière la conversation des deux amis qui, ayant la langue aussi bien pendue l'un que l'autre, ne s'arrêtèrent pas un seul instant de causer.

Depuis qu'ils ne s'étaient vus, que de choses à se dire dans leur verve méridionale !

Ils ne s'aperçurent pas de la route et Mouredu fut tout étonné lorsqu'il vit que le char franchissait la ceinture des fortifications.

Bouguarès voulait l'emmener chez lui, lui faire visiter ses écuries et ses remises de la rue de la Tombe-Issoire, au quartier de la Glacière, mais il fut obligé de le laisser partir après avoir pris une absinthe au café Soufflet, sur le boulevard Saint-Michel, où il quittait ses derniers voyageurs.

Toutefois, le Narbonnais emporta la promesse qu'on se reverrait bientôt et que Tistin viendrait avec Norine passer toute une journée chez lui.

Notre ami avait hâte de voir Paul des Roselles et il se rendit à grands pas à son domicile, rue de Lille.

***

Le dimanche fut un jour de cordiale gaîté pour nos amis de la coquette villa de Cormeilles-en-Parisis.

Depuis deux jours, depuis qu'elle savait que Paul allait venir, Magali était transfigurée.

Son gracieux visage avait repris toute sa beauté et tout son éclat, sa voix avait retrouvé ses chants et ses yeux leurs claires lueurs de jeunesse et de bonheur.

Paul arriva de bonne heure.

Magali attendait dans le petit salon du premier, épiant son arrivée en lisant un livre bien loin duquel cependant vagabondait son esprit.

Elle tressaillit au coup de cloche qui retentit au moment où la porte s'ouvrit.

Laissant aussitôt son livre, elle se leva et regarda à travers les rideaux de sa fenêtre.

Elle le vit, et son cœur se mit à battre avec violence, faisant affluer le sang à ses joues et les colorant d'un délicat incarnat.

Mouredu alla à la rencontre du jeune homme, que Léon des Roselles vint recevoir sur le perron de la maison.

Puis, lorsque tout le monde fut là, Norine et Mlle Mercier, Magali descendit, et en serrant la main du jeune homme, elle éprouva cette douce commotion qui résulte de l'échange des plus tendres sentiments.

Elle se sentait au cœur une joie comme elle n'en avait pas encore goûté de pareille.

Ce fut pour elle la journée la plus délicieuse dont elle avait joui jusqu'alors.

Elle aimait et elle était aimée!

Tout lui disait l'affection que Paul ressentait pour elle, ses regards, sa voix, ces mille riens que les amoureux sont seuls à percevoir et à comprendre.

Et dans l'après-midi, lorsque Paul, profitant d'un instant où il était seul avec elle, quel doux transport ne ressentit-elle pas en son âme ingénue, délicieusement troublée par les premières manifestations d'amour, en le voyant s'approcher d'elle et en l'entendant lui dire :

— Qu'il me tardait de vous revoir!... J'avais emporté un si ineffable souvenir de cette journée passée auprès de vous, j'avais laissé ici une si grande partie de moi-même que j'éprouvais l'impatient désir de me retrouver encore à vos côtés.

Magali n'osait lever les yeux sur lui.

Son trouble lui enlevait la force de parler.

Paul reprit :

— Je n'ai pu taire ce qui se passait en moi et j'ai révélé à mon oncle l'état de mon âme.

— Vous lui avez dit...

— Que je vous aimais! répondit-il en pressant la main de la jeune fille.

A cette déclaration, Magali sentit en elle un bonheur si grand que son cœur semblait ne pouvoir le contenir tout entier.

Ses yeux devinrent brillants de larmes.

— Mon père!... s'écria-t-elle en se jetant au cou de Léon. (P. 920.)

— Et vous ? questionna Paul.

— Moi... Mon petit père a deviné...

La fille de Léon ne pouvait achever tant son émotion était forte.

— Quoi? demanda le jeune homme heureux d'entendre l'aveu que ses lèvres ne pouvaient formuler. Qu'a-t-il deviné?

— Il a lu en mes yeux... répondit Magali.

— Il y a vu que vous m'aimiez?

— Oui, fit-elle à voix basse.

— Alors, dit Paul des Roselles avec transport, mon oncle ne nous refusera pas le bonheur que nous lui demanderons de nous donner.

— Il m'aime tant!... dit Magali. Ne suis-je pas en quelque sorte sa fille ?

Mais à ce moment, elle retira vivement sa main de celle de Paul, et elle courut auprès de Mlle Mercier qui arrivait.

CHAPITRE CVIII

LE PÈRE

Magali se jeta au cou de l'institutrice, et appuyant sa tête sur son épaule, l'embrassant avec tendresse, elle lui susurra à l'oreille :

— Si vous saviez comme je suis heureuse !

Mlle Mercier avait bien compris déjà ce que l'adorable enfant avait à lui dire.

— Il m'aime !

— Mais oui, ma chère mignonne, je le sais bien, dit l'amie de Léon, il t'aime... et toi aussi tu lui as donné ton cœur?

— Oui... oui, tout entier!... répondit Magali sous les baisers de celle qui lui tenait lieu de mère.

Paul les rejoignit.

— Alors, c'est bien vrai ? lui demanda Mlle Mercier, vous aimez ma fille ?

— Si je l'aime !... s'écria le jeune homme. Ma vie entière est en elle désormais !... tout mon bonheur est ici, entre ses mains, entre les vôtres, entre celles de mon oncle!...

— Ce n'est pas nous qui y mettrons obstacle, ajouta l'institutrice.

Et se tournant vers Léon qui revenait avec Mouredu et Norine, qui avait entendu ces dernières paroles :

— N'est-ce pas, monsieur des Roselles ? demanda-t-elle.

Le père de Magali ne put empêcher un soupir de s'exhaler de ses lèvres.

Il attendit un instant pour répondre, comme s'il ne pouvait se décider à souscrire à cet amour qui cependant, il le sentait bien, devait faire le bonheur de sa fille.

Enfin, il dit pourtant :

— Le bonheur, mes chers enfants, ce n'est pas moi seul qui peux le dispenser.

Paul et Magali le regardaient avec surprise, ne comprenant pas le sens énigmatique de ses paroles.

Puis, après un silence, Paul demanda :

— Que voulez-vous dire ?

— Bientôt, tu sauras, mon ami, répondit l'officier de marine.

Il y avait donc un mystère ?... une menace peut-être contre leur amour ?

Que signifiait ce langage ?

Qu'y avait-il donc à apprendre ?

Paul et Magali éprouvaient alors des angoisses aussi vives qu'avait été le bonheur qu'ils venaient de goûter ?

Le neveu de Léon surtout était impatient de connaître le sens de ces paroles.

Il avait été entendu qu'il passerait la nuit à Cormeilles et qu'il ne repartirait que le lendemain pour Paris.

Norine lui avait fait préparer une chambre voisine de celle de son oncle.

Alors, le soir, lorsqu'on se sépara, Léon des Roselles conduisit son neveu dans son cabinet de travail, et là, seul avec lui :

— Mes paroles t'ont inquiété, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec bonté.

— Je me demande, répondit le jeune homme, ce qui pourrait s'opposer à mon bonheur, car, c'est vrai, depuis que je vous ai entendu dire qu'il ne dépendait pas de vous de me rendre heureux, mon âme est en proie aux plus douloureuses angoisses.

Et prenant la main de son oncle, assis auprès de lui :

— Si vous saviez combien je l'aime, dit-il avec l'accent de la plus sincère passion, vous comprendriez que désormais toute ma vie dépend d'elle.

— J'ai bien compris ton amour, répondit Léon des Roselles, et peut-être aurais-je dû, avant de te le laisser concevoir si grand, te dire ces choses dont l'annonce a suffi pour te rendre si malheureux.

— Quelles choses ?... de quoi s'agit-il, mon oncle ? questionna impatiemment le jeune homme. — Y a-t-il quelque chose qui puisse faire obstacle à mon bonheur ?

— Peut-être.

— Oh ! vous redoublez mon tourment... Parlez, je vous en conjure !...

— Tu aimes donc Magali ? commença le malheureux père.

— Je l'aime plus que moi-même, plus que tout au monde, répondit Paul avec feu.

— Tu veux en faire ta femme ?

— Je veux qu'elle soit la compagne de ma vie entière, parce que c'est d'elle que dépend mon bonheur.

— N'as-tu pas réfléchi sur sa situation ?

— Sa situation !... laquelle ?

— Tu sais que cette chère enfant que j'aime comme ma fille,... que nous aimons tous ici, est une orpheline que nous avons adoptée...

— Oui, dit Paul, qui ne pouvait encore comprendre où son oncle voulait en venir, je sais que c'est Mlle Mercier et vous qui l'avez élevée, qui vous êtes attachés à elle, qui êtes tout pour elle...

— Eh bien ! reprit Léon des Roselles, il faut aujourd'hui que je te dise autre chose...

— Quoi donc ?

L'officier de marine avait de la peine à parler.

— Magali n'est pas seulement orpheline, dit-il après un effort sur lui-même, sa naissance est illégitime... elle est bâtarde...

— Bâtarde !

— Oui... Sans nom,... sans père et sans mère.

— Eh bien, qu'importe !... Ne lui donnerai-je pas mon nom, moi, en l'épousant ?

— Cette situation, pensai-je, pourrait te donner à réfléchir,... modifier peut-être tes intentions...

— Non, oh non ! s'écria vivement Paul des Roselles ; rien n'est capable de changer mon cœur et je le lui ai donné tout entier.

— Ce n'est pas tout.

— Qu'avez-vous encore à m'apprendre ?... Vous voyez bien que rien ne saurait détruire mon amour.

— Non seulement cette chère enfant est d'une naissance irrégulière, non seulement il y a une tache sur son berceau, mais cette tache ne pourra jamais être effacée...

— En est-elle responsable ? dit Paul, et s'il y a eu déshonneur, doit-elle, innocente, en supporter le poids ?

— C'est vrai, mais...

— Est-ce qu'en lui donnant mon nom, le vôtre, je n'effacerai pas tout ?

— Non, car elle a un père.

— Eh bien ! son père...

— Son père vit.

— Il peut donc réparer sa faute en la légitimant.

— Il ne le peut pas? répondit Léon des Roselles en refoulant les douleurs qui le poignaient.

— Et sa mère?

— Sa mère...

— Oui, sa mère?

— Elle est morte!... prononça le père de Magali d'une voix creuse.

— Et elle sait?

— Magali ne sait rien; elle se croit orpheline.

Mais en vous, elle a un père, comme elle a une mère avec Mlle Mercier, dit Paul avec fougue. Ceux qui lui ont donné le jour n'ont pu, sans doute, faire autre chose que ce qu'ils ont fait, et il ne nous appartient pas de les juger.

Et puis qu'importe tout cela, ajouta-t-il en changeant de ton? Est-ce que je ne suis pas au-dessus de ces préjugés sociaux qui tendent à faire un paria de l'enfant qui a eu le malheur d'avoir une tache sur sa naissance?... Est-ce l'enfant qui est coupable?... Et ceux qui lui ont donné le jour, ne sont-ils pas souvent plus à plaindre qu'à blâmer?

Pour moi, mon oncle, sur cette question, je ne vois qu'une chose : l'enfant est le vivant témoignage de deux êtres que l'amour a unis, et que parfois l'implacable, l'injustice destinée, a séparés; et à ce titre l'enfant, d'où qu'il vienne, a droit à ma sympathie et parfois à ma pitié... comme ses parents.

Léon des Roselles, qui se sentait remué profondément par les paroles de son neveu, ne put plus y tenir à cet instant et il lui prit les mains en l'attirant à lui.

— Je suis heureux, dit-il en réagissant contre l'émotion qu'il éprouvait, de t'entendre exprimer ces nobles et généreux sentiments!... Oui, tu as raison, Paul... L'enfant quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, est un être sacré!...

— Mais le jeune homme, entièrement absorbé par son amour, ne pouvait pas remarquer ce qui se passait chez son oncle, car avec la moindre clairvoyance, il se fut immédiatement douté de la vérité.

— Ai-je, lorsque je l'ai aimée, reprit-il, regardé quelle était sa naissance?... L'amour ne raisonne pas ces choses-là. Celui qui aime subit malgré lui l'irrésistible attraction qui s'empare de tout son être, sans voir au delà de l'objet qui seul emplit son esprit et son cœur.

Nous nous sommes aimés!... Nos âmes se sont confondues et, bien avant que nos lèvres eussent parlé, elles s'étaient déjà communiqué leurs

sentiments !... Aujourd'hui il n'y a plus de bonheur possible pour elle comme pour moi que dans la consécration de notre amour, et c'est à vous que je demande de me donner ce bonheur que j'ai entrevu.

Léon des Roselles connaissait mieux encore qu'auparavant combien grande était l'affection de Paul pour sa fille.

La générosité de son cœur l'engageait à lui faire connaître, dès maintenant, la vérité tout entière, car il faudrait que Paul sut un jour qu'il était le père de celle qu'il aimait.

Il hésitait.

Enfin cependant, il fit un effort sur lui-même et il demanda :

— Alors, tu aimeras Magali malgré tout?

— Je l'aimerai plus encore, répondit Paul des Roselles, maintenant que je sais qu'elle a eu le malheur d'être privée de ceux qui, les premiers, auraient fait connaître à son petit cœur les joies de la tendresse et de l'affection, car je lui donnerai tant d'amour qu'elle ne s'apercevra jamais qu'il en est un qui lui a fait défaut.

— Mais tu ne sais pas tout encore, dit l'officier de marine d'une voix grave.

— Qu'ai-je donc encore à apprendre?... Quoi que ce soit, rien n'est capable de modifier mes sentiments, je vous le jure.

— Oui, mon enfant, je le sais, je l'ai compris... et c'est parce que je suis sûr de toi que je veux tout te dire.

— Oh ! parlez, mon oncle, parlez !... Tout ce qui se rapporte à Magali me touche et m'intéresse... Tout ce que vous me direz ne contribuera qu'à augmenter l'amour que je lui ai voué...

— Je t'ai dit que le père de cette chère enfant vivait, reprit Léon des Roselles avec peine.

— Oui... Eh bien?

— Son père... tu le connais...

— Moi,... je le connais !

— C'est...

— Ah ! je comprends,... oui, c'est ça, n'est-ce pas?... C'est vous?... Vous?

— C'est moi !

CHAPITRE CIX

LA CONFESSION NÉCESSAIRE

Tout ce que le malheureux père avait souffert se réveillait en ce moment en lui et de quelque force d'âme qu'il fût doué, il se sentait, à ces impitoyables souvenirs, brisé, anéanti par la douleur.

— Vous !... répéta Paul avec l'accent de la plus sincère compassion. Quel malheur a donc brisé votre vie ?

— Ah ! tu l'as dit, mon cher enfant, répondit l'amant de Jane. Oui, ma vie a été brisée... oui, j'ai souffert...

Il avait les yeux pleins de larmes qu'il cherchait à refouler au fond de lui-même.

— Ne m'interroge pas, dit-il, car je ne pourrai rien te dire... Cet aveu, je te le devais. Tu comprends maintenant quelle affection j'ai pour cette enfant, pour ma fille... Mais je ne pourrai pas t'en dire davantage, car tu dois ignorer toujours le nom de sa mère et je veux que tu me jures que tu ne feras rien pour le découvrir.

— Oui, mon oncle, je vous le jure.

— Écoute, reprit Léon des Roselles en surmontant son émotion et sa douleur. La mère de Magali est mariée...

— Mariée !...

— Oui... Oh ! ne la blâme pas, s'empressa d'ajouter l'infortuné, car elle n'est pas coupable envers moi, ni envers notre enfant... Elle a été victime d'une machination épouvantable...

Affolés l'un et l'autre par l'amour qui nous animait et contre lequel une femme maudite, un démon élevait tous les obstacles, nous nous sommes donnés l'un à l'autre... et deux enfants... deux filles sont nées.

C'est ma confession que je te fais, et j'avais besoin de te dire ces choses... mais avant d'aller plus loin, viens... c'est devant elle, devant ma fille que je dois te dire le reste, car elle aussi a besoin de savoir... Viens, allons la trouver. M^lle^ Mercier est auprès d'elle, car ce soir, ainsi que c'était convenu avec nous, elle devait de son côté lui dire ces mêmes choses.

Ils se levèrent.

Mais au moment où ils allaient ouvrir la porte, Magali parut.

M^lle^ Mercier était avec elle.

***

L'adorable visage de la jeune fille était transfiguré et dans ses yeux splendides brillaient des larmes de joie.

— Mon père !... s'écria-t-elle en se jetant au cou de Léon. — Ah ! je sentais bien que vous aviez en moi une autre tendresse que celle que vous m'inspiriez... C'était le cœur d'une fille qui battait... mon père... mon père !...

— Oui, ma fille... ma bien-aimée... Je suis ton père, c'est vrai, dit Léon des Roselles en embrassant son enfant.

— Mon père !... répétait Magali, que je vous aime maintenant que je sais tout ce que vous avez souffert !... mon père !... mon père chéri !...

— Ma chère enfant !...

Paul était considérablement ému.

Ses regards ne se détachaient pas un seul instant de son oncle et de Magali.

— Mes chers enfants ! reprit Léon des Roselles en lui tendant la main qu'il prit avec effusion et en l'attirant vers lui.

Et les tenant tous les deux embrassés, unis, il répéta encore avec une sublime expression de bonheur et de tendresse :

— Mes chers enfants !

— A la bonne heure !... Bravo, mon commandant, bravo, bravissimo ! s'écria Mouredu qui survint à cet instant avec Norine.

Le bonheur n'aurait pas été complet si le brave quartier-maître n'avait pas été admis à le partager.

Tistin savait ce qui se préparait.

Léon des Roselles voulait rendre hommage à son dévouement et à son amitié, comme au dévouement et à l'amitié de Norine et de Mlle Mercier.

Il voulait qu'ils soient là tous les trois pour les importantes révélations qu'il avait encore à faire à ceux qu'il appelait si chèrement « ses enfants ».

Il les réunit tous autour de lui.

Alors, s'asseyant sur un canapé, ayant à ses côtés Magali dont il tenait toujours la main entre les siennes, il dit :

— Vous devez tout savoir aujourd'hui, mes chers enfants,... tout... et cependant il est un nom que je ne peux vous révéler...

— Ma mère ! dit Magali.

— Oui, celui de ta mère... Ah ! que ton esprit ne l'accuse jamais et que ton cœur la plaigne sincèrement, ma fille bien-aimée, car elle aussi a été bien malheureuse...

— Elle est morte, n'est-ce pas ? demanda la jeune fille.

— Alors, ma mère vit toujours? demanda la jeune fille en proie à une vive émotion. (P. 924.)

— Non... elle vit !... répondit Léon des Roselles. — Elle vit et pour toi, ma pauvre enfant, c'est comme si elle n'existait pas, car le malheur qui nous a frappés tous les deux ne te permettra pas de la connaître.

Écoutez ce que je veux vous dire à tous deux maintenant que vous vous aimez, maintenant que vous devez être tout l'un pour l'autre... Devant ces amis dévoués qui ont été les témoins de toutes mes souffrances, je veux tout vous apprendre.

Le malheureux souffrait horriblement au torturant souvenir de ce qu'il avait enduré, et pour cette confession nécessaire il puisait des forces dans l'amour immense qu'il avait pour sa fille.

— Je n'avais pas qu'une fille, reprit-il avec l'accent de la plus affreuse tristesse, j'en avais deux, toi, ma bien-aimée, dont le nom est Marguerite, le nom de ma mère...

— *Voui*, dit Mouredu, c'est vrai. Magali, c'est le nom que je t'avais donné moi-même.

— Et que nous t'avons conservé, ajouta le malheureux père. — Ta sœur, belle comme toi, s'appelait Marie, comme la mère de celle qui vous a donné le jour...

— Ma sœur !

— Ta pauvre sœur a été ravie à ma tendresse. Elle a été égorgée pendant la guerre de 1870 par ces bandits qui ont envahi notre pays... Mais attends... attends, il faut que tu saches comment tout cela s'est passé, pour que tu comprennes le mystère qui a entouré jusqu'ici ta naissance et que tu saches tout ce que tes malheureux parents ont souffert.

Je vous avais donné mon nom à toutes les deux, car j'ai fait moi-même la déclaration de votre naissance et vous portez le nom que je devais consacrer le jour où j'aurais pu le donner aussi à votre mère.

Par malheur, ce mariage avait déchaîné contre nous la haine d'une femme qui avait juré de l'empêcher par tous les moyens imaginables, à n'importe quel prix, et qui a trouvé un misérable pour servir ses abominables desseins.

Pendant que j'étais au loin, tenu par mon service, les lâches ont pu mettre à exécution la machination infernale qu'ils avaient ourdie contre moi. Au moyen de faux qu'ils n'ont pas hésité à commettre, ils ont fait croire à celle que j'aimais que je l'avais abandonnée et que je m'étais marié à l'étranger.

Ils l'ont trompée et ils l'ont éloignée de moi, et comme cela ne suffisait pas, pour la détacher complètement, pour qu'elle n'eut plus le lien que nos enfants créaient entre nous, ils lui ont dit que nos deux filles étaient mortes, et ils lui en ont même fourni une preuve mensongère.

— Les misérables ! s'écria Paul.

— Pauvre père ! dit Magali en l'embrassant.

Léon n'avait plus la force d'achever.

Ce fut Mlle Mercier qui poursuivit à sa place les douloureuses révélations.

— Ce n'est pas tout, dit-elle en s'adressant particulièrement à Magali, ta sœur et toi, vous aviez été enlevées des mains de notre ami Mouredu qui vous élevait, qui veillait sur vous... et lorsque ton pauvre père revint en France où il comptait retrouver les trois êtres qu'il aimait, il apprit que ses enfants avaient disparu et que celle qu'il considérait comme son épouse devant Dieu, celle à qui il venait, libre alors, donner son nom, appartenait à un autre. — Indignement trompée, elle avait été contrainte à se marier... J'y étais, moi, ma chérie, et je sais tout ce que ta pauvre mère a souffert.

— Alors, ma mère vit toujours ? demanda la jeune fille en proie à une vive émotion.

— Oui, répondit l'institutrice, mais tu vois bien qu'ainsi que ton père te l'a dit, elle n'existe plus pour toi... Tu ne devras jamais la connaître... elle croit que ses enfants sont mortes !

— Et Dieu a permis ces choses-là !... Ma pauvre mère !... mon bon père !... s'écria Magali dans un transport d'ardente affection. Mais il m'a laissée auprès de vous pour que je puisse vous aimer et vous consoler...

Et maintenant que je sais tout, je vous aime plus encore !...

Léon des Roselles acheva ses douloureuses révélations, aidé par Mlle Mercier, par Mouredu et par Norine qui, tour à tour, dirent les tristes épisodes de cet affreux calvaire.

Puis, lorsque ce pénible récit fut achevé, chacun s'efforça d'en dissiper les traces.

Il ne fallait pas que des douleurs vinssent assombrir le bonheur dont tous nos amis avaient un aussi grand besoin.

Léon lui-même ne demandait aujourd'hui qu'à oublier tout à fait cet épouvantable passé et à partager la joie de sa fille, de celle de ses deux enfants qu'il possédait.

Son cœur de père, qui avait tant souffert, trouvait alors de célestes compensations.

Il lui semblait qu'il pouvait être encore heureux et il l'était en vérité.

Le bonheur de Magali le transfigurait.

N'avait-il pas trouvé pour elle, en se laissant guider par l'invisible main de la Providence, le seul époux qu'il eût pu désirer ?

Par quel autre que par Paul, qu'il aimait comme son fils, sa chère enfant eût pu être mieux aimée?

A qui, mieux qu'à lui, eût-il pu faire connaître les douleurs dont il avait été si injustement abreuvé?

Maintenant il y avait des formalités à remplir.

D'une part, Magali ne pouvait se marier sans produire son acte de naissance.

Or, à la mairie de Marseille, son décès avait été déclaré, ainsi que nous le savons.

Il fallait la remettre en possession de l'état-civil qui lui appartenait.

Pour cela, un jugement était nécessaire.

La procédure éloignerait inévitablement le jour de la célébration du mariage, mais il fallait se soumettre à cette nécessité.

Ce ne fut que le lendemain que Léon des Roselles s'entretint de cette conjoncture avec son neveu.

Il allait immédiatement faire les démarches nécessaires.

L'action à intenter ne causerait aucun bruit, car elle devrait être portée devant le tribunal de Marseille.

En outre, elle serait conduite discrètement.

On ferait agir toutes les influences dont on disposait pour que rien ne s'ébruitât.

— C'est à cause de cette malheureuse que j'ai tant aimé, expliqua Léon des Roselles, que je veux agir ainsi. En croyant ses enfants mortes, elle a retrouvé la paix, elle est heureuse aujourd'hui et je ne veux pas lui infliger des remords épouvantables et de nouvelles douleurs.

Paul l'approuva complètement.

Il aimait Magali et il savait qu'elle serait à lui.

Son cœur avait assez de ce bonheur.

Mais il y avait une autre raison qui dictait la conduite du malheureux père.

Paul avait pour tuteur Claudius d'Azergues, le mari de Jane.

Ce mariage ne pouvait être célébré sans qu'il en fût informé, puisque son consentement était nécessaire.

Or, c'est cette perspective qui épouvantait Léon des Roselles.

Par Claudius, Jane saurait inévitablement que celle que Paul allait épouser était sa fille.

Elle comprendrait tout alors.

A tout prix Léon voulait lui épargner cette immense douleur.
pour cela?Que ferait-il.

Son esprit était incapable d'y songer en ce moment et il n'osait pas affronter ce redoutable problème.

Mais il avait confiance.

— Dieu qui a permis que je retrouve ma fille, se disait-il, Dieu, qui a conduit vers elle celui qu'elle devait aimer, ne voudra pas nous infliger ce nouveau martyre!... Notre faute a été assez cruellement expiée... Il faudra bien que Jane ignore toujours la vérité puisque, pour elle, ses filles sont mortes.

Et il attendait tout de la Providence.

Il pensait qu'au cours de cette procédure nécessaire qu'il allait entamer et dont la durée serait sans doute de quelque importance, il trouverait le moyen de réussir comme il le désirait.

En attendant, rien de ce qui avait été dit ne sortirait de cette maison.

Les choses resteraient avec les apparences qu'on leur avait données et que le temps avait consacrées.

Pour tous, Magali demeurerait l'orpheline que Léon des Roselles avait adoptée.

Elle ne conserverait que ce nom.

C'est de cette orpheline seule que Paul des Roselles avait fait sa fiancée.

CHAPITRE CX

L'AMI D'ADRIEN

Pendant toute la journée qu'Adrien de Salverne avait passée chez ses parents, Raymond de Coursades n'avait cessé de l'observer attentivement, et il avait fort bien compris que son ami était agité par de graves préoccupations.

Ces préoccupations ne pouvaient être que ce que Paul des Roselles lui avait dit.

Raymond avait instruit confidentiellement son père du projet de son ami, et il lui avait demandé de se joindre à lui pour tenter de le distraire de cette affection à laquelle il était prêt à sacrifier son avenir.

Le baron de Coursades, comme tous ceux qui le connaissaient, avait en très grande estime le jeune officier d'état-major, et il avait été péniblement affecté en apprenant la funeste résolution qu'il avait prise.

Il avait dit à son fils.

— C'est inadmissible !... M. de Salverne ne donnera pas sa démission pour épouser une jeune fille qui n'est pas de son monde et qui n'a aucune fortune. S'il en est venu là, c'est le manque de relations qui en est cause, et je comprends bien ce qui se passe.

Ton ami n'a malheureusement pas de fortune personnelle, puisque son grand-père, le général de Salverne, a été spolié par la Révolution qui lui a fait perdre tous ses biens ; ce manque de fortune lui fait fuir la société à laquelle il appartient autant par sa position que par sa naissance. Il n'a pas de relations, il vit isolé, et dans cet état il devait se laisser prendre aux premiers beaux yeux qu'il découvrirait sur son chemin : c'est ce qui est arrivé.

Aujourd'hui, le mal est fait et il ne faut pas lutter contre des sentiments dont on accroîtrait sûrement l'intensité en les exaspérant. — Il faut procéder par diversion, comme je crois que tu l'as bien compris. Il faut détourner M. de Salverne de celle qu'il aime pour ainsi dire sans qu'il s'en doute, et le placer dans les milieux où il trouvera sûrement un jour une jeune fille digne de faire battre son cœur.

Le baron de Coursades avait été heureux que Raymond eut pensé à lui amener son ami.

Il se promettait d'agir habilement et amicalement sur lui pour le détourner de cette affection qui menaçait d'être si préjudiciable à son avenir.

Il l'entretint pendant tout le déjeuner et ensuite pendant une partie de l'après-midi, lui parlant de sa famille et de son avenir.

Mais Raymond, en observant Adrien, comprenait bien quelle était la nature de ses préoccupations.

Il se demandait ce qu'il avait fait de sa matinée puisqu'il savait par Jean Renaud, son ordonnance, qu'il était sorti de bonne heure, et en y réfléchissant, il était persuadé qu'Adrien était allé voir cette jeune fille dont il avait été séparé pendant quelque temps.

Cela ne faisait maintenant aucun doute pour lui.

Où serait-il allé, en effet, alors qu'à peine rétabli Adrien lui avait promis de l'attendre ?

Il était donc urgent d'agir énergiquement pour le détourner au plus tôt de cette affection malencontreuse.

Il fallait opérer habilement, comme l'avait recommandé avec raison le baron de Coursades, afin de ne pas engager une lutte apparente contre le cœur d'Adrien.

Mais avant tout il était indispensable de connaître cette jeune fille à

laquelle il avait donné son cœur et c'est à cela que le capitaine de Coursades résolut tout d'abord de s'appliquer.

Adrien de Salverne passa toute la journée à l'hôtel du baron de Coursades qui le retint encore le soir à dîner, sous le prétexte de le présenter à des anciens amis de sa famille, M. et Mme de La Faloise qu'il n'avait pas vus depuis plusieurs années.

Nous savons, en effet, que M. de La Faloise, pourvu d'un poste diplomatique, avait passé quelques années en Orient, et Adrien était bien jeune lorsqu'il partit.

Il le connaissait à peine, ne l'ayant vu que tout enfant, et il l'avait perdu complètement de vue.

Dans la soirée, lorsque M. et Mme de La Faloise se retirèrent, Raymond de Coursades accompagna son ami, afin de passer encore quelques instants avec lui.

Il le conduisit au Cercle des officiers et ne le laissa qu'après minuit, lorsqu'ils se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

***

Les deux amis demeurèrent ensuite trois jours sans se voir, leur service les ayant empêchés de se rencontrer.

Alors, lorsque Raymond revint chez Adrien, et qu'il ne le trouva pas, il questionna Jean Renaud.

— Savez-vous où je puis trouver votre capitaine ? demanda-t-il.

— Non, mon capitaine, répondit le hussard. M. de Salverne n'est pas allé à son bureau ce matin, car il avait affaire au Ministère de la guerre.

— Au Ministère !... Il y est allé et il n'est pas venu me serrer la main.

— Je crois qu'il y est allé, d'après ce qu'il m'a dit, mais je n'en suis pas certain.

— Il ne doit pas être venu, sans cela je l'aurais vu, dit Raymond de Coursades.

— C'est probable.

— Il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait ?

— Non, mon capitaine, répondit Jean Renaud.

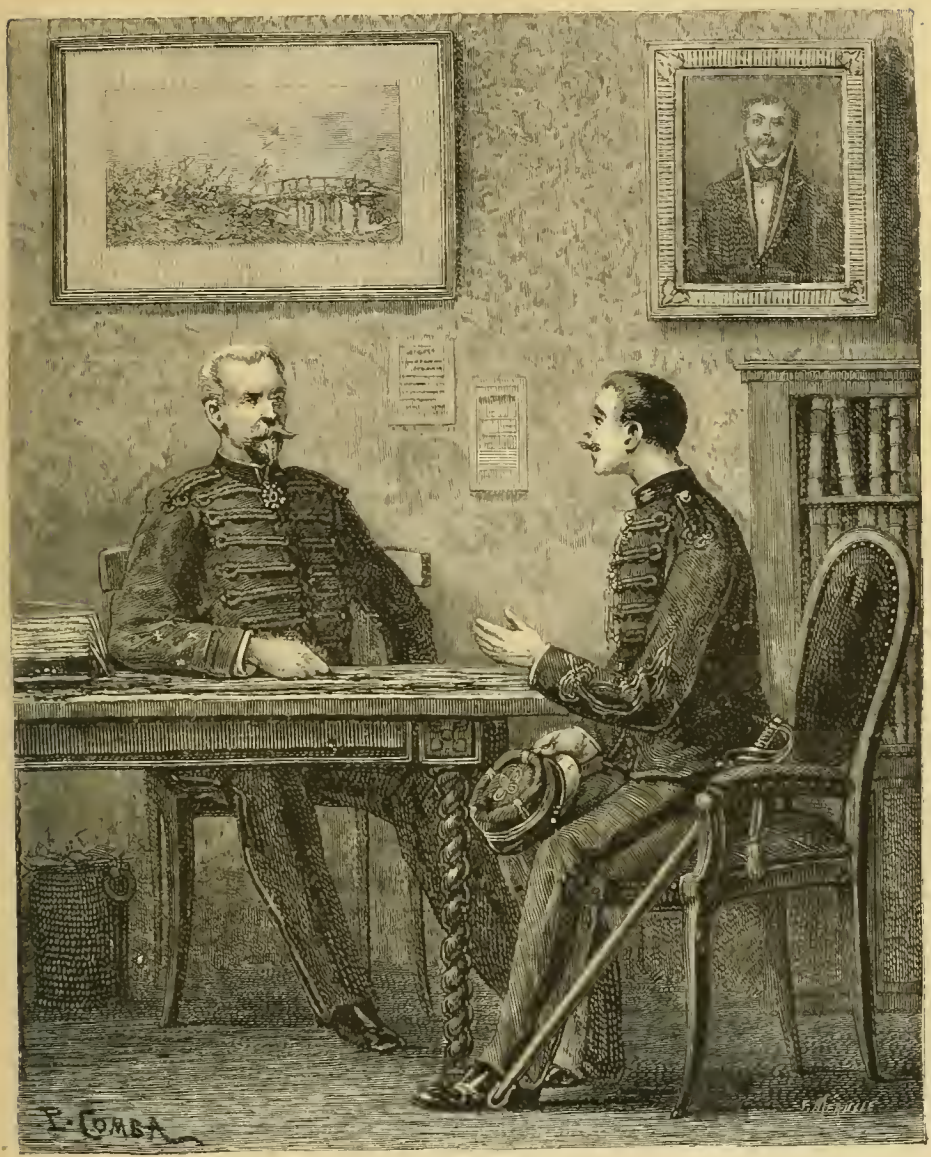
— Savez-vous s'il dînera au mess ?

— C'est probable.

En somme, aucun renseignement.

Raymond se demandait quel était le mobile de cette visite que son ami devait faire au Ministère.

— Une question de service, pensa-t-il ; quelque renseignement à se procurer pour le chef d'état-major ou pour le Gouverneur.



— De Salverne, reprit Raymond, est en train de faire une irréparable bêtise!... (P. 934.)

Mais cette explication ne le satisfaisait pas.

Tout à coup :

— Si c'était une démarche qu'il aurait faite en vue de sa démission ! se dit le capitaine de Coursades. — Alors, c'est pour cela qu'il ne serait pas venu me serrer la main !... Oh ! il faut que je le sache.

Et aussitôt, il se rendit à la rue Saint-Dominique.

Il interrogea un de ses amis, le capitaine Vincent, un camarade de la même promotion que lui, qui était attaché au cabinet du Ministre.

Il lui demanda :

— As-tu vu de Salverne ce matin ?

— Oui, je l'ai vu.

— Ah !... il est venu ?

— Il voulait voir le chef de cabinet et il a attendu plus d'une heure son tour. Au moment où il allait être reçu, le Ministre a fait appeler le colonel, et de Salverne, voyant que ce serait trop long, est parti.

Raymond était certain de ne pas se tromper dans la conjecture qu'il avait faite.

L'attaché du cabinet du Ministre ajouta aussitôt :

— Un drôle de garçon, que de Salverne !... Je l'ai reçu ici, dans mon cabinet, où j'étais avec le commandant Ballange ; il est resté là, je te l'ai dit, près d'une heure et demie. Il n'a presque pas dit un mot. On dirait qu'il se trouve mal avec ses camarades...

— Non, interrompit le capitaine de Coursades, de Salverne est un excellent garçon et un très bon camarade ; mais en ce moment il est préoccupé, inquiet... et puis, tu sais, il est un peu ours.

— Oh ! oui.

•

Juste à ce moment, un huissier du Ministère vint annoncer le capitaine de Salverne.

— Tiens, quand on parle du loup... dit l'attaché au cabinet du Ministère.

Et tout haut :

— Faites entrer, ordonna-t-il.

Raymond était heureux de la rencontre.

La surprise d'Adrien fut extrême en trouvant son ami en cet endroit et il ne put la dissimuler.

Sa contrariété fut visible et apparut aussi clairement que son embarras.

A l'instant le capitaine de Coursades n'eut plus un doute : son ami venait au Ministère dans l'intention d'entretenir le chef du cabinet de son projet de démission.

Il lui serra la main.

— Tu ne t'attendais pas à me trouver ici ? lui demanda-t-il.

— C'est vrai, répondit Adrien.

— Moi non plus. — Es-tu allé chez toi ?

— Non.

— Ton ordonnance t'aurait dit sans doute que je suis venu prendre de tes nouvelles. — En as-tu pour longtemps ici?

Avant que de Salverne eut répondu, l'attaché du cabinet lui dit :

— Le colonel n'est pas là ; il a accompagné le Ministre à la Chambre, car c'est aujourd'hui qu'on discute le budget de la guerre.

— C'est au colonel que tu avais affaire? questionna le fils du baron de Coursades.

— Oui... J'avais besoin de le voir, répondit Adrien avec un réel embarras. Je reviendrai.

— Viens-tu prendre l'absinthe avec nous, demanda Raymond au capitaine Vincent.

— Impossible, mon cher, il faut que j'attende le colonel et je ne puis pas sortir avant son retour. C'est du reste l'heure où les reporters de journaux vont arriver pour leur visite quotidienne, et c'est moi qui les reçois.

— Allons-y tous les deux, dit alors de Coursades à Adrien de Salverne.

Et ayant serré la main au capitaine Vincent, les deux officiers d'état-major sortirent ensemble.

— Tu as l'air tout drôle, dit Raymond lorsqu'on fut dehors.

— Moi !... fit Adrien. — Tu trouves?...

— Tu as certainement quelque contrariété... Il y a donc quelque chose qui ne va pas?

— Non... Je ne sais pas pourquoi tu me dis cela... J'ai donc l'air contrarié?...

— Absolument.

— Je t'assure que tu te trompes.

— Qu'as-tu fait depuis dimanche? questionna Raymond de Coursades.

— J'ai travaillé comme un nègre, mon cher, répondit Adrien de Salverne. Nous avons une besogne formidable en ce moment avec les nouveaux projets de mobilisation que l'on prépare. Tu dois en savoir quelque chose, du reste?

— Oui, chez nous aussi, et ce n'est pas prêt d'être terminé.

En même temps, Raymond se disait :

— J'ai une idée, et dès demain je mettrai ce projet à exécution... Je le tiendrai comme cela, car je suis certain qu'il venait pour entretenir le colonel de son projet de démission, afin d'obtenir plus rapidement l'acceptation du Ministre. Il ne l'a pas encore donnée, sa démission, j'en réponds.

Et pour changer la conservation :

— Il y a longtemps que tu n'as pas vu M. des Roselles? demanda-t-il.

— Oh! oui, répondit Adrien, depuis la crémaillère où nous nous trouvions ensemble.

— Chez Pélago?

— Oui. — Mais il m'a écrit hier.

— Il n'est donc pas à Paris?

— Il n'en est pas loin : il est chez son oncle, le capitaine de vaisseau en retraite, à Cormeilles-en-Parisis.

— A la campagne en cette saison!

— Il paraît que M. des Roselles y passe l'hiver cette année, et Paul est chez lui pour quelques jours. Il est devenu amoureux.

— Bah!... à Cormeilles?

— Oui.

— Et c'est pour cela qu'il est chez son oncle?

— Précisément, car sa fiancée est précisément une jeune fille dont M. des Roselles est le tuteur.

— Je comprends.

— Il doit rentrer à Paris lundi prochain.

Les deux amis entrèrent à ce moment au café où ils se firent servir l'un une absinthe, l'autre un madère, et continuèrent à causer.

Le lendemain matin, Raymond de Coursades se faisait annoncer chez le général d'Yrvoix qui était à la tête de l'important service de mobilisation auquel il était attaché.

Le général d'Yrvoix n'est pas un inconnu pour les lecteurs de ce récit qui se rappellent certainement l'avoir vu assister aux fêtes que M^lle^ de La Possonnière donna à Champtocé en l'honneur du duc et de la duchesse d'Azergues.

Il était, par sa femme, une de Coursades, l'oncle du capitaine d'état-major.

Il parut surpris de la visite de son neveu et le questionna le premier avec cette rondeur militaire qu'il mettait en tous ses actes.

— Mon cher oncle, répondit Raymond, je viens vous demander un service pour un de mes amis.

— Service!... fit le général. Tu sais bien que je n'aime pas les sollicitations faites par des parents ou par des amis, car je me trouve ainsi dans la nécessité de les désobliger.

Le jeune capitaine sourit.

— La nature du service que j'ai à vous demander ne vous y amènera pas, j'en suis sûr.

— Tu es bien sûr de ton fait !

— Oui, c'est vrai.

— Quel est donc ce service ?

— Voulez-vous me permettre de vous dire d'abord de qui il s'agit ?

— Dis.

— Il s'agit de mon ami de Salverne.

— Le capitaine ?

— Oui, mon oncle.

— Brave garçon,... excellent officier... du plus grand mérite... Le fils d'un de mes vieux amis, le colonel de Salverne, qui serait divisionnaire depuis longtemps si un boulet autrichien ne l'avait pas coupé en deux... Qu'est-ce qu'il veut de moi, le capitaine de Salvern ?

— Lui, rien... C'est moi qui sollicite.

— Pour lui ?

— Oui.

— Sans son avis ?

— Sans lui en avoir dit un mot.

— Alors, voyons la nature du service maintenant ? demanda le général.

— Vous avez su apprécier le mérite de mon ami, n'est-ce pas ? dit Raymond.

— Oui, je viens de le dire : un garçon supérieur.

— Pensez-vous, qu'avec le travail que nous avons en ce moment, il ne vous rendrait pas de grands services.

— Je ne dis pas,... oui, certainement ; mais le capitaine de Salverne est attaché à l'état-major du Gouverneur.

— C'est bien cela... Cependant, si vous désiriez vous l'adjoindre, vous n'hésiteriez pas à réclamer son concours.

— Évidemment.

— Eh bien ! mon oncle, c'est ce que je viens vous demander de faire.

— Afin de travailler ensemble ?

— Ce sera certainement un plaisir pour moi, étant donné l'amitié qui nous unit ; mais là n'est pas le mobile de ma démarche.

— Alors, dans quel but ?

— Je vais vous l'apprendre, mon oncle, mais je suis obligé de vous dire que ceci est tout à fait confidentiel.

— Ah !... fit le général surpris.

— De Salverne, reprit Raymond, est en train de faire une irréparable bêtise.

— Lui !

— Oui.

— Ça m'étonne !... quelle bêtise ?

— Il veut démissionner.

— Pas possible !

— C'est la vérité.

— Pourquoi donc ça ?

— Question de mariage, répondit le fils du baron de Coursades ; un amour insensé qu'il s'est mis en tête pour une fille sans fortune, une petite ouvrière...

— Il est fou, ma parole !

— Il est amoureux.

— Mais, demanda M. d'Yvoix, je ne comprends pas comment le fait de travailler dans mon service l'empêchera de donner suite à son projet, s'il a réellement résolu de démissionner... D'abord, tu sais que je n'aime pas m'occuper d'affaires de cette nature.

— Croyez que ce n'est pas ce que j'attends, répondit vivement Raymond. — Je cherche à détourner de Salverne de cette affection ridicule, indigne de lui, qui est la cause de cette détermination qui brisera sa carrière. Mais cela ne peut se faire d'un seul coup et il y a urgence, car je suis certain que, si on ne l'en empêche, il aura envoyé sa démission au Ministre avant la fin de la semaine prochaine.

— Sacrebleu ! jura le général. — Pour une femme !... Renoncer à la carrière ! en si belle voie !... Il faut être absolument fou !... J'avais meilleure opinion de ce garçon !

— L'amour aveugle, mon oncle ; mais il est encore temps d'empêcher le mal, et c'est pour cela que je n'ai pas hésité à venir vous trouver.

— Allons, tu as bien fait.

— Je suis certain, reprit Raymond, que si vous faisiez appeler de Salverne, ce que le général gouverneur vous accordera facilement, il ajournerait de lui-même son projet de démission jusqu'à l'achèvement des travaux que nous faisons pour la mobilisation...

— Oui, je comprends... cela nous ferait gagner du temps.

— Cela me permettrait de réussir. Ici, près de lui, je le tiendrais ; je le cramponnerais s'il le faut... Je l'éloignerais de cette fille et, s'il était possible, je lui soufflerais bien à l'esprit un autre amour plus digne de lui. — Je parviendrai peut-être à rompre à jamais cette affection.

— Bon, eh bien! c'est entendu, déclara subitement le général qui prenait toujours ses déterminations tout d'un coup.

Raymond était enchanté.

— Vous allez faire ce que je vous demande ? questionna-t-il.

— Aujourd'hui même.

— Oh! mon oncle, comment vous remercier...

— Tu n'as pas besoin de me remercier, répondit le père de Blanche d'Yrvoix, car ce n'est pas pour toi que je fais cela. Je te remercie au contraire de m'avoir prévenu. C'est en souvenir de mon brave ami de Salverne que je le fais ; je ne veux pas que de là-haut il voit son fils quitter l'armée pour une péronnelle.

— Très bien.

— J'ai rendez-vous à deux heures avec le Gouverneur et je lui parlerai de ton ami.

— Pas un mot de ma démarche...

— Pour qui me prends-tu donc, Raymond.

— Excusez-moi, mon oncle,... mais j'aime tant ce garçon-là.

— Bon, bon.

— Alors?...

— Demain il sera ici.

— Merci !...

Et en lui-même, Raymond de Coursades ajouta :

— Pendant ce temps, j'agirai !

CHAPITRE CXI

UN STRATAGÈME

Ses occupations n'avaient pas permis à Adrien de Salverne de retourner au Ministère.

Raymond ne s'était pas trompé.

C'était bien dans l'intention de donner sa démission qu'il s'était rendu auprès du chef de Cabinet du Ministre.

Le jeune capitaine d'état-major avait revu Miette, l'ayant attendue un soir, après son dîner, à l'heure où il savait qu'elle quittait son atelier avec la fille de Mme Davoul.

Il avait accompagné les deux amies à l'avenue de Clichy et il y avait passé la soirée.

Adrien était plus sombre, plus mélancolique que jamais.

Il était évident qu'une grave préoccupation l'absorbait et Miette s'en était aperçue.

Elle ne pouvait pas en comprendre la cause et elle ignorait les luttes douloureuses qui se livraient dans l'esprit de celui qu'elle aimait.

Elle osait à peine l'interroger.

C'est le lendemain de cette entrevue, après de longues réflexions, qu'Adrien de Salverne avait résolu de démissionner sur-le-champ, sans hésitation nouvelle, afin de s'épargner les amertumes de l'indécision.

Il s'était rendu au Ministère, dans le but d'exposer lui-même au colonel chef du cabinet du ministre les motifs qui le faisaient agir, afin de s'épargner les insistances qu'on lui aurait opposées.

Par bonheur, il n'avait pu le voir.

Le lendemain matin, il fut vivement surpris quand le chef d'état-major l'ayant fait appeler, lui dit :

— Capitaine de Salverne, vous allez vous rendre au Ministère auprès du général d'Yrvoix qui vous a fait demander. Il a besoin, pour les travaux de mobilisation, d'un collaborateur tel que vous. Je lui ai promis votre concours.

— Mon général... essaya le jeune officier.

Mais le chef d'état-major n'eut pas l'air de l'entendre.

— Allons, lui dit-il, c'est votre quatrième galon que vous allez gagner là.

Et Adrien se retira, car à ce moment le gouverneur entra dans le cabinet du général.

Raymond triomphait.

Il savait qu'Adrien de Salverne serait obligé d'ajourner son projet de démission, car il aurait à cœur de ne pas se retirer au cours des importants travaux qui lui étaient confiés.

Ces travaux dureraient plus de trois mois assurément. C'était un long répit de gagné.

— Pendant ce temps, se disait le fils du baron de Coursades, il faudrait que je sois bien malheureux pour ne pas parvenir à le guérir de sa folie.

Et il entreprit aussitôt ce qu'il appelait une « guérison. »

Avant tout, pensait l'ami d'Adrien, il était indispensable de connaître cette jeune fille qui lui avait inspiré un tel amour.

Il fallait amener de Salverne à la lui présenter lui-même, et il se gar-

Le domestique le suivit et, arrivé sous la marquise, lui indiqua un coupé éloigné des autres. (P. 943.)

derait bien de combattre son affection, car il savait de quelle obstination sont capables les amoureux persécutés.

C'est par diversion qu'il agirait, aidé en cela par ses parents d'une part et d'autre part par le général d'Yrvoix, qui maintenant était comme eux dans la confidence.

Les deux amis, réunis par les mêmes travaux, étaient presque continuellement ensemble.

Il était évident qu'Adrien souffrait, mais il se soumettait à ce que l'on demandait de lui, car il avait au-dessus de tout le sentiment du devoir, et Raymond de Coursades l'avait bien jugé en pensant qu'il ne donnerait pas sa démission avant la fin des travaux qui lui avaient été confiés.

Raymond emmenait fréquemment son ami dîner chez lui, le soir, ainsi que le baron de Coursades l'en avait prié lui-même.

A midi, ils allaient déjeuner quelquefois tous les deux, « en garçons », dans une pension du quartier Saint-Germain que fréquentaient d'autres officiers.

Parfois, encore, il allaient chez Bertha ou au théâtre.

Enfin, pendant près d'une semaine, Raymond parvint à accaparer si bien Adrien qu'il lui fut absolument impossible d'aller voir Miette.

***

Le capitaine de Coursades aurait bien voulu connaître cette jeune fille dont son ami était si follement épris.

Ce n'était pas un banal sentiment de curiosité qui le poussait.

Il pensait qu'il pourrait, en la voyant, se rendre compte de l'influence qu'elle exerçait sur Adrien, car il était convaincu que c'était elle qui le poussait à donner sa démission pour se faire épouser.

Il croyait sincèrement qu'Adrien s'était laissé envelopper dans les lacs amoureux d'une habile intrigante et il estimait qu'il ne lui serait pas difficile de découvrir une tare que l'aveuglement de son ami l'empêchait de remarquer et qui, aussitôt connue de lui, suffirait pour amener la rupture qu'il désirait dans son intérêt.

Mais, à moins d'épier Adrien de Salverne, ce qui répugnait à sa loyauté, comment arriver à connaître cette jeune fille.

Raymond de Coursades l'avait aperçue un instant, le jour où, sortant du café du Helder avec Adrien, il l'emmenait chez le bijoutier de la rue de la Paix où il acheta le bracelet de turquoises offert à Bertha.

Il était persuadé que l'une des deux jeunes filles rencontrées au coin de la place de l'Opéra et de la rue du Quatre-Septembre, — la brune sans doute, — était celle que de Salverne aimait.

Son trouble avait été assez significatif.

Mais où retrouver cette jeune fille?

Ouvrière, lui avait dit Paul des Roselles, elle devait travailler dans le quartier de l'Opéra où sont réunies les plus importantes maisons de couture.

C'était un indice bien insignifiant.

Les recherches pourraient être longues et, qui sait, infructueuses, car

il ignorait le nom de cette jeune fille. — L'aurait-il connu que les difficultés n'auraient pas moins été insurmontables, les concierges ignorant certainement les noms des ouvrières employées chez leurs locataires.

Alors Raymond pensa à Paul des Roselles.

Il avait écrit à Adrien qui devait maintenant être revenu à Paris.

Il se rendit chez lui.

Le neveu de Léon était, en effet, dans son petit appartement de garçon de la rue de Lille.

Le capitaine de Coursades le mit au courant de tout ce qu'il avait fait depuis quinze jours pour empêcher Adrien de donner immédiatement suite à son projet de démission; mais, en même temps, il lui exprima ses craintes pour l'avenir.

— Je suis sûr, lui dit-il, que dès que les travaux importants que mon oncle lui a confiés seront terminés, il démissionnera si nous ne sommes pas parvenus avant ce moment à le détacher complètement de cette sirène qui lui a fait perdre la tête.

Il y a longtemps que vous ne l'avez plus vu; vous ne le reconnaîtrez plus. Il est en proie à une tristesse noire qui le ronge, à des préoccupations pénibles qui le minent; il a l'air d'un malade, tant il est pâle et maigri. Jamais un sourire. Pour le faire causer, il faut pour ainsi dire lui arracher les mots de la bouche.

Mon oncle, mes parents, que j'ai instruits de son cas, se sont joints à moi pour essayer de le distraire; il se laisse faire docilement, mais intérieurement il résiste à toute tentative de diversion.

Rien ne le distrait, rien ne l'occupe. Son travail seul a quelque influence sur son moral, car alors il paraît être véritablement transfiguré, tant il place au-dessus de tout le sentiment du devoir.

— Aussi, répondit Paul, j'estime pour ma part, mon cher capitaine, que vous avez rendu ainsi à Adrien le plus signalé service. Ce que vous avez fait était le meilleur moyen à employer, le seul qui puisse réussir.

— Mais, comme je vous l'ai dit, reprit Raymond de Coursades, dans trois ou quatre mois, cinq au plus, ce sera fini, et alors...

— Nous avons heureusement le temps d'agir, et nous réussirons peut-être.

— Vous connaissez cette jeune fille?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Il vous en a parlé?

— Oui, c'est lui qui m'a tout dit.

— Vous savez son nom?

— Mlle Verneuil.

— Et son adresse?

— Je sais qu'elle habite le quartier de Clichy ou des Batignolles, mais c'est tout.

— La maison dans laquelle elle travaille?

— Je ne la connais pas.

Que voulez-vous faire? demanda Paul des Roselles après un court silence.

— Je voudrais voir cette personne, répondit le jeune officier d'état-major, savoir qui elle est, connaître sa famille, m'informer à son sujet... qui sait si je ne découvrirai pas quelque chose qui empêcherait ce malheureux de donner suite à son projet insensé, s'il venait à l'apprendre.

— Oui, c'est un moyen.

— Je n'ai pas pu lui parler, ni l'interroger, car je suis censé tout ignorer.

— Il faudrait, dit le neveu de Léon, en même temps qu'on détournerait Adrien de cette fille, remplacer par un autre l'amour que l'on expulserait de son cœur.

— J'y ai pensé.

— De Salverne est une nature essentiellement affective; il a d'autant plus besoin d'être aimé que, dès sa plus tendre enfance, vous le savez, il a été privé de toute affection.

Avec son caractère fait entièrement des plus ardents besoins de tendresse, il s'est laissé prendre aux premiers mots d'amour qu'il a entendus, il s'est laissé enchaîner sous les premiers baisers qu'il a reçus.

Que nous parvenions à détruire cet amour et je crains qu'il n'en souffre horriblement. Tandis que si, en même temps, il se sentait attiré ailleurs, s'il trouvait dans une autre jeune fille plus digne de lui, cette tendresse qui est le véritable élément de sa vie, il serait sauvé.

— C'est dans ce but, répondit Raymond de Coursades, que mon père l'a attiré et l'a invité à une soirée qui doit avoir lieu après-demain. Il y aura des jeunes filles charmantes parmi lesquelles il ne manquerait pas de trouver une fiancée. Mais je connais mon de Salverne; il est d'une susceptibilité et d'une délicatesse qui le paralyseront. Ne possédant aucune fortune, il jugerait présomptueux de lever les yeux sur l'une d'elles.

— L'imbécile! s'écria Paul. Est-ce que le brillant avenir qui lui est réservé n'est pas l'équivalent d'une superbe fortune?

— Sans doute, mais il ne le sent pas ainsi; il n'ose pas, et alors...

— Ce ne peut pas être pourtant une jeune fille qui se jettera la première à son cou.

— Et je ne peux pas non plus la lui choisir, la pousser vers lui et la déposer entre ses bras.

— Pourtant, il n'ira jamais de l'avant de lui-même.

— Enfin, on verra, dit Raymond. La première chose est de s'occuper de l'autre. — Mlle Verneuil, vous avez dit?

— Oui.

— Il faudra bien que je la découvre.

A propos, vous verra-t-on chez mon père après-demain? demanda le capitaine de Coursades.

— Oui, mon cher ami, j'y serai, répondit Paul des Roselles.

— Nous aurons le duc et la duchesse d'Azergues ainsi que le comte et la comtesse de Bellegarde.

— Mon parrain me l'a appris en effet.

— A nous deux, nous aurons soin de notre malade, n'est-ce pas?

— Volontiers.

Lorsque Raymond de Coursades revint au Ministère où il comptait trouver Adrien, il apprit qu'il était parti plus tôt que d'ordinaire.

— Je parie, se dit-il, qu'il est encore allé chez cette demoiselle Verneuil.

Et pour s'en assurer il se rendit aussitôt chez lui.

Il rencontra sur la porte Jean Renaud qui sortait.

— M. de Salverne n'est pas encore rentré? demanda-t-il.

— Pardon, répondit l'ordonnance, mon capitaine vient au contraire de sortir à l'instant.

— Ah!... où est-il allé?

— Il est allé chez le général gouverneur qui l'a fait appeler. Il n'a fait qu'entrer et sortir, prenant à peine le temps d'écrire cette lettre que je vais jeter à la poste..

Le hussard tenait, en effet, une lettre qu'il tira de sa tunique.

Raymond eut le temps d'en lire la suscription :

MADEMOISELLE M. VERNEUIL

19, avenue de Clichy

— Alors, dit-il, je le trouverai chez le général gouverneur?

— Oui, mon capitaine.

— Bien; merci.

Et tout en s'éloignant, Raymond se disait :

— Le hasard me sert à merveille : Je sais l'adresse de Mlle Verneuil, 19, avenue de Clichy ; c'est parfait.

Adrien de Salverne avait écrit à Miette, car il était tourmenté depuis qu'il n'avait pu la revoir.

Il était loin de soupçonner les manœuvres qui étaient employées par son ami pour l'en détourner, et il attribuait surtout à ses nouvelles occupations l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de se rendre à l'avenue de Clichy.

C'est pour cela qu'il avait résolu d'écrire.

Il voulait faire savoir à Miette qu'il pensait toujours à elle et lui expliquer les motifs qui le retenaient pour le moment loin d'elle.

Il éprouvait le besoin de mettre en quelques lignes, plus vibrantes que ses paroles, l'ardeur des sentiments qui l'animaient.

C'est cette lettre qu'il avait écrite et que Jean Renaud fut chargé de jeter à la poste.

Raymond de Coursades devina à peu près ce que contenait l'enveloppe et c'est pour cela qu'il résolut d'agir plus énergiquement.

Mais, avant tout, pour pouvoir intervenir efficacement auprès de son ami, il sentait qu'il était indispensable de l'amener à lui avouer ses projets.

Pour cela, il comptait sur la soirée à laquelle Adrien de Salverne devait assister chez le baron de Coursades et dans laquelle il se rencontrerait avec Paul des Roselles.

CHAPITRE CXII

L'ESCAPADE

José de Lizieux avait fait insérer plusieurs fois dans le journal des « Petites Correspondances » à l'adresse de Luce ; souvent il avait envoyé David rôder dans les environs de l'hôtel d'Azergues et depuis qu'elle avait à son service la femme de chambre placée par M. Calixte, il n'avait plus eu de nouvelles de la fille de Jane.

Le présomptueux jeune homme était vivement déçu et ne savait à quoi attribuer ce silence.

Il était atteint non seulement dans son amour-propre de fat, car il s'était flatté de s'être emparé du cœur de l'héritière de la famille d'Azer-

gues, mais encore il souffrait réellement par l'exaspération de la passion que la concupiscence avait allumée en ses veines.

En effet, à force de penser à Lucc, à force de la désirer, alors surtout qu'il lui semblait qu'il était si près de l'avoir, José s'était mis à concevoir pour elle une passion véritablement sérieuse.

Il en était presque arrivé à ce point où l'on ne raisonne plus, où l'on est décidé à n'importe quoi, oubliant toute réserve et toute prudence, lorsqu'un mardi soir, au cercle, un domestique vint lui dire à l'oreille :

— Il y a en bas, dans un coupé, une dame qui attend Monsieur.

Le fils de Carmen tressaillit.

Il pensa immédiatement à Pélago et, contrarié à l'idée qu'elle pouvait venir le relancer jusqu'à son cercle, il fronça les sourcils prêt à répondre :

— Dites à cette dame que vous ne m'avez pas trouvé.

Mais, il demanda :

— Quelle est cette dame?... Vous l'avez vue?

— Non, monsieur.

— Alors, comment savez-vous?

— C'est une femme de chambre sans doute que j'ai vue, répondit le domestique du cercle.

— Une femme de chambre?

— Accompagnant probablement sa maîtresse qui est dans le coupé que j'ai aperçu.

— Oh!... ça change, fit José déjà fier d'un succès galant aux yeux de cet homme de livrée!

Et il questionna encore :

— Cette fille a dit le nom de sa maîtresse?

— Non, monsieur.

— Vous l'avez pourtant demandé?

— J'ai dit : « De quelle part faut-il prévenir M. Lizieux? »

— Que vous a-t-on répondu?

— « Inutile de dire un nom; M. de Lizieux viendra quand il saura qu'une dame a besoin de le voir » — et j'ai fait la commission.

— Très bien, mon ami, comment est la femme de chambre?

— Jeune, brune, pas mal, un petit air simple qui ne s'accorde guère avec ses yeux... des yeux!... oh! mais des yeux!...

— Bon, je descends.

Le domestique le suivit et, arrivé sous la marquise, lui indiqua un coupé éloigné des autres, presque au coin de la rue.

José s'approcha.

— Vous! s'écria-t-il, à peine arrivé à la portière.

Il venait de reconnaître Luce d'Azergues.

— Oui... moi! répondit la fille de Jane d'une voix quelque peu tremblante.

Zoé, la femme de chambre, descendit de la voiture pour laisser la place au jeune homme.

— Oh! que vous êtes gentille de m'avoir fait cette surprise! commença le fils de l'Espagnole dès qu'il eût pris place auprès de Luce, en saisissant sa main qu'elle essaya pourtant de retirer, dans le premier mouvement.

— Emmenez-moi d'ici, dit la jeune fille.

— Où voulez-vous aller?

— Je ne sais pas... où vous voudrez... qu'on ne me voie pas surtout!...

— Soyez sans crainte.

— Montez, Zoé, commanda encore Luce à sa femme de chambre.

Celle-ci s'assit sur le strapontin adossé à la partie antérieure du coupé, en face d'eux.

José était contrarié de la présence de cette fille qui, avait-il cru, allait le laisser seul avec Luce.

Il n'osa rien dire.

Puis, il s'habitua vite à Zoé, sachant bien ce qu'elle était et ne la trouvant pas trop gênante.

Il dit au cocher :

— Aux Champs-Élysées.

Lorsque la voiture roula, il répéta, serrant tendrement la main que la jeune fille lui abandonnait maintenant :

— Que vous êtes gentille?

— Je suis surtout bien imprudente, répondit Luce. — Mais c'était plus fort que moi... J'avais besoin de vous voir, de vous entendre...

— Chère adorée!...

Comment avez-vous pu réussir?

— Ce n'était pas la crainte de ne pas réussir qui m'arrêtait, car, avec Zoé j'étais sûre de mon affaire. Personne ne peut se douter qu'en ce moment je ne suis pas à l'hôtel.

— Oh! bien sûr, dit la femme de chambre.

— Seulement, j'hésitais... Je voulais et je ne voulais pas... Je ne savais que faire... Enfin, je me suis décidée.

Puis Luce fit le récit de son escapade.

— Ma chambre, dit-elle, est séparée de celle de ma mère par deux

Leurs silhouettes devenaient de plus en plus flou, dans l'ombre où elles s'enfonçaient... (P. 951.)

pièces : mon cabinet de toilette et une petite chambre qui me servait autrefois de lingerie et que j'ai fait aménager pour ma femme de chambre depuis que l'autre est partie. De la sorte, ma mère ne peut plus venir chez moi sans passer par le vestibule, puisque la porte de communication est condamnée.

— Très bien, approuva José.

— En outre, la lingerie, qui est aujourd'hui la chambre de Zoé,

ouvre sur un petit escalier de service par lequel on descend directement à l'office, et de l'office on arrive au jardin.

— C'est par là que vous avez passé?

— Oui.

— Et pour sortir?

— Rien de plus facile, répondit Luce. Il y a une porte bâtarde percée sur le derrière qui communique avec la sellerie et la remise, et dont il existe plusieurs clefs, car c'est par cette porte que les domestiques sortent et rentrent la nuit pour ne pas déranger tout l'hôtel.

— Et Zoé s'est procuré une de ces clefs.

— Ce n'est pas plus difficile que ça. — J'avais résolu tout cela dans la journée et j'avais concerté mon escapade avec Zoé.

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu? dit le fils de l'aventurière espagnole.

— Je n'étais pas sûre qu'au dernier moment quelque chose ne m'empêcherait pas de m'échapper.

— C'est vrai... Mais j'aurais attendu, qu'importe?... j'aurais été là pour vous recevoir.

— Non, ça vaut mieux ainsi, dit Luce. — Zoé est sortie l'après-midi et s'est chargée d'avoir une voiture, car je ne voulais pas d'un fiacre.

— J'ai pris un coupé devant le Grand-Hôtel, dit la protégée de Palmyre, je me suis entendu avec le cocher et il a été convenu qu'il viendrait attendre, à dix heures, sur l'Esplanade.

— Voilà, ajouta la jeune fille. — Personne ne nous a vues ni entendues. On croit que je dors bien tranquillement dans ma chambre où ma veilleuse brûle comme à l'ordinaire. Si l'on entend monter le petit escalier quand nous rentrerons, personne ne s'en étonnera, car l'intendant a permis à Zoé de sortir.

— Alors personne ne vous a vue? demanda José de Lizieux.

— Non, personne. Nous avons attendu que tous les domestiques soient couchés.

— Et comment avez-vous su que j'étais à mon cercle?

— Nous ne savions pas où aller, répondit Luce. — Je voulais venir aux environs de votre hôtel, pensant vous voir quand vous rentreriez... Zoé vous aurait guetté... Nous sommes allées, en effet, du côté de la rue de Courcelles. Alors, au coin de la rue, j'ai reconnu votre groom...

— David!

— Oui, le petit nègre qui est si adroit. J'ai envoyé Zoé qui lui a demandé où vous étiez, et c'est lui qui a indiqué votre cercle

— Et vous êtes venue?

— Oui...

— Vous êtes adorable! dit José avec une véritable passion.

En même temps il essaya d'attirer Luce à lui, mais elle résista et dit si nettement :

— Non! non!

Qu'il n'osa pas insister.

Luce se sentait moins audacieuse, moins entreprenante maintenant qu'elle était auprès de lui.

Chez elle, lorsqu'elle y songeait, l'esprit rempli des passionnants récits qu'elle avait lus et que son imagination de névrosée paraphrasait sans mesure, elle considérait José comme l'amant rêvé, comme l'être idéal entrevu à travers le prisme romanesque de sa pensée et de ses désirs.

Elle se disait :

— Oh! comme il doit aimer... oh! être à lui, entre ses bras, sous ses lèvres murmurant des mots d'amour, sous son souffle brûlant de passion!...

Et maintenant, lorsque ses désirs étaient satisfaits, elle n'osait plus.

La pudeur instinctive de la femme que son âme vicieuse n'avait pu dépouiller, s'élevait et l'éloignait.

— Voulez-vous donc me défendre de vous aimer après avoir allumé mon cœur? susurra José à son oreille avec sa voix aux chaudes vibrations que colorait son léger accent exotique.

— Non... répondit Luce, mais pas ainsi...

— Comment vous le dire cependant aussi ardemment que je le sens? Je vous aime!...

En sa voix mourante, il y avait une passion qui pénétrait, surtout en une imagination aussi favorablement disposée que celle de Luce d'Azergues.

Elle ne répondit pas.

Des frissons couraient en ses chairs.

A sa gorge brûlante montait quelque chose qui l'oppressait et qui l'étouffait.

Son cœur battait avec une violence inouïe, et ses palpitations se répercutaient à ses tempes, tandis que sa tête était en feu.

Elle eut peur.

— Laissez-moi!... fit-elle.

José la regarda avec stupeur.

Il abandonna la main qu'elle lui retira.

***

Après un instant de silence, pendant lequel Luce, enfoncée dans l'angle du coupé, les regards perdus dans le vague, laissait monter un peu de calme dans son esprit embrasé, elle demanda, au moment où la voiture passait devant la Madeleine pour s'engager dans la rue Royale :

— Qu'est ce que cela?

Elle désignait, au premier étage de la maison d'angle, des fenêtres dont les vitraux scintillaient sous les vives lumières des lustres.

— C'est un restaurant, répondit le fils de l'aventurière espagnole.

— Il y a encore du monde à cette heure?

— Naturellement... on soupe!

— Avec des femmes, n'est-ce pas?

— Oui.

— Oh! tenez, on chante!...

Des chants se faisaient entendre, en effet, pendant que des bouchons de champagne sautaient en claquant.

— Vous êtes allé dans ce restaurant?

— Oui... J'y suis allé.

— Avec des femmes?

José hésitait à répondre.

— Oh! vous pouvez le dire, fit Luce, je sais bien que les jeunes gens ont des maîtresses... Je ne suis pas jalouse, moi.

Ce doit être gai, là-dedans, n'est-ce pas?

— Oui... c'est gai...

— Qu'y fait-on?

— On soupe... On s'amuse...

— Que je voudrais voir?...

— Voulez-vous que nous y allions?

— Oh! non... non...

Puis, de l'autre côté de la rue, ayant vu encore d'autres fenêtres éclairées et sur les rideaux les ombres découpées d'un couple amoureux, Luce dit :

— Oh! regardez... là!

— Oui... Ils s'amusent...

— Il y a donc beaucoup de restaurants comme ça?

— Les restaurants de nuit sont assez nombreux, répondit José.

— Ils ne sont donc pas comme les autres?

— Si, mais on les appelle ainsi parce qu'ils ont une clientèle nocturne spéciale...

— Ah!...

— Des cabinets particuliers...

— Oh! que ce doit être drôle!

— C'est très amusant!

— Vous m'y mènerez un jour?

— Oui... quand vous voudrez.

Et José proposa :

— Au bois de Boulogne, tenez, personne ne pourra vous voir, j'en réponds.

— Non... pas aujourd'hui!

— Pourquoi?

— Je ne veux pas.

— Il y a des cabinets particuliers dans lesquels on ne peut être aperçu...

— Non... non...

— Une entrée par laquelle personne ne vous voit arriver...

— Pas ce soir...

— Quand?

— Je ne sais pas... plus tard...

— Que craignez-vous?

— Je ne crains rien... Je ne veux pas.

Elle lui imposa silence de sa petite voix au timbre clair.

Puis Luce demanda :

— Où sont ces restaurants du bois de Boulogne?... on ne les voit donc pas quand on se promène?

— On n'y mène pas les jeunes filles comme vous. — Il y a la Cascade...

— Je croyais que c'était un café.

— Ils en sont tous; puis Ermenonville, Madrid, le Pré Catelan, le Pavillon Chinois...

— Ah!...

— Dans Paris, il y en a bien d'autres, plus chics, plus selects... Le Café Anglais, Bignon, le Lion d'or, Paillard, l'Américain, le Paris...

— Oh! que je voudrais voir tout cela!

— Rien de plus facile.

— Plus tard.

***

Tout à coup, au moment où le coupé arrivait au rond-point des Champs-Élysées, Luce dit :

— Je veux retourner.

— Déjà! fit José contrarié, la prenant encore par la main.

— Oui...

— Non... pas encore! supplia-t-il.

— Si, si... laissez-moi partir.

— Il y a à peine quelques instants que je suis auprès de vous...

— Je veux... Je veux...

— Vous regrettez d'être venue?

— Non.

— Eh bien! alors?

— Je veux retourner.

José de Lizieux passa la tête par la portière et dit au cocher :

— Allez à l'esplanade des Invalides.

Puis, à Luce, ayant repris sa place :

— Je ne vous reverrai plus?

Elle ne répondit pas.

— Dites... Luce, implora-t-il. — Vous ne m'aimez donc pas comme je vous aime?... Vous ne sentez pas que maintenant je ne puis plus me passer de vous!... Luce, répondez-moi!...

— Laissez-moi... je pense, dit-elle avec ennui.

— A quoi?

Zoé, de son pied, pressa celui du jeune homme comme pour lui dire :

— Laissez-la, je la connais... Vous savez bien du reste que je soignerai vos intérêts.

Alors il cessa de la questionner.

— Vous allez rentrez? fit-il.

— Oui.

— On ne vous verra pas?

— Oh! c'est impossible, répondit la femme de chambre.

— Vous viendrez encore me surprendre?

— Non, répondit l'indigne fille de Jane, je vous écrirai.

— Et vous me permettez de vous dire encore que je vous aime?

— Oui.

A son accent, il comprit qu'elle était sincère.

— Luce, dit-il, je vous adore!...

Il glissa alors son bras autour de sa taille, par dessus son manteau.

Il approcha son visage du sien en l'attirant à lui, et il répéta :

— Je vous adore!... Je vous aime!..

Luce ne résistait que faiblement.

Les lèvres du jeune homme effleuraient presque son oreille.

— Ma vie, toute ma vie à vous!... A tout instant à vos pieds, comme un esclave dont vous êtes la reine, comme un fanatique dont vous êtes la divinité!...

Luce se laissa griser un instant.

Mais elle réagit aussitôt.

Elle se releva, détacha le bras de José de sa taille, tandis qu'il saisissait plus vivement sa main et la portait à ses lèvres, la couvrant de baisers passionnés et brûlants.

A cet instant, Luce frappa à la glace.

La voiture s'arrêta le long du Ministère des Affaires étrangères.

Zoé, sur un signe de sa maîtresse, ouvrit la portière, et la jeune fille ayant retiré sa main, sans que José, stupéfait, essayât seulement de la retenir, sauta lestement sur le trottoir.

CHAPITRE CXIII

LA SOIRÉE DE LA BARONNE DE COURSADES

José de Lizieux était demeuré au fond de la voiture, en quelque sorte cloué par la stupéfaction qui s'était emparée de lui.

La portière était encore ouverte.

Immobile, hébété, hagard, il voyait au loin, le long des maisons, Luce et sa femme de chambre qui s'éloignaient précipitamment.

Leurs silhouettes devenaient de plus en plus flou, dans l'ombre où elles s'enfonçaient, à peine éclairées, en intervalles, par les lueurs tremblotantes des réverbères.

Puis elles disparurent.

Le cocher attendait.

Il demanda en se penchant :

— Où allons-nous?

Alors, le fils de Carmen fut rappelé à la réalité.

Il se ressaisit.

— Revenez sur les boulevards, répondit-il en fermant la portière.

Le coupé tourna et roula, rapidement entraîné par le cheval trottant à une vive allure.

Le jeune homme était en proie à une surexcitation facile à comprendre.

Qu'allait-il faire?

Il ne songea pas un seul instant à retourner chez lui, ni à aller chez sa maîtresse.

Il songeait bien à Pélago en ce moment!

Il ne sentait que le besoin de s'étourdir.

C'était le premier décembre.

Dans plusieurs théâtres on jouait des revues.

Il pensa à une femme qu'il avait remarquée dans un rôle assez déshabillé et à qui il avait déjà adressé ses hommages.

Il consulta sa montre et vit onze heures et quart.

— Aux Nouveautés! commanda-t-il.

En quelques instants il y fut rendu.

Il descendit de voiture, donna deux louis au cocher et disparut dans le théâtre.

On jouait le dernier acte.

L'artiste que José de Lizieux cherchait était justement en scène, chantant avec le chœur le refrain d'une chanson à la mode que la commère détaillait avec assez de verve.

L'amant de Pélago attendit la fin du spectacle et envoya sa carte par un employé qu'il connaissait.

Un moment après, l'actrice arrivait avec une de ses amies.

— Vous nous emmenez souper toutes deux, n'est-ce pas? demanda-t-elle. Nous mourrons de faim.

Il les emmena.

Le lendemain matin, au petit jour, le fils de Carmen, pâle, défait, la tête encore pleine des fumées de l'ivresse, prenait un fiacre et se faisait reconduire chez lui.

***

C'est le soir même de ce jour qu'avait lieu la soirée donnée par la baronne de Coursades.

Luce d'Azergues y était, avec son père et sa mère, ainsi que Régina et le comte de Bellegarde.

Il y avait aussi M. et Mme de La Faloise, avec leur fils Gaston, de trois ans seulement plus âgé que la fille de Jane; le général d'Yrvoix avec sa femme, et Blanche, sa fille, la jeune amie de la duchesse d'Azergues.

Blanche d'Yrvoix, âgée de trente ans à peine, était veuve.

Le général lui aurait bien donné volontiers le capitaine de Salverne,

Pendant la soirée, elle se rapprocha et lui demanda une valse qu'Adrien accepta. (P. 954.

car, depuis que son neveu lui en avait parlé, cette idée avait germé dans son esprit.

Paul des Roselles et Adrien étaient arrivés ensemble.

Luce avait connu l'ami de Paul, autrefois, quand il était venu à Azergues; mais il y avait bien longtemps et elle ne l'aurait pas reconnu sous son brillant uniforme.

Elle fut pourtant impressionnée à sa vue.

Ce bel officier, admirable dans sa tenue, avait dans les regards une langueur qui attirait.

Luce ne le perdit pas de vue pendant tout le repas, étant placée presqu'en face de lui.

Pendant la soirée, elle se rapprocha et lui demanda une valse qu'Adrien accepta.

Il dansa aussi avec la fille du général et avec deux autres jeunes filles.

Raymond et Paul étaient heureux de le voir.

— S'il pouvait être débarrassé de l'autre, dit le fils du baron, mon de Salverne laisserait sûrement son cœur accroché ici ce soir.

— Ça viendra, répondit Paul des Roselles.

Un moment après, les trois amis se retrouvèrent au fumoir.

— Eh bien! questionna le capitaine de Coursades, que dis-tu de notre soirée?

— Elle est fort brillante.

— Et des aimables danseuses que tu as conduites?

Adrien sourit.

— Je ne te croyais pas si bon danseur, reprit Raymond.

Paul des Roselles ajouta :

— A ma noce, je compte sur toi. Je t'ai dit que tu serais un de mes garçons d'honneur. Avec notre ami de Coursades, tu organiseras un cotillon.

— A moins, dit le fils du baron, que de Salverne ne soit marié avant vous.

— Je ne le crois pas, dit Paul.

— Tiens, pourquoi?

— Parce qu'il est très long à se décider, répondit-il avec un air mystérieux.

S'adressant alors à Adrien :

— Et Mlle Verneuil? questionna le fiancé de Magali.

Le jeune officier eut dans les regards un amical reproche.

— Comment! fit aussitôt de Coursades, quelle est cette demoiselle Verneuil.

— Une amie, répondit Paul.

— C'est vrai?

— Il plaisante, dit Adrien de Salverne.

— Alors, c'est que tu es devenu plus raisonnable?

— Figurez-vous, mon cher, dit des Roselles sans attendre la réponse de son ami, que de Salverne était devenu amoureux d'une petite grisette.

— Voyons, Paul!...

— Ça te fâche?

— Non... Mais pourquoi dire cela!

— Parce que c'est vrai.

— Ah! mon cher cachottier, s'écria Raymond, tu connais de ravissantes jeunes filles et tu ne veux pas qu'on en parle!...

Et voyant que tout sourire avait disparu du visage d'Adrien, il ajouta :

— Ah ça! c'est donc sérieux?

Ce fut Paul des Roselles qui répondit :

— Tellement sérieux qu'il voulait épouser cette jeune fille. — On peut bien dire ça à M. de Coursades, voyons.

Adrien était visiblement contrarié.

Mais de Coursades, sans paraître le voir, riait aux larmes.

— Épouser!... dit-il, ah! elle est bien bonne celle-là!

Heureusement pour le jeune homme, le général d'Yrvoix arriva.

— Ah! vous voilà donc! s'écria-t-il. — Monsieur de Salverne, on vous cherche.

— Moi?

— Ces dames vous réclament!

***

Le lendemain même, Raymond de Coursades, à la première occasion, — en déjeunant, — rappela la conversation de la veille.

— Pas possible!... dit-il. Tu n'as pas songé à te marier avec cette petite ouvrière.

— Pourquoi pas? fit Adrien.

— Ah ça! es-tu fou?

— Non.

— Mais ce n'est pas une femme pour toi?... Je ne parle pas de la fortune, car on y supplée, mais pas d'instruction, pas d'éducation.

— Tu te trompes.

— Comment?

— Mlle Verneuil a été très bien élevée et est très instruite.

— Et elle est couturière?

— Elle est orpheline.

— Orpheline, belle, sage, parfaite, soit... très bien, mon cher; mais après?...

— Que m'importe?

— Alors, tu l'aimes réellement?

— Oui, réellement.

— Et je parie que c'est cet amour qui t'a rendu l'ami insupportable et mélancolique que je vois depuis quelque temps?

— Merci!

— C'est la vérité!... tu n'es plus le même. — Mais, mon cher de Salverne, un amour comme ça est une maladie... Il faut traiter cette affection par l'homéopathie... *similia similibus*...

Adrien haussa les épaules.

— Je parie, reprit le capitaine de Coursades, que pour épouser Mlle Verneuil, tu ferais la bêtise de lui constituer la dot réglementaire que son aiguille n'est pas parvenue à amasser?

— Eh bien! oui, déclara catégoriquement Adrien pour en finir. Si j'avais de la fortune, je le ferais!

— Et comme tu n'en as pas?

— Je démissionnerai, voilà!

— Oui, c'est le seul moyen... Il est joli le moyen!... Tiens, tu es fou! Je ne te crois pas.

Et Raymond cessa la conversation.

Il y revint encore le lendemain et le surlendemain, en reconduisant Adrien chez lui, après le banquet de la Sainte-Barbe auquel ils avaient assisté tous les deux comme officiers sortis de l'artillerie.

Raymond n'arriva à rien.

Alors, il se décida.

Dans la matinée du dimanche, au lieu de faire sa promenade à cheval au bois de Boulogne, le capitaine de Coursades se rendit à l'avenue de Clichy.

Il savait qu'Adrien de Salverne, bien que ce fût dimanche, travaillait chez le général d'Yvoix qui l'en avait prié.

Il trouva la maison qu'habitait Miette et la reconnut, car il la vit sortir avec Alice Davoul.

Un moment après, il se présenta chez la concierge et demanda :

— Mlle Verneuil?

— Elle est sortie, monsieur.

— Ah!... savez-vous à quelle heure elle rentrera?

— Pas avant midi, car elle est allée au cimetière de Passy avec son amie.

— Bien.

— Mais Mme Davoul est chez elle, ajouta aussitôt la concierge.

— Mme Davoul?...

— La mère de Mlle Alice...

— Oui, oui.

— Vous pouvez monter, car si vous avez quelque chose à dire à Mlle Verneuil, elle s'en chargera. Elle est en quelque sorte aussi bien sa mère que celle de Mlle Alice.

Raymond ne réfléchit qu'un instant.

— Ça vaut peut être mieux ainsi, pensa-t-il.

Et il dit :

— Bien, madame, je vais monter.

— C'est au troisième, dit la concierge, à droite.

— Merci.

CHAPITRE CXIV

LE RÈGLEMENT MILITAIRE

Tout en gravissant les trois étages, Raymond de Coursades réfléchissait à ce qu'il allait faire.

Il avait résolu de voir Miette et de s'adresser à son amour même pour lui faire comprendre la folie irréparable qu'Adrien s'apprêtait à commettre pour qu'elle l'en empêchât elle-même, si elle ne savait pas encore qu'il allait briser son avenir.

Édifié par un long entretien qu'il avait eu avec Paul des Roselles et par ce qu'Adrien de Salverne lui avait dit lui-même, il savait dans quelles conditions Mlle Verneuil vivait dans la maison de l'avenue de Clichy.

Il était bien aise maintenant de ne pas rencontrer la jeune fille et de voir d'abord Mme Davoul toute seule.

Arrivé au troisième étage, il sonna à la porte et lorsque la mère d'Alice l'eut ouverte, il constata l'étonnement qui se peignit à sa vue sur le visage de cette dame.

Raymond de Coursades n'était pas en tenue, mais, sous ses vêtements civils l'officier apparaissait quand même.

Il dit tout de suite :

— Je suis un ami de M. de Salverne.

— Entrez, monsieur, dit Mme Davoul.

Elle s'effaça dans l'étroit corridor pour lui permettre de passer.

— Madame, dit Raymond en prenant la chaise qu'on lui offrait, ex-

cusez-moi de me présenter ainsi; vous n'allez pas tarder à comprendre la nature de ma démarche.

L'excellente femme était fort intriguée et même inquiète, ne sachant que penser.

Raymond reprit :

— Depuis quelque temps, j'étais péniblement impressionné en constatant le changement qui se produisait chez mon ami Adrien de Salverne. Je dois vous dire que je suis capitaine comme lui, que nous sommes amis depuis notre plus tendre enfance, comme l'avaient été sa famille et la mienne.

Adrien devenait sombre, mélancolique, taciturne; on devinait qu'une grande tristesse s'était emparée de lui et le minait; sa santé périclitait, il a même été malade dernièrement... Enfin je me demandais, ainsi que tous ceux qui s'intéressent à lui, quelle était la cause de ce changement.

— C'est vrai, dit à son tour Mme Davoul, j'ai remarqué aussi ce que vous dites et j'ai été préoccupée de voir M. de Salverne ainsi. Il a évidemment, comme vous le dites, quelque chose de grave qui le préoccupe et qu'il n'avoue pas.

— Je sais aujourd'hui ce que c'est.

— Il vous l'a dit?

— Je l'ai compris, répondit Raymond. Je savais qu'il aimait une jeune fille... Mlle Verneuil...

— Oui, c'est vrai...

— Et il m'a dit qu'il avait l'intention de l'épouser et, pour cela, de donner sa démission. Voilà ce qui le préoccupe si vivement, ce qui le tourmente.

— Sa démission, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Oh! je l'avais bien compris aussi.

— Il vous avait annoncé son projet? questionna le capitaine de Coursades.

— Il nous en a parlé un soir qu'il dinait ici, il y a près de deux mois, et c'est précisément depuis ce moment-là qu'il a changé de cette manière.

Il venait chez nous quelquefois, car Mlle Verneuil est pour moi comme ma fille. Je me suis attachée à cette enfant que j'ai connue toute jeune, étant voisine avec le prêtre qui l'avait adoptée et élevée, et depuis que le digne homme est mort, je me suis senti encore plus attirée vers elle, comme si j'avais un devoir à remplir en lui tenant en quelque sorte lieu de mère.

Elle travaille avec ma fille, qui l'a fait placer dans la même maison qu'elle, et elles s'aiment véritablement comme deux sœurs.

Alors, quand elle a connu M. de Salverne, qu'elle a rencontré par le plus grand des hasards, au cimetière de Passy...

— Oui, je sais.

— Quand elle a vu ce jeune officier s'approcher d'elle, lui parler, toujours très convenable, très réservé ; quand elle a compris qu'il l'aimait et qu'elle-même a reconnu que son cœur parlait, elle m'a dit la vérité, comme une fille à sa mère.

Je me suis rendu compte moi-même de ce qu'était ce jeune homme et j'ai compris qu'il était honnête et sérieux et qu'il était incapable d'abuser de l'amour qu'il avait inspiré à une jeune fille pour la faire mal tourner. — Alors, j'ai laissé aller les choses, quoique j'étais bien un peu inquiète à cause de la différence qui existait entre M. de Salverne qui est noble, qui est officier, et cette pauvre enfant, qui n'est pas d'une grande naissance, qui n'est qu'une pauvre orpheline recueillie par un saint homme de prêtre et, en somme, une simple ouvrière,... comme ma fille, comme moi.

Raymond était touché de la simplicité du récit de cette excellente femme qui disait les choses comme elle les pensait, sans aucun artifice de langage, et dont la voix avait l'accent de l'honnêteté et de l'affection maternelle.

— Alors ça vient de là ? demanda la mère d'Alice.

— Oui, madame, répondit le capitaine de Coursades ; c'est cette obligation dans laquelle Adrien de Salverne se trouve de renoncer à l'armée qui l'afflige si cruellement et qui a compromis sa santé.

— Je m'en doutais, dit Mme Davoul, car j'ai bien compris que c'était un grand sacrifice pour lui qui est déjà capitaine, tout jeune encore, et qui sans doute, intelligent comme il est, aurait le plus bel avenir.

Il aime tant cette chère enfant qu'il ne veut pas, — c'est lui qui nous l'a dit, — pouvoir être séparé d'elle par les obligations militaires, être obligé de la quitter s'il venait à y avoir une guerre, et qu'il préférait donner sa démission.

— Il vous a dit cela ?

— Oui, monsieur.

— Ce sont les raisons qu'il vous a données ?

— Oui.

Raymond comprit alors que Mme Davoul, ainsi que Miette sans doute,

devait ignorer les règlements militaires concernant la dot exigée des femmes d'officier.

— Il y a un autre motif, dit-il, le seul qui soit absolument vrai.

— Lequel donc, monsieur ?

— C'est le règlement.

— Le règlement ! fit la mère d'Alice sans comprendre ce qu'il voulait dire.

— Oui, le règlement militaire qui lui défend d'épouser Mlle Verneuil.

— C'est possible !

— C'est la vérité, madame, répondit Raymond. Un officier ne peut épouser qu'une femme qui ait personnellement une fortune équivalente à son grade, une dot... Alors, le malheureux s'est trouvé placé entre son amour et sa carrière...

— Oui, oui... je comprends maintenant... Ah ! j'ignorais cela... cette chère enfant ne le savait pas non plus...

— Il fallait, poursuivit l'ami d'Adrien, qu'il choisît l'un ou l'autre, qu'il renonçât à celle qu'il aimait ou au brillant avenir qu'il avait devant lui...

— Pauvre garçon !

— C'est cette lutte qui l'a brisé, qui l'a abattu, qui le rend si triste... Car vous comprenez bien qu'on ne renonce pas ainsi sans douleur à une carrière que l'on a choisie par vocation autant que par devoir, lorsqu'on est, comme mon ami, fils et petit-fils d'officiers.

— Voilà donc la vérité !

— Cette nécessité de quitter l'armée le tue.

— Pauvre garçon ! répéta Mme Davoul avec un sincère accent de compassion.

— Voilà pourquoi j'ai pris sur moi de venir ici aujourd'hui, reprit Raymond de Coursades. J'aime Adrien comme un frère, et je voulais connaître celle à qui il a donné son cœur, celle pour qui il est prêt à renoncer à tout... Je voulais savoir s'il ne s'était pas follement épris d'une jeune fille qui le poussait elle-même à cette détermination qui l'accable...

— Oh ! monsieur, ne croyez pas cela, protesta vivement la mère d'Alice. Cette pauvre enfant ignore ce que vous venez de me dire ; moi-même je ne savais pas qu'il était défendu à un officier d'épouser une jeune fille comme elle.

— Je le sais, madame ; je l'ai compris. C'est par excès de délicatesse que mon ami de Salverne n'a pas voulu, ou n'a pas osé vous dire encore la vérité, j'en suis sûr. — Je suis heureux maintenant de n'avoir pas rencontré Mlle Verneuil, car je comprends que je lui aurais causé une peine profonde

— Allez, sanglotait Miette, je suis bien malheureuse!... (P. 968.)

en lui apprenant cela, et je me félicite de vous avoir vue, de vous avoir dit ce qui se passe, car j'étais très tourmenté sur le compte d'Adrien.

Maintenant vous savez la vérité. Vous auriez aussi bien pu l'apprendre si vous aviez causé avec quelqu'un qui connaisse les règlements militaires dont je vous parle.

— Comme il faut qu'il l'aime ! dit naïvement Mme Davoul.

Raymond se leva.

Il comprenait maintenant que tout ce qu'on tenterait sur Adrien de Salverne pour le détourner de cette affection serait inutile.

Il connaissait son caractère énergique et il sentait bien que sa résolution était irrévocable.

C'était évidemment pour que personne n'essayât de s'opposer à sa détermination qu'il n'en avait pas fait connaître le véritable motif.

Cependant, lorsqu'il eut pris congé de Mme Davoul et qu'il eut quitté cette maison, en suivant l'avenue de Clichy, il se disait :

— Il y a un moyen d'empêcher Adrien de donner sa démission, j'en suis sûr. Il aime trop cette jeune fille pour ne pas être prêt pour elle à tous les sacrifices, mais il y a en son cœur une autre affection contre laquelle rien ne saurait prévaloir.

Allons, peut-être réussirai-je ainsi !

CHAPITRE CXV

LE SERGENT PIERRE

Mme Davoul avait été vivement impressionnée par les révélations qui venaient de lui être faites.

Elle ne voyait en cela que l'exquise délicatesse d'Adrien de Salverne qui n'avait pas voulu faire connaître le véritable motif de sa résolution de quitter l'armée.

Elle sentait encore mieux combien il aimait Miette puisque c'était pour être à elle qu'il se sacrifiait.

L'excellente femme vaquait aux soins de son ménage et avait repris les préparatifs de son déjeuner en se livrant à ses réflexions, lorsque de nouveau la sonnette retentit.

Elle alla ouvrir.

— Tiens, Pierre ! s'écria-t-elle.

— C'est moi, ma tante, répondit la voix joyeuse d'un jeune homme.

— D'où sors-tu donc ?... Tu as fini ton temps ?... tu as quitté le service ? demanda la mère d'Alice en l'embrassant.

— Oui, fini, ou à peu près, répondit Pierre, car je suis en congé renouvelable en attendant ma libération.

Le neveu de Mme Davoul entra.

C'était un grand jeune homme, portant encore le costume de l'infanterie de marine, dont le visage offrait une grande ressemblance avec celui de sa tante.

Il était le fils d'Albert Lion, le frère de Mme Davoul, garde particulier de la propriété du comte de Varades.

Sa manche portait la sardine de sergent.

— Alors tu n'as pas encore vu ton père ? questionna la mère d'Alice.

— Non, ma tante, répondit Pierre Lion en posant son képi sur la table et en s'asseyant. — J'ai écrit au père que j'allais arriver un de ces jours, mais je ne pouvais pas lui préciser la date exacte, car on attendait la décision du Ministre de la marine pour partir.

— Tu ne lui as donc pas écrit de nouveau ?

— Non. J'étais avec des camarades, deux sous-officiers libérés en même temps que moi, des amis, le sergent-major Blondel et le fourrier Bouguarès, un gascon, et nous ne sommes pas venus directement. Il faut bien un peu s'amuser, n'est-ce pas ? quand on vient de tirer un congé de cinq ans.

Alors, raconta Pierre, de Toulon, nous sommes allés à Marseille, où nous n'avons fait que passer ; puis le fourrier a voulu à toute force nous emmener à son pays, à Narbonne, et ma foi, nous y sommes allés. Nous y sommes restés trois jours, Blondel et moi ; son père est vigneron, et je te promets qu'on s'est payé du bon vin qui est autre chose que celui de l'ordinaire. Voilà un pays que je retiens ! pense donc, du vin épatant, et nature, à six et huit sous le litre.

Mme Davoul souriait.

— Alors, fit-elle, tu t'es bien amusé ?

— Bédame, il faut bien ; ce n'est pas à la caserne du Mourillon, ou à Toulon, ni à Lang-Son, ni à Tuyen-Quan, ni à Madagascar que j'ai eu beaucoup l'occasion de rigoler pendant mon congé, tu penses bien.

Pierre Lion avait sur la poitrine, avec la médaille militaire, la médaille commémorative du Tonkin où il avait fait campagne avec son régiment, le 4e d'infanterie de marine.

— De la sorte, reprit Mme Davoul, ton père ne sait pas que tu es ici ?

— Non, il n'en sait rien, répondit le sergent. Mais je pense lui tomber devant mardi.

— Sans le prévenir ?

— Bien sûr, ça lui fera une surprise.

— Et tes amis, ils ne sont pas venus à Paris avec toi ?

— Non ; le sergent-major Blondel m'a laissé en route, car il est de Saint-Étienne et Bouguarès est resté à Narbonne. Il voulait bien venir à Paris, et ce n'est pas dit qu'il n'y vienne pas un de ces quatre matins, car il a un oncle qui est cocher, ou loueur de voitures, quelque chose comme ça, et il m'a même chargé d'aller lui souhaiter le bonjour de sa part. — Il est rue de la Tombe-Issoire, son oncle ; c'est-il loin d'ici ce patelin-là ?

— Oui, répondit Mme Davoul ; c'est tout à l'opposé des Batignolles : au quartier de la Glacière.

— Eh bien ! j'irai demain, il n'y a rien qui presse.

Mais, avec tout ça, en bavardant, reprit Pierre Lion, je ne vous demande pas des nouvelles de ma cousine Alice. Elle va toujours bien, n'est-ce pas.

— Oui, toujours.

— Et son amie, Mlle Miette ?

— Aussi ; elles sont sorties ensemble pour aller au cimetière de Passy, et je les attends.

Tu vas déjeuner avec nous, je pense ?

— Bien entendu, ma tante, répondit le sergent en riant, je suis venu à cette intention ; déjeuner, dîner et tout ce que vous voudrez... Je m'invite.

— Veux-tu prendre quelque chose en attendant ?

— Ce n'est pas la peine, merci ; j'ai pris une absinthe avec un fourrier à la place, en allant faire viser ma feuille de route.

***

La porte s'ouvrit.

Alice et Miette entrèrent et demeurèrent stupéfaites en présence du jeune sous-officier qu'elles ne s'attendaient pas à rencontrer.

— Ah ! ma petite cousine ! s'écria Pierre en se levant pour embrasser la fille de Mme Davoul.

— Pierre !... Oh ! quelle surprise !...

— N'est-ce pas ? — Ça va toujours bien, mademoiselle Miette, ajouta le sergent en serrant la main de la jeune fille.

— Oui, monsieur Pierre, toujours ; merci.

— Comment se fait-il que tu sois arrivé sans avoir écrit ? demanda Alice.

Pierre Lion répéta ce qu'il avait déjà raconté à sa tante.

Pendant ce temps, Mme Davoul prépara le couvert et bientôt on se mit à table.

Au cours du repas, le sergent d'infanterie de marine raconta sa campagne au Tonkin.

Il y avait deux ans et demi qu'il n'était pas venu à Paris, car sa dernière permission datait de l'époque de son départ pour la Cochinchine.

Puis il parla de ses projets.

Pierre était le fiancé d'Alice, et leur mariage était entendu depuis longtemps.

Tout jeunes, chez le père Lion, — au château du comte de Varades où Alice avait été élevée par son oncle et sa tante, les gardes de la propriété, — ils s'aimaient déjà.

Plus tard, lorsque Pierre s'engagea, à dix-huit ans, Alice lui promit de l'attendre.

Ils avaient renouvelé leurs promesses et retrempé leur amour, lorsqu'il vint à Paris, — caporal alors, — avant de s'embarquer pour le Tonkin.

Aujourd'hui Pierre était libéré.

— Que dira ton père ? demanda Mme Davoul. Il voulait que tu fasses ta carrière militaire.

— Eh bien ! répondit Pierre Lion, qu'est-ce qui m'en empêche ? — aujourd'hui, avec la nouvelle loi, les sous-officiers rengagés peuvent se marier.

— Alors tu rengageras ? dit Alice.

— Mais oui, ma petite cousine... Ça ne te fais donc pas plaisir d'avoir un petit mari dans les marsouins ?

— Si,... mais...

— Mais, quoi ?

— Tu partiras encore pour les colonies ?

— Plus souvent !... Il y a du nouveau avec les nouvelles lois militaires. On va mettre, à ce qu'il paraît, de l'infanterie de marine à Paris...

— Et c'est dans ce régiment que tu rengageras ?

— Juste, Auguste !

— Et alors, nous pourrons nous marier ?

— Parbleu !... Il n'y a aucun empêchement, car nous autres, les sous-officiers, ce n'est pas comme pour les officiers : il n'y a pas besoin d'avoir trente mille francs de dot.

Mme Davoul tressaillit en l'entendant.

Elle ne savait comment s'y prendre pour dire à Miette ce qu'elle avait appris le matin.

Elle aurait préféré ne pas lui parler de la visite qu'elle avait reçue, pressentant la peine qu'elle lui causerait et ne voulant pas en être cause elle-même.

Pierre lui rendait, sans le vouloir, le service de l'en dispenser.

— Comment, dit Alice, si tu étais officier, il faudrait que j'aie trente mille francs de dot pour que nous puissions nous marier ?

Miette écoutait avec une attention mêlée de vagues appréhensions.

C'était une véritable révélation qui se faisait pour elle.

— Oui, trente mille francs !

— Mais, dit Miette, tout le monde n'a pas cette somme.

— Alors, quand on s'aime, répondit le sergent, quand un officier veut quand même épouser une fille qui n'a pas le sou, il faut qu'il démissionne.

Ce fut comme un coup de poignard que la pauvre Miette reçut en plein cœur.

Elle porta la main à sa poitrine et pâlit affreusement.

Elle venait de comprendre pourquoi Adrien de Salverne voulait donner sa démission.

— Qu'avez-vous, Miette? dit Mme Davoul.

— Rien !... répondit-elle avec effort et avec embarras.

Tous les regards étaient fixés sur elle.

La pauvre enfant n'y put pas tenir plus longtemps et cachant son visage dans sa serviette, elle se mit à pleurer.

— Voyons, dit Alice, ne pleure pas !

Pierre ne comprenait pas la cause de ce chagrin.

Il fallut lui expliquer.

— C'est ce que tu viens de dire, fit Mme Davoul, qui l'a bouleversée ainsi.

— Moi, qu'est-ce que j'ai dit?...

— Tu ne pouvais pas savoir... Miette est pour ainsi dire fiancée à un officier... Enfin il y a un officier qui l'aime, un capitaine, M. de Salverne...

— Ah! je comprends! dit Pierre.

Et, tout contrarié d'être la cause de cette douleur, il prit la main de la jeune fille.

— Excusez-moi, mademoiselle Miette, dit-il. — Je ne savais pas... C'est en causant...

— Ça ne fait rien, monsieur Pierre, répondit la pauvre Miette en

découvrant ses yeux rougis de larmes. — Il aurait bien fallu que je le susse un jour...

Ah! je comprends maintenant, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, pourquoi M. de Salverne veut démissionner... C'est à cause de cette dot... C'est parce que je suis pauvre et que les règlements militaires lui interdisent d'épouser une fille sans dot... Il vaut bien mieux que je le sache!...

Mais les sanglots l'étouffaient.

Elle ne put continuer.

De nouveau elle cacha son visage dans ses mains et se remit à pleurer abondamment.

Mme Davoul, qui était assise à sa droite, l'attira à elle, plaça la tête de la jeune fille sur son sein et l'embrassa comme une excellente mère, en essayant de la consoler.

— Ne pleurez pas comme ça, ma chère petite, dit-elle. — Vous vous faites du mal!

— Allez, sanglotait Miette, je suis bien malheureuse!... Ah! je le sentais bien, dès les premiers jours... lorsque j'ai connu M. de Salverne... vous vous le rappelez?...

— Oui, c'est vrai.

— J'avais des pressentiments... Je comprenais bien que je n'étais pas faite pour être aussi heureuse...

— Voyons, Miette, dit Alice, ne pleure pas ainsi.

— C'est-il malheureux tout de même, fit Pierre Lion. Et c'est moi qui suis cause de ça!

— Non, monsieur Pierre, répondit Miette. Un autre me l'aurait bien dit, allez.

Voilà pourquoi M. de Salverne veut donner sa démission, ajouta-t-elle avec une douloureuse amertume. Il ne voulait pas me dire le véritable motif... Il disait que c'était pour ne pas me quitter... C'est parce que je ne suis pas riche!...

— Mais il n'y a peut-être rien de cassé, dit alors le sergent qui crut avoir trouvé un moyen de consoler la jeune fille en lui rendant l'espoir. — Il y a bien des femmes que des officiers ont épousées sans dot... Du moment que l'officier a de la fortune, ça suffit; il épouse qui il veut. Il constitue à sa fiancée la dot réglementaire et tout est dit.

Cette considération nouvelle n'était pas de nature à calmer le tourment de la pauvre fille.

Elle ignorait quelle était la situation de fortune d'Adrien de Salverne, car jamais elle n'avait causé de cela avec lui.

— Mais je l'aime, te dis-je ! déclara le capitaine de Salverne avec exaltation. (P. 973.)

Mais elle n'aurait pas accepté ce sacrifice.
Elle n'aurait pas voulu qu'il se dépouillât pour elle.
— Non, dit-elle, je n'accepterais pas cela.
— Pourquoi ? insista Pierre. Ça se fait tous les jours.
— Non... jamais !
— Eh bien ! dit Alice, M. de Salverne démissionnera.

— Et ce serait à cause de moi qu'il aurait fait ce sacrifice, qu'il aurait brisé sa carrière!

— Il a peut-être un autre motif.

— Non, je le comprends aujourd'hui, répondit Miette, c'est le seul motif de cette démission qu'il veut donner... et j'ai bien vu combien cette résolution l'affligeait, car depuis quelque temps il n'est plus le même... vous l'avez vu comme moi... Il est sombre, il est triste... On sent qu'il y a quelque chose qui lui pèse et qu'il ne veut pas avouer... N'est-ce pas, maman Davoul?

— Oui, c'est vrai, répondit l'excellente femme; je ne peux pas dire le contraire.

— C'est peut-être pour cela qu'il ne vient plus comme autrefois, ajouta Miette dans un déchirant sanglot.

— Pourquoi? demanda Alice.

— Parce qu'il n'ose pas me dire la vérité... parce qu'il ne peut se décider à donner sa démission et qu'il lui en coûte de reprendre sa parole...

— Oh! Miette, tu n'y penses pas, dit la fiancée de Pierre Lion; c'est mal ce que tu dis là. Il faudrait que M. Adrien ne t'aimât plus...

— Qui sait?

— Tu ne le penses pas!

— On ne songe pas à tout, surtout quand on ne sait pas les choses, poursuivit Miette. Mais je comprends maintenant le sens de la lettre qu'il m'a écrite avant-hier. Il a du travail, dit-il, qui le tient loin de moi... c'est parce qu'il n'ose pas venir...

— Non, non, tu te trompes.

— Il disait qu'il donnerait sa démission tout de suite, et maintenant il parle de ce travail qu'il fait au Ministère de la guerre et qui le tiendra longtemps... Il ne veut pas abandonner la tâche qu'il a acceptée des chefs qui ont eu confiance en lui... et aussitôt après il démissionnera... tu vois bien qu'il cherche à reculer!...

— Non, non, je t'assure, dit Alice, ce n'est pas ça.

— Va, ce n'est pas moi qui lui rappellerai sa promesse, ce n'est pas moi qui le pousserai à quitter l'armée... maintenant surtout que je sais la vérité. J'ai trop bien compris la douleur que cette perspective lui causait... Je l'aime trop pour accepter ce sacrifice... que voulez-vous, je n'étais pas née pour être heureuse!...

— Allons, voyons, ma petite Miette, dit Mme Davoul, ne vous tourmentez pas ainsi!... ne dites pas ces choses-là!... qui sait si tout ne s'arrangera pas?

— C'est impossible!

— On ne sait pas, mademoiselle Miette, dit Pierre Lion, j'ai vu plus épatant que ça... J'ai vu mon commandant qui était dans le même cas que votre amoureux : sa fiancée n'avait pas un radis. Eh bien! un beau jour elle a fait un héritage d'un parent qu'elle ne connaissait même pas. Allez, ça n'a pas traîné. Quinze jours après on faisait la noce!

— Mais moi, répondit Miette, je n'ai aucune famille, aucun parent...

— Ça ne fait rien!... on hérite tout de même des fois.

— Et puis, ajouta-t-elle avec une indicible amertume, M. de Salverne en aimera une autre...

— Vous n'y pensez pas, Miette, dit Mme Davoul.

— Tu es folle, dit à son tour Alice. Ce garçon qui t'adore, qui ne voit que toi.

— Mais il appartient à un monde où les jeunes filles riches et jolies sont nombreuses...

Oh! laissez-moi! Non, je ne serai jamais heureuse!... Jamais!... jamais!...

Pauvre enfant! pensa Mme Davoul.

Et tous, par les plus tendres exhortations, par les plus douces paroles, s'efforcèrent de la consoler.

Miette ne les entendait même pas.

Absorbée par sa douleur, elle ne cessait de dire :

— Non, ce n'était pas fait pour moi!... C'était trop beau!... Mon Dieu, pourquoi me faire tant souffrir?

CHAPITRE CXVI

LE TROUBLE DU CŒUR

Raymond de Coursades n'était pas encore satisfait du résultat qu'il avait obtenu.

Il s'était donné pour mission d'empêcher son ami Adrien de Salverne de quitter l'armée et il était fermement résolu d'arriver à son but.

Pour cela, il emploierait tous les moyens qui s'offriraient à lui, car il était convaincu qu'il rendrait ainsi à Adrien le plus grand service.

Il connaissait bien son caractère.

Il savait bien que, quel que soit son amour pour cette jeune fille, de

Salverne ne renoncerait qu'avec la plus grande peine à l'armée, qu'en s'imposant le plus douloureux sacrifice.

Aussi, dans l'après-midi, quand Raymond se retrouva avec son ami, il saisit la première occasion pour ramener la conversation sur ce sujet.

— Il faut réellement, mon cher, lui dit-il, que tu aies complètement perdu la tête pour avoir songé à donner ta démission dans le but d'épouser une jeune fille qui est certainement digne de ton amour, je veux bien le croire, qui a toutes les qualités, qui est honnête... mais que tu n'aimes peut-être pas autant que tu le crois.

Adrien fut surpris de ce langage.

— Que veux-tu dire? questionna-t-il. Tu crois que je ne l'aime pas?

— Est-ce que l'on sait jamais si l'on aime!

— Mais, mon cher ami, cette seule résolution n'en est-elle pas la preuve?

— Elle est la preuve de ta folie, répondit le fils du baron de Coursades, ou si tu préfères, de ton aveuglement. — Naturellement, tu crois aimer cette jeune fille parce que tu la désires... Sans t'en rendre compte, tu es fasciné par sa beauté, et pour elle tu es prêt à faire toutes les sottises, y compris celle de démissionner, la plus grande de toutes, celle que tu regretteras amèrement ensuite et qui empoisonnera toute ta vie.

— Non, dit Adrien, tu ne sais pas ce qui se passe en mon cœur, je t'assure.

— Il s'y passe la même chose que dans le cœur de tous les amoureux, de tous ceux qui croient aimer, de tous ceux que la passion égare.

— Écoute, Raymond, dit le jeune officier gravement, tu sais quelle amitié j'ai pour toi et tu permettras à cette amitié, puisque tu sais ce que j'ai résolu de faire, de t'expliquer ma conduite.

— Voyons.

— Je ne te dirai pas que la carrière militaire a été pour moi, depuis ma plus tendre enfance, l'objet de tous mes vœux, de toutes mes aspirations; tu le sais. Tu sais combien j'aime l'armée; tu as été témoin de mon bonheur lorsque j'ai vu mes efforts si brillamment récompensés et que j'ai été promu au choix en même temps que toi.

— Eh bien! alors, riposta le capitaine de Coursades, n'avoueras-tu pas que pour te résoudre à abandonner cette carrière que tu aimes tant, il faut que tu sois dans un moment d'égarement.

— Non... crois-le, répondit Adrien. Cet amour auquel tu ne veux pas croire, il faut bien qu'il soit sincère, il faut bien qu'il soit vrai, il faut bien qu'il soit devenu le but unique de ma vie pour que je lui sacrifie ainsi tout ce que j'ai de plus cher!

— C'est ton aveuglement, mon cher, qui te fait raisonner ainsi, répondit Raymond.

— Non.

— Tiens, mon cher ami, puisque tu veux bien avoir confiance en moi, permets-moi de te dire tout ce que je pense.

— Dis, je t'écoute.

— Tu veux démissionner; n'est-ce pas?

— Il le faut.

— Parce que tu aimes une jeune fille sans fortune, qui n'a pas la dot exigée par les règlements.

— Oui, oui, je l'aime.

— Eh bien! fais un retour sur toi-même avant de donner suite à ce projet; cherche à te rendre compte de ce que tu éprouves réellement.

— Mais je l'aime, te dis-je! déclara le capitaine de Salverne avec exaltation.

— Jusqu'à ce jour cet amour auquel tu crois n'a jamais été soumis à aucune épreuve, reprit Raymond de Coursades. Tu as connu cette jeune fille et tu t'es senti attiré vers elle...

— N'est-ce pas de l'amour?... N'obéissai-je pas à cette impulsion instinctive du cœur qui me guidait?... Qu'est-ce donc que l'amour, si ce n'est cela?... Une folie, disais-tu? un égarement?... Mais ce n'est pas follement, ce n'est pas en égaré que je me suis mis à l'aimer... C'est lentement que l'amour est éclos en mon âme... C'est avec les lueurs de la raison que j'ai reconnu un jour que je l'aimais, et même qu'à mon insu, je l'aimais déjà depuis le premier jour... Tu vois donc bien que je l'aime? Conviens-en. — A quelle épreuve veux-tu donc soumettre cet amour?... peut-il y en avoir une plus décisive que de lui sacrifier cette carrière que j'aime plus encore que tu peux le croire?

Raymond de Coursades avait laissé parler son ami sans l'interrompre, car il voyait que c'était la passion qui l'inspirait.

Alors, quand il eut achevé :

— Rien jusqu'ici, dit-il, n'est venu s'opposer à ton amour; mais suppose que tu sois séparé de Mlle Verneuil pendant longtemps... suppose que la guerre éclatant aujourd'hui, tu partes avec nous, que tu sois longtemps loin d'elle... Suppose encore, si tu veux, que ton père, ton brave père, vive encore et que ce soit lui qui te défende de la revoir...

— Eh bien! répondit Adrien, rien de ce que tu viens de dire ne serait capable de détruire mon amour. Loin d'elle, je l'aurais toujours présente à mon esprit; ma pensée s'élèverait à chaque instant vers elle... sur le champ de bataille, son amour doublerait mon courage, car en défendant

contre l'ennemi l'honneur de mon pays, c'est aussi mon amour que je lui disputerais... Et si quelqu'un me défendait de la revoir, elle, si j'étais obligé de lui obéir, comme à mon père, mon cœur garderait fidèlement son souvenir jusqu'au jour où, libre enfin, délivré de toute contrainte, je pourrai la rejoindre et lui dire : « Je t'aime toujours!... Je t'ai gardé mon cœur et je te le rapporte!... Je suis à toi pour la vie! »

— Et elle? fit Raymond.

— Elle!

— Oui, elle. — Es-tu sûr qu'elle t'aimerait encore?

— Elle!... oh! oui... oui!

— Comment veux-tu que je crois qu'elle t'aime, puisqu'elle te laisse faire une semblable folie!

— Mais elle ignore tout.

— Tu ne lui as pas dit quels étaient les motifs de ta résolution.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas... Parce que je suis sûr qu'elle ne voudrait pas y consentir.

Alors, Raymond de Coursades, voyant qu'il n'arrivait à rien, changea de tactique.

Son visage devint plus grave.

— Adrien, dit-il, je t'ai parlé de ton père. Le colonel de Salverne est mort à Magenta, tué pour la défense du drapeau. Il était le fils du général de Salverne, ton grand-père, dont les cendres glorieuses reposent aux Invalides avec celles des braves dont la France est si justement fière.

Le jeune capitaine se sentait ému à ses souvenirs qui faisaient vibrer son cœur.

— Si ton père vivait, reprit Raymond en regardant son ami dans les yeux, si ton grand-père vivait aussi, s'ils étaient là tous les deux à ma place, irais-tu dire au colonel et au général de Salverne : « Je renonce à vous suivre... Je veux quitter cette carrière glorieuse que vous m'avez donnée avec votre sang... Je suis un de Salverne dégénéré qui renonce à l'épée pour les beaux yeux d'une fille... Je ne suis pas votre fils! » — Leur tiendrais-tu ce langage?

Adrien ne répondit pas.

Son visage était devenu subitement pâle.

Le langage de son ami l'avait impressionné profondément.

Alors le capitaine de Coursades reprit :

— Et si tu avais le cynisme de leur dire cela, si tu venais leur avouer à eux, les braves qui ont donné leur sang pour la France, que tu renonces

à continuer la tradition glorieuse de ta famille pour épouser une fille que le hasard a jetée sur ta route, sais-tu ce qu'ils te répondraient?

Le colonel et le général de Salverne t'accableraient de leur mépris!... Ton père et ton grand-père te maudiraient, ils te renieraient, ils te chasseraient!... Ils te tueraient pour s'épargner la douleur et l'opprobre que tu voudrais leur infliger!

Et alors, c'est parce qu'ils ne sont plus là, c'est parce qu'ils sont morts, c'est parce que tu n'as plus à craindre leur malédiction et leur colère que tu songes à faire ce que tu n'oserais même pas leur avouer!

Puis, quittant le ton impétueux et l'accent plein d'indignation qu'il avait pris en s'animant, Raymond de Coursades poursuivit sur le ton le plus fraternel et le plus affectueux :

— Non, je ne peux pas croire cela, Adrien. J'ai plus d'estime pour toi!... Je te crois toujours digne du nom que tu portes!...

Écoute : en somme, rien ne presse. Réfléchis. Consulte ta conscience. Écoute la voix de ceux dont je t'ai parlé, de ceux qui t'ont tant aimé, qui te voient peut-être du monde où habite leurs âmes, et qui sauront bien parler à ton cœur!...

Mais, pour que tu puisses entendre cette voix, il faut que ton esprit ne soit pas troublé par cette passion qui t'égare... Ce n'est que dans le recueillement absolu que tu l'entendras. — Abstiens-toi pour quelque temps, jusqu'à ce que tu aies pris une résolution définitive, irrévocable, de revoir cette jeune fille. — Soumets ton amour à cette épreuve... Pèse entre elle et ceux qui t'ont fait ce que tu es... Tu sauras alors ce que tu dois faire.

***

Adrien de Salverne s'était senti complètement bouleversé par les paroles de son ami.

Son cœur et son esprit étaient en proie à un trouble indicible.

Il souffrait horriblement.

Le souvenir de son père et de son grand-père avait réveillé en lui des sentiments que l'amour avait amoindris, qu'il avait pour ainsi dire étouffés.

Il n'osait plus aller au cimetière, porter des fleurs sur la tombe qui lui était si chère, comme s'il redoutait d'entendre cette voix dont Raymond lui avait parlé, cette voix qui lui reprocherait sa désertion.

Il redoutait aussi d'y rencontrer Miette et de faillir, saisi par de nouvelles forces d'amour, à la parole qu'ils s'étaient donnée.

Il avait besoin de calme et de recueillement, et il ne pouvait les trouver.

Il aurait voulu n'avoir jamais connu cette adorable jeune fille qui, malgré tout, il le sentait bien, était maîtresse de sa vie, pour qui il se sentait capable de tout.

Le malheureux avait peur de lui

Il aurait voulu ne plus vivre pour n'avoir pas à prendre une résolution, pour n'être pas obligé de faire un choix entre son affection filiale et son amour.

Le soir, en rentrant chez lui, Adrien de Salverne trouva une lettre sur sa table.

C'était Jean Renaud qui l'avait reçue et qui l'avait placée là pour qu'il la vît à son tour.

Il déchira l'enveloppe et il lut :

Le duc et la duchesse d'Azergues prient M. le capitaine de Salverne de leur faire l'honneur de dîner chez eux le 25 décembre, jour de Noël.

On dansera.

CHAPITRE CXVII

PROJETS DE FÊTES

De tous côtés, on s'occupait des préparatifs du réveillon, que l'on comptait célébrer joyeusement.

A Cormeilles, nos excellents amis, chez qui aujourd'hui un peu de joie était apparue, c'est Tistin Mouredu qui en était l'organisateur comme il en avait été le promoteur.

On n'avait jamais célébré aucune fête jusqu'à ce jour chez Léon des Roselles, car le malheureux père avait l'âme trop endolorie ; mais aujourd'hui il semblait régénéré.

Depuis qu'il avait avoué à Magali qu'il était son père, son cœur avait été délivré de la douleur qui l'opprimait ; il se sentait revivre, car il goûtait réellement pour la première fois les joies ineffables de la paternité, affranchi désormais de toute contrainte.

Il était heureux et son bonheur rayonnait autour de lui, communiqué à tous ceux qui l'aimaient et qui avaient si affectueusement compati à ses peines.

— Ce sera, mes chers enfants, ajouta-t-il, la fête de vos fiançailles ! (P. 979.)

Aussi Mouredu avait profité de l'occasion.

On avait passé des fêtes trop tristes les années précédentes, ainsi que Mlle Mercier le lui avait raconté; car, c'est vrai, la tristesse paraît encore plus sombre aux jours de fête à ceux qui sont affligés et qui savent que partout règnent la joie et la gaité.

On ferait le réveillon cette année.

Léon y avait souscrit volontiers.

Magali paraissait si heureuse.

La pauvre enfant n'avait jamais fait un seul réveillon en sa vie.

— Té, laissez-moi faire, mon commandant, avait-il dit, je me charge de tout. Je veux vous faire un réveillon à la provençale, comme on fait chez nous, vé!... et vous m'en direz des nouvelles!

Léon des Roselles lui avait donné carte blanche.

Son bonheur se doublait de celui qu'il voyait goûter par tous ceux qui étaient auprès de lui.

— D'abord, exposa Tistin, je vais vous faire une de ces bouillabaisses numéro un, une bouillabaisse de gourmand, avec la purée de vives et de *musclés*.

— De *musclés!*... interrogea Mlle Mercier en souriant. Qu'est-ce donc que ça?

— Des *musclés*, vous connaissez pas ça!... répondit Mouredu; c'est des moules, pardi.

— Ah! des moules.

— Des moules de Toulon, en provençal on y dit de *musclés*.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette bouillabaisse avec une purée? questionna à son tour Léon des Roselles.

— Ah! ça, mon commandant, c'est une invention de mon père. Il n'y a rien comme ça, vé, pour vous faire une bouillabaisse épatante. Alors c'est une bouillabaisse que le bon Dieu et la bonne Mère n'ont jamais mangé la pareille.

Té, je vais vous expliquer la chose : Quand vos poireaux et votre oignon sont un peu revenus dans l'huile, qu'ils commencent à être dorés; quand vous avez ajouté de l'eau, un peu d'ail, quelques pommes d'amour, une feuille de laurier, et tout ce qu'il faut pour assaisonner, vous faites partir *alorsse* à grand bouillon, pas vrai? en faisant un feu de tous les diables. Bon! *alorsse* vous préparez dans un morceau de vieille toile une demi-livre de petites sardines toutes vivantes, là, *qué la quoué li boulèguo*, des « vives », comme nous y disons à Marseille, avec une douzaine de moules de Toulon, de ces « bons » moules de rocher avec la tache blanche sur le coin de la coquille; vous attachez bien tout ça dans le morceau de toile et zou! vous le mettez dans la bouillabaisse. Vous y mettez en même temps trois ou quatre petites « langoustettes », une ou deux douzaines de « favouilles », et laissez bouillir. — Ah, bien!... *alorsse*, quand tout ça a bien bouilli, vous avez votre poisson tout prêt, qué : une belle rascasse, un « gournaou », un saint-pierre, un beau loup, deux petits « rouquaous » et une jolie tranche de fiela. Vous laissez cuire ça pas plus de dix minutes et vous enlevez. — Espère, c'est pas fini. *Alorsse* vous prenez les vives et

les muselés qui sont dans le petit morceau de toile et vous les passez dans le tamis, vous les *esquichez* jusqu'à ce que toute la chair soit en bouillie et bien passée; vous retirez votre poisson et vous délayez votre purée dans le bouillon. Ah! capon de bon sort, je vous réponds que ça y donne un fameux goût à votre bouillabaisse, et que quand vous mangerez vos tranches arrosées avec ça, vous lécheriez même le dessous de la marmite, *voui*, c'est moi que je vous le dis!

Tout le monde riait au seul aspect de l'entrain et de la conviction que notre méridional mettait en exposant sa recette.

— Mais, dit Léon, ce doit être excellent, en effet.

— *Escellent!*... fit Tistin, *Esquis,* divin, mon capitaine!... Ah! le père Mouredu, un vieux pêcheur de Martigues, il connaissait son affaire.

— Vous ferez venir tout cela de Marseille? dit Mlle Mercier.

— Té, bien sûr; c'est pas à Paris que je trouverai ce poisson, il y en a qu'à Marseille. J'écris à Julien, un collègue de la Madrague, la concurrence à Roubion, et il m'enverra tout ce qu'il faut. Il a un parc, Julien, comme j'avais à l'Estaque, et le poisson toujours vivant.

— Mais, dit Paul des Roselles, vous ne nous ferez pas manger que la bouillabaisse, pour le réveillon?

— Ah, *pechère!*... Tout le gros souper, comme on fait à Marseille, répondit Mouredu. La dinde rôtie avec des grosses truffes dans le ventre; des choux-fleurs à la provençale avec une sauce blanche que c'est pas de la colle, comme on fait à Paris avec de la farine : une sauce à l'ail et au lait... le gâteau de Savoie avec des fruits confits tout autour, à chaque étage de la tour, et le petit Jésus en sucre, au bout, dans un bouquet de fleurs; du nougat rose à la vanille, du nougat blanc à la pistache, et du nougat noir; la « pompe » avec quelques bonnes bouteilles de vin cuit, et puis des dragées, des pralines, des papillotes, des fondants, de tout, car le réveillon, à Marseille, c'est surtout le dessert.

Et à minuit, ajouta notre ami, nous ferons la crèche, — je la ferai venir aussi, — avec des *santons, l'angi bouffareou,* et les rois mages, comme nous faisions du temps du père Mouredu.

— Eh bien! dit à son tour Léon des Roselles, en même temps que ce « gros souper », dont ce brave Mouredu vient de nous donner le menu, nous célébrerons une autre fête...

Paul et Magali avaient déjà deviné, aux regards que l'officier de marine leur avait adressés.

— Ce sera, mes chers enfants, ajouta-t-il, la fête de vos fiançailles!... Une fête intime, toute de famille, toute entre nous seuls, au milieu de ceux qui vous aiment.

Et il ajouta, en s'adressant particulièrement à son neveu :

— Je veux te donner une juste compensation; je t'ai demandé de ne faire part à personne de ton mariage jusqu'au jour où sera terminé la procédure que j'ai été obligé d'engager, mais je veux que cela ne soit pas un obstacle ni un retard à la joie que vous vous promettez tous les deux. Les fiançailles consacrent les promesses du cœur.

Heureux au delà de ce qui peut se dire, Magali et Paul, la main dans la main, se pressaient tendrement et ne savaient comment remercier celui qui leur témoignait une telle affection.

Léon reprit :

— Veux-tu inviter de ma part à cette fête de famille tes amis M. de Salverne et M. de Coursades, qui doivent être tes témoins?

— Volontiers, mon oncle, répondit le jeune homme. Je serai heureux de leur faire connaître ma fiancée.

— Et moi bien heureux aussi de revoir ces jeunes gens que j'ai perdus de vue depuis si longtemps.

* * *

A l'hôtel de la rue de Grenelle, ce n'était pas le réveillon que l'on préparait.

On avait renoncé à cette traditionnelle fête de famille de la veille de Noël, depuis la mort du père de Claudius.

On fêterait seulement la Noël, le jour même, par un dîner somptueux et par une brillante soirée.

De nombreuses invitations avaient été faites.

M. de Lizieux avait questionné José sur ses intentions à cet égard.

— Où comptes-tu faire le réveillon cette année? lui avait-il demandé un jour, à Bougival, en présence de Palmyre.

— Ma foi, je ne sais pas encore, répondit le jeune homme avec une nuance d'embarras et de dissimulation.

— Tu ne vas pas réveillonner avec Pélago et avec tes amis?

— Je ne crois pas... Oh! le réveillon, déclara le fils de Carmen, toute une nuit autour d'une table, ça n'a rien de drôle ni de bien réjouissant!... Je n'aime pas beaucoup ces fêtes-là!

Puis il demanda :

— Et vous deux, est-ce que vous faites le réveillon?

— Ce n'est plus de notre âge, répondit l'amant de Palmyre.

M. de Lizieux avait déjà arrêté ce qu'il ferait dans la nuit de la veille de Noël avec sa maîtresse.

Palmyre avait l'intention de s'amuser et elle lui en avait fait part.

Elle voulait revoir, ne serait-ce que par un coin, cette vie de plaisirs qu'elle avait goûtée autrefois à Paris.

Ce jour-là, elle irait réveillonner joyeusement avec son amant, ou plutôt « faire la noce », selon l'expression dont ils s'étaient servis tous deux.

Ils passeraient la nuit à Paris.

Théâtre, souper fin en cabinet particulier et nuit à l'hôtel comme des amoureux, tel était leur programme.

José méditait d'autres projets.

Il ne s'en était ouvert à personne.

Son plan, du reste, n'était pas encore bien nettement arrêté.

Il pouvait être modifié selon des circonstances qu'il lui était impossible de prévoir, et même qui ne dépendaient pas de lui.

Pélago, qui tenait à s'amuser, comme en toute occasion qui se présentait, l'avait interrogé sur ses intentions.

Elle aurait voulu que son amant offrit, en son luxueux appartement de la rue Marbeuf, une fête qui aurait été le digne pendant de celle donnée pour sa « crémaillère ».

Mais José avait refusé.

Il avait dit pour excuse :

— J'ai promis à mon père de faire le réveillon avec lui.

— Ah! une fête de famille! fit ironiquement Pélago.

— C'est le véritable caractère du réveillon.

— Avec messe de minuit!... Je ne croyais pas ton père de cette trempe-là.

— Mais qui te parle de fête de famille et de messe de minuit? s'écria José. C'est à Bougival, chez Palmyre, que l'on doit faire le réveillon.

Mais le fils de l'aventurière espagnole dit cela d'un air si peu convaincu que la rouée Pélago conçut aussitôt un soupçon

— Toi, pensa-t-elle, mon petit, tu manigances quelque chose de louche!... Si tu crois que je coupe dans ton réveillon paternel, tu te trompes.

Et elle répondit avec quelque dépit :

— Ça va être bien gai pour moi!

— Tu peux bien réveillonner avec Bertha, si tu tiens à t'amuser, suscita José de Lizieux.

Il tenait sans doute à ce que sa maîtresse fut occupée quelque part en cette nuit de Noël.

— Bertha est comme moi; elle sera seule. Le capitaine de Coursades

est invité chez l'oncle de Paul, qui fait le réveillon à sa campagne de Cormeilles.

Et elle ajouta :

— Enfin, je verrai Bertha; puisque nous serons veuves toutes deux, nous nous amuserons ensemble.

— C'est ça, dit José. Vous pourrez aller au théâtre, au bal, où vous voudrez.

***

David, le petit groom de José de Lizieux, avait été chargé d'une mission importante.

Si l'amant de Pélago tenait à être libre dans la nuit de la veille de Noël, c'est qu'il avait formé le projet de la consacrer à Luce d'Azergues.

Elle lui avait promis de s'échapper de nouveau et elle voulait voir avec lui ces établissements de nuit, dont elle entendait parler chaque jour dans les journaux mondains, et qui exerçaient sur sa vicieuse imagination une fascination irrésistible.

Elle voulait s'offrir le spectacle de ces folles orgies qu'elle pressentait, de ces plaisirs dont elle avait eu un aperçu dans les pages de quelques romans légers qu'elle lisait dans sa chambre.

Quelle occasion plus belle que la nuit du réveillon, en laquelle tout le Paris joyeux fait la fête!

C'est ce qu'avait pensé José.

Il l'avait écrit à Luce, en lui détaillant à plaisir toutes les séductions de cette nuit.

Il avait mêlé à cette description de brûlantes déclarations de son amour, et il avait fait remarquer à Luce quel attrait cette nuit ainsi passée aurait pour eux, passant inconnus au milieu de cette cohue bruyante et jouisseuse des amoureux de toute classe, semblables eux-mêmes à ces amants qu'ils coudoieraient sans les connaître.

David avait remis la lettre à Zoé et l'indigne fille de Jane l'avait reçue.

Elle l'avait lue et relue plusieurs fois, avec le malsain prurit de la chair en éveil et les libidineuses concupiscences de son âme façonnée pour le mal.

Oui, tout cela l'attirait.

C'était une occasion superbe, introuvable ensuite, de voir cette vie nocturne de la capitale du plaisir.

Et quoi de plus facile pour elle que de s'échapper?

On ne faisait pas le réveillon à l'hôtel de la rue de Grenelle; on se

coucherait même de bonne heure en prévision de la fête splendide qui devait avoir lieu le lendemain.

Les domestiques seraient presque tous sortis.

Luce avait accepté et elle avait écrit ces seuls mots sur un bout de papier parfumé :

C'est entendu. J'accepte.

L.

Zoé avait remis ce billet à David.

Dès lors, José de Lizieux n'avait songé qu'à ce qu'il pourrait faire en cette nuit de Noël.

Il avait envoyé son petit nègre, chargé de dire à la femme de chambre de Luce que sa maîtresse n'avait à se préoccuper de rien et qu'elle trouverait son coupé, conduit par David lui-même, au coin de l'Esplanade, où il attendrait à partir de neuf heures.

Le groom, malin comme un singe, n'avait pas tardé à s'acquitter de la commission.

Il avait fait choix de la boutique d'un marchand de vins où il passait ses soirées, attendant Zoé qui était toujours sûre de le trouver.

Chaque soir, José lui demandait :

— Eh bien!... as-tu une réponse?

— Rien *di* nouveau, *mossiou*, répondait le jeune Abyssin.

— Tu n'as pas vu Zoé?

— Non, *mossiou*.

Enfin, le 23, David arriva avec un visage épanoui par un large sourire découvrant ses dents blanches comme l'ivoire et les yeux brillants, agrandis par la joie.

Il avait sûrement une bonne nouvelle.

Sans attendre d'être interrogé :

— *Mossiou*, dit-il, c'est fini.

— Comment! interrogea le fils de Carmen. Que veux-tu dire?

— J'ai *vou Zoué*.

— Ah!... alors.

— A *nouf houres* et *dimie*, *mossiou*.

— Bon, à neuf heures et demie demain soir. Tu attelleras toi-même le coupé et tu viendras me prendre au cercle à neuf heures.

CHAPITRE CXVIII

LA VEILLE DE NOEL

Ce soir de la veille de Noël, José de Lizieux était réellement malheureux au baccara.

Il perdait tout ce qu'il jouait.

— Allons, se dit-il, le proverbe est vrai : « Heureux en amour, malheureux au jeu ». Alors, tant mieux !

Il regarda la pendule, qui ne marquait encore que huit heures et demie.

Il s'impatientait.

Il se décida à jouer encore, malgré sa déveine, pour tromper l'attente, et il jeta des louis à chaque coup tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre, en se promenant fièvreusement derrière les joueurs assis.

De nouveau il perdit.

Que lui importait ! — l'argent ne comptait pas pour lui.

Enfin, neuf heures.

Il descendit.

David était là, avec une exactitude militaire, raide dans sa livrée, correctement assis sur son siège en cocher de grand style, le fouet et les guides en mains.

Aux cocardes du turban du cheval, il avait mis du lilas blanc, et il en avait également une fleur à la boutonnière.

Sans dire un mot, José monta dans le coupé et le cheval partit à une vive allure.

A peine la voiture était-elle arrêtée depuis quelques instants à l'angle de la rue de Grenelle, que Luce arriva.

Zoé l'accompagnait.

— Me voici ! fit-elle joyeusement.

Le timbre de sa voix était légèrement troublé par les appréhensions dont elle avait été saisie en s'échappant.

Elle sauta dans la voiture.

Le coupé était tout petit, à deux places seulement.

Il n'entrait pas dans les intentions de José de Lizieux d'emmener Zoé avec lui ce soir-là.

Cela ne pouvait se faire.

— Madame est magnifique, appuya la couturière, et elle porte le travesti à merveille! (P. 991.)

Il l'avait fait comprendre à Luce.

Elle avait accepté et il était convenu que sa femme de chambre l'attendrait dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin qui, comme toutes les autres, resterait ouverte toute la nuit à cause des solennités religieuses de Noël.

C'est là qu'elle la retrouverait pour rentrer à l'hôtel.

Aussi elle lui dit :

— C'est entendu... à Saint-Thomas-d'Aquin.

Et elle expliqua la chose à José en lui racontant son escapade, dès que la voiture se fut mise à rouler.

Personne n'avait rien vu.

On la croyait en train de dormir tranquillement.

Tout le monde était couché à l'hôtel, sauf quelques domestiques, à la cuisine, qui avaient à faire des préparatifs pour la fête du lendemain.

Puis elle demanda :

— Où me menez-vous donc?

— J'ai fait, répondit José, un programme qui aura sûrement votre approbation.

— Dites.

— D'abord, nous allons faire un léger dîner chez Durand, dans ce restaurant de la Madeleine que vous avez vu l'autre jour.

— En cabinet particulier ?

— Oui.

— Que ce sera amusant!... et puis ?

— Ensuite nous irons au bal masqué.

— Où ?

— A Bullier, le bal des étudiants.

— Un bal masqué ! fit Luce en regardant sa toilette, une ravissante toilette de ville que recouvrait un long manteau à pèlerine.

— J'ai pensé à tout, répondit le fils de Carmen. Un costume vous attend chez une couturière.

— Ah ! vraiment !...

— Un costume d'odalisque qui vous ira à ravir ; on l'a fait sur mes indications, exprès pour vous, et j'ai choisi ce travestissement-là parce que c'est le plus commode à faire sans prendre de mesures.

— Et puis... et puis ?

— Au bal, nous nous amuserons comme des fous. Personne ne pourra vous reconnaître, car vous aurez le visage dissimulé sous un loup. — Après, nous irons souper au pavillon d'Ermenonville qui reste ouvert toute la nuit.

— Vous me montrerez tout.

— Oui, tout.

— Il y aura des femmes ?

— Sans doute... Nous en verrons tant que nous voudrons. Songez donc, en cette nuit de réveillon...

— Oui, oui, fit Luce avec joie. — Oh ! nous allons bien nous amuser !...

— Et bien nous aimer, n'est-ce pas ? ajouta José d'une voix passionnée.

Il passa son bras autour de la taille de la jeune fille.

— Oui... dit Luce, mais il faut être sage... J'ai eu confiance en vous, vous le savez...

— N'est-ce donc pas être sage que de s'aimer?... Vous le savez bien, mais je ne puis m'empêcher de vous le redire... Et vous, Luce, redites-le-moi encore, comme vous me l'avez si bien écrit !...

Il la pressait contre son cœur, ayant pris l'une de ses mains et l'attirait à lui pour l'embrasser.

— Oui, fit-elle, je vous aime !...

— Et nous nous aimerons toujours ainsi !

— Oui.

— L'un à l'autre... n'est-ce pas?

Luce ne répondit plus.

Grisée par la musique charmeuse de sa voix au timbre chaud et coloré, elle l'écoutait.

— C'est le véritable amour, celui-ci, reprit le fils de Carmen, l'amour des amants, celui qui n'est pas de convention comme dans le monde... l'amour à deux, sans témoins... n'est-ce pas, Luce?

Vous voulez bien que je vous aime ainsi ? demanda-t-il encore en voyant qu'elle se taisait. — Vous voulez bien que je sois pour vous comme un amant qui n'a d'autre bien que son idole, qui ne vit que pour elle, qui ne vit que par elle... qui ne voit rien au delà de la maîtresse adorée à laquelle il donne tout, son cœur, sa vie, ses pensées et son âme ?... Quel amour peut être comparable à celui-là ?

Et, ayant lentement approché son visage de celui de la jeune fille, tout en parlant avec cette passion que sa présence développait et exaltait, il lui donna un baiser brûlant qui fit couler en leurs veines un sang ardent comme de la lave.

Alors, après ce baiser, Luce se reprit.

Elle se dégagea doucement de son étreinte, jetant des regards à la dérobée, à travers les glaces des portières, comme pour s'assurer qu'on ne la voyait pas.

— Vous n'êtes pas raisonnable, dit-elle.

— Luce !... dit José de Lizieux, votre amour n'est donc pas comme le mien ?

— Oui, je vous aime comme vous avez dit, répondit la jeune fille.

— Eh bien ! alors ?...

— Mais... vous êtes impatient...

— Est-ce que l'amour calcule ?

— Tenez-vous !... nous voici arrivés.

La voiture venait, en effet, de ralentir sa course et elle s'arrêta devant la porte du restaurant.

***

Pélago se méfiait de son amant, car ses soupçons avaient été éveillés par ses réponses manquant de franchise.

Elle était sûre que José lui avait menti en lui disant qu'il allait faire le réveillon chez son père, à Bougival.

Elle avait voulu s'en assurer.

D'abord, elle était allé trouver son amie Bertha et elles avaient convenu qu'elles iraient, toutes deux, s'amuser seules.

Ce n'était pas difficile.

Il y avait des bals masqués partout.

Elles loueraient deux costumes et elles iraient danser.

Ensuite, si elles trouvaient deux galants cavaliers qui leur offriraient à souper, elles accepteraient sans se faire prier, puisque leurs amants avaient jugé à propos de faire le réveillon sans elles.

Mais, auparavant, Pélago voulait savoir ce que José allait faire.

Elle tenait à avoir la preuve de son mensonge.

A six heures, elle dînait chez Bertha, rue Blanche, et, aussitôt le repas terminé, elles partirent toutes deux à pied.

Elles vinrent à la rue de Courcelles.

Au moment où elles arrivèrent, David sortait avec le coupé pour aller prendre son maître.

— Fixée ! dit aussitôt Pélago.

— Tu as compris ? demanda Bertha.

— Parbleu !... David ne s'est pas mis ainsi en grande tenue, il n'a pas attelé le petit coupé de José et mis des fleurs au cheval pour aller se balader tout seul, j'imagine.

— Bien sûr.

— Donc, José n'est pas à Bougival.

Puis, elle dit joyeusement :

— Ah ! il s'amuse !... Eh bien, nous allons aussi nous en payer !

— Tu as raison.

Et aussitôt les deux amies résolurent d'aller louer des costumes pour aller au bal.

Pélago proposa :

— Tu ne sais pas ?... allons à Bullier, comme autrefois, au bon temps du Quartier.

— Oh ! oui, approuva Bertha, il y a si longtemps !

— Le *Médicis* est loin ?...

— Pour sûr !

— Nous retrouverons les pipos, les étudiants... pas ceux qui nous connaissent, mais d'autres tout aussi gais.

— Oui, oui, allons !

Et elles prirent un fiacre qui les conduisit chez un costumier.

Elles trouvèrent deux costumes de pierrettes, très frais, l'un en satin rose, l'autre en satin bleu.

Ils leur allaient à merveille.

Un loup les rendait méconnaissables, car elles ne tenaient pas à se faire voir, pour ne pas compromettre leur position.

Dès qu'elles eurent les costumes, elles se rendirent rue Blanche, pour s'habiller, et de là à Bullier.

Pélago et Bertha se proposaient de bien s'amuser à ce bal qu'égaie la folle jeunesse des écoles.

* * *

José de Lizieux avait retenu un cabinet particulier au restaurant de la place de la Madeleine et commandé à l'avance un dîner léger, car il se proposait, comme nous le lui avons entendu dire, de souper ensuite avec Luce d'Azergues dans un des établissements mondains du bois de Boulogne.

Luce, d'ailleurs, n'avait pas faim.

Elle était trop préoccupée par les circonstances de sa fugue et enfiévrée par le milieu dans lequel elle se trouvait.

Elle s'était dépouillée de son manteau, de son boa, de son manchon et de son chapeau, et elle était apparue au fils de Carmen dans toute la sveltesse de sa taille de jeune fille gracieuse, élégante, dans une adorable toilette de drap gris souris garni d'acier.

José, qui l'avait aidée à se dévêtir, passant ce qu'elle quittait au garçon, ne put s'empêcher, dès qu'ils furent seuls, de vouloir l'embrasser, la trouvant désirable ; mais la jeune fille se défendit.

Pendant le dîner, auquel ils touchèrent fort peu l'un et l'autre, — car José, non plus, n'était pas en appétit, uniquement préoccupé par la présence de Luce et absorbé par l'amoureuse passion que ses dérobades attisaient, — ils ne causèrent que de ce qui se passait dans les restaurants de nuit.

Luce, curieuse, émoustillée, voulait tout savoir.

Elle se faisait raconter des épisodes de cabinets particuliers, des joyeuses orgies auxquelles José avait assisté, l'écoutant avec plaisir, avec une âpre volupté mêlée de désirs, heureuse comme en un roman qui se

passait sous ses yeux, comme en une intrigue dans laquelle elle jouait un rôle.

Elle écoutait les rires bruyants, les gais éclats de voix des dîneurs et des dîneuses des salons voisins, cherchant à comprendre ce qui se passait, essayant de percevoir ce qu'on disait.

Des bruits de baisers arrivaient aussi à ses oreilles et elle riait, pleine d'une folle joie.

Elle laissait alors José se rapprocher d'elle et elle s'abandonnait, entraînée par l'exemple, permettant ces baisers qu'elle prohibait tantôt, et rendant parfois ceux que le fils de Carmen lui donnait lorsqu'il les lui réclamait avec insistance.

Puis, elle fut bientôt lasse.

Elle avait déjà assez vu cette partie de la vie de plaisirs qui s'écoule dans les cabinets particuliers.

Elle voulait voir autre chose.

Le bal l'attirait.

Elle était heureuse à la seule pensée de ce travestissement qu'elle allait prendre et qui lui permettrait de se mêler, sans être reconnue, à cette foule jeune et joyeuse d'hommes et de femmes.

Elle se délectait à la pensée de voir un coin de ce gai Quartier Latin dont elle avait tant entendu parler.

On partit.

Le coupé attendait et conduisit Luce et José chez une couturière de la rue du Quatre-Septembre, qui avait préparé le costume d'odalisque.

La maison à laquelle José s'était adressé était précisément celle que nous connaissons, celle où travaillaient Miette et Alice Davoul.

C'est à elles deux que le costume de Luce avait été confié, car elles étaient les plus habiles ouvrières de la maison, celles qui travaillaient le plus légèrement, ce qui est indispensable avec ces fragiles étoffes, avec la gaze et le crêpe de Chine, qui exigent que l'ouvrage paraisse à peine avoir été touché.

En raison de l'heure tardive à laquelle on devait venir prendre ce costume, la couturière avait fait rester les deux amies, pour qu'elles l'essayassent elles-mêmes à la personne à laquelle il était destiné.

Conduite par Miette et par Alice dans un salon d'essayage, Luce échangea sa toilette contre l'oriental déguisement.

Rien n'y manquait : ni les sequins dorés pour la coiffure, ni les croissants pour les oreilles, ni les babouches aux broderies d'or, ni le burnous en bourre de soie pour servir de sortie de bal.

La piquante et originale physionomie de Luce, qui n'était pas dépourvue de quelque beauté, que la jeunesse et la malice embellissaient du reste, se prêta admirablement à ce costume qui lui donna une grâce indicible et qui la rendit absolument séduisante.

Elle se regarda dans une grande psyché, pour juger de l'effet.

Puis elle parut dans le salon où José de Lizieux l'attendait.

— Oh!... s'écria l'amant de Pélago. Épatante!... absolument épatante!

— Vous trouvez? dit Luce, heureuse de ces compliments qu'elle sentait bien mérités.

— Un chic suprême!... hein! ai-je eu une idée, là?

— Madame est magnifique, appuya la couturière, et elle porte le travesti à merveille!

— Pourquoi ne vous déguisez-vous pas aussi? demanda Luce.

— Non, je suis plus à mon aise en habit... Et puis, qu'importe qu'on me reconnaisse!

Venez!

Il l'emmena.

Miette et Alice, qui avaient préparé un paquet avec les vêtements de la jeune fille, les suivirent ainsi que José les en avait priées, et déposèrent le paquet dans la voiture.

Puis elles partirent, se dirigeant vers l'avenue de Clichy, où Mme Davoul les attendait.

— Vous connaissez, dit Luce, des maisons où les ouvrières sont jeunes et gentilles?

— Je suis venu là au hasard, répondit-il.

Il ne voulut pas avouer qu'il connaissait cette maison de couture, parce qu'il avait une maîtresse qui s'y servait et qu'il l'y avait accompagnée quelquefois.

— Il y en a une, reprit Luce, celle qui a les yeux bleus... Je ne sais où j'ai vu cette figure-là.

Elle pensait à Magali qu'elle avait vue une fois au Salon avec Mlle Mercier, et qui, brune et jolie comme sa sœur à qui elle ressemblait de la façon la plus frappante, n'avait avec elle pour toute différence que la couleur des yeux, bleus chez l'une, vert clair chez l'autre.

— Ah!... fit José. — Elle est jolie, la petite.

— Oui, bien jolie! dit Luce avec une nuance d'envie.

— Mais moins belle que vous, reprit aussitôt le fils de Carmen,

surtout avec ce costume qui vous rend absolument ravissante, qui vous divinise...

— Comme les houris du paradis de Mahomet, n'est-ce pas?

— Plus belle encore!

— Flatteur!

— Non, je suis sincère!

— Et mon loup? demanda Luce.

— Le voici.

Le jeune homme tira une petite boîte de la poche de son pardessus et en sortit un loup de velours noir orné d'une barbe en dentelle de Chantilly.

Luce le prit.

— Vous me direz quand nous serons près d'arriver, dit-elle, pour que je le mette.

La voiture traversait la Seine, en ce moment, sur le pont au Change.

— Nous voici sur la rive gauche, répondit le fils de l'Espagnole, mais Bullier est au bout du boulevard Saint-Michel. Dans moins d'un quart d'heure nous y serons.

— Que ce doit être gai, ce bal d'étudiants!

— D'une gaîté folle! c'est ce qu'il y a de plus amusant à Paris. — Par exemple, vous en entendrez sans doute de raides avec ces filles...

— Les grisettes?

— Il n'y a plus de grisettes; c'était bon au temps de Murger. Aujourd'hui ce sont des étudiantes qui, en ville, coiffent le béret des écoles, comme leurs amants, et des filles de brasserie...

— Mais elles seront déguisées?

— Toutes, et avec des costumes originaux, vous verrez.

— Nous n'y sommes pas encore? demanda la fille de Jane, impatiente.

— Non; ceci est le café Vachette. Tenez, voici des déguisés que nous retrouverons sûrement tout à l'heure à Bullier.

Il montrait deux femmes couvertes d'amples pelisses, la tête enveloppée dans d'épaisses mantilles de dentelles, le visage caché sous un loup protecteur.

Par l'entrebâillement de leurs pelisses, on voyait des échappées de leurs costumes bleu et rose.

Deux jeunes gens étaient avec elles, l'un en turc et l'autre en polichinelle jaune.

On se serait dit en plein carnaval.

Le cheval filait bon train sur la montée du boulevard Saint-Michel,

Elle vit en même temps l'odalisque qu'il avait à son bras. (P. 998.)

et quelques minutes après on aperçut les multicolores illuminations et les rampes de gaz de l'Établissement chorégraphique de la rive gauche.

Luce avait rapidement ajusté son loup.

José l'aida à s'envelopper dans le burnous et ils descendirent du coupé.

— Tu nous attendras, dit le fils de Carmen au petit nègre.

Et, offrant son bras à la jeune fille, il la fit entrer dans le bal.

CHAPITRE CXIX

LE RÉVEILLON

Quel contraste entre la gaîté folle et bruyante de cette fête et le bonheur suave et honnête qui présidait ailleurs, dans la coquette villa de Cormeilles-en-Parisis.

Autour de la table de famille, servie avec cette copieuse abondance du Midi, se trouvaient assis tous ceux que l'affection unissait.

Les deux seules personnes qui ne connaissaient pas les antécédents douloureux de la vie de ce père, presque complètement heureux aujourd'hui, — Raymond et Adrien, — étaient deux amis intimes de Paul des Roselles.

Il les avait amenés avec lui et leur avait présenté sa fiancée.

Les deux officiers croyaient, comme tout le monde, que Magali n'était que la pupille de Léon des Roselles.

En présence de la sœur de Miette, Adrien de Salverne ne put se défendre d'une émotion puissante.

Cette ressemblance l'avait frappé au premier aspect.

En Magali il retrouvait, trait pour trait, dans tous les détails adorables de sa beauté, celle qu'il aimait si tendrement.

En sa voix il reconnaissait le son de celle de Miette.

Magali était de la même taille qu'elle, de la même corpulence, absolument pareille en tout.

Les regards seuls donnaient à son gracieux visage une expression différente, sans doute à cause de la nuance des prunelles.

A table, Adrien se trouva assis en face de la jeune fille, placé entre Mlle Mercier et Norine, et il était tenu sous un charme dont il était incapable de se défendre.

Il ne pouvait en détacher ses regards; il la contemplait par moment, lorsqu'elle ne le voyait pas, en une sorte d'extase.

Quand Magali avait les yeux baissés, il aurait juré que c'était Miette qu'il avait devant lui.

Il lui semblait que c'était Miette qu'il retrouvait dans un monde autre que celui où il l'avait connue, Miette telle qu'il l'aurait voulue pour qu'elle pût être à lui.

La bouillabaisse, reconnue exquise, même par nos Parisiens qui

n'avaient jamais goûté à ce plat national de la Provence, valut les plus sincères et les plus chaudes félicitations à Mouredu.

C'était le quartier-maître lui-même qui avait voulu la préparer.

Cela n'avait pas fait le bonheur de Norine qui s'était chargée du repas, avec Mariic, — devenue un véritable cordon bleu, — car Tistin mettait tout en l'air dans la cuisine et dérangeait tout le monde.

Mais enfin le résultat était excellent et l'on applaudit.

La cuisine provençale, déclara-t-on unanimement, avait du bon.

Les choux-fleurs à la sauce blanche eux-mêmes étaient délicieux, malgré l'appréhension qu'avait Paul des Roselles pour ce mélange d'ail et de lait, qu'il reconnut cependant avoir goûté un jour précédent dans la brandade.

Le gâteau de Savoie, expédié par Castelmuro, le premier confiseur de Marseille, était majestueux avec ses cinq étages superposés, ornés de fruits confits formant d'artistiques décorations, et semblable à une tour de Babel élevée à la conquête du ciel de la friandise.

Comme il n'est pas, en Provence, de réveillon complet sans le chant des Noëls anciens, Mouredu demanda la parole pour Norine qui chanta d'une voix très agréable la jolie romance du pâtre qui a entendu les anges annoncer la naissance de Jésus :

Vèni d'aousi
Su leï Coulino
Dé cants pouli,
Dé vouès divino
Qué m'an ravi.

Et Tistin lui-même, avec une superbe voix de baryton, chanta la chanson du bohémien de la vieille *Pastorale* qui fait, depuis tant d'années, les délices des vrais provençaux.

Ces chants pittoresques, en cette langue colorée et expressive, pleine d'images délicates, charma tellement tous les auditeurs qu'on pria Mouredu et Norine de chanter encore d'autres Noëls, et avec la meilleure grâce, heureux du reste de faire admirer cette vieille tradition de leur pays, heureux aussi de retrouver les lointains souvenirs de leur enfance, ils dirent le duo de l'aveugle et de *Tistoun*, son fils, qui, selon la légende provençale, vont avec les bergers, à Bethléem, adorer le Sauveur.

Magali se retrouvait aux jours de son enfance passés à l'Estaque, lorsque Mouredu et Norine l'avaient menée voir *La Pastorale* au Théâtre Chave.

Lorsqu'on se sépara, chacun était sous l'impression de cette délicieuse

soirée, pleine des joies les plus douces, en ce milieu fait des affections les plus pures.

Adrien surtout en emportait un inoubliable souvenir.

L'adorable visage de Magali, confondu avec celui de Miette, était profondément gravé en son esprit.

Raymond de Coursades, qui l'avait observé pendant toute la soirée, comprenait à peu près ce qui se passait en lui.

Il était heureux de l'avoir vu témoin de l'amour de leur ami et de cette adorable jeune fille, et il était persuadé que ce spectacle avait produit sur lui une salutaire impression.

Adrien se disposait ainsi, pensait-il, pour goûter le même bonheur que Paul des Roselles, ce bonheur avouable que donne l'affection d'une jeune fille digne de soi, à saisir la première occasion qui se présenterait à lui et à oublier, espérait-il aussi, le rêve irréalisable d'épouser celle dont l'amour exigeait le sacrifice de sa carrière.

***

A Bullier, l'orchestre jouait les polkas les plus brillantes, les quadrilles les plus échevelés, les valses les plus entraînantes.

Luce avait quitté son burnous au vestiaire, avec le pardessus de José.

Ils se promenaient tous deux dans le bal.

Luce regardait curieusement tous les costumes, elle écoutait tous les propos, ne se sentant pas choquée par leur gauloiserie et leur crudité pittoresques.

Elle assistait aux folâtres ébats de cette jeunesse bruyante et amoureuse; elle se mêlait avec délices à cette vie à outrance; elle se délectait et elle se grisait.

On admirait son costume, frais, riche, seyant à merveille, bien différent de tous ceux qui passaient auprès d'elle.

Elle voulut danser, entraînée par l'exemple.

Luce valsait dans la perfection.

Légère comme un sylphe et gracieuse comme une almée, José en était fier, car elle attirait les regards.

Il ne voyait qu'elle.

Il ne remarquait pas que, depuis quelques instants, il était suivi par deux pierrettes, l'une en satin bleu, l'autre en satin rose, qui avaient valsé à ses côtés avec un polichinelle jaune et un Turc.

Nos lecteurs n'ont pas hésité à reconnaître, sous les loups de velours

de ces pierrettes, Pélago et Bertha entrevues tantôt au café Vachette, sous leurs larges pelisses et leurs sombres mantilles.

La maîtresse de José de Lizieux et son amie étaient disposées à s'amuser cette nuit-là, comme elles l'avaient dit.

Après avoir eu la preuve du mensonge de son amant, Pélago avait voulu revoir les brasseries du Quartier, celles qui avaient survécu, comme la *Cigarette*, le *D'Harcourt* et la *Terre-de-Feu*, et les autres, de création récente, parsemées aujourd'hui dans toutes les rues, depuis la Seine jusqu'au Panthéon, de la Halle aux vins au Luxembourg.

C'est à la brasserie de la rue Racine qu'elles s'étaient fait conduire par leur fiacre, avant d'aller à Bullier.

Bertha savait qu'une de ses amies s'y trouvait encore, Louisette, une pimpante petite brune qui aurait eu plus de chance si elle avait eu moins de cœur.

Mais elle s'était mise à aimer un carabin, interne aujourd'hui à la Pitié, qui n'avait aucune fortune.

Elle s'était attachée à lui et elle avait eu un enfant qu'elle faisait élever à la campagne, chez ses parents, et c'est pour le bébé qu'elle travaillait.

Bonne fille, tous ceux qui la connaissaient l'aimaient au Quartier.

Sa clientèle d'étudiants l'avait suivie du *Médicis* à la *Cigarette* où elle servait depuis trois ans déjà, et dans les longues soirées d'hiver, ses tables, surchargées de soucoupes, ne désemplissaient pas un seul instant.

C'était un bonheur pour Bertha et pour Pélago de revoir une ancienne camarade.

Dans la brasserie, les deux amies trouvèrent des étudiants qui se proposaient de fêter joyeusement la nuit de Noël et qui, entre deux punchs, eurent vite fait leur facile connaissance.

Ils avaient résolu l'un et l'autre de se déguiser pour aller à Bullier.

Pélago et Bertha les acceptèrent pour cavaliers et les attendirent pendant qu'ils allèrent revêtir leurs costumes à leur hôtel, rue Monsieur-le-Prince.

Avec eux elles vinrent au café Vachette, où des amis devaient les trouver, car c'est en bande que l'on avait fait le projet d'aller au bal.

Alors, en arrivant à Bullier Pélago reconnut, dans la file des voitures qui attendaient les danseurs, le coupé de José et le petit nègre, raide et empesé dans sa livrée, qui causait avec d'autres cochers.

Protégée par son loup, David ne pouvait pas la reconnaître.

José était donc aussi à Bullier.

Il était avec une femme, sans doute.

Dès qu'elle fut entrée, Pélago chercha son amant dans tous les groupes.

Il y avait, cette nuit-là, tant de monde et une telle cohue qu'elle mit longtemps à l'apercevoir.

José, nous le savons, était en frac.

Enfin Pélago le découvrit.

Elle vit en même temps l'odalisque qu'il avait à son bras.

Elle chercha, d'après la taille, d'après ce que le costume lui permettait de voir, à reconnaître celle qui se cachait sous ce loup, mais elle fut obligée de convenir qu'elle ne la connaissait pas.

L'ancienne fille de brasserie était vivement intriguée.

— Voilà donc ce réveillon de famille!... fit-elle sans colère, car, en réalité, elle n'avait aucun amour pour José.

— Oui, il est joli, le réveillon, répondit Bertha. Tu vois que nous avons bien fait de ne pas nous gêner.

— Je te crois. — Ah! le monstre, il me soutiendra qu'il était à Bougival avec son père!

— Ce qu'il sera attrapé quand il saura que nous l'avons vu.

— Que je voudrais savoir avec qui il est! dit Pélago.

— Tu es jalouse?

— Tu te moques de moi!... Jalouse de son argent, voilà!... Mais je me fiche pas mal de lui. Il peut bien courir tant qu'il veut.

— Oui, mais à ce jeu-là un homme trouve un jour une femme pour laquelle il vous lâche. Je sais ce que c'est, moi!

— Eh bien! qu'elle s'avise de me l'enlever, cette Mauresque, et elle verra s'il fait bon de s'y frotter... Oh! mais que je voudrais donc bien savoir qui elle est!

— Attends, José ne peut pas nous reconnaître, dit Bertha. Peut-être qu'à un moment elle retirera bien son loup.

Et les deux femmes se mirent à suivre Luce et José, les épiant sans qu'ils s'en doutent pendant qu'ils dansaient ou pendant qu'ils se promenaient, s'asseyant ensuite près d'eux quand ils se firent servir du champagne, ne les perdant pas de vue un seul instant.

***

Après une dernière polka, Luce et José songèrent à partir.

Ils avaient à peine passé une heure au bal.

Luce était promptement rassasiée. Elle voulait voir, elle voulait con-

naître cette vie dont elle était curieuse, mais elle se lassait vite d'y séjourner.

Ils partirent.

Pélago et Bertha les suivirent à travers la foule avec leurs cavaliers, qui se laissèrent volontiers conduire par elles, les trouvant originales et amusantes.

Mais, arrivées après Luce et José au vestiaire où se pressaient alors de nombreux arrivants, elles ne purent avoir assez tôt leurs vêtements et, lorsqu'ils arrivèrent sur le boulevard, le coupé conduit par David avait déjà disparu.

Pélago ne renonça pas pour cela à sa poursuite.

C'était le moment ou jamais de chercher à savoir quelle était la femme qui se trouvait avec José, car cela pouvait se découvrir en sachant où elle demeurait.

Alors Pélago s'adressa à l'un des cochers qu'elle avait vu causer peu auparavant avec David.

— Vous avez vu ce coupé de maître et ce petit cocher nègre? demanda-t-elle.

— Oui, répondit le cocher avec un accent gascon bien caractérisé.

— Il était à une femme en Mauresque et à un monsieur en habit, n'est-ce pas?

— C'est cela.

— Savez-vous où ils sont allés? avez-vous entendu donner une adresse au cocher?... Tenez, prenez ceci.

Elle donna une pièce d'or.

— J'ai entendu, dit le cocher.

— Ah!... fit Pélago, heureuse. Où donc?

— Le monsieur a dit : « Au pavillon d'Ermenonville. »

Puis il ajouta :

— Faut-il vous y conduire? j'ai un landau.

— Allons-y, dit l'amie de Bertha. En route!... Ah! nous allons rire!

CHAPITRE CXX

LA MAITRESSE DE JOSÉ

Le cocher auquel Pélago venait de s'adresser n'était autre que notre ancienne connaissance Aristide Bouguarès, l'ami de Tistin Mouredu.

Le Narbonnais, quoique entrepreneur de chars de promenade, et loueur de voitures aujourd'hui, se payait ainsi parfois ce qu'il appelait de petites aubaines.

Ancien cocher, il avait en quelque sorte la nostalgie du siège.

L'hiver, les nuits de bal surtout, il sortait volontiers avec une de ses voitures, un landau ou un grand coupé, toujours bien propre, bien entretenu, aux allures de voiture de grande remise, attelé de ses deux plus beaux chevaux, d'anciens pur-sang ayant achevé depuis longtemps leur carrière.

Ce soir-là il attendait des clients, devant le bal Bullier, bien certain de ramener un joyeux quadrille de réveillonneurs.

Les deux chevaux de Bouguarès filèrent si rapidement que le landau passa la porte Maillot à quelques mètres seulement du coupé de José de Lizieux, et que, sans l'ordre de ralentir qu'il reçut, il serait arrivé en même temps que lui au pavillon d'Ermenonville.

A peine descendus de voiture, Luce et José étaient montés dans le cabinet qu'on leur avait réservé.

L'indigne fille de Jane avait alors le visage découvert, abrité seulement par le capuchon de son burnous.

Au bruit du landau qui roulait dans l'allée, elle s'était retournée et se trouvant un instant en pleine lumière; Pélago l'avait vue et l'avait reconnue sans hésitation.

— Elle ! s'écria-t-elle.

— Qui donc ? demanda Bertha.

— Oh ! c'est trop fort.

— Tu la connais ?

— Pour sûr !

— Dis donc vite.

— Attends... tout à l'heure !... oh ! la garce !... je n'en reviens pas !...

La maîtresse de José était furieuse.

Elle connaissait Luce d'Azergues qu'elle avait vue plusieurs fois aux courses, que José lui-même lui avait montrée.

On conduisit les quatre nouveaux arrivants dans un cabinet particulier, précisément voisin de celui qu'occupaient Luce d'Azergues et José de Lizieux.

Les deux jeunes gens étaient déjà à peu près au courant de ce qui se passait ; ils savaient que Pélago avait découvert son amant avec une autre femme, car, pendant le trajet, la maîtresse de José et son amie avaient complété le récit à peine commencé à Bullier.

La passion qu'elle lui avait inspirée se développait en lui et grandissait à chaque instant. (P. 1006.)

Ils s'égayaient fort de l'aventure, très bien disposés, du reste, à s'amuser.

Bertha avait hâte de savoir quelle était la femme que Pélago venait de reconnaître.

Le garçon attendait la composition du menu.

L'un des étudiants consulta Pélago et son amie.

— Commandez ce que vous voudrez, répondit la maîtresse de José de Lizieux.

Puis, dès que le polichinelle jaune et le turc eurent donné leurs ordres, Bertha impatiente interrogea.

— Alors... dis donc ? qui est-ce ?

Pélago écoutait, cherchant à percevoir ce qui se passait de l'autre côté de la cloison.

— Tu ne t'en douterais jamais, répondit-elle d'une voix dans laquelle vibrait encore sa colère. — C'est la fille du duc, cette petite péronnelle que M. de Lizieux veut faire épouser à José !

— Elle !... Pas possible !

— Oui, elle, Mlle Luce d'Azergues !... Oh ! je ne trompe pas, va ; je la connais bien... Il me l'a assez montrée chaque fois que nous la rencontrions à Longchamp, à Auteuil, à l'Opéra, partout... Je l'ai assez vue les jours où il ne me menait pas au pesage parce que mademoiselle y était avec sa famille, avec le comte et la comtesse de Bellegarde, son oncle et sa tante...

— C'est épatant ! s'écria Bertha.

Et Pélago, s'adressant aux deux jeunes gens, dont l'étonnement était également fort grand, poursuivit :

— Voilà les mœurs de ce que l'on appelle le grand monde, tenez !... Voilà une fille noble, la fille d'un duc, millionnaire je ne sais combien de fois, élevée dans toutes les règles, et non pas comme nous qui avons poussé au hasard, ne sachant des fois pas comment... Elle s'échappe de chez elle, car je ne peux admettre que cela, pour venir avec un homme qui lui a fait la cour, qui lui a plu et qui a demandé sa main !... C'est indigne !

— Non, dit le Turc, c'est très drôle !... C'est excessivement amusant !

— Mais oui, ajouta le polichinelle, c'est tout à fait réjouissant !... c'est dévissant !...

— Allons donc ! reprit Pélago, c'est bon pour nous de nous amuser, de faire la noce avec des hommes... Nous ne faisons tort qu'à nous-mêmes... Nous n'avons pas derrière nous une famille... c'est dégoûtant, tenez !

— Je suis bien de ton avis, approuva Bertha.

Mais la maîtresse de José changea alors de ton :

— Et moi, dit-elle, qui ai été assez bête pour croire ce qu'ils me disaient, lui et son monteur de coup de père, quand ils me faisaient croire que José épouserait la fille du duc d'Azergues !...

— Un mariage à la mairie du vingt et unième arrondissement, dit le polichinelle jaune.

— Je t'en ficherai du mariage, attends un peu ! s'écria Pélago avec un geste dans la direction de la cloison derrière laquelle se trouvait son amant.

— Écoute donc, fit Bertha qui s'était rapprochée de la séparation.

Il y eut un instant de silence.

Bertha, l'oreille collée contre la tapisserie, essayait de comprendre ce qui se passait de l'autre côté.

Elle ne percevait que des murmures affaiblis, des bruits étouffés par les tentures, le vague son des voix dont les paroles n'étaient pas distinctes, et le rire argentin de la jeune fille qui, par moment, s'élevait.

— Si j'allais leur tomber devant ?... dit Pélago qui était plus jalouse qu'elle ne l'avouait.

— Laisse donc, répondit Bertha. — Tu as bien d'autres moyens de te venger.

— Bien sûr, approuva le Turc, qui avait été depuis le début de l'aventure le cavalier de Pélago, il n'en manque pas des moyens de se venger : œil pour œil, dent pour dent.

— Parbleu ! approuva Bertha.

Pélago souriait.

— Et vous, demanda le polichinelle en s'adressant à la maîtresse de Raymond de Coursades, vous n'avez pas aussi à vous venger ?

— Je suis sûre, répondit-elle, que mon amant ne me trompe pas ce soir ; il est en famille, à la campagne, à un dîner de fiançailles... Ah ! les autres jours, je ne dis pas ; il ne vient pas me raconter ses fredaines.

— Eh bien ! il faut faire comme lui : nous ne lui dirons rien, n'est-ce pas ?

* * *

Luce et José, sans se douter de l'attention dont ils étaient l'objet, savouraient un souper exquis dont le menu avait été savamment combiné.

Ils n'étaient pas assis en face l'un de l'autre comme au restaurant de la place de la Madeleine, mais du même côté de la table.

Luce était plus gaie qu'auparavant.

Entraînée par les exemples qu'elle avait eus sous les yeux, au cours de cette soirée, elle imitait les filles qu'elle avait vues.

Cette existence de plaisir la fascinait.

Elle enviait le bonheur de ces femmes qui ne songent qu'à s'amuser et à aimer.

Elle se délectait en cette vie inconnue pour elle, qui l'avait attirée et dont elle goûtait maintenant à loisir.

Elle semblait faite pour cela tant elle avait su s'y assimiler complètement, et elle était si parfaitement à son aise dans ce rôle nouveau, et longtemps envié, qu'il aurait été impossible au garçon qui servait de ne pas la prendre pour une des joyeuses soupeuses qu'il avait coutume de voir.

Le champagne en tisane était le seul vin que José avait demandé pour arroser ce souper.

Les coupes de mousseline ne désemplissaient pas.

José et Luce causaient et riaient, entraînés tous deux par les libations.

On aurait absolument dit un amant et une maîtresse, tendrement épris l'un de l'autre.

Luce avait renoncé maintenant à réprimer les ardeurs amoureuses de son compagnon de plaisirs.

Elle s'abandonnait à ses baisers et elle s'était même mise, petit à petit, à y répondre.

Il ne lui semblait plus seulement qu'elle jouait un rôle, comme elle l'avait désiré, dans un roman de la vie réelle; elle subissait l'attraction que le fils de l'Espagnole avait exercé sur elle, cette attraction qui le lui avait d'abord fait remarquer, puis qui l'avait poussée à répondre à ses billets amoureux, et qui lui avait fait désirer ensuite de l'avoir pour partenaire dans cette galante aventure qu'elle avait brûlé de connaître.

Entraînée maintenant par les épisodes divers qu'elle venait de traverser, elle était saisie, — peut-être à son insu, — d'une passion véritable qui la poussait à ne plus se contenter du rôle de spectatrice qu'elle avait rempli jusqu'à ce moment.

Après avoir vu, après avoir appris, elle s'exerçait à démontrer qu'elle avait compris et qu'elle avait retenu ces leçons séduisantes et faciles; elle voulait établir qu'elle n'était pas inférieure à celles qu'elle avait vues, ni moins habile en l'art d'amour que les professionnelles prêtresses de Cythère qu'elle avait toujours enviées.

Elle était suffisamment formée déjà par sa perverse précocité aux séductions amoureuses, et son jeu se corsait du piquant que lui donnait sa jeunesse et de la haute saveur résultant de sa qualité même de fille du plus grand monde.

José de Lizieux savourait, surtout en son orgueil et en sa fatuité, un des plaisirs les plus exquis qui lui eussent été donnés jusque-là.

Il s'exaltait à mesure que Luce se prêtait davantage à son rôle nouveau.

La passion qu'elle lui avait inspirée se développait en lui et grandissait à chaque instant.

A la fin du souper, ses regards dénotaient l'ardeur qui était en lui, attisée par les provocations de celle qu'il s'était déjà habitué à considérer comme sa maîtresse.

Luce le sentait aux baisers qu'il lui donnait et aux frissons de volupté qui, lorsqu'elle était entre ses bras, couraient en tous ses membres.

Une circonstance devait les pousser à bout l'un et l'autre.

Il fallait que Luce quittât son costume de bal et qu'elle reprit ses vêtements.

José avait envoyé chercher par un garçon le paquet qui avait été déposé dans la voiture.

Cette opération ne pouvait se faire que dans le cabinet où l'on se trouvait, et par conséquent en présence du jeune homme.

Luce n'y fit aucune objection.

Elle trouva l'aventure drôle, très amusante, et elle accepta même sans rougir l'aide que José lui prêta, comme un amant empressé, pour se dévêtir.

Elle mettait en cela un raffinement nouveau de coquetterie.

Elle était heureuse des compliments qui lui étaient adressés.

Elle riait follement sous les embrassements que le fils de Carmen lui donnait à chaque instant.

Et lorsqu'il arriva enfin ce qui devait fatalement arriver, après ces incessantes provocations, Luce ne se défendit que faiblement.

Aucune rougeur ne colora ensuite son visage et elle ne songeait qu'à la satisfaction de sa perverse curiosité, qui connaissait maintenant tous les mystères de l'amour.

Mais alors, il apparut à l'indigne fille de Jane que l'aventure qu'elle avait voulue était terminée.

Elle éprouva une sensation pareille à celle des spectateurs d'une pièce de théâtre qui, au moment où le rideau tombe sur le dénouement, n'ont plus que la préoccupation de quitter promptement leur place pour rentrer chez eux.

Tout ce qui pouvait arriver encore ne l'intéressait plus désormais.

Les baisers de son amant la laissaient indifférente maintenant.

Elle avait hâte de partir et de retourner chez elle, reprendre sa place au sein de cette famille qui ignorait son escapade et sa honte.

José, affolé par les désirs nouveaux que la possession avait mis en ses veines, essaya de la retenir; mais elle résista.

Elle voulut partir.

Elle sonna elle-même pour appeler le garçon qui devait venir régler la dépense, et elle quitta ce cabinet particulier, suivie par José de Lizieux stupéfait de la voir ainsi.

On oubliait sur un meuble le travestissement que Luce venait de quitter, et ce fut le garçon qui le rappela.

— Gardez-le, répondit José, vous en ferez cadeau à votre maîtresse.

Le coupé, qui s'était avancé, attendait sous la marquise de verre.

Luce descendit l'escalier en courant et se jeta dans la voiture dont un chasseur de l'établissement tenait la portière ouverte.

José la suivit, ne revenant pas de la précipitation de sa fugue, et David rendit la main au cheval qui partit à une vive allure.

Une fenêtre s'était ouverte.

Le bruit du départ avait été entendu du petit salon dans lequel se trouvaient Pélago, Bertha et les deux étudiants.

Leurs quatre têtes parurent.

Alors, à la vue de Luce d'Azergues, qu'elle reconnut mieux encore sous ce costume qu'elle lui avait vu à la dernière réunion d'Auteuil :

— Catin! va! s'écria Pélago qui ne put retenir l'explosion de son indignation.

CHAPITRE CXXI

APRÈS LE RÉVEILLON

Dans la salle vitrée qui s'étend le long de la façade du pavillon d'Ermenonville, à une table, au milieu de nombreuses personnes, se trouvaient M. de Lizieux et Palmyre.

Ils avaient fait le réveillon à leur manière, plus discrètement et plus simplement.

Après une excellente soirée passée dans un théâtre de genre où l'on jouait une revue de l'année dont la légèreté et les couplets lestes, chantés par les plus jolies petites femmes le moins habillées possible, avaient

consacré la vogue, ils avaient soupé dans un cabaret à la mode et ils étaient venus ensuite au bois de Boulogne prendre un verre de liqueur pour achever joyeusement la nuit de Noël.

Lorsque le coupé de José avança, le maître chanteur, qui n'y aurait peut-être pas pris garde sans cela, aperçut le petit nègre sur le siège.

José ne lui avait pas dit ce qu'il comptait faire, — non pour se cacher, mais pour lui réserver la surprise de lui raconter son aventure après qu'elle serait terminée.

— Ah ! ah ! fit-il, mon sacripant de fils est ici ; voilà sa voiture.

Et aussitôt, ayant reconnu Luce d'Azergues au moment où elle sortit :

— Ah ! par exemple ! s'écria-t-il absolument saisi, la fille du duc !

— Mlle d'Azergues ? demanda Palmyre.

— Oui, c'est bien elle !... Que se passe-t-il donc ?... Où vont-ils en venir ?

— Ils ont fait le réveillon ensemble.

— C'est probable... Mais alors, je me demande... c'est que cette fois il ne s'est pas contenté d'une demi-heure en voiture avec elle... Il l'a emmenée souper en cabinet particulier... Elle a vraiment de l'aplomb !

— Tant mieux ! répondit la fille de la mère Putot, José assure son mariage, car, lorsque j'y songeais, je me demandais si le duc ne ferait pas des difficultés pour lui donner sa fille, que bien d'autres doivent sans doute désirer ; tandis que s'il y est obligé par des raisons sérieuses, il ne pourra la lui refuser.

— Oui, oui, dit l'ancien maître de timonerie, José n'a peut-être pas agi dans cette intention, mais c'est assez heureux. — Ce veinard-là, il a toutes les chances !

Pélago ne cessait d'exhaler son indignation contre Luce d'Azergues.

Elle était furieuse de ce qui se passait, car elle craignait que José, follement épris d'elle, n'arrivât à fuir un jour avec la fille du duc et, par suite, à l'abandonner elle-même.

Ce n'était certes pas l'affection qui l'attachait à José de Lizieux, car elle n'en éprouvait pas plus pour lui que pour tout autre. — Elle tenait seulement à cet amant qu'elle était arrivée à bien connaître, qui était riche, qui était fat, et qu'elle savait habilement prendre pour lui faire faire tout ce qu'elle voulait.

La jalousie qui l'animait était donc d'une nature spéciale et plus profonde peut-être que si elle n'avait été basée que sur une trahison d'amour.

Elle ne cessait de combiner ce qu'elle ferait pour se venger, aussi bien

— Oui mon père, je vous le jure ! (P. 1016.)

que pour enrayer cette passion de son amant, qui pouvait lui être si préjudiciable.

Elle en parlait encore lorsque, le souper achevé, elle repartit dans le landau de Bouguarès avec Bertha et les deux étudiants.

« Ça ne se passerait pas comme ça !... ah ! non, alors !... S'il le fallait, Pélago irait relancer la petite duchesse jusqu'en son hôtel, car elle n'avait pas peur d'un esclandre, et si elle perdait son amant, elle ne mé-

nagerait rien !... Et les journaux, donc ! Elle se chargerait de leur envoyer des nouvelles pour leurs échos mondains, et elle les signerait ! »

Cet événement avait exaspéré la maîtresse de José de Lizieux à un tel point qu'elle ne se sentait pas capable, malgré les conseils de Bertha, d'attendre au lendemain sans rien faire.

Elle voulait retrouver son amant le soir même.

Les deux étudiants cherchèrent aussi à la détourner de ce projet, mais elle ne voulut rien entendre.

Elle les pria de la laisser ce soir-là ainsi que son amie ; ils les retrouveraient toutes les deux quand ils voudraient à l'Eden, où elles allaient assez souvent.

Alors, quand elle fut seule avec Bertha, Pélago donna au cocher l'adresse de la rue Blanche, afin d'aller quitter ces costumes de bal qu'elles avaient prises. — On n'était pas en carnaval et on ne pouvait se promener avec ces déguisements.

Le toilette fut rapidement faite.

Pélago voulait aller à l'hôtel d'Azergues.

Rue de Grenelle elle hésita.

Elle n'osa pas sonner à la porte de l'hôtel. Mais elle attendit.

Elle pensait qu'il ne serait peut-être pas trop tard pour voir rentrer la fille du duc, si José ne l'avait pas ramenée immédiatement chez elle.

Bouguarès était assez intrigué de ce qui se passait.

Il avait entendu, de ci de là, quelques mots qui lui avaient fait à peu près comprendre de quoi il s'agissait.

Pendant que l'on attendait dans la rue de Grenelle, du côté opposé à l'hôtel d'Azergues, il était descendu de son siège et il était venu devant la portière du landau dont la glace était abaissée.

Il entendait très distinctement la conversation des deux amies.

Alors il comprit tout.

Il sut que l'une des deux femmes qu'il avait conduites, la brune, avait un amant infidèle qui la trompait avec une jeune fille du grand monde, Mlle Luce d'Azergues.

Ce nom n'était pas inconnu pour notre Narbonnais, mais il ne se rappelait pas dans quelles circonstances il l'avait entendu prononcer.

Lorsqu'il s'était joint à son ami Tistin Mouredu et à Léon des Roselles, bien des années auparavant, pour rechercher les deux enfants de l'officier de marine, il n'avait jamais su quelle était la mère de Marie et de Marguerite.

Si le nom d'Azergues avait été prononcé devant lui, il n'avait laissé dans son esprit qu'un souvenir vague.

Mais aujourd'hui ce nom le frappait.

Bouguarès était maintenant au courant de l'aventure de Luce.

Il aurait voulu, stimulé par la curiosité, assister au dénouement ; mais Pélago finit par se rendre aux conseils et aux observations de Bertha, et elle comprit que Luce d'Azergues devait déjà être rentrée chez elle.

Elle consentit à partir et elle revint chez elle, rue Marbeuf, avec son amie qui ne voulut pas la quitter, afin de l'empêcher de commettre quelque irréparable sottise, dans l'état d'esprit où elle se trouvait.

***

Luce était rentrée depuis longtemps déjà.

Le cheval, conduit par David, avait accompli très rapidement le trajet du bois de Boulogne à l'église Saint-Thomas-d'Aquin où l'on devait trouver Zoé.

La jeune fille semblait être complètement métamorphosée.

Son entrain et sa gaieté s'étaient évanouis tout à coup et c'est à peine si elle répondait lorsque José lui parlait.

Elle n'avait pourtant aucun remords et aucun sentiment de honte.

C'était une préoccupation indéfinissable qui s'était emparée de son esprit.

Elle était sous l'impression du danger couru dont elle ne s'était pas rendu compte jusqu'alors et qui la frappait maintenant.

Elle comprenait en ce moment l'imprudence qu'elle avait commise en s'affichant ainsi, presque publiquement, en des lieux fréquentés, avec celui qui était devenu son amant.

De ce qui s'était passé, elle n'avait aucun souci.

Elle avait hâte d'être rentrée chez elle, d'être seule, afin de pouvoir réfléchir à son aise.

Zoé l'attendait.

Luce la trouva à la porte même de l'église, près du bénitier et aussitôt elle l'emmena.

Elle quitta José là, heureuse en quelque sorte de s'en débarrasser, voulant regagner à pied l'hôtel qui, du reste, n'était pas très éloigné.

Et quand le fils de Carmen lui demanda :

— Quand vous reverrai-je ?...

Elle répondit :

— Je ne sais pas.

— Quand aurai-je au moins de vos nouvelles ? questionna encore José qui ne pouvait se décider à lâcher la main de Luce qu'il tenait.

— Je vous répondrai, promit la jeune fille.

Alors, José l'attira doucement à lui, sans qu'elle se défendit, il la pressa contre son cœur et il l'embrassa en lui disant tout bas :

— Je ne pourrai plus vivre sans vous maintenant... Tu sais bien que je t'aime comme un fou !...

Et plus bas encore, à son oreille, il demanda :

— Et toi ?

— Oui... je vous aime ! lui répondit Luce.

Et se détachant de ses bras, en même temps qu'elle lui rendait son baiser, elle partit suivie de sa femme de chambre.

A l'hôtel, personne ne les vit entrer, car Zoé avait su prendre, comme la dernière fois, les précautions les plus minutieuses.

Luce ne put trouver le sommeil.

Inquiète, troublée sans savoir exactement à quoi attribuer son trouble, elle était en outre agitée par la passion que le fils de l'Espagnole avait su lui inspirer.

Elle lui appartenait.

Elle s'était donnée à lui et elle ne le regrettait pas.

Elle s'étudiait et elle se demandait si ce qu'elle éprouvait était bien de l'amour.

Il lui semblait que ce n'était pas ce qu'elle avait pressenti, que l'amour, tel qu'elle l'avait conçu, n'avait rien de comparable à ce qui se passait en elle.

Elle ne trouvait rien qui vibrât en son cœur, rien qui s'exaltât en son esprit.

L'âme était muette.

Les sens seuls avaient parlé.

Et cependant, plus qu'auparavant, l'indigne fille de Jane se sentait attirée vers cet amant qu'elle avait désiré si ardemment.

L'idée de mariage ne se présentait pas cependant à son esprit

Cette idée n'avait jamais surgi en elle lorsqu'elle avait pensé à José de Lizieux, lorsqu'elle lui avait avoué qu'elle l'aimait, ni lorsqu'elle avait répondu à ses baisers.

A ses yeux, José était un amant et non un fiancé ou un mari.

S'il lui en avait parlé lui-même, elle aurait souri, en proie, tout d'abord, à une inévitable surprise.

Il ne pouvait pas être celui dont elle prendrait le nom, l'époux auquel elle se lierait.

José ne lui apparaissait que comme l'amant caché, discret, que l'on a pour soi, loin des yeux de tous, et que l'on n'avoue à personne ; il était l'être auquel on appartient par passion et non pas par amour.

Il lui manquait ce qui donne la satisfaction d'appartenir publiquement à un homme, car Luce d'Azergues, lorsqu'elle avait envisagé l'éventualité de son mariage, avait rêvé un mari comme ceux qu'elle avait vus dans les romans, un mari qui flattât son orgueil et qui satisfît complètement son amour-propre, un mari dont elle pourrait être fière, et qu'elle aimerait autrement qu'avec les sens.

***

José de Lizieux était rentré à l'hôtel de la rue de Courcelles.

Il était heureux de ce qui s'était passé.

Lui non plus ne songeait pas au mariage, et il n'y avait jamais songé sérieusement, malgré les pressants conseils de celui qu'il croyait son père.

Dès qu'il avait rencontré Luce, il avait éprouvé pour elle cet amour qui s'était emparé de lui et qui la lui avait fait désirer.

Il était fier aujourd'hui du résultat obtenu.

Plus que jamais il était attaché à la jeune fille, et plus que jamais il la désirait avec passion.

CHAPITRE CXXII

VOIX D'OUTRE-TOMBE

En proie à une immense lassitude d'esprit, Adrien de Salverne, — après être rentré chez lui, avec la voiture de son ami Raymond qui l'avait reconduit jusqu'à sa porte, — ne tarda pas à s'endormir.

Au moment où ses paupières se fermèrent, il pensait à Miette et son esprit, plus vivement que jamais préoccupé d'elle, continua pendant qu'il dormait la rêverie commencée à l'état de veille.

Il lui semblait qu'il voyait celle qu'il aimait transportée dans un autre milieu que celui où il l'avait connue.

Il était dans la plus brillante société, en des salons étincelants de lumières, au milieu de brillants uniformes et de ravissantes toilettes.

Des fleurs partout.

Une musique délicieuse se faisait entendre.

Parmi les jeunes filles qui se trouvaient là, était Miette, plus belle que jamais, en admettant que les atours et le luxe puissent l'embellir.

Il l'aimait et il le lui disait.

Autour de lui, ses amis enviaient son bonheur.

Miette était riche, elle était de grande naissance, elle appartenait à une famille hautement titrée.

Adrien était heureux dans ce rêve, et rien ne s'opposait plus à son bonheur, car il était le fiancé de l'adorable jeune fille que son cœur avait choisie et dont aucun obstacle ne le séparait.

Il appartenait toujours à l'armée. Il avait un grade supérieur et devant lui s'ouvrait un avenir plein des plus belles promesses et des plus glorieuses espérances.

Ce rêve se poursuivit pendant tout le temps qu'il fut plongé dans le sommeil et il s'éveilla fort tard, surprenant un sourire sur ses lèvres, encore sous le charme de l'ineffable illusion qui ne s'était pas encore effacée de son esprit.

La divine image, vue en songe, ne disparaissait pas du souvenir du jeune officier, quelque effort qu'il fît pour se ramener à la réalité.

Alors, pour se rendre compte de ce qu'il y avait de chimérique, il étudiait ce qui s'était passé en lui depuis la veille.

Il se rappelait Magali, la fiancée de Paul des Roselles, et il la revoyait telle qu'elle était, avec cette prodigieuse ressemblance qu'elle avait avec Miette.

Il comprenait alors, et c'est à cette ressemblance qui l'avait saisi qu'il attribuait le rêve charmant qu'il avait fait.

Mais, malgré tout, il semblait à Adrien que dans son rêve il y avait quelque chose de vrai.

Il lui semblait que la destinée ne pouvait être assez cruelle pour le séparer à jamais de celle qu'il adorait, ni assez injuste pour lui enlever tout le bonheur qu'il avait entrevu.

Il lui semblait que Miette, belle comme elle était, pleine d'une telle distinction, allait lui être rendue dans des conditions qui lui permettraient de réaliser l'amoureuse ambition qu'il avait conçue.

Mais il s'apercevait alors que son esprit, encore sous l'impression du rêve divin qu'il avait fait, se créait d'irréalisables chimères, et il s'efforçait de les chasser pour ne pas à être torturé par des déceptions nouvelles.

Il ne voulait plus penser à cette jeune fille et il essayait de bannir l'amour de son cœur.

Le malheureux n'y parvenait pas.

Cette lutte contre lui-même épuisait les forces vives de son caractère.

Adrien sentait le besoin de se réconforter en quelque exaltation des sentiments affectifs qui étaient en lui.

Il aurait voulu que quelqu'un, dont l'autorité s'imposerait, substituât sa volonté à la sienne et lui traçât le devoir qu'il avait à accomplir.

Mais, quelque effort qu'il fit pour la chasser, l'image de Miette persistait à se présenter à lui telle qu'il l'avait vue dans ce rêve charmant et, pour cesser de la voir, il sortit.

L'air, pensait-il, le mouvement, les distractions inévitables de la rue, amèneraient en lui une diversion salutaire.

Il marcha, cherchant à occuper son esprit par tout ce qui tombait sous ses yeux.

Il allait sans savoir où, sans direction, sans volonté aucune.

Il avait pris les quais et il suivait le cours de la Seine, en proie toujours à sa rêverie, lorsqu'il arriva au pont de l'Alma qu'il traversa.

Le quartier dans lequel le jeune capitaine se trouvait le fit songer à cette tombe vénérée du petit cimetière de Passy, qu'il avait bien négligée depuis quelque temps.

Il s'y rendit, conduit en quelque sorte par une main invisible, poussé par une force affective dont il ne se rendait même pas compte.

Debout devant la pierre tumulaire, Adrien de Salverne demeura longtemps immobile, les regards perdus dans une profonde rêverie, plongé en une sorte d'extase.

Il lui semblait qu'il voyait son père et qu'il entendait sa voix.

Son existence tout entière repassait en son esprit.

Il se rappelait les joies qu'il avait goûtées à chaque succès qu'il avait obtenu, à chaque promotion dont il avait été l'objet, songeant alors chaque fois au bonheur qu'aurait eu son père s'il avait pu en être témoin.

Une voix s'élevait en lui, comme si elle sortait de cette tombe, et cette voix lui disait :

« Ne rougis-tu pas à la seule pensée d'avoir songé à déserter cette carrière glorieuse qui fut la mienne et qui fut aussi celle de tous les nôtres?... Comment as-tu pu oublier ainsi les traditions de notre famille et les promesses que tu m'avais faites?... Comment as-tu pu te préparer à sacrifier l'affection de ton père à l'amour que t'a inspiré une inconnue?

« Aurais-tu osé revenir ici lorsque tu aurais jeté cette épée, lorsque tu te serais dépouillé de tes épaulettes, lorsque tu n'aurais plus été mon fils? ... N'aurais-tu pas eu peur que je sortisse du repos éternel que tu aurais troublé pour te chasser, pour te renier et pour te maudire?

« Ne sens-tu pas, qu'au sein même de la mort, mon âme qui survit

avec l'affection que j'ai pour toi, se réjouira encore chaque fois que, par tes mérites, tu franchiras un des échelons de cette carrière que la mort a glorieusement brisée pour moi?... N'entendras-tu pas encore ton père applaudir à tous tes succès et à tous tes triomphes?

« Ne comprends-tu pas qu'avec les brillantes qualités que je t'ai léguées, comme je les avais reçues moi-même de nos ancêtres, ta destinée est loin d'être accomplie?... que l'avenir est ouvert devant toi avec toutes les satisfactions et toutes les gloires?...

« Non, Adrien, tu n'oublieras pas ce que tu dois à ton nom!... tu n'oublieras pas ton père tué à l'ennemi, ni tous les glorieux soldats qui ont illustré ta famille!... Adrien, tu dois écarter de ton cœur tout ce qui peut t'éloigner de l'armée.

« Aie confiance, mon fils!... Après les épreuves viendra le bonheur et ton cœur n'aura pas à se repentir du sacrifice qui aujourd'hui te paraît nécessaire! »

Comme s'il avait réellement entendu ces paroles, Adrien de Salverne répondit :

— Pardonnez, mon père, un moment d'égarement dû au trouble de mon pauvre cœur : quoiqu'il m'en coûte, je vous le jure, je renoncerai à tout ce qui m'éloignerait de vous... Je veux, avant tout, conserver votre affection et ne pas offenser votre mémoire vénérée!... Je resterai soldat comme vous l'avez été... Je vous le promets, je vous le jure!

Et le jeune officier s'éloigna de la tombe en répétant :

— Oui, mon père, je vous le jure!

Mais le malheureux, malgré l'héroïque effort de volonté qu'il s'imposait, souffrait horriblement.

Il sentait son cœur se déchirer.

Il lutta encore contre lui-même avec plus d'opiniâtreté et, lentement, il parvint à reconquérir un peu de calme.

Alors seulement, Adrien de Salverne s'aperçut que l'heure du déjeuner était passée.

Il s'était levé tard et il n'avait pas eu faim.

Cette promenade pleine d'émotions l'avait fait vivre, en quelque sorte, comme étranger à son existence habituelle.

La nature maintenant reprenait ses droits.

Il était trop tard pour songer à déjeuner. Les horloges sonnaient trois heures.

Il prit l'omnibus, arriva sur les grands boulevards, entra au Helder et se fit servir un café.

La curiosité de l'indigne fille de Jane avait été mise en éveil par ces mots : — Il faut qu'il oublie cette fille. (P. 1022.)

L'ambition, un moment éteinte en lui sous l'envahissement de l'amour, se réveillait.

De nouveau il songeait à l'avenir et ces pensées le réconfortaient.

Heureux maintenant, absolument calme du moins, il reprit le chemin de sa maison, afin de procéder à sa toilette pour aller assister au dîner et à la soirée du duc d'Azergues.

Il était gai.

Il chantonnait en marchant.

Jean Renaud, son ordonnance, fut stupéfait de le voir ainsi métamorphosé, et le brave hussard s'en réjouit, car il était affectueusement attaché à son officier.

***

Ainsi que cela avait été convenu, Raymond de Coursades devait venir prendre son ami chez lui pour se rendre à la rue de Grenelle, et lorsqu'il arriva, il constata lui-même, sans en comprendre les motifs, le changement qui était survenu en lui.

Il observait Adrien tout en lui parlant, cherchant à quoi attribuer ce qu'il voyait et il ne parvenait pas à trouver une explication.

Les deux officiers avaient en outre rendez-vous avec Paul des Roselles qu'ils devaient aller prendre, rue de Lille.

La voiture de Raymond les y conduisit, et de là à l'hôtel du duc d'Azergues.

Déjà de nombreux invités étaient réunis dans le grand salon de l'hôtel.

Le général d'Yrvoix en grande tenue et la générale, Blanche leur fille ; M. et Mme de la Faloise, Gaston leur fils ; la baronne de Chemillé avec la marquise de Varades, sa fille et le marquis ; le vieux docteur Vandal qui était en ce moment à Paris, tous les parents et les amis les plus intimes de Claudius et du comte de Bellegarde.

La duchesse d'Azergues et Régina se prodiguaient avec la meilleure grâce, ravissantes en leurs magnifiques toilettes.

Luce, qu'une robe de satin crème couverte de point d'Angleterre mettait réellement en beauté, était aussi dans le salon.

Elle tressaillit lorsque, après avoir annoncé Paul des Roselles et le capitaine de Coursades, elle entendit le valet de pied prononcer le nom d'Adrien de Salverne.

Il se passa à l'instant en elle quelque chose de mystérieux et d'indéfinissable.

Elle se souvint de la fête récente donnée chez le baron de Coursades, au cours de laquelle elle avait eu plusieurs fois le jeune capitaine pour cavalier.

Pourquoi aujourd'hui Adrien produisait-il sur elle une impression si différente?

Pourquoi se sentait-elle attirée vers lui?

Pourquoi éprouvait-elle une âpre convoitise à sa vue?

Pourquoi se sentait-elle en quelque sorte fascinée par lui?

Elle se demandait :

— Ne serait-il pas amoureux ?... Oui, il faut bien que son cœur soit pris pour qu'il ne me voie pas.

Et avec résolution et quelque dépit :

— Je le saurai bien ! se dit-elle.

Adrien lui avait seulement adressé un salut respectueux et il avait été aussitôt attiré par le comte de Bellegarde et par Claudius, qui lui reprochaient de ne pas se souvenir assez de leur amitié.

Les invités continuaient à arriver.

On n'attendait plus que le baron et la baronne de Coursades, les parents de Raymond.

Alors Luce, sous l'impression produite sur elle par Adrien de Salverne, dépitée en quelque sorte en ne le voyant pas plus assidu auprès d'elle, sortit un instant du salon.

Elle vint dans la grande salle à manger où la table somptueuse était dressée.

Elle regarda les noms écrits sur les cartes timbrées de la couronne ducale, indiquant les places des convives, et elle chercha celui du capitaine de Salverne.

Elle le trouva et elle prit cette carte qu'elle échangea avec celle de Gaston de la Faloise, que l'on avait mis à côté d'elle.

Habituée à faire ce qu'elle voulait, le majordome, qui surveillait les derniers préparatifs, ne prit même pas garde à ce qu'elle faisait.

Dans le salon, on n'avait pas remarqué son absence, qui n'avait duré que quelques secondes.

Elle revint et se mêla à la conversation de quelques jeunes filles de ses amies qui causaient d'un prochain mariage auquel elles devaient assister dans le Midi, où elles devaient aller pour le reste de la saison.

Puis, lorsque l'on annonça :

— Madame la duchesse est servie.

Luce d'Azergues prit le bras que Raymond lui offrit et elle lui dit :

— Est-ce une inspiration qui vous a guidé?... Vous allez être précisément mon voisin de droite à table.

— Ce sera un grand honneur pour moi, mademoiselle, répondit l'officier.

— Et votre ami, M. de Salverne, ajouta Luce, sera à ma gauche.

— Alors l'armée aura le droit d'être fière, dit galamment Raymond, et certainement elle saura apprécier son bonheur.

CHAPITRE CXXIII

LA FÊTE DE NOEL CHEZ LE DUC D'AZERGUES

C'était, en dépit de la somptuosité de cette fête, une véritable réunion de famille qui avait lieu, en ce jour de Noël, à l'hôtel du duc d'Azergues.

Les convives étaient nombreux, parce que nombreux aussi étaient ceux qu'unissaient les liens de la plus ancienne et de la plus solide affection.

Assis en face de son ami Adrien de Salverne, Paul des Roselles étudiait son visage, car il avait été également frappé du changement opéré en lui depuis la veille.

Comme Raymond de Coursades, il cherchait à s'en expliquer les causes; mais, ne pouvant y parvenir, il s'en félicitait, car il pressentait quelque chose d'un heureux augure.

Luce était charmante, pleine d'entrain et de gaîté, donnant avec une verve spirituelle la réplique à son voisin de droite dont l'enjouement était radieux.

Adrien causait tantôt avec elle, tantôt avec la marquise de Varades, son autre voisine.

Il éprouvait, en présence de la fille de Jane, des sensations étranges.

Son esprit était en proie à un trouble délicieux qui le tenait sous un charme indicible, en une griserie divine.

Il lui semblait que le rêve qu'il avait fait se poursuivait, matérialisé, sorti du domaine de l'illusion pour prendre un corps et passer dans la sphère de la réalité.

En Luce, il trouvait des airs qui lui rappelaient la jeune fille entrevue dans le songe; en sa voix il retrouvait le son de celle qu'il avait entendue, et jusqu'en ses paroles il entendait des paroles qui déjà avaient frappé son oreille.

N'était-ce pas elle qu'il avait vue ainsi?

N'était-ce pas cette jeune fille qui lui avait apparu dans cette fête brillante, assise à ses côtés, vers qui il s'était senti attiré par toutes les séductions de l'esprit et du cœur?

Luce, en vérité, avait une vague ressemblance avec Miette et avec Magali.

Comme elles, elle était fille de Jane de Champtocé.

En l'esprit d'Adrien, les trois visages de ces jeunes filles se fondaient en ce moment et il ne songeait plus à celles qui étaient loin de lui.

Il ne voyait que celle qui l'attirait par les artifices les plus habiles; qui avait su, depuis qu'il était dans cette maison, absorber toutes ses facultés, s'imposer à son esprit et exercer sur lui une fascination qui le dominait à son insu.

Sans le vouloir, sans s'y appliquer, il cherchait à lui plaire.

Il ne voyait plus qu'elle, grisé par l'irrésistible séduction qu'elle dégageait, confondant en elle le rêve délicieux qu'il avait fait et l'adorable réalité.

Le général d'Yrvoix annonça, au cours du repas, la prochaine nomination du capitaine de Salverne au grade de chevalier de la Légion d'honneur, et tout le monde félicita le jeune officier d'état-major de cette glorieuse distinction; chacun s'en réjouit avec lui car il avait inspiré à tous la même sympathie.

Mais de toutes les félicitations qui lui furent adressées, celles de Luce d'Azergues causèrent à Adrien la joie la plus douce.

On aurait dit qu'il éprouvait encore plus de bonheur à cette récompense, du moment qu'elle lui valait ses éloges.

Pendant toute la soirée, Adrien de Salverne fut le point de mire de tous les invités du duc d'Azergues.

Il devint en quelque sorte le héros de cette fête de famille, car on l'aimait beaucoup et l'on connaissait les remarquables qualités qui faisaient de lui un officier du plus grand avenir.

Presque tous ceux qui étaient là avaient été les amis du colonel de Salverne, son père, et leur affection s'était reportée sur lui.

***

Luce avait senti d'étranges choses en elle.

L'orgueil avait élevé la voix en son âme.

Elle avait conçu, à la vue d'Adrien de Salverne, une convoitise qui avait déjà germée en elle.

Adrien avait tout ce qu'il est possible d'avoir pour plaire, car nous savons qu'aux brillantes qualités de l'intelligence, aux plus délicates facultés de l'âme, il joignait un visage d'une mâle beauté, empreint d'une douceur qui n'excluait pas l'énergie, et qui inspirait une universelle sympathie.

Luce s'était dit aussitôt :

— Lui!... oh! oui, lui!...

Après le dîner, tandis qu'on causait, Luce entendit quelques mots d'une conversation qui avait lieu entre le général d'Yrvoix et Paul des Roselles.

On parlait d'Adrien.

La curiosité de l'indigne fille de Jane avait été mise en éveil par ces mots :

— Il faut qu'il oublie cette fille.

Alors, Luce s'approcha tout doucement, reculant lentement son fauteuil sans un mouvement apparent, tout en ayant l'air d'être très attentive à la conversation des personnes avec lesquelles elle se trouvait.

Adrien de Salverne aimait !...

C'était donc là la cause de sa froideur ?...

— Cette fille est donc bien jolie ? demanda l'oncle de Raymond de Coursades.

— Très jolie ! répondit Paul.

— Vous la connaissez ?

— Je l'ai vue une fois.

— Et réellement...

— Je la trouve adorable !

— C'est une simple ouvrière, d'après ce que Raymond m'a dit, n'est-ce pas ?

— Une couturière... Elle travaille rue du Quatre-Septembre, chez M^me^ Duchesnois.

Ce nom frappa Luce d'Azergues.

M^me^ Duchesnois !... C'est dans cette maison qu'elle était la veille avec José de Lizieux.

C'est là qu'on avait fait le costume d'odalisque qu'elle avait porté.

La jeune fille dont on parlait, celle qu'Adrien de Salverne aimait, était l'une des deux ouvrières qui l'avaient habillée.

La plus jolie sans doute.

Luce l'avait remarquée et elle se la rappelait à merveille.

Ce fut un soudain dépit en elle.

— Cette jeune fille l'aime donc réellement ? demanda le général.

— Elle l'adore, répondit Paul des Roselles.

— Et elle compte que de Salverne l'épousera ?

— Il le lui a promis, général ; mais cette folie ne sera pas commise.

— Ah ! non, alors !... non, non, non !

Au dépit, une sorte de jalousie mêlée d'envie et de haine s'ajoutait dans l'esprit pervers de Luce d'Azergues.

— Non !... Il ne l'épousera pas ! se dit-elle aussi.

Elle détestait cette fille dont la beauté avait été préférée à la sienne.

— Il sera à moi !... Il sera mon mari !... oui, je le veux ! résolut-elle ardemment.

Que lui importait son indignité !

Elle ne songeait pas à l'imposture criminelle qui serait la sienne en se donnant à lui comme fiancée et ensuite comme épouse.

Elle ne voyait et elle ne sentait que l'orgueilleuse satisfaction de porter le nom de cet homme ; d'être la femme d'un officier qui, tout jeune encore, avait déjà mérité les plus glorieuses distinctions et dont le brillant avenir était prédit par tous ceux qui le connaissaient.

Ce n'était pas le cœur qui parlait en elle, car elle était absolument incapable d'aimer comme aiment les véritables amantes, comme aiment les pures jeunes filles qui donnent tout d'elle-même, leur âme tout entière, à celui que leur cœur a choisi.

L'orgueil seul la poussait et l'animait.

La possession de ce superbe officier, porteur d'un nom illustre, à qui une haute destinée était réservée, flattait son sot amour-propre.

Elle le voulait et elle l'aurait.

Dès cet instant, l'indigne créature avait manœuvré avec une infernale habileté.

Elle avait d'abord placé Adrien à côté d'elle pour pouvoir agir immédiatement sur lui.

Avec un art de coquetterie consommé, elle s'était appliquée à l'attirer à elle, à le subjuguer sans même qu'il s'en aperçoive, à prendre possession de son esprit, à s'implanter en lui.

Elle avait su être provocante avec son adresse incomparable de comédienne.

Elle était arrivée à le griser, à l'étourdir, à lui enlever en quelque sorte la vision de tout ce qui ne se rapportait pas à elle.

Jouant la pudeur avec un talent incomparable, elle avait pu pendant le bal, en dansant avec Adrien, s'abandonner par moment à lui, heureuse de se sentir soutenue par sa main, enlacée par son bras.

Elle avait achevé ainsi son œuvre d'enchanteresse et elle avait révolutionné définitivement son âme.

Luce avait eu l'art, en causant avec le jeune officier, de tourner ses phrases de façon à lui indiquer pour ainsi dire les réponses qu'il avait à lui faire et, petit à petit, elle l'avait amené à une tendre expansion qui touchait de bien près aux aveux.

Ce qui se passait avait été facilement remarqué par Raymond de Coursades et par Paul des Roselles.

Stupéfaits l'un et l'autre de la transformation constatée chez leur ami, ils le furent bien davantage en le voyant ainsi.

Ils s'en réjouissaient sincèrement.

— Hein! fit le jeune officier, que dites-vous de notre ami de Salverne?

— Ma parole, je ne le reconnais plus, répondit Paul des Roselles.

— On dirait que Mlle Luce a produit sur lui une impression qui l'a changé du tout au tout.

— C'est vrai.

— J'étais bien sûr de ce que je lui prédisais, poursuivit Raymond. Ce garçon-là ne vivait pas. Il ne voyait personne, il n'avait aucune société; il était évident que les premiers beaux yeux qu'il rencontrerait exerceraient, sur son âme simple et sur son cœur avide d'affection, une attraction irrésistible.

— Et c'est en effet ce qui s'est passé, dit le neveu de Léon. Aujourd'hui, c'est vous, mon cher capitaine, qui êtes à peu près l'auteur de son salut, car c'est vous qui lui avez fait entendre la voix de la raison.

— Je pensais qu'il ne serait pas insensible au souvenir de son père et je ne m'étais pas trompé. Il a compris quelle irréparable sottise il allait commettre en quittant l'armée, et je suis sûr qu'il me remerciera un jour de l'avoir empêché de faire cette folie.

— Adrien sera chef d'escadron avant un an, et, si j'en crois votre oncle, le général d'Yrvoix, il aura les trois étoiles au minimum de l'âge.

— C'est absolument certain, répondit Raymond de Coursades.

Mais regardez-le, ajouta-t-il en désignant le jeune officier qui passait devant eux en valsant avec Luce, je ne l'ai jamais vu comme ça. ... Quel entrain!

— C'est Luce qui a opéré ce prodige, dit le filleul de Claudius.

— Je serais bien étonné si cette soirée n'avait pas de conséquences.

— Oui, oui, ça se pourrait bien.

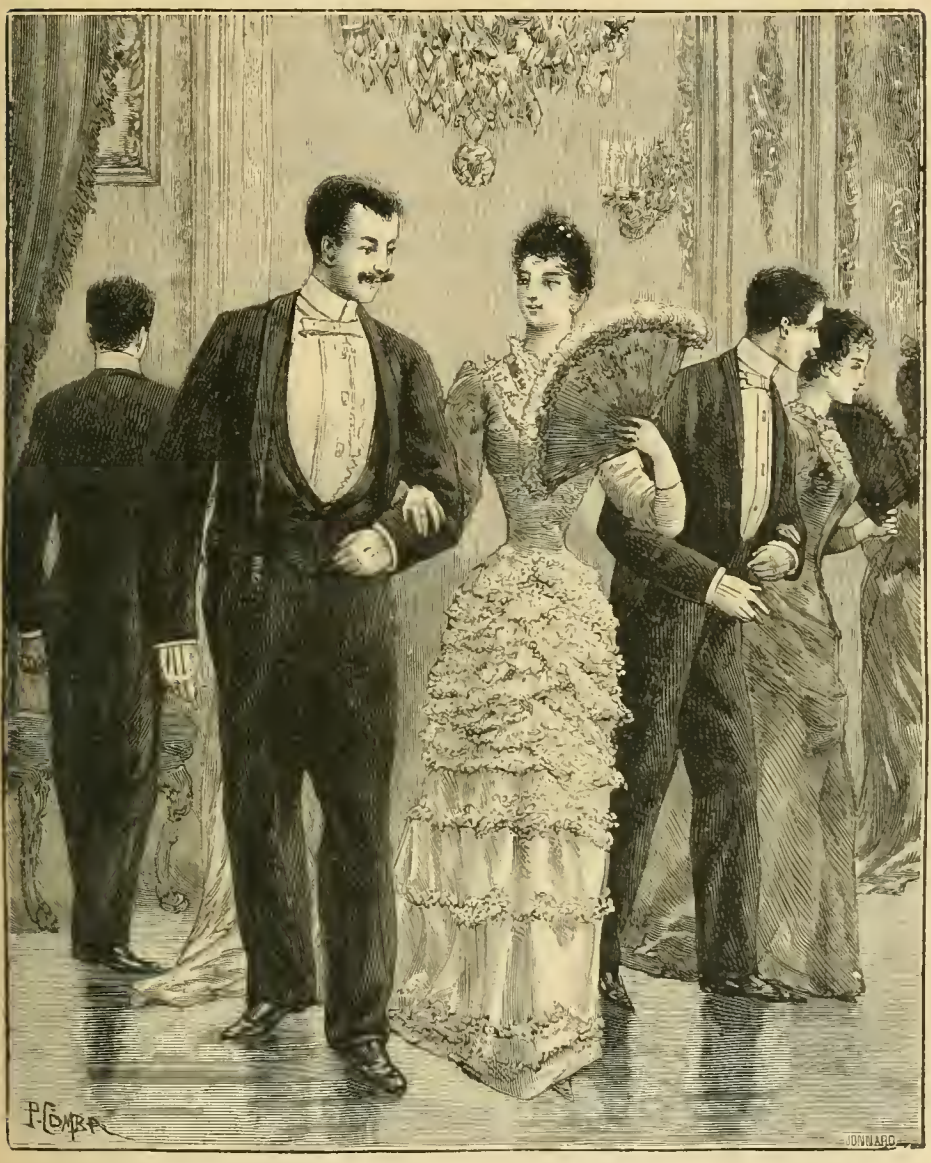
— Qu'en pensez-vous, mon oncle? demanda Raymond au général d'Yrvoix qui arrivait vers eux.

Il lui montra Adrien de Salverne et la fille de Jane que tout le monde déjà avait remarqués.

— Il va bien mon gaillard, répondit le général, c'est ce que je disais, il n'y a qu'un instant, au docteur Vandal.

Et avec une satisfaction radieuse :

— Je savais bien, ajouta-t-il, que bon sang ne peut mentir; il a dans



Adrien se laissait prendre naïvement au jeu de cette enchanteresse. (P. 1032.)

les veines du sang de soldat, le sang des Salverne!... Un moment d'égarement a vite disparu; il s'est repris. L'avez-vous remarqué quand je lui ai annoncé sa nomination de chevalier?

— Oh! oui, répondit Paul, j'étais en face de lui : il a été subitement transfiguré. On le voyait en proie à une émotion intense qu'il avait de la peine à contenir.

— C'était son vieux sang de brave qui se réveillait, dit M. d'Yrvoix.

— Et maintenant, ajouta Raymond, il est sauvé. Mlle d'Azergues a opéré cette guérison.

— Mes enfants, je prévois un mariage.

— C'est mon avis aussi, dit Paul des Roselles.

La valse était finie.

Adrien venait de reconduire Luce à sa place, au milieu d'un groupe de jeunes filles qui occupait un côté du salon.

La fille de Jane le regardait s'éloigner avec une préoccupation visible.

Évidemment elle l'aimait.

L'orgueil avait fait pénétrer l'amour en son cœur.

Elle aurait voulu que le jeune officier demeurât sans cesse auprès d'elle.

Ses amies l'interrogèrent.

— Oui, je l'aime! avoua-t-elle sans détours, avec une visible satisfaction, fière d'avoir fait la conquête du plus brillant des jeunes gens qui assistaient à cette fête.

— Et lui?... que vous a-t-il dit? demanda Madeleine de Varades.

— Rien.

— On voit pourtant qu'il t'aime, dit Julia de Sorgues, la nièce de Mme de la Faloise.

Luce ne répondit pas.

Ses regards ne quittaient pas Adrien qui était venu se joindre au groupe formé par le général d'Yrvoix, Raymond de Coursades et Paul des Roselles.

Tandis que ces demoiselles continuaient à causer, le général, avec sa rondeur habituelle, avait entrepris Adrien de Salverne, au grand amusement de Paul et de Raymond.

— Je ne vous ai jamais vu autant d'entrain, mon cher capitaine, lui dit-il. Est-ce dû à la joie de votre nomination ou à un autre motif que nous avons peut-être deviné?

— Oui, je suis heureux, mon général, je ne le cache pas, répondit Adrien, bien heureux et je vous dois mon bonheur, car j'ai deviné que c'est vous qui m'avez proposé au ministre.

— Non, mon ami, vous vous trompez. C'est le général gouverneur qui vous a porté au tableau de nominations du jour de l'an.

— Je suis très reconnaissant au général gouverneur d'avoir pensé à moi, mais vous ne nierez pas que vous avez fait aussi quelque chose?

— J'ai tout simplement demandé au ministre l'autorisation de vous donner dès ce soir cette bonne nouvelle.

— Et en même temps vous avez fait signer ma nomination?

— Bon, bon, fit M. d'Yrvoix; il ne s'agit pas de cela.

— Oui, dit Raymond, ne te dérobes pas, mon cher. Mon oncle te parle de l'impression qu'a produite sur toi Mlle d'Azergues, et c'est à cette impression que nous avons attribué cet entrain dont nous sommes heureux de te féliciter.

Adrien avait rougi.

— Avouez, coupable, ajouta le général.

— Quoi?... mon général.

— Eh! parbleu, que vous aimez Mlle Luce.

Le jeune officier hésitait.

Les mots ne venaient pas à ses lèvres pour exprimer ce qu'il ressentait.

Il demeurait interdit parce que, à la demande de l'aveu de son amour, il venait d'entrevoir subitement, pour la première fois, l'obstacle qui se dressait devant lui.

Adrien ne s'était pas encore rendu compte de l'état de son cœur.

Il s'était senti attiré, séduit, grisé par la grâce juvénile de Luce; il s'était laissé prendre à ses habiles provocations et il éprouvait un bonheur qu'il n'avait même pas essayé de définir.

En ce moment, à la question qui lui était posée, la révélation de son amour venait de se faire à son esprit.

En même temps, il constatait l'abîme créé par la fortune qui le séparait de la riche héritière du duc d'Azergues.

Avouer qu'il l'aimait lui apparaissait comme une injustifiable présomption.

Il n'osa pas.

— Mlle Luce est charmante, répondit-il, et je me félicite d'avoir été son cavalier et son voisin de table... Mais l'aimer!... Mon général, vous n'y songez pas...

— Tiens, pourquoi donc?

Adrien éluda la réponse qui venait à ses lèvres.

— J'ai pour elle, dit-il, une grande amitié, une amitié qui date sans doute de loin, car j'ai eu plusieurs fois l'honneur, dans le temps, d'aller à Azergues avec mon ami des Roselles... et c'est ainsi...

Le général d'Yrvoix souriait en voyant l'embarras du jeune homme.

Il ne le laissa pas poursuivre et il acheva à sa place :

— Et c'est ainsi qu'en retrouvant aujourd'hui, substituée à la fillette

d'antan, une grande et belle jeune fille que vous avez su charmer, cette amitié s'est développée et qu'elle est devenue un sentiment beaucoup plus tendre; n'est-ce pas, monsieur des Roselles?

— C'est ce que j'ai pensé aussi, répondit Paul.

— Eh bien! puisque tu n'avoues pas, dit Raymond de Coursades en entendant l'orchestre qui préludait à une mazurka, je vais prendre ta place auprès de Mlle Luce.

— Et moi, général, dit Paul des Roselles, je vais inviter votre fille.

— Ne dansez-vous pas aussi, capitaine? demanda M. d'Yvoix au moment où Paul et Raymond s'éloignaient.

— Non, répondit Adrien, tout à l'heure.

— Eh bien! accompagnez-moi au fumoir, voulez-vous?

— Volontiers, mon général.

CHAPITRE CXXIV

DANS LE FUMOIR

Vis-à-vis d'Adrien de Salverne, l'oncle de Raymond était censé ignorer la résolution que le jeune capitaine d'état-major avait prise de donner sa démission.

Il avait donc une plus grande liberté pour causer avec lui.

Il s'était dit, comme son neveu et comme Paul des Roselles :

— Une amourette de jeune homme qui n'a jamais aimé parce qu'il vit en dehors du monde où il pourrait trouver une jeune fille digne de lui. — Il n'y pense plus, ce qui prouve que ce n'était pas sérieux : un instant d'aveuglement et de folie qu'il a oublié et qu'il n'aura même pas à regretter. — Tant mieux!

Le général était certain qu'Adrien de Salverne sentirait un jour son cœur battre pour une jeune fille réellement digne de lui, dès qu'il la rencontrerait.

Aussi n'avait-il pas été surpris de ce qui se passait.

Arrivé dans le fumoir où il se trouva seul avec lui, M. d'Yvoix choisit un cigare et l'alluma.

Il étudiait Adrien pendant que le jeune capitaine allumait une cigarette, puis il lui dit avec bonhomie :

— Voyons, entre nous... avouez-le.

Et voyant que l'officier ne répondait pas, en proie à un visible embarras résultant de ce qu'il se sentait deviné, il ajouta :

— Je m'y connais... J'ai bien compris : vous aimez Mlle Luce. Pourquoi ne pas en convenir?

Alors Adrien de Salverne, voulant en finir, se décida à répondre.

Sa nature loyale ne lui permettait ni un mensonge, ni un faux fuyant.

— Certainement, dit-il, je comprends que Mlle d'Azergues a produit sur moi une impression que je n'ai pas essayé de définir et qui s'effacera sans doute dès que j'aurai quitté cette maison...

— Pourquoi donc? fit le général avec une vive surprise.

— Parce que je n'ai pas les qualités nécessaires pour me permettre de l'aimer.

— Qu'est-ce que vous me chantez là! s'écria l'oncle de Raymond. Quelles qualités vous faut-il donc?

— Mon général... Je ne veux pas me marier.

— Vous!

— Oui.

— Vraiment!... Il faut cependant que vous ayez une raison, une raison sérieuse, car vous n'êtes pas un enfant.

— En effet, mon général, j'ai une raison, répondit le jeune officier avec une légère amertume.

— Ah! fit M. d'Yrvoix en le regardant fixement et en cherchant à le deviner. — Un amour contrarié, je parie?

Adrien n'osa pas avouer la vérité.

— Bah! dit le général, les amours de jeunesse s'envolent. — Du reste, mon cher ami, le premier amour ne compte pas, parce qu'il sert ordinairement à faire l'apprentissage du cœur.

Je vous parle, tenez, poursuivit-il, avec une paternelle bonhomie, comme je parlerais à mon fils, si j'avais eu le bonheur d'en avoir un. Malheureusement je n'ai jamais pu avoir qu'une fille. — L'amitié qui m'unissait à votre père m'en donne un peu le droit, n'est-ce pas?

— Je vous remercie, mon général, de ce témoignage affectueux.

— Oui, c'est ce que je dirais à mon fils : le premier amour ne compte pas, parce qu'il est toujours fait sans connaissance de cause, sans expérience, avec la légèreté de cœur de la jeunesse; c'est pour cela qu'il est rarement heureux. Il est né d'une illusion généreuse et il s'évanouit dans une amère déception qui laisse après elle de cuisants regrets. Et croyez, mon cher de Salverne, que bien rares sont ceux qui échappent à ce sort; pour moi je suis convaincu que telle est la loi commune que je n'aurais

jamais donné ma fille à un homme qui n'aurait pas eu un premier amour malheureux. — Aussi, elle a été heureuse, la plus heureuse des femmes; le malheur a voulu qu'elle fût veuve...

Mais parlons de vous, fit le général en s'interrompant. Si vous n'avez pas de meilleures raisons, vous ne pouvez avoir pris l'irrévocable résolution de ne pas vous marier.

— Je ne dis pas cela, répondit Adrien.

— Très bien, mon garçon.

— Seulement, je n'y tiens pas.

— Pourquoi?

— Dans notre position, n'est-on réellement pas plus heureux avec cette indépendance, avec cette liberté que le mariage confisque à jamais? dit le jeune capitaine. Quand on aime l'armée comme je l'aime, ne peut-on pas mieux lui consacrer toute sa vie et toutes ses pensées, si l'on n'a rien à donner ailleurs de sa vie et de ses pensées?

— Le mariage n'empêche pas de faire de bons soldats, répondit M. d'Yrvoix, et je n'en veux pas d'autres preuves que votre famille, mon cher enfant; pas d'autre exemple que ceux de votre grand-père, l'illustre général de Salverne, et de votre père, mon ami, mon camarade de promotion, mon brave frère d'armes.

— C'est vrai! dit Adrien, mais...

— Mais quoi? questionna le général en voyant son hésitation.

Et il ajouta, sans le laisser répondre :

— Que vous manque-t-il pour faire un époux parfait?... Vous avez le don de plaire à tout le monde... Oh! ne protestez pas, mon garçon, car vous savez bien que je ne suis pas un flatteur, moi; je suis sincère. — Oui, il serait puéril de nier que vous êtes sympathique à tous. Ici, tenez, n'êtes-vous pas aimé et estimé par tout le monde?... Le duc me disait tantôt le plus grand bien de vous; la duchesse aussi. Mon frère, le baron de Coursades, vous aime presque autant que Raymond...

— C'est trop de bonté!...

— Mais non, voyons, vous le méritez. — Avec cela, capitaine et décoré à trente-deux, c'est magnifique, mon cher, et vous pouvez prétendre à tout, car vous êtes un travailleur, un bûcheur, un des officiers sur lesquels l'armée compte et que le ministre, je le sais, suit attentivement. Je vous prédis les trois étoiles, capitaine de Salverne, comme à votre grand-père...

— Oh! mon général...

— Avec ça, que vous manque-t-il donc? poursuivit l'oncle de Raymond sans entendre les protestations de la modestie du jeune homme. —

Ah ! si vous vouliez... si vous étiez moins timide, je sais bien, moi, quelle femme vous pourriez prendre, mon cher garçon !...

Adrien était profondément troublé.

Le général d'Yrvoix s'était levé ; il s'approcha de lui et lui montrant Luce qui, la danse finie, était reconduite par le capitaine de Coursades :

— Tenez, fit-il à voix basse ; voilà !

— Non, mon général, protesta le jeune officier, jamais je n'oserais lever les yeux sur Mlle d'Azergues...

— Ah !... pourquoi donc ça ?

— Ma position ne me permet pas une pareille prétention... ce serait injustifiable.

— Injustifiable !... ah ! c'est trop fort !... s'écria M. d'Yrvoix. — Est-ce que vous croyez que le duc compte avec la bourse de celui qui sera son gendre ?... ah ! non, sa fortune lui permet de ne pas regarder à ça...

— Mais moi, mon général...

— Vous, mon cher ami, vous n'avez rien à dire.

Est-ce que la fortune est en jeu ici et peut-il en être question en une affaire basée uniquement sur les sentiments, sur l'affection.

— Cependant... essaya encore Adrien.

Mais le général d'Yrvoix ne le laissa pas parler.

— Non, c'est chose secondaire, poursuivit-il, et diantre ! quand un officier a un avenir superbe comme le vôtre, quand il porte un nom illustre comme celui de Salverne, il ne peut s'agir de fortune.

Oui, je comprends vos scrupules, mais ils sont exagérés, mon cher de Salverne. Si j'avais une fille à marier et si elle avait le bonheur d'être aimée d'un officier tel que vous, je la lui donnerais sans hésitation, avec joie, avec bonheur ; le duc est comme moi, j'en suis sûr.

***

L'arrivée de plusieurs amis du général mit fin à cet entretien.

Un moment après, l'orchestre reprenait une nouvelle valse et Luce arriva à la porte du fumoir au moment où Adrien se présentait pour regagner le salon.

— Vous m'oubliez donc, monsieur de Salverne, dit-elle en prenant le bras du jeune officier, et il faut que je vienne vous rappeler que vous m'avez promis cette valse.

— Veuillez m'excuser, mademoiselle, répondit Adrien, je n'avais nullement oublié la faveur que vous m'avez accordée... Mais je suis en retard, c'est vrai, et confus de me voir devancé par vous.

Une visible émotion agitait le jeune homme, trahie du reste par sa voix.

En présence de Luce, à la suite de l'entretien qu'il venait d'avoir avec le général, il était absolument sous le charme résultant des habiles provocations de la jeune fille.

Il sentait se communiquer à lui la passion qui animait la fille de Jane et qu'il lisait dans ses regards.

Luce, en effet, avait senti se développer en elle, d'instant en instant, l'attraction qui la poussait vers le capitaine d'état-major.

Il plaisait à son orgueil de faire la conquête de ce jeune officier dont chacun célébrait hautement les mérites ; elle éprouvait une ardente satisfaction à faire naître l'amour en l'âme de ce jeune homme qu'elle croyait vierge de toute affection.

Si elle avait su qu'Adrien aimait déjà une autre jeune fille, elle se serait acharnée plus encore à l'attirer à elle pour l'enlever à celle qu'elle aurait considérée comme une rivale et pour se procurer les joies vaniteuses d'un éclatant triomphe.

Auprès de lui, elle mettait en œuvre toutes les ressources que la coquetterie et l'art de plaire offrent aux femmes ; elle le grisait de plus en plus par ses séductions d'autant plus perfides qu'elles étaient couvertes par une ingénuité admirablement imitée et par une pudeur d'enfant irréprochablement jouée.

Adrien se laissait prendre naïvement au jeu de cette enchanteresse.

L'esprit encore troublé par les hantises amoureuses de son rêve non effacé, il se laissait gagner par la communicative tendresse que l'astucieuse jeune fille versait en lui.

Il oubliait tout en ce moment, au contact de cette Circé moderne, pour ne voir qu'elle et pour reporter à elle toutes les forces affectives déjà éveillées en son âme loyale.

Après cette soirée seulement, lorsqu'il eut quitté l'hôtel d'Azergues, lorsqu'il fut rentré chez lui et qu'il se trouva seul dans sa chambre, ému, troublé, bouleversé au souvenir des ineffables sensations qu'il avait perçues, il interrogea sa conscience.

Un blâme s'élevait en lui.

Le mécontentement intime des âmes honnêtes au moment de commettre une mauvaise action se faisait sentir.

Avait-il le droit d'aimer une autre que cette adorable jeune fille à qui son cœur avait déjà été donné ?

— Ah! ne me pousse pas à bout, reprit-elle, car je sais tout... (P. 1035.)

Était-il loyal de porter ailleurs cet amour qui avait allumé celui de cette enfant confiante ?

Un abîme le séparait de Miette, soit ; il était interdit à Adrien, puisqu'il était sans fortune, d'épouser celle dont l'amour exigeait le sacrifice de sa carrière ; mais était-ce bien de songer à en épouser une autre ?

Ne devait-il pas être fidèle à sa foi ?

Voilà ce que la voix de sa conscience disait à Adrien de Salverne en cette heure de recueillement.

Et il songeait à Miette.

Que penserait-elle de lui si elle le voyait aimer une jeune fille qu'il lui aurait préférée à cause de sa fortune ?

Que ne souffrirait-elle pas en le voyant aimé par une autre ?

Combien sa douleur serait grande et son désespoir profond !

La voix de sa conscience lui disait encore :

— N'épouse pas celle qui t'a aimé la première, puisque tu veux être fidèle à la carrière que ton père t'a donnée; renonce à son amour et brise ton cœur, s'il le faut, pour ne pas affliger la mémoire chérie du mort qui veille toujours sur toi ; mais ne torture pas cette malheureuse qui s'est donnée à toi avec toute la candide expansion de son âme virginale, et ne lui inflige pas l'injuste douleur du spectacle de ton abandon.

Reste fidèle au nom que tu portes, mais sois fidèle aussi à l'amour que tu as juré.

Adrien entendait cette voix et il essayait de s'affranchir des reproches de sa conscience en se disant :

— Je n'ai pas dit que j'aimais Mlle d'Azergues... Je ne l'aime pas, en réalité... Elle est charmante, c'est vrai, et je comprends très bien qu'en sa présence j'aie éprouvé un certain trouble... mais ce n'est pas de l'amour...

Du reste, quoi qu'en dise le général d'Yrvoix, qui n'est mû que par l'affection qu'il me porte, je n'ai pas le droit de l'aimer... Que penserait-on de moi si j'avais l'audace de demander la main de la fille du duc d'Azergues ?

Non, je ne dois aimer personne, puisqu'il m'est interdit de l'aimer... *elle*... non, personne !

Et c'est en se faisant ces raisonnements que l'infortuné jeune homme parvint à apaiser un peu les scrupules de son âme loyale et à retrouver le calme de son esprit.

CHAPITRE CXXV

ENTRE AMANT ET MAITRESSE

José de Lizieux était seul à l'hôtel de la rue de Courcelles.

Celui qu'il croyait son père était retourné à Bougival avec Palmyre et

il devait y passer la journée de Noël et les deux jours suivants pour ne rentrer que le lundi à Paris.

Le fils de Carmen se leva fort tard.

Il avait la tête lourde et l'esprit plein du souvenir de Luce.

Il se fit habiller par son valet de chambre, déjeuna du bout des lèvres et sortit à pied pour se dégourdir un peu les membres.

Pélago l'attendait.

José lui avait promis de passer la journée de Noël avec elle.

Il ne s'attendait pas à la réception que sa maîtresse lui préparait.

Bertha était partie dès le matin, après avoir passé la nuit avec son amie, car le capitaine de Coursades devait venir déjeuner chez elle.

Pélago était dans son cabinet de toilette, assise devant une glace, livrée à sa femme de chambre qui achevait de la coiffer, lorsque José de Lizieux entra.

Elle l'avait entendu venir et elle avait reconnu son pas.

Le jeune homme s'avança pour embrasser sa maîtresse, mais Pélago le retint d'un geste.

— Ah ! te voilà ! fit-elle d'une voix acerbe.

Et elle ajouta en le repoussant :

— Garde donc tes amabilités pour celle avec qui tu as fait un si joyeux réveillon !...

— Réveillon !... répéta José ahuri.

— Je n'ai pas besoin des restes d'une autre, ajouta Pélago.

José de Lizieux n'aurait probablement pas dissimulé l'aventure amoureuse de la nuit de Noël ; il en aurait sans doute fait le récit avec sa vantardise méridionale et il aurait tout dit un jour à Pélago, car, pour lui, cela n'avait pas d'importance puisqu'il comptait épouser Luce d'Azergues ; mais l'attitude de sa maîtresse modifia subitement ses dispositions. Il résolut de nier.

— Une autre ! fit-il.

— Oui, une autre !... riposta Pélago rendue furieuse par la jalousie que la présence de son amant réveillait.

— Tu es folle, voyons... dit José en essayant de nouveau de l'embrasser.

Pélago se leva en se reculant.

— Ah ! ne me pousse pas à bout, reprit-elle, car je sais tout...

— Que sais-tu ?

— Je sais ce que tu as fait cette nuit.

— Tu m'étonnes.

— Je t'ai vu !... Inutile de nier et de prendre ton air innocent, mon

cher !... Oui, je t'ai vu avec Mlle Luce d'Azergues... Je t'ai vu à Bullier, car je t'ai suivi, et au pavillon d'Ermenonville...

José était absolument pétrifié.

— Tu m'as suivi ?... dit-il machinalement.

— Oui, car je me méfiais... Je trouvais drôle que tu ne voulusses pas faire le réveillon avec moi et j'ai voulu savoir ce que tu faisais. Je suis allé chercher Bertha, nous nous sommes déguisées toutes les deux, et nous t'avons suivi... Hein ! tu ne t'attendais pas à ça, mon vieux !... J'ai eu du nez, je crois !... C'est que l'idée de cette fille me poursuivait depuis plusieurs jours. Oui, je sentais qu'il ne se passait pas des choses bien catholiques, car je m'y connais et je n'ai pas besoin de voir deux fois une femme pour savoir ce qu'elle vaut.

Pélago avait débité tout cela sans s'arrêter, d'un seul souffle, heureuse de se soulager, éprouvant le besoin de se dégonfler.

Il était impossible de nier.

— Eh bien ! mais... balbutia le fils de Carmen, ça ne prouve rien...

— Tu trouves !

— Puisque je dois épouser Mlle d'Azergues...

— Oui, l'épouser en cabinet particulier, n'est-ce pas ?... ou dans ton coupé... en faisant la noce au bal masqué... Ah ! laisse-moi, tiens, elle me dégoûte, ta fille du duc !...

— Pélago, reprit José, comprends les choses... c'est une fantaisie... un caprice qu'elle a eu...

— Il est joli le caprice, pour une jeune fille du grand monde, qui sort de nuit avec un jeune homme, qui court avec lui les bals et les restaurants... comme la première grue que tu rencontrerais sur les boulevards...

— Non, ce n'est pas ce que tu crois, je t'assure... Ce n'était qu'un caprice, une curiosité... Elle voulait voir un bal masqué...

— Tais-toi, je te dis.

— Je te jure que c'est la vérité.

— Tu mens... Mlle d'Azergues est ta maîtresse, je le sais!

— Non,... tu te trompes.

— Allons donc! tu me prends pour une imbécile !... A qui ferais-tu donc croire ça ?... Tu l'emmènes à Bullier, dans un costume d'odalisque que tu lui as payé.. puis vous dînez en cabinet particulier, et tu penses que je suis assez bête pour croire qu'il ne s'est rien passé !

— Je te jure que c'est la vérité !

— Mais j'étais à côté de toi, avec Bertha !... Oui, nous étions dans le cabinet à côté du tien au pavillon d'Ermenonville... nous avons tout en-

tendu !... Ah ! tu ne te doutais pas de ce coup de temps-là, hein ? mon cher.

— Eh bien ! après, dit alors José de Lizieux en changeant de tactique, quand ce serait vrai... qu'est-ce que ça prouve, puisque nous devons nous marier ?

— Ça prouve que ta Mlle d'Azergues est une fille de rien et que je la mets au même niveau que la dernière des dernières... L'épouser ! ah ! oui, elle est bien bonne, parlons-en !... Quand on épouse, on ne s'y prend pas comme ça !

— Tu le sais bien ; mon père te l'a dit.

— Ton père est un monteur de coup comme toi !... Je vais aller le voir, moi, ton père, et je lui dirai les quatre vérités sur Mlle d'Azergues, tu verras !... Ah ! je t'en ficherai des mariages comme ça !... Et qu'on ne m'ennuie pas, ou l'on verra si je sais faire du pétard !... Je n'ai pas peur, et je me charge bien d'aller toute seule à l'hôtel d'Azergues faire un branle-bas dont on entendra parler dans le quartier et dans le grand monde !...

— Tu ne ferais pas cela, Pélago !...

— Je ne le ferais pas !...

— Non... Il s'agit de la réputation d'une jeune fille... de celle qui sera ma femme !... tu n'y songes pas !...

— Ah ! laisse-moi, tiens !... Va-t'en, que je ne te voie plus !

— Pélago...

— Non, va-t'en !...

— Je t'en prie...

— Pars, te dis-je !... Va-t'en !... Mais va-t'en donc !

Et furieuse, hors d'elle, Pélago le poussa hors du cabinet de toilette et ferma violemment la porte.

***

José était au comble de la stupeur et de l'ahurissement.

Il n'avait jamais vu sa maîtresse ainsi.

Il la connaissait ; il savait qu'elle était capable de faire ce qu'elle disait, comme de commettre toutes les folies, toutes les extravagances.

Pendant quelques minutes, il demeura là, dans le corridor où Pélago l'avait jeté.

Il ne savait quel parti prendre.

D'abord il songea à se représenter devant elle, à insister de nouveau.

Il tenterait d'expliquer les choses, de les atténuer le mieux possible.

Mais il n'osa pas.

Pélago était trop furieuse en ce moment, elle ne voudrait rien en-

tendre ; sa présence ne servirait sans doute qu'à l'exaspérer davantage.

Alors le fils de Carmen eut une idée.

— Il faut que je fasse intervenir papa, se dit-il ; il saura bien lui faire entendre raison.

Et il se retira.

— Est-ce bête ? marmottait-il en partant. — Non, mais c'est grotesque !... Qu'est-ce que ça peut lui faire en somme, puisque je dois épouser Luce ?... C'est idiot !... C'est la jalousie, voilà tout !... Pélago m'aime et elle a peur que j'aime mieux Luce qu'elle !...

Il se délectait à cette pensée, heureux, en sa sotte fatuité de bellâtre, qu'une scène de jalousie lui eût été faite.

Il envisageait même, en prenant un fiacre pour se faire conduire à la gare Saint-Lazare, ce qui arriverait si Pélago mettait ses menaces à exécution.

Pour Luce, à qui le scandale déplaisait sans doute, il aurait préféré que rien n'arrivât ; mais il souriait à la pensée de voir son nom ou seulement ses initiales imprimées dans les journaux mondains qui raconteraient l'aventure.

On saurait qu'il était l'amant d'une jeune fille du grand monde.

Quel prestige à son cercle et devant ses amis !

Arrivé à Bougival, José remarqua le sourire qui se dessinait sur le visage de Palmyre et de son prétendu père pendant qu'il leur faisait le récit des événements que nous connaissons et de la scène qui venait d'avoir lieu à la rue Marbeuf.

Intrigué, il les questionna :

— Enfin, qu'avez-vous donc à rire comme ça ? demanda-t-il.

— Nous avons, mon pauvre garçon, répondit le pseudo M. de Lizieux, que nous savions déjà ce que tu viens de nous dire.

— Bah !

— Mais oui, nous savions tout, ajouta Palmyre en un éclat de rire. Nous vous avons vu !

— Ah ça ! tout Paris le sait donc ?

— Avoue, dit M. de Lizieux, que vous n'avez guère été prudents tous les deux.

— Enfin où étiez-vous ?

— Nous étions aussi au pavillon d'Ermenonville.

— Oh ! c'est trop fort ! s'exclama José dont l'ahurissement venait de renaître.

— Oui, nous y étions, dit Palmyre.

— Seulement, ajouta le maître-chanteur, nous ne t'avons pas suivi comme Pélago. C'est le hasard qui nous a conduits là, pas davantage.

— Vous allez bien, reprit la fille de la mère Putot, Mlle d'Azergues et vous ?

— Non, mais écoutez, exposa José, heureux en lui-même du faste que lui donnait cette aventure, Pélago se monte la tête. — C'est pourtant simple comme tout. Luce voulait voir ce qui se passe dans les établissements de nuit, dans les bals, afin de s'amuser, de rire... Je lui avais promis de l'y mener. — Hier, elle a pu s'échapper, avec le concours de Zoé ; c'était entendu entre nous depuis deux jours. J'avais commandé un costume d'odalisque chez une grande couturière de la rue du Quatre-Septembre... et voilà, nous sommes allés dîner chez Durand, puis à Bullier où il y avait bal masqué ; de là nous avons soupé en cabinet au pavillon d'Ermenonville, parce qu'enfin je ne pouvais pas conduire Luce dans un restaurant où l'on aurait pu la reconnaître.

— Et Pélago s'est méfiée, dit M. de Lizieux, elle vous a suivis et elle sait tout.

— Ce qui est embêtant, — oh ! pas pour moi, je m'en moque après tout, mais pour Luce et pour sa famille qui ne sait rien, — c'est qu'elle veut aller faire du potin chez le duc... chez papa beau-père !... Il faut l'en empêcher... Il faut que tu la voies, que tu la raisonnes...

— Mais, mon pauvre enfant, tu t'exagères les choses, dit M. de Lizieux.

— On voit bien que tu ne l'as pas vue !... Elle est furieuse !

— Qu'importe !

— Elle se calmera, dit Palmyre. A quoi cela lui servirait-il ?... Elle ne tient pas à se fâcher avec vous.

— En attendant, elle m'a flanqué à la porte, dit le fils de l'Espagnole.

— Elle vous la rouvrira bien vite.

— Oui, mais dans un moment de colère, elle est bien capable de faire ce qu'elle dit... Voyez-vous le tableau si elle va chez le duc !

— Je t'assure qu'elle n'en fera rien, dit M. de Lizieux avec un sourire méphistophélique, et la preuve, la voici !

De la main, il indiqua la porte donnant sur le jardin au bout duquel on voyait la grille.

— Tiens, regarde.

José se retourna.

Il aperçut Pélago qui arrivait.

Son saisissement fut vif.

— Elle !... fit-il.

— Tu vois bien, dit l'amant de Palmyre.

CHAPITRE CXXVI

LE PÈRE DE JOSÉ

Pélago avait résolu, en même temps que son amant, de se rendre chez M. de Lizieux.

Elle voulait avoir une explication avec lui, car c'est lui qu'elle accusait maintenant de pousser José à l'abandonner, en lui faisant croire qu'il poursuivait le but d'épouser la fille du duc d'Azergues.

Aussitôt elle s'était habillée et elle était partie pour Bougival.

C'est à peine si elle salua en serrant la main de M. de Lizieux et de Palmyre.

— Ah ! te voilà ! fit-elle en voyant José.

— Eh bien ! voyons, que se passe-t-il donc ? demanda l'ancien policier d'une voix bonhomme. Il y a donc quelque chose qui ne va pas ?

— Pour sûr que ça ne va pas avec ce qui se passe, riposta Pélago.

— Oui, je sais tout... José vient de me raconter la chose. — Eh bien ! quoi, il n'y a pas de quoi s'alarmer.

— C'est indigne !... vous êtes d'accord avec lui !...

— Moi !

— Bien sûr !... Et moi, bonne fille, qui y coupais dans ce mariage à la flan !... Faut-il que j'aie été bête tout de même !

— Voyons, ma fille, remettez-vous, dit M. de Lizieux en prenant les mains de Pélago et en la faisant asseoir.

— C'est trop fort ! s'écria encore la maîtresse de José.

— Mais non, vous exagérez les choses, dit Palmyre.

— Je voudrais bien vous voir à ma place.

— Voyons, dit le prétendu père de José, vous savez bien le but que l'on poursuit.

— Allons donc !... un mariage, ce n'est pas vrai.

— Je vous le jure, Pélago. Je vous en donne ma parole. — Demandez à José ce que je lui ai dit quand il m'a demandé les cinquante-cinq mille francs pour payer votre installation à la rue Marbeuf ; je lui en ai fait une condition de s'occuper activement de son mariage.

— C'est vrai, dit José.

— Eh bien ! voilà comment il s'en occupe. Mlle d'Azergues est sa maîtresse, dit Pélago. Il serait bien bête de l'épouser aujourd'hui.

Il y a longtemps déjà que mon fils l'a remarquée et qu'il s'est mis à l'aimer. (P. 1047.)

— Au contraire, dit Palmyre.

— Vous raisonnez en emballée que vous êtes, fit à son tour M. de Lizieux, en femme jalouse.

— Jalouse ! s'écria Pélago ; ah ! non, alors !... mais je ne veux pas qu'on se fiche de moi !... S'il en a assez, qu'il le dise !... Il ne manque pas d'hommes, Dieu merci, à Paris !...

— Il ne s'agit pas de ça...

— Tu es folle, essaya José. Tu sais bien que je t'aime !... Cette petite d'Azergues est une gamine... C'est un caprice, une curiosité qu'elle a eus... j'ai tenté de te l'expliquer, mais tu n'as rien voulu entendre...

— Oui, un drôle de caprice, dit l'amie de Bertha, le caprice d'avoir un amant !

— Mais non... non...

— C'est à moi que tu veux faire croire ça !

— Raisonnons un peu, dit M. de Lizieux.

— Qu'est-ce que vous voulez que je raisonne ? s'écria Pélago. Tous les raisonnements n'empêcheront pas d'être ce qui est.

— D'accord, mais au moins vous comprendrez...

— Je comprends une chose : c'est ce qui est convenu, ce qui a été dit !

— Très bien !

— Il était entendu que je consentais à laisser José épouser la fille du duc d'Azergues... quoique ça ne me convenait guère, parce que je l'avais vue et que je l'avais bien jugée...

— Elle est un peu légère, dit M. de Lizieux.

— Mais c'est une enfant, ajouta Palmyre.

— Une enfant !... Dans ce monde-là, il n'y a plus d'enfant, riposta Pélago.

— Ce qui était convenu l'est toujours, reprit M. de Lizieux, et je tiens essentiellement à ce mariage. — C'est une garantie pour vous !

— Une jolie garantie !... Un mariage comme ça, non alors !... Je veux tout ou rien, voilà !

— Écoute, Pélago... essaya encore le fils de Carmen. Écoute ce que te dit mon père.

— Je ne veux rien savoir.

— Tu n'es pas raisonnable, ma petite chatte...

— Voyons, dit Palmyre à son tour, puisque Georges vous le dit lui-même. Il veut absolument que son fils épouse la fille du duc d'Azergues.

— Et pas plus tard que lundi, ajouta M. de Lizieux, j'irai moi-même voir le duc et je lui demanderai la main de M^lle^ Luce.

Petit à petit Pélago se calmait.

M. de Lizieux et Palmyre, causant tour à tour, parvinrent, après quelques efforts nouveaux, à lui faire entendre raison.

Elle finit même par rire de l'aventure, se moquant des mœurs du grand monde qui fit les frais de sa mauvaise humeur, et elle se réconcilia complètement avec José, surtout lorsqu'elle entendit le pseudo Georges de Lizieux lui promettre un collier de perles à cinq rangs dont elle avait grande envie, qu'il lui offrirait le lundi même en allant faire au duc d'Azergues la demande en mariage.

La journée, si mal commencée, s'acheva fort gaiement, et Pélago passa à Bougival, avec son amant, les trois journées de fête qui restaient pour attendre le lundi.

***

Pélago avait fini par se rendre au raisonnement de M. de Lizieux, elle avait surtout tenu compte de son intérêt, car, en réalité, elle savait bien qu'elle ne trouverait pas facilement un amant de la trempe de José. Mais ce mariage ne lui souriait guère maintenant.

Elle avait vu Luce d'Azergues et elle avait pu l'apprécier à sa juste valeur.

Elle voulait bien croire que José l'épouserait, mais elle se disait que ce n'était pas la femme qu'elle aurait voulu le voir prendre.

Luce lui paraissait dangereuse pour elle, parce qu'elle l'estimait semblable à elle-même.

Même mariée, elle ne serait pas ce qu'elle aurait voulu.

Elle serait, quoique épouse, la maîtresse véritable de son mari.

Alors, qu'arriverait-il ?

Est-ce que José, plus tard, quand il serait marié, ne l'abandonnerait pas définitivement ?

Pélago détestait cordialement cette fille qui lui apparaissait comme une rivale dangereuse.

Sans doute, il arriverait fatalement, ainsi qu'elle le dit à Palmyre, le samedi, en causant seule à seule avec elle, ce qui était fatal, inévitable : Luce tromperait son mari, et ce serait bien fait.

Elle n'ajouta pas qu'elle conservait l'espoir de voir alors un divorce à l'horizon suivre de près le mariage, car José ne voudrait pas se couvrir de ridicule.

Mais elle aurait préféré, même avec cette espérance, voir ce mariage ne pas aboutir et Mlle d'Azergues en épouser un autre que son amant.

Ah ! si elle pouvait l'empêcher, ce mariage qui, malgré tout, lui déplaisait tant !

Le dépit qui était en elle rendait Pélago acerbe, virulente chaque fois que se présentait l'occasion de parler de Luce d'Azergues.

Elle ne tarissait pas sur son compte.

— J'irai le voir, ton mariage, disait-elle à José en dînant le dimanche soir à Bougival ; ce sera tordant. Je voudrais être la demoiselle d'honneur. Tu devrais me présenter comme une de tes parentes, une cousine de Madrid, afin que je sois de la noce. Elle se mariera en blanc, n'est-ce pas, Mlle d'Azergues ?

José n'avait pas trop répondu pour ne pas envenimer les choses.

M. de Lizieux riait sous cape.

Le mieux, pensait-il, était de faire chorus avec Pélago, de la laisser dire.

Et Pélago, fort en verve, continuait :

— Si j'étais la demoiselle d'honneur, mon Dieu, ça ne déparerait rien après tout. Je vaux bien Mlle d'Azergues pour ce que tu sais... J'aurais soin, par exemple, de bien assujettir la fleur d'oranger sur sa coiffure, pour qu'elle ne tombe pas avant la fin de la cérémonie!...

Elle riait à se tordre.

Puis, impitoyable, elle poursuivait :

— Le soir, après la noce, on se partagera les fleurs d'oranger de la parure et du bouquet... En voilà une fleur d'oranger !... Il y aura des oranges après, je parie !

Et toutes ces bonnes têtes du noble faubourg se pâmeront en voyant la virginale héritière de la famille ducale d'Azergues se présenter devant l'autel en robe blanche !... Non, ce sera réjouissant !... Oh ! oui, il faudra que je sois là !

On la laissait dire.

On riait même avec elle.

— Qu'est-ce que ça fait, observa seulement Palmyre, puisque c'est José seul, qui sera alors son mari, qui pourrait lui faire un reproche !

— On ne sait pas, le mariage n'est pas encore fait, riposta Pélago, et d'ici là il passera de l'eau sous les ponts !... Mlle d'Azergues ne connaît pas encore tous les bals masqués et tous les cabinets particuliers... Il lui prendra peut-être la fantaisie de se faire conduire au Moulin de la Galette par un de ses larbins...

— Oh ! voyons, fit José.

— Ça t'épaterait !... Moi, pas !... Ça se fait dans ce monde-là ; c'est très bien porté, à ce qu'il paraît, et il y a de très beaux gars parmi les cochers et les valets de pied dont ces dames raffolent... Non, mon pauvre José... Enfin c'est ton affaire si tu aimes voir les choses en jaune !

M. de Lizieux, sans le laisser paraître, était tout de même un peu inquiet.

Il avait hâte d'arriver à la solution qu'il avait désirée si ardemment.

Il fallait hâter ce mariage.

Dès le lundi, ainsi qu'il en avait fait la promesse, il se rendit à la rue de Grenelle.

Auparavant, il passa chez son bijoutier, fit choix d'un joli collier de perles à cinq rangs maintenus par des coulants en brillants, et l'envoya au domicile de la maîtresse de son fils.

Claudius était absent.

Jane, aussi, était sortie avec sa belle-sœur et Luce pour faire différents achats et quelques commandes de toilettes en vue de la saison des courses et du carnaval que l'on devait aller passer à Nice.

Le mari de Régina était seul à l'hôtel, car il avait disposé de sa journée pour écrire de nombreuses lettres qui attendaient depuis longtemps leurs réponses.

C'est lui, précisément, que le prétendu M. de Lizieux voulait voir.

Il ne désirait pas s'adresser d'emblée au duc d'Azergues avec qui il n'avait eu que de lointaines relations, des relations absolument de pure forme, tout à fait accidentelles, sans conséquences aucunes.

Il pensait qu'il serait mieux à son aise avec le comte de Bellegarde, qu'il connaissait mieux, qu'il fréquentait sur les hippodromes, en sa qualité de propriétaire de chevaux de courses.

Edme, cependant, fut assez surpris lorsque son valet de chambre lui remit la carte de M. de Lizieux.

— Tiens !... fit-il. — Veuillez conduire M. de Lizieux ici.

Il se demandait :

— Que me veut-il ?... Il vient peut-être me chercher pour le présenter au *Jockey-Club*.

M. de Lizieux ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude, car à peine Edme de Bellegarde l'eût-il prié de l'excuser de le recevoir ainsi, qu'il dit :

— Ma visite doit vous surprendre, mon cher comte, et je vais m'empresser de vous en faire connaître le motif. Il s'agit d'une démarche que j'ai à faire et que j'ai jugé bon de faire précéder par cette visite.

Mon fils, ce grand garçon de vingt-huit ans que vous connaissez, m'a avoué depuis quelque temps déjà qu'il éprouvait pour Mlle d'Azergues, votre nièce, de bien affectueux sentiments... qu'il l'aimait en un mot.

— Ah ! fit simplement le mari de Régina, sans intonation aucune.

— Il a cru comprendre que Mlle d'Azergues répondait à son affection,

et il m'a prié de demander sa main... Mais je n'ai pas voulu me présenter devant M. le duc d'Azergues, sans vous avoir fait part de la démarche que je me propose de faire, et c'est pour cela, mon cher comte, que je suis venu vous voir aujourd'hui.

— C'est, en effet, à mon beau-frère et à ma belle-sœur qu'il faudra faire cette demande, répondit le comte de Bellegarde. Je n'ai reçu aucune confidence de ma nièce à cet égard... Je ne sais rien... Il me semble cependant que votre fils a fort peu vu ma nièce.

— J'ai été surpris moi-même, répondit M. de Lizieux, car j'étais loin de m'attendre à cela... En effet, ces jeunes gens ne se sont vus qu'aux courses... Cependant Mlle d'Azergues est assez charmante, j'en conviens, pour inspirer en peu de temps les plus affectueux sentiments...

Il y a longtemps déjà que mon fils l'a remarquée et qu'il s'est mis à l'aimer ; il y a longtemps qu'il m'en a fait l'aveu... et enfin je me suis décidé à faire une première démarche auprès de vous, mon cher comte, pour vous prier de vouloir bien me présenter à M. le duc d'Azergues, que je n'ai pas l'honneur de connaître autrement que par les relations que vous savez.

Le hasard, ajouta M. de Lizieux, a, en quelque sorte, été le complice de ces jeunes gens et a poussé nos familles l'une vers l'autre, lorsqu'il a fait rencontrer d'abord M. Paul des Roselles, le pupille de votre beau-frère, et mon fils dans le même collège. — L'amitié qui s'est naturellement formée ne s'est pas démentie depuis ; ce sont aujourd'hui des amis d'enfance... et c'est sans doute cette amitié qui a invité José, à son insu, à jeter les yeux sur Mlle d'Azergues.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Claudius entra.

CHAPITRE CXXVII

LA DEMANDE EN MARIAGE

Le duc d'Azergues ignorait que son beau-frère était avec un visiteur.

Il rentrait d'une visite qu'il venait de faire à un de ses amis, victime la veille d'un accident de cheval, dont il avait eu connaissance le matin même.

Il reconnut M. de Lizieux qui s'était levé en le voyant entrer.

— M. de Lizieux, dit cependant le comte de Bellegarde.

Claudius salua et, d'un geste, invita le père de José à reprendre son siège.

— C'est plutôt à toi, mon cher Claudius, que revient la visite de M. de Lizieux, qui a jugé utile de s'adresser d'abord à moi en raison de nos relations extérieures. Il s'agit...

Mais je vous prie, monsieur de Lizieux, dit Edme en s'interrompant, puisque voici mon beau-frère, de lui exposer vous-même le but de votre visite.

Claudius s'assit, prêt à écouter.

M. de Lizieux exposa les faits de nouveau, ainsi qu'il venait de le faire, à la grande surprise du duc d'Azergues qui était loin de s'attendre à une pareille démarche.

Claudius ne pouvait répondre que ceci :

— J'interrogerai ma fille, monsieur... Je ferai part de votre démarche à la duchesse d'Azergues... Je vous ferai connaître notre réponse.

Et la visite fut terminée.

José était en ce moment chez Pélago.

Ils attendaient M. de Lizieux qui devait leur faire connaître le résultat de sa démarche.

A peine sorti de l'hôtel de la rue de Grenelle, l'amant de Palmyre se fit donc conduire à la rue Marbeuf.

Cette visite, en l'absence de Luce, ne pouvait avoir d'autres résultats. C'est ce qu'il expliqua.

Mais l'ancien maître de timonerie, le maître chanteur qui poursuivait le but que nous connaissons, ne pouvait s'en tenir là et attendre la réponse que le duc d'Azergues lui avait promise.

Il tenait à ce mariage qui devait amener chez lui toute la fortune colossale d'Azergues.

Aussi, pour réussir sûrement, pour pouvoir aviser à temps si cela était nécessaire, il était disposé à ne rien négliger.

— En attendant la réponse que le duc doit me faire connaître, dit-il, je tiens à pressentir ses intentions.

— Oh ! fit José avec sa fate suffisance, quand il en parlera à Luce, quand il lui dira que tu es venu demander sa main pour moi, elle ne pourra faire différemment qu'y consentir.

— Je le crois, répondit M. de Lizieux, mais il est bon de savoir au plus tôt à quoi s'en tenir... ne serait-ce, ajouta-t-il galamment, que pour contenter cette pauvre Pélago qui a eu si grand peur de te perdre.

— Oh ! moi, dit la maîtresse de José, je suis toujours du même avis sur votre demoiselle d'Azergues et je vous jure bien que si ce n'était pas

— Oh! mère... dit Luce avec une tendresse ingénue, je l'aime, si tu savais !... (P. 1054.)

pour vous faire plaisir, je demanderais uniquement que ce mariage ne se fasse pas.

M. de Lizieux sourit.

— Vous serez au contraire bien aise quand il sera fait, dit-il, car José sera à vous mieux que jamais.

— Je ne le crois pas.

— Vous verrez.

Puis, changeant de ton :

— Il faudrait, reprit le faux gentilhomme en s'adressant à José, faire porter à Zoé un petit mot que je vais te remettre. Elle entendra ce qui se dira entre le duc et la duchesse, lorsqu'elle sera prévenue de ce qui se passe, et elle nous renseignera.

— Il n'y a rien de plus facile, répondit l'amant de Pélago. Écris ce que tu veux et ce soir elle l'aura.

***

Dès que Jane rentra à l'hôtel, Claudius, qui avait déjà exprimé à son beau-frère l'étonnement que lui causait la démarche inattendue de M. de Lizieux, se rendit auprès d'elle.

Il l'informa de ce qui se passait.

Il lui demanda si Luce lui avait fait part de ses intentions.

Au nom de M. de Lizieux, Jane avait été troublée, émue, mais son émotion et son trouble passèrent sans doute, aux yeux de son mari, pour l'effet de l'étonnement qu'elle ressentait à cette nouvelle.

— Non, répondit-elle, je ne sais pas... Luce ne m'a jamais parlé de ce jeune homme... Nous le connaissons à peine, n'est-ce pas?

— Oui, dit Claudius, M. de Lizieux est dans les relations sportives d'Edme, comme propriétaire d'une écurie de courses.

— Son fils a été élevé à Oullins?

— C'est ça. — C'est un ami de Paul, mais Paul lui-même nous a très peu parlé de lui.

Il ajouta :

— Je crois que M. de Lizieux connaissait ta tante, ce qui est assez vraisemblable puisqu'il s'est rendu acquéreur de l'hôtel qu'elle possédait rue de Courcelles.

— Oui, je sais, répondit Jane.

— Enfin, il faut consulter Luce, dit le duc d'Azergues.

Le comte de Bellegarde vint trouver son beau-frère et Claudius en profita pour lui demander s'il connaissait la famille de M. de Lizieux.

— M. de Lizieux, répondit le mari de Régina, appartient à une ancienne famille, dont son fils et lui sont, je crois, les derniers représentants. Il y a eu un de Lizieux conseiller d'État sous Charles X; c'est le père de celui-ci.

— Il fait partie du *Jockey?*

— Non, et lorsque je l'ai vu se présenter ici, ma première pensée a été que sa visite était en vue de son admission, car j'ai entendu dire qu'il avait l'intention de poser sa candidature.

— Que sais-tu de lui?

— Fort peu de chose. Je sais qu'il a eu un mariage assez malheureux, car il s'est mésallié, à ce qu'on dit... Il avait épousé sa maîtresse, une Espagnole fort belle, qui avait fait quelque bruit dans son pays; il vivait avec elle en véritable reclus, dans une petite maison de campagne, sans relations aucune... Puis, un beau jour sa femme lui a intenté un procès en séparation, basé sur une constatation d'adultère, et j'ai appris que le malheureux était innocent; on disait que Mme de Lizieux avait eu recours à une femme qui se faisait passer pour la complice de son mari et qui a trompé la justice.

— Qu'est devenue Mme de Lizieux? demanda Claudius.

— Elle est morte en Espagne où elle s'était retirée avec son fils après son procès.

En somme, ajouta Edme de Bellegarde, je n'ai jamais rien entendu dire de défavorable sur M. de Lizieux; mais sa démarche me surprend, car je me demande comment son fils a pu pénétrer assez la pensée de Luce pour croire qu'il en était aimé.

Luce arriva.

***

Elle embrassa sa mère et présenta son front à son père et à son oncle.

Elle était restée avec sa tante qui avait fait une visite avec elle après avoir quitté Jane.

A l'air qu'elle vit sur le visage de son père et de sa mère, elle comprit qu'il se passait quelque chose.

Claudius lui demanda tout de suite :

— Tu connais M. José de Lizieux?

L'astucieuse jeune fille tressaillit, mais elle n'en laissa rien paraître.

— Ah! fit-elle d'un air assez dégagé, le fils de ce monsieur qui fait courir.

— C'est cela.

— Oui, je le connais, dit-elle. Je l'ai vu souvent à Longchamp, à Auteuil, un peu partout... C'est un ami de Paul; ils sont souvent ensemble.

Et curieuse de savoir, quelque peu inquiète même d'entendre parler de José après ce qui s'était passé, elle demanda :

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce que nous avons reçu aujourd'hui la visite de M. de Lizieux, répondit le duc d'Azergues, et qu'il nous a demandé ta main au nom de son fils.

— Ah! fit Luce avec une véritable surprise.

— Tu n'as donc jamais donné à croire à ce jeune homme que sa demande serait agréée?

— Non... je connais M. de Lizieux, le fils, que j'ai vu assez souvent avec Paul... voilà tout.

— T'a-t-il manifesté quelquefois ce qu'il éprouvait à ton égard?

— M. José de Lizieux a toujours été très convenable... quelque peu empressé, c'est vrai, je l'ai remarqué...

— Enfin, demanda Jane à son tour, que penses-tu de cette démarche?

— Je ne sais pas que dire... répondit Luce.

— N'es-tu pas surprise comme nous?

— Oh! oui... bien sûr.

— Et ta réponse? demanda Claudius.

— Je ne veux pas me marier avec M. de Lizieux, répondit catégoriquement la jeune fille.

— Très bien.

— M. José de Lizieux est certainement un jeune homme charmant, d'une famille très convenable... mais... j'ai d'autres idées...

Au ton de la voix de Luce, Jane tressaillit.

Elle prit la main de sa fille et l'attira à elle.

— D'autres idées? répéta-t-elle. — Sur quoi, ma chérie... dis!

— Sur mon mariage...

— Ah!... tu y as songé déjà?

— Oui.

Le duc d'Azergues et le comte de Bellegarde échangèrent un regard d'intelligence.

Ils comprirent ce que Luce voulait dire.

— Tu as une idée? questionna affectueusement la duchesse d'Azergues.

— Oui, mère, répondit la jeune fille.

— Et tu ne m'en as rien dit encore, ajouta Jane en embrassant sa fille pour atténuer ce tendre reproche.

— Comment veux-tu? dit l'habile comédienne avec l'ingénuité la mieux imitée. C'est à peine si je me le suis dit à moi-même.

— Vraiment!

— Ce n'est encore qu'un désir.

Mais Luce s'interrompit.

— Je te dirai cela à toi toute seule, reprit-elle en répondant aux baisers de sa mère.

Et elle ajouta, en prenant la main de son père pour l'attirer à elle et se faire embrasser par lui :

— Les papas ne doivent savoir ces choses-là qu'après... tu veux bien?

— Oui, je veux tout ce que tu veux, répondit le duc d'Azergues.

— Eh bien! et l'oncle? dit plaisamment le comte de Bellegarde.

— L'oncle, répondit Luce, quand il est en même temps le petit parrain que l'on aime bien, on lui dit ces choses-là en même temps qu'à son père... Es-tu content?

— Très content!... oui, très content!

— Alors, dit Claudius en prenant le ton enjoué de son beau-frère, attendons-nous à une grande nouvelle!

— Mais bien sûr, dit Luce. — Vous verrez!

CHAPITRE CXXVIII

LA RÉPONSE DU DUC D'AZERGUES

Le jeudi 31 décembre, le général d'Yrvoix dit à Adrien :

— Vous devriez m'accompagner cet après-midi chez la duchesse d'Azergues, mon cher capitaine. — C'est son jour de réception et je me suis proposé de lui faire ma visite. — Vous n'avez pas encore fait la vôtre, n'est-ce pas ?

— Non, mon général.

— Eh bien ! nous irons ensemble ; voulez-vous ?

— Volontiers.

— Nous en profiterons pour souhaiter la bonne année à ces dames.

En effet, dans l'après-midi, le général et le jeune officier se rendirent à la rue de Grenelle.

Luce était là.

Cette nouvelle entrevue raviva la passion que la jeune fille avait allumée dans l'esprit d'Adrien.

En outre, Jane et Régina prièrent le général d'Yrvoix et Adrien de Salverne de demeurer à dîner à l'hôtel, absolument en famille, n'ayant d'autre convive que Paul des Roselles.

Le général accepta pour lui et pour son jeune ami, et cette nouvelle soirée passée auprès de Luce fit oublier complètement à Adrien les résolutions qu'il avait prises quelques jours auparavant.

Lorsqu'il se retira, il était en proie à une exaltation absolue de son

esprit, sous l'influence de ce trompeur mirage du cœur que, dans l'égarement de l'âme, on prend souvent pour de l'amour.

Le lendemain, Jane questionnait sa fille :

— Tu m'avais promis quelque chose, lui dit-elle avec tendresse, une confidence.

— Oui... j'y ai pensé...

— Eh bien ?

Luce se taisait.

Mais la duchesse d'Azergues avait causé avec Claudius qui avait bien compris ce qui se passait chez sa fille.

— Je parie de deviner quelle est cette confidence, dit Jane.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Dis alors ?

— N'est-ce pas de M. de Salverne qu'il s'agit ?

Luce avait toutes les habiletés.

Elle rougit comme une vierge timide et elle cacha son visage contre la poitrine de sa mère.

— J'ai deviné ton secret, n'est-il pas vrai ? demanda Jane.

— Oui... répondit la jeune fille tout bas.

— Chère enfant ! fit la duchesse en embrassant tendrement sa fille.

— Tu le savais ? fit Luce.

— Et je n'étais pas seule à le savoir...

— C'est vrai ?

— Ton père...

— Mon père !

— Ton oncle et ta tante... il faudrait que nous ne t'aimions pas pour ne pas comprendre ce qui se passe en toi.

— Oh ! mère... dit Luce avec une tendresse ingénue, je l'aime, si tu savais !...

Puis tout bas, à son oreille, enlaçant le cou de Jane de ses bras, elle demanda :

— Et lui ?... crois-tu qu'il m'aime ?...

— Je le crois, ma chérie.

— Il ne t'a rien dit ?

— Non.

— Il ne m'aime pas alors.

— Pourquoi dis-tu cela ?... M. de Salverne m'a paru un peu ému auprès de toi, hier...

— N'est-ce pas ?... c'est vrai ?...

— Oui. — Le jour de Noël aussi, ton père avait remarqué...

— Quoi ?

— Ce que je te dis.

— Qu'a dit mon père, dis, mère ?

— Ton père a M. de Salverne en grande estime. C'est un jeune homme parfait à tous les points de vue...

— Il a l'air si doux !...

— Oui.

— Si bon !...

— C'est vrai.

— S'il ne m'aimait pas !... oh ! mère, je t'assure que je serais bien malheureuse !

— Il t'aime sans doute, ma chérie, dit Jane avec la plus exquise tendresse. — Il n'ose peut-être pas encore en faire l'aveu... Mais cela viendra, j'en suis sûre.

— Tu le crois ?

— Oui. — Nous devons le voir à Nice ; le général d'Yrvoix l'a dit hier en dînant. Tu l'as entendu ?

— Oui, répondit Luce. Oh ! j'ai été bien contente quand le général a dit cela.

— M. d'Yrvoix est chargé d'une inspection de la frontière des Alpes en vue de nouveaux ouvrages à établir, et il emmènera avec lui M. de Salverne et son neveu.

— Il sera aux courses ?

— Oui.

— Tu n'en diras rien encore à mon père ? demanda Luce.

— Pourquoi ? fit Jane. Ton père le sait déjà, je te l'ai dit.

— Ça ne fait rien.

— C'est donc toi qui lui diras ce grand secret ?

— Plus tard.

— Quand M. de Salverne aura déjà demandé ta main ? fit la duchesse en riant.

— Non,... avant.

— Chère petite folle ! fit Jane en une nouvelle caresse.

* * *

M. de Lizieux n'avait pas tardé à recevoir une réponse de Zoé.

Comme d'habitude, c'est David qui avait servi d'intermédiaire.

Après avoir lu le billet du père de José, la femme de chambre de Luce avait répondu :

— Dis à M. de Lizieux que je voudrais bien le voir ; j'ai beaucoup de choses à lui dire.

Et le jeune Abyssin, qui avait déjà fait la cour à Zoé, lui dit d'un air malicieux, en roulant ses gros yeux blancs :

— Quand ferons-nous un peu comme les patrons, hein ?

— Ah ! ce n'est pas l'envie qui me manque, répondit la fille. Je commence à m'ennuyer dans cette place. Ce n'est pas fait pour moi, ça.

— Tu devrais te présenter chez Mlle Pélago, la maîtresse de mon patron ; nous serions ensemble.

— J'en ai assez du service.

— Si tu as des rentes.

— On en trouve, bêta !

— C'est vrai.

— Qu'est-ce que tu gagnes, toi ? questionna Zoé.

— Quatre-vingts francs.

— Mais tu as des profits ?

— Bien sûr... avec Mlle Pélago... et puis aux courses quand il y en a.

— Tu joues ?

— Parbleu !

— Tu connais donc les chevaux ?

— Je connais tous les jockeys.

— Alors tu n'as pas besoin d'être au service, si tu veux.

— Je le sais bien.

— Eh bien ! écoute, je ne resterai pas longtemps ici, et alors..

— Alors ?

— Nous verrons !

— Ah ! tu es gentille ! fit David en prenant Zoé par la taille.

— N'oublie pas ma commission. Il faut absolument que je voie ton patron.

Dès que M. de Lizieux connut la réponse de Zoé il lui fit dire de venir à la rue de Courcelles.

Alors il apprit ce qui passait.

Zoé n'avait entendu parler de rien au sujet de José.

Sans doute le duc et la duchesse en avaient causé entre eux, mais elle n'avait rien pu savoir.

Ce que la femme de chambre de Luce savait, c'est que sa maîtresse était amoureuse d'un officier, de M. de Salverne.

Elle avait bien vu ce qui se passait, et elle avait compris.

A son avis, c'est lui qui épouserait Mlle Luce.

— Pardon, répondit le sergent en faisant le salut militaire, je ne suis pas votre neveu. (P. 1060.)

***

M. de Lizieux connaissait Adrien de Salverne.
Il savait que c'était un jeune homme absolument sans fortune.
Le dépit qu'il éprouva fut grand en apprenant cette nouvelle.
On préférerait un officier de fortune à son fils !
Mais il ne renonçait pas pour cela à ses projets.
Il n'y renonça même pas quand il reçut la réponse du duc d'Azergues

qui lui dit, avec toutes les formes voulues, que sa fille ne songeait pas encore à se marier.

Alors, il résolut d'agir.

N'avait-il pas toujours, avec les lettres qu'il possédait, le moyen de contraindre la duchesse ?

Il n'avait pas voulu s'en servir autrefois pour lui, il avait renoncé à satisfaire la passion qui l'avait envahi, mais cette fois il ne reculerait devant rien.

Il ne pouvait pas croire que ce que Zoé avait dit fût vrai.

Le duc d'Azergues devait bien savoir que M. de Salverne n'avait, pour toute fortune, que sa solde de capitaine.

Zoé était peut-être allée trop loin.

Après ce qui s'était passé, il était impossible que Luce refusât de se marier avec José.

Aussi, avant d'agir, résolut-il d'attendre pour voir venir les événements.

Lui aussi il devait aller à Nice.

Il avait un cheval engagé dans trois épreuves.

Il aurait sans doute l'occasion d'y voir le comte de Bellegarde et de causer avec lui.

Alors, il verrait ce qu'il aurait à faire.

***

Lorsque M. de Lizieux communiqua à José la réponse du duc d'Azergues :

— Pas possible !... s'écria le présomptueux jeune homme.

Pélago riait de sa déconvenue.

— Il paraît que ce qu'elle sait lui a suffi, dit-elle avec malice.

— Oh ! mais ce n'est pas la réponse de Luce, riposta José. Je parie que son père ne l'a même pas consultée.

— Blackboulé, mon pauvre José !

— Ce n'est pas encore dit.

— Ça y ressemble.

— Tu verras.

Et s'adressant à son père :

— J'irai avec toi à Nice, dit le fils de l'Espagnole.

— Ah ! non, fit aussitôt Pélago, tu ne vas pas encore me planter là pendant des semaines.

— Il vaut mieux que tu ne viennes pas, dit M. de Lizieux. — J'y

serai et je verrai le comte de Bellegarde. Je saurai bien si c'est une réponse définitive.

Et le maître-chanteur ajouta sur un ton énigmatique :

— Il n'est pas dit que ce soit le dernier mot de la duchesse d'Azergues.

CHAPITRE CXXIX

CHEZ L'AMI BOUGUARÈS

Le sergent d'infanterie de marine Pierre Lion, avant de partir pour Angers, afin de se rendre de là au château du comte de Varades, où son père remplissait les fonctions de garde particulier, avait tenu à s'acquitter de la commission dont son ami, le fourrier Bouguarès, l'avait chargé.

Il s'était donc rendu, le dimanche suivant, à la rue de la Tombe-Issoire où l'ancien cocher avait aujourd'hui ses remises et ses écuries.

Aristide Bouguarès était chez lui, ou du moins il était chez un marchand de vins du voisinage, faisant une partie de piquet avec le maître bourrelier dont il était le meilleur client.

C'était la morte-saison pour lui, du moins en ce qui concernait ses deux grands chars de courses, car les dernières réunions hippiques avaient eu lieu au commencement du mois et les courses ne devaient reprendre que vers le milieu de février.

Mais pour le reste c'était le petit train train habituel et il ne s'occupait guère lui-même que de ses six voitures de noces, landaus ou berlines, qui étaient régulièrement employées tous les mardis, jeudis et samedis.

Notre Narbonnais possédait en outre douze fiacres numérotés, confiés à des cochers qui les lui louaient à la journée ; mais cela n'était pour ainsi dire pas son affaire. C'était la patronne, Mme Bouguarès, qui s'arrangeait chaque matin et chaque soir avec les cochers, percevant la recette, assistant à la sortie et au retour des voitures, ayant l'œil à tout en excellente ménagère qu'elle était.

Bouguarès n'intervenait que dans les cas de contestations ou de querelles, et les affaires étaient vite réglées avec lui.

Entre temps, lorsqu'il s'ennuyait au quartier de la Glacière, lorsque la nostalgie du siège et du fouet devenue trop profonde demandait à être un peu secouée, l'ami de Tistin se faisait atteler un coupé ou une victoria, suivant la saison, une voiture admirablement tenue, — sans numéro cela

va sans dire, — une « remise », et il allait, comme nous l'avons vu la veille de Noël, faire quelques petites aubaines.

Lorsque Bouguarès vit entrer Pierre Lion dans la boutique où il se trouvait et qu'un garçon d'écurie lui avait indiquée, il s'écria sans hésiter :

— Ah ! sapristi !... mon neveu !

— Pardon, répondit le sergent en faisant le salut militaire, je ne suis pas votre neveu, mais seulement un de ses amis.

— Comment... tu n'es pas... Vous n'êtes pas mon neveu Achille?...

— Non.

— Eh bien ! excusez-moi, hein ? car vous lui ressemblez... Et puis ce costume... Vous êtes un marsouin comme lui, n'est-ce pas?

— Oui... du 4e, à Toulon.

En disant cela Bouguarès avait tendu la main au jeune homme et ils échangeaient, en causant, une cordiale et vigoureuse poignée de main.

— Du 4e, à Toulon !... dit l'entrepreneur de voitures, le régiment de mon neveu...

— Puisque je suis un de ses amis.

— C'est juste.

— C'est lui qui m'a donné votre adresse et qui m'a fait promettre de venir vous donner de ses nouvelles.

— Très bien, mon garçon, très bien. Asseyez-vous là, je suis avec un ami, vous allez prendre un verre avec nous.

Pierre salua le bourrelier et répondit en s'asseyant :

— Volontiers, monsieur Bouguarès.

— Hé là ! patron, cria l'ancien cocher, apportez-nous une autre bouteille de vin blanc.

Puis il demanda :

— Alors, qu'est-ce qu'il fait mon brigand de neveu? Il était sergent, si je me rappelle.

— Oui, sergent-fourrier, répondit le fiancé d'Alice. Nous sommes du même bataillon et de la même compagnie.

— Ah ! ah ! des amis, alors ?

— De vrais camarades, monsieur Bouguarès, car nous avons fait nos cinq ans ensemble.

— Vous étiez engagé volontaire aussi ?

— Oui, comme lui.

— Un coup de tête ?

— Non, une idée... parce que le métier me plaisait.

— Et maintenant ?

— Il me plaît toujours et je me propose de rengager bientôt, dès que je serai allé voir le père qui est en Anjou.

— Alors, vous avez fini vos cinq ans?

— Mais oui, comme le fourrier Bouguarès, votre neveu.

— Comment, il a fini!

— Nous avons été libérés ensemble le 8 décembre.

— Sapristi! Comme le temps passe, s'écria le Narbonnais. Déjà cinq ans!

— Eh! oui, monsieur Bouguarès, dit le sergent. Nous nous étions engagés tous deux le 8 décembre 1880, et ça y est.

Le bourrelier avait rempli les verres pendant ce temps et l'on trinqua.

— Alors mon neveu est libéré aussi? demanda Aristide Bouguarès.

— Il est présentement à Narbonne, chez son père, où je l'ai accompagné.

— Ah! vous avez vu mon frère?

— Oui, j'ai vu M. Bouguarès, répondit Pierre Lion, et je puis dire qu'il m'a fait boire du fameux vin.

— Je vous crois; c'est que par là-bas le vin est bon dans mon pays! dit Bouguarès flatté dans son amour-propre de Narbonnais. Ce n'est pas de la camelote comme à Paris...

Et s'adressant au débitant qui s'était mis à rire :

— Oui, oui, ajouta-t-il, je dis ça pour toi aussi, car tu es aussi filou que les autres.

— Ah! pour sûr, fit le bourrelier.

— Tiens, à Narbonne, — demande-le au sergent qui en vient, — continua l'ami de Tistin, une bouteille de vin blanc comme ça, que tu fais payer vingt-cinq sous, ne coûterait pas huit sous, et ça vous a un goût... pas vrai, sergent?

— Bien sûr, j'en ai bu!

— Alors, Achille est au pays?

— Pour le moment, car il va rengager avec moi, et il est probable qu'il va venir à Paris.

— Pas possible!

— On parle d'envoyer des marsouins par ici, et c'est dans le régiment qu'on y enverra que nous rengagerons; en tout cas, si ça tarde trop, nous en serons quittes pour rengager dans les chasseurs de Vincennes.

— Vous voulez voir Paris?

— J'en suis.

— Un Parigot!

— Comme vous le dites, monsieur Bouguarès, répondit le sergent. Et même, c'est parce que j'ai de la famille par ici que je veux y rengager.

— Ah! vous avez vos parents à Paris? demanda le bourrelier.

— Ma tante seulement, et une cousine; mon père, un ancien soldat, est en Anjou : il est garde particulier chez le comte de Varades. Alors, comme je dois me marier avec ma cousine qui habite Paris, où elle est couturière...

— Je comprends, je comprends, dit Bouguarès.

— Maintenant, avec la nouvelle loi, les sous-officiers rengagés peuvent se marier.

— Eh bien! c'est moi qui vous fournirai vos voitures de noces.

— Volontiers, répondit Pierre Lion, d'autant plus que votre neveu en sera.

— Alors, demanda le bourrelier, vous avez assez des colonies, hein! sergent?

— J'en ai eu ma part. J'ai fait campagne au Tonkin et à Madagascar, ça suffit.

— En effet.

— J'ai passé trois ans aux colonies.

— Avec mon neveu?

— Tout le temps.

La conversation était bien engagée et intéressante pour tous.

Bouguarès aimait à entendre causer le jeune sous-officier et il lui fit raconter ce qu'il avait vu à Madagascar et au Tonkin.

A la bouteille de vin blanc en succéda une autre, et notre Narbonnais voulut à toute force garder le sergent à déjeuner avec lui.

Pierre s'excusait, disant qu'il n'avait pas prévenu sa tante et qu'on l'attendrait.

Mais Bouguarès avait réponse à tout.

Il fit écrire un mot par le sergent pour prévenir sa tante et il l'envoya porter par un de ses cochers, ce qui obligea Pierre Lion à accepter son invitation.

L'ami de Tistin voulut lui faire visiter tout son immeuble, les remises dans lesquelles se trouvaient les voitures de noces, les hangars sous lesquels s'abritaient les chars de courses, avec leurs coussins de banquettes retournés pour qu'ils ne se salissent pas, l'autre hangar, le long de la sellerie, où se rangeaient le soir ses douze fiacres, ses écuries dans lesquelles se trouvaient une trentaine de chevaux, ses provisions d'avoine et

ses fourrages; il ne lui fit grâce de rien, en vrai méridional, fier de son œuvre, heureux d'être admiré, mais sans prétention, avec la bonhomie joviale qui était le fond de son caractère

Il présenta le sergent à sa femme et recommanda un déjeuner soigné, ce qui n'émut pas Mme Bouguarès qui, en sa qualité de languedocienne, était un véritable cordon-bleu et n'avait aux yeux de son mari que le tort de ne plus faire la cuisine elle-même, comme dans le temps où il était simple cocher, ou à l'époque de ses débuts comme loueur.

Les langues ne chômèrent pas pendant le déjeuner auquel le maître bourrelier et le marchand de vins assistèrent.

On serait resté à table jusqu'au soir si Pierre n'avait voulu se retirer, songeant qu'à cinq heures il devait prendre le train pour Angers.

Mais il promit de revenir voir l'oncle de son ami, dès qu'il serait de retour à Paris, c'est-à-dire dans le courant de janvier.

Il promit aussi d'amener sa tante et sa cousine, que l'on irait du reste chercher en voiture et avec qui on passerait toute une journée quelque part, à la campagne si l'on était dans la belle saison, ou ailleurs. Ce ne seraient certes pas les voitures qui manqueraient.

Bouguarès ne voulut pas en rester là.

Ce déjeuner qu'il venait de faire avec le sous-officier l'avait mis en dispositions joyeuses, car tout en causant il l'avait arrosé un peu plus copieusement que de coutume des meilleurs flacons de sa cave qui était joliment bien montée.

Il n'avait guère envie de travailler ce jour-là.

Après tout, est-ce que sa femme ne serait pas là au moment où les cochers viendraient relayer.

Il lui en coûtait de quitter ainsi ce garçon en qui il lui semblait avoir retrouvé son neveu qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps.

— Capédious! s'écria-t-il, je vais vous reconduire chez vous en voiture et de là vous mener à la gare pour votre train.

— Vous êtes bien bon, monsieur Bouguarès, répondit Pierre Lion, et si ça ne vous dérange pas, ce n'est pas de refus.

— Me déranger!... Jamais, mon bon!... Il y a toujours mon phaéton et des chevaux ici!... Vous allez voir!

Et il cria :

— Ilé!... Joseph!... Joseph!

Une voix répondit, partant de l'écurie :

— Voilà, patron.

— Attelle-moi un peu la *Lisette* au phaéton!... et vite, hé!

Puis au sergent :

— Comme ça vous ne manquerez pas votre train, ajouta l'ami de Mouredu.

— Tant mieux !

— Avenue de Clichy, que vous dites, hé ?

— Oui, avenue de Clichy.

— Il y en a pour trente-cinq minutes d'ici, *boun Dious !* Trois heures et demie, fit Bouguarès en consultant l'horloge qui marquait les heures de départ et d'arrivée des voitures, à quatre heures et quart au plus tard nous y serons, mon brave.

— J'aurai tout le temps qu'il me faut.

— Nous aurons même le temps de prendre encore un verre au buffet, le coup du départ, hé !

— C'est moi qui vous l'offrirai.

— Jamais de la vie !... quand vous serez sergent-major, je vous le permettrai, répondit le loueur, car alors nous serons du même grade, attendu que j'étais double aussi pendant la guerre !...

— Ah ! ah ! fit Pierre, c'est très bien ça !

— Oui, mon petit, j'étais sergent-major dans la mobile.

On entendit alors un roulement dans l'allée et le garçon d'écurie dit, en passant la tête à la porte :

— Ça y est, patron !

— Très bien !... fit Bouguarès, hardi ! alors, démarons.

— Au revoir, madame, dit le sous-officier, en saluant Mme Bouguarès.

— Au revoir, monsieur, j'espère que nous vous reverrons.

— Je vous le promets, et peut-être viendrai-je avec votre neveu, s'il a toujours l'envie de rengager à Paris.

Pierre serra aussi la main au bourrelier et au marchand de vins qui lui souhaitèrent bon voyage, puis il sauta dans le phaéton où l'ancien cocher avait déjà pris place, guides et fouet en mains, prêt à partir.

La *Lisette*, à peine touchée par la mèche du fouet, se raidit sur ses jarrets et partit au grand trot.

Bouguarès tint parole.

Il fit filer si rondement sa jument, prenant par les voies les moins encombrées, et il conduisait avec une telle sûreté de main, malgré sa demi-ébriété, qu'à quatre heures dix le phaéton s'arrêtait devant la porte de Mme Davoul.

— Tu es adorable, reprit le jeune drôle en la poursuivant, et je suis fou de toi !... (P. 1070.)

Notre Narbonnais donna son cheval à garder au concierge qui était à ce moment sur sa porte, et il monta chez la tante du sergent.

Alice et Miette étaient chez elle.

Pierre présenta l'oncle de son camarade et raconta en quelques mots la cordiale réception qu'il avait reçue chez lui.

— C'est mademoiselle qui est votre fiancée? demanda ensuite Bou-

guarès en désignant la fille de Jane, sans doute parce qu'il la trouvait plus jolie que son amie.

— Non, répondit Pierre Lion, Mlle Miette est une amie de ma cousine Alice que voici, et avec qui je dois me marier.

— Ah! tous mes compliments, mademoiselle.

— M. Bouguarès, dit le sous-officier, m'a offert les voitures pour notre noce.

Alice remercia le Narbonnais, qui répondit distraitement :

— Oui, oui, c'est entendu... C'est moi qui les fournis... Je peux bien faire ça pour un camarade de mon neveu, hé!

Bouguarès était préoccupé.

Attiré par la radieuse beauté de Miette, il avait été saisi en entendant prononcer son nom.

Ce nom était celui de la fille du commandant des Roselles qu'il avait vainement cherchée pendant si longtemps avec son ami Mouredu.

Ce n'était certes pas un nom commun, à Paris surtout.

Mais Bouguarès ne voyait là qu'une coïncidence, car il était convaincu, ainsi que Tistin et Léon des Roselles, que la petite Miette avait été tuée avec ses parents nourriciers par les Prussiens qui ravagèrent Montlhéry.

— C'est curieux tout de même, se disait-il.

L'ancien cocher ne connaissait pas Magali, car il n'était pas encore venu à la villa de Cormeilles, puisqu'il n'avait retrouvé son ami Mouredu que quelques semaines auparavant, en revenant des courses de Maisons-Laffitte; s'il l'avait connue, il aurait été frappé de la ressemblance qui existait entre elle et cette jeune fille si inopinément rencontrée, car nous savons que les deux sœurs n'avaient entre elles que la différence d'expression résultant de la couleur de leurs yeux que Miette avait plus bleus et Magali plus verts.

Cependant, ce nom ne pouvait sortir de l'esprit de notre Narbonnais et une réelle préoccupation l'obsédait, car, lorsque, après avoir pris congé de Mme Davoul et des deux jeunes filles, il partit avec Pierre Lion qui emportait sa valise, il lui demanda, tandis que le phaéton descendait la rue d'Amsterdam :

— Alors, cette jeune fille est une de vos parentes?

— Mlle Miette?

— Oui.

— Non, c'est une voisine, une amie, répondit le sergent d'infanterie de marine.

— Un drôle de nom, Miette.

— C'est vrai.

— Un nom du Midi... Cette demoiselle en est peut-être?

— Oh! non... Mlle Verneuil est certainement Parisienne ou peu s'en faut.

— Mlle Verneuil!

— Oui, c'est son nom.

Et pour avoir l'air de donner un prétexte à ses questions, Bouguarès ajouta :

— Une bien jolie fille, hé!

— Pour sûr!

— Et celui qui aura la chance d'être son mari pourra se vanter, je crois, d'avoir l'une des plus jolies femmes de Paris.

Mais l'ami de Tistin ne put s'empêcher de dire encore :

— C'est drôle tout de même qu'il y ait des noms du Midi à Paris!... Eh! millé dious, mon bon, c'est que le Midi, comme on dit, il a conquis Paris!

Sur cette boutade, Bouguarès arrêta la *Lisette* devant l'entrée de la gare Saint-Lazare.

CHAPITRE CXXX

UNE ROBE DE BAL

Le jour de l'an offrait, avec les étrennes, à José de Lizieux un moyen infaillible de se réconcilier avec sa maîtresse.

Il était certain qu'un riche cadeau ferait oublier à Pélago toute rancune.

Ne lui démontrerait-il pas ainsi que les fredaines dont elle se plaignait étaient sans conséquence au point de vue de son attachement et de sa générosité.

Il le lui avait bien dit, du reste, avec sa fatuité ordinaire : « Celui qui ne trompe ni sa femme ni sa maîtresse est un homme qui ne mérite pas d'être aimé, car il ne sait pas plaire, et l'infidélité ne prouve pas que l'on a cessé d'aimer. »

Ce raisonnement n'avait certainement pas eu sur l'ex-fille de brasserie la portée qu'aurait le tour de cou en diamant que José acheta pour elle chez son bijoutier habituel.

Mais, malgré l'importance de la somme que coûta ce riche joyau, le

fils de Carmen, sentant avoir beaucoup à se faire pardonner, réservait une autre surprise à sa maîtresse.

Il se rendit, la veille du jour de l'an, chez la couturière de la rue du Quatre-Septembre, dont Pélago était la cliente habituelle, pour voir si on ne lui manquerait pas de parole.

Il avait commandé pour elle, à son insu, une toilette de bal d'un luxe princier, en satin rose de Chine, faisant sur le devant, de forme princesse, transparent à une merveilleuse de dentelles de Malines qui partait de l'emmanchure gauche pour rejoindre le côté droit de la jupe sur laquelle elle s'étendait. Au bas, courait une ruche de satin, ornée d'orchidées qui se retrouvaient en garniture autour du corsage dont une guirlande limitait le décolleté. Derrière, une longue traîne de velours noir partait de la taille.

La couturière n'avait pas eu besoin de prendre de nouvelles mesures, car elle avait non seulement les patrons de sa cliente, mais encore une autre toilette que Pélago avait commandée elle-même.

La robe était prête.

Disposée sur un mannequin, au milieu du grand salon, devant de hautes glaces qui, sous les lumières du lustre, la reflétaient en tous sens, elle produisait un effet superbe.

José de Lizieux fut émerveillé quand il la vit.

Il adressa ses plus enthousiastes compliments à la couturière et à Alice Davoul, sa première, qui avait tout particulièrement présidé à la confection de cette merveille.

La robe, lui promit-on, serait livrée le soir même, à sept heures.

On avait attendu qu'il l'eût vue et qu'il eût donné ses ordres pour la porter.

Le fils de Carmen avait déjà remarqué plusieurs fois Alice et Miette, jolies toutes deux, mais Miette surtout, dont l'incomparable beauté l'avait saisi d'admiration.

S'il ne leur avait adressé jusque-là que quelques galanteries, c'est qu'il ne lui avait pas été possible d'aller au delà, soit parce que Pélago ou la couturière étaient présentes, soit parce qu'il avait à ce moment d'autres préoccupations, comme le jour, par exemple, où il était venu avec Luce d'Azergues.

Mais José de Lizieux s'était toujours promis de profiter de la première occasion qui se présenterait de faire la cour aux deux jeunes filles, car ce bellâtre était absolument convaincu que les mots honnêteté et vertu n'étaient que des expressions du temps ancien, n'ayant plus aucune appli-

cation de nos jours, et qu'en outre il n'était pas une femme ou une jeune fille capable de lui résister.

Il attendait avec impatience cette occasion et il y pensait de nouveau chaque fois qu'il revenait à la rue du Quatre-Septembre.

Pélago serait absente à l'heure où l'on livrerait la robe, car elle était sortie avec Bertha pour faire les achats nécessités par un bal auquel elles devaient aller toutes deux ce soir-là.

Elle avait dit qu'elle ne rentrerait qu'à huit heures.

José de Lizieux avait demandé à la couturière d'envoyer la robe avec le mannequin, que l'on viendrait reprendre le lendemain, car il voulait la présenter à sa maîtresse, disposée comme il venait de la voir, afin qu'elle produisît plus d'effet.

Il était sûr ainsi que, pour cette installation, on enverrait la première.

Ce serait l'occasion qu'il cherchait.

Or précisément, comme pour transporter cette toilette et le mannequin à la rue Marbeuf il fallait prendre une voiture, Alice dit à son amie :

— Viens avec moi chez cette dame et la voiture nous ramènera chez nous.

Mais, José qui attendait assez impatiemment chez sa maîtresse la jolie ouvrière, ne fut nullement déconcerté en voyant les deux jeunes filles.

Quand la femme de chambre les eut conduites dans le salon où il se trouvait, il dit aussitôt :

— Vous êtes bien gentilles, mesdemoiselles, d'être venues toutes deux.

Et tandis qu'Alice et Miette faisaient leurs préparatifs pour monter le mannequin sur son pied et y disposer la toilette, il tournait autour d'elles, ayant l'air de suivre leur ouvrage, et il se rapprochait, essayant de les frôler, faisant un choix entre elles.

Sous le prétexte qu'il fallait mettre un corset sous le corsage pour qu'il se tînt sans défaut, il sonna et dit à la femme de chambre en désignant Alice Davoul :

— Conduisez mademoiselle dans la chambre de madame et faites-lui choisir un corset de bal.

Il demeurait ainsi seul dans le salon avec Miette.

Le fils de l'aventurière espagnole ne s'inquiétait pas autrement de ce que ces jeunes filles connaissaient ce qu'il appelait complaisamment « des bonnes fortunes », puisqu'elles savaient qu'il avait conduit plusieurs femmes dans leur maison, que pour en conclure que cette réputation devait lui donner à leurs yeux un extraordinaire relief.

Aussi, dès que la porte du salon fut refermée, il s'approcha d'un

seul coup de la fille de Jane et la prenant à la fois par la main et par la taille avant qu'elle ait eu le temps de se rendre compte de son intention, il l'attira vigoureusement à lui et l'embrassa en disant :

— Mademoiselle Miette... vous êtes plus belle que toutes les femmes que je connais !... Je me sens vous adorer !...

La pauvre jeune fille, surprise, éperdue, eut à peine la force de se dégager de son étreinte et de s'écrier :

— Monsieur !... monsieur... laissez-moi !

— Tu es adorable, reprit le jeune drôle en la poursuivant, et je suis fou de toi !... Tu n'as qu'un mot à dire et tu seras la plus heureuse des femmes...

— Taisez-vous !...

— Dis... veux-tu ?... des bijoux, des toilettes, une voiture, tout ce que tu voudras... tout, oui, tout !...

— Monsieur... vous ne me respectez pas... fit Miette qui ne savait que dire, dans la crainte de blesser un important client de sa patronne. — Je vous en prie, laissez-moi !...

Heureusement pour elle, la porte s'ouvrit et Alice revint avec le corset.

La fille de Mme Davoul, à la vue de son amie dont l'émotion était visible, comprit aussitôt ce qui s'était passé.

Alors, pour ne pas demeurer seule avec José, elle pria la femme de chambre de l'aider à tenir les épingles pour ajuster la toilette.

Les deux amies, échangeant entre elles de rapides regards, se hâtèrent le plus possible et se retirèrent.

Mais José les reconduisit lui-même jusqu'à la porte d'entrée et sur le palier il dit tout bas à Miette :

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit... Je n'attends qu'un mot de vous !

La jeune fille ne répondit pas.

En bas, dans la voiture qui la ramenait avec son amie, haletante encore, elle fit le récit de ce qui s'était passé.

Alice était furieuse.

— Ah ! j'aurais bien voulu voir qu'il s'adressât à moi, dit-elle. Je l'aurais mis à sa place comme il le mérite !... Il n'a pas assez de toutes celles qu'il a ?... Pour qui nous prend-il alors ?

On raconta aussi l'aventure à Mme Davoul, malgré Miette qui eût préféré qu'on n'en dît rien.

Mme Davoul voulait aller voir la couturière pour se plaindre, mais la jeune fille la supplia de n'en rien faire, car elle avait peur des railleries

de celles de ses compagnes d'atelier qui n'avaient pas les mêmes sentiments qu'elle.

On n'en dit donc rien.

Il n'y aurait qu'à ne plus accepter d'aller dans cette maison, et ce monsieur ne pourrait pas renouveler ses tentatives inconvenantes.

Lorsque Pélago arriva avec Bertha, José, tout préoccupé de la surprise qu'il avait préparée, ne songeait pas pour le moment à la ravissante ouvrière.

— Tiens, tu es déjà là! fit l'amie de Bertha.

— Oui... répondit-il. Ça ne m'arrive pas souvent d'être en avance, n'est-ce pas?

— En effet.

— C'est que ce soir... j'ai eu affaire ici...

— Ici!...

Pélago vit alors un sourire sur le visage de sa femme de chambre.

Elle comprit qu'il se passait quelque chose.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle.

— Il y a, répondit José de Lizieux, que demain... c'est le jour de l'an...

— J'y suis... tu m'apportes mes étrennes?

— Elles sont ici.

— Ah!... fais voir!... vite, montre-les!

— Tiens, ouvre cette porte, dit José.

Pélago ouvrit la porte du salon qu'il indiquait.

Elle entra.

La vue de la toilette, ainsi présentée, la saisit.

— Oh! s'écria-t-elle, que c'est joli!... que c'est beau!

— Oui, approuva Bertha, c'est magnifique!

— Tu es gentil!... ajouta la jeune femme en sautant au cou de son amant. — C'est merveilleux!

— Ça te plaît, demanda José heureux.

— Si ça me plaît?... Je te crois!... C'est ravissant!... Mais comment as-tu pu faire ça sans me le dire?

— C'est ta couturière qui a fait cette toilette.

— Je vais l'étrenner au bal de ce soir.

— Et tu seras la plus belle.

Les deux amis détaillèrent ensemble le costume, l'admirant dans tous

les détails, louant le goût du modèle, appréciant la richesse de l'étoffe, vantant le prix de la dentelle, ne tarissant pas en éloges.

Puis Bertha songea qu'elle devait retourner chez elle afin de s'habiller pour ce bal, car le capitaine de Coursades devait venir la prendre à neuf heures et demie.

Le bal auquel on allait avait lieu au cercle de José de Lisieux, et Bertha, à qui Pélago avait remis deux cartes, avait décidé son amant à l'y accompagner.

Elle partit donc.

On se retrouverait à dix heures au cercle.

Pélago n'avait plus faim.

Elle avait hâte d'essayer cette riche toilette, de la voir sur elle, de s'admirer.

Et lorsqu'elle l'eut mise, avec l'aide de sa femme de chambre, sous les yeux de son amant, lorsqu'elle eut reconnu qu'elle lui allait à ravir, José dit :

— Ce sont des étrennes utiles que je t'ai faites là ?

— Oui... mais de jolies étrennes tout de même, répondit Pélago.

— Et tu ne me reproches rien ?

— Rien !... pour sûr !

— Ne trouves-tu pas, dit José d'un air mystérieux, qu'il manque quelque chose là ?

Il indiquait le cou nu de Pélago.

— Là !... fit-elle ne comprenant pas, tant elle était heureuse de cette toilette.

Et elle ajouta :

— Je mettrai mon collier de perles.

— Ou bien ce tour de cou en brillants, répondit José qui sortit le bijou de sa poche et en entoura le cou de sa maîtresse.

— Oh !... oh !... s'écria Pélago. — Que tu es mignon !... que tu es gentil !

Elle l'embrassait avec joie, dans les démonstrations les plus folles et les plus bruyantes.

— Mon chéri... tu penses à tout !...

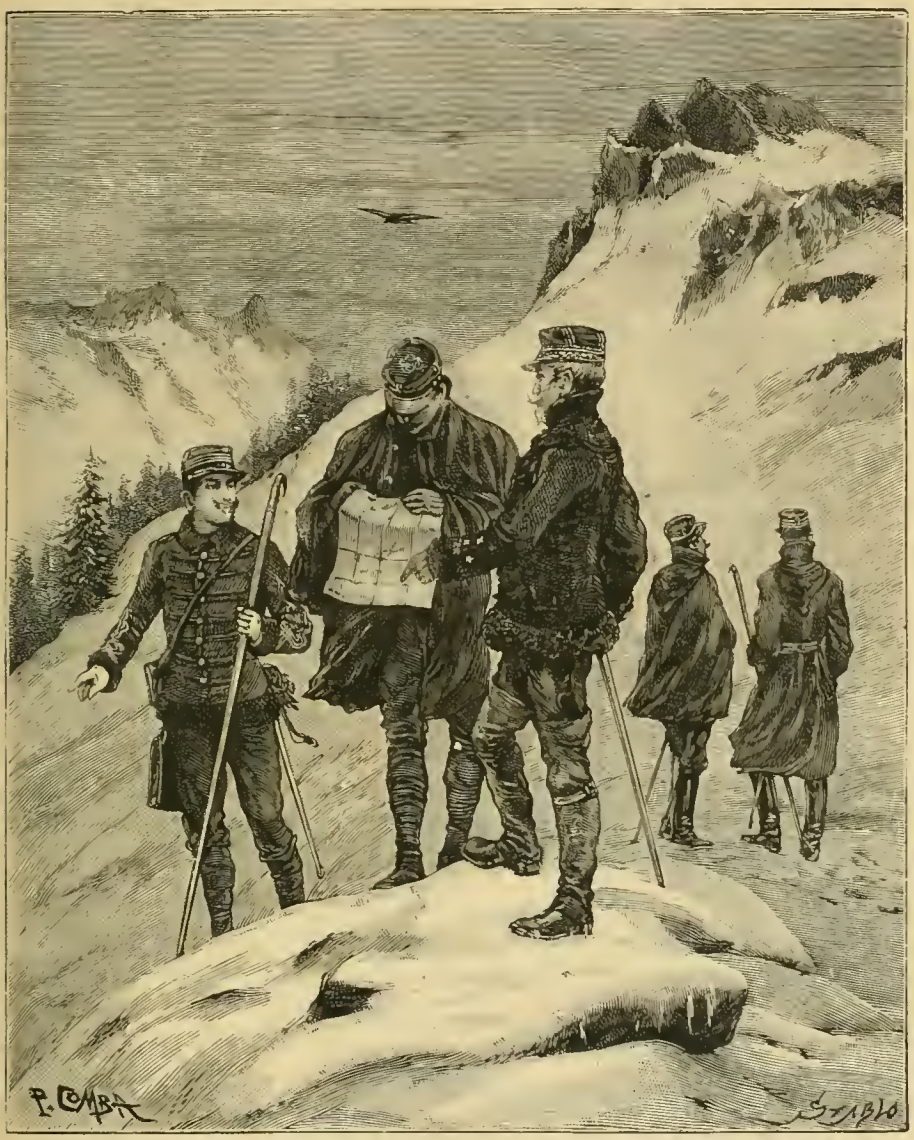
— Tu diras encore que je ne t'aime pas ?

— Oh ! non, non... Tu es beau !... Je t'adore !

La joie de Pélago ressemblait au délire.

Elle aurait voulu que Bertha fût encore là pour lui montrer son collier.

Elle avait hâte d'aller au bal pour qu'elle le vît, pour que tout le monde l'admirât.



En ce moment, il se trouvait au col de Tende. (P. 1079.)

Elle demanda l'avis de sa femme de chambre qui la louait depuis longtemps sans qu'elle l'entendit.

Elle appela la cuisinière pour qu'elle vînt l'admirer aussi.

Elle était heureuse, folle de bonheur, et à chaque mot elle embrassait José avec de nouvelles démonstrations d'allégresse.

Enfin, l'heure du départ arriva, et Pélago partit avec son amant.

CHAPITRE CXXXI

DANS LA PEAU DE SON PERSONNAGE

M. de Lizieux, après avoir surveillé la mise en wagon et le départ de ses chevaux, avait pris le rapide pour Nice et, pendant le trajet, plus d'une fois il réfléchit à la réponse que le duc d'Azergues lui avait faite.

Palmyre était restée à Bougival, dans sa villa confortablement aménagée pour y passer aussi bien l'hiver que l'été.

La fille de la mère Putot avait reçu les instructions de son amant en ce qui concernait Zoé, cette fille qu'elle avait connue autrefois, que l'on avait placée comme femme de chambre auprès de Luce, grâce à l'intermédiaire de M. Calixte, et qui avait déclaré avoir assez de cette existence, quels que soient les avantages pécuniaires qui lui avaient été faits.

On pourrait avoir besoin d'elle un jour, et il importait de l'avoir sous la main.

Elle avait été la confidente et la complice de Luce d'Azergues.

Son concours pourrait être fort utile pour seconder les projets que le maître-chanteur roulait en sa tête, et il fallait veiller d'autre part à ce qu'elle ne commît pas, par indiscrétion ou par calcul, une irréparable gaffe.

Palmyre devait donc s'occuper d'elle, l'attirer et se l'attacher complètement.

A cet égard, le pseudo Georges de Lizieux, absolument sûr de sa maîtresse, était complètement tranquille.

Ce qui le préoccupait c'était moins le refus du duc et de la duchesse d'Azergues d'accepter José pour gendre que celui de Luce.

Pour avoir fait la réponse que nous connaissons, se demandait l'intelligent gredin, avait-on consulté la jeune fille?

L'ancien agent de la Sûreté générale avait pris une place de sleeping-car et il était absolument seul dans son petit compartiment.

— C'est assurément d'eux seuls, se disait-il, tandis que les kilomètres fuyaient avec une rapidité vertigineuse sous les roues du rapide, que le duc et la duchesse d'Azergues ont pris conseils. Il n'ont même pas in-

formé Mlle Luce de la demande que je leur ai adressée au nom de José, c'est impossible.

M. de Lizieux trouvait inadmissible, en effet, après ce qui s'était passé, que Luce eût refusé d'épouser celui à qui elle s'était donnée.

Alors il conjecturait sur les causes de ce refus qui lui paraissait péremptoire, mais qu'il ne consentait pas à accepter.

Il avait beau chercher, faire appel à son imagination secondée par la perspicacité la plus subtile et par l'intelligence la mieux éclairée, il ne parvenait pas à en découvrir les motifs.

On ne pouvait rien avoir contre lui, aucun reproche à lui adresser.

C'était impossible.

N'était-il pas le gentleman le plus correct, l'homme du monde irréprochable ?

L'authenticité de sa situation n'était-elle pas nettement et irrécusablement établie, tant il était bien entré dans la peau du malheureux dont il s'était approprié l'identité, le nom et la fortune?

Qui aurait pu soupçonner, en vérité, qu'il n'était pas réellement Georges de Lizieux?

M. de Lizieux avait vécu complètement ignoré, dans une retraite impénétrable, sans famille, sans amis, sans relations d'aucune sorte.

Tout le monde ignorait qu'il eût trouvé la mort dans l'épouvantable catastrophe de Cerbère.

A cet égard, aucun doute n'était possible.

Le misérable savait qu'il était bien pour tous Georges de Lizieux, le seul de ce nom, le descendant d'une irréprochable famille de la plus ancienne noblesse, le propriétaire d'une fortune considérable.

Alors il se demandait si ce projet d'alliance n'avait pas été écarté de prime-abord par le duc d'Azergues en raison de « son » mariage.

Le misérable était tellement bien incarné dans son personnage qu'il se parlait comme s'il était bien véritablement Georges de Lizieux.

Il s'était complètement assimilé à toute l'existence du mari de Carmen Pablo.

— C'est peut-être bien cela, pensait-il en continuant à conjecturer dans la solitude de son compartiment de sleeping-car. C'est sans doute à cause de « mon » mariage et de « mon » procès en séparation que le duc d'Azergues, probablement de lui-même, a écarté de prime-abord ce projet d'alliance.

Il sait que « j'ai eu » la faiblesse de cœur d'aimer et d'épouser une femme indigne, cette aventurière dont les galants exploits de *tra los montes* ont eu certainement un écho déplorable en France. Lui si rigide

sur les principes, si intransigeant et si austère, il n'admet pas que *je me sois* ainsi mésallié. — C'est vrai, « j'ai eu tort », j'en conviens. On n'épouse pas une maîtresse et encore moins une femme telle que Carmen.

Peut-être croit-il que « j'ai été » réellement adultère et me rend-il responsable du scandale qui a été soulevé par « mon » procès en séparation de corps!... Il a fait pourtant bien peu de bruit, car « je vivais » si retiré à la campagne, si loin de tous, qu'on s'occupait bien peu de « moi ».

Est-ce le nouveau scandale causé par « ma femme » après « notre procès » qui l'offusque?... lorsqu'elle s'est retirée en Espagne avec « notre fils » dont le jugement lui accordait la garde... Ses nouvelles amours, sa mort tragique lorsqu'elle est tombée frappée par le couteau d'un de ses amants... Pouvais-je l'empêcher de continuer à porter « mon nom » puisque le mariage n'était pas dissous, comme il l'aurait été si le divorce avait été institué ainsi qu'il l'est aujourd'hui?... Il serait injuste de me rendre responsable de ce malheur, car en somme « je ne suis » qu'une victime d'un épouvantable égarement du cœur, d'une folie, d'un aveuglement que « j'ai payé » assez cher!

Le pseudo Georges de Lizieux croyait que telles étaient les causes réelles du refus du duc d'Azergues.

Il ne se trompait pas beaucoup, en ce qui concernait Claudius.

Le mari de Jane connaissait l'histoire déplorable des malheurs conjugaux de M. de Lizieux, et personnellement il n'aurait pas consenti à donner Luce au fils d'une femme telle que cette aventurière espagnole.

Mais le duc d'Azergues n'avait pas eu à faire valoir ces raisons, car nous savons que Luce elle-même avait répondu qu'elle ne voulait pas épouser José de Lizieux.

Nous savons que depuis qu'elle avait vu Adrien de Salverne, l'orgueil avait soufflé en elle une passion nouvelle, bien différente de celle qui l'avait jetée dans les bras du fils de Carmen Pabla et que c'est le jeune officier qu'elle désirait de toutes les forces de son âme.

Or, ce qui s'était passé n'avait pas franchi les murs de l'hôtel d'Azergues.

José, ainsi que son prétendu père, ignoraient non seulement la réponse de Luce, mais aussi quelles nouvelles et orgueilleuses aspirations s étaient élevées en son esprit.

Le champ des conjectures de l'ancien maître de timonerie était donc réduit aux motifs qui pouvaient être personnels au duc d'Azergues.

Cela, à vrai dire, n'inquiétait pas outre mesure le misérable, car il

savait bien que ce mariage devait se faire quand même et il se sentait assez fort pour l'imposer au besoin.

N'avait-il pas toujours, s'il était nécessaire, des armes contre la malheureuse Jane?

Ne possédait-il pas les moyens de la contraindre par un abominable chantage?

Il avait renoncé autrefois à la lutte qui l'aurait mise, croyait-il, à sa merci, lorsqu'il avait conçu cette monstrueuse et criminelle passion pour son infortunée et inconsciente victime.

Il avait cessé de penser à elle, petit à petit, entraîné par le projet de ce mariage qui était devenu désormais le but unique de son existence, par l'appât de cette immense fortune qu'il voulait accaparer.

La cupidité l'avait emporté en lui sur la concupiscence.

Il avait trouvé, dans le rôle à jouer pour se rapprocher de la famille d'Azergues au moyen du sport, une diversion qui l'avait amené à renoncer à ses odieuses entreprises de chantage.

Puis, il avait retrouvé Palmyre, cette femme professionnellement dressée à l'amour, qui avait su, en véritable artisane de la volupté, se l'attacher mieux encore que par la possession de son secret.

Du reste, l'infâme n'avait peut-être pas renoncé complètement à Jane.

Qui sait s'il n'espérait pas la retrouver un jour lorsqu'il serait plus près d'elle, grâce à ce mariage qu'il poursuivait, lorsqu'un lien aurait été formé entre elle et lui par cette alliance qu'il rêvait?

Bertin pensait, en outre, qu'il n'aurait même pas besoin, pour arriver à son but, de s'adresser à la duchesse d'Azergues et de la menacer de nouveau des armes qu'il possédait contre elle. — Ce qui s'était passé entre José et Luce devait suffire pour assurer la réussite de ses projets.

Luce serait incapable de refuser pour mari celui qui avait été son amant.

En attendant, le prétendu M. de Lizieux voulait étudier la situation, se rendre compte des dispositions réelles du duc et de la duchesse d'Azergues, observer, pénétrer, approfondir, et il était bien aise de l'occasion qui se présentait de les rencontrer dans la haute société parisienne qui allait se trouver réunie sur les bords méditerranéens par les courses de Nice.

En arrivant à Nice, M. de Lizieux s'installa à l'hôtel de France, où il avait retenu un petit appartement par lettre, et dont il était du reste un client.

Sa première visite fut pour Tom Cutter, son entraîneur, qui avait accompagné ses trois chevaux, *Turco*, *Mantille* et *Crisafulli* que devaient monter Lawn et Fledge, deux de ses jockeys habituels.

Par Tom Cutter il sut aussitôt où s'était installée la famille d'Azergues.

Il lui suffisait pour se renseigner, sans rien laisser percer du mobile qui le poussait, de l'interroger sur les différents propriétaires de chevaux de courses arrivés ou attendus.

Tom Cutter était au courant de tout.

Le baron de G... était encore à Pau, dont les courses n'étaient pas terminées ; le marquis d'H .. et M. de R... étaient arrivés le matin même venant des Pyrénées ; le duc de C... était attendu pour le lendemain et sa villa de Beaulieu était prête pour le recevoir.

— Et le comte de Bellegarde ? demanda le pseudo gentilhomme.

— M. le comte de Bellegarde, répondit l'entraîneur, n'est pas encore arrivé. Ses chevaux sont ici depuis deux jours et je ne crois pas qu'ils soient en état de retrouver la forme qu'ils ont eue aux dernières réunions de Paris.

— Vraiment ?

— Je les considère comme finis.

— Il déclarera peut-être forfait ou les fera courir dans un prix à vendre.

— Il n'y a que là qu'ils pourraient faire quelque chose, dit Tom Cutter, et peut-être un propriétaire italien, le chevalier Spilli ou un autre, les achètera sur la foi de leur réputation.

— Alors, M. de Bellegarde n'est pas encore ici ? demanda M. de Lizieux pour revenir à ce qui l'intéressait.

— Non, monsieur, le comte est à Biarritz avec M^me^ la comtesse.

— Vous ne savez pas quand il arrivera ?

— A la fin de la semaine, sans doute. Je sais que la famille de M. le comte de Bellegarde est déjà à Nice.

— Ah ! alors il ne va pas tarder à venir.

— M. le duc d'Azergues, reprit Tom Cutter, est à Cimiès. C'est là qu'il a loué cette année une superbe villa, *la Rosière*, où M. le comte de Bellegarde doit venir le rejoindre.

— A la Condamine !

— Oui, monsieur. — Mais vous avez tort de vous préoccuper de l'écurie de Bellegarde, car elle n'est pas dangereuse en ce moment.

Bertin constatait avec plaisir la méprise de son entraîneur qui ne se doutait en aucune façon de ses intentions.

— Oh ! fit-il, insouciemment, je m'en préoccupe pas plus que ça.

Il savait maintenant ce qu'il voulait.

CHAPITRE CXXXII

UNE FIGURE DE COTILLON

Le duc et la duchesse d'Azergues étaient, en effet, installés à Cimiès, ainsi que l'avait dit Tom Cutter.

Luce était avec eux.

Ils avaient l'intention de passer plusieurs semaines dans le Midi, jusqu'au carnaval de Nice auquel ils se promettaient d'assister.

C'est dans ce but qu'ils s'étaient ainsi installés à Cimiès.

Le général d'Yrvoix était parti également, accompagné par son neveu et par Adrien de Salverne.

Les travaux de mobilisation achevés, le général, qui appartenait à l'arme du génie, avait été chargé de l'inspection des moyens de défenses des Alpes, en vue des projets de bataillons alpins dont la création était décidée.

Il avait attaché Raymond à son état-major et avait obtenu que le capitaine de Salverne lui fut adjoint.

En ce moment, il se trouvait au col de Tende et il devait remonter ensuite la chaîne des Alpes jusqu'à Tiniers, en visitant les principaux passages, l'Inferno, le Gordo-Jasca, le Pagar, la Pierre-Étroite, le Fremio-Morte, Porticiol, Longa et Valonnet.

Il devait, avec les officiers qui l'accompagnaient, étudier les plans d'ouvrages qui pourraient être construits sur le mont Bouguiou, au Colombier, à la Croix, se rendre compte des ressources naturelles qu'offraient les monts Chalanches et Féaudy, le Saint-Véron, le col Repasset et le col de Linières.

Ces études terminées, le général d'Yrvoix viendrait à Nice où il comptait se reposer quelques jours, tout en préparant le rapport qu'il devait adresser au Ministre.

Adrien de Salverne était heureux de ce voyage qui offrait à son esprit si tourmenté une salutaire diversion.

Il s'absorbait tout naturellement dans ses travaux, n'ayant pour cela qu'à suivre l'impulsion de ses aptitudes et de sa nature de travailleur et il

secondait admirablement le général, qui connaissait depuis longtemps sa remarquable intelligence.

En lui, il se passait des choses étranges.

Le travail suffisait pour effacer à peu près complètement de son esprit tout ce qui y était étranger.

Il oubliait à la fois Miette et Luce.

Le souvenir de la ravissante jeune fille qu'il avait aimée la première ne disparaissait pas pourtant complètement ; il le retrouvait aux heures de repos, lorsque les travaux cessaient d'absorber ses facultés.

Quant à Luce il ne lui arrivait pas d'y penser de lui-même.

Il fallait que, dans la conversation, le général ou Raymond lui en parlassent pour qu'il subît de nouveau l'influence qu'elle avait exercée sur lui, l'empire qu'elle avait su prendre sur son esprit.

Le voyage du général d'Yrvoix et des deux jeunes officiers qui l'accompagnaient se termina précisément le jour de la première réunion hippique, et ils arrivèrent à Nice au moment même où tout le monde était aux courses.

L'oncle de Raymond avait l'habitude de descendre à l'hôtel de France, et il y avait retenu trois chambres.

C'est précisément à l'hôtel du boulevard Masséna que M. de Lizieux habitait.

Le soir même, M. d'Yrvoix annonça son arrivée au duc d'Azergues, et il reçut le lendemain une invitation pour assister à la fête qui devait être donnée à *la Rosière*.

La même invitation fut naturellement adressée à Raymond de Coursades et à Adrien de Salverne.

***

Toute la haute société parisienne en ce moment en villégiature à Nice se trouva réunie ce soir-là dans la coquette villa de Cimiès.

Luce d'Azergues avait particulièrement soigné sa toilette.

Elle voulait produire sur Adrien de Salverne une impression décisive, achever définitivement l'œuvre qu'elle avait si habilement commencée par ses provocations pleines d'une admirable ingénuité.

Elle voulait qu'il fût à elle, solidement attaché par la passion la plus violente et par l'amour le plus aveugle.

C'est que, depuis la dernière soirée qu'elle avait passée avec le jeune officier d'état-major, la veille du jour de l'an, à l'hôtel de la rue de Grenelle, des choses nouvelles s'étaient produites.

— Qu'avez-vous? s'écria Luce effrayée. (P. 1087.)

Une révélation s'était faite qui avait aussitôt poussé la perverse fille de Jane à une détermination définitive.

Le lendemain, Paul des Roselles était venu passer la journée avec son parrain et il avait eu une longue conversation avec Luce, conversation qu'elle avait provoquée elle-même.

Le neveu de Léon ignorait ce qui s'était passé.

Il ne savait rien des sentiments passionnés que son ami de Salverne avait éveillés dans l'esprit de l'orgueilleuse jeune fille.

Luce l'avait interrogé habilement, sachant bien quelle amitié fraternelle l'unissait à Adrien, ne désirant qu'apprendre de la bouche de Paul si le jeune capitaine lui avait parlé d'elle.

Sans défiance aucune, ne se doutant pas de l'entreprise que poursuivait la fille de son tuteur, Paul causa à cœur ouvert.

Il fit de son ami l'éloge le plus affectueux et le mieux mérité, et il dit combien il était heureux de la décoration qu'il venait d'obtenir, sûr de l'influence que cette distinction glorieuse produirait sur lui en l'attachant définitivement à l'armée.

Surprise, alors, Luce l'interrogea :

— Comment, demanda-t-elle, M. de Salverne a l'intention de quitter l'armée?

— Je suis sûr qu'il ne songe plus à démissionner, répondit Paul des Roselles.

— Il y a donc pensé?

— Un instant, oui... Une sottise que je suis heureux d'avoir contribué à l'empêcher de commettre.

— Mais comment se fait-il...

Luce était inquiète.

Tout ce qui concernait Adrien de Salverne l'intéressait vivement.

Son intérêt était encore plus vivement piqué par ce qu'elle venait d'apprendre, car c'est par dessus tout le prestige brillant du superbe avenir qui était unanimement promis au jeune officier qui l'avait poussée vers lui.

— Je vous l'ai dit, une sottise, répondit le neveu de Léon, un coup de tête insensé... Il s'était mis à aimer une jeune fille, d'une merveilleuse beauté, il est vrai, mais sans aucune fortune.

Cette révélation avait déjà frappé la fille de Jane d'un coup violent.

L'envie qui était alors née en elle, et même une véritable mais atroce jalousie l'avaient stimulée puissamment.

C'était autant par orgueil que par instinct malfaisant et par perversité d'âme, qu'elle s'était mise à aimer et à désirer le jeune officier.

Luce eut alors la force de dissimuler complètement ce qui se passait en elle.

— Ah !... fit-elle sans la moindre nuance d'intérêt. C'est pour cela qu'il voulait démissionner?

— Oui... une folie, comme vous le voyez, répondit Paul des Roselles. Mais quand j'ai connu sa résolution, je me suis attaché à la combattre et je suis convaincu qu'il n'y songe plus.

Cela avait suffi.

Luce savait qu'elle avait eu une rivale dans le cœur de celui qu'elle voulait.

Il fallait bien, se disait-elle, qu'Adrien de Salverne eut aimé follement cette jeune fille pour avoir songé à lui faire le sacrifice d'une carrière aussi brillante que celle qui lui était réservée.

Cette pensée stimulait son orgueil et attisait les désirs passionnés de son âme.

Des ardeurs nouvelles s'éveillaient en elle qui la poussaient à achever ce qu'elle avait si heureusement entrepris.

Elle voulait, sans tarder davantage maintenant, amener le jeune officier à se prononcer, se l'attacher indissolublement par une promesse formelle, effacer à jamais de son esprit et de son cœur jusqu'à la trace du souvenir de celle qu'il avait aimée.

Cette jeune fille était d'une merveilleuse beauté, d'après ce qu'avait dit Paul des Roselles, mais l'orgueilleuse se trouvait assez de charmes pour séduire à son tour Adrien de Salverne.

Elle y emploierait toute son habileté, toutes les ressources de la coquetterie, toutes les provocations les plus suggestives.

Pour cela, Luce avait compté sur cette fête qui devait être donnée à *La Rosière*.

Elle savait depuis longtemps qu'Adrien de Salverne devait y assister, puisqu'elle connaissait la présence dans les Alpes du général d'Yvoix et des deux officiers qui l'accompagnaient.

Elle attendait impatiemment ce jour-là et elle avait préparé la plus belle des toilettes nouvelles qu'elle avait emportées en voyage.

Sans être douée d'une réelle beauté, Luce d'Azergues n'en était pas complètement dépourvue.

Elle avait, il faut bien en convenir, une grâce délicate, qui était due surtout à sa jeunesse et à sa ressemblance avec sa mère.

Le soir de cette fête elle était plus en beauté que jamais.

Luce faisait l'admiration de tous, dans sa toilette toute en gaze de soie rose pailletée d'or, dont le corsage, légèrement échancré en cœur, laissait découvrir la naissance d'une gorge irréprochable.

La gaze descendant des deux côtés du buste, était artistement drapée en un savant croisement autour de la taille dont elle accusait la sveltesse, et elle se relevait sur les épaules en deux crêtes du plus gracieux effet.

Au bas de la jupe couraient, sous une ruche de gaze, de coquets petits nœuds roses qui en retenaient les plis et qui étaient reliés par des rubans croisés, du même ton que ceux de la double ceinture remontant au milieu du dos, où ils se nouaient et d'où ils pendaient en longs flots.

Les manches, courtes et bouffantes, accusaient davantage la forme parfaite et le modelé de ses bras.

A son cou un double collier de petites perles et une fine aigrette de plumes au milieu de sa coiffure.

Au dîner, Luce fut encore placée à côté d'Adrien de Salverne, et, dans la sauterie qui termina la soirée, elle l'eut souvent pour cavalier.

Adrien avait senti croître en lui, depuis qu'il était auprès d'elle, la passion qu'elle lui avait suscitée.

Il s'était mis, attiré par ses provocations, à la désirer avec une ardeur nouvelle, aveugle.

Cependant, Luce constatait avec peine qu'elle ne parvenait pas à obtenir ce qu'elle voulait.

Retenu, croyait-elle, par la timidité de son caractère, Adrien de Salverne ne se prononçait pas.

Il était plein d'empressement, émotionné en quelque sorte auprès d'elle, mais aucun aveu d'amour, si discret qu'il fût, ne s'était échappé de ses lèvres, malgré les astucieuses insinuations de la jeune fille.

Le jeune officier était toujours retenu par les considérations qu'il avait exposées au général d'Yrvoix, lorsque celui-ci l'avait interrogé sur ses sentiments à l'égard de la fille du duc d'Azergues : il trouvait qu'entre Luce et lui il y avait une barrière trop haute élevée par son immense fortune.

Il avait peur, en la recherchant, de paraître convoiter cette dot opulente et il demeurait, en dépit des désirs allumés par elle en ses chairs, dans les limites de la plus entière réserve.

Enfin, Luce n'y tint plus.

Elle résolut de franchir elle-même le premier pas.

***

Un cotillon avait été improvisé à la fin de la soirée par Raymond de Coursades qui le conduisit avec Madeleine de Varades, l'amie intime de Luce.

Le hasard des diverses figures amena fréquemment la fille de Jane à danser avec le jeune officier.

On venait de distribuer des mirlitons sur lesquels des noms étaient inscrits en torsades et chaque cavalier devait avoir pour danseuse la jeune fille dont le mirliton portait un nom répondant au sien : *Daphnis* et *Chloé*, *Philémon* et *Baucis*, *Horace* et *Lydie*, et bien d'autres tirés de la mythologie, de la légende ou de l'histoire.

Dans la corbeille que l'on offrit aux demoiselles, Luce choisit un mirliton portant le nom de *Laure*, tandis que dans l'autre Adrien en avait un portant celui de *Pétrarque*.

— De nouveau, lui dit-elle, le hasard nous réunit.

— C'est un grand honneur pour moi, mademoiselle, répondit l'ami de Raymond, et je remercie le hasard qui me favorise si généreusement.

— *Laure* et *Pétrarque*, prononça Luce en lisant les deux noms, deux amoureux qui ont vécu sous le ciel où nous nous trouvons, ce beau ciel du Midi qui parle au cœur.

— C'est Laure qui inspira Pétrarque.

— Ce qui est un enseignement, répondit la jeune fille dont l'intonation accentua les paroles.

— Un enseignement !

— Sans doute... un avertissement, si vous préférez. — Voulez-vous me répondre franchement ?

Adrien était surpris du tour que venait de prendre la conversation.

Il répondit :

— Je vous le promets.

— Vous ne vous laisserez arrêter ni par votre timidité, ni par une réserve qui vous ferait hésiter.

— Croyez-vous que je sois timide ?

— J'en suis sûre. — Voici ma question : que pensez-vous de moi, monsieur de Salverne ?

Le jeune homme était fort embarrassé.

Il ne savait que répondre, ne comprenant pas où Luce voulait en venir.

— Oh ! ce n'est pas un compliment que je vous demande, s'empressa-t-elle de dire. C'est votre opinion au point de vue des sentiments qui ont présidé à la réunion des noms qui nous sont échus dans cette figure. — Croyez-vous que je sois capable d'aimer ?

Alors, faisant un effort sur lui-même, incendié par les chaudes vi-

brations de la voix de Luce et par les éloquents appels de ses regards, il dit :

— Vous êtes adorable et certainement vous devez être capable des plus affectueux sentiments.

— Croyez-vous, demanda encore la fille de Jane, que je serai aimée par celui que mon cœur appellera?

— Qui ne répondrait à l'appel de votre cœur ?

— Et cependant celui que j'aime ne vient pas... dit Luce en une minauderie savante.

A ces mots, un mouvement se fit dans le sang du jeune homme qu'une fièvre subite agita.

— Il m'aime, continua Luce, car le cœur pénètre le cœur qui s'est donné à lui, et il ne me l'avoue pas... Il faut que ce soit le hasard qui l'amène auprès de moi... comme maintenant...

Adrien était troublé, bouleversé, ému.

Il avait pris la main de la jeune fille et il la serrait avec passion.

Luce dit en plaçant son mirliton à côté de celui d'Adrien.

— *Laure* et *Pétrarque*.

Et à ce moment l'orchestre, silencieux pendant la distribution des accessoires, reprit la valse interrompue.

Luce, sans laisser à Adrien le temps de calmer son émotion, mit sa main sur son épaule et ils se laissèrent entraîner tous les deux dans le tourbillon des valseurs.

Alors, en sentant sous ses doigts les battements du cœur de la jeune fille qui le tenait complètement sous son charme, en pressant sa main dans la sienne, dans l'étreinte de l'enlacement que la passion rendait plus intime, grisé par l'éclat de ses regards qui à chaque tour rencontraient les siens, Adrien de Salverne haletant dit tout bas :

— Si je vous avouais ce qui se passe en moi, vous ne vous en offenseriez pas ?

— Ce que vous voulez me dire, répondit Luce, je l'ai deviné...

— Vous avez compris?...

— Oui! ..

— Eh bien! oui,... c'est vrai... je vous aime!... je vous aime!...

Et en disant cela, le jeune officier pâlit, il chancela, sa main abandonna celle de Luce et il serait tombé s'il n'avait pu se retenir à une colonne qui se trouvait près de lui.

— Qu'avez-vous? s'écria Luce effrayée.

On accourut.

Adrien de Salverne avait le visage d'une pâleur mortelle.

En disant à Luce : « Je vous aime ! » il avait senti comme une commotion horrible déchirer son cœur.

Au même moment l'image de Miette lui avait apparu et, dans une hallucination étrange, c'est elle qu'il avait cru voir, c'est à elle qu'il s'était imaginé tout à coup avoir fait l'aveu de son amour.

C'est cette apparition qui l'avait frappé avec une telle force !

Mais ce moment de faiblesse se dissipa aussitôt.

Il réagit sur lui, et il put répondre à ceux qui l'interrogeaient anxieusement :

— Ce n'est rien... un éblouissement sans doute... un moment de vertige...

— Dieu, que j'ai eu peur, lui dit Luce.

— Excusez-moi, mademoiselle...

Et elle répondit tout bas, entendue de lui seul :

— Je vous aime !

CHAPITRE CXXXIII

FIANCÉS

Le lendemain, le général d'Yrvoix se promenait avec Adrien de Salverne sur la promenade des Anglais, en attendant l'heure de se rendre au tir aux pigeons.

Raymond, qui s'était levé de très bonne heure, était allé voir un de ses amis qui avait une propriété sur la route de Villefranche.

— Il paraît que vous avez failli vous évanouir, hier soir, chez le duc d'Azergues, demanda le général. Qu'avez-vous donc eu ?

Adrien répéta l'explication qu'il avait déjà fournie la veille :

— Je ne sais pas, un éblouissement, un vertige... mais ça n'a duré qu'un instant.

— J'étais en ce moment sur la terrasse avec le duc et M. de la Faloise, et nous respirions la brise fraîche qui passait à travers les pins ; je n'ai su cela qu'en partant.

— Jamais cela ne m'était arrivé, dit le jeune capitaine. Cela m'a pris subitement, pendant le cotillon, en dansant avec M^lle^ d'Azergues... mais, je vous le répète, cela n'a duré qu'un instant.

— Eh bien ! demanda alors le général, et M^lle^ Luce... n'avouez-vous toujours pas que vous l'aimez ?

— Oui, tu as lu en mon cœur... Mère, je suis bien heureuse!... (P. 1092.)

Adrien rougit.

— Oh ! mon général, répondit-il, vous devancez les confidences que j'ai résolu de vous faire.

— Oh ! oh !

— Oui, c'est vrai... vous aviez raison...

— Vous l'aimez ?

— Oui.

— Parbleu !... J'en étais bien sûr.

— Et j'ai osé...

— Le lui dire?

— Oui... le lui dire...

— Eh bien ! voilà qui est parfait, mon garçon. Et elle vous aime?

— Je le crois.

— Moi, je le sais.

— Vous le savez?

— Ces amoureux sont tous les mêmes, fit l'oncle de Raymond en riant; il n'y a qu'eux qui ne voient pas. Eh bien! mon ami, vous allez faire votre demande en mariage, je suppose.

Adrien ne répondit pas.

— Ah ! je vois ce qu'il faut, reprit le général ; si je ne m'en mêle pas, vous allez encore rester en plan comme une mazette !... Sacrebleu, un officier !... C'est trop fort tout de même!

— Mon général...

— Suffit !... Je sais ce que j'ai à faire.

— Qu'allez-vous faire ! demanda Adrien tout ému.

— Je vais tout simplement, cet après-midi, prendre un coupé, répondit M. d'Yvoix, me faire conduire à *La Rosière*, et en votre nom demander la main de Mlle Luce au duc et à la duchesse d'Azergues.

— Vous ferez cela !

— Je le ferai.

— Mon général...

— Vous êtes orphelin, mon garçon; le colonel de Salverne était mon meilleur ami, vous le savez. Eh bien ! je suis un peu votre père, que diable !

Puis il ajouta malicieusement :

— Si toutefois cette démarche vous déplaît...

— N'est-ce pas un peu prématuré ?... dit timidement le jeune capitaine.

— Prématuré !... quand on s'aime, quand on se l'est avoué, quand on sait que l'on est agréé, on y va carrément, je ne connais que ça... Voyons, voyons, capitaine de Salverne, et cette vieille tactique qui a fait les plus belles gloires de l'armée française, l'offensive, qu'en faites-vous donc?

Adrien souriait.

— Vous ne voudriez pourtant pas, reprit le général en riant, que Mlle d'Azergues vous en donnât l'exemple !

Donc, c'est entendu. Ce soir, mon garçon, vous serez fiancé, et si je

ne vous vois avant, je vous en rapporterai la nouvelle au bal du général commandant la division, auquel vous devez assister.

Le général d'Yrvoix fit ce qu'il avait dit.

A deux heures, la voiture qu'il avait commandée l'attendait.

Sanglé dans sa redingote, étranglé dans son faux-col, débordant d'une joie paternelle qui illuminait son rude visage, il se fit conduire à Cimiès par la route embaumée qui serpente autour des verts coteaux sur une longueur d'une lieue à peine.

Luce, qui était sur la terrasse, à l'ombre des stores à l'italienne qui l'abritaient, le vit arriver.

Elle comprit aussitôt le but de sa visite.

N'attendait-elle pas, intuitivement poussée, des nouvelles d'Adrien?

Elle courut à la rencontre du général.

Claudius et Jane, qui étaient dans la salle à manger avec Régina et Edme de Bellegarde, ayant achevé de prendre le café, apprirent par un valet de chambre la visite de M. d'Yrvoix.

Ils se rendirent tous les quatre au salon où Luce se trouvait déjà.

Les préliminaires ne furent pas longs, car le général, fidèle à ses principes, alla droit au but.

Après les premières formules de politesse et d'amitié, après quelques phrases accordées à la soirée de la veille :

— Madame la duchesse, dit-il, et vous, mon cher duc, j'ai à faire auprès de vous une démarche dont j'ai voulu me charger.

Luce contenait avec peine son bonheur.

Claudius avait deviné.

— Une grave démarche? dit-il en souriant.

— Très grave, répondit le général. J'ai à suppléer un ami que la mort m'a enlevé, le colonel de Salverne, et je viens à sa place vous demander, pour le capitaine de Salverne, son fils, la main de Mlle d'Azergues.

Tous les regards étaient concentrés sur Luce.

— Eh bien! dit Claudius en s'adressant à elle, c'est toi que cela concerne, ma chère enfant.

— Tu as entendu, dit Jane à son tour. Donne toi-même la réponse. Tu sais que ton père et moi approuvons d'avance le choix que ton cœur aura fait.

Alors, Luce qui était debout auprès de sa tante, s'approcha de sa mère, et dans un mouvement que n'eût pas désavoué une grande artiste, elle s'inclina sur son épaule en un embrassement plein de tendresse et elle susurra à son oreille :

— Oui, tu as lu en mon cœur... Mère, je suis bien heureuse !...

— Chère enfant !

— Voilà la réponse, dit le duc d'Azergues. Sans l'avoir entendue, mon cher général, vous l'avez comprise comme moi, n'est-ce pas?

— Est-ce vrai, ma chère Luce? demanda M. d'Yrvoix.

Jane répondit à la place de sa fille.

— La réponse, dit-elle, est celle que désire M. de Salverne... N'est-ce pas, chérie?

— Oui !... fit Luce tout bas.

Claudius ajouta :

— Et nous la ratifions avec bonheur, mon cher ami. Nous avons pour M. de Salverne une estime et une affection que nous sommes heureux de pouvoir lui témoigner de cette manière, en lui donnant la seule enfant que nous ayons, en l'associant à la tendresse que nous lui avons vouée.

— Mon cher duc, dit le général, il n'y aura pas ce soir au monde un homme plus heureux que ce cher enfant... que ce grand enfant !

— Nous partageons son bonheur, dites-le-lui pour nous, en attendant que nous puissions mettre en sa main celle de notre fille.

***

Le général d'Yrvoix était bien sûr de trouver Adrien à l'hôtel, attendant impatiemment la réponse qu'il rapporterait de la villa de Cimiès.

Il commanda au cocher de pousser son cheval, languissant lui-même de donner au jeune officier cette heureuse nouvelle.

En vingt minutes à peine la voiture eut franchi les quatre kilomètres qui séparent Nice du gai village de Cimiès.

Adrien était dans sa chambre.

Le général entra en coup de vent.

— Eh bien ! ça y est ! s'écria-t-il.

— Ça y est !... répéta machinalement le jeune homme.

— Vous êtes agréé, mon ami.

— Oh !... mon général...

— Le duc et la duchesse seront heureux de vous nommer leur fils... Ce soir vous les verrez au bal de la division... Ce soir ils vous le diront eux-mêmes... Ils y seront, et votre fiancée y sera aussi... Ah ! elle vous aime, cette chère enfant !... elle vous adore, heureux mortel, qui auriez laissé passer le bonheur sans le saisir, si je n'avais pas été là...

Mais alors le général remarqua le changement qui venait de se produire sur le visage d'Adrien de Salverne.

Une langoureuse tristesse l'avait envahi subitement, pâlissant son teint, éteignant le feu de ses regards.

Pendant qu'on lui parlait de bonheur, la secrète menace d'un malheur mystérieux s'élevait en son âme troublée.

Une inconsciente douleur brisait son âme et un voile noir assombrissait l'avenir que le malheureux entrevoyait à travers les plus cruelles angoisses.

— Eh bien ! quoi donc ? fit M. d'Yrvoix. C'est ainsi que vous répondez à la nouvelle que je vous donne ?... On dirait que vous n'êtes pas heureux !...

— Si, mon général... balbutia Adrien le cœur serré, je suis bien heureux... je vous assure...

— On ne le dirait pas.

— Oui, bien heureux !...

— Quel drôle de pistolet vous faites tout de même !... Mais on exulte, mon ami ! on se réjouit à cœur ouvert !...

— J'ai été surpris... ému...

— Oui, oui !...

— Je vous remercie, mon général, de ce que vous avez fait pour moi, dit encore Adrien en cherchant à réagir contre ce qui se passait en lui.

— Allons, dit l'oncle de Raymond, quittez-moi cette figure d'enterrement, car vous feriez triste mine au bal de la division pour faire danser votre fiancée.

Et il ajouta avec malice :

— Surtout n'allez pas tomber en pâmoison comme hier, hein ?

La nouvelle du prochain mariage de la fille du duc d'Azergues avec le capitaine de Salverne, fut rendue publique le lendemain même.

Les journaux de Nice, dont les rédacteurs assistaient à la fête donnée à l'hôtel de la division, l'annoncèrent à leurs lecteurs.

C'est dans l'un d'eux que M. de Lizieux la lut.

Les sourcils du maître-chanteur se froncèrent subitement et une ride horizontale barra son front.

— Comment, s'écria-t-il avec colère, de Salverne !... C'est trop fort !...

Il relut la nouvelle.

— Quelle fille est donc cette petite d'Azergues ? se dit-il.

Puis il eut un rictus diabolique.

— Ma fille ! se répondit-il.

Le misérable était furieux.

Il sentait les millions d'Azergues lui échapper !

— Oh ! non, non... fiancés !... Mais le mariage n'est pas encore fait !... se dit-il avec rage. M. de Salverne,... le capitaine de Salverne... ah ! nous verrons !

Le maître-chanteur était littéralement saisi de stupeur autant que rendu furieux par cette nouvelle.

Il ne pouvait y avoir aucun doute : il fallait donc que Luce y ait consenti, en même temps que le duc et la duchesse agréaient M. de Salverne.

Qu'avait-elle donc éprouvé pour José?

Quelle étrange passion l'avait poussée à se donner à lui, puisqu'elle ne le voulait pas comme époux?

Comment pouvait-elle en aimer un autre à qui elle se donnerait souillée par les baisers d'un amant?

Il fallait sûrement qu'elle l'aimât, car rien autre que l'amour ne pouvait faire comprendre le choix qu'elle avait fait. Adrien de Salverne ne possédait aucune fortune; M. de Lizieux le connaissait bien et il savait qu'il avait été élève boursier au collège d'Oullins.

C'est contre le jeune capitaine que se tournait surtout la rage du misérable.

Il était convaincu qu'Adrien devait avoir mis en œuvre une comédie savante, qu'il devait avoir agi avec une habileté suprême pour arriver à se faire aimer par Luce d'Azergues.

— Ce mariage n'est pas encore fait! se dit-il. Non, pas encore, monsieur de Salverne!

Alors sa tête roulait les projets les plus abominables contre le jeune capitaine.

Toutes les idées se présentaient à la fois à son esprit. Il voulait faire savoir à Adrien que celle qu'il allait épouser avait déjà appartenu à un autre. Il voulait aussi essayer de découvrir en sa vie quelque chose de nature à faire rompre ce mariage, car l'accusant d'hypocrisie, il était convaincu qu'il trouverait quelque part une tare ou une tache dont la publicité suffirait pour amener le duc d'Azergues à retirer sa parole. Il voulait encore essayer de lui-même, vis-à-vis de ses chefs, d'empêcher son avancement, tenter de le compromettre de quelque manière, l'obliger à quitter l'armée ou au besoin l'en faire chasser honteusement; ce serait également un moyen d'arriver à l'empêcher d'épouser celle qu'il convoitait pour José.

Il se jurait d'y arriver, par tous les moyens possibles, dût-il soulever le plus épouvantable scandale.

CHAPITRE CXXXIV

A TRAVERS LA CLOISON

De Nice, la nouvelle du prochain mariage de la fille du duc d'Azergues avec le capitaine de Salverne était promptement arrivée à Paris, et les journaux mondains l'avaient aussitôt annoncée à leurs lecteurs.

Pélago et José l'avaient lue des premiers.

Sur eux, cette nouvelle avait produit des effets diamétralement opposés.

José de Lizieux, qui n'avait jamais éprouvé aucune sympathie pour Adrien de Salverne, s'était mis aussitôt à le détester sous l'empire d'une jalousie suscitée plutôt par la passion que par l'amour

Pélago, au contraire, se réjouissait sincèrement et elle ne cherchait pas à dissimuler sa joie.

Elle était heureuse de l'annonce de ce mariage, qui la débarrassait de celle qu'elle considérait comme une rivale dangereuse.

L'ex-fille de brasserie songeait surtout à soigner ses intérêts, car elle n'éprouvait pour son amant aucune affection, pas plus qu'elle n'en aurait accordée à tout autre qui aurait pris auprès d'elle la place de José avec une fortune égale à la sienne, une pareille bêtise et une semblable générosité.

Elle tenait à lui parce qu'elle le connaissait à merveille, parce qu'elle savait que rien de ce qu'elle voulait ne lui était refusé, parce qu'elle pouvait satisfaire tous ses caprices les plus coûteux, toutes ses fantaisies les plus ruineuses.

Luce était, à ses yeux, une fille de la même espèce qu'elle-même.

Depuis qu'elle savait ce qui s'était passé lors de ce réveillon, elle la jugeait capable de tout, et avait repoussé aussitôt l'idée de ce mariage qu'elle avait accepté auparavant.

Elle aurait bien consenti à ce que son amant épousât une jeune fille honnête et riche, qui ne l'aurait pas accaparé, qui ne l'aurait pas détourné d'elle; mais Luce, qu'elle connaissait aujourd'hui, ne pouvait pas être une telle épouse.

Aussi, la joie de Pélago débordait.

Elle se manifestait surtout en impitoyables railleries, qui surexcitaient la rage de José et qui augmentaient la haine qu'il avait conçue contre Adrien de Salverne.

— Tu avais une jolie fiancée, mon pauvre José, lui dit-elle. Elle t'a roulé le mieux du monde, tu es obligé d'en convenir aujourd'hui.

— De Salverne!... fit le jeune fat. Qu'a-t-il donc, ce de Salverne?

— Mais, mon cher, c'est un très bel officier et un très beau garçon!

Pélago attaquait là l'endroit sensible.

José de Lizieux se sentait surtout cruellement blessé en son amour propre de fat et de bellâtre.

Il ne comprenait pas qu'un autre homme puisse lui être préféré.

— Une nullité! répondit-il avec aigreur. Je n'ai jamais vu un visage plus insignifiant, ma parole.

— Non pas, riposta Pélago, qui se plaisait à l'exciter, il est très bien au contraire; une très grande distinction, une allure superbe, le véritable cachet de race, et avec ça un air doux, une langueur des regards qui dénote de grandes aptitudes à l'amour.

— Un jésuite!

— Puis officier d'état-major, décoré; mais mon cher, c'est un prestige, ça?

— Le prestige du panache!

— Oui, le prestige du panache, répondit Pélago, c'est ce qu'aiment les femmes telles que Mlle d'Azergues. Il lui faut un mari qui brille, qui soit remarqué, dont on parle souvent, qui la conduise aussi bien dans le monde officiel où il y a parfois des fêtes éblouissantes, que dans le plus grand monde.

— Pas un sou de fortune!

— Bah! sa fiancée en a pour lui. Elle aura deux millions de dot, d'après ce que tu m'as dit, et un patrimoine splendide, puisqu'elle est fille unique et que le duc et la duchesse d'Azergues possèdent près de vingt millions.

Sans compter, ajouta-t-elle, qu'elle sera aussi l'héritière du comte et de la comtesse de Bellegarde, qui sont également fort riches et qui n'ont pas d'enfants. Avec cela, elle a les moyens de choisir et il lui est permis de prendre celui qui lui plaît le mieux, sans regarder ce qu'il possède.

Une déception, qu'est-ce que tu veux, mon pauvre José. Tu en auras encore d'autres.

Ces railleries exaspéraient le fils de l'Espagnole.

Il contenait son dépit et essayait de dissimuler sa colère qui éclatait cependant dans les fauves lueurs de ses regards.

Ah! s'il pouvait empêcher ce mariage!

Comme au misérable qu'il croyait son père, tous les moyens lui seraient bons.

Il ne reculerait devant aucune infamie, devant aucune lâcheté, car il

— Ma pauvre Miette, dit Alice Davoul, tu l'aimes toujours, n'est-ce pas? (P. 1104.)

n'avait pas, comme l'ancien agent de la Sûreté générale, les ressources d'une imagination servie par une merveilleuse intelligence.

Lui, il songeait déjà à écrire, au capitaine de Salverne, une lettre anonyme pour lui apprendre qu'il se préparait à épouser une jeune fille qui avait déjà appartenu à un autre.

Pour se venger de la cruelle déception qui lui était infligée, la pre-

mière arme qu'il était prêt à saisir, celle qu'il choisissait avant toutes, c'était l'arme des lâches.

Il aurait mis aussitôt son projet à exécution, s'il avait su où adresser sa lettre.

Mais il ignorait à quel hôtel de Nice habitait Adrien de Salverne.

Dans son esprit la lettre était déjà prête.

Sans rien dire qui puisse faire découvrir qu'il en était l'auteur, il avait assez de preuves pour parler.

Heureusement, M. de Lizieux avait prévu les dispositions dans lesquelles se trouverait sûrement le fils de Carmen, car il le connaissait bien, et il avait aussitôt résolu de l'empêcher de mettre à exécution ce qui pourrait contrarier ses projets.

***

Quand il vit dans les journaux de Paris, arrivés à Nice, l'annonce du prochain mariage de Luce d'Azergues et d'Adrien de Salverne, le maître chanteur songea immédiatement à José.

José devait déjà connaître cette nouvelle.

M. de Lizieux comprenait quels devaient être son dépit et sa colère.

Mais, en même temps, il comprit de quoi le jeune homme était capable.

L'idée de la lettre anonyme lui vint aussitôt.

C'est la première pensée que José devait avoir dans ses désirs de vengeance.

Il fallait empêcher cette maladresse

Il télégraphia sur-le-champ à José :

As appris mariage. Rien n'est perdu. Je sais ce qu'il y a à faire. Viens m'attendre demain matin gare de Lyon, arriverai par rapide.

GEORGES DE LIZIEUX.

M. de Lizieux avait, en effet, conçu un plan et fait une découverte qui pouvait lui être utile.

Le général d'Yrvoix avait attrapé un gros rhume à la suite du bal donné à l'hôtel de la Division et il était obligé de garder la chambre.

Il ne put accompagner, le lendemain soir, Adrien de Salverne chez le duc d'Azergues où ils étaient invités à dîner, et il prit son repas dans la chambre de l'hôtel où il logeait.

M. de Lizieux, qui habitait également l'*Hotel de France*, occupait un appartement dont l'une des pièces, un petit cabinet de toilette, était contiguë à la chambre du général.

Il s'habillait pour aller prendre le train pour Monte-Carlo, lorsque des bruits de voix arrivèrent jusqu'à lui.

Il écouta.

On entendait très distinctement.

Le maître-chanteur reconnut aussitôt la voix de Raymond de Coursades et celle, forte, enrouée, du général d'Yrvoix.

Le nom d'Azergues fut prononcé.

On parlait sans doute du mariage.

Sans faire le moindre bruit, l'ancien agent de la Sûreté générale s'assit sur une chaise qui était adossée au mur et il colla son oreille contre la cloison.

Le général d'Yrvoix racontait à son neveu comment il avait fait lui-même la demande en mariage.

Ils se disaient l'un à l'autre le bonheur d'Adrien.

— Mais ce qui m'a frappé, dit le général, c'est le changement qui est survenu chez de Salverne depuis que je lui ai rapporté la bonne nouvelle. Quel drôle de corps que ce garçon-là !

— Que voulez-vous dire? demanda le jeune capitaine d'état-major.

— Ne l'as-tu pas trouvé changé? on dirait qu'il est triste.

— De Salverne est un mélancolique.

— Eh bien ! c'est le moment de dissiper sa mélancolie, sacrebleu!

— Peut-être un restant du passé, fit Raymond; un souvenir d'adieu donné à ses premières amours.

— Tu crois?

— Dame, je cherche à m'expliquer.

— Connaissais-tu cette jeune fille? demanda le général d'Yrvoix.

— Je sais son nom, M^lle^ Verneuil, et je l'ai vue un jour, l'ayant rencontrée avec de Salverne.

Ce nom, M. de Lizieux le grava dans sa mémoire.

— Une ouvrière, m'as-tu dit? reprit la grosse voix du général.

— Oui, une couturière, mais une jeune fille d'une merveilleuse beauté, je vous assure.

— Ah ! ah !

— Je suis allé chez elle, avenue de Clichy, 19, dit Raymond de Coursades, comptant la voir pour lui expliquer les causes de la résolution de démissionner que de Salverne avait prise, espérant arriver, sinon à la détourner de lui, mais du moins à la décider à employer toute son influence pour qu'Adrien renonçât à ce projet insensé. Je ne l'ai pas trouvée et je n'ai vu qu'une brave femme, M^me^ Davoul, chez qui cette jeune fille est le plus souvent, et j'ai découvert qu'elle ignorait complètement les règlements

militaires en ce qui concerne la dot exigée des femmes d'officiers. Je suis sûr que lorsque Mme Davoul aura appris cela à Mlle Verneuil, elle lui aura fait comprendre, en même temps, qu'elle ne pouvait pas songer à voir ce mariage se réaliser. Mais ce qui a produit le plus grand effet sur de Salverne, c'est quand vous lui avez parlé de son père.

— Ah ! oui, dit le général, j'étais bien sûr de toucher au bon endroit.

M. de Lizieux ne perdait pas un mot de ce qui se disait.

La découverte qu'il avait faite lui offrait un horizon nouveau.

— Ainsi donc, se dit-il, M. de Salverne a aimé une jeune fille, Mlle Verneuil, une ouvrière... il l'aimait assez follement pour avoir songé à démissionner... Et c'est le général d'Yrvoix et le capitaine de Coursades qui ont eu la malheureuse idée de l'en détourner !... De quoi sont-ils venus s'occuper ! ils n'ont donc rien à faire au Ministère ?

Mais il pensa aussi :

— Si M. de Salverne a renoncé à ses premières amours, Mlle Verneuil n'a peut-être pas cessé de l'aimer !... Une femme qui aime, c'est une force !... Par elle, il y a sans doute une ressource !...

Allons, conclut-il avec son sourire mauvais, j'avais bien raison de dire que ce mariage n'est pas encore fait !... Non, il n'est pas encore fait !

CHAPITRE CXXXV

MADEMOISELLE VERNEUIL

José de Lizieux se trouva à la gare de Lyon à l'heure exacte de l'arrivée du rapide.

Depuis qu'il avait reçu la dépêche que nous connaissons, l'espoir était revenu en lui.

La dépêche de celui qu'il croyait son père ne lui disait-elle pas que le mariage de Luce d'Azergues avec le capitaine de Salverne « n'était pas encore fait », et cette expression ne signifiait-elle pas que l'auteur du télégramme connaissait un moyen de l'empêcher ?

Aussi, il avait hâte de savoir ce qu'il y avait à faire, prêt à tout lui-même pour réussir.

Il n'attendit pas longtemps.

Le train arriva à l'heure réglementaire, sans une minute de retard.

De loin, à travers les glaces du sleeping, M. de Lizieux avait aperçu José.

Il alla droit à lui, tandis que des employés de la Compagnie prenaient les menus bagages qu'il avait.

Le pseudo-gentilhomme, après avoir serré la main de José, s'installa avec lui dans le coupé, où l'on apporta la valise, le carton à chapeau et la couverture de voyage; il donna des ordres pour qu'on lui fît parvenir ses autres bagages à son hôtel, et la voiture partit.

José tout de suite l'interrogea.

— J'ai fait une découverte, dit le maître-chanteur, qui va nous être très utile.

— Ah! laquelle? demanda vivement l'amant de Pélago.

— M. de Salverne avait une maîtresse, ou, si ce n'est une maîtresse, une jeune fille avec laquelle il comptait se marier, une ouvrière qu'il aimait tellement qu'il a eu un moment l'intention de démissionner pour pouvoir l'épouser, car naturellement elle n'a pas de dot.

— Vraiment!

— Oui, j'ai su cela.

— Il a préféré épouser une femme pourvue d'une riche dot et conserver ses épaulettes.

— Précisément; mais il y aura peut-être une ressource, avec cette jeune fille.

— Quelle ressource?

— Si M. de Salverne a renoncé à elle, si les millions de Mlle d'Azergues lui ont fait oublier les beaux yeux de l'autre, il est bien possible que celle-ci n'ait pas cessé de l'aimer... Et alors, tu comprends, si on la lui lançait en travers de sa route, si elle venait le trouver et si elle s'attachait à lui...

— Tu la connais donc?

— Je sais son nom.

— Elle se nomme?

— Mlle Verneuil.

— Mlle Verneuil!... s'écria José.

— Oui... Est-ce que tu la connais? demanda le faux Georges de Lizieux, frappé de l'accent du jeune homme.

— Je le crois. Tu dis que c'est une ouvrière?

— Oui.

— Où travaille-t-elle?

— Je ne sais pas. Je sais seulement qu'elle demeure avenue de Clichy, 19.

— Juste!

— C'est celle-là?

— C'est elle-même, je le parierais. Elle travaille chez la couturière de Pélago, rue du Quatre-Septembre... Ah! c'est très amusant...

— Qu'est-ce qui est amusant? demanda l'amant de Palmyre qui ne comprenait pas.

— Figure-toi, expliqua José, que cette jeune fille est venue dernièrement à la rue Marbeuf, chez Pélago, pour livrer un costume que j'ai acheté... Elle était avec une de ses amies, la première de la maison, et, comme elle est très jolie, j'ai songé à lui faire la cour.

— Bah!

— Comme je te le dis!

— Et alors?

— La petite s'est défendue... Bref, c'est à refaire.

— Eh bien! dit M. de Lizieux, si tu veux m'en croire, tu cesseras pour le moment de penser à cette jeune fille et tu me laisseras faire.

— Ah!... Soit. Je renoncerai à M^lle^ Miette.

— Tu dis?... fit aussitôt l'ancien maître de timonerie; M^lle^ Miette!...

— Oui... c'est ainsi qu'elle s'appelle, répondit José; Miette Verneuil.

— Miette! se dit Bertin.

Ce nom avait frappé le misérable, mais il eut, comme toujours, la force de ne rien laisser paraître de ce qui se passait en lui.

Il se rappelait avoir entendu Carmela, la nourrice des enfants de Léon des Roselles, prononcer plusieurs fois ce nom.

Mais ce n'était qu'une sorte de sobriquet donné à l'une des deux jumelles confiées à Mouredu.

Cette jeune fille, au contraire, avait réellement ce prénom peu commun.

Ce ne devait être qu'une coïncidence.

— Fie-toi à moi, dit M. de Lizieux; je ne tarderai pas à te donner des nouvelles.

Alors José laissa exhaler tout ce qui se passait en lui, sa haine contre Adrien de Salverne et le dépit causé par l'incompréhensible conduite de Luce.

Il ne pouvait pas comprendre à quels sentiments elle avait obéi.

Le fat était convaincu qu'il lui avait inspiré une passion profonde, un amour réel, car en somme, elle s'était donnée à lui.

Comment, aujourd'hui, pouvait-elle lui préférer cet officier?

Le prestige de l'uniforme pouvait seul l'avoir séduite.

Il était persuadé que Luce ne pouvait pas aimer Adrien de Salverne.

— Laisse-moi faire, répéta l'ex-agent de la Sûreté générale; je t'ai dit que ce mariage n'est pas encore fait. Seulement, ne brusquons rien. Il faut rendre d'abord cette union impossible, et ce sera facile, car elle n'est basée, sans doute, que sur un caprice de Mlle d'Azergues. — Après, elle te reviendra.

Dès le soir de son arrivée à Paris, M. de Lizieux s'occupa de savoir ce qu'était cette jeune fille à qui le capitaine de Salverne avait été prêt à sacrifier sa position et son avenir.

Il connaissait son adresse et la maison dans laquelle elle travaillait.

Il voulait, avant tout, essayer de la voir sans se faire connaître, sans qu'elle s'en doutât, prendre aussi quelques renseignements sur elle et sur les relations qu'elle avait eues avec le jeune officier d'état-major.

Il se rendit d'abord à la rue du Quatre-Septembre et attendit l'heure de la sortie des ouvrières de la maison de couture.

A sept heures, les jeunes filles sortirent.

M. de Lizieux avait le signalement de Miette, que José lui avait donné.

Il eut d'autant moins de peine à la reconnaître qu'il remarqua deux jeunes filles, jolies l'une et l'autre, après avoir dit au revoir à leurs amies, prendre par la chaussée d'Antin la direction du quartier de Clichy.

Il les suivit.

C'étaient bien Miette et Alice Davoul.

Le maître-chanteur les examinait attentivement et s'étudiait à comprendre laquelle des deux était celle qui l'intéressait.

Elles étaient vêtues très convenablement, avec cette coquetterie des couturières parisiennes qui savent, dans des étoffes simples et peu coûteuses, se tailler des toilettes adorables qu'elles portent avec un chic inimitable.

Par moments, l'ancien maître de timonerie hâtait le pas pour se rapprocher des deux jeunes filles et entendre quelques fragments de leur conversation.

Elles parlaient assez bas, pas assez cependant pour ne pas être entendues par un auditeur attentif et de bonne volonté.

Elles ne se doutaient aucunement de la surveillance dont elles étaient l'objet.

Alice disait

— Pour moi, M. de Salverne n'a pas osé revenir, ou il n'en a pas eu la force, car je suis sûre qu'il t'aimait.

— Oh! oui, répondit Miette, je le crois...

— C'est bien comme t'a dit ma mère : il a été entraîné par son cœur et il a eu réellement l'intention de démissionner; mais après, quand il a été au moment de le faire, il n'en a pas eu le courage, ou bien des amis l'en ont détourné.

— Mais, maintenant que je sais pour quel motif il voulait quitter l'armée, répondit Miette, je n'aurais pas voulu en être la cause... je n'aurais pas accepté un tel sacrifice... J'aurais préféré me sacrifier moi-même à lui...

— Ma pauvre Miette, dit Alice Davoul, tu l'aimes toujours, n'est-ce pas?

— Toujours!... Je sais bien que je ne l'oublierai jamais... c'est impossible!

Puis, s'étant laissé de nouveau dépasser par les deux amies, M. de Lizieux n'entendit plus rien.

Maintenant qu'il savait laquelle des deux jeunes filles était Miette, il l'étudiait avec plus d'attention.

Il arriva ainsi derrière elle à l'avenue de Clichy et la vit entrer avec son amie dans la maison qu'il avait entendu désigner.

M. de Lizieux ne voulait pas se faire connaître.

Ce n'était pas le moment de prendre les renseignements qu'il désirait.

A cette heure, il ne pouvait, du reste, se présenter convenablement nulle part.

Il était préférable de revenir le lendemain.

Le lendemain, en effet, le pseudo-gentilhomme revint à l'avenue de Clichy.

C'était un dimanche.

Habitué à prendre toutes les précautions, à prévoir tout ce qui était possible, M. de Lizieux n'avait pas pris sa voiture, mais un fiacre qu'il avait trouvé à la station la plus voisine.

En arrivant à l'avenue de Clichy, il se fit arrêter du côté des numéros pairs, en face de la maison qu'habitait Mme Davoul; mais, au moment où il s'apprêtait à ouvrir la portière, il reconnut Miette qui sortait.

La circonstance était sans doute favorable pour se livrer à la petite enquête que l'ex-agent de la Sûreté générale avait résolu de faire, mais une autre résolution s'empara aussitôt de lui.

Il voulut suivre la jeune fille, pour savoir où elle allait.

— C'est une jeune fille qui entretient la sépulture de l'abbé Verneuil, répondit le gardien. (P. 1109.)

Elle ne se rendait certainement pas à son atelier, puisque c'était dimanche.

M. de Lizieux quitta aussitôt son fiacre, paya le cocher et s'éloigna dans la direction que Miette avait prise.

Il la vit entrer dans le bureau d'omnibus de la place Clichy, et il eut soin d'y arriver assez tôt pour entendre la destination qu'elle indiquait, en demandant son numéro d'ordre.

Elle dit au contrôleur :

— Pour le Trocadéro.

Le maître-chanteur en demanda un à son tour, et il attendit le passage du tramway venant de la Villette.

Il y monta à la suite de la jeune ouvrière, et, tandis qu'elle prenait place à l'intérieur, il demeura sur la plate-forme, afin de ne pas être trop remarqué par elle.

Il était intrigué.

Il se demandait si Mlle Verneuil n'allait pas passer la journée chez quelqu'un, des parents ou des amis, et s'il ne parviendrait pas, ainsi, à découvrir quelque chose d'intéressant.

Avant d'arriver à la place du Trocadéro, point terminus du parcours de la voiture, l'ancien policier, qui n'avait oublié aucune des habiletés de son métier d'autrefois, descendit du tramway sans perdre de vue la jeune fille, qui ne le quitta que lorsqu'il fut arrivé à son point extrême.

Il la vit se diriger vers la rue Franklin, en gravir la rampe, s'arrêter un instant dans la boutique d'un marchand d'objets funéraires, et en ressortir bientôt avec une petite couronne d'immortelles.

Puis elle pénétra dans le petit cimetière de Passy.

M. de Lizieux l'y suivit, et, tout en paraissant visiter les diverses sépultures qui bordaient les allées de la petite nécropole, il observait attentivement la jeune fille.

Il attendit qu'elle eut déposé sa couronne, qu'elle attacha à la croix du modeste mausolée, arrangé les fleurs qui entouraient la pierre tombale et qu'elle se fût recueillie quelques instants, agenouillée sur la dalle, priant pour le mort bien-aimé qui reposait dans cette tombe.

Lorsqu'elle eut achevé sa pieuse visite, il s'approcha à son tour du tombeau et lut l'inscription qui y était gravée.

Le nom qu'il lut, celui de l'abbé Verneuil, était celui que portait la jeune fille.

— Un de ses parents, se dit-il, un oncle, sans doute, puisque c'est le même nom.

Alors, par habitude de ne rien négliger, il inscrivit le nom et les prénoms sur une carte qu'il prit dans son portefeuille, et il nota également la date de la naissance et celle du décès du vénérable ecclésiastique.

Miette était déjà arrivée à la porte du cimetière, et elle partit.

— Elle retourne chez elle, pensa M. de Lizieux, et c'était là le but de sa sortie.

En même temps, l'ex-agent de la Sûreté générale se disait :

— Cette jeune fille appartient certainement, malgré sa condition modeste, à une bonne famille qui doit avoir habité autrefois le quartier, puisqu'elle possède une concession perpétuelle dans ce cimetière.

Il songeait à se procurer quelques renseignements sur la famille Verneuil afin de déduire, s'il était possible, s'il n'y avait pas, de ce côté, quelque chose à faire dans le but qu'il s'était proposé.

Le plus simple était de s'adresser au conservateur du cimetière, qui lui fournirait sans doute quelques indications, au moyen desquelles il découvrirait bien le reste.

C'est ce qu'il fit.

CHAPITRE CXXXVI

LE CURÉ DE MONTLHÉRY

Le gardien du petit cimetière se promenait en ce moment dans la principale allée.

M. de Lizieux vint à lui et lui demanda :

— Pourriez-vous m'indiquer la tombe de M. l'abbé Verneuil?

— Une concession perpétuelle, dit le gardien, qui avait l'air de bien connaître son affaire. Si vous voulez bien venir avec moi, je vais vous la montrer.

Il conduisit le visiteur devant la sépulture dont nous l'avons vu tantôt relever l'inscription.

— Voilà, fit-il en la montrant.

— Merci... très bien, dit M. de Lizieux.

Et, avant que le gardien se fut éloigné :

— Je recherche, ajouta-t-il, différents documents sur la famille Verneuil pour un ouvrage que j'écris, et c'est ainsi que j'ai su qu'elle avait une tombe au cimetière de Passy. Elle a sans doute habité le quartier?

— Ça date de plus loin que ça, répondit le gardien. C'est de l'époque où Passy était une commune indépendante, avant son annexion à Paris.

— Vous connaissez peut-être quelqu'un qui pourrait me renseigner, si vous habitiez Passy à cette époque?

— Je suis gardien du cimetière de Passy depuis la guerre seulement, mais j'ai toujours vécu dans la commune et je connaissais très bien la famille Verneuil; si je puis vous renseigner, ce sera avec plaisir.

— M. l'abbé Verneuil était peut-être le curé de la paroisse de Passy? demanda M. de Lizieux.

— Non, monsieur, il y est né, voilà tout. La famille Verneuil, de mon temps, ne se composait que de trois personnes : l'abbé, M. Verneuil, son frère, qui a été maire de Passy, et sa fille, car il a été veuf un an à peine après son mariage.

Le maître-chanteur crut voir, dans cette indication, la jeune fille qui l'occupait, car il dit aussitôt :

— La fille de M. Verneuil, la nièce par conséquent de l'abbé, est encore vivante, n'est-ce pas?

— Elle est morte presque en même temps que son oncle, deux jours après.

— Ah!...

— Oui, nous avons eu les deux enterrements coup sur coup.

— Cependant, il y a encore une demoiselle Verneuil, dit l'ancien policier très intrigué.

— Non, monsieur. La famille s'est éteinte avec Mlle Verneuil, la fille de l'ancien maire de Passy; car elle n'était pas mariée et elle vivait avec son oncle, depuis la mort de son père.

Aussitôt, M. de Lizieux pensa :

— Cette Miette Verneuil est peut-être une enfant naturelle de la nièce du prêtre.

Mais le gardien ajouta :

— A la mairie de Passy, vous aurez tous les renseignements que vous voudrez, car il y a les archives de l'époque où M. Verneuil était maire.

— J'irai les consulter.

— C'est lui qui a fait construire ce tombeau, et il n'y a pas été inhumé.

— Tiens!

— M. Verneuil est mort dans un naufrage dans la Manche, et son corps n'a jamais pu être retrouvé. Sa famille était originaire de province, je ne sais pas de quel département; il était venu, après la mort de ses parents, s'établir à Passy avec son frère qui était alors tout jeune, et il s'est marié dans la commune, dont il a plus tard été nommé maire.

— Il était riche, n'est-ce pas? demanda M. de Lizieux.

— Il l'avait été, répondit le gardien, il avait eu une assez belle fortune, mais il fut ruiné par la faillite d'une maison du Havre, et, quand il est mort, il ne possédait plus rien du tout, ni son frère non plus, car l'abbé, qui était alors vicaire à Montlhéry, avait mis aussi toute sa part de patrimoine dans la même affaire.

Ce nom de Montlhéry venait de frapper vivement l'ancien maître de timonerie.

Dans son esprit, il le rapprochait de celui de Miette.

N'était-ce pas à Montlhéry, chez ces jardiniers du château, les époux Loiseau, qu'était la petite Miette, la fille de Léon des Roselles?

Il y avait là plus qu'une coïncidence.

Il fallait obtenir du gardien tout ce qu'il savait sur cet abbé Verneuil.

Il demanda :

— M. l'abbé Verneuil a donc été vicaire à Montlhéry?

— Puis ensuite curé, répondit le gardien, il l'a été jusqu'en 1871, au moment de la guerre, et c'est lorsque Montlhéry a été occupé par les Prussiens qu'il est venu à Paris et qu'il y est resté définitivement. Alors, il a été inhumé ici, dans la concession de son frère, ainsi que sa nièce qui est morte, comme je vous l'ai dit, peu après lui.

— Mais de 1871 à l'époque de son décès, questionna le maître-chanteur, il remplissait sans doute quelques fonctions?

— Non, monsieur, il n'exerçait plus.

— Il n'avait pourtant pas de fortune?

— Il n'avait qu'une petite pension viagère et son traitement.

Mais Bertin, dont l'esprit était si vivement préoccupé par la coïncidence qui l'avait frappé, redoutait d'avoir une déception.

Il tenait à s'éclairer davantage, et c'est pour cela qu'il demanda :

— Vous êtes bien certain que la famille Verneuil s'est complètement éteinte à la mort de l'abbé et de la fille de l'ancien maire de Passy?

— C'est absolument sûr, répondit le gardien du cimetière. Je connaissais M. Verneuil depuis qu'il est arrivé à Passy avec son frère; mon père a été quinze ans à son service.

— C'est parce que je vois cette tombe si bien entretenue que je vous demande cela; je croyais y voir la preuve des soins pieux d'une personne de la famille.

— C'est une jeune fille qui entretient la sépulture de l'abbé Verneuil, répondit le gardien.

— Eh bien!... une parente, sans doute?

— Mais non, monsieur, je vous l'ai dit, je ne sais pas ce qu'est cette jeune fille, mais je suis sûr qu'elle n'est pas de la famille... C'est une orpheline, à ce que j'ai entendu dire, une enfant de Montlhéry que le curé a remenée avec lui après la guerre.

Il n'y avait plus de doute possible.

C'était bien la fille de Léon des Roselles.

Bertin en fut immédiatement convaincu, et aussitôt il remercia le gardien de la complaisance qu'il avait mise à le renseigner, il lui glissa dans la main une pièce d'argent et il quitta le cimetière.

***

Cette découverte intriguait singulièrement l'ennemi de Léon des Roselles.

L'ancien maître de timonerie de *La Bérénice* sentait à l'instant revivre en lui la vieille haine qu'il avait vouée à l'officier de marine.

Quel hasard prodigieux l'avait mis sur la trace de celle des deux filles de Jane et de Léon que, lui aussi, il avait cru morte dans les sanglants événements de Montlhéry.

Ce qui s'était passé était facile à comprendre, et Bertin, avec sa perspicacité habituelle, avec sa facilité de déduction, se disait que l'enfant, qui s'était sans doute enfuie après avoir échappé au massacre dans lequel les époux Loiseau avaient trouvé la mort, devait avoir été recueillie par le curé de Montlhéry.

Il l'avait ensuite amenée à Paris avec lui, et il l'avait élevée comme une orpheline charitablement recueillie et adoptée.

C'était là l'explication naturelle de ce nom de Verneuil que portait aujourd'hui la jeune fille.

Mais Miette devait vraisemblablement ignorer sa véritable histoire.

Elle se croyait sans doute en légitime possession du nom qu'elle portait, et pensait certainement appartenir à la famille du prêtre qui l'avait élevée.

Elle n'avait probablement pas eu besoin, jusque-là, de se procurer son acte de naissance, qu'elle ne serait incontestablement pas arrivée à découvrir, et ainsi elle avait vécu dans cette ignorance complète de la vérité.

Le maître-chanteur se faisait ces réflexions, en descendant la rue Franklin pour revenir au Trocadéro.

Qu'allait-il faire, maintenant?

Il se posait aussi cette question.

Au projet qu'il avait formé d'empêcher le mariage du capitaine de Salverne avec Luce d'Azergues en se servant de Miette, se joignait le désir de poursuivre, contre Léon des Roselles, sa vengeance qui n'était pas encore assouvie.

Il savait que l'officier de marine avait pris sa retraite depuis quelques années, et il ne s'était plus occupé de lui.

Bertin croyait que Léon des Roselles vivait à Paris, dans sa maison de

la rue Vaneau, ayant auprès de lui celle de ses filles qui avait été retrouvée à l'hospice de Nice, après la mort de Carmela.

Il était important, pensait-il, de se renseigner à ce sujet, en même temps que de vérifier les conjectures qu'il avait faites sur Miette.

L'ancien policier se sentait rajeunir, à la perspective de ce qu'il allait entreprendre.

En outre de la satisfaction qu'il éprouverait à poursuivre le double but qu'il avait en vue : l'assouvissement de sa haine et l'empêchement du mariage qui contrecarrait ses projets, il se sentait heureux de reprendre, pour quelque temps, cette existence d'intrigues dans lesquelles il avait si bien réussi autrefois.

C'est avec une sorte de bonheur, avec la joie de l'artiste éloigné depuis longtemps de ses occupations favorites qu'il va pouvoir reprendre, qu'il envisageait la situation.

Bertin n'avait plus, depuis plusieurs années, la chambre du sixième étage qu'il avait louée, autrefois, dans l'immeuble du boulevard Malesherbes, sous le nom de Luke Fly, cocher de l'ambassade d'Angleterre.

Lorsqu'il la quitta, il fit transporter dans l'hôtel de la rue de Courcelles tous les déguisements et tout l'attirail professionnel de son ancien métier de policier, voulant conserver tous ces objets comme des souvenirs d'un passé qu'il avait chéri particulièrement, comme les vestiges d'une époque à laquelle remontait l'origine de ses succès et de sa fortune.

Il avait déposé tous ces costumes, tous leurs accessoires, tout ce qui avait servi à composer ses personnages, dans une grande pièce située dans les combles de l'hôtel, solidement fermée par une porte garnie intérieurement d'une épaisse plaque de tôle, et munie d'une serrure de sûreté dont il avait seul la clef.

Il lui était arrivé quelquefois, lorsqu'il était sûr de ne pas être vu, lorsque la plupart de ses domestiques étaient sortis et les autres occupés aux basses offices, de monter dans cette pièce, et il se complaisait dans l'examen, dans la contemplation des objets composant cette sorte de musée bizarre.

Là était encore la balle de colporteur, toute prête à être chargée sur le dos à l'aide de ses bretelles, qu'il avait emportée avec lui à Virieu, lorsqu'il s'était rendu au château d'Azergues; ici, le costume d'Anglais dont il s'était revêtu pour aller à Marseille voir les filles de Léon des Roselles chez Mouredu ; là encore, le gilet à manches et le béret écossais sous lesquels il était le cocher Luke Fly; puis ses autres travestissements : des

costumes de marin, des uniformes militaires, des livrées, une soutane et un vêtement ecclésiastique complet, des pardessus, des vestons, des coiffures invraisemblables, la boîte à grimes aussi complète que celle d'un comédien consciencieux, des objets disparates, de toute forme, de toute sorte, accessoires des transformations multiples auxquelles l'habile gredin avait eu recours.

Tout cela était propre, bien entretenu, rangé et disposé avec soin et avec ordre, comme si le propriétaire de cette garde-robe invraisemblable en faisait un continuel usage.

Dans ce qu'allait entreprendre l'ancien policier, le personnage si bien incarné de M. de Lizieux ne devait pas apparaître.

Il ne fallait pas que qui que ce soit pût se douter de la part que prendrait le propriétaire de l'hôtel de la rue de Courcelles aux événements qu'il allait préparer.

C'est sous des déguisements nouveaux qu'il agirait, sûr que personne ne pourrait ainsi le reconnaître, car il était conscient de l'habileté qu'il apportait en ses transformations.

M. de Lizieux avait conservé pour lui seul la clef de la porte donnant sur le jardin de l'hôtel, par laquelle il s'était introduit pendant la nuit qui précédait le mariage de Jane de Champtocé, lorsqu'il pénétra dans l'hôtel de M^lle^ de La Possonnière pour y voler les lettres de Léon des Roselles.

Cette porte était condamnée, ou du moins les domestiques de l'hôtel, — peu nombreux en vérité, — l'avaient toujours considérée ainsi.

Nous disons que les domestiques de M. de Lizieux étaient peu nombreux, et en effet, malgré sa fortune, l'habile gredin avait tenu à ne pas s'entourer d'un nombre inutile de serviteurs qui sont quand même les continuels espions de leurs maîtres.

Il avait même résisté, plus tard, aux invitations de José qui aurait voulu avoir une maison mieux montée, pour faire plus ample étalage de son opulence.

A Ludovic, son ancien valet de chambre que nous connaissons, son homme de confiance qui avait la haute main sur le personnel, qui était une sorte de majordome, il n'avait adjoint que huit personnes, en comptant David, le petit groom, plus spécialement attaché au service de José.

Parmi ces domestiques, pas une seule femme.

Ils avaient tous été choisis avec le plus grand soin, et le propriétaire de

— Non, c'est une pauvre orpheline qu'il a pour ainsi dire adoptée, répondit le prêtre
(P. 1118.)

l'hôtel de la rue de Courcelles savait qu'il pouvait absolument compter sur leur dévouement.

Le concierge, Sylvain Mauront, était le frère de Thomas, le chef de cuisine, veuf comme lui, et ayant pour aide son fils Alexis.

Il y avait en outre un domestique belge, Gilles Forgout, une sorte de colosse d'une pauvreté d'intelligence reconnue; Henry, le cocher, Floor, le

valet de pied, et Williams le palefrenier, étaient Anglais tous les trois et ne connaissaient pas un mot de français.

Telle était toute la maison.

Largement payés, jamais tourmentés par un maître peu exigeant, ils tenaient tous à leurs places et servaient avec autant de zèle que de dévouement.

De leur côté, le maître-chanteur n'avait absolument rien à craindre.

Les précautions, d'ailleurs, seraient minutieusement prises pour que tout ce qu'il voudrait passât absolument inaperçu dans l'hôtel.

Par la petite porte du jardin, il pourrait sortir et rentrer sans être vu.

Il était certain que rien ne viendrait entraver ses projets et que personne ne pénétrerait le secret de ses résolutions.

CHAPITRE CXXXVII

LES PREUVES

Quelle que soit la force des présomptions qu'il avait conçues, l'ancien policier voulait en avoir au plus tôt la confirmation.

Il pensa qu'à l'évêché de Versailles il trouverait probablement quelqu'un qui aurait connu l'ancien curé de Montlhéry, et pour y faire la visite à laquelle il se résolut aussitôt, il prit l'apparence respectable d'un homme d'un certain âge, selon le rôle qu'il avait combiné.

Il portait en entier une bande blanche, taillée en rond, qui modifiait complètement sa physionomie, et son expression en était encore changée par la suppression du lorgnon qu'on avait l'habitude de voir à M. de Lizieux.

Son costume était celui d'un bon bourgeois provincial, avec son chapeau haut à larges bords, un long pardessus chaudement doublé de flanelle, une large redingote et un cache-nez.

A la main, il avait une grosse canne de jonc à pomme d'argent.

L'habile gredin avait admirablement réalisé le type d'un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans.

Il complétait à merveille son personnage par l'accent breton le mieux imité.

Le train, qu'il prit à la gare Saint-Lazare, le conduisit directement à Versailles et, aussitôt arrivé, il se rendit à l'évêché.

Il fut reçu par un chanoine à qui il expliqua qu'il avait été l'un des amis d'enfance de l'abbé Verneuil, qui avait été curé de Montlhéry jusqu'en 1871, et dont il avait appris tout dernièrement le décès à Paris.

L'abbé Verneuil, assurait-il, travaillait à un ouvrage philologique sur les origines des différents dialectes bretons, et pour cela il lui avait fourni divers documents auxquels il attachait le plus grand prix.

Il pensait que l'ancien curé de Montlhéry avait confié ces documents et le plan de son ouvrage à un autre ecclésiastique, un de ses amis, peut-être l'un des vicaires de sa paroisse ou le curé d'une commune voisine, et il voudrait qu'on pût lui indiquer les personnes que connaissait M. Verneuil, afin de découvrir parmi elles celle qui possédait les papiers auxquels il tenait tant.

Cela tombait à merveille.

Il y avait précisément, à Versailles, un prêtre qui avait intimement connu l'ancien curé de Montlhéry.

C'était l'abbé Pottel, ancien curé d'Arpajon, qui était aujourd'hui supérieur du petit séminaire et qui, certainement, était mieux à même que qui que ce soit de renseigner sur son défunt ami.

Le chanoine indiqua où se trouve le petit séminaire, qui occupe l'ancien bâtiment de la Surintendance, et reconduisit son visiteur jusqu'à la porte de l'évêché.

Bertin avait réellement toutes les chances pour lui et, comme autrefois tout lui réussissait.

Le misérable se félicitait de l'excellente inspiration qu'il avait eue.

Le bonheur le servit encore mieux qu'il s'y attendait.

L'ancien curé d'Arpajon fut heureux de voir un ami de son ancien confrère, et il le reçut de la façon la plus affable.

Quand il connut le but de la visite du bonhomme, il lui dit :

— J'étais l'ami intime du vénérable abbé Verneuil, mon cher monsieur, et justement, en raison de cette intimité qui nous liait, qui fait qu'il n'avait rien de caché pour moi, qu'il me communiquait tous ses projets, je crois pouvoir vous affirmer qu'il n'a jamais fait l'ouvrage dont vous me parlez.

— Mais pardon, monsieur l'abbé... fit le vieillard.

M. Pottel l'interrompit :

— Je ne dis pas qu'il n'en a pas eu l'intention, qu'il n'a pas tracé un plan, pris des notes, préparé ses recherches... Mais je vous assure qu'il ne m'en a jamais dit un mot, ce qui prouve que ce ne pouvait être chez lui qu'un projet à peine ébauché.

— Il m'a pourtant écrit et je lui ai envoyé des documents très importants.

— Il ne m'en a jamais parlé.

— Mon Dieu ! fit le bonhomme avec une désolation qui pouvait passer pour réelle, est-ce que tout cela serait perdu !... Ces documents auxquels je tenais tant... Je ne m'en serais pas dessaisi pour tout autre que pour ce cher M. Verneuil.

— On peut les retrouver, dit le prêtre.

— Hélas ! j'ai bien peur...

— Vous pouvez faire des recherches.

— Je ferai tout ce qu'il faudra, monsieur l'abbé, car je tiens à ces papiers plus que je ne saurais le dire. Songez donc, des documents qui ont été établis par mon grand-oncle, qui fut tabellion du roi à Quimperlé, en 1727... des documents d'un prix inestimable pour moi...

L'abbé Pottel demanda :

— Vous les aviez remis vous-même à M. Verneuil ?

— Non, monsieur l'abbé, je le lui avais envoyés.

— Par la poste ?

— Non, par messagerie.

— Par le chemin de fer ?

— Oui.

— Vous les aviez expédiés comme chargement, sans doute ? demanda le prêtre.

— Malheureusement, je n'ai pas pris cette précaution.

— C'est à Montlhéry que vous avez adressé ce colis ?

— Oui, à Montlhéry même... Je dois avoir encore le récépissé chez moi, à Plouarmel, bien que je vous parle de longtemps.

— En effet, dit le supérieur du petit séminaire, car l'abbé Verneuil a quitté la cure de Montlhéry au moment de la guerre de 1870.

— J'ignorais tout cela, répondit le faux bonhomme breton, car j'ai été très longtemps malade, frappé d'une paralysie qui m'a cloué sur un lit pendant de longues années, me privant même de l'usage de la parole... et ce n'est que depuis trois mois que j'ai appris la mort de ce cher abbé Verneuil.

— Votre envoi est donc antérieur à la date de ces tristes événements ?

— C'est à peu près à cette époque, répondit Bertin en faisant un effort comme pour rechercher une date dans ses lointains souvenirs.

Il parut réfléchir un instant.

Puis, après un silence :

— Oui, c'est bien cela, dit-il, c'est en janvier que j'ai fait l'expédition.

— En janvier 1871.

— Oui... 1871... Oh ! je m'en souviens comme si c'était hier : une petite caissette en bois blanc, dont l'intérieur était tapissé de papier peint comme une malle... elle était attachée avec une assez forte ficelle... C'est moi-même qui l'ai remise au messager de Plouarmel, pour qu'il en fasse l'expédition.

— On pourra sans doute la retrouver, dit M. Pottel. Cependant, je dois vous dire que l'abbé Verneuil ne l'avait pas à Paris où il a résidé après la guerre, et où je suis allé souvent lui rendre visite... Il m'en aurait certainement parlé.

— Il ne l'avait pas ?

— Non, j'en suis sûr.

— Ah ! si je n'avais pas été si malade, je m'en serais occupé plus tôt, car je me serais inquiété en voyant que je ne recevais aucun accusé de réception... mais malade comme je l'ai été... Oh ! mon Dieu, quel malheur pour moi !... quelle perte !...

— Vous n'avez pas reçu d'accusé de réception ?

— Non, monsieur, jamais.

Et le faux vieillard expliqua :

— C'est au mois de juin 1870 que j'ai reçu la lettre par laquelle M. Verneuil me demandait ces documents dont nous avions parlé dans le temps. Je lui répondis aussitôt que j'allais les rechercher et que, dès que je les aurais réunis, je les lui enverrais. Il me fallut assez longtemps pour me procurer tous ces papiers qui étaient mêlés à bien d'autres, pour les classer, pour les annoter, et je n'ai pu terminer cette besogne qu'après le jour de l'an.

Puis, changeant de ton, — car c'était là que l'habile gredin voulait en venir sous le couvert de l'ingénieux prétexte qu'il avait pris, — il demanda :

— Vous avez vu M. Verneuil aussitôt après son départ de Montlhéry ?

— Le jour même de son départ, répondit le supérieur du petit séminaire.

— Le jour de son départ !

— Oui, mon cher monsieur.

— A Paris ?

— Non, à Arpajon.

— Près de Montlhéry ?

— A quelques kilomètres.

— Il n'est donc pas venu tout de suite à Paris ?

— Nous y sommes arrivés ensemble le lendemain, répondit l'abbé Pottel.

J'étais à cette époque curé à Arpajon, expliqua-t-il. Nous étions, comme je vous l'ai dit, très liés ensemble, le cher abbé Verneuil et moi. Les Prussiens venaient d'arriver à Montlhéry, d'y brûler le château, d'y massacrer les malheureux habitants qui avaient essayé de résister, et il avait réussi à s'enfuir en emportant les vases sacrés de la paroisse. Il avait avec lui une enfant, une pauvre petite fillette de cinq ans environ, un amour de petit ange, qui s'était enfuie épouvantée...

— Une enfant !... fit Bertin.

Il arrivait aux faits qu'il voulait connaître.

— Oui, une enfant qu'il avait trouvée sur la route, au milieu de la nuit, grelottante de froid, tremblante de peur...

— Mlle Miette Verneuil !

— Oui, c'est cela.

Le faux vieillard voulait faire voir qu'il était bien renseigné.

— Je la connais, dit-il, je l'ai vue à Paris. Je croyais que c'était une parente de M. Verneuil.

— Non, c'est une pauvre orpheline qu'il a pour ainsi dire adoptée, répondit le prêtre.

— Une orpheline !

— Ou du moins, c'est ce que l'on a cru. Cette enfant avait été placée en garde, par sa mère, chez de braves gens de Montlhéry, des paroissiens du vénérable abbé Verneuil, les époux Loiseau, qui étaient les gardes et les jardiniers du château, et depuis longtemps ils n'avaient plus eu de nouvelles de la mère, qui était morte sans doute et dont on n'a pu jamais découvrir la famille, malgré toutes les recherches auxquelles on s'était livré.

J'ai su tout cela plus tard par mon ami l'abbé Verneuil, ajouta M. Pottel, car il s'est attaché à cette enfant, il l'a gardée auprès de lui et il l'a élevée lui-même.

Bertin savait maintenant ce qu'il voulait.

La jeune fille qu'il avait vue, Miette, était bien la fille de Léon des Roselles et de Jane.

C'était bien elle que Mme Rolland avait remise à Mme Dannière, elle que cette dame avait placée chez les jardiniers de Montlhéry.

C'était elle qui aimait Adrien de Salverne.

Rien ne l'intéressait plus.

Il écouta pourtant tous les renseignements que le supérieur du petit séminaire lui donna encore sur la jeune fille.

Il parla de ses prétendus documents et il finit par conclure, d'accord avec son interlocuteur, que le colis devait avoir été égaré dans le désarroi qui régnait à cette époque.

Le faux Breton manifesta son désespoir de ne pouvoir parvenir à retrouver ses précieux papiers et, finalement, il se retira après avoir remercié l'abbé Pottel de la complaisance qu'il avait mise à le renseigner.

— Ah ! c'est la fille de M. des Roselles ! se disait-il en partant, avec une joie sauvage. Sa fille qu'il croyait morte, sans doute !... Sa fille qui vit toujours et que je tiens enfin, à la place de l'autre qui m'a échappée !

Et dans son esprit infernal, le monstre savourait par avance les horribles délices de sa haine satisfaite, en méditant les plus épouvantables projets.

— La fortune d'Azergues m'échapperait ! se dit-il, allons donc !... M. de Salverne n'a pas encore épousé la fille de Jane !... Sa fille !... Notre fille à tous deux, Jane !... oui, notre fille !... Il faudra bien que vous le sachiez !

CHAPITRE CXXXVIII

LE JOURNAL

Bertin voulut, avant toute chose, être fixé sur ce que faisait Léon des Roselles.

Il voulait savoir où le trouver, lorsqu'il aurait besoin de le frapper, et, dès le lendemain, il se rendit à la rue Vaneau.

La maison était fermée.

Le concierge, à qui il s'adressa, lui apprit que, depuis près d'un an, M. des Roselles n'habitait plus Paris et qu'il s'était installé dans une propriété qu'il avait achetée à Cormeilles-en-Parisis.

Il en donna l'adresse exacte au visiteur, qui prétendait avoir besoin de lui écrire.

Alors, muni de ce renseignement, l'ancien maître de timonerie se rendit à Cormeilles.

Il trouva aisément la coquette villa qu'habitait l'officier de marine, et sa surprise fut grande quand il y vit Tistin Mouredu, M^lle^ Mercier et Magali.

Il avait assez de perspicacité pour comprendre ce qui s'était passé, et il savait maintenant ce qu'il voulait.

Alors d'autres projets, des projets affreux, roulèrent dans l'esprit du misérable, tandis qu'il revenait à Paris en songeant à ce qu'il avait à faire.

Il les caressait avec une joie barbare, et un rictus diabolique animait son visage.

Est-ce que José ne lui avait pas dit l'influence que la beauté de Miette avait produite sur lui?

Est-ce que l'ignoble fils de Carmen n'avait pas eu la pensée de séduire la jeune ouvrière, qu'il avait vue un jour à la rue Marbeuf, chez sa maîtresse?

Pourquoi s'opposerait-il à cela, maintenant qu'il savait qu'elle était la fille de Léon des Roselles?

Ne serait-ce pas une vengeance terrible que de rendre à celui qu'il haïssait si fortement la fille qu'il croyait avoir perdue, souillée, déshonorée, flétrie à jamais?

Ne serait-ce pas le coup le plus douloureux qui puisse être porté au cœur de ce père?

Il pourrait faire mieux encore.

Il ne lui suffisait pas que José séduisît cette jeune fille, — ce qui, pensait-il, ne serait pas impossible, puisqu'elle avait déjà aimé le capitaine de Salverne; — José, après lui avoir ouvert la voie du vice, l'abandonnerait à sa honte et à son déshonneur.

Alors, elle tomberait fatalement où roulent toutes les malheureuses qu'une première faute a entraînées.

De gré ou de force, elle n'échapperait pas à l'inexorable fatalité

Elle deviendrait, comme des milliers d'autres, la proie de ce monstre que l'on appelle la prostitution.

C'est une fille perdue qu'il rendrait alors à son père.

Quelle vengeance complète!

Et Jane!...

Ne se vengerait-il pas en même temps de ses dédains? Car il n'avait pas oublié la passion qui avait été autrefois allumée en ses veines.

Le monstre rêvait à ces choses horribles.

Il cherchait par quels moyens il pourrait concilier cette abominable vengeance avec le projet qu'il avait formé d'empêcher le mariage d'Adrien de Salverne et de Luce, pour attirer à José, c'est-à-dire à lui-même, l'immense fortune du duc d'Azergues et du comte de Bellegarde.

Pour agir efficacement, il importait, avant tout, de savoir exactement

— Tiens, lis ce commencement de roman, lui dit Alice. (P. 1128.)

ce qui se passait dans l'esprit de celle qui croyait s'appeler Miette Verneuil.

L'ancien agent de la Sûreté générale n'était pas embarrassé pour se renseigner, et cette fois encore le hasard le seconda à merveille.

Pierre Lion, le sergent d'infanterie de marine dont le père était garde dans la propriété du comte de Varades, n'avait fait qu'un séjour de quelques semaines en Anjou.

Il revint précisément à Paris par un train qui arriva à la gare Saint-Lazare au même moment que celui qui ramenait Bertin, après son excursion à Cormeilles-en-Parisis.

A la sortie des voyageurs, dans la salle d'attente, l'ancien maître de timonerie reconnut Miette avec son amie Alice Davoul et une dame qu'il ne connaissait pas.

C'était la mère d'Alice.

Il vit le sergent venir à elles en descendant du train, embrasser Mme Davoul et sa fille, et serrer la main à la fille de Léon des Roselles.

Intrigué, curieux, il les épia en se dissimulant, saisissant cette occasion d'apprendre quelque chose.

Il les suivit.

A la suite de ces quatre personnes, il prit la rue d'Amsterdam et il marcha assez près d'elles pour entendre quelques fragments de leur conversation.

Le sous-officier d'infanterie de marine appelait Mme Davoul : ma tante, et Alice, ma cousine.

Bertin fut fixé.

Ce qu'il entendit pendant ce trajet suffit pour lui faire comprendre ce qui se passait.

Il sut que Pierre Lion était libéré du service militaire, et qu'il allait rengager en épousant sa cousine.

Il sut aussi qu'il habiterait désormais à l'avenue de Clichy, dans la même maison que Miette, où Mme Davoul lui avait fait préparer une chambre.

Il sut encore qu'il attendait à Paris un de ses amis, le fourrier Bouguarès, qui lui avait écrit pour lui annoncer sa prochaine arrivée et son intention de rengager dans le même régiment que lui.

L'ancien maître de timonerie faisait en même temps ses réflexions, car il cherchait toujours à tirer parti de toutes les circonstances qui se présentaient et à faire servir à ses projets toutes les personnes qui lui tombaient sous la main.

Lorsqu'il eut vu disparaître dans l'allée de la maison de l'avenue de

Clichy les quatre personnes qu'il avait suivies jusque-là, il se dit, tout en revenant chez lui :

— Ce sergent de marsouins a l'air d'un brave garçon... Il y aura peut-être quelque chose à faire avec son concours.

Puis il calcula :

— Il est le fiancé de l'amie de Mlle Miette, et il va l'épouser bientôt. Mais, en raison de l'amitié qui unit les deux jeunes filles, il ne peut que s'intéresser à tout ce qui concerne l'amie de sa cousine; par conséquent, il pourra m'être utile.

La bonne femme aussi, ajouta-t-il en pensant à Mme Davoul, a l'air bien maternelle pour Mlle Miette; elle lui porte grand intérêt, ça se voit. Elle donnerait bien un coup de main pour la rendre heureuse, si l'occasion s'en présentait.

Et, avec un sourire typique :

— La destinée fait tout de même des choses singulières, se dit le misérable. Le capitaine de Salverne était fait pour épouser une des filles de Jane. C'est celle-ci qu'il a rencontrée la première; il l'a aimée, il a essayé peut-être d'en faire sa maîtresse... Oh! non, il est trop bébête pour ça; il a peut-être bien voulu l'épouser, puisqu'il a été prêt à donner sa démission, qui ne devait certainement pas avoir d'autre motif, et alors il s'est épris de Mlle d'Azergues, de l'autre fille de Jane, et il a préféré celle qui avait une dot très convenable et qui ne l'obligeait pas à quitter la carrière qui le fait vivre... car le pauvre jeune homme n'a d'autres revenus que sa solde, je le sais.

Enfin, il conclut :

— Avant toute chose, il faut relancer Mlle Miette dans les bras du capitaine de Salverne. Elle l'aime encore, c'est certain; ce que j'ai entendu l'autre jour le prouve bien. Mais M. de Salverne est encore à Nice. Oh! il ne va pas tarder à revenir, les courses sont finies et le carnaval est proche. C'est dès son retour qu'il faudra s'y prendre.

Mais, en attendant, Mlle Miette pourrait bien apprendre le projet de mariage de son cher petit officier avec Mlle Luce d'Azergues, car vraisemblablement elle l'ignore, elle ne lit sans doute pas les journaux mondains. On peut le lui faire savoir, ça fera toujours bon effet... C'est ça, c'est ça!

Alors, arrivé chez lui, le pseudo Georges de Lizieux chercha dans ses papiers les journaux qui parlaient du mariage du capitaine de Salverne, et il en choisit un.

Il ne voulait pas, comme font ordinairement les personnes qui veulent signaler un article ou un passage à l'attention de leur correspondant,

désigner les lignes qui intéresseraient Miette par un coup de crayon bleu ou de crayon rouge tracé autour du texte; cela pouvait éveiller sa défiance et la porter à supposer que ce journal lui avait été envoyé dans une intention malveillante, et l'effet produit sur elle ne serait pas ce qu'il désirait.

Une idée lui vint.

A la troisième page du journal se trouvait précisément une circulaire du ministre de la guerre relative au rengagement des sous-officiers. Cela pouvait intéresser le sergent d'infanterie de marine.

C'était le prétexte trouvé pour faire parvenir le journal à l'avenue de Clichy, car il était à peu près certain que Miette et son amie le liraient.

Quant au passage annonçant le projet de mariage de Luce d'Azergues avec le capitaine de Salverne, il était facile de le signaler en faisant une déchirure à l'endroit où il se trouvait.

Lorsque cela fut fait, il sortit, avisa un commissionnaire à qui il remit le journal, et lui dit en lui payant sa course :

— Portez ceci avenue de Clichy, 19, vous le remettrez au concierge en lui disant que c'est pour le sergent d'infanterie de marine qui demeure dans la maison, sans autre explication; il comprendra ce que cela veut dire.

***

Depuis qu'Adrien de Salverne n'était plus revenu chez Mme Davoul, la pauvre Miette s'était sentie envahie par une profonde tristesse.

Elle avait souffert cruellement de l'éloignement de celui qu'elle aimait.

L'explication donnée par Pierre Lion, sur les conditions pécuniaires imposées par les règlements pour le mariage des officiers, lui avait ouvert les yeux.

Elle comprenait maintenant que le bonheur qu'elle avait naïvement rêvé n'était pas réalisable.

Elle avait compris aussi les généreuses intentions qui avaient animé Adrien, lorsqu'il avait résolu de donner sa démission, et elle était convaincue, dès lors, que les raisons qu'il en donnait n'étaient pas les véritables.

Mais aussitôt, elle avait repoussé ce sacrifice que le jeune officier était disposé à faire par amour pour elle. Elle ne voulait pas consentir à être la cause de cette démission qui briserait irrémédiablement la carrière qu'Adrien avait si brillamment ouverte devant lui.

Depuis, Miette attendait avec impatience le moment de le voir pour lui dire :

— Je sais tout... Je sais maintenant pour quel motif vous voulez quitter l'armée... Je ne veux pas être cause de ce sacrifice... Je ne puis

pas être à vous, c'était un trop beau rêve, mais le cœur que je vous ai donné, je ne vous le reprendrai jamais... Vous, monsieur Adrien, oubliez-moi, je vous en conjure !

La pauvre enfant souffrait cruellement, mais elle puisait des forces dans son amour même et elle faisait passer généreusement le bonheur de celui qu'elle aimait avant le sien.

Alice et Mme Davoul s'efforcèrent de la distraire et de la consoler, sans y parvenir cependant.

Elles essayèrent de lui expliquer, comme elles le pouvaient, l'absence d'Adrien de Salverne.

Elles lui disaient que le jeune officier avait sans doute été empêché de donner sa démission par des considérations supérieures.

Peut-être des amis, des supérieurs même, lui avaient fait avouer quelle était la cause réelle de sa détermination, et lorsqu'ils l'avaient connue, ils avaient combattu sa résolution de toutes leurs forces.

Ils l'avaient empêché de briser son avenir pour des raisons d'amour, et certes, on ne pouvait pas les en blâmer.

Le capitaine de Salverne appartenait à une famille noble et militaire; il se devait à la glorieuse tradition de cette génération dont il était le dernier descendant.

Miette comprenait bien tout cela.

Elle savait combien Adrien l'aimait, et, à ses propres souffrances, elle se rendait compte de celles qu'il devait endurer.

C'est pour cela, sans doute, qu'elle ne l'avait plus revu.

Mme Davoul et Alice le lui avaient dit, et déjà elle l'avait bien pensé d'elle-même.

Elle souffrait et, sans pouvoir imposer silence à son cœur, elle dévorait silencieusement sa douleur.

Elle s'offrait volontiers en sacrifice pour le bonheur de celui qu'elle aimait.

Ne lui aurait-elle pas sacrifié toute sa vie et jusqu'à la dernière goutte de son sang, s'il l'avait fallu ?

La pauvre enfant comprenait maintenant les sombres pressentiments qui l'avaient envahie, la mystérieuse tristesse qui s'était emparée d'elle lorsqu'elle avait découvert, pour la première fois, le tendre secret de son cœur, lorsqu'elle avait eu la révélation de cet amour immense qu'à son insu elle avait voué au jeune officier rencontré dans des circonstances si touchantes et qu'un pieux devoir avait si fortuitement placé sur son chemin.

Cet amour et ce bonheur n'étaient pas faits pour elle, pauvre enfant sans famille.

Enfin, elle était résignée.

Dans son cœur même elle trouvait l'énergie nécessaire pour lutter contre son inguérissable douleur.

***

Pierre Lion n'était pas à la maison lorsqu'on apporta le journal envoyé par Bertin.

Le jeune sous-officier était allé au Ministère de la Marine pour obtenir divers renseignements dont il avait besoin dans sa position.

Ce fut à Mme Davoul que la concierge le remit et la mère d'Alice ne demanda aucune explication.

Mais la concierge avait lu ce journal, comme elle faisait généralement pour tout ce qui était destiné à ses locataires en attendant le moment de le leur remettre.

Elle avait vu l'article signalé, dans lequel était commentée la circulaire sur le rengagement des sous-officiers.

Elle en parla à Mme Davoul, car elle était au courant des projets du sergent.

— Savez-vous qu'on leur fait une jolie situation aux sous-officiers rengagés, dit-elle. Au jour d'aujourd'hui ce n'est pas comme autrefois, comme du temps de mon mari, qui a fait ses vingt-un ans de servive sans arriver à autre chose qu'à sa petite pension de retraite.

— Oui, répondit la mère d'Alice, on favorise beaucoup les sous-officiers qui rengagent, afin d'avoir toujours de bons cadres; c'est mon neveu qui m'a dit ça.

— Eh bien! il ne sera pas malheureux, dit la concierge; j'ai lu cet article dans le journal. Est-ce que M. Pierre va retourner dans l'infanterie de marine?

— Non, répondit Mme Davoul il est justement en train de faire les démarches pour cela : Il veut rengager dans les chasseurs de Vincennes afin de rester à Paris.

— Eh bien! madame, il trouvera tous les renseignements dans ce journal qu'on lui envoie.

Quand son neveu rentra, Mme Davoul lui remit le journal qui l'intéressait.

Mais Pierre Lion avait maintenant tous les renseignements qu'il désirait.

Au Ministère de la Marine on lui avait dit qu'il pouvait contracter un nouvel engagement dans l'arme qui lui conviendrait. Il devait seulement obtenir l'assentiment préalable du colonel du régiment dans lequel il voulait entrer.

On lui avait dit également les démarches qu'il aurait à faire auprès du Ministère de la Guerre et du Ministère de la Marine.

Quant à son mariage, il ne pourrait avoir lieu qu'après sa réincorporation et avec le consentement de son chef de corps.

— J'attends mon ami Bouguarès, dit-il, pour faire toutes les démarches, car nous les ferons ensemble. Ce sera bien vite fait.

— Quand arrive-t-il ? demanda Mme Davoul.

— Il sera à Paris après-demain matin. J'irai l'attendre à la gare avec son oncle, que j'ai prévenu de son arrivée.

— Tu as revu M. Bouguarès ?

— Je suis allé le voir aujourd'hui, en revenant de la Marine et il est entendu que je viendrai le prendre après-demain matin à neuf heures pour aller avec lui à la gare d'Orléans.

Pierre Lion ne s'occupa pas autrement du journal, puisqu'il savait maintenant ce qu'il voulait.

Il le laissa sur la table.

Ce fut Alice qui le prit le soir et qui, toujours avide de lire quelque chose, l'ouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur pour voir s'il ne contenait rien d'intéressant.

Il y avait précisément le premier feuilleton d'un nouveau roman et le compte rendu d'une première représentation au théâtre du Gymnase, dans lequel le « soiriste » faisait la description des toilettes que portaient les artistes.

L'une d'elles était la cliente de la maison dans laquelle Alice et Miette travaillaient.

La première de la maison de couture lut donc ce compte rendu avec un grand intérêt et elle le montra à son amie.

Elle lut aussi le commencement du nouveau feuilleton, comme elle faisait souvent lorsqu'elle recevait de ces premières livraisons que l'on distribue gratuitement ou de ces placards que les journaux répandent à profusion pour le lancement de leurs romans nouveaux. Elle lisait tout cela pour se rendre compte de l'intérêt que présentait le début de l'ouvrage, dans lequel l'auteur dépense souvent le meilleur de son imagination.

Elle aimait à se rendre compte et à prévoir le succès que pouvait avoir la publication.

— Cela commence très bien, dit-elle après avoir lu, et comme toujours ça s'arrête au moment le plus intéressant.

Elle remit le journal à Miette.

— Tiens, lis ce commencement de roman, lui dit Alice; tu me diras si tu as la même idée que moi.

Puis, quand Miette eut achevé la lecture du feuilleton, elle lui demanda :

— Qui penses-tu qui a assassiné cette femme ?

Ils demandèrent à visiter l'appartement. (P. 1136.)

— Je ne sais pas, répondit la fille de Jane; sans doute l'homme que l'on a vu sortir de la maison au moment où son mari rentrait.

— Non, tu n'y es pas.

— Que crois-tu ?

— Pour moi, répondit Alice, la femme n'est pas morte; elle est tout simplement endormie.

— C'est bien possible.

— C'est encore un roman sur le magnétisme, comme celui de l'autre jour. Maintenant, tous les romanciers ne font plus que des romans sur ce sujet; ils sont assommants.

Mais, alors, Miette pâlit subitement.

Elle essaya de réagir sur elle-même en un mouvement que son amie remarqua.

— Qu'as-tu? demanda Alice inquiète.

Les yeux de la jeune fille étaient fixés sur un passage du journal.

Ses regards avaient été attirés par la déchirure que Bertin avait faite et, avant qu'elle eût lu les lignes ainsi signalées, le nom d'Adrien de Salverne s'était en quelque sorte détaché des caractères qui l'entouraient et il l'avait frappée.

Elle avait lu la nouvelle du mariage.

CHAPITRE CXXXIX

MONSIEUR ET MADAME PUTOT

— Qu'as-tu donc? redemanda Alice Davoul.

Miette avait eu le temps de se remettre.

L'énergique effort de sa volonté avait suffi pour dissiper instantanément la pâleur de son visage, et pour y ramener une coloration qui l'empourpra.

— Je n'ai rien, répondit-elle.

Mais Alice venait de lire aussi, et elle avait compris.

Elle entoura de son bras le cou de son amie, et, prenant sa main dans la sienne, elle l'embrassa tendrement, comme une sœur bien-aimée.

— Ma pauvre Mimi! lui dit-elle en lui donnant ce petit nom d'amitié dont elle se servait quelquefois.

— Tu vois, dit Miette d'une voix faible, je savais bien.

Et elle ajouta, avec un douloureux soupir :

— Voilà donc pourquoi...

Mme Davoul venait d'arriver avec Pierre, qui lui avait donné une petite réparation à faire à sa capote d'uniforme.

— Tiens, lis, lui dit Alice; M. de Salverne se marie.

— Oh! ma pauvre enfant!... dit à son tour l'excellente femme, en joignant ses démonstrations affectueuses à celles de sa fille.

— Il fallait bien que cela arrivât, dit Miette; j'y avais pensé...

— M. de Salverne est donc à Nice? dit Mme Davoul. Voilà pourquoi nous ne l'avions plus vu.

— Il épouse la fille d'un duc, fit Alice.

— Oui, répondit Miette, dont la voix s'était raffermie, Mlle Luce d'Azergues.

— C'est égal, ce mariage a été bien vite décidé, dit Mme Davoul qui venait de lire aussi ce que disait le journal.

— M. de Salverne ne pouvait renoncer à se marier... parce qu'il ne pouvait m'épouser, dit Miette.

Et elle ajouta tout bas, après un court silence :

— Il m'aimait, cependant...

— Oui, dit Alice, je le croyais bien aussi.

— J'en suis sûre.

— C'est sans doute un mariage de convenance, dit Mme Davoul, un de ces mariages comme on en fait dans le grand monde, pour lesquels les fiancés sont à peine consultés.

— Oui, ce doit être quelque chose comme ça, approuva Pierre Lion.

— Pourvu qu'il soit heureux, dit Miette, je le lui désire de tout mon cœur.

— Parce que tu l'aimes toujours, dit Alice.

— Oui, c'est vrai.

— Ma chère enfant, dit Mme Davoul, il faut oublier M. de Salverne.

— Je ne le pourrais pas.

— Si, vous le pourrez, avec le temps.

— Je ne le crois pas, maman Davoul, je l'aimais trop pour cela. Que voulez-vous, je sentais bien que cela n'était pas fait pour moi... Je ne pouvais pas croire moi-même à tant de bonheur... Vous voyez bien que je ne m'étais pas trompée... M. de Salverne ne pouvait pas m'épouser... je ne pouvais pas être sa femme, parce que je n'avais pas la fortune suffisante... alors, il fallait bien comprendre qu'un jour une autre que moi l'aimerait; que, dans son monde, il en trouverait une avec la dot que l'on exige... Lui, il sera heureux, car je sais bien qu'il sera aimé.

— Et vous, je vous le répète, Miette, il faut l'oublier, maintenant, reprit Mme Davoul. Vous aussi, vous serez aimée, car il n'en pourrait être autrement, jolie et bonne comme vous l'êtes.

Miette hochait la tête.

Son cœur se refusait aux perspectives qu'on cherchait à lui faire entrevoir.

Elle ne se sentait pas capable d'oublier.

Adrien resterait toujours présent à son esprit, comme il demeurerait seul vivant en son cœur.

Pendant le restant de la soirée, ce mariage fut le sujet de la conversation, et chacun s'efforça de son mieux d'atténuer le plus possible la douleur de la malheureuse jeune fille, de la consoler par les plus affectueuses paroles.

Miette comprenait que c'était l'amitié qui inspirait Mme Davoul, Alice et Pierre Lion, et elle les écoutait avec reconnaissance.

Elle promettait de faire ce qu'on lui disait, d'essayer de se distraire et d'oublier, mais elle savait bien qu'elle ne réussirait pas.

L'amour qui était en elle était plus fort que sa volonté.

L'effet qu'attendait Bertin ne devait pas se produire.

Les calculs du misérable étaient déjoués par le caractère même de l'adorable jeune fille.

Il s'était trompé, en croyant que Miette chercherait à revoir Adrien de Salverne, en pensant qu'elle s'efforcerait de le ramener à elle et de ranimer, dans le cœur du jeune officier, l'amour qu'elle lui avait inspiré.

La fille de Jane n'était pas de cette nature-là.

Elle souffrait, mais elle voulait que sa souffrance demeurât ignorée de celui qu'elle aimait toujours.

Mais l'ancien maître de timonerie avait quand même prévu cette conjecture, et il avait déjà calculé ce qu'il aurait à faire.

Il attendait le retour d'Adrien de Salverne qui, maintenant, ne devait pas longtemps se faire attendre.

* * *

Nous avons laissé le jeune officier d'état-major, au lendemain de la demande en mariage que le général d'Yvoix avait présentée pour lui au duc et à la duchesse d'Azergues, au moment où il se rendait à la villa de Cimiès.

Il était attendu à dîner, car Claudius l'y avait invité la veille, au bal de la Division.

Pendant que la voiture qu'il avait prise le conduisait à la Rosière, Adrien se sentait envahi par cette même tristesse qui s'était emparée de lui la veille, lorsque le général d'Yvoix lui eût annoncé que le duc et

la duchesse d'Azergues l'avaient agréé avec bonheur comme fiancé de leur fille.

C'était une tristesse profonde qui emplissait toute son âme, au milieu d'un trouble inexprimable.

Il y avait, dans ce qui se passait en lui, quelque chose qui ressemblait à la fois à des remords et à de mystérieuses appréhensions.

Il songeait à Miette.

Le suave visage de la jeune fille, qu'il aimait malgré lui, était sans cesse présent à son esprit.

Mais, à mesure qu'il se rapprochait de la villa du duc d'Azergues, les préoccupations nouvelles qui l'assaillaient lentement chassaient, petit à petit, cette tristesse et le souvenir.

Lorsqu'il se trouva en présence de Luce, il fut l'objet de cette sorte de fascination qu'elle exerçait sur lui; il ressentit cette griserie qu'il avait déjà éprouvée plusieurs fois devant elle, ce trouble de la raison qu'il était incapable de s'expliquer.

Cet état durait aussi longtemps qu'il demeurait auprès d'elle.

Puis, lorsqu'il s'éloignait, son trouble se dissipait, il reprenait possession de lui-même, et alors l'image de Miette se représentait de nouveau à lui, en même temps qu'il se sentait accablé par la même tristesse qu'auparavant.

Il fut ainsi chaque jour, car chaque jour il se rendit à Cimiès, pendant tout le temps qu'il demeura à Nice.

Luce ne semblait plus la même.

Elle paraissait être transfigurée et embellie, tant ce mariage mettait de joie et d'orgueil en son âme.

De tous côtés on la félicitait.

Elle entendait sans cesse les éloges que tout le monde faisait autour d'elle du fiancé qu'elle s'était choisi.

Elle était fière et heureuse au delà de tout ce qu'il est possible de dire.

Elle avait hâte, maintenant, d'être revenue à Paris, car c'est alors que devaient être célébrées solennellement ses fiançailles.

Le duc d'Azergues en avait ainsi formé le projet.

Alors, elle aurait cette satisfaction enviée d'entendre tout le monde parler d'elle, de voir tous ceux qu'elle connaissait, tous les amis de sa famille qui n'étaient pas dans le Midi en ce moment.

Elle languissait la fin du carnaval.

Adrien avait déjà annoncé son départ.

Il retournait à Paris avec le général d'Yrvoix et son ami Raymond de Coursades.

Il vint prendre congé du duc et de la duchesse, en même temps qu'il leur annonça sa nomination au grade de commandant, dont le général lui avait donné la nouvelle.

Claudius revint lui-même quelques jours après à Paris avec les siens.

M. de Lizieux, qui attendait ce retour avec impatience, en fut avisé des premiers.

Maintenant, pensait-il, il allait pouvoir agir.

Il avait calculé comment il s'y prendrait, pour arriver à son but.

Il n'avait à attendre que l'occasion favorable.

En attendant, le maître-chanteur se tenait au courant de tout ce qui se passait à l'avenue de Clichy, prêt à agir dès que le moment serait venu.

Il avait quitté son hôtel de la rue de Courcelles et il avait annoncé un voyage.

José lui-même ne connaissait rien de ses projets et crut qu'il était réellement parti.

Mais, après avoir simulé un départ par la gare du Nord, — car le pseudo-gentilhomme avait fait croire qu'il se rendait en Belgique, — il s'était rendu à Bougival où Palmyre, prévenue de ses desseins, l'attendait.

L'ex-agent de la Sûreté générale n'avait pas à se gêner avec sa maîtresse, qui connaissait sa véritable personnalité.

Il pouvait, devant elle, jouer le rôle qui lui conviendrait.

Palmyre elle-même l'assisterait, et il comptait sur son concours pour ce qu'il voulait faire.

***

Bertin avait emporté avec lui une malle qui contenait tout ce qui pourrait lui être nécessaire pour le nouveau rôle qu'il se disposait à jouer.

Aussi, dès qu'il fut arrivé à Bougival, il procéda à sa transformation, qui se réduisait du reste à peu de chose.

A l'aide d'une teinture instantanée dont il s'était servi autrefois, il donna la teinte brune à ses cheveux, gris à cette époque, ce qui suffit à changer considérablement l'expression de son visage.

Il supprima son lorgnon et garnit sa lèvre supérieure d'une moustache assez épaisse.

Avec cela seulement, il se rendit absolument méconnaissable.

Bertin remplaça alors ses vêtements, dont la coupe attestait l'œuvre parfaite d'un des premiers tailleurs de Paris, par un costume acheté à la

confection, un de ces habillements qui vont à la fois aussi bien et aussi mal à toutes les personnes qui sont à peu près de la même taille.

Il substitua à son irréprochable chapeau haut un chapeau rond, en feutre, un chapeau « melon », et il réalisa ainsi le type le plus parfait d'un provincial aisé, type que compléta le plus pur accent normand.

Palmyre l'admirait.

Elle avait assisté à tous les préparatifs, elle avait vu la transformation s'opérer graduellement sous ses yeux, et, quand elle fut achevée, elle ne put s'empêcher de convenir qu'elle était complète, irréprochable.

Il aurait été, en effet, impossible à l'œil le plus exercé de retrouver dans le bonhomme, dont l'habile gredin avait pris l'apparence, quoi que ce soit qui rappelât de quelque manière le parfait gentleman que l'on connaissait.

Quant à Palmyre, elle eut à subir également une métamorphose.

Ses cheveux blonds devinrent bruns comme ceux de son amant, sous l'application de la teinture dont il s'était servi lui-même.

Tout d'abord cela l'avait effrayée, car elle tenait à sa chevelure qui était encore fort belle, dont elle était très fière et qu'elle entretenait avec un soin jaloux.

Mais Bertin l'avait rassurée.

La teinture dont il se servait lui avait été indiquée, autrefois, par un détective américain qu'il avait connu lorsqu'il était à la Sûreté générale.

L'effet en était instantané, et il était aisé, dès qu'on le voulait, de rendre aux cheveux leur couleur naturelle, au moyen d'un lavage fait avec une eau spéciale.

Il lui en donna la preuve en opérant sous ses yeux les deux effets annoncés, sur une mèche de ses cheveux.

Cette teinture était, en outre, absolument inoffensive.

Le changement de couleur des cheveux et des sourcils de Palmyre suffit pour métamorphoser complètement son visage et pour la rendre tout à fait méconnaissable.

Son costume compléta la transformation, car elle se vêtit d'une toilette absolument bourgeoise, en rapport avec le costume de son amant.

Quand ils furent prêts, ils partirent de nuit.

Ils étaient seuls, du reste, à la villa, car Palmyre avait eu soin de se débarrasser de sa bonne qu'elle avait envoyée passer quelque temps à son pays, et des jardiniers-concierges qui l'avaient quittée depuis quelque jours et qu'elle n'avait pas remplacés à dessein.

Deux malles, contenant tous les effets dont ils pouvaient avoir besoin,

avaient été expédiées la veille par le train et ils devaient les trouver à la consigne de la gare Montparnasse en arrivant à Paris.

Bertin avait noté l'adresse d'un hôtel de la rue d'Amsterdam et c'est là qu'ils se firent conduire.

Ils donnèrent le nom de M. et Mme Putot, venant de Caen.

Ce nom était celui de Palmyre.

Ce n'était là qu'une première étape.

L'ancien policier avait vu, à la porte de la maison qu'habitaient Miette et Mme Davoul, un écriteau indiquant un appartement à louer.

C'est là qu'il avait résolu d'habiter sous sa nouvelle transformation, afin de se rapprocher de la fille de Jane.

Dès le lendemain de leur arrivée, Bertin et Palmyre se rendirent, en effet, à l'avenue de Clichy.

Ils demandèrent à visiter l'appartement.

C'était un appartement de trois pièces et une cuisine, au deuxième étage, situé précisément au-dessous de celui de Mme Davoul.

— Quel est le prix de location? demanda l'ancien agent de la Sûreté générale avec cet accent normand roulant les *r*, qu'il savait imiter à merveille.

— Six cent cinquante, répondit la concierge, et vingt francs pour l'eau. Les portes et fenêtres en plus, bien entendu, c'est-à-dire en tout cent soixante-douze francs cinquante par terme.

— Vous voudrez bien me donner l'adresse du propriétaire pour que je traite avec lui.

— C'est moi, monsieur, qui suis chargée des locations. Le propriétaire habite Auxerre et il ne vient à Paris qu'au moment du terme.

— Très bien.

— J'ai là les engagements de location tout signés et si l'appartement vous convient, c'est chose faite.

— Il faut au moins que je vous donne des références, dit Bertin.

— Si vous voulez; mais les meilleures références c'est le mobilier et le loyer payé d'avance.

— C'est vrai.

— Je pense bien que vous avez ce qu'il faut.

— Qu'à cela ne tienne, madame, dit le faux normand. Nous arrivons de province et nous sommes en ce moment-ci à l'hôtel. Nos meubles sont déjà arrivés et prêts à être apportés.

— Eh bien! je vais vous faire l'engagement de location et la quittance.

— C'est cela.

La concierge prit, dans le tiroir de sa commode, deux feuilles de papier

Un matin, il s'y trouva seul avec le jeune capitaine. (P. 1144.)

tout imprimées dont elle n'eut que les blancs à remplir et qui étaient signées à l'avance par le propriétaire.

En écrivant, elle demanda :

— Le nom de monsieur ?

— Putot, répondit l'ancien policier, Prosper Putot ; M. et Mme Putot, de Caen, Calvados.

— Voilà; l'appartement est libre, comme vous l'avez vu, vous pourrez vous installer quand vous voudrez.

— Nous emménagerons demain, dit Bertin.

— Vous n'aurez donc, pour le moment, que le demi-terme à payer, ce qui vous mènera jusqu'au 15 avril.

— Très bien, madame.

L'amant de Palmyre prit alors dans son porte-monnaie la somme indiquée par le reçu et la compta sur le marbre de la commode; il y ajouta une pièce de vingt francs à titre de denier à Dieu, ce qui lui valut les plus chaleureux remerciements de la concierge, qui ne recevait pas souvent des gratifications de cette importance.

Le lendemain, une voiture de déménagement amenait un mobilier complet.

Pour se le procurer, Bertin s'était tout simplement rendu à l'Hôtel des Ventes de la rue Drouot, et là il avait acheté tout ce qu'il lui fallait, le mobilier de chambre en acajou, celui de la salle à manger en vieux chêne, aussi bien que la batterie de cuisine, les tentures et tous les ustensiles et accessoires nécessaires dans un ménage.

La concierge proposa à ses nouveaux locataires de leur procurer une bonne.

Palmyre répondit, conformément à ce que son amant lui avait dit, qu'elle n'avait pas l'intention d'en prendre une; une femme de ménage lui suffirait.

Et elle dit aussitôt :

— Si vos occupations vous permettaient de vous charger de mon ménage, je préférerais cela à prendre une personne que je ne connais pas.

La concierge accepta avec empressement cette excellente aubaine.

Elle avait tout le temps nécessaire et elle pouvait très bien s'en charger; sa fille, qui travaillait à la maison, suffisait à garder la loge.

Elle aida à l'installation du mobilier et se mit aussitôt à la besogne.

C'était ce que voulait Bertin, qui avait ainsi l'occasion de causer et de préparer ce qu'il avait projeté.

Causant tour à tour, tantôt Palmyre, tantôt lui, ils expliquèrent à la concierge qu'ils s'étaient décidés à venir habiter Paris où se trouvaient maintenant les affaires de M. Putot, qui venait d'être nommé inspecteur d'une Compagnie d'assurances.

Ils avaient choisi le quartier de Clichy parce qu'il leur avait paru plus sain que le centre avec qui, du reste, il était en communication facile au

moyen des omnibus, et moins cher en même temps que moins éloigné que ceux d'Auteuil, de Passy ou des Ternes.

Palmyre dit :

— Je vais avoir bien des choses à me faire faire, car je me suis aperçu déjà que mes robes ne sont guère à la mode. Vous me procurerez bien une couturière ?

— Il n'y a rien de plus facile, madame, répondit la concierge.

— Je voudrais une couturière qui vienne travailler chez moi ; le prix m'importe peu, je paierai ce qu'il faut.

— Eh bien ! fiez-vous à moi, je vous en aurai une demain.

— Vous en avez peut-être une dans la maison ? dit Palmyre.

— Non, madame, mais j'en connais une qui fera très bien votre affaire.

— Il me semblait vous avoir entendu dire, l'autre jour, quand nous sommes venus pour louer, qu'il y avait une couturière au-dessus de notre appartement.

— Ah ! mais oui, s'écria la concierge, ça fera peut-être bien l'affaire de Mlle Verneuil, qui ne travaille pas en ce moment.

Bertin et Palmyre échangèrent un regard d'intelligence et de satisfaction.

Ce qu'ils avaient projeté allait se réaliser sans peine.

Ils allait avoir Miette auprès d'eux et ils pourraient agir sur elle comme ils l'entendraient.

CHAPITRE CXL

LA HAINE

José de Lizieux avait attendu avec impatience le retour de la famille d'Azergues à Paris.

Il s'était promis de revoir Luce ou de lui écrire, pour lui demander l'explication de sa conduite.

Puis, quand il sut que le duc était de nouveau installé dans son hôtel de la rue de Grenelle, il n'osa rien faire.

Il commença plusieurs lettres qu'il déchira successivement, après en avoir écrit quelques lignes, ne trouvant pas les expressions pour dire ce qu'il voulait, ou bien, quand il s'exaltait, constatant qu'il avait maladroitement perdu toute mesure.

Il alla rôder plusieurs fois aux environs de l'hôtel, mais la crainte d'être remarqué lui fit promptement abandonner la place.

Malgré la défense que M. de Lizieux lui en avait faite, il songea de nouveau à écrire à Adrien de Salverne une lettre anonyme pour lui révéler la conduite antérieure de sa fiancée; mais il craignit que Luce ne comprit qu'il était l'auteur de cette dénonciation, et que cette manœuvre ne le perdît irrémédiablement dans son esprit.

Le fat enrageait.

Pélago, qui comprenait bien ce qui se passait en lui, ne cessait de le railler, comme elle l'avait déjà fait.

Au fond, elle était bien heureuse que le projet de mariage de José avec Luce d'Azergues n'ait pas abouti, car elle n'y avait consenti qu'à contre-cœur.

Elle se soulageait, maintenant, elle se vengeait de l'infidélité de José en l'accablant de sarcasmes qui augmentaient son dépit et sa colère.

Car José avait conçu pour Adrien de Salverne une haine farouche.

Jamais il ne lui avait plu, du reste.

Au collège d'Oullins, autrefois, il se le rappelait, il ne l'aimait pas.

Il y avait entre eux une antipathie réelle.

Plus tard, ils s'étaient rencontrés dans le monde par l'intermédiaire de Paul des Roselles, l'ami intime du jeune officier; mais José avait dissimulé l'aversion qu'il professait pour Adrien de Salverne, à cause de son ami dont il avait besoin pour se rapprocher de la famille d'Azergues.

Maintenant, ces sentiments étaient devenus une haine véritable.

Adrien de Salverne était pour lui non seulement un rival, mais le rival heureux, le rival préféré.

Pélago se délectait de ses fureurs.

Elle s'amusait à exciter sa colère par ses railleries.

Elle ne manquait jamais de lui montrer tout ce qu'elle trouvait dans les journaux sur le jeune officier d'état-major.

Ce fut elle qui, la première, lui apprit la nomination du fiancé de Mlle d'Azergues au grade de commandant.

— Commandant!... s'écria le fils de Carmen, s'il n'y a pas de quoi se tordre!... Ah! elle sera jolie, l'armée française, si elle est toute composée d'officiers de cette trempe!... des officiers de salon qui gagnent leurs galons dans les boudoirs et dans les antichambres!...

— Mais, mon cher, riposta Pélago, c'est ce qu'aime Mlle d'Azergues, et il faut convenir qu'elle a fort bon goût. Ça fait très bien, un officier!

— Oh! oui... l'amour de la culotte de peau!...

— L'amour du panache!... Ce n'est pas toi, mon pauvre José, qui

aurais pu lui donner cette satisfaction; tu n'as pas assez de prestige!...

— Ah! non, je n'ai pas ce prestige-là et je ne le regrette pas. Il faut réellement n'être bon à rien et n'avoir pas un sou vaillant pour embrasser cette carrière!

— Je ne trouve pas, mon cher, répondit Pélago; il y a des officiers rudement chics et très riches, comme Raymond, par exemple.

— Oh! de Coursades, oui... c'est une exception; mais pas le capitaine de Salverne!

— Commandant, mon ami!

— Oui, commandant.

— Et chevalier de la Légion d'honneur!

— Et puis quoi, encore?

— Ne t'inquiète pas, il arrivera à tout ce qu'il voudra.

— Grâce au bras long du duc d'Azergues!...

— Grâce à tout, car Mlle d'Azergues voudra être la générale de Salverne, et elle le sera.

José était furieux.

— Ah! laisse-moi donc, avec ton de Salverne! s'écria-t-il pour en finir.

C'est ce qu'il faisait, chaque fois que Pélago ramenait la conversation sur lui.

***

Le capitaine de Coursades était revenu chez Bertha, et un soir José et Pélago les rencontrèrent tous deux à l'Opéra.

Au buffet, pendant l'entr'acte, Pélago demanda des nouvelles d'Adrien de Salverne.

Elle voulait encore faire enrager son amant.

— J'ai appris, dit-elle, sa nomination de commandant et sa décoration, ainsi que la nouvelle de son prochain mariage avec la fille du duc d'Azergues : tous les bonheurs à la fois!

José de Lizieux pinçait les lèvres.

— De Salverne mérite tous ces bonheurs, répondit Raymond de Coursades, et je m'en suis réjoui bien vivement pour lui.

— C'est, en effet, un charmant garçon, ajouta Pélago, et je ne suis pas étonnée que, bien que n'ayant pas de fortune personnelle, il fasse un aussi brillant mariage.

— Parbleu! siffla la voix de José de Lizieux, quand on n'a pas le sou, on cherche une femme qui en ait... on redore son blason!

Au premier mot, Raymond s'était tourné du côté du fils de Carmen.

Il l'écouta jusqu'au bout, puis il haussa les épaules et il dit :

— Vous dites là, de Lizieux, une bêtise plus qu'une méchanceté.

— Une bêtise!

— Une énormité. Quand on porte une épée, mon cher, on n'a pas besoin de blason, et l'or de l'épaulette en vaut un autre.

— Oui, vous êtes officier...

— Et j'en suis aussi fier que de mon nom et que de mon titre.

— Vous avez raison, bégaya l'amant de Pélago, qui commençait à se trouver embarrassé pour répondre, en face de l'attitude qu'avait prise le capitaine de Coursades ; mais vous n'êtes pas à comparer à M. de Salverne.

— Pourquoi donc?

— Dame!... voyons... ce n'est pas la même chose...

Mais Bertha s'apprêtait à intervenir.

Elle avait peur que la conversation ne dégénérât en dispute, car elle connaissait le caractère de Raymond et elle savait quelle amitié dévouée il avait pour Adrien de Salverne.

Mais Pélago dit :

— Il y aurait, j'en suis sûre, bien d'autres jeunes filles aussi riches que la fille du duc d'Azergues, qui auraient épousé M. de Salverne... Un officier comme lui...

José eut un éclat de rire inconvenant.

— Laisse donc, dit Bertha en s'adressant à Raymond qui allait répondre pour prendre la défense de son ami. Tiens, on sonne.

La sonnette annonçant la fin de l'entr'acte se faisait, en effet, entendre.

On se leva aussitôt et chacun regagna sa place, José et Pélago dans une loge, Bertha et le capitaine de Coursades dans une baignoire.

Le rideau n'était pas encore levé.

Pélago, heureuse de ce qui venait de se passer, en profita pour railler le prétendant évincé.

— Tu t'es fait moucher, mon pauvre José, dit-elle en riant.

— Moucher! fit-il.

— Pour sûr!... et tu dois à Bertha de ne pas avoir été plus vertement relevé, car, si elle n'avait pas mis fin à cette conversation en se levant...

— Ah!... que serait-il donc arrivé?

— Il serait arrivé que de Coursades t'aurait appris à mieux parler de son ami.

— Ah! elle est bonne, celle-là! s'écria le jeune fat; j'aurais bien voulu le voir!...

— M. de Salverne n'était pas là pour te répondre, de Coursades a naturellement pris sa défense.

— Et tu crois que si de Salverne avait été là, je me serais gêné davantage?... Tu crois que je ne lui aurais pas dit ce que je pense, à M. le commandant de Salverne lui-même?

— Tu aurais peut-être réfléchi.

— Eh bien! j'aurais voulu que tu voies ça!... oui, j'aurais voulu qu'il fût là, pour lui dire ce que je pense.

— Tu le détestes donc tant que ça?

— Je ne lui fais pas cet honneur : je le méprise!

— Il est probable que M. de Salverne se moque pas mal de toi, fit Pélago, qui était heureuse de la nouvelle colère de son amant. En attendant, c'est lui qui épouse Mlle d'Azergues et ses millions, et toi, mon cher, tu passes à côté... Voilà ce qui te défrise, avoue-le!

— Son mariage n'est pas encore fait, riposta José de Lizieux; tu verras ça.

***

Adrien de Salverne ne pouvait se douter de la haine dont il était l'objet de la part du fils de Carmen.

Entièrement absorbé par la folle passion que les savantes intrigues de Luce avaient allumée en lui, il vivait en dehors de tout ce qui ne se rapportait pas à elle.

Il passait toutes ses après-midi à l'hôtel de la rue de Grenelle, et il semblait vivre absolument hors du monde, tant l'habile enchanteresse avait su prendre possession de son esprit tout entier.

Il se sentait profondément touché par la sincère affection qu'on lui témoignait de toutes parts dans cette maison, dans cette famille dont chaque membre avait pour lui la plus cordiale estime.

Tous ses amis le félicitaient sur son prochain mariage et se réjouissaient du bonheur qui lui était échu, car on s'accordait de partout pour trouver qu'il le méritait bien.

Paul des Roselles, qui était venu voir son tuteur dès son retour de Nice, avait appris aussitôt ce qui se passait, et il était heureux de voir que son ami Adrien était définitivement détourné de la fâcheuse résolution qu'il avait prise de quitter l'armée.

Peut-être, lui qui connaissait à merveille le détestable caractère de Luce, ayant vécu si longtemps auprès d'elle et l'ayant jugée sans être aveuglé par l'affection, comme l'étaient ses parents, aurait-il préféré voir

de Salverne choisir ailleurs celle à qui il remettait le soin de son bonheur à venir.

Mais il le vit si complètement épris, si enthousiaste; Luce, elle-même, lui parut à un tel point changée, qu'il se réjouit quand même de ce qui était arrivé.

Paul des Roselles était lui-même entièrement absorbé par son amour.

Il allait deux fois par semaine à Cormeilles, et il passait une journée entière auprès de Magali.

Il partait ordinairement à cheval, faisait une promenade au bois de Boulogne, déjeunait au château de Madrid, et de là il se rendait à la villa de son oncle.

Au bois, il rencontrait souvent ses amis, Raymond de Coursades entre autres, qui y chevauchait presque tous les matins, soit avec le général d'Yrvoix, soit avec Adrien ou avec d'autres officiers.

Un matin, il s'y trouva seul avec le jeune capitaine.

Les deux amis se promenaient depuis quelque temps ensemble, lorsqu'ils rencontrèrent, près de l'allée de la Reine Marguerite, une cavalcade de quatre personnes.

— Adrien! fit aussitôt le neveu de Léon, en reconnaissant son ami.

— Avec Mlle d'Azergues, le comte et la comtesse de Bellegarde, ajouta Raymond.

— Vous saviez qu'ils devaient venir?

— J'allais justement vous le dire, au moment où nous les avons aperçus, répondit le capitaine de Coursades. J'ai vu de Salverne hier soir, chez mon père, où il dînait avec la famille de sa fiancée, et il m'a annoncé qu'il devait venir ce matin au bois avec elle. Il est si heureux, ce pauvre garçon.

Les deux amis se rapprochaient du groupe de cavaliers, et du plus loin les saluts furent échangés.

Ils firent tourner bride à leurs chevaux et se rangèrent auprès d'eux pour continuer la promenade en leur compagnie.

Ils se dirigeaient vers le champ d'entraînement de Bagatelle, où le comte de Bellegarde voulait voir l'exercice de ses chevaux, qui se préparaient aux épreuves des prochaines réunions.

A l'entrée de la route de Sèvres, on se trouva subitement en présence de José de Lizieux qui était en phaéton avec David, son petit groom, assis à côté de lui.

Il venait de déboucher par la porte de Bagatelle et il rendait la main

— Renaud !... fit de son côté le fiancé d'Alice. Mon brave Renaud ! (P. 1151.)

à son trotteur, qui s'allongeait à une grande vitesse, lorsque la rencontre subite de la cavalcade effraya son cheval.

L'amant de Pélago fit tous ses efforts pour le retenir, et il n'y parvint qu'avec peine.

Cavaliers et amazones s'étaient aussitôt arrêtés, pour lui laisser le passage libre.

L'émotion produite par cette rencontre inattendue, et les efforts qu'il

avait faits pour retenir son cheval, avaient irrité le fils de Carmen, et son visage s'était subitement empourpré.

Il pouvait paraître ridicule, dans cette attitude, car il sentait bien qu'il n'avait pas fait preuve d'une grande habileté, aux yeux d'un sportman aussi accompli que le comte de Bellegarde et d'un cavalier aussi irréprochable que Raymond de Coursades.

L'orgueil blessé du jeune fat, par la maladresse qu'il avait commise, et surtout la présence du commandant de Salverne, qui se trouvait à côté de Luce, le mirent en fureur.

En outre, il avait entendu un éclat de rire que Luce n'avait pu retenir, en le voyant dans cette attitude grotesque.

Il regarda les cavaliers et il vit sur le visage de Raymond un sourire ironique.

Alors, hors de lui, il grommela avec colère :

— Vous n'y voyez donc pas?

En disant cela, il regardait Luce et Adrien qui se trouvaient un peu en avant du groupe des cavaliers, étant arrêtés pour le laisser passer.

Personne ne lui répondit.

Raymond de Coursades, seul, avait haussé dédaigneusement les épaules.

— Quand on a des millions qui vous aveuglent, reprit José en regardant Adrien d'une façon provocante, on ne voit plus devant soi.

Sans répondre, le jeune officier poussa aussitôt son cheval pour se rapprocher du phaéton et demander une explication à l'insolent.

Mais le drôle, que la fureur emballait, lança aussitôt un coup de fouet qui atteignit les naseaux du cheval d'Adrien, et il rendit la main à son trotteur qui s'éloigna rapidement.

CHAPITRE CXLI

L'OUTRAGE

Adrien de Salverne, Raymond de Coursades et le comte de Bellegarde s'élancèrent à la poursuite du phaéton qu'ils atteignirent à une petite distance, grâce au vigoureux galop de leurs chevaux.

Ils obligèrent José à arrêter son cheval, lui barrant la route.

— Vous avez eu l'intention de m'insulter, monsieur, cria le jeune commandant, vous m'en rendrez raison.

— Maladroit ! fit le comte de Bellegarde, qui n'avait pas entendu les

paroles prononcées tantôt par l'amant de Pélago, vous ne savez pas seulement tenir votre cheval.

Luce et Adrien avaient seuls entendu ce que José de Lizieux avait dit.

— Je suis à vos ordres, répondit José d'un air impertinent, en regardant Adrien avec un air d'insolente provocation.

— C'est bien, monsieur de Lizieux, dit le commandant de Salverne.

On le laissa s'éloigner.

Adrien s'était, en quelque sorte, transfiguré au cours de cette scène rapide.

Son visage, ordinairement si doux, d'un aspect presque timide, venait de s'empreindre d'une mâle énergie qui en accusait merveilleusement la beauté.

L'officier plein de bravoure, le preux ayant au plus haut point le sentiment de l'honneur, venait d'apparaître et de se révéler subitement.

Luce, la première, s'en aperçut.

En son âme orgueilleuse avait éclaté tout d'abord la joie âpre, la sotte satisfaction d'amour-propre de voir une altercation, une querelle, un duel peut-être, avoir lieu à cause d'elle.

Maintenant elle se sentait portée vers Adrien de Salverne, dont elle admirait la superbe expression, d'une passion plus grande encore que celle qu'elle avait conçue.

Elle était fière d'avoir su inspirer de l'amour à un homme comme lui.

Le jeune officier d'état-major ne comprenait rien aux causes de cette ridicule provocation que venait de lui adresser cet homme qui, sans être un ami, était un ancien condisciple avec qui il s'était trouvé quelquefois en relation, qu'il avait eu l'occasion de rencontrer, et avec qui, malgré le peu d'estime qu'il lui accordait, il n'avait jamais eu le moindre dissentiment.

Il ignorait que José de Lizieux avait demandé la main de Luce d'Azergues.

Il croyait que l'inconvenante colère du jeune homme avait pour cause le vif mécontentement d'avoir fait preuve d'une si insigne maladresse aux yeux de personnes qui le connaissaient.

Le comte de Bellegarde et Régina, qui savaient le refus que José de Lizieux avait essuyé, comprenaient le dépit qu'il devait ressentir depuis qu'il avait appris que la main de Luce, qui lui avait été refusée, avait été accordée à un autre, à un de ses amis.

Ce dépit, pensaient-ils, s'était accru à la vue de Luce chevauchant à côté de son fiancé, et la maladresse du prétendant évincé devant celle dont il avait sollicité la main, sa position ridicule en présence du rival préféré l'avaient certainement exaspéré au point de lui faire perdre toute mesure.

C'était l'explication la plus vraisemblable.

C'était la vérité, en somme.

Il n'y aurait eu, pour comprendre exactement ce qui s'était passé chez le fils de Carmen Pabla, qu'à ajouter à ces considérations la haine atroce qu'il avait vouée à Adrien de Salverne.

Chez ce jeune drôle, la provocation, l'outrage avaient été voulus, calculés.

Il avait été heureux de l'occasion qui se présentait, de laisser éclater la colère qu'il ressentait.

C'est avec joie qu'il avait manifesté la haine qui l'animait.

Peut être espérait-il, en rendant une rencontre nécessaire, ramener Luce à lui, en lui faisant voir qu'il l'aimait toujours et que c'était pour elle qu'il se battait.

Peut-être comptait-il aussi sur sa force à l'épée pour tuer Adrien de Salverne et pour se débarrasser ainsi de celui qui l'avait supplanté auprès de la fiancée qu'il avait convoitée, qu'il avait recherchée d'abord, à l'instigation de son père, à cause de sa dot superbe et de la fortune immense dont elle serait l'héritière, mais qui lui avait inspiré ensuite la plus folle passion.

José était, en effet, assez habile en escrime.

Il avait fait des armes depuis longtemps et il était un des meilleurs tireurs de la salle qu'il fréquentait.

Nos amis causèrent longuement de ce qui venait de se passer.

Ils interprétèrent, comme nous venons de le dire, l'étrange et inqualifiable conduite du jeune homme.

Adrien était d'un calme admirable.

Après avoir assisté aux exercices des chevaux du comte de Bellegarde, sur le champ d'entraînement de Bagatelle, le jeune commandant, Raymond de Coursades et Paul des Roselles prirent congé de la comtesse, de son mari et de Luce d'Azergues.

Ils retournèrent ensemble en prenant le boulevard de Madrid et l'avenue de Neuilly.

Ils causèrent de nouveau de ce qui venait de se passer au Bois et Adrien dit à ses amis :

— Je compte sur vous deux pour me servir de témoins dans cette affaire.

Les trois amis s'arrêtèrent à l'établissement Gillet, à la porte Maillot, et s'entretinrent des conditions de la rencontre.

Paul des Roselles télégraphia à son oncle pour l'informer de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de se rendre à Cormeilles.

Adrien, Paul et Raymond déjeunèrent ensemble au Cercle; puis, dans l'après-midi, à la première heure, le neveu de Léon des Roselles et le capitaine de Coursades, ayant changé de costumes, tous deux en redingotes, se rendirent à l'hôtel de la rue de Courcelles.

***

La concierge de la maison de l'avenue de Clichy, qu'habitaient les prétendus M. et Mme Putot, s'était occupée de ces nouveaux locataires dont la générosité, autant que le manque d'habitude des mœurs parisiennes qu'elle leur croyait, lui paraissaient exploitables.

Elle avait vu Mme Davoul et elle lui avait demandé si Mlle Verneuil, qui ne travaillait pas en ce moment, ne consentirait pas à faire quelques travaux de couture pour cette dame du second nouvellement emménagée.

La mère d'Alice en parla à Miette qui accepta volontiers ce travail.

La concierge la présenta elle-même.

Elle fit son éloge le plus complet, car elle estimait particulièrement la jeune fille et elle savait qu'elle était fort capable.

— Mlle Verneuil, dit-elle, est dans une des premières maisons de couture de Paris, rue du Quatre-Septembre, où l'on travaille pour tout ce qu'il y a de chic. En ce moment elle est dans la morte-saison et sa patronne la fait poser deux ou trois semaines, ce qui fait qu'elle veut bien se charger de ce que vous pouvez avoir à faire. Vous verrez comme elle travaille, madame Putot; une véritable petite fée, je peux bien le dire.

Bertin était absent en ce moment.

Il n'avait pas voulu assister à la présentation de la fille de Jane.

C'étaient affaires de femme, et ça ne le regardait aucunement.

En réalité, il se réservait d'agir lorsque le moment serait venu.

Il avait besoin d'étudier le caractère de la jeune fille, car il ne voulait rien faire à la légère, et cela lui serait facile en se trouvant là quelquefois quand elle viendrait dans son logement.

Il y avait déjà trois jours que Miette travaillait pour Mme Putot.

Elle venait deux ou trois fois par jour chez elle, pour s'entendre sur le travail, pour essayer, pour les renseignements dont elle avait besoin, car elle faisait son ouvrage dans son petit logement ou chez Mme Davoul à qui elle tenait ainsi compagnie.

L'ancien policier était là au moment de chaque visite de la jeune couturière.

Palmyre, sous des prétextes différents, entendue avec son amant, la retenait le plus possible, et tout en s'occupant avec elle de l'ouvrage, elle la questionnait, elle la faisait parler adroitement.-

D'abord, elle l'avait interrogée sur la maison de couture dans laquelle Miette travaillait.

C'était une simple entrée en matière.

L'amie d'Alice subissait, en ce moment, le sort commun des ouvrières de la maison, dont la plupart, les moins anciennes, sont obligées de chômer pendant quelques semaines au moment de la morte-saison.

Miette ne travaillait dans cette maison que depuis la mort de l'abbé Verneuil; elle était donc une des plus nouvelles à l'atelier.

Puis, Palmyre l'interrogea sur sa famille, afin de se rendre compte de ce qu'elle savait.

La jeune fille ne savait d'elle que ce que l'abbé Verneuil lui avait appris : les circonstances dans lesquelles elle avait été recueillie par lui, après la mort tragique de ses parents nourriciers.

Elle croyait être orpheline, car jamais on n'avait pu avoir de nouvelles de la personne qui l'avait confiée aux jardiniers du château de Montlhéry, et qu'elle pensait être sa mère.

L'abbé Verneuil, raconta-t-elle, avait fait bien des recherches sans jamais arriver à connaître cette personne, dont d'ailleurs il ignorait le nom.

Le curé de Montlhéry ne savait même pas si les époux Loiseau l'avaient connu.

Dans ces conditions, les recherches n'avaient pu aboutir à aucun résultat.

Bertin était donc certain que la fille de Léon et de Jane n'avait aucun soupçon sur son origine.

Elle se croyait bien réellement la fille d'une femme que ses affaires tenaient presque constamment en voyage et qui devait être morte, peut-être à l'étranger, sans que la nouvelle de sa mort ait été donnée à ceux qui la connaissaient.

Il serait facile au maître-chanteur, grâce aux preuves qu'il possédait, d'établir irréfutablement, le jour où cela serait nécessaire, que Miette était bien l'enfant de l'ancien officier de marine.

Il se félicitait d'avoir si heureusement retrouvé Miette, et il combinait déjà comment il s'y prendrait pour rappeler auprès d'elle le commandant de Salverne, lorsqu'il apprit le duel de José et d'Adrien.

C'est par Miette elle-même qu'il eut connaissance de cette rencontre.

Le misérable se félicitait de son habileté que couronnait sans cesse un succès nouveau.

Voici, du reste, ce qui s'était passé.

***

Pierre Lion avait eu besoin d'aller au Ministère de la guerre pour faire les démarches en vue de son prochain rengagement dans le bataillon de chasseurs à pied caserné à Vincennes.

Il avait proposé à Alice et à Miette de les emmener avec lui.

Cela leur servirait de promenade par le beau temps un peu froid, mais sec, qu'il faisait et qui donne envie de marcher.

Les deux jeunes filles l'attendraient quelques instants dans un café voisin où il les laisserait pendant sa visite au Ministère, puis ils iraient voir le musée du Luxembourg qu'elles ne connaissaient ni l'une ni l'autre, comme la plupart des Parisiennes.

Ils partirent.

La distance de la place Clichy au boulevard Saint-Germain est assez bonne, mais c'était une véritable promenade.

Il ne fallut pas, du reste, plus de quarante minutes pour faire le trajet.

En traversant les Tuileries, Pierre Lion vit tout à coup un hussard en petite tenue qui, marchant dans le même sens, mais d'un pas plus accéléré, le dépassa et tourna la tête vers lui pour le saluer quand il fut arrivé à la même hauteur.

Le sous-officier rendit le salut au cavalier, tandis que celui-ci, subitement saisi, s'arrêta et, avec une surprise que dénotait son visage :

— Ah! sapristi! s'écria-t-il, Lion... tu es bien Pierre Lion?... je ne me trompe pas.

— Renaud!... fit de son côté le fiancé d'Alice. Mon brave Renaud!

Ils se serrèrent la main en parlant.

Ils s'étaient connus à Toulon à l'époque où Jean Renaud était l'ordonnance du commandant de place.

— Te voilà à Paris? fit le hussard.

— Mais oui, comme tu vois.

— En congé?

— Non, libéré.

— Bah! tu as fini de tirer tes cinq ans.

— Oui, mon vieux, et je vais rengager en changeant de corps, afin de rester par ici.

— Ah! oui, une bonne idée.

— Je suis ici en famille.

— C'est vrai, tu es un Parigot, toi aussi.

— Voici ma cousine, qui sera bientôt ma femme, et une amie.

Jean Renaud avait déjà salué les deux jeunes filles.

— Ah! bravo, fit-il, tandis qu'Alice rougissait légèrement; tu as bien raison, maintenant que l'on a fait un sort aux sous-officiers qui rengagent.

Dans quelle arme vas-tu rengager? demanda encore le vieil hussard.

— Aux *vitriers*, répondit Pierre Lion.

— A Paris?

— A Vincennes, c'est tout comme.

— Tant mieux!... On se verra quelquefois comme ça.

— J'y compte bien et je t'aurais déjà poussé une visite si j'avais su que tu étais à Paris.

— Je suis parti de Toulon pendant que tu étais à Madagascar. Mon commandant a atteint la limite d'âge et a pris sa retraite; alors, je suis venu à Paris où se trouvait mon régiment et j'ai été pris comme ordonnance par un capitaine d'état-major, qui vient de passer commandant.

— Tu es aussi heureux qu'à Toulon?

— Ah! je te crois. Je suis avec l'officier le meilleur garçon qui existe : M. de Salverne.

Miette, à ce nom, devint subitement pâle.

Ce fut un saisissement général.

— C'est-il vrai!... s'écria Pierre Lion.

— Tu le connais? demanda Jean Renaud qui ne se rendit pas compte de la nature de l'effet produit par le nom qu'il venait de prononcer.

— De nom seulement, répondit le sous-officier. J'en ai entendu parler.

— Tiens, ajouta le hussard en montrant un paquet long, enveloppé de serge verte, qu'il tenait à la main, voilà une paire d'épées que je viens d'aller chercher au Cercle des officiers et que je rapporte à mon commandant.

— Des épées!

— Il se bat demain matin.

— Un duel...

— Avec un pékin qui l'a insulté ce matin, tandis qu'il se balladait au Bois à cheval.

Elle prit à part Mme Putot et, en quelques mots, elle lui apprit la nouvelle. (P. 1156.)

Jean Renaud ne remarquait pas la lividité du visage de Miette qui semblait se décomposer à mesure qu'il parlait.

Il continua :

— Le pauvre pékin, je ne donnerais pas cher de sa peau. Mon commandant, sans avoir l'air d'y toucher, est une des premières lames de l'armée. Je l'ai vu, moi, dans les assauts, tu sais, et il connaît son affaire. Quand il aura le bonhomme au bout de son aiguille à tricoter, je n'aime-

rais pas me trouver dans sa culotte, car je suis sûr qu'il se fera tailler une de ces boutonnières qui n'ont rien à voir avec le capitaine d'habillement.

Pierre Lion n'osait questionner son ami, car il avait compris ce que souffrait Miette.

Alice lui avait fait un signe.

— Voyons, dit-il pour changer de conversation, on ne va pas s'être retrouvé pour se lâcher comme ça.

— Parbleu! fit le hussard. Mais pas en ce moment, car je suis en retard; l'officier qui devait me remettre les flamberges n'était pas là et j'ai posé plus d'une demi-heure.

— Demain, alors?

— Oui, si toutefois je ne suis pas consigné, car c'est demain matin que mon commandant va sur le pré et il est probable qu'il aura besoin de moi pour m'envoyer porter des nouvelles aussitôt la chose réglée.

Jean Renaud ajouta :

— Enfin, puisque tu es définitivement à Paris, on aura le temps de se voir.

— Je le pense bien. D'abord tu viendras à ma noce. — N'est-ce pas, Alice?

— Ce n'est pas de refus, répondit l'ordonnance d'Adrien de Salverne.

La jeune fille acquiesça d'un signe de tête.

— Où demeures-tu? questionna le hussard.

— Chez ma tante, Mme Davoul, 19, avenue de Clichy, répondit le sous-officier.

— Bon, c'est noté là. Au revoir, car je suis pressé.

Pierre prit la main que Jean Renaud lui tendait et il lui dit :

— Au revoir.

Le vieux cavalier salua galamment les deux jeunes filles et il accéléra le pas en s'éloignant.

Alors, Pierre et Alice purent s'occuper de Miette dont la pâleur faisait peine à voir.

La fille de Mme Davoul, qui lui donnait le bras, lui dit :

— Ma pauvre mignonne, tu te tourmentes... J'ai bien compris ce que tu souffrais.

— Non... balbutia Miette, c'est le saisissement... de cette nouvelle...

— Tu l'aimes toujours, va.

La pauvre fille était incapable de répondre.

Elle était confuse de laisser paraître sa faiblesse et elle voulait la dissiper.

Elle y parvint à la longue, pendant qu'on s'était remis en marche et que Pierre Lion causait, s'efforçant de la rassurer.

Elle fit un héroïque effort sur elle-même et elle parvint un peu à imposer silence à son cœur.

Miette conjecturait en elle-même, pendant que Pierre Lion et Alice lui parlaient.

Elle essayait de comprendre les motifs de cette rencontre d'Adrien de Salverne.

Elle n'en trouvait aucun.

Ce n'était pas avec un officier qu'Adrien se battait.

Avec un civil!... Pour quel motif?

Quelque chose disait à Miette que le mariage d'Adrien n'était pas étranger à cette affaire.

Mais que s'était-il passé?

CHAPITRE CXLII

L'ADVERSAIRE D'ADRIEN DE SALVERNE

La promenade n'avait pas été gaie.

Les préoccupations douloureuses de Miette étaient visibles.

En rentrant, le soir, Alice avait appris à sa mère ce qui était arrivé et l'excellente femme, qui avait bien compris quel était l'état du cœur de la malheureuse jeune fille, s'efforça de la réconforter par les paroles les plus affectueuses.

On frappa à la porte.

C'était Mme Putot qui venait apporter à la jeune ouvrière un coupon de satin qu'elle avait acheté pour faire la garniture d'un corsage.

En causant, elle remarqua le trouble et l'émotion de Miette.

Elle lui demanda :

— Vous êtes toute pâle... Est-ce que vous êtes malade, mademoiselle Miette?

— Non, madame, répondit la jeune fille.

— Mais vous avez quelque chose?

— C'est une mauvaise nouvelle que j'ai reçue.

— Ah!... une mort peut-être?

Miette était contrariée d'être interrogée ainsi, car elle préférait garder sa douleur secrète; mais elle crut voir une telle commisération dans l'accent de cette dame qui paraissait lui porter un si grand intérêt, qu'elle répondit :

— Non, madame... ce n'est pas une mort...

Alors, Mme Davoul intervint.

Elle prit à part Mme Putot et, en quelques mots, elle lui apprit la nouvelle.

— La pauvre enfant, lui dit-elle à demi-voix, vient d'apprendre qu'une personne qui lui est chère doit se battre en duel... Voilà la cause de sa douleur.

Elle ne révélait rien ainsi.

Mais Palmyre, au courant de la situation, avait compris aussitôt qu'il s'agissait d'Adrien de Salverne.

Nul autre ne pouvait intéresser la jeune fille à ce point.

Elle la consola de son mieux, tout en se montrant très réservée, n'adressant plus aucune question, maintenant qu'elle savait ce qui l'intéressait, et elle se hâta de redescendre chez elle pour annoncer la nouvelle à son amant.

En apprenant cela, Bertin bondit.

Du premier coup il comprit que c'était avec José que le commandant de Salverne se battait.

Il en eut l'intuition soudaine.

— Sacré animal! s'écria-t-il avec colère, je suis sûr qu'il doit avoir fait quelque bêtise!

L'ancien maître de timonerie se demandait avec anxiété quelles pouvaient être les causes de cette rencontre.

Il fallait absolument que José ait tenu quelques propos téméraires, irréfléchis, sur Luce d'Azergues sans doute, pour que le commandant de Salverne eût pris parti contre lui.

Mais Bertin n'avait pas la patience d'attendre.

Comment serait-il renseigné, du reste, s'il n'allait pas s'enquérir lui-même?

Il résolut donc de s'informer tout de suite.

Rien ne lui était plus facile.

— Ne m'attends pas ce soir, dit-il à Palmyre, car je ne sais pas à quelle heure je rentrerai. Tu diras que j'ai été obligé de m'absenter.

Il sortit.

Sur l'avenue, il prit un fiacre qui passait à vide et, malgré le peu

d'éloignement de la gare Saint-Lazare, il le prit pour s'y faire conduire.

Il se rendait à Bougival.

Pour s'informer utilement, pour voir José, l'ex-agent de la Sûreté générale avait besoin de reprendre l'apparence sous laquelle il était M. de Lizieux.

Pour opérer cette transformation, il était nécessaire de retourner à Bougival.

Il pouvait pénétrer dans la villa sans être vu par qui que ce soit, car il y avait, sur une ruelle déserte, une petite porte de sortie dont l'amant de Palmyre avait toujours la clé sur lui.

Alors, en quelques instants, grâce à l'eau spéciale qu'il employait, il eut fait disparaître la teinture qui colorait ses cheveux.

Il reprit ses vêtements accoutumés, son lorgnon, une valise afin de se donner l'apparence de quelqu'un qui revient de voyage et il repartit aussitôt.

De la gare Saint-Lazare, une autre voiture le conduisit à l'hôtel de la rue de Courcelles.

Le concierge, qui le savait en voyage pour quelque temps, fut étonné de le revoir aussitôt.

Mais M. de Lizieux, qui ne laissait jamais à ses gens le loisir de faire des conjectures et des suppositions sur son compte, lui donna de lui-même l'explication de son retour.

Un oubli commis avant son départ l'avait obligé à revenir; mais il repartirait le soir même, disait-il, car il était excessivement pressé.

Ensuite il demanda :

— M. José est-il à l'hôtel?

— Oui, monsieur, répondit le concierge.

Mais il ajouta aussitôt :

— Monsieur ne sait pas sans doute...

— Quoi donc?

— Ah!... une mauvaise nouvelle...

— Quoi donc, vous dis-je? répéta M. de Lizieux. Parlez donc!... Que se passe-t-il?

— Un duel...

— Un duel!... quel duel?

— M. José...

— Eh bien?... il se bat...

— Oui, monsieur.

— Ah!

— Je disais bien à monsieur que c'était une mauvaise nouvelle...

Mais M. de Lizieux n'écoutait plus.

Il était sorti aussitôt de la loge, il traversa la cour et gravit en courant le perron de l'hôtel.

Dès le vestibule, il entendit José qui marchait à grands pas en sifflant et en faisant taper ses talons sur le tapis.

Le fat se doublait d'un bravache.

Tout le monde dans l'hôtel savait déjà qu'il avait « une affaire d'honneur » avec un officier d'état-major, avec le commandant de Salverne.

A peine le phaéton dont il conduisait si maladroitement le cheval quelque peu fougueux s'était-il éloigné d'une centaine de mètres du groupe de cavaliers, qu'il avait dit à son groom :

— Ah! M. le commandant de Salverne n'est pas content!... C'est grand dommage!... Il croyait me faire peur; vois-tu ça!

Le jeune Abyssin souriait, en serviteur bien stylé et intelligent qui sait toujours, en apparence, être de l'avis de son maître.

— Il verra, ce bel officier, qu'il n'est pas nécessaire d'être de la carrière pour savoir tenir une épée.

Il lui débita bien d'autres fanfaronnades.

En arrivant chez lui, il annonça la nouvelle de son duel à son valet de chambre.

— Oui, mon brave, je me bats avec le commandant de Salverne.

— Ah! monsieur...

— Eh bien! quoi, monsieur!...

— Oui, je sais bien que monsieur est brave, dit le valet de chambre... que monsieur est très fort à l'épée... mais ce duel... l'intérêt que je porte à monsieur... C'est pour une femme, peut-être?...

— Non, répondit José avec une morgue pleine de suffisance, c'est parce que la figure de ce monsieur me déplaît, voilà!... et je le lui ai dit!... Ah! je ne le lui ai pas mâché, va!

Il était fier de l'effet qu'il produisait sur ce domestique qui, par servilité plutôt que par admiration, demeurait bouche bée.

Alors il raconta l'affaire à sa manière, ayant soin, bien entendu, de ne pas se vanter de sa maladresse dont il avait failli être victime.

Il se donnait le beau rôle.

Selon lui, c'étaient les chevaux de ces messieurs qui, lancés étourdiment, étaient venus effrayer son nouveau trotteur.

Et on ne lui avait pas seulement adressé une excuse.

Alors, heureux d'avoir l'occasion de dire à M. le commandant de Sal-

verne ce qu'il pensait de lui, il l'avait insulté et avait lancé un coup de fouet qui avait cinglé les naseaux de sa monture.

C'est ainsi qu'il expliquait les choses.

— Et je ne suis pas fâché de cette affaire, disait-il, car je donnerai volontiers une leçon à ce monsieur, tout officier qu'il est!... Je me charge de lui régler son compte en un simple coupé-dégagé... il verra ça!

La nouvelle avait rapidement fait le tour de la maison.

Après avoir changé de costume, José de Lizieux s'était fait conduire à la rue Marbeuf.

Il voulait aussi apprendre la nouvelle de son duel à Pélago et jouir du prestige qu'il espérait produire sur elle.

De nouveau il fit le récit de l'aventure, qu'il amplifia d'une nouvelle manière.

— Je débouchai de l'avenue, dit-il, lorsqu'au milieu d'un groupe de cavaliers je vois Mlle d'Azergues et le commandant de Salverne à ses côtés. Il souriait en me voyant, et il avait l'air de me narguer!

— M. de Salverne sait donc, demanda Pélago, que tu as prétendu à la main de Mlle d'Azergues?

— Je ne sais, mais je lui ai trouvé l'air insolent.

— Alors?

— Alors, lorsque nous nous sommes croisés, les chevaux de ces messieurs ont fait peur au mien. Furieux, j'ai envoyé un coup de fouet qui a atteint le commandant de Salverne... et voilà!

— Tu lui as donné un coup de fouet?

— Je ne sais où je l'ai atteint... Sans doute au visage, car il s'est élancé comme s'il allait m'avaler, en me disant : « Monsieur, vous me rendrez raison! » — Et moi, tu sais si j'ai peur, je le regardai bien en face, et je lui ai répondu : « Quand il vous plaira, monsieur! »

— Quand te bas-tu?

— Je n'en sais rien. J'attends les témoins de M. de Salverne; je pense qu'en homme correct il ne tardera pas à me les envoyer. Aussi, je suis venu déjeuner avec toi, et aussitôt après je retournerai chez moi, où j'espère recevoir la visite de ces messieurs.

Pendant le déjeuner, ce furent de nouvelles vantardises.

Pélago ne se privait pas pourtant de railler son amant, tant elle le trouvait ridicule.

Elle n'avait aucune crainte sur l'issue de la rencontre, car elle se disait que les duels se terminent souvent par une blessure sans gravité, et elle ne pouvait guère être touchée que par le danger de perdre son amant.

Or, ce danger ne lui paraissait pas probable, car elle connaissait le caractère aussi brave que généreux de l'adversaire de José.

Alors, elle s'amusait aux dépens du jeune fat, qui ne s'en apercevait même pas.

Elle traitait surtout sans pitié cette fille de duc qui, comme la première fille venue, faisait battre deux hommes pour elle.

Mais José ne l'entendait pas.

Il n'avait pas l'esprit occupé par Luce d'Azergues, en ce moment.

Il était tout entier à sa haine contre le commandant de Salverne qui avait, à ses yeux, le tort impardonnable de s'être fait aimer de celle dont il avait convoité la main.

S'il songeait à Luce, dans les courts répits que lui accordait son ressentiment, ce n'était que pour se dire :

— Il faut que je tue ce M. de Salverne, pour faire voir à Luce que je suis au-dessus de lui!... C'est ça qui sera d'un galbe!

Aussitôt après le déjeuner, le fils de l'Espagnole reprit son coupé qui l'avait attendu et retourna à la rue de Courcelles.

Ses premiers mots furent pour le concierge :

— Il n'est venu personne?

— Non, monsieur.

— Ces messieurs se font bien attendre!

Puis, à son valet de chambre :

— C'est vraiment inouï! s'écria le bravache. Quand on a tant envie que ça de se battre, on ne fait pas poser les gens de la sorte!

Il arpentait le salon et le vestibule à grands pas, en sifflant des airs d'opérette qu'il entrecoupait de monologues.

— Si à quatre heures je n'ai pas reçu les témoins de ce monsieur, je lui ferai tenir une lettre dans laquelle je lui dirai ce que je pense, fit-il.

A ce moment, la sonnette électrique annonçant une visite, retentit.

— Ah! ah! fit José, voyons!

Il regarda à travers les vitraux de la salle à manger :

— Le capitaine de Coursades et des Roselles, dit-il. Enfin!

Et il attendit.

***

Les amis d'Adrien de Salverne furent introduits dans un petit salon.

José, prévenu, s'y rendit aussitôt.

Il était raide et hautain.

Il salua froidement.

José était demeuré sur le seuil de l'atelier. (P. 1164.)

Le capitaine de Coursades lui dit :

— Vous comprenez, monsieur, quel est le but de notre visite?

— Vous êtes envoyé par M. le commandant de Salverne? dit José.

— C'est cela même.

— Je suis aux ordres de votre ami.

— Nous vous prions en conséquence, reprit le jeune officier, de nous mettre en rapport avec les personnes qui voudront bien vous représenter.

— Messieurs, dit José avec la morgue d'un hidalgo, mes témoins seront au rendez-vous que je vous prie de me fixer.

— Nous les attendrons chez moi jusqu'à six heures, répondit Raymond de Coursades.

Et il remit sa carte au jeune homme.

— Très bien, dit celui-ci.

Il salua et sonna pour que l'on reconduisît les témoins de son adversaire.

Ensuite, il prit son pardessus et son chapeau, et il sortit.

Le coupé, sur les ordres qu'il avait donnés, l'attendait tout attelé dans la cour de l'hôtel.

Déjà, dans son esprit, le fils de Carmen avait décidé à qui il demanderait de vouloir bien le représenter dans cette affaire.

Il n'avait que des amis de cercle.

Parmi eux, il avait choisi un nommé Fernand Lissac, qui se disait journaliste.

C'était bien l'homme qu'il lui fallait.

Avec ce témoin, la presse serait informée de son duel, et elle en parlerait sûrement.

Car il fallait que son nom fût dans les journaux.

C'est chez ce Lissac qu'il se fit conduire.

Le concierge, à qui il le demanda, lui apprit qu'il était à son journal, *Le Scandale du Jour,* une feuille à chantages, exploitant toutes les hontes et toutes les turpitudes financières, politiques, commerciales ou mondaines, et menant grand tapage jusqu'au jour où on avait payé son rédacteur pour se taire.

Tel était le propre métier que faisait ce prétendu journaliste.

Tel était l'ami de José de Lizieux.

Les bureaux du journal étaient situés au fond de la cour d'une maison de la rue du Faubourg-Montmartre, dans une sorte de loge formée par une cloison vitrée, dans l'atelier d'une misérable imprimerie.

Lissac, un Gascon de pur-sang, était en ce moment très occupé à la correction des épreuves de son immonde gazette, et son lorgnon posé sur son nez busqué, ses gros yeux de myope saillant de leurs orbites, la tête inclinée à frôler la feuille qu'il lisait, une immense plume d'oie à la main, il paraissait absorbé dans son travail.

Cependant, quand un des ouvriers de l'imprimerie lui eut annoncé :

— M. de Lizieux.

Il se leva aussitôt, et, tout étonné de cette visite, il sortit de son bureau.

Quelle bonne aubaine lui arrivait-il donc?

Était-ce un nouveau scandale dont le petit de Lizieux lui apportait la nouvelle?

CHAPITRE CXLIII

L'ENTREVUE DES TÉMOINS

José était demeuré sur le seuil de l'atelier, dont le sol noirâtre aurait évidemment souillé ses chaussures vernies.

Le folliculaire tendit la main à son visiteur, et tout souriant, obséquieux :

— Quel bon vent vous amène, très cher? lui demanda-t-il aussitôt.

José prit son air le plus suffisant pour répondre :

— Une affaire d'honneur, mon bon monsieur Lissac.

— Bigre!

— Je me bats avec un officier, M. le commandant de Salverne.

— Ah! bah!

— Et je suis venu vous demander le service...

— De vous assister?

— Oui.

— Très volontiers, mon cher de Lizieux, répondit le Gascon véritablement enchanté.

Et il ajouta aussitôt :

— Permettez que je donne quelques ordres, et je suis à vous; nous irons quelque part, pour causer mieux à notre aise qu'ici.

— Faites, faites, je vous en prie, dit le fils de l'aventurière espagnole.

Et il attendit en se promenant dans la cour, dont il battait les pavés de l'extrémité de sa canne.

Lissac appela le prote.

— Je suis obligé de sortir pour une affaire très grave, jetez un coup d'œil sur les épreuves, et voyez avec soin les « morasses ».

— Très bien.

— Réservez-moi quelques lignes, une demi-colonne environ, car j'aurai une « dernière heure », sans doute.

— A combien tirons-nous, pour que je puisse faire tremper le papier? demanda le prote.

— Oh! aujourd'hui, nous tirerons à deux mille cinq cents; il faut épater le banquier dont je raconte les tripotages. Nous irons peut-être à trois mille. Dites aux camelots qu'on leur donnera le numéro à neuf heures, au moment du premier entr'acte des théâtres; c'est là que ça fait le plus de potin.

Puis il prit sa canne et son chapeau, car il ne quittait guère son pardessus forme redingote, qui dissimulait l'usure excessive de son veston, et il rejoignit José de Lizieux.

— Me voici tout à vous.

Il s'installa dans le coupé.

— Allons au Cercle, voulez-vous? dit José.

— Oui, au Cercle.

Dès que la voiture roula, José fit de nouveau le récit embelli et amplifié de sa querelle avec Adrien de Salverne.

Il ne put pas cependant dénaturer trop ostensiblement les faits, car il pensait bien que leur exposé servirait de préliminaire au procès-verbal qui serait rédigé.

Il eut soin seulement de se donner le beau rôle et de ne pas parler de sa maladresse.

Lissac écoutait attentivement.

— De la sorte, dit-il, c'est le commandant qui est l'offensé?

— Oui, c'est lui.

— Il choisira sûrement l'épée.

— J'accepte.

— N'avez-vous aucune condition à demander?

— Aucune, j'accepte tout.

— Très bien, mon cher, très bien!

— Mais il me faut un second témoin, dit José de Lizieux.

— Rien de plus facile.

— Tous mes amis sont absents en ce moment... et puis, je suis tellement préoccupé qu'il ne me vient aucun nom à l'esprit.

— Ça ne fait rien, mon bon, j'en ai dix pour un à votre service.

— Quelqu'un de chic, n'est-ce pas?
— Soyez sans crainte.
— Qui?
— Mais tenez, sans aller plus loin, de Folligny.
— Ah! oui, bravo!
— Un garçon très bien... Un nom qui sonne, hein?
— Oui, oui.
— Il doit être au Café de la Paix, car c'est l'heure de l'absinthe.
— A trois heures!
— L'heure de sa première absinthe, veux-je dire.
José sourit.

***

Ce de Folligny avait, en effet, une réputation spéciale comme buveur d'absinthe.

Il en absorbait huit à dix verres chaque soir, des verres emplis d'une épaisse purée verdâtre, et sans jamais ressentir d'autre effet qu'une légère ébriété qui était, du reste, son état normal.

Le témoin que Lissac, avait proposé fréquentait le même Cercle que José de Lizieux.

Il ne vivait en réalité que du jeu, n'ayant aucune fortune et n'en ayant jamais possédé.

Il était assez heureux, disait-on.

Lorsque la banque ou le tableau du baccara ne lui étaient pas favorables, il vivait sur le crédit qu'il avait eu l'habileté de se faire, et il payait ensuite, lorsque de nouveau il gagnait.

C'était, au Cercle, un personnage important, salué très bas par les garçons.

On le croyait d'excellente famille, car il parlait sans cesse de ses aïeux et d'une vieille tante, douairière dans un antique manoir de Bretagne, colossalement riche, avec qui il était brouillé pour des questions politiques, mais dont il devait être quand même un jour l'unique héritier.

Cette tante n'existait pas plus, en vérité, que le droit de ce faux gentilhomme à porter le nom dont il s'affublait.

Fils d'un maître d'école de village décédé au bagne, où on l'avait envoyé pour divers attentats à la pudeur commis sur de jeunes élèves, il ne s'appelait que Prosper Dupuis.

Mais, peu après être venu à Paris, le jeune provincial, qui tenait à se faire une situation, jugea que son nom ferait mieux, avec une légère variante dans l'orthographe.

Au jour de l'an, il envoya à ses amis une carte de bristol sur laquelle on lisait :

PROSPER DU PUIS

L'année suivante, il apporta une nouvelle modification, et il écrivit *du Puy* avec un *y*, comme on écrit *roy*.

Cela ne suffit pas.

Ce nom orné de la particule lui paraissait un peu bref ; il y ajouta celui de sa commune natale et il signa au bout de quelque temps :

PROSPER DU PUY DE FOLLIGNY

Enfin, un jour, il décora l'angle de ses cartes d'un casque de chevalier.

On n'avait sans doute pas pris garde à ces modifications successives, car le personnage avait une notoriété bien minime, et lui-même ne cherchait pas à se créer de nombreuses relations avant d'être arrivé au point qu'il avait rêvé.

Comment vécut Prosper Dupuis pendant les premières années de son séjour à Paris : nul ne put jamais expliquer ce mystère.

Il prétendait avoir dissipé un patrimoine considérable avec des maîtresses.

Les amis d'un Cercle tel que celui qu'il fréquentait ne s'inquiètent guère de vérifier ces choses-là.

De Folligny était beau joueur, et on avait pour lui cette estime particulière à ce monde.

Celui que Fernand Lissac avait proposé à José de Lizieux comme second témoin était au Café de la Paix, ainsi qu'il l'avait annoncé.

— Ce cher de Folligny, fit le rédacteur du *Scandale du Jour* à très haut voix, en serrant la main de son ami, comme s'il tenait à se montrer fier des relations qu'il avait.

— Tiens, Lissac !... Et vous aussi, de Lizieux !... Qu'êtes-vous donc donc devenu tout ce temps-ci ?

— Très occupé, très cher, répondit l'amant de Pélago, des soirées de tous les côtés...

On s'assit et de Folligny vida aussitôt son verre afin de prendre une nouvelle absinthe.

Lissac le mit au courant du service qu'on venait lui demander et il accepta avec empressement.

Les duels sont ordinairement d'excellentes occasions de déjeuners fins,

et c'est par des coups de fourchette que se terminent presque toujours les coups d'épée.

— Ah ! vous êtes gentil, de Lizieux, d'avoir pensé à moi, dit de Folligny, de vous être souvenu que vous aviez un ami sur qui vous pouviez compter ; c'est très bien.

On causa quelques instants des circonstances qui avaient amené le duel et des conditions que José acceptait à l'avance, quelles qu'elles soient.

— Eh bien ! dit Lissac, nous allons nous rendre chez le capitaine de Coursades, puisque c'est là qu'est le rendez-vous, et nous viendrons aussitôt vous informer de ce qui se sera passé et vous montrer le procès-verbal que nous aurons rédigé.

— Vous allez prendre ma voiture, dit le fils de Carmen, et après m'avoir laissé à ma porte, vous la garderez pour vous rendre chez les témoins de mon adversaire.

— Très volontiers, dit de Folligny.

— Je vous attendrai chez moi.

— Si vous le voulez bien, reprit Lissac, j'irai aussitôt après à mon journal pour donner quelques lignes sur cette affaire.

— Parfait, mon bon.

— Vous allez faire des armes ce soir, n'est-ce pas ? demanda de Folligny.

— A quoi bon ? J'en fais tous les jours, répondit le bravache ; ce n'est pas pour moi assurément que j'ai quelque crainte : je suis de première force.

— C'est égal, ne serait-ce que pour vous faire la main...

— Oui, je ne dis pas... Je prendrai peut-être une leçon de terrain, voilà !

— C'est ce que je voulais dire.

— Eh bien ! allons, dit Fernand Lissac

— Allons, répéta José.

— Et l'on partit.

***

En arrivant à la rue de Courcelles, José de Lizieux descendit de son coupé et dit lui-même à son cocher :

— Vous allez conduire ces messieurs chez le capitaine de Coursades et vous les ramènerez chez moi.

Puis, serrant la main à ses témoins :

— Je vous garderai à dîner, leur dit-il.

Il rentra chez lui.

Le fils de Carmen était maintenant nerveux, agité.

Il mit son valet de chambre au courant de ce qui se passait, car il te-

Il s'écoutait et se regardait dans les hautes glaces du salon pour s'admirer. (P. 1170.)

nait à avoir un confident et à faire preuve, ne serait-ce que devant un domestique, de cette bravoure dont il se croyait doué.

— J'ai dit à mes témoins d'accepter toutes les conditions de M. le commandant de Salverne, lui dit-il ; oui, toutes, au pistolet à dix pas, au sabre, à l'épée, et même au fleuret démoucheté, s'il veut.

Il se cambrait en parlant.

Il s'écoutait et se regardait dans les hautes glaces du salon pour s'admirer.

Puis, comme tantôt, le bravache se mit à arpenter fiévreusement les salons et les corridors, faisant sonner ses talons, sifflant des airs, et s'arrêtant de temps en temps pour chercher des coups appris dans les salles d'armes.

Tout à coup, Ludovic se présenta :

— Monsieur votre père, lui dit-il.

— Mon père ?

— Monsieur vient de revenir.

M. de Lizieux était là, en effet.

— Eh bien ! dit-il, j'ai bien fait d'arriver. Je maudissais l'oubli qui m'obligeait à interrompre mon voyage et à revenir; mais, après ce que je viens d'apprendre, je m'en félicite. — Comment, tu te bats ?

— Oui, père ; avec M. de Salverne.

— Ah ! — Et la cause de ce duel?... Son mariage sans doute, n'est-ce pas ?

— Non, répondit José, une querelle.

Il raconta ce qui s'était passé le matin au Bois de Boulogne.

Puis il dit les noms de ses témoins, ceux des témoins de son adversaire et ajouta :

— Lissac et de Folligny sont en ce moment chez le capitaine de Coursades, et je les attends pour connaître les conditions de la rencontre.

— Tu vas me faire retarder mon voyage, dit M. de Lizieux, car je ne veux pas repartir avant que cette affaire soit terminée.

— Comment, tu as peur pour moi ?

— Non... quoique on ne sait pas ce qui peut arriver... Enfin je tiens à être là.

— Tu es bien bon.

— Ce sera sans doute un duel à l'épée.

— Peu m'importe, j'accepte toutes les conditions qu'il plaira à M. de Salverne de m'imposer.

— Oui, mais en sa qualité d'officier, il choisira l'épée.

— Va pour l'épée !

M. de Lizieux avait réfléchi avec son habituelle promptitude d'esprit.

Ce duel était peut-être un moyen de se débarrasser d'Adrien de Salverne et de faire rompre son projet de mariage avec Luce d'Azergues.

Il faudrait, s'était-il dit, que José fît tout ce qu'il pourrait pour le tuer, ou tout au moins pour le blesser grièvement.

Une blessure suffirait pour mettre le jeune officier dans une situation

d'infériorité qui aurait certainement son importance aux yeux d'une jeune fille aussi orgueilleuse que Luce.

Elle ne consentirait certainement plus à épouser un homme qui n'aurait pas le prestige de la victoire ; qui, appartenant à la carrière des armes, reviendrait d'un duel blessé par un simple civil.

Ce n'était pas pour sa fortune pas plus que par amour que l'orgueilleuse héritière d'Azergues avait voulu épouser M. de Salverne ; l'habile gredin la connaissait assez bien pour comprendre qu'une coquette et une intrigante comme elle était incapable d'aimer sincèrement.

Luce avait été uniquement grisée par le prestige du nom, par le brillant avenir que de tous côtés on s'accordait à prédire au fils du colonel de Salverne.

Elle n'avait vu en lui que l'uniforme, que le panache, que les étoiles de général qu'il verrait un jour poser sur sa manche et auxquelles il arriverait bien plus sûrement lorsqu'il serait devenu le gendre du duc d'Azergues.

Elle avait voulu être madame la Générale.

Aussi, l'infâme avait résolu de se servir de ce duel pour renverser l'obstacle qui venait de se lever devant ses odieuses convoitises

Il connaissait aussi les armes.

Il avait été, dans le temps, lorsqu'il était sous-officier des équipages de la flotte, un assez bon tireur.

Mais plus tard, lorsqu'il vint à Paris, lorsqu'il appartint à la Sûreté générale, Bertin avait connu plusieurs de ces bretteurs, de ces spadassins de profession, qui professent étrangement l'art de l'escrime, qui enseignent des coups, — hors des règles loyales, mais qu'importe, — avec lesquels on tue sûrement son adversaire.

Lui-même il enseignerait à José une de ces bottes secrètes, et ainsi il rendrait impossible le mariage de Luce avec Adrien de Salverne.

En attendant, M. de Lizieux était satisfait des causes de cette affaire.

Il avait craint un moment que José n'eut commis quelque imprudence de langage.

Il avait redouté qu'avec sa vantardise méridionale, il n'eut révélé maladroitement les relations qu'il avait eues avec Luce d'Azergues.

Heureusement, il n'en était rien.

Le duel était causé par une altercation, par une querelle, par une affaire qu'expliquait suffisamment un mouvement de colère.

Rien n'était compromis.

***

Les témoins de José revinrent.

Le jeune homme les présenta à son père, et tout aussitôt, après les salutations nécessaires, Fernand Lissac lut à haute voix le procès-verbal dont il avait un exemplaire.

« Le samedi 20 février 1886, au Bois de Boulogne, une altercation s'est élevée entre M. Adrien de Salverne, commandant du génie, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'état-major du Ministre de la guerre, et M. José de Lizieux ; M. de Salverne s'étant trouvé offensé a jugé une réparation nécessaire.

« M. de Salverne a confié le soin de le représenter à ses amis, MM. le capitaine Raymond de Coursades et Paul des Roselles, qui se sont immédiatement réunis à MM. Fernand Lissac et Prosper Du Puy de Folligny, témoins désignés par M. de Lizieux.

« La qualité d'offensé ayant été reconnue à M. le commandant de Salverne et le choix des armes lui appartenant, il a été décidé que le duel aurait lieu à l'épée.

« Les conditions de la rencontre, arrêtées d'un commun accord entre les témoins soussignés, sont :

« 1° Épées de combat ; chacun des adversaires devra fournir les siennes et le sort décidera desquelles on devra se servir ;

« 2° L'usage du gant de ville est autorisé ; les corps à corps sont interdits ;

« 3° Le duel aura lieu demain dimanche, 21 février 1886, dans le bois de Ville-d'Avray, et le rendez-vous est fixé à sept heures, devant l'ancienne propriété de Balzac, sur le chemin de la Côte-d'Argent ;

« 4° Les places seront tirées au sort ;

« 5° Le combat continuera jusqu'à ce que l'un des deux adversaires soit mis dans un état d'infériorité reconnue ;

« 6° La direction du combat est dévolue à M. le capitaine de Coursades ;

« 7° Les deux adversaires pourront se faire assister d'un médecin à leur choix.

« Fait et arrêté à Paris, ce 20 février 1886.

POUR M. DE LIZIEUX :	POUR M. DE SALVERNE :
FERNAND LISSAC, *publiciste*.	R. DE COURSADES.
P. DU PUY DE FOLLIGNY.	P. DES ROSELLES.

— Très bien, pensa M. de Lizieux, je doute que M. de Salverne sorte indemne de cette rencontre.

Et tout haut :

— Messieurs, dit-il, voulez-vous faire à mon fils et à moi l'amitié de dîner ici ?

— J'en ai déjà prié mes amis, fit José.

— Très bien.

— Et ce soir, ajouta Lissac, nous l'accompagnerons à la salle d'armes pour prendre un bonne leçon de terrain.

— Fort bien pensé, répondit l'amant de Palmyre, c'est toujours utile.

Il se disait :

— Ma leçon lui suffira.

— Permettez-moi seulement, cher monsieur, dit le rédacteur du *Scandale du Jour*, d'envoyer un « petit bleu » à mon journal qui attend sous presse pour faire son tirage.

M. de Lizieux fronça les sourcils.

— Ah !... fit-il, n'en dites pas trop long ; il est inutile d'entrer dans des détails, n'est-ce pas ?

— La simple insertion du procès-verbal : « On nous communique le procès-verbal suivant..... » — en supprimant, bien entendu, le lieu de la rencontre, pour ne pas mettre les brigades à nos trousses.

— Ce sera parfait, approuva José.

CHAPITRE CXLIV

LES MANŒUVRES DE MADAME PUTOT

Nous savons que le misérable qui s'était affublé du nom de Georges de Lizieux était homme à ne rien négliger.

Avec une présence d'esprit, une intelligence, une sûreté de jugement qui auraient certainement fait merveille si elles avaient été appliquées à des causes justes et à des entreprises honnêtes, il s'était rendu compte, sans aucun effort, de tout le parti qu'il y avait à tirer des circonstances dans lesquelles on se trouvait.

Aussi, après une courte réflexion, il se rendit dans un bureau de poste d'où il expédia à Palmyre, — à M^me^ Putot, — une carte-télégramme fermée, contenant, de sa plus fine écriture, toutes les minutieuses instructions sur ce que l'on avait à faire.

M^me^ Putot avait causé avec la concierge qui, certes, ne demandait pas mieux.

Elle tenait à se faire dire la vérité qu'elle était censée ignorer, afin de pouvoir en parler tout à son aise à la jeune fille.

Maintenant elle savait que Miette connaissait M. de Salverne, qu'elle l'aimait et que le mariage n'avait pu avoir lieu faute de la dot exigée par les règlements militaires.

Alors elle avait compati hypocritement à la douleur de la pauvre enfant et elle avait voulu s'efforcer de la consoler et joindre ses exhortations à celles de Mme Davoul et de Pierre Lion.

Miette aurait voulu connaître la vérité tout entière, car ce duel lui faisait croire qu'Adrien n'était pas heureux.

Elle ne savait comment se renseigner.

Il y avait bien un moyen pourtant : Pierre Lion pouvait aller voir l'ordonnance d'Adrien, et par lui peut-être saurait-on avec qui le jeune officier se battait et quelle était la cause de cette rencontre.

Mais elle n'osait.

Pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'Adrien sût qu'elle s'occupait de lui.

Elle aurait craint que l'on ne prit ses démarches pour la manifestation d'un dépit qu'elle n'éprouvait pas, ou pour une tentative faite dans le but de ramener auprès d'elle le fiancé qui s'était éloigné.

Mais Mme Putot suggéra une idée.

— Les journaux ne manqueront pas de parler de cette affaire, dit-elle, et alors, en les lisant, vous serez renseignée.

— Les journaux! répondit Miette; alors je ne saurai rien avant demain.

— Non, mon enfant, il y a des journaux qui paraissent le soir, très tard même, de huit à neuf heures, et sûrement ils annonceront ce duel, ils en diront les causes, et vous serez renseignée.

— Ce soir!

— Oui, ce soir.

— Après dîner nous irons faire un tour, Bouguarès et moi, dit Pierre Lion, et nous achèterons un journal.

— Oui, c'est cela.

— Il y a un journal, tenez, qui est toujours très bien renseigné sur ces choses-là, dit Palmyre; c'est une feuille qui s'appelle... attendez... *Le Scandale*, je crois, ou *le Scandale du jour*... Oui, c'est ça, *le Scandale du jour*. Je sais cela parce que mon mari le reçoit et qu'il y voit ce qui se passe d'intéressant dans le grand monde.

Le neveu de Mme Davoul nota ce titre.

— J'y songe, reprit aussitôt la prétendue Mme Putot, vous n'avez pas besoin de courir pour chercher ce journal, car M. Putot y est abonné et ce soir certainement il recevra son numéro. Je vous le montrerai.

Puis elle ajouta :

— Mais vous vous tourmentez bien inutilement, ma pauvre petite. Maintenant vous ne pourrez pas empêcher ce duel.

— Je voudrais seulement savoir pourquoi M. de Salverne se bat, répondit Miette.

— Mon Dieu ! pour une cause futile, comme cela arrive presque toujours.

— Bien sûr, approuva Mme Davoul.

— On s'emballe, ajouta Pierre Lion, surtout quand on est dans le métier.

La pauvre Miette se tourmentait réellement.

Elle ne pouvait s'enlever de l'esprit que le duel d'Adrien était causé par celle qu'il devait épouser.

Elle tremblait pour lui, épouvantée à la pensée qu'il pourrait être blessé, tué peut-être.

Volontiers, si elle l'avait pu, elle aurait donné sa vie pour lui épargner le moindre mal.

Son amour, qui n'avait jamais été affaibli, prenait de nouvelles forces dans les souffrances qu'elle endurait.

Palmyre, qui l'observait, se rendait admirablement compte de ce qui se passait en elle et elle s'en réjouissait intérieurement, car elle comprenait qu'elle aurait fort peu à faire pour remplir les instructions que son amant lui avait données.

Le soir, vers sept heures, la concierge lui monta un journal qu'on venait d'apporter.

C'était *le Scandale du jour*.

Elle l'ouvrit et elle trouva sans peine l'insertion que Fernand Lissac avait faite sous la rubrique : « Dernière heure. »

Aussitôt elle monta chez Mme Davoul.

Tout le monde était à table.

— Pardon, fit-elle en entrant, je vous dérange... Je venais vous montrer le journal.

Vivement Miette s'était levée.

— On parle du duel ? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, répondit Palmyre. Il y a le procès-verbal. Tenez, voici.

Elle ouvrit le journal.

— Asseyez-vous, madame, dit Alice en avançant une chaise.

Alors la prétendue Mme Putot lut le procès-verbal à haute voix.

Lissac n'en avait supprimé que le lieu et l'heure du rendez-vous, ainsi que l'endroit choisi pour la rencontre.

— Ainsi donc, c'est bien vrai! dit Miette.

— Eh bien! tu vois, fit aussitôt Alice, heureuse de pouvoir rassurer son amie dont elle connaissait les secrètes inquiétudes, c'est à la suite d'une querelle.

— José de Lizieux!... prononça la fille de Jane d'une voix faible.

— Oui, ce jeune homme de la rue Marbeuf.

— C'est celui-là? demanda Mme Davoul, celui qui a voulu vous embrasser?

— C'est lui!

— Ce jeune homme qui fait habiller ses maîtresses chez notre patronne, dit Alice, car il en a plusieurs. Celle de la rue Marbeuf n'est pas celle pour qui nous avons fait un costume d'odalisque au moment du réveillon.

— Et l'on ne dit pas la cause de cette querelle, dit Miette.

— Oh! fit Palmyre, au Bois de Boulogne, entre cavaliers, une altercation peut facilement se produire.

— Du reste, tu vois, dit Alice, c'est M. de Lizieux qui a insulté M. de Salverne, d'après ce qu'on dit dans le journal.

— Mon Dieu!... il se bat avec cet homme!

— Oh! écoutez, mademoiselle Miette, fit Pierre Lion, il n'y a rien à craindre; le commandant se bat à l'épée avec un civil. Bien sûr, comme nous a dit Jean Renaud, le hussard, je ne donnerais pas deux sous de sa peau.

— Moi non plus, dit Palmyre, car, vous savez, on n'est pas commandant sans être ferré sur les armes.

— Voyons, mignonne, dit à son tour Mme Davoul, il ne faut pas vous tourmenter ainsi. Il n'arrivera rien à M. de Salverne.

— Si on savait où a lieu le duel, insinua Mme Putot, on pourrait se renseigner et connaître bien vite le résultat... tandis qu'on n'aura des nouvelles que par les journaux du soir.

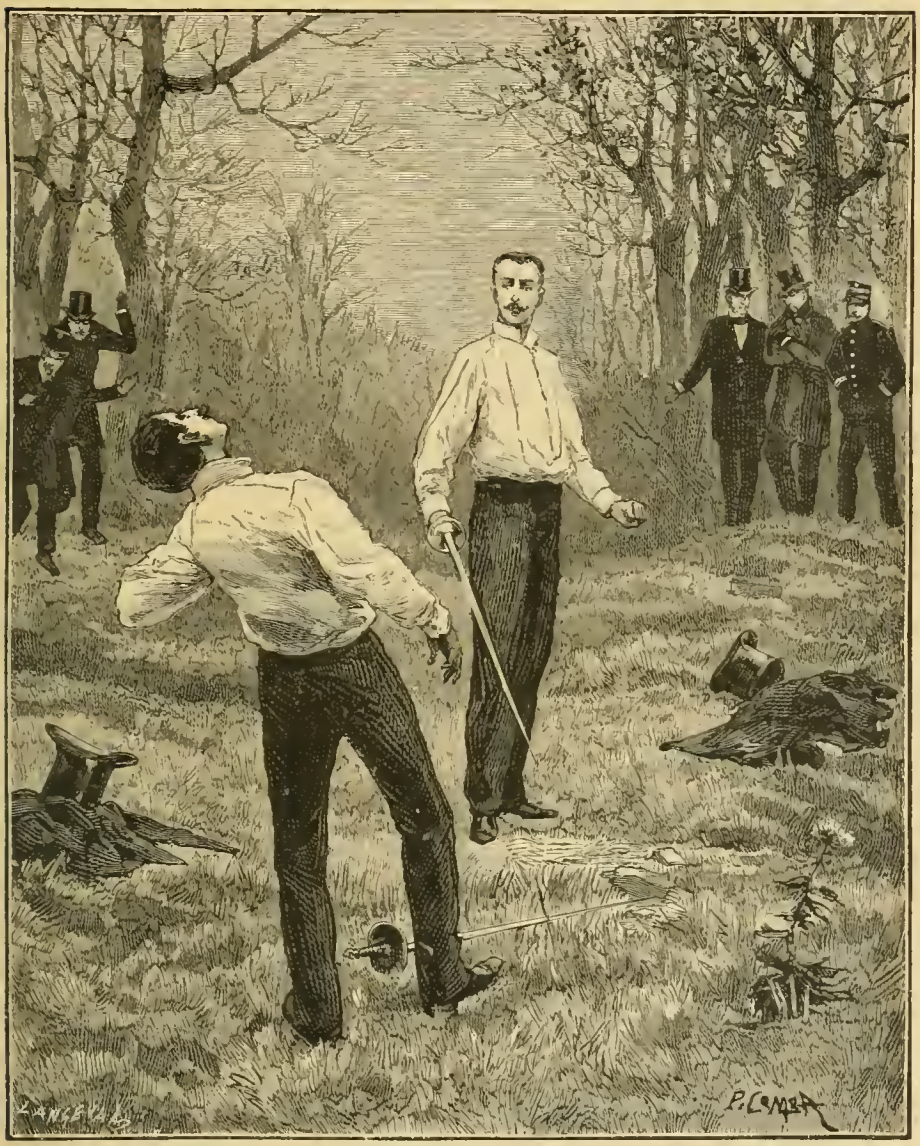
Et elle ajouta :

— Je dis ça parce que je comprends votre anxiété et que je me rends compte de ce que vous aurez à souffrir jusqu'à ce moment-là.

Puis, un moment après, elle suggéra une idée :

— Monsieur, qui connaît l'ordonnance du commandant de Salverne, dit-elle en désignant le sous-officier, pourrait peut-être savoir où l'on se bat.

— Certainement, répondit le fiancé d'Alice, j'irai voir mon ami Renaud... Il me le dira bien.



Le commandant de Salverne porta un coup droit. (P. 1181.)

— Alors, reprit Palmyre, vous pourriez aller dans les environs, avec votre ami, et vous sauriez aussitôt ce qui s'est passé.

— Ça sera facile, dit Pierre Lion, ces duels ont toujours lieu aux environs de Paris.

— Vous irez ? dit Miette.

— Très volontiers.

— Et vous reviendrez vite?

— Soyez tranquille.

— Oh! si je pouvais venir avec vous!

La maîtresse de Bertin retint une exclamation de triomphe.

Elle avait réussi.

Elle s'applaudit intérieurement de son succès, car elle voulait arriver à faire aller Miette sur le théâtre du duel.

C'étaient les instructions que Bertin lui avait données dans son télégramme.

La circonstance était merveilleusement choisie pour ramener Adrien de Salverne dans les bras de la fiancée qu'il avait abandonnée.

Il était certain, grâce à la botte secrète qu'il enseignerait à José, que le commandant serait au moins blessé.

Quelle circonstance admirable!

Miette serait là.

Elle verrait tomber celui qu'elle aimait.

Elle ne pourrait se tenir et, à la vue du sang s'échappant de sa poitrine, elle se précipiterait pour lui porter secours.

Si M. de Salverne était tué, tant pis!

Mais, s'il n'était que blessé, Miette ne pourrait s'abstenir de rester auprès de lui.

Lui, n'oserait la repousser.

Il sentirait alors renaître en lui tout l'amour qu'avait étouffé la passion inspirée par Luce d'Azergues.

De nouveau, il serait auprès d'elle.

Leur amour renoué serait consacré définitivement dans ces circonstances tragiques.

Adrien de Salverne aimerait plus que jamais celle qui, malgré son délaissement, avait continué à l'aimer, celle qui n'avait écouté que son cœur, celle qui aurait été la première auprès de lui, qui l'aurait soignée, qui lui aurait peut-être sauvé la vie par sa tendre sollicitude et par son dévouement admirable jusqu'au jour de la guérison.

Alors, sûrement, le mariage avec Luce d'Azergues serait rompu.

Non seulement Adrien de Salverne n'oserait plus reparaître chez le duc, car il était trop honnête pour tromper sa fiancée; mais Bertin se chargerait bien de faire savoir à la rue de Grenelle ce qui se passait chez le commandant.

— Mon Dieu, il n'y aurait rien d'impossible, répondit Palmyre à l'ardent désir exprimé par la jeune fille. Vous sauriez bien plus vite les nouvelles.

— Si l'on me voyait, dit Miette.

— Oh! dit la maîtresse de Bertin, n'importe où se passe le duel, il y aura toujours aux environs une maison quelconque, un marchand de vins, un restaurant, une ferme, où l'on peut se cacher.

— C'est certain, dit Pierre Lion. Si vous voulez, mademoiselle Miette, nous pourrons y aller ensemble.

La jeune fille ne répondit pas.

Elle aurait voulu accepter cette proposition, mais elle était retenue par la crainte qu'Adrien ne la vit.

Mais, Palmyre manœuvra habilement et bientôt elle se décida.

Pierre Lion sortit.

Il se rendit chez le commandant de Salverne pour voir Jean Renaud, afin de savoir à quel endroit le duel devait avoir lieu.

A la porte, il rencontra un soldat de la ligne qui avait l'air d'attendre quelqu'un.

Ce soldat salua militairement le sous-officier lorsqu'il passa devant lui, puis, comme s'il se ravisait au moment où il allait entrer dans la maison du commandant :

— Pardon, sergent, fit-il, c'est-il pas chez le commandant de Salverne que vous allez?

— Oui, répondit le fiancé d'Alice, je viens voir le hussard qui est son ordonnance.

— Jean Renaud!

— C'est cela.

— Je l'attends moi-même, sergent, dit le soldat. Il est allé chez le général gouverneur, d'après ce que m'a dit le concierge, et même il y a un bon moment que je suis là de planton, vu que je suis l'ordonnance du capitaine de Coursades et que j'ai une communication importante à lui faire au sujet relatif au duel dont auquel il doit avoir lieu demain.

— Ah! fit Pierre Lion, vous êtes l'ordonnance du capitaine de Coursades?

— Oui, sergent.

— Et le capitaine est l'un des témoins du commandant?

— Le premier témoin, sergent. Et c'est pour cela que mon capitaine m'envoie, par rapport, que j'ai à dire de sa part à l'ordonnance du commandant de Salverne qu'il n'a pas besoin de se procurer des épées comme on lui avait dit, toutefois et quantes mon capitaine en avait chez lui de superbes, et que c'était moi qui étais chargé de les porter demain matin à Ville-d'Avray.

— A Ville-d'Avray!

— Ousque est situé ce terrain choisi, sergent.

Pierre Lion, heureux d'apprendre aussi facilement ce qu'il désirait, fit :

— Bien ; alors nous verrons Jean Renaud demain matin.

Le soldat, chez qui nos lecteurs n'ont certainement pas hésité à reconnaître M. de Lizieux dans un travestissement nouveau, reprit l'attitude militaire, la main à la visière du képi, la paume en dehors, le coude à la hauteur de l'épaule, et les laissa s'éloigner.

— Demain, se dit le misérable avec une joie atroce, la fille de Jane sera dans les bras de M. de Salverne!

CHAPITRE CXLV

LE COUP DE TRAITRE

Le dimanche matin, à sept heures, les deux landaus amenant les adversaires, leurs témoins et le médecin-major Mallifaut se rencontrèrent à l'endroit convenu.

On laissa les voitures en cet endroit et on se rendit à pied, à travers bois, à la recherche d'un emplacement propice.

Raymond de Coursades, qui connaissait à merveille le bois de Saint-Cloud et de Ville-d'Avray, prit la direction.

On remonta jusqu'au chemin des Vallières et l'on arriva en quelques minutes au tunnel du chemin de fer, près de la grille fermée, à travers laquelle on découvre les riants coteaux de Bellevue et de Meudon.

On suivit une allée irrégulière qui allait en s'enfonçant et l'on arriva de la sorte au pont Brut, sous lequel passe l'allée de Tranche-Montagne, profondément encaissée dans le roc.

A cet endroit existe une sorte de clairière qui parut propice pour le combat.

Le terrain, à peine détrempé, était élastique et nullement glissant.

D'un commun accord, les quatre témoins trouvèrent le lieu convenable.

Les épées furent tirées au sort, et c'est celles d'Adrien de Salverne qui furent désignées.

Le choix de la place revint aux témoins de José de Lizieux qui placèrent leur client sur la partie la plus élevée, car le terrain présentait une très légère déclivité.

Déjà les deux adversaires, ayant mis bas pardessus, redingote et gilet, s'étaient placés en face l'un de l'autre, à la distance mesurée par Raymond.

José était livide.

Le directeur du combat prit les épées, qui avaient été préalablement mesurées et phéniquées, en remit une à chacun des adversaires et joignit les pointes.

Il prononça le sacramentel :

— Allez, messieurs!

Et aussitôt Adrien de Salverne et l'amant de Pélago tombèrent en garde.

José rompit tout d'abord d'une demi-semelle pour mieux assurer sa distance.

Un premier engagement eut lieu.

Le fils de Carmen attaquait impétueusement, animé par une sourde colère.

Adrien parait ses coups avec une sûreté de main merveilleuse, sans aucun effort apparent, en véritable virtuose.

A son tour, il se fendit légèrement et, dans un simple « une, deux », effleura la manche de chemise de son adversaire.

Raymond arrêta aussitôt le combat.

— Je ne suis pas touché, fit vivement l'amant de Pélago.

Après deux minutes de repos, une seconde reprise eut lieu.

Maintenant José, plus calme, mieux maître de lui, n'attaquait pas.

Il attendait les coups de son adversaire pour les parer à son tour.

Ses yeux noirs, enfoncés sous leurs épais sourcils contractés, surveillaient attentivement le jeu d'Adrien.

Ses regards haineux, en alerte, s'enfonçaient dans les siens, afin de pressentir ses intentions.

Le commandant de Salverne porta un coup droit après un simple dégagement, en se fendant à peine, et José para et riposta par un contre.

De nouveau, Adrien attaqua, plus à fond, et aussitôt José, qui attendait sans doute ce coup, écarta vivement avec la main gauche l'épée qui le menaçait et il se fendit en portant un coup terrible.

Indigné de cette manœuvre déloyale, Raymond de Salverne s'était avancé, la canne haute, pour arrêter les épées et peut-être, emporté par sa légitime colère, pour châtier le lâche qui ne reculait pas devant ce coup de traître; mais, plus prompt que lui, Adrien de Salverne avait retiré subitement son épée, il avait rompu avant que la pointe de celle de José de

Lizieux ne l'eut atteint, et revenant instantanément sur lui, par une riposte hardie et correcte, il lui porta un coup qui l'atteignit à l'aisselle.

Un cri avait retenti.

Dans l'émotion qui s'était emparé de tous les assistants, personne ne l'avait entendu.

Adrien de Salverne seul l'avait perçu et, dans ce cri qui le frappa plus douloureusement qu'un coup d'épée, il lui avait semblé reconnaître la voix de Miette.

Il jeta autour de lui de rapides regards, et il ne vit rien.

Aussi loin qu'il pouvait voir, il n'apercevait personne.

Mais l'impression qu'il ressentit n'avait duré qu'une seconde à peine.

— Lâche! s'écria Raymond de Coursades.

— Misérable! firent à la fois le major et Paul des Roselles.

Lissac et de Folligny soutinrent leur ami, essayant de protester contre les imprécations qui l'accablaient.

— Messieurs!... s'écria le folliculaire.

— Notre ami est blessé, ajouta de Folligny.

— Heureusement pour lui, messieurs, répondit le capitaine.

Le major Mallifaut, malgré l'aversion que lui inspirait l'acte indigne du misérable, n'écouta que son devoir.

Il était médecin, il se devait au blessé, quel qu'il fût.

José de Lizieux, soutenu par ses amis, venait de perdre connaissance.

Le docteur le fit étendre sur la mousse, qui formait au pied des arbres un épais tapis, il découpa la chemise avec des ciseaux sortis de sa trousse et il examina la plaie.

Il fit une grimace.

Il choisit une sonde d'argent phéniquée, et d'une main expérimentée il l'introduisit délicatement dans la blessure.

Puis il dit :

— L'arme a pénétré dans l'espace intercostal, mais il n'y a que les tissus musculaires qui sont atteints... Il n'y a pas de lésion des organes internes... Monsieur aura la chance d'en réchapper.

Il lava ensuite la plaie, appliqua un bandage et lentement le fils de Carmen revint à lui.

Raymond de Coursades s'entretint un instant avec les témoins de José et leur fixa un rendez-vous.

Puis, on se sépara.

Lissac et de Folligny restèrent seuls avec leur ami, attendant la voiture qu'on devait leur envoyer.

***

Adrien de Salverne avait encore vibrant dans les oreilles le cri qu'il avait entendu.

Il pensait à Miette.

Cependant l'idée ne lui venait pas que l'adorable jeune fille, dont le cœur lui appartenait toujours, pouvait être près de lui en ce moment.

Il attribua le cri qu'il avait entendu à une hallucination de ses sens, car il avait eu besoin de toute sa présence d'esprit pour déjouer le coup de traître que son adversaire s'apprêtait à lui porter.

Miette cependant était venue à Ville-d'Avray avec Pierre Lion et notre ami Bouguarès qui, ayant appris ce qui se passait, avait offert ses services.

Ils étaient partis tous les trois de bonne heure, avec un petit break que l'aimable Narbonnais avait amené lui-même et ils avaient bientôt aperçu les deux landaus sur la route.

Bouguarès les avait suivis de loin et il les avait vu s'engager dans le bois.

Au coin du chemin de la Côte-d'Argent, il s'était arrêté.

Il y avait un épicier-marchand de vins auquel on confia le cheval et la voiture et, guidé par le loueur qui connaissait le bois dans tous ses détails, on put suivre de loin tous les préparatifs de la rencontre.

Une élévation de rochers, à deux cents mètres environ du pont Brut, leur offrait un poste d'observation admirable.

Ils étaient à peine à cent cinquante mètres des combattants.

Devant eux s'élevaient les cimes d'une touffe épaisse de petits arbres, plantés dans le contre-bas du terrain, et dont les branches dégarnies de feuillages leur faisait un rideau qui les masquait à peu près complètement, tout en laissant pénétrer aisément leurs regards.

Ils suivirent facilement tous les détails du duel.

Miette était pâle comme une morte.

A son cœur, qui avait battu tantôt avec une force inouïe, elle ne sentait plus maintenant aucune pulsation.

Sa tête était en feu et elle éprouvait une sensation semblable à la brûlure qu'aurait produit son cerveau subitement changé en une lave ardente.

Au moment où les épées furent engagées, la pauvre enfant se mit à trembler comme une feuille.

Bouguarès et le sous-officier s'efforçaient de la rassurer.

Puis, quand eut lieu la première pause, elle crut que c'était fini.

Les deux minutes qui s'écoulèrent lui parurent longues comme deux siècles.

Elle voyait Adrien, tourné précisément vers elle, et qui, sans la voir, dirigeait parfois ses regards de son côté.

Vers lui s'élevaient en ce moment toutes les ardentes aspirations de son âme, et, de son cœur de vierge, une prière montait au ciel pour protéger les jours qui lui étaient plus chers que sa vie.

Le combat repris, Miette dardait des regards perçants dont la pénétration semblait être doublée par l'attention qu'elle y mettait.

Elle voyait admirablement les moindres mouvements des deux adversaires.

Au moment où José de Lizieux saisit déloyalement l'épée d'Adrien, et se fendit pour le frapper, elle vit si nettement le coup qu'elle crut le jeune officier perdu et qu'un cri de douleur et d'épouvante s'échappa malgré elle de ses lèvres.

Ses yeux se fermèrent en même temps et Bouguarès n'eut que le temps de saisir la jeune fille entre ses bras robustes, car elle tombait sans connaissance.

Elle n'avait pas vu la riposte d'Adrien.

— Canaille! cria Pierre Léon.

— Assassin! fit Bouguarès.

Mais Miette revint assez promptement à elle, car sa faiblesse se dissipa presque sans effort.

Elle ouvrit les yeux.

Elle prit un instant pour se reconnaître

Elle se rappela.

Aussitôt ses regards se portèrent vers l'endroit où le combat avait eu lieu.

Les adversaires n'étaient plus en présence.

Un homme était étendu, soutenu par deux autres.

Sa vue, troublée, ne distinguait plus nettement.

— Adrien!... fit-elle.

— Non, mademoiselle, répondit Pierre Lion qui devina sa frayeur, le commandant est sain et sauf.

— Alors...

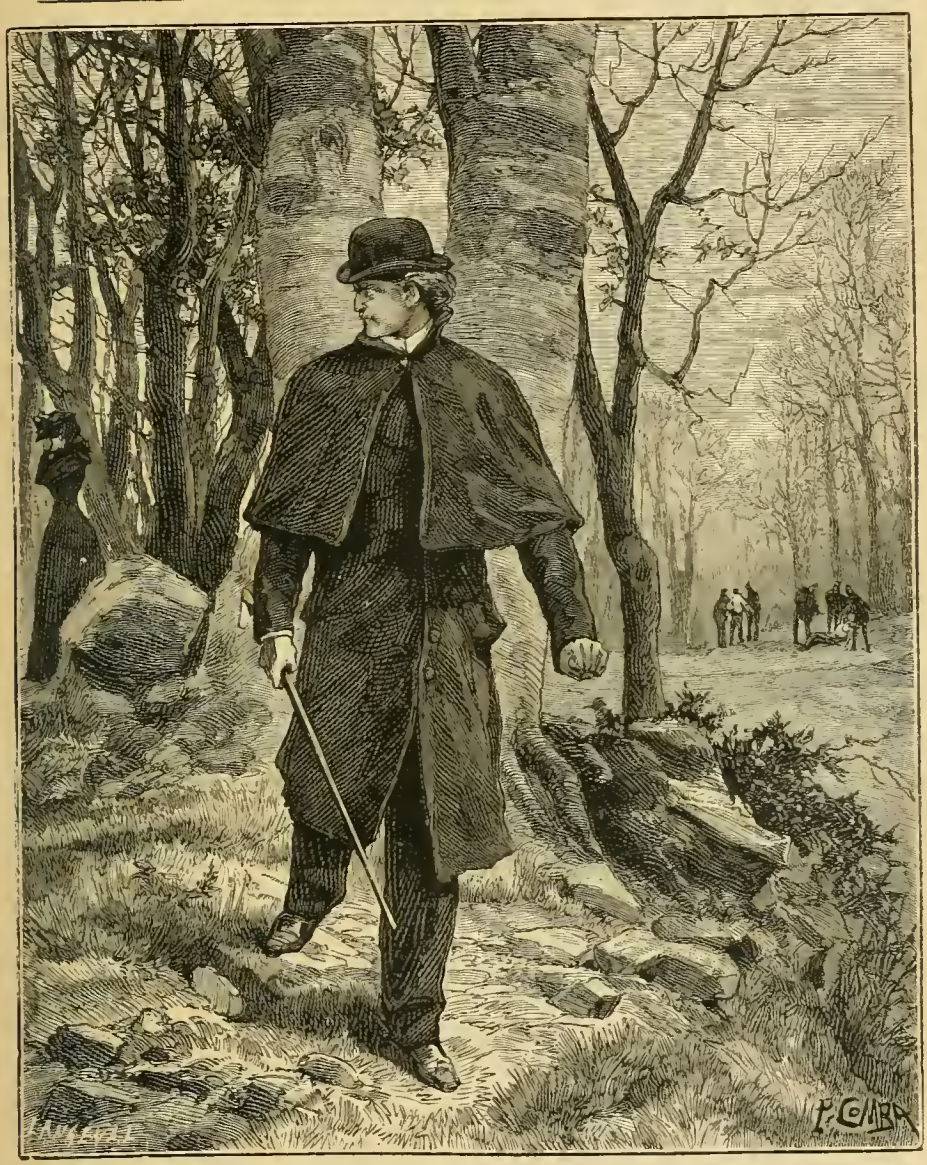
— C'est l'autre qui est blessé ou tué, je ne sais pas.

— Mon Dieu... fit Miette, il n'a rien... lui?

— Pas une égratignure!

— Ah! merci!

Et en disant ces mots, la poitrine de la jeune fille se gonfla et ses yeux s'emplirent de douces larmes.



Puis il tourna ses regards vers Miette et il marmotta entre ses dents:
— Nous reprendrons ça ! (P. 1185.)

A quelques pas de Miette, dans l'enfoncement de l'allée de Tranche-Montagne, caché par les troncs épais de deux énormes bouleaux soudés ensemble, était l'ancien maître de timonerie.

Lui aussi, il avait assisté à toutes les péripéties du combat.

Il eut un juron, quand il vit José atteint par l'épée de son adversaire.

Puis il tourna ses regards vers Miette et il marmotta entre ses dents :

— Nous reprendrons ça !

Il attendit que le commandant de Salverne fut parti avec ses amis et le major pour se montrer.

Alors il se dirigea vers l'endroit où José était étendu, ayant auprès de lui ses témoins.

Le blessé fut ramené avec précautions, étendu sur les banquettes du landau arrangées en couchettes, les chevaux marchant au pas jusqu'à Paris.

A deux heures, Lissac et de Folligny se trouvèrent au rendez-vous convenu pour la rédaction du procès-verbal.

— Messieurs, déclara le capitaine de Coursades, le client que vous avez eu le malheur de représenter s'est conduit comme un misérable.

Lissac voulut défendre son ami.

— Il a perdu la tête, fit-il.

— Un mouvement involontaire, ajouta de Folligny, nerveux, inconscient.

— Non, messieurs, une infamie, une lâcheté préconçue, riposta Raymond; je m'y connais.

Et il ajouta :

— Notre ami, le commandant de Salverne, ne veut pas que cet incident soit relaté par le procès-verbal.

— Cette générosité... fit Lissac.

— Le procès-verbal ne devra porter que ces mots :

« à la deuxième reprise, M. de Lisieux a été atteint à l'aisselle et a perdu connaissance. »

CHAPITRE CXLVI

APRÈS LE DUEL

Le duel d'Adrien de Salverne et de José de Lizieux n'avait guère été ébruité.

Les grands journaux n'en auraient même pas parlé par considération pour le jeune officier d'état-major et pour la famille d'Azergues à laquelle on savait qu'il allait être prochainement allié, si le procès-verbal n'avait pas été publié par l'immonde feuille que rédigeait Fernand Lissac.

Ils n'apprirent, toutefois, l'affaire à leurs lecteurs, que de la façon la plus discrète, en quelques lignes strictement nécessaires pour ne pas paraître mal renseignés, en supprimant les noms des deux adversaires.

Dans l'entourage d'Adrien et du duc d'Azergues, les amis seuls connurent la nouvelle.

Personne, cependant, ne sut ce qui s'était réellement passé, car le jeune commandant avait demandé à ses amis le secret le plus absolu sur l'infâme conduite de son adversaire.

Il ne voulait pas, par dignité, que l'on pût se douter qu'il avait croisé le fer avec un misérable de cette espèce, et il préféra lui faire grâce de l'opprobre qui lui était dû.

On avait attendu avec impatience des nouvelles du duel à l'hôtel de la rue de Grenelle, où se trouvaient réunis le général d'Yrvoix, le baron de Coursades et M. de la Faloise.

Luce n'avait pas été exempte d'inquiétudes, car elle se demandait si, au cours de l'affaire, José de Lizieux, n'écoutant que son ressentiment contre Adrien, ne prononcerait pas quelque parole imprudente.

Cette anxiété l'empêchait de jouir complètement de l'orgueilleuse satisfaction qu'elle ressentait en sachant que c'était à cause d'elle que deux hommes se battaient, deux hommes dont l'un avait été son amant et dont l'autre était son fiancé.

Mais lorsqu'Adrien de Salverne revint avec ses amis et le médecin-major qui l'avait assisté, lorsqu'elle sut le résultat du duel, lorsqu'elle comprit que José n'avait pas parlé, elle se laissa aller tout entière au débordement de sa joie.

Elle était fière alors de celui dont elle allait porter le nom et elle sentait grandir en elle, jusqu'à l'exaltation, la passion qui l'animait déjà pour le brillant officier.

Il lui semblait qu'elles s'adressaient aussi à elle, toutes les chaleureuses félicitations qu'Adrien de Salverne recevait de tous côtés.

Son orgueil la transfigurait superbement et mettait en elle de nouvelles forces pour aimer son fiancé.

Luce avait hâte maintenant que le mariage fut célébré, afin d'avoir Adrien tout à fait à elle.

La soirée de contrat était fixée au vendredi, et le mariage devait être célébré à la fin de la semaine suivante, car le carême approchait et l'église ne permet pas la célébration du mariage pendant tout le temps compris entre le mercredi des Cendres et le dimanche de Quasimodo.

Les publications étaient faites depuis le 14 février à la mairie du VII[e] arrondissement.

Les conditions du contrat avaient déjà été arrêtées entre le duc d'Azergues et Adrien, qui l'avait laissé libre de faire tout ce qu'il voudrait,

pourvu que le régime dotal fut adopté et que son mariage ne servît pas à lui donner, personnellement, une partie de la fortune de sa fiancée.

Claudius avait tenu compte des honorables scrupules du jeune officier et lui-même s'en était remis complètement à son notaire, Me Savin.

On travaillait, depuis le retour de Nice, aux toilettes dont on disait déjà des merveilles.

Le costume blanc de la mariée serait, assurait-on, un pur chef-d'œuvre, d'une richesse inestimable et d'un goût merveilleux.

De toutes parts arrivaient les plus riches cadeaux, qui devaient composer la corbeille de mariage.

Claudius avait envoyé son architecte à Champtocé, car Jane donnait à sa fille ce château qui était sa propriété particulière, et on l'aménageait somptueusement pour recevoir les nouveaux mariés, qui iraient y passer les premières semaines de leur union.

***

Le médecin qui avait été appelé auprès de José de Lizieux, lorsqu'il eût été ramené à l'hôtel de la rue de Courcelles, avait déclaré son état très satisfaisant.

La précaution prise par le médecin-major qui avait opéré le premier pansement, de se servir d'une sonde phéniquée et d'assainir ainsi la plaie, empêcherait sans doute toute complication due à une inflammation trop considérable des tissus.

José était pourtant en proie à une fièvre qui augmentait à chaque instant.

Cet état pyrétique se maintiendrait fatalement pendant quelques jours, de l'avis du docteur, mais il n'y avait absolument rien à craindre.

Il répondait de son blessé.

Cela tranquillisa M. de Lizieux, qui prétendait avoir besoin de repartir immédiatement en voyage et qui avait déjà adjoint au valet de chambre de José un garde-malade.

Le docteur viendrait deux fois par jour pour voir son client.

Pélago avait connu, presque aussitôt, le résultat du duel de son amant.

Il avait été convenu, la veille, qu'on lui apporterait au plus tôt des nouvelles.

La maîtresse de José était à peu près sûre de ce qui arriverait.

Elle ne cachait pas son opinion et elle le disait encore à Bertha, qui était chez elle le dimanche matin, lorsqu'arrivèrent Fernand Lissac et Prosper du Puy de Folligny.

— J'ai deviné, n'est-ce pas? s'écria-t-elle en souriant, José est blessé!

— Hélas ! oui, répondit Lissac.

— J'en étais sûre.

— Sérieusement? demanda Bertha.

— Un assez joli coup d'épée à l'aisselle, répondit de Folligny.

— Oui, deux pouces de fer sous le bras, ajouta le journaliste.

— Une bonne leçon, qui apprendra à mon José à tenir sa langue, dit Pélago.

— Tu ne demandes pas seulement de ses nouvelles; dit alors Bertha.

— Mais, ma chère, si les nouvelles étaient mauvaises, ces messieurs me l'auraient déjà dit.

— Certainement, dit Lissac.

— N'en doutez pas, fit de Folligny.

— Mais ce cher de Lizieux va aussi bien que possible.

— Nous venons de le transporter chez lui.

— Le docteur qui l'a pansé sur le terrain a dit, sans hésiter, que ce ne serait rien.

— Et comment cela s'est-il passé? questionna la maîtresse de José.

— De Lizieux a été superbe, madame, affirma le Gascon.

— Étonnant!... très fort! dit de Folligny. Il tire à merveille!

— Peu s'en est fallu que le commandant.....

— Ah! oui, M. de Salverne l'a échappé belle.

— M. de Salverne n'a rien eu? demanda Bertha.

— Rien du tout, madame, répondit de Folligny.

Les deux dignes amis de José de Lizieux gardèrent admirablement, comme on le voit, le secret juré sur la félonie de leur client.

Ils racontèrent les péripéties du combat à leur manière et, finalement, ils arrivèrent au but qu'ils s'étaient proposé et qui consistait à se faire inviter à dîner par la maîtresse de leur ami.

***

Bertin avait repris le déguisement sous lequel il s'était installé, avec Palmyre, dans la maison que Miette habitait, et il était revenu à l'avenue de Clichy.

Le misérable qui avait toujours eu une foi inébranlable en son étoile, avait encore confiance en l'avenir.

Il était sûr que Miette n'avait pas cessé d'aimer Adrien de Salverne et qu'elle s'était résignée à cet abandon, dont son cœur généreux ne l'avait jamais accusé.

Il l'avait vue dans le bois de Ville-d'Avray, sans qu'elle s'en doutât; il avait été témoin de son trouble, de son émotion, et il avait lu aisément en son cœur.

Miette serait pour lui un instrument merveilleux dont il saurait bientôt se servir.

C'est à peine si le maître-chanteur parla du duel à Palmyre; ce n'était pas maintenant ce qui le préoccupait, puisque le coup de traître sur lequel il avait compté, un moment, pour se débarrasser d'Adrien de Salverne n'avait pas réussi.

A vrai dire, l'amant de Palmyre n'avait eu qu'une confiance médiocre en José, car il connaissait sa hâblerie, sa suffisance et sa vantardise, et il savait bien que le fils de Carmen avait affaire à un adversaire aussi habile que redoutable.

Bertin était assez fort, assez maître de lui, pour faire immédiatement le sacrifice de ses espérances déçues, pour ne pas se laisser démonter par un échec, pour ne conserver aucun regret qui paralyserait son activité et son imagination, et pour se retourner immédiatement, sur un nouveau plan rapidement conçu, à la poursuite de son but.

Les déceptions, loin de l'abattre, l'acharnaient davantage, le stimulaient.

— Ah ! M. de Salverne s'en est tiré, dit-il sans aucun dépit, mais j'ai d'autres ressources contre lui.

Il songeait à Jane.

Palmyre ignorait le rôle que son amant avait joué dans l'existence de la malheureuse duchesse d'Azergues.

Elle ne savait pas que cet homme possédait le secret du passé de Jane de Champtocé.

Elle ne se doutait pas que la jeune fille, près de laquelle elle vivait en ce moment, était la fille de Jane et de Léon des Roselles, car Bertin ne mettait jamais personne dans ses confidences.

Elle-même, entre les mains de l'habile gredin, n'était-elle pas un instrument sans s'en douter, elle qui avait cru le tenir, qui avait pensé s'imposer, et qui avait été prise ensuite par l'amoureuse passion que son amant avait su lui inspirer?

L'ancien maître de timonerie ne dit pas un mot du projet qu'il avait déjà combiné depuis qu'il connaissait le résultat du duel, projet qui concernait la duchesse d'Azergues seule.

Envers elle, aujourd'hui, il était disposé à frapper un coup terrible, s'il le fallait.

Il parla seulement de Miette.

C'est d'elle qu'il se servirait.

Il ne précisait pas encore ce qu'il ferait. Il prétendait qu'il avait besoin de réfléchir, de calculer, mais il savait qu'il réussirait sûrement.

— Je le sens, disait-il avec une confiance qui, pour un observateur plus expérimenté que Palmyre, aurait décelé certainement un plan mystérieusement arrêté déjà. Je le sens, et je ne sais pourtant pas de quelle manière je m'y prendrai. Les circonstances m'inspireront. Ce qui est certain c'est qu'elle adore M. de Salverne, n'est-ce pas?

— Oh! oui, répondit Palmyre, car si tu en avais douté auparavant, tu aurais pu en acquérir la certitude rien qu'en la voyant et en l'entendant lorsqu'elle est revenue ici après le duel.

Et Palmyre raconta ce qui s'était passé.

Sous le prétexte de l'intérêt qu'elle portait à Miette, elle était montée la voir, chez Mme Davoul, dès qu'elle revint de Ville-d'Avray avec les deux sous-officiers.

Elle fut témoin de l'émotion de la jeune fille et elle comprit quel immense amour elle avait encore pour celui à qui elle avait donné son âme sans esprit de retour.

Elle avait compris ce que Miette souffrait de l'éloignement d'Adrien de Salverne.

C'est ce que Bertin avait constaté lui-même.

Il avait écouté le récit fait par Palmyre et ce qu'elle disait l'avait confirmé davantage dans son opinion et dans la résolution secrète qu'il avait prise.

Tandis qu'elle parlait, il mûrissait son plan, il le façonnait, il le perfectionnait en artiste qui a souci du succès de son œuvre, en stratégiste qui compte sur une victoire certaine, qui ne laisse aucune prise au hasard et qui prend les dispositions les plus minutieuses pour s'assurer le triomphe.

Alors, après un court silence occupé par ses méditations, Bertin dit :

— Maintenant, écoute-moi bien; le succès dépendra certainement autant de toi que de moi.

— Tu sais que tu peux compter sur moi, répondit Palmyre; ta fortune est la mienne.

— Nous allons avoir à nous diviser la besogne, car je ne puis être, à la fois, ici et là-bas.

— Là-bas?... auprès de José?

— Sans doute. Seul, j'ai peur aujourd'hui que, poussé par le dépit, par la haine qu'il a vouée au commandant de Salverne, il ne commette quelque irréparable bêtise.

— Tu as raison, approuva Palmyre.

— La haine et surtout l'orgueil froissé, chez un sot et un fat de son espèce, sont de mauvais conseillers. Je crains qu'il ne se livre à quelque

acte irréfléchi, qu'il ne parle de ce qui s'est passé entre Mlle d'Azergues et lui... ne serait-ce que par vantardise.

— Oh! il en est bien capable!

— Et c'est ce qu'il faut que j'empêche à tout prix, aussi bien dans son intérêt que dans le nôtre.

— Alors, tu vas retourner auprès de lui?

— Oui, répondit l'ancien policier; il faut que je sois là, pour le tenir, pour le conseiller, pour le diriger, pour lui faire faire ce que je veux en vue du plan que j'ai combiné.

— Et moi, dit Palmyre, je resterai ici afin d'être auprès de Mlle Verneuil?

— C'est cela, tu m'as très bien compris. Selon les circonstances, je te dirai ce qu'il faudra faire. Nous aurons nos rendez-vous au parc Monceau, c'est-à-dire tout près d'ici, car je ne pourrai pas venir toutes les fois que cela sera nécessaire.

— Tu n'auras qu'à me prévenir, répondit la fille de la mère Putot, je viendrai où tu me diras.

— N'importe quel signe que tu remarqueras, dit Bertin, sera un appel; sois attentive à tout.

— Bien, et l'endroit?

— Près des ruines du petit lac, dans le parc Monceau.

— C'est entendu.

— Ici, entretiens soigneusement Mlle Miette dans les meilleures dispositions à ton égard. Montre-lui le plus grand intérêt, la plus sincère compassion... Parle-lui souvent, mais discrètement et habilement, par exemple, de M. de Salverne.

— Sois tranquille, dit Palmyre avec un sourire, une femme est forte en ces choses-là.

— Il faut qu'elle ne s'en détache pas et qu'elle soit prête à faire ce que je voudrai lorsque le jour sera venu.

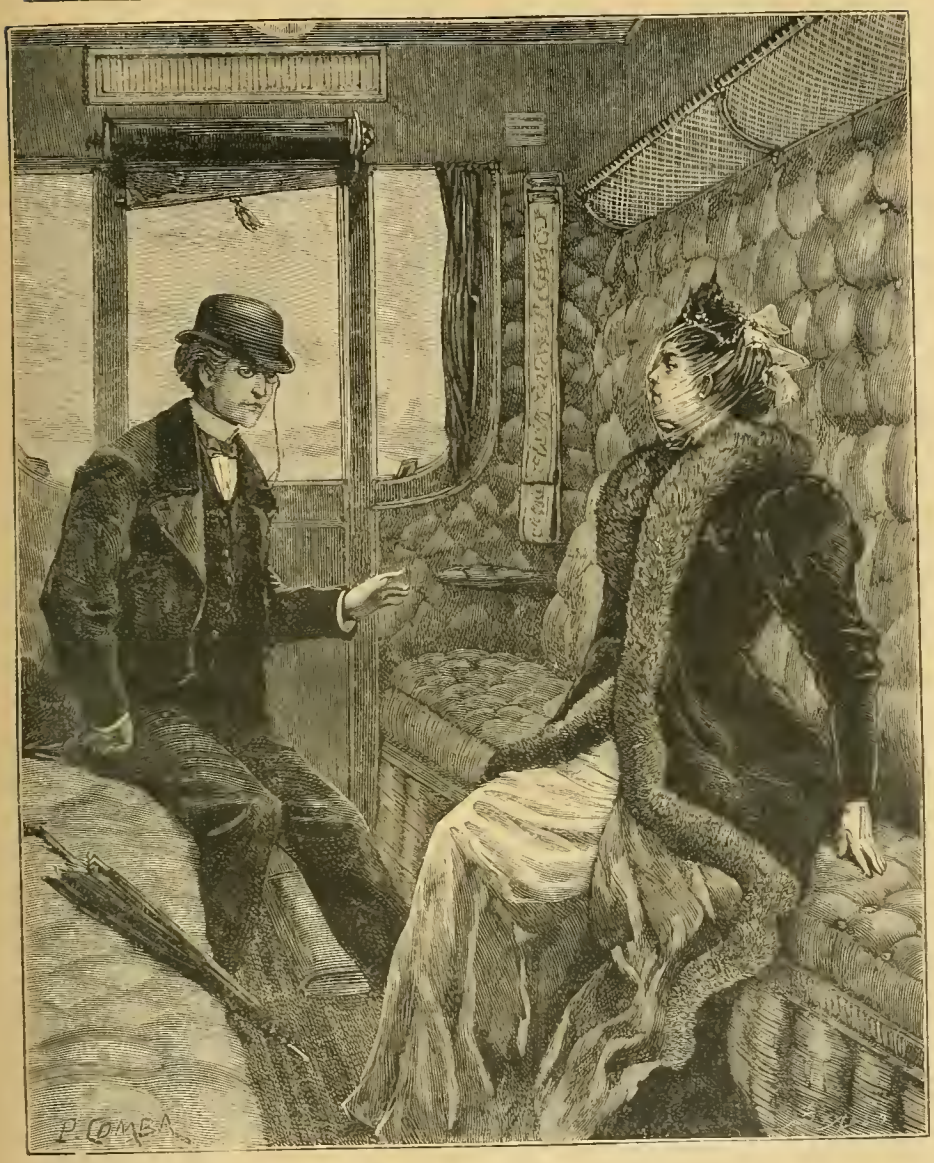
— Bien, j'ai compris.

— Tu expliqueras que je voyage assez souvent pour mes assurances, pour des sinistres à régler, pour des expertises à faire...

— Ne t'inquiète de rien, ton absence paraîtra naturelle, et ton retour également.

Bertin partit.

Il revint à l'hôtel de la rue de Courcelles, où il avait eu soin de laisser présager son prochain retour.



Le trouble de Jane était immense. (P. 1200.)

Il était inquiet, disait-il, sur la santé de son fils, et il avait abrégé son voyage.

En effet, le pseudo M. de Lizieux eut de longs entretiens avec le docteur qui soignait le blessé.

Il jouait à merveille son rôle de père et il tenait à être fixé sur la guérison de José.

Il fallait que le fils de Carmen fût valide, complètement rétabli, lorsque le moment de le faire agir serait venu.

Mais le docteur ne pouvait répondre de rien.

La fièvre persistait.

José avait même été en proie à un violent délire.

Maintenant, le docteur redoutait des complications cérébrales.

Il ne quittait presque pas l'hôtel, car il savait qu'il pouvait compter sur la générosité de son client, et il négligeait un peu ses autres malades, auxquels il ne faisait que des visites hâtées, pour donner tous ses soins à José de Lizieux.

Cet état préoccupait sérieusement l'ancien agent de la Sûreté générale.

Il n'était pas homme cependant à s'arrêter, et en attendant la guérison du jeune homme, il allait accomplir la première partie du plan qu'il avait arrêté.

Il allait faire la première tentative pour arriver au but qu'il poursuivait et auquel il renonçait moins que jamais.

N'avait-il pas, en somme, tous les atouts dans les mains, malgré la folle passion dont Luce d'Azergues s'était éprise pour le commandant de Salverne.

Ne la tiendrait-il pas elle-même, s'il le fallait, comme il tenait sa mère, la duchesse d'Azergues, par les armes qu'il avait conservées contre elle?

— A la mère d'abord! se dit avec résolution le maître-chanteur. La fille viendra ensuite.

CHAPITRE CXLVII

LE CHATEAU DE CHAMPTOCÉ

Jane était excessivement préoccupée par les préparatifs du mariage de sa fille.

Non seulement elle tenait à tout ordonner et à tout surveiller par elle-même, le trousseau et les toilettes, mais elle avait voulu présider aux travaux qui étaient faits au château de Champtocé, sous la direction de l'architecte que Claudius y avait envoyé.

Elle avait étudié les plans, examiné les maquettes des décorations qui seraient exécutées, indiqué elle-même les aménagements nouveaux, les restaurations, les embellissements, pour que le vieux et splendide manoir fût merveilleusement transformé.

De fréquentes nouvelles lui étaient envoyées par Félicien Durieu, qui

était toujours l'intendant du château, pour la tenir au courant de l'état des travaux.

L'architecte, après chaque nouveau voyage à Champtocé, venait la voir en son hôtel de la rue de Grenelle pour lui rendre compte de la situation.

Tout serait prêt sous peu de jours, lui avait-il assuré récemment.

Les peintres, les décorateurs et les tapissiers achevaient en ce moment la partie qui leur avait été confiée, et bientôt les meubles nouveaux, commandés chez les premiers ébénistes du faubourg Saint-Antoine, déjà arrivés en gare d'Angers, allaient pouvoir être installés.

Enfin, tout fut prêt exactement.

A sa dernière visite, l'architecte annonça que l'installation touchait à sa fin, et, quand elle le voudrait, la duchesse d'Azergues pourrait se rendre à Champtocé pour visiter le château, devenu absolument méconnaissable.

Alors la duchesse d'Azergues voulut aller juger elle-même de la transformation accomplie, et en même temps faire connaître à Adrien de Salverne le château de Champtocé, où il n'était jamais allé.

Elle partit avec lui.

Félicien Durieu avait envoyé une voiture les attendre à la gare.

Jane elle-même fut saisie, à la vue des merveilles qui avaient été opérées.

Au lieu du vieux parc qu'elle connaissait autrefois, elle retrouvait, tout autour du château, un coquet jardin où, dans les parterres bien dessinés, les plantes les plus rares se groupaient symétriquement et formaient de riches corbeilles.

La grande allée d'arbres séculaires qui, de la terrasse, descendait jusqu'à la grille donnant sur le fleuve, était encadrée à ravir par un jardin profond, tracé dans la forme dite « pittoresque », tandis que, sur le devant de l'édifice, les parterres et les plates-bandes, symétriquement dessinées dans le genre « français », reposaient la vue et ressortaient admirablement, devant le rideau d'épaisse verdure que formaient les hautes futaies du parc.

La grande grille d'entrée était un chef-d'œuvre de la serrurerie moderne.

Au fronton du château, de gracieux entrelacements encadraient le double écusson des armes réunies de ses nouveaux propriétaires; sa face blanche était légèrement teintée de rose, sur le fond sombre des arbres. De loin, on eût dit une tache de lait tombée sur une immense nappe

d'émeraude; dans la forme des tourelles et de leurs toitures, le style Renaissance s'accentuait dans toute sa pureté.

Le perron monumental donnant accès dans l'immense vestibule, avait été respecté, car il était seul, avec son double escalier, une merveille d'architecture; mais il avait été décoré de quelques statues et de superbes vases de bronze, dans lesquels des plantes grasses étalaient leurs feuillages épais, dentelés d'aspérités bizarres.

A l'intérieur, au fond du hall, sous un dôme vitré, véritable chef-d'œuvre de hyalurgie, l'escalier somptueux, à double évolution, aux volutes de jaspe et aux marches de marbre, sur lesquelles jouaient les vives couleurs des vitraux projetées par les rayons du soleil.

Au rez-de-chaussée, le grand salon, précédé par une galerie de tableaux et de sculptures, contenant, sur une double rangée, tout une collection de chefs-d'œuvre.

De l'antiquité, on retrouvait surtout des copies des maîtres de l'Attique, comme un rayon de ce grand jour artistique qui eut l'Égypte pour aurore, et Rome, avant Paris, pour crépuscule. — Presque rien de l'art byzantin; mais, par exemple, des copies de la Renaissance avec Léonard de Vinci et le Primaticio; l'école espagnole avec Murillo; des paysages hollandais, un Van Dyck, quelques Ruysdaël; le XVIII^e^ siècle avec Watteau, aux bergères enrubannées; puis, avec l'Empire et le romantisme, toute la lyre moderne : des Courbet, des Delacroix en leurs études réalistes, à côté des paysages de Corot et des toiles colorées par les pinceaux des maîtres du clair-obscur. — Enfin, toute l'histoire de l'art résumée dans la pureté grecque, la coloration vénitienne, la clarté hollandaise et l'effet merveilleux de l'ombre et des lumières des écoles du XIX^e^ siècle.

Dans le grand salon, on était frappé du premier coup par la somptuosité des lustres et des tentures, que des glaces constellaient dans un resplendissement de cristal. — Les bordures du plafond étaient merveilleuses de dorures. — Des plantes exotiques dressaient leurs palmes autour des consoles de marbre ou dans les angles. — Et la lumière, tombant sur toutes les richesses qui y étaient accumulées, donnait à la vue ce vertige éblouissant du luxe, grandiose sans être tapageur.

Un petit salon, réservé aux réceptions intimes, était mignonnement capitonné de tentures de soie bleue, et s'éclairait du jour d'une large fenêtre que des vitraux en médaillon tamisaient à la base. Dans le fond, une causeuse, et, au-dessus d'elle, un tableau d'Ingres, avec la nudité pure d'une vierge. — Deux grands vases d'onyx, sur une cheminée de marbre dans le style actuel, de chaque côté d'une glace en médaillon au cadre d'ébène à filets d'or richement sculptés.

Partout ailleurs, une élégante simplicité.

La salle à manger avait le plus grand air, avec ses hautes boiseries, ses tentures de lampas et ses lourdes portières. D'un style simple, elle formait, avec les autres pièces, un contraste frappant. Le plafond représentait une chasse vertigineuse, entourant le médaillon d'une lampe richement ciselée. L'artiste qui en avait composé l'ameublement l'avait voulu confortable, et, tout en conservant la sévérité du style Henri II, il avait rembourré invisiblement les cuirs des sièges en noyer sculpté, que surmontaient les armes des d'Azergues mariées à celles de la maison de Salverne.

Tout ce que la richesse et le luxe modernes peut inventer de confortable et de princier, on l'avait accumulé dans la chambre nuptiale.

C'était tout d'abord le lit, réduction d'une de ces larges couches du temps passé, dont la forme est si séduisante : Très bas, ses plinthes de bois noir étaient sculptées richement comme ses panneaux, dont le plus grand se surmontait d'un écusson.

Les rideaux tombaient lourdement sur lui du fronton que soutenaient des colonnes sculptées.

Les tapis faisaient place aux fourrures et, comme descente de lit, on avait mis de magnifiques peaux d'ours, à la blancheur immaculée. Partout ailleurs, c'était un entassement pompeux de richesse.

Voluptueusement embaumé, le boudoir de Luce était tout en entier capitonné de soie. La main de Jane elle-même l'avait préparé pour la recevoir ; car on y sentait ce parfum un peu lourd de la femme du monde qui mêle aux senteurs de l'ambre et du vétyver, ses parfums préférés. Le demi-jour accentuait le mystère de ce nid moelleux de mondaine. On y trouvait au premier abord la suggération de l'amour, et les riches coussins de velours grenat d'une ottomane somptueuse, faisait songer aux flots épars des longs cheveux qui devaient s'y dérouler, ou à la blancheur du corps ravissant qui devait s'y étendre plus tard.

Le moyen âge et le style sévère de l'ancien manoir étaient réfugiés tout entiers dans le cabinet de travail destiné au jeune officier d'état-major. Au mur, au-dessus des bibliothèques, toute une galerie de portraits s'assombrissait dans la sévérité du décor. C'était là la chaîne ancestrale d'une noble famille de preux et tous ces regards figés par l'immobilité ne souriaient que lorsque le soleil, à travers les vitraux, venait les baigner de sa lumière. La table de travail était au milieu de cette vaste pièce. Entre les bibliothèques, des trophées et des panoplies d'armes rares et anciennes, en même temps qu'à certains intervalles, des mannequins d'armures rappelaient que la noblesse des Salverne était surtout une noblesse d'épée, et que sa race était entre toutes une race de vaillants.

* * *

Deux chambres avaient été préparées pour recevoir la duchesse d'Azergues et le fiancé de Luce, car ils devaient passer deux nuits à Champtocé.

Or, le lendemain matin une dépêche arriva, adressée au commandant de Salverne, disant :

Reviens immédiatement. Urgence absolue.

RAYMOND.

Que se passait-il ?

Quel événement nouveau s'était produit qui avait obligé Raymond de Coursades à télégraphier d'une manière aussi pressante ?

Le jeune commandant d'état-major se perdait en conjectures de toute sorte sans pouvoir parvenir à trouver l'explication de cette dépêche.

La duchesse, à qui il en fit part, ne savait pas davantage ce que cela voulait dire.

Adrien avait hâte de savoir, il voulut retourner aussitôt à Paris et Jane elle-même le lui conseilla.

Elle ne pouvait repartir elle-même immédiatement, car elle avait encore bien des dispositions à prendre avec l'intendant de Champtocé, afin que tout fût prêt pour recevoir les nouveaux époux.

Le mariage approchait.

Elle repartirait le lendemain matin par le premier train, car elle voulait être arrivée à Paris d'assez bonne heure pour surveiller les préparatifs de la soirée de contrat qui avait lieu le jour même.

Mais, lorsqu'Adrien de Salverne l'eut quittée, Jane sentit en elle un inexpliquable pressentiment.

Un malheur inévitable et mystérieux semblait planer au-dessus d'elle.

Elle se demandait à quoi pouvaient bien tenir ces appréhensions qui l'envahissaient et, en regardant autour d'elle, elle trouva le souvenir de cette femme qui l'avait tant fait souffrir, le souvenir de Mlle de La Possonnière, sa tante.

Mais non, ce ne pouvait être sa présence à Champtocé, dans ce château où s'était écoulée son enfance, où elle avait aimé pour la première fois, dans ce château tellement transformé aujourd'hui qu'il ne ressemblait en rien à celui qu'elle avait connu ; ce ne pouvaient être non plus les lointains et douloureux souvenirs qu'involontairement elle évoquait qui la plongeait dans cet état.

Elle avait hâte de partir, maintenant qu'elle était seule, hâte de revenir à Paris, au milieu des siens, auprès de son mari qu'elle chérissait si tendrement, auprès de sa fille, rayonnante et heureuse du bonheur qu'elle

lui préparait, auprès de sa fille qu'elle adorait en mère tellement aveuglée par son amour qu'elle ne voyait rien de ses défauts.

La nuit que Jane passa encore à Champtocé ne la remit pas de ses inquiétudes.

Elle se leva le front chargé, le cœur étreint, et aussitôt elle se prépara à partir.

Elle arriva à la gare d'Angers, où le chef de gare qui la connaissait la fit monter et l'installa dans un compartiment où elle se trouva seule, et le train partit.

Alors, la duchesse d'Azergues commença à retrouver le calme de l'esprit.

Il lui semblait qu'elle laissait loin derrière elle les pénibles angoisses qui l'avaient assiégée.

Elle ne songeait plus qu'à la fête qui se préparait à Paris, qu'à cette soirée de contrat qui devait être si brillante, pour laquelle Claudius avait lancé de nombreuses invitations.

Le train qu'elle avait pris, le rapide, traversait les sites et les paysages que Jane reconnaissait, et il n'avait pas pris encore sa vitesse normale, car il devait s'arrêter à deux stations assez proches, à Écouflant d'abord, puis à Étriché-Châteauneuf, avant de s'élancer à toute vapeur sur Sablé et ensuite sur Le Mans, pour arriver à Paris en six heures.

Seize minutes après le départ, on stoppait devant la première station où l'on s'arrête à peine une minute.

Au moment où le chef de gare, son sifflet déjà aux lèvres, s'apprêtait à donner le signal du départ, un voyageur sortit en courant de la salle d'attente, s'élança sur le quai et se dirigea sans hésitation vers le compartiment dans lequel se trouvait la duchesse d'Azergues.

Il ouvrit la portière, entra, et aussitôt, — en même temps qu'un homme d'équipe la refermait, — un coup de sifflet se fit entendre et le train s'ébranla.

Jane, qui avait tressailli à cette soudaine irruption, fut tirée brusquement de sa douce rêverie.

A demi allongée sur la banquette capitonnée, elle se releva vivement.

Elle venait de reconnaître M. de Lizieux.

L'émotion, qui s'empara instantanément de la duchesse, se lisait sur son visage.

Ses regards étaient effarés.

Son visage devenait presque livide.

CHAPITRE CXLVIII

LE CHANTAGE EN WAGON

— Ne craignez rien de moi, madame, dit aussitôt le faux gentilhomme qui voulut, avant tout, la rassurer. Je n'ai gardé le souvenir lointain des sentiments que j'ai osé vous exprimer autrefois que comme un culte mystérieux enfermé au plus profond de mon cœur.

Le trouble de Jane était immense.

En la rencontre de ce personnage qu'elle exécrait, elle trouvait la justification des angoisses qui l'avaient obsédée si longtemps.

La menace qu'elle sentait sur elle venait certainement de lui.

La duchesse s'était reculée dans l'angle du compartiment.

— J'avais besoin, reprit M. de Lizieux, d'avoir un grave entretien avec vous et j'ai cherché à me le ménager sans vous compromettre. J'ai su que vous étiez à Champtocé, j'ai attendu votre départ, j'ai éloigné M. le commandant de Salverne qui vous accompagnait par une dépêche à laquelle j'étais sûr qu'il obéirait, car je voulais vous voir seule ; j'ai prévenu le chef de gare d'Angers de votre désir d'avoir un compartiment dans lequel ne se trouveraient pas d'autres voyageurs, et j'ai attendu à Écouflant le passage du train dans lequel vous vous trouvez.

Jane était encore plus épouvantée en entendant le cynique langage du misérable lui exposant froidement le piège dans lequel elle était tombée.

Elle se sentait à la merci de cet homme qui, déjà, avait agi avec violence envers elle et elle comprenait qu'il était capable de tout.

Mais le maître-chanteur tenait essentiellement à dissiper cette épouvante, car il voulait que la mère de Luce fût en possession de tout son calme pour écouter et pour comprendre ce qu'il avait à lui dire.

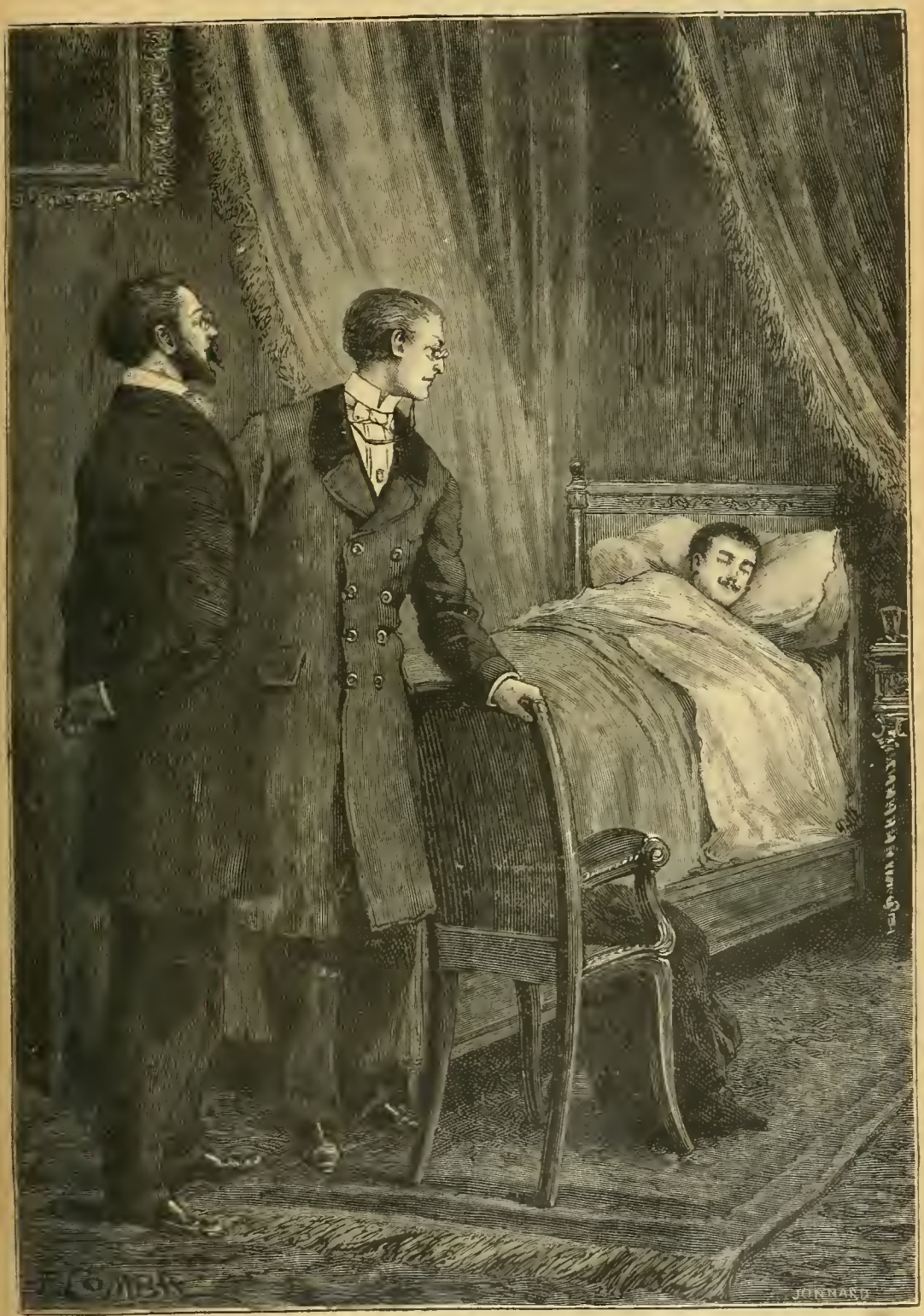
— Ne croyez pas, déclara-t-il, que toutes ces précautions ont été prises pour que je puisse vous renouveler l'expression de l'amour insensé que vous aviez éveillé en moi et dont je n'ai pu me défendre. Non ; le temps a passé et avec lui le calme s'est étendu sur moi, malgré les aspirations de mon âme. Ce que j'ai à vous dire ne me concerne pas ; c'est de votre fille, de M^lle^ Luce que je veux vous parler... C'est un père qui s'adresse à une mère !...

Et, sur un autre ton, pathétique, bien joué :

— Mon fils, dit-il, aime M^lle^ Luce.

Alors, Jane se reprit un peu.

— Le duc d'Azergues, prononça-t-elle lentement, a répondu à la demande que vous lui avez adressée, monsieur.



Il trouva le médecin qui venait d'arriver depuis quelques instants. (P. 1208.)

— Il a répondu, riposta l'ancien maître de timonerie, par un refus.

— Parce que notre fille avait déjà fait un choix, parce qu'elle était aimée par M. de Salverne...

— Je le sais. J'ai voulu vous voir, madame, avant que ce mariage soit célébré, avant même que le contrat soit signé, pour qu'il soit temps encore de l'ajourner, ce que vous ferez lorsque vous saurez ce que j'ai à vous dire.

— Ce mariage a été décidé par ma fille elle-même, répondit la duchesse, car nous n'avons eu qu'à approuver le choix de son cœur et la flatteuse recherche dont elle était l'objet de la part d'un homme qui a, à juste titre, toute notre sympathie et toute notre estime.

— Soit. Je conviens que M. de Salverne, bien que sans aucune fortune, est un parti dont vous êtes fière, car il porte un nom déjà illustre et il est appelé à une destinée brillante.

— Il aime notre fille.

— Mon fils l'aime aussi, madame, et il l'a aimée le premier, car depuis longtemps il avait remarqué Mlle Luce; depuis longtemps il avait jeté les yeux sur elle, attiré par sa grâce irrésistible... Il s'est mis à l'aimer secrètement d'abord, car j'étais le seul confident de son cœur; il a aimé Mlle d'Azergues lorsqu'aucune demande n'avait encore été adressée, lorsqu'aucune promesse n'avait encore été faite.

— Enfin, monsieur, dit Jane, il n'a pas dépendu de nous...C'est notre fille elle-même qui a choisi...

— Mais une mère a toujours une voix écoutée, objecta M. de Lizieux, vous le savez bien, vous qui avez obéi à Mlle de La Possonnière qui vous tenait lieu de mère et qui vous a fait épouser un autre que celui que votre cœur avait choisi.

Le misérable attendit un moment et comme Jane, douloureusement impressionnée par l'évocation de ce souvenir ne répondait pas, il ajouta :

— Il y avait pourtant un lien sacré entre M. des Roselles et vous, des enfants qui étaient nés de votre amour, et ce lien, par obéissance, vous l'avez brisé... Pourquoi donc Mlle Luce, si vous le vouliez, ne renoncerait-elle pas à ce mariage?... Sera-t-elle mieux aimée par M. de Salverne que par mon fils? Je ne le crois pas, car mon fils s'est épris pour elle d'une tendre passion que le refus qu'il a essuyé n'a fait qu'exaspérer. Vous avez vu à quelle extrémité, à quelle violence il a été poussé, puisque, à la vue de M. de Salverne, en qui il voyait un rival naturellement abhorré, il n'a pas été maître de la colère que la jalousie lui inspirait. N'est-ce pas là une incontestable preuve de son amour?

Alors la duchesse, voyant qu'il s'arrêtait pour la laisser répondre, lui dit :

— Il ne m'appartient, monsieur, de juger ces choses-là. Ma fille aime M. de Salverne, c'est tout ce que je sais.

— Eh bien! madame, si votre fille vous aime aussi, elle renoncera à cet amour, déclara le maître-chanteur d'une voix ferme, car si elle n'y renonçait pas, c'est votre perte dont elle-même prononcerait l'arrêt.

Ah! oui, poursuivit le sinistre gredin en voyant l'effarement et les angoisses qui se lisaient déjà sur le visage bouleversé de sa victime, ne croyez pas que j'hésiterai aujourd'hui!... La démarche que j'ai tentée auprès de vous, cette entrevue que j'ai calculée sans qu'il vous soit possible de vous y soustraire vous prouvent l'énergie de ma détermination. C'est qu'il ne s'agit plus de moi aujourd'hui : il s'agit de mon fils dont le bonheur m'est plus cher que tout, aussi cher que peut être pour vous celui que vous désirez à votre fille. Je sais que, s'il n'épouse pas Mlle d'Azergues, qui est désormais indispensable à son existence, sa vie sera brisée, il mourra,... et moi, son père, je veux qu'il vive!... C'est moi qui lui ai promis qu'il aurait celle qu'il aime, et il faudra bien que vous consentiez à la lui donner.

— Quelles que soient vos menaces, dit Jane en essayant de ranimer sa voix, je place au-dessus le bonheur de ma fille... Jamais je ne la contraindrai à renoncer à ce mariage.

— Jamais?

— Non, jamais!

— Même si je devais instruire M. de Salverne du passé de celle dont il va épouser la fille?

La malheureuse blêmit.

— A lui!... fit-elle avec épouvante.

— Oui, madame, à lui-même, répondit Bertin qui constatait avec joie l'effet produit par son horrible menace... A lui, car aujourd'hui que ce n'est plus de moi qu'il s'agit, c'est de mon fils, c'est de son bonheur, et croyez que pour lui je ne reculerai devant rien. C'est à M. de Salverne lui-même que je ferai savoir ce que vaut l'honneur dans la famille où il doit entrer!...

— Monsieur...

— Et, s'il n'en croit pas les faits que je lui exposerai, il pourra se renseigner auprès de M. Léon des Roselles qu'il connaît fort bien, qui l'a reçu plusieurs fois à sa villa de Cormeilles-en-Parisis... Il n'aura qu'à juger sur son visage de l'effet produit, car M. des Roselles est un loyal gentilhomme qui ne connaît pas l'art de mentir, et qui avouera la vérité.

Le maître-chanteur prit un temps pour jouir de la vue de sa victime atterrée.

Puis il reprit :

— Croyez-vous qu'alors ce mariage ne sera pas rompu?... Il le sera avec éclat, avec scandale, avec la divulgation de ce secret qui brisera votre famille tout entière!... et c'est vous qui l'aurez voulu!

— Vous feriez cela?... dit Jane d'une voix étranglée par une indicible épouvante.

— Pour assurer le bonheur de mon fils, répondit le prétendu père de José de Lizieux, oui, je vous jure que je le ferai... Et dès demain, si vous n'avez pas trouvé avant ce soir un moyen pour ajourner cette soirée de contrat; avant la fin de votre fête, M. de Salverne aura reçu les lettres de M. des Roselles, ces lettres oubliées dans le coffret...

— Ces lettres!...

— Oui, madame, ces lettres elles-mêmes, répondit le misérable avec un rictus diabolique, car je n'ai pas été assez naïf pour les détruire comme vous l'avez cru... Ce sont des copies que j'ai brûlées devant vos yeux; les originaux existent et, pour vous le prouver, voici l'une de ces lettres!

Il sortit, en disant cela, une feuille jaunie de sa poche de côté et la présenta à la duchesse.

Jane jeta des yeux effarés sur le papier et un tremblement convulsif agitait sa main qui s'avançait pour le saisir.

Le sinistre gredin jouissait des épouvantables angoisses de l'infortunée.

Il vit son visage qui se décomposait dans les affres de la douleur et ses mains suppliantes se tendre vers lui.

— Vous ne ferez pas cela!... balbutia Jane éperdue. Ce serait injuste, barbare, monstrueux de faire expier à la fille innocente la faute de sa mère,... car c'est elle que vous atteindrez en me frappant!...

— Je le ferai pourtant! déclara Bertin.

— Non, vous aurez pitié!... Ce n'est pas moi que je défends, monsieur, c'est ma fille!... C'est pour elle que je vous implore!

— Et moi, madame, c'est pour mon fils que j'agis.

— Il m'est impossible de briser le cœur de cette enfant!...

— Moi, je ne puis me résoudre à voir le mien malheureux pour le restant de sa vie.

— C'est moi seule qui ai été coupable, reprit Jane avec un nouvel effort, rougissante et confuse sous l'humiliation et la honte qui l'accablaient. Frappez-moi, si vous voulez... Perdez-moi, mais épargnez-la, elle, je vous en conjure... Demandez-moi ce que vous voudrez,... n'importe

quel sacrifice, il me semblera encore petit à côté du bonheur de ma fille!...

— Je vous ai dit ce que je voulais. Je veux que mon fils épouse celle qu'il aime!... Je veux qu'il vive, entendez-vous!

— Mon Dieu!... gémit la malheureuse avec désespoir et avec l'intonation d'une prière.

Son accent était si déchirant, qu'on aurait dit qu'elle appelait le ciel à son aide.

Bertin n'était pas ému par cette immense et légitime douleur.

Il la contemplait froidement, cyniquement.

Il jouissait en quelque sorte du mal qu'il lui faisait, comme si le spectable de sa torture le vengeait de ne pas posséder l'amour de cette femme qu'il avait eue un instant à lui, inerte, inconsciente, pour laquelle il s'était senti saisi un jour d'une infernale passion.

Le misérable reprit :

— Oui, mon fils aime Mlle d'Azergues!... Il en est follement épris!... Il l'adore comme un fou!...

N'en avez-vous pas eu la preuve par ce duel?... n'avez-vous pas compris que c'est le dépit de voir celle qu'il aime, prête à devenir la femme d'un autre, qui l'a poussé à bout?... N'avez-vous pas senti la jalousie affreuse qui le dévore sous cette provocation qu'il a adressée à M. de Salverne?...

Il aime votre fille, et s'il ne pouvait pas l'épouser, s'il la voyait à un autre, il mourrait, il deviendrait fou... que sais-je?...

Ce malheur, je veux le conjurer.

Je suis père, madame, et pour mon fils je suis prêt à tout!... oui, à tout! entendez-vous?

Ce mariage, je ne veux pas qu'il se fasse, et il ne se fera pas, je vous le jure!

Je vous anéantirais tous plutôt sous la honte, sous le scandale, dans un déshonneur auquel vous ne survivrez pas, j'en suis bien sûr.

Jane, livide, était atterrée.

— Mais comment voulez-vous que je parvienne à arracher cet amour de son cœur?... dit-elle presque sans voix. Sous quel prétexte puis-je la faire renoncer aujourd'hui à ce mariage qui est le plus cher de ses vœux?

— Il vous est facile de faire éloigner M. de Salverne si vous le voulez, répondit l'ancien policier en renfermant la lettre qu'il venait de plier.

— L'éloigner?

— M. de Salverne est officier. Vous pouvez obtenir qu'il soit envoyé immédiatement en mission quelque part, au loin, à l'étranger, car M. le

duc d'Azergues a des amis partout, même au Ministère et au sein du Gouvernement.

— Mon mari! fit Jane avec terreur. Il faut donc que je lui explique...

— Que m'importe !

— Il faut que je lui donne une raison.

— Agissez par vous-même, madame, vous le pouvez également. Le général d'Yrvoix fera tout ce que vous désirerez...

— Non, non, c'est impossible!

— Eh bien! alors, je ferai ce que je vous ai dit.

— Vous ne ferez pas cela!...

— M. de Salverne recevra ce soir même les lettres de M. des Roselles, je vous le promets.

Jane allait supplier encore, implorer de nouveau, lorsque le train s'arrêta subitement en gare d'Étriché.

— A ce soir, madame, dit le maître-chanteur.

Et, ouvrant la portière du compartiment, il disparut.

***

— Mon Dieu! s'écria la malheureuse, envahie par un épouvantable désespoir, il faut donc que toute ma vie ne soit qu'une cruelle expiation de cette faute!... Pourtant, est-ce moi qui ai été la coupable?... N'ai-je pas tout fait pour réparer ce fol égarement de mon cœur?... N'ai-je pas voulu, même par la mort, me soustraire à l'odieuse comédie que l'on m'a contrainte à jouer?...

Le train roulait de nouveau avec sa vitesse normale, rapprochant Jane à chaque instant de Paris où tantôt elle aspirait si vivement à être rendue.

Maintenant l'approche l'épouvantait.

Chaque moment la précipitait vers l'abîme qui venait de s'entr'ouvrir.

Elle aurait voulu demeurer là, toujours, en un éternel arrêt du temps, en un anéantissement complet de toutes choses.

Elle songeait aux menaces qu'elle venait d'entendre.

Cet homme, ce misérable ferait ce qu'il avait dit : elle le sentait bien.

Il se vengerait de ses dédains et de ses refus d'autrefois, car il devait la détester aujourd'hui.

Que deviendrait-elle?

Que se passerait-il?

Alors, un rayon d'espérance, une lueur passa dans son intelligence bouleversée.

Elle songea à Adrien.

C'est à lui que M. de Lizieux enverrait les lettres de Léon des Roselles.

Peut-être tout ne serait pas perdu.

Elle verrait Adrien, elle lui confesserait tout, elle lui avouerait la vérité.

La honte l'accablerait devant lui, mais peut-être aurait-il pitié d'elle quand il saurait tout ce qu'elle avait souffert.

Cette pensée rendit quelques forces à la malheureuse duchesse et, jusqu'au terme de son voyage, elle caressa cet espoir.

C'était le seul salut qu'elle avait à attendre.

Lentement, Jane s'habitua à cette pensée et le calme revint peu à peu en elle, extérieurement du moins, car elle ne put parvenir à dissiper complètement les cruelles angoisses de son âme.

Elle se regarda dans sa petite glace de poche et elle constata que son visage portait à peine les traces des souffrances qu'elle venait d'endurer.

Elle se tranquillisa.

CHAPITRE CXLIX

LE COFFRET

En arrivant à la gare Montparnasse, où le train stoppa à quatre heures vingt et une minutes, — à l'heure réglementaire, — la duchesse d'Azergues n'aperçut pas M. de Lizieux qui, descendu d'un autre compartiment, la suivit.

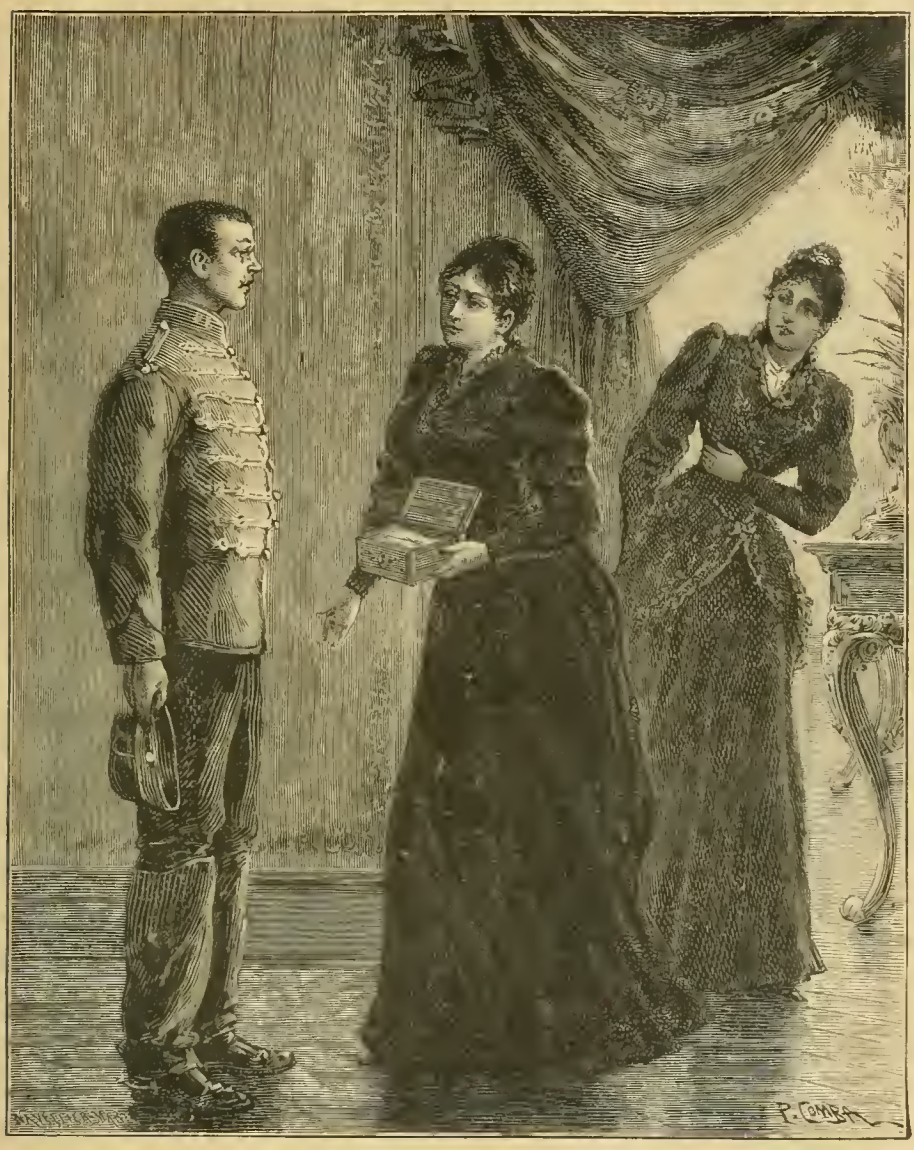
Elle monta dans sa voiture qui l'attendait dans la cour de la gare, tandis que le maître-chanteur prenait un fiacre pour se faire conduire à la rue de Courcelles.

Arrivé chez lui, M. de Lizieux se rendit auprès de José pour avoir de ses nouvelles.

Il trouva le médecin qui venait d'arriver depuis quelques instants.

L'état du blessé s'était notablement amélioré, depuis la veille. La fièvre avait cédé aux potions administrées pour la combattre.

José était encore très faible, mais le docteur assurait qu'il était maintenant hors de danger et que la convalescence n'était plus qu'une affaire de quelques jours.



Et, arrachant la clef elle ouvrit la boîte et montra le contenu à Jean Renaud. (P. 1216.

Avant la fin de la semaine prochaine, il serait certainement sur pied.

La blessure était en bonne voie de guérison, toute inflammation ayant disparu, grâce aux applications antiseptiques qui avaient été faites, et la cicatrisation ne pouvait tarder à commencer.

Le docteur disait même que désormais il n'avait plus besoin de venir qu'une seule fois par jour, et encore ses visites ne seraient que de pure

forme, car avant quarante-huit heures son malade aurait repris assez de forces pour pouvoir se lever.

Ces nouvelles enchantèrent le pseudo Georges de Lizieux, et il s'enferma jusqu'au soir dans son cabinet, afin de se livrer à un travail qui, disait-il, était très important.

Sur une table se trouvait une « Yost », une machine à écrire admirable, un de ces merveilleux instruments dont l'invention américaine a doté le travail.

M. de Lizieux souleva le couvercle de la machine et fit glisser une feuille de papier blanc sous le cylindre de caoutchouc, autour duquel elle devait s'enrouler, à chaque ligne de caractères qu'elle recevrait.

Ceux qui ont inventé ces appareils d'écriture n'ont songé, sans doute, qu'à la simplification et à la rapidité qu'ils apporteraient à ceux qui ont de nombreuses pages à écrire; ils n'ont pas pensé que leurs machines deviendraient un jour, entre les mains de misérables comme le propriétaire de l'hôtel de la rue de Courcelles, les complices d'un écrit anonyme.

Les caractères de la machine à écrire, absolument pareils à ceux de la typographie, ne trahissent pas l'auteur de la copie exécutée.

Avec elle, il n'est pas nécessaire de déguiser la forme de son écriture, ni de recourir à des procédés d'une application lente et difficile.

Il n'y a qu'à frapper les touches : les caractères apparaissent, et la main qui les trace demeure invisible.

M. de Lizieux rédigeait une histoire complète des amours de Jane de Champtocé et de Léon des Roselles.

Il avait sous les yeux les lettres de l'officier de marine soigneusement classées par ordre, et elles venaient, au fur et à mesure des événements dont il faisait le récit, appuyer le texte de leur témoignage irrécusable.

Il écrivait comme si c'était Jane elle-même qui faisait le récit de son amour.

Il n'oubliait aucun détail, depuis le jour où les deux amants se rencontrèrent à Paris, chez Mlle Mercier, pendant le séjour que fit Jane chez son amie, Diane de la Faloise, jusqu'au jour où elle épousa le duc d'Azergues.

Mais, dans ce récit, rien de ce que la malheureuse avait souffert, rien de cette lutte terrible qu'elle avait soutenue contre l'implacable tyrannie de sa tante, rien des efforts qu'elle avait faits désespérément, pour se soustraire à l'infamie qu'on lui avait fait commettre.

Le travail fut long.

Le maître-chanteur avait rempli huit grandes pages d'une écriture fine et serrée.

Lorsqu'il eut achevé, il les relut lentement.

Puis il les plia; il prit le coffret qu'il avait conservé, et dans lequel les lettres de Léon des Roselles étaient demeurées jusqu'à ce jour, il les y replaça, et au-dessus il posa les feuilles qu'il venait d'écrire.

Il ferma le coffret, en retira la clef, y attacha une petite faveur bleue et la fixa ainsi à la poignée de cuivre qui surmontait le couvercle.

Le coffret fut enfin enveloppé dans une feuille de papier de soie, recouvert encore d'une feuille de couleur, et ficelé au moyen d'un cordon rose, absolument empaqueté comme s'il sortait des mains du marchand qui l'avait vendu.

Cela fait, le misérable enferma le paquet dans un tiroir de sa table et il sortit.

M. de Lizieux n'employait pas sa voiture, lorsqu'il avait à faire des courses que ses gens ne devaient pas connaître : il prit un fiacre.

Il se fit conduire à l'esplanade des Invalides, dit au cocher de l'attendre et s'engagea dans la rue de Grenelle.

Il voulait voir si les préparatifs de la fête qui devait avoir lieu le soir, chez le duc d'Azergues, continuaient à être poussés, car il pensait que Jane, épouvantée par ses menaces, aurait peut-être réussi à faire contremander la soirée.

Tout annonçait, au contraire, cette fête.

Par la porte cochère largement ouverte, on voyait le perron de l'hôtel garni de superbes vases de plantes vertes, un tapis descendre sur les marches jusqu'au sable de la cour, des tentures de velours, aux couleurs d'Azergues, encadrant la porte au-dessous de la marquise de verre.

A l'intérieur, il voyait les gens affairés, allant et venant, pressés, occupés, transportant des bronzes, des statues, des objets d'art, des poteries pleines de fleurs.

Des fournisseurs arrivaient avec leurs voitures et apportaient de nombreux paquets.

Puis, on alluma les lustres dans le grand vestibule et les candélabres à gaz de la cour.

La soirée de contrat devait donc avoir lieu.

Alors Bertin s'éloigna.

Un sourire diabolique crispait son visage.

Il était résolu : il ferait ce qu'il avait dit.

Il reprit son fiacre et se fit reconduire à la rue de Courcelles.

Après son dîner, le maître-chanteur se rendit auprès de José, qu'il trouva encore mieux que quelques heures auparavant.

Il ne lui dit pas un mot de ce qui se passait, car il tenait à ce que le jeune homme ne sut rien encore, et il avait eu soin, pour cela, de recommander qu'aucun journal ne lui fut remis.

Puis il prit le coffret, et de nouveau il sortit.

Un second fiacre le conduisit au domicile d'Adrien de Salverne.

Selon les calculs que Bertin avait faits, le jeune commandant d'état-major devait déjà être rendu chez le duc d'Azergues.

Chez lui, par conséquent, il ne trouverait que son ordonnance qui ne le connaissait pas, et à qui il pouvait, en conséquence, s'adresser sans risquer de faire connaître l'auteur de l'envoi qu'il allait faire.

L'habile gredin avait calculé juste.

Jean Renaud était seul chez le commandant de Salverne.

M. de Lizieux se présenta.

Il apprit que le fiancé de Luce était parti.

— J'arrive trop tard, dit-il en présentant le coffret enveloppé. J'aurais voulu remettre ce cadeau ce soir même à M. de Salverne, pour qu'il puisse le joindre à ceux de la corbeille de noces.

— Je puis, si vous le désirez, dit le cavalier, porter tout de suite ceci à mon commandant.

— Oui, en effet, répondit M. de Lizieux, comme s'il paraissait enchanté de la proposition qui lui était faite. Si vous voulez bien vous charger de cette commission, vous m'obligerez infiniment.

— Très volontiers, monsieur.

— Seulement, vous voudrez bien remettre ceci à M. le commandant de Salverne lui-même. Il saura, rien qu'à la vue de cet objet, à qui il est destiné, et il comprendra quel est l'ami qui lui fait ce présent.

— Ce sera fait ainsi, vous pouvez y compter, monsieur, dit Jean Renaud.

— A lui-même, n'est-ce pas? insista l'ancien maître de timonerie.

— A lui-même.

***

Au moment où le maître-chanteur remonta dans le fiacre qui l'avait amené, une voiture passa, allant en sens inverse de la sienne.

Dans cette voiture était Mlle Mercier.

Jane avait écrit à son amie et elle l'avait priée d'assister à la fête qui était donnée en l'honneur du prochain mariage de sa fille.

L'ancienne institutrice avait accepté.

Elle venait d'arriver à Paris, et elle se rendait à l'hôtel de la rue de Grenelle.

Elle aperçut M. de Lizieux.

Alors, elle se rappela ce qui s'était passé, quinze ans auparavant, lorsque l'acquéreur de l'hôtel de Mlle de La Possonnière avait conçu cette passion insensée pour sa malheureuse amie.

Elle y songea et elle se réjouit de la chance qui avait favorisé la pauvre Jane, puisque cet homme avait renoncé à la poursuivre et à se servir des armes que le hasard, croyait-elle, avait mises entre ses mains.

Lorsqu'elle arriva chez le duc d'Azergues, Mlle Mercier ne pensait déjà plus à la rencontre qu'elle venait de faire.

Son esprit était en proie à une préoccupation bien plus touchante.

L'amie de Jane songeait à cette autre fille de l'infortunée, à cette adorable petite Magali, dont sa mère ignorait même l'existence.

Elle se disait que, sans l'abominable intervention de Mlle de La Possonnière, pareille fête aurait lieu, pour le prochain mariage de Magali.

Jane aurait encore ses deux filles auprès d'elle, et sans avoir souffert l'atroce martyre que lui avait infligé la haine inexorable de sa tante, heureuse avec celui qui l'aimait toujours, elle serait témoin du bonheur de cette enfant qu'elle ne connaissait pas.

Voilà les pensées qui préoccupaient la généreuse femme, au milieu du somptueux apparat de cette fête.

Jean Renaud s'acquitta sur-le-champ de la commission qu'il avait reçue.

Son coffret sous le bras, il se rendit à la rue de Grenelle, où il était connu maintenant, car c'était lui qui, chaque jour, en grande tenue, venait apporter le bouquet ou les corbeilles de fleurs qu'Adrien envoyait à sa fiancée.

Les domestiques de l'hôtel l'aimaient, car il était amusant et il avait toujours quelque chose de cocasse à raconter.

— Ah! voilà notre ami Jean Renaud, s'écria joyeusement Thomas, le valet de chambre du duc d'Azergues. Vous avez voulu venir voir la fête, hein?

— Certainement, répondit le hussard, est-ce que l'armée n'a pas le droit d'y être représentée, sacrebleu!... ne serait-ce qu'à la cantine?

On se mit à rire bruyamment.

— Bonsoir, mam'zelle Léonide, dit l'ordonnance d'Adrien à la femme de chambre de Régina.

— Bonsoir, monsieur Jean, répondit la camériste.

— Alors, c'est-il ce soir que je vous fais danser? On entendra bien la musique d'ici.

Et, comme il essayait de lui prendre la taille, de sa main demeurée libre, elle se défendit.

— Attendez au moins la musique, dit-elle.

— C'est pas tout ça, fit Jean Renaud, en indiquant le paquet qu'il avait sous le bras, avant de songer à la rigolade, faut penser à la consigne.

— Et la consigne? interrogea Simon, le cocher du comte de Bellegarde. — C'est ça, la consigne?

— Oui, mon petit, c'est ce bibelot-là que j'ai à remettre à mon commandant.

— Encore un cadeau! fit Léonide.

— Probable.

— Faites donc voir.

Tous s'approchèrent du cavalier.

— On dirait que c'est un coffret, dit Jean Renaud, en retournant le paquet en tous sens.

— Vous n'avez donc pas regardé? demanda Coralie, la nouvelle femme de chambre de Lucc.

— Vous croyez qu'on est curieux comme des femmes?

— Eh bien! après? ça ne gâte rien, de voir.

— Bien sûr, firent les autres.

Et Léonide prit le paquet des mains du hussard, et d'un seul coup fit sauter le cordon et l'enveloppe.

— Un coffret en marqueterie!...

— Oui, avec quelque chose dedans, sans doute, dit Thomas.

— Ouvre donc, Léonide, dit Coralie, il y a la clef dessus.

— Non, pas de ça! dit Jean Renaud, en essayant de reprendre le coffret. Ce n'est pas dans la consigne.

— Eh bien, bête! ça ne va pas l'user, de le regarder, riposta la soubrette.

— Je sais bien, mais enfin...

Déjà le coffret était ouvert.

— Ah!... des lettres! fit Léonide désappointée.

— Des lettres! répéta-t-on.

Alors Jean Renaud saisit le coffret et le referma.

— Vous voyez bien que vous êtes des curieuses, là, hein? dit-il. Vous êtes bien avancées!

— Des lettres!... dit Coralie; tu sais, pour moi, il y a quelque chose là-dessous.

— Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait?

— Des lettres d'amour, peut-être.

— Tiens, c'est vrai!

— Et vous devez remettre ça à M. de Salverne? demanda Léonide.

— A lui-même, répondit Jean Renaud, à mon commandant en personne.

— Ça me semble louche, dit le valet de pied du comte de Bellegarde.

— Louche ou non, mon vieux, la consigne c'est la consigne.

— Alors, tu crois que tu vas aller comme ça dans les salons? demanda Thomas

— Je vais aller attendre mon commandant où tu voudras, tu iras l'appeler, et je lui remettrai le bibelot.

— Eh bien! viens.

— Attends, fit Jean Renaud, que je le rempaquette.

— Pas la peine, va.

— C'est vrai, après tout.

Et il suivit le valet de chambre de Claudius.

Arrivé dans un petit salon qui servait de vestiaire, Thomas dit au hussard :

— Attends-moi là, je vais aller chercher M. de Salverne.

Et il s'engagea dans la vaste galerie qui était préparée pour le bal.

Pendant ce temps, une portière se souleva à l'extrémité du grand salon, et la duchesse d'Azergues apparut, avec son amie M^lle^ Mercier.

Elles causaient toutes deux.

Jane n'avait pas voulu avouer la cause du trouble que l'institutrice, comme une véritable mère, avait lu sans peine en ses regards.

Elle ne voulait pas dire les terreurs par lesquelles elle avait passé.

Alors, tout à coup, M^lle^ Mercier aperçut l'ordonnance d'Adrien de Sal-

verne, et en même temps elle vit dans ses mains le coffret, qu'elle reconnut sans hésitation.

D'un mouvement vif, elle s'approcha de lui.

— Que faites-vous là? demanda-t-elle.

— J'attends mon commandant, répondit Jean Renaud.

— Pour lui remettre ceci, n'est-ce pas? dit Mlle Mercier d'une voix vibrante.

— Oui, madame.

Jane, arrivée après son amie, étonnée de la promptitude de son mouvement, avait reconnu aussi le coffret de marqueterie.

Elle avait pâli affreusement.

— Ceci est pour moi, dit Mlle Mercier, en avançant la main pour prendre le coffret.

— Pardon, madame... dit l'ordonnance, je dois le remettre à mon commandant lui-même...

— Je vous dis que c'est pour moi, fit l'amie de Jane avec force, tout en prenant le coffret que le militaire n'osait défendre contre une femme. La preuve, c'est que je vais vous dire ce qu'il renferme : ce sont des lettres.

Et, arrachant la clef, elle ouvrit la boîte et montra le contenu à Jean Renaud.

Alors, Mlle Mercier regarda Jane et vit la pâleur de son visage.

Mais la duchesse ne faiblit pas; elle réagit sur elle-même et elle demanda au cavalier :

— C'est un monsieur qui vous a remis cela, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Un monsieur à cheveux gris, avec un lorgnon en or et le visage rasé?

— C'est bien son portrait.

— Vous voyez!

— Alors, du moment que c'est pour vous...

— Vous pouvez aller, mon ami, dit Mlle Mercier, votre commission est toute faite.

L'institutrice se souvint de la rencontre de M. de Lizieux près du domicile de M. de Salverne.

Le trouble de Jane lui révéla tout.

Jane, heureusement, était sauvée, grâce à la présence d'esprit et à l'intelligente intervention de cette amie dévouée.

Alors, le maître-chanteur aperçut un paquet que l'amie de Jane tenait. (P. 1222.)

Lorsque le valet de chambre revint, il dit au hussard :

— M. de Salverne est très occupé, je n'ai pas pu le déranger.

— Ça ne fait rien, répondit Jean Renaud, la commission est faite. Il paraît que ce n'était pas pour mon commandant.

— Eh bien! viens, nous allons rigoler en bas en l'honneur de ton commandant, notre nouveau patron...

CHAPITRE CL

MANŒUVRE AVORTÉE

La soirée de contrat fut la fête la plus brillante qui ait été donnée jusqu'à ce jour à l'hôtel d'Azergues.

Le « Tout-Paris » de l'*Armorial* s'y trouvait réuni.

La corbeille de noces soulevait d'enthousiastes admirations par sa magnificence.

Pendant que les invités se pressaient dans les salons brillamment éclairés, Bertin se promenait sous les fenêtres de l'hôtel.

Le misérable s'attendait à découvrir quelque chose, un simple indice lui révélant que son coup avait réussi.

Il ne vit rien.

La fête continuait, brillante, animée.

De la rue, on entendait la musique d'un orchestre de tziganes qui jouait pendant le repas.

On voyait, sur les splendides vitraux aux mille couleurs, irradiés par les lumières des flambeaux d'argent qui garnissaient la table, passer les ombres des domestiques.

L'ancien maître de timonerie commençait à s'impatienter.

Il aurait voulu pouvoir pénétrer dans l'hôtel du duc d'Azergues afin de voir ce qui s'y passait, afin d'observer les visages.

Car, enfin, il ne pouvait pas douter que sa commission n'eût été scrupuleusement faite comme il l'avait indiquée.

Ce coffret, c'est à l'ordonnance du commandant de Salverne qu'il l'avait remis et il était sûr que le vieil hussard, aussi dévoué à son officier que strict sur l'exécution de la consigne donnée, devait l'avoir remis au fiancé de Luce en personne.

Cela ne faisait pas un doute.

Alors, comment n'était-il rien arrivé?

Il fallait donc qu'Adrien de Salverne n'eût pas pris connaissance des papiers contenus dans ce coffret.

Cette conjecture était parfaitement admissible en somme.

Le jeune officier d'état-major, surpris sans doute par la réception inattendue de ce coffret, pouvait l'avoir ouvert et, voyant ce qu'il contenait, il avait pu remettre à plus tard d'en faire l'examen, afin de ne pas se sous-

traire un seul instant à sa fiancée et aux nombreux amis des familles d'Azergues et de Bellegarde qui le complimentaient sur son prochain mariage.

— Mais non, c'est impossible!... se dit Bertin avec colère, après y avoir réfléchi quelques instants. La vue de ces lettres était faite pour intriguer M. de Salverne, au point de le pousser quand même à voir ce que signifiait cet envoi.

Il n'est pas admissible qu'ayant vu ces papiers, il n'ait pas voulu comprendre tout de suite ce qu'ils signifiaient.

Le mystère inattendu de cet envoi intrigant doit l'avoir frappé, ému, bouleversé même, et je ne crois pas qu'il n'ait pas essayé de se rendre compte, de chercher à comprendre, ne serait-ce que pour calmer l'émotion qui s'est inévitablement emparée de lui.

Alors, une autre hypothèse se présenta à l'esprit du maître-chanteur.

Il se dit qu'Adrien de Salverne, s'il avait pris connaissance des papiers contenus dans le coffret, comme cela lui paraissait immanquable, pouvait avoir eu la force de se taire, de contenir son indignation, de dissimuler sa déception et sa douleur afin de ne pas troubler cette fête merveilleuse.

Il n'avait, sans doute, pas eu la force de jeter tout à coup la désolation et la honte dans cette famille qui l'avait accueilli avec tant d'empressement, tant de bonheur et tant d'affection.

Il avait gardé pour lui, en cette solennité, le secret douloureux qui venait de lui être révélé.

Il avait eu pitié du père de Luce qui aurait été épouvantablement écrasé par cette révélation foudroyante.

S'il en était ainsi cependant, comment admettre que rien sur son visage, rien dans ses yeux, aucun trouble dans sa voix n'ait attiré l'attention au milieu de tous ces visages souriants, de ces yeux brillants de joie, de ces voix pleines de gaîté et d'affection?

Comment admettre que personne ne se soit aperçu qu'il se passait chez le fiancé de Luce quelque chose de douloureux?

Comment supposer qu'on n'ait pas cherché à comprendre la cause de cette douleur et qu'on ne l'ait pas interrogé?

C'était inadmissible.

La duchesse d'Azergues elle-même, prévenue par la menace qui lui avait été faite, ne pouvait avoir l'esprit tranquille.

Elle devait être en proie à un trouble poignant qu'elle avait peut-être la force de dissimuler, mais qui l'agitait sûrement, qui la tenait constamment en éveil.

Elle n'avait pas oublié l'entrevue qui avait eu lieu en wagon.

Elle devait s'attendre à l'exécution des menaces qu'elle avait entendues.

Alors, quand ce ne serait qu'elle, n'aurait-elle pas compris qu'il se passait quelque chose d'anormal chez le fiancé de sa fille?

Ce qu'elle lisait sur son visage ne lui disait-il pas que M. de Lizieux avait tenu sa promesse?... que les lettres avaient été envoyées?...

Ne comprenait-elle pas qu'Adrien de Salverne connaissait maintenant le secret qu'elle avait su si bien garder jusque-là?

Ne sentait-elle pas que sa honte était divulguée?

Ou bien, s'attendant au coup de foudre, à la terrible dénonciation dont elle avait été menacée, Jane avait-elle cherché à détourner l'orage?

N'avait-elle pas entouré son futur gendre, dès son arrivée à la rue de Grenelle, pour s'assurer si M. de Lizieux avait tenu sa promesse?

Dès lors, elle n'avait peut-être plus quitté Adrien.

Elle s'était attachée à lui.

Elle avait été là quand l'ordonnance du commandant s'était présenté.

Elle avait vu le vieil hussard remettre à son officier le petit paquet qu'il avait reçu.

Elle avait tremblé en ce moment et, sous l'enveloppe, elle avait probablement pressenti le coffret dont elle connaissait la forme.

Alors, elle l'avait peut-être enlevé des mains d'Adrien de Salverne.

Elle l'avait empêché de lire.

Peut-être encore, pour ne pas être perdue à jamais, avait-elle résolu de tout lui avouer elle-même en voyant qu'il allait tout apprendre.

Elle était allée au devant de la révélation qu'elle redoutait tant.

Elle avait voulu se sauver en se confiant à lui.

Elle lui avait fait l'aveu de sa faute passée et elle avait eu des accents émus pour le convaincre et pour l'attendrir.

Elle savait qu'elle pouvait compter sur la loyauté et sur l'honneur du jeune officier.

S'il en était ainsi, tout était sauf.

Jane n'avait maintenant plus rien à craindre.

Sa faute demeurait ignorée à jamais, car Adrien de Salverne ne parlerait pas.

Il était doué d'un grand cœur.

Il avait eu compassion de cette femme qu'il estimait et qu'il affectionnait tendrement.

Il avait compris la vérité et il l'avait crue sur parole quand elle lui avait dit les luttes qu'elle avait eu à soutenir contre la chanoinesse de La Possonnière sa tante, et quand elle lui avait appris de quelle façon elle avait été contrainte à faire ce mariage lorsqu'elle avait déjà appartenu à un autre.

Il avait eu pitié d'elle et cette révélation, au lieu de le détourner, l'avait uni par des liens plus solides encore, par les liens de la générosité et de la compassion que méritait cette innocente victime.

***

Bertin ne savait plus que croire.

Il ne savait à quelle conjecture s'arrêter.

Quoiqu'il en fût, la manœuvre qu'il croyait avoir si bien combinée avait avortée.

Le coup qu'il avait préparé avait été paré par une main plus habile que la sienne.

La fête continuait avec éclat.

Rien ne l'avait troublée.

Rien ne l'avait interrompue.

Les salons de l'hôtel d'Azergues étaient brillamment illuminés.

Les nombreux invités, les amis et les parents de Claudius entouraient Luce et Adrien.

Le commandant de Salverne demeurait le fiancé de la fille de Jane.

Alors, en présumant l'échec de sa tentative, le maître-chanteur enrageait.

Une colère livide grondait en lui.

Ses manœuvres, déjouées sans doute, l'exaspéraient.

Maintenant il était sans armes contre la duchesse d'Azergues.

Il ne possédait plus les lettres révélatrices de son premier amour, par lesquelles il la tenait.

Il avait perdu le pouvoir qu'il possédait sur elle, qui la mettait à sa merci.

Tandis que l'ancien maître de timonerie, après être parti et revenu plusieurs fois sous les fenêtres en fête de l'hôtel d'Azergues, laissait exhaler la rage qui l'animait à la pensée de son échec; tandis qu'il conjecturait encore pour savoir ce qui s'était passé, pour comprendre de quelle manière Jane avait été sauvée, un incident l'éclaira subitement.

La grande porte cochère venait d'être ouverte.

Devant le perron paré de fleurs, de tapis, de tentures et de lumières, un coupé venait de s'avancer.

C'était la voiture de Jane.

Attentif, le pseudo Georges de Lizieux regardait ce qui allait se passer.

Il vit, sous le dôme de la marquise, la porte du hall s'ouvrir.

Une femme sortit.

Elle était enveloppée dans une ample pelisse de fourrures qui dissimulait sa toilette.

L'éclat des lumières l'inondait.

Bertin la reconnut.

C'était Mlle Mercier.

C'était l'amie fidèle et dévouée de Jane, elle qui l'avait toujours assistée, toujours défendue, toujours sauvée jusque-là.

La duchesse d'Azergues l'accompagnait.

Elle vint avec elle jusqu'à la porte.

Là, les deux amies s'embrassèrent longuement.

Jane et l'ancienne institutrice se dirent quelques mots à voix basse.

Les valets de pied s'étaient écartés.

Puis, Mlle Mercier descendit les marches du perron.

Pour monter dans le coupé, dont un domestique en livrée tenait la portière ouverte, elle dut sortir de dessous sa pelisse les mains qu'elle y avait tenues enveloppées jusque-là.

Alors, le maître-chanteur aperçut un paquet que l'amie de Jane tenait.

A la forme, à l'enveloppe qu'il reconnut, il comprit que c'était le coffret contenant les lettres qu'elle emportait ainsi.

Du coup, Bertin eut le pressentiment de tout ce qui s'était passé.

Il devina la vérité.

L'envoi n'était pas arrivé au commandant de Salverne.

Le fiancé de Luce n'avait rien reçu.

Il ne savait rien.

Le hasard, la chance incroyable qui protégeait Jane avait sans doute placé Mlle Mercier à la rencontre de l'ordonnance du commandant de Salverne.

Prévenue peut-être par son amie, qui redoutait l'accomplissement des menaces qui lui avaient été faites le matin même, elle veillait.

Elle avait pressenti que ce coffret contenait les lettres dont la duchesse avait été menacée.

Elle avait décidé le vieil hussard à le lui remettre.

Ainsi le coffret avait été détourné de sa destination.

Ainsi Jane était sauvée!

Tout avait échoué!

Le maître-chanteur était furieux.

Il pestait contre le messager auquel il s'était si maladroitement adressé.

Sa déconvenue le mettait hors de lui.

Il regarda passer la voiture qui fila entraînée par l'allure rapide de ses chevaux.

Il avait compris que Mlle Mercier, devant rentrer le soir même à Cormeilles, n'avait pas attendu la fin de la fête qui se prolongerait assez tard dans la nuit.

Alors, dans un geste de menace et de défi qui s'adressait aussi bien à Jane qu'à son amie, il gronda entre ses dents, serrées par la colère :

— Je vous tiens toujours, duchesse d'Azergues!... J'ai d'autres armes contre vous.

Et c'est vous qui serez mon instrument, ajouta le misérable en pensant à l'institutrice de Magali!... oui, vous!

CHAPITRE CLI

LE NEVEU DE BOUGUARÈS

Avec cette promptitude de décision dont sa perverse intelligence était coutumière, le maître-chanteur avait résolu immédiatement ce qu'il allait faire.

Inspiré par la colère, par la rage, par l'irritante déception, il voulait employer ce qu'il appelait les grands moyens.

Il allait mettre au service de sa cupidité et de sa haine des armes nouvelles, terribles, épouvantables, dont il avait espéré ne pas devoir se servir.

Avant tout, il fallait que ce mariage, qui lui enlevait l'opulente fortune d'Azergues, ne se fît pas.

Pour l'empêcher, le misérable était disposé à ne reculer devant rien.

Rien ne serait assez odieux, assez lâche, assez infâme, assez épouvantable pour l'arrêter.

Volant au secours de son amie, dont elle connaissait les malheurs et à

qui elle s'était toujours dévouée, Mlle Mercier avait pu la sauver encore cette fois.

Bertin la défiait bien, maintenant, de la préserver de ce qu'il voulait faire.

C'est à elle qu'il allait s'adresser.

C'est elle qu'il allait faire agir.

Elle allait devenir, entre ses mains, l'instrument inévitable de ses nouvelles manœuvres.

Il la défiait bien de se récuser, dans le rôle qu'il allait l'obliger à tenir.

Pour sauver Jane du coup de foudre qui allait la frapper, c'est elle-même qui serait obligée de le lui porter.

Mais il fallait agir rapidement.

L'époque du mariage devait être très prochaine, désormais.

M. de Lizieux n'avait encore, à ce sujet, que des renseignements incertains, mais il ne lui serait pas difficile d'en obtenir de précis.

Le maître-chanteur savait d'abord que les publications avaient été faites, depuis le 14 février, à la mairie du VIIe arrondissement.

Il savait que les bans avaient été publiés à l'église Sainte-Clotilde.

Le carême approchait.

L'Église n'autorise que très exceptionnellement, en se basant sur des raisons majeures, la célébration des mariages pendant la période quadragésimale.

C'était donc, selon toute probabilité, avant ce moment que l'union de Luce et du commandant de Salverne serait célébrée.

Or, douze jours séparaient seulement le Mercredi des Cendres de la fête qui venait d'avoir lieu à l'hôtel d'Azergues pour la signature du contrat.

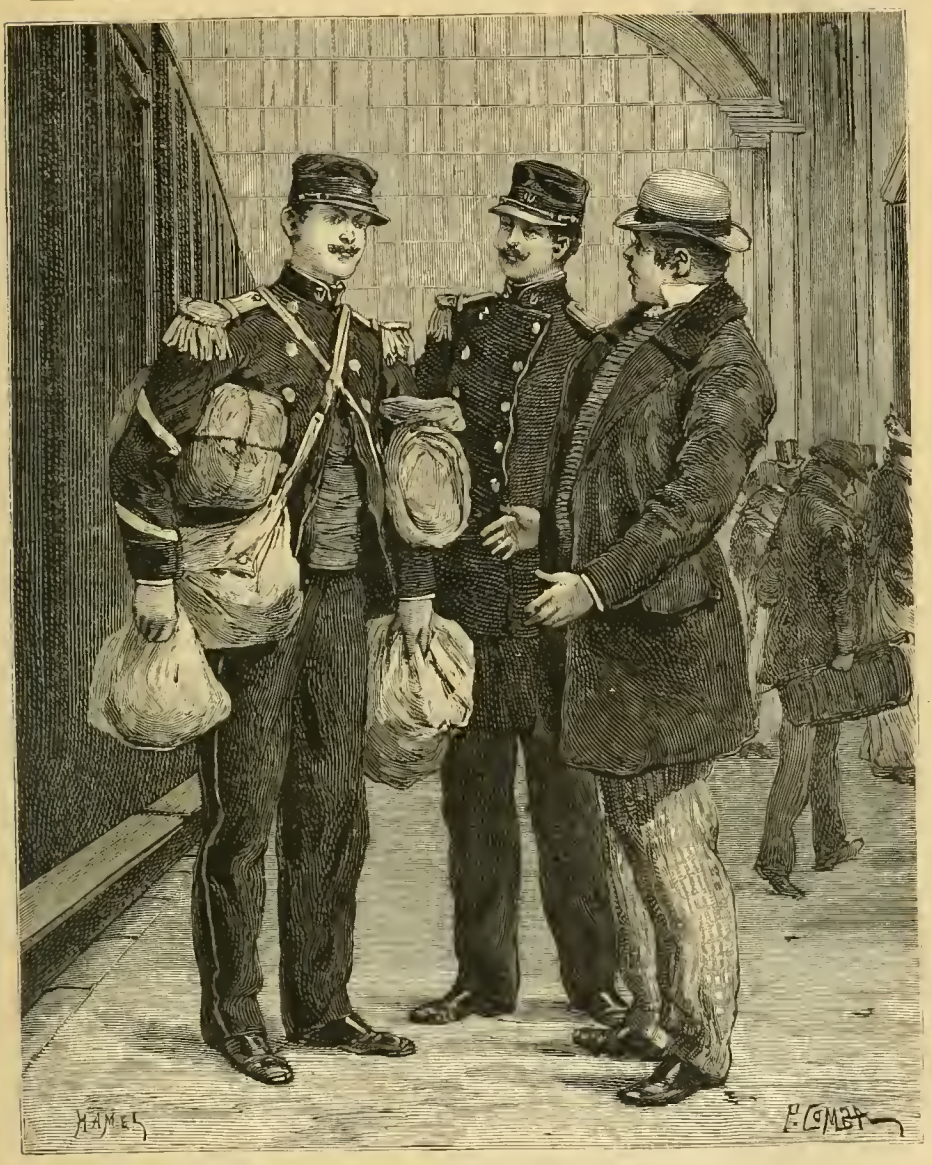
C'était évidemment à l'un des jours de cette courte période que la cérémonie était fixée.

Voilà ce qu'il importait de connaître.

L'ancien maître de timonerie songeait à cela, en s'éloignant de la rue de Grenelle.

Il combinait aussi ce qu'il allait avoir à faire, car, pour être sûr de la réussite, cette fois, pour empêcher sûrement Adrien de Salverne d'épouser la fille de Jane, le misérable était fermement résolu à mettre en œuvre tous les moyens que son infernale ingéniosité lui suggérait.

En outre de ce qu'il venait de résoudre, en sus de cette manœuvre



— Laisse-moi te regarder!... tu es superbe! (P. 1231.)

épouvantable à laquelle il comptait obliger Mlle Mercier à s'employer, il voulait aussi se servir de Miette.

Il savait comment il agirait sur cette adorable jeune fille qui n'avait pas perdu une parcelle de l'amour immense qu'elle avait voué au jeune officier d'état-major.

Il la réservait pour la fin.

C'était elle qui frapperait le coup de grâce, si cela était nécessaire.

C'était elle qu'il lancerait à la dernière heure, si, malgré tout, ce mariage devait s'accomplir.

Pour cela, il était prêt.

Ses armes infâmes étaient fourbies depuis longtemps.

Il avait, pour l'aider dans cette tâche, le concours assuré de Palmyre, dont l'intérêt lui garantissait le dévouement.

Le succès était certain.

***

Lorsqu'il fut rentré chez lui, M. de Lizieux songea à se reposer des violentes secousses par lesquelles il venait de passer, et il demanda à quelques heures de sommeil le calme dont il avait besoin pour avoir la complète lucidité d'esprit nécessaire aux abominables machinations qu'il allait combiner.

Mais le matin, au petit jour, il était déjà levé, et, enfermé dans son cabinet, il s'était mis à écrire, après avoir longuement réfléchi.

Il avait pris une simple feuille de papier blanc, et c'est d'une écriture habilement contrefaite, impossible à reconnaître, que l'habile gredin, qui était à l'occasion un faussaire émérite, la couvrait de lignes fines et serrées.

Il écrivait lentement, pesant tous ses mots, combinant chacune de ses expressions, condensant chaque phrase dans la forme la plus concise et la plus nette.

De temps en temps, il regardait comme un modèle que l'on copie et que l'on tient à imiter, une feuille écrite qui était placée devant lui.

Quand il eut terminé, il relut plusieurs fois son ouvrage, lentement, avec une attention extrême.

Il rectifia d'une plume experte quelques formes de lettres, quelques jambages, quelques menus détails d'écriture qui ne lui plaisaient pas.

Puis il examina l'ensemble de cette page et parut satisfait de son œuvre.

Assurément, personne ne pourrait, dans ces lignes, reconnaître le moindre trait d'une écriture précédemment connue.

Alors, le maître-chanteur plia soigneusement la feuille de papier.

Il prit, dans un des tiroirs de son bureau, une enveloppe banale, une de ces simples enveloppes vergées que l'on achète dans toutes les papeteries, et il l'y inséra.

Il cacheta le pli à la gomme, appliqua un timbre-poste dans l'angle et traça la suscription :

Mademoiselle A. Mercier,
Chez Monsieur des Roselles,
A Cormeilles-en-Parisis,
(Seine-et-Oise.)

L'écriture séchée, Bertin mit la lettre dans son portefeuille.

Il la jetterait lui-même à la poste.

Alors, M. de Lizieux ayant sonné son valet de chambre, procéda à sa toilette.

Dès qu'il fut prêt, il prit une tasse de café, selon son habitude, et il sortit.

A la porte d'un débit de tabac, qui était pourvu d'une boîte aux lettres, le maître-chanteur constata que l'heure de la distribution correspondait bien à son attente.

Alors il jeta sa lettre.

Puis il prit un omnibus qui le conduisit à la rue de Grenelle.

Il entra dans le bureau de poste où il avait attendu Jane un jour et il demanda au guichet du télégraphe une de ces cartes fermées qui circulent dans Paris par la voie tubulaire souterraine et il écrivit cet ordre laconique :

Ce soir, à 7 heures précises, Parc Monceau, près des ruines du petit lac.

Il ne fit suivre ces deux lignes d'aucune signature, d'aucun indice.

La carte-télégramme cachetée, il écrivit l'adresse actuelle de Palmyre :

Madame Putot
19, Avenue de Clichy.

***

L'ancien maître de timonerie s'était proposé de prendre, dans cette matinée, les renseignements relatifs à la prochaine célébration du mariage de la fille de Jane et du commandant de Salverne.

Il tenait à être fixé au plus tôt.

Pour cela, il se rendit d'abord à l'église Sainte-Clotilde, la paroisse du duc.

Le vicaire de semaine le reçut et ne fit aucune difficulté pour lui apprendre que la cérémonie religieuse devait avoir lieu le 8 mars, à dix heures.

Le duc d'Azergues lui-même en avait réglé avec le curé tous les détails.

Deux des plus grands artistes de l'Opéra devaient se faire entendre, et un quintetto d'instrumentistes d'élite, professeurs au Conservatoire, alternerait avec l'orgue que, pour la solennité, un maître distingué tiendrait en personne.

Le prêtre, pour donner ces renseignements, — dont, du reste, il n'avait pas à faire mystère, — crut avoir affaire au délégué d'une Société lyonnaise dont le duc était membre d'honneur, qui se proposait de venir assister à la cérémonie et de fêter, à cette occasion, son noble compatriote.

Bertin avait, en effet, pris cette qualité fort naturelle, pour justifier sa demande.

Le vicaire ajouta qu'après la messe, célébrée par le représentant de l'archevêque de Paris, dont la présence rehausserait l'éclat de la fête, la bénédiction nuptiale serait donnée aux nouveaux époux par le premier prélat de la Nonciature, spécialement délégué à cet effet par le Saint-Siège.

Ce mariage serait donc une solennité merveilleuse.

Le maître-chanteur dissimulait admirablement la joie qu'il ressentait, en apprenant cela.

Il se réjouissait de l'éclat que devait avoir cette cérémonie, comme si, plus la splendeur en serait grande, plus grande aussi serait son horrible vengeance, et plus épouvantable le scandale qu'il méditait.

Alors, si la bénédiction nuptiale était fixée au 8 mars, qui était un lundi, il était naturel de penser que le mariage légal serait célébré l'avant-veille, le samedi, à la mairie de la rue de Grenelle.

Le dimanche, la municipalité chômait.

Cependant, afin d'être plus sûr encore de la date exacte, et même de l'heure de la cérémonie civile, M. de Lizieux se rendit à la mairie.

Il interrogea un employé, qui voulut bien le renseigner.

Là, l'habile gredin se présenta comme le correspondant d'un journal lyonnais qui tenait à annoncer ce grand mariage d'un de ses compatriotes.

Il sut ainsi que c'était bien, en effet, au samedi que le mariage était fixé.

On put même lui faire pressentir que la cérémonie n'aurait lieu que dans l'après-midi, car c'était, paraît-il, le maire du VII[e] arrondissement

qui devait unir lui-même, au commandant de Salverne, la fille d'un de ses plus charitables et plus généreux administrés.

Toutefois, rien n'était encore définitivement arrêté, et cela ne le serait qu'après une dernière entente avec le duc d'Azergues.

Sous le prétexte de renseigner ses lecteurs de Lyon, le faux journaliste se fit encore dire que l'assistance promettait d'être excessivement brillante; qu'il y aurait à ce grand mariage, dont les journaux parisiens avaient déjà parlé, non seulement tout ce que compte la haute aristocratie, mais un grand nombre d'officiers, de généraux, anciens amis du colonel de Salverne, et le gouverneur militaire de Paris lui-même.

En sortant de la mairie, M. de Lizieux se disait :

— J'ai le temps nécessaire pour ce que je veux faire, mais il n'y a pas un instant à perdre.

Puis il pensa :

— La lettre qui est en route pour Cormeilles fera son effet. Le reste, c'est l'affaire de Palmyre, et c'est ce soir que je la verrai.

Il se frottait les mains en souriant d'un sourire mauvais, comme Rodin dans le *Juif-Errant*, et il se disait :

— Allons, ça va bien!... ça va bien!

***

Pendant ce temps se passait un événement qui, au milieu des préoccupations violentes dont nos lecteurs viennent d'être témoins, pourrait paraître d'un intérêt secondaire, mais que nous nous garderions bien de ne pas mentionner, autant pour ne rien laisser de côté, dans le véridique récit que nous avons entrepris, qu'à cause des conséquences qui en résulteront un peu plus tard.

Pierre Lion, le sergent du 4e régiment d'infanterie de marine, le cousin et le fiancé d'Alice Davoul, avait reçu la nouvelle de l'arrivée, à Paris, de son camarade, le fourrier Bouguarès.

C'est ce jour-là que le neveu du loueur de la rue de la Tombe-Issoire était attendu.

Pierre avait rendez-vous avec l'ami de Tistin Mouredu, pour aller à la gare d'Orléans attendre le jeune sous-officier.

Le train devait arriver à onze heures.

Une heure au moins auparavant, le sergent de marsouins était chez le loueur, son ami aujourd'hui, l'un des deux témoins qu'il devait avoir à son mariage.

Après l'inévitable verre de vin blanc, Bouguarès et Pierre Lion par-

tirent pour la gare dans la voiture que nous l'avons déjà vu prendre, emmenant avec eux un jeune garçon d'écurie qui garderait le cheval dans la cour de la gare.

C'était une véritable fête pour le Narbonnais, que l'arrivée de son neveu.

Aristide Bouguarès n'avait jamais eu d'enfant, et il aimait le fils de son frère comme s'il en eût été lui-même le père.

Il était heureux, aujourd'hui, de le voir arriver à Paris, sachant qu'il allait s'y fixer pour poursuivre la carrière militaire.

Ah! le brave Gascon ne doutait pas de l'avenir de son neveu!

Bien que simplement sorti du rang, en sa qualité d'engagé volontaire, Albert avait, selon lui, au moins une épaulette dans sa giberne.

L'ancien cocher en était fier.

Pour ne pas déroger aux habitudes, le train de Toulouse était annoncé comme ayant vingt-deux minutes de retard.

Bouguarès s'impatientait.

La compagnie du sergent suffisait à peine à le distraire.

Il aurait voulu pouvoir voler au devant de son neveu, pour l'embrasser plus tôt.

Aussi, dès que le train fut annoncé, il ne quitta pas le quai, où on lui avait permis de se tenir, et ses regards fouillaient l'horizon pour y apercevoir, le plus tôt possible, le panache de fumée de la locomotive.

— Hé! mon brave, s'écria-t-il en tapant sur l'épaule de Pierre Lion, je crois que je le vois!...

Puis il regarda plus attentivement.

On distinguait vaguement des têtes de voyageurs sortant des portières.

Bouguarès cherchait à reconnaître son neveu dans l'une d'elles.

Il crut le voir, lorsque le train était encore à plus de deux cents mètres.

— Capédioux! fit-il, je le vois, Albert!

— Vous le voyez?

— Oui, là, cette tête, té!... Il fait des signes!... Il m'a vu... Je vous dis qu'il m'a vu!

Il était tellement absorbé que, dans le mouvement d'arrivée du train, le brave Narbonnais ne vit rien autre.

Or, comme il s'était trompé, il ne reconnut pas son neveu qui, s'élan-

çant déjà d'un autre wagon, venait de courir à la rencontre de son camarade, dont du plus loin il avait distingué l'uniforme.

— Monsieur Bouguarès!... appela Pierre Lion.

L'ancien cocher se retourna.

— Le voici!

— Ah! par exemple! s'écria Aristide Bouguarès. Bé, d'où sors-tu?

— Du train, mon oncle, répondit le fourrier, en se jetant dans les bras que le brave homme avait ouverts tout grands.

— Pas possible!

— C'est la vérité.

— Mais je t'avais vu à la fenêtre, là, vé!

Il désignait un wagon.

— Eh bien! me voici!

— Embrasse-moi, mon brave, s'écria Bouguarès avec une effusion aussi démonstrative que méridionale. — Là!... encore!... Ah! qu'il y a du temps qu'on ne s'est vu!... Mon petit Albert... le voilà, mon neveu!... un fourrier... Ilé! est-il beau?

Il l'admirait.

— Oui, oui, répondit l'ami de Pierre Lion, pour calmer l'emballement de son oncle.

— Laisse-moi te regarder!... tu es superbe!

— Emmenez-moi au plus tôt, mon oncle, car je suis éreinté. Je suis brisé par le banc de ce wagon à lui préférer le lit de camp de la salle de police.

— *Bondious!*... Il n'est donc pas rembourré?

— Pas en troisièmes, mon oncle.

— Viens, mon petit, viens!... Tu seras mieux couché à la maison qu'à ta caserne, et avec une bonne nuit tu seras recalé, hé!

— Assurément.

Et, tout en marchant pour rejoindre sa voiture :

— Et ton père? demanda Bouguarès.

— Il va toujours bien, répondit le fourrier. Il m'a chargé de vous embrasser, ainsi que les Combassou et les cousins Véragnac.

A l'octroi, on arrêta un instant le sous-officier qui était chargé d'une telle quantité de bagages, que Pierre Lion et Bouguarès avaient dû en prendre une partie.

Il y eut quelques droits à payer, car il apportait deux poulardes, des œufs frais et de cet excellent saucisson que l'on ne fait qu'à la campagne.

Enfin les colis étant chargés sur l'arrière de la voiture, sous les

jambes du petit garçon d'écurie, l'oncle, le neveu et leur ami s'installèrent sur le devant, et l'on partit.

Le trajet, jusqu'à la rue de la Tombe-Issoire, n'était pas long.

Il ne fut pas suffisant pour dire tout ce que l'on avait à se conter, et la conversation, à peine interrompue par les embrassades qui se répétèrent entre les bras de la bonne tante Bouguarès, se continua en prenant l'absinthe, puis en déjeunant.

Pierre Lion parla non seulement de son prochain mariage, dont son ami connaissait déjà la nouvelle, mais aussi des démarches qu'ils avaient à faire et des formalités qu'ils devaient accomplir, pour se rengager tous les deux dans les chasseurs de Vincennes.

Et, comme l'oncle Bouguarès voulait connaître les détails de la noce et faire le compte des personnes qui y assisteraient, puisqu'il avait offert de fournir gracieusement les voitures, le fiancé d'Alice dit à son ami :

— Tu seras le cavalier de la plus jolie fille qu'on puisse voir, toi qui dois être mon garçon d'honneur.

— Ah ! fit Albert Bouguarès, la demoiselle d'honneur est donc si jolie que ça !

— Une beauté, mon vieux !

— Mlle Miette ? demanda l'oncle.

— Oui, Mlle Miette.

— Bigre ! je vous crois !... Une merveille, Albert, une merveille, capédious !

— Tant mieux ! répondit le fourrier en souriant.

— Elle est digne d'être de Narbonne, hé !...

— N'empêche qu'il y a tout de même de jolies filles à Paris, dit à son tour Mme Bouguarès.

— Hé ! hé ! fit l'ami de Tistin Mouredu d'un air finaud, ça pourrait bien nous faire une seconde noce, avant peu d'ici !

CHAPITRE CLII

AU PARC MONCEAU

Palmyre, — Mlle Putot, à l'avenue de Clichy, — ne fut pas surprise en recevant le télégramme de son amant.

Elle s'attendait, à chaque instant, à recevoir de ses nouvelles.

Miette, qu'elle attirait continuellement chez elle sous le prétexte d'ouvrage à lui donner, était là quand le « petit bleu » arriva.

— Ce mariage sera irrémédiablement brisé!... Il sombrera dans un scandale immense.
(P. 1237.)

Le soir, fidèle au rendez-vous qui lui avait été donné, Palmyre, ayant dîné de bonne heure, se rendit au parc Monceau.

Connaissant la ponctualité habituelle de Bertin, elle arriva juste à l'heure convenue et elle n'eut pas à attendre un seul instant.

Venu à dessein quelque peu à l'avance, le maître-chanteur guettait son arrivée et il se montra dès qu'il la vit.

Palmyre, que les termes pressants du télégramme avaient rendue inquiète, parla la première :

— Ah! te voilà!... Qu'arrive-t-il donc?

Avant de répondre, Bertin l'entraîna un peu à l'écart, s'éloignant davantage de la grille du parc en bordure sur le boulevard.

Alors il dit :

— Ce malheureux duel est loin d'avoir arrangé les choses, tu le comprends bien.

Le maître-chanteur gardait pour lui seul le secret de ses infâmes agissements.

Il ne voulait pas que sa maîtresse sût quoi que ce soit du pouvoir qu'il avait pris sur Jane.

— Je m'en doute bien, répondit Palmyre.

— En sus du déplorable effet qui a été produit et du piteux résultat qui a contribué à augmenter le prestige du commandant de Salverne, dit l'ancien maître de timonerie, José ne peut agir.

— Comment va-t-il?

— Mieux, mais son rétablissement exigera encore quelque temps. Si ce n'était cela, il pourrait voir Luce, lui rappeler ses promesses et les liens qui l'unissent déjà à lui... la contraindre au besoin en la menaçant d'un scandale ; et même, s'il le faut, s'adresser à son père et lui faire connaître la vérité. Ce mariage alors serait impossible.

— Cela aurait mieux valu que cette ridicule querelle, approuva Palmyre.

— Le temps presse maintenant.

— Tu connais la date du mariage?

— Oui.

— A quel jour est-il fixé?

— Il aura lieu d'aujourd'hui en huit.

— Samedi prochain?

— Oui, samedi.

— Si tôt!

— Il faut donc que nous nous y prenions différemment si nous voulons réussir.

— Bien sûr.

— Que dit la jeune fille?

— Mlle Miette?

— Oui.

— Il est certain qu'elle n'a jamais cessé d'aimer M. de Salverne, répondit Palmyre, tu le sais aussi bien que moi.

— Je sais et je compte sur cet amour.

— On voit qu'elle souffre, qu'elle s'efforce de dissimuler ce qui se passe en elle et qu'elle se résigne enfin.

— Tu l'as fait causer?

— Chaque jour. J'étais encore avec elle lorsque j'ai reçu ta dépêche.

— Eh bien?

— Je n'ai eu aucune peine pour entretenir en elle l'affection qu'elle a vouée à M. de Salverne, puisqu'elle continue à l'aimer malgré son abandon. Mais elle se sacrifie à ce qu'elle croit être le bonheur de celui qui était son fiancé. Elle se soumet en se disant qu'il a raison, puisqu'il ne pouvait pas l'épouser. Elle pense qu'il sera heureux, et elle comprend qu'il soit aimé.

Les yeux de Bertin brillèrent.

— Ah! elle comprend qu'il soit aimé! répéta-t-il.

— Oui.

— Elle pense qu'il sera heureux!

— Et c'est pour cela qu'elle se sacrifie.

— C'est par là qu'il faut agir maintenant, si nous voulons empêcher ce mariage.

— Il sera difficile de lutter contre sa résignation.

— Allons donc! fit le misérable avec un sourire, tu verras ça.

Puis il demanda :

— Au moment du duel, quand elle a su le nom de l'adversaire du commandant de Salverne, qu'a dit Mlle Verneuil?

— Elle s'est rappelé le nom de José de Lizieux, répondit la fille de la mère Putot.

— Elle se l'est rappelé?

— Mlle Davoul aussi.

— Qu'ont-elles dit?

— Elles ont dit : « C'est ce jeune homme qui a une maîtresse rue Marbeuf et qui la fait habiller chez Mme Duchesnoy, rue du Quatre-Septembre ».

— C'est tout?

— Il paraît qu'un jour, tandis que Mlle Davoul et son amie étaient allé chez Pélago, livrer un costume, José a fait la cour à Mlle Miette.

— Je le sais.

— Il a voulu l'embrasser, mais elle s'est défendue, dit Palmyre.

— Elle a parlé de cette aventure?

— Oui.

— Que dit-elle encore sur José?

— On sait que c'est un coureur, car on lui connaît plusieurs maîtresses.

— Ah!... on a parlé de la femme qu'il a menée chez Mme Duchesnoy, le soir du réveillon?

— Oui. On ne la connaît pas; c'est la seule fois qu'on l'a vue dans la maison.

— Tant mieux! fit Bertin.

Après un court instant de silence, il expliqua plus clairement sa pensée.

— Il ne faut pas, dit-il, qu'on sache que cette fille est Mlle Luce d'Azergues.

— Rien ne pourrait le faire soupçonner, répondit Palmyre Putot.

— Seulement, voilà la tactique à suivre désormais, et sans perdre de temps.

— Sois tranquille.

— Il faut travailler à préparer Miette pour qu'elle soit dans l'état d'esprit que je veux lorsque l'heure de la faire agir aura sonné. Elle se sacrifie à ce qu'elle croit être le bonheur de M. de Salverne, soit. Elle se résigne à le voir aimé par une autre, parce qu'elle pense qu'il aura toutes les félicités, celles qui viennent de la fortune et celles qui viennent de l'amour. Qu'elle conserve encore quelques jours cette illusion généreuse : la révélation ne sera que plus foudroyante; la révolte qu'elle amènera dans son esprit ne sera que plus violente.

— Que faut-il donc faire?

— Il faut parler à Mlle Verneuil de cette fille qu'elle a vue la veille de Noël avec José, répondit M. de Lizieux. Il faut être sûr qu'elle l'a bien vue, que son image est bien restée gravée dans son esprit, qu'elle la reconnaîtrait sans hésiter si elle venait à la voir où à la rencontrer.

— Ce sera facile.

— En même temps, il faut prendre garde que rien ne puisse lui faire soupçonner que cette joyeuse compagne, que José a fait costumer en odalisque et qu'il a emmenée réveillonner avec lui, est la fille de la duchesse d'Azergues.

— Comment s'en douterait-elle? dit Palmyre. Jamais une jeune fille aussi honnête et aussi confiante qu'elle ne pourrait soupçonner cela.

— Très bien, fit le maître-chanteur; mais il est nécessaire cependant d'ouvrir son esprit sur la possibilité d'aventures galantes, dont des femmes et des jeunes filles du plus grand monde sont quelquefois les héroïnes. Il faut qu'elle sache que cette haute et brillante société a ses vices secrets,

ses hontes cachées, ses turpitudes ignorées, ses mystérieuses intrigues galantes.

Il faut, en causant avec elle, lui citer des exemples, lui conter quelques-uns de ces scandales que tu connais. — Il y a justement un procès, en ce moment, dont parlent les journaux en ne donnant que des initiales, mais qui aura quand même un retentissement considérable. Il ne faut pas que Miette l'ignore; cela lui ouvrira les yeux.

— Quel est ce procès? demanda Palmyre.

— La baronne de Montal, dont la fille s'est éprise d'un cocher qui était déjà l'amant de sa mère et qui a disparu avec lui, raconta le maître-chanteur. La baronne, plus dépitée de la perte de son amant que de la fuite de sa fille, a porté plainte, et, pour obliger l'infidèle à revenir à elle, elle l'a fait accuser de détournement de mineure.

— C'est magnifique!

— C'est un exemple qu'il faut que Mlle Verneuil connaisse pour qu'elle sache bien que ce que l'on appelle le grand monde n'a pas le monopole de la vertu.

— Sois tranquille, affirma Palmyre; je m'en charge.

— Alors, le jour où elle saura ce qui s'est passé, le jour où elle découvrira que la fille de la duchesse d'Azergues a été la maîtresse de José, lorsqu'elle comprendra que cette honteuse aventure a été tenue secrète et que le commandant de Salverne ignore l'infamie de celle qu'il va épouser et qu'il croit pure, ce que je veux, ce que je prépare arrivera fatalement.

— Oui, oui, je comprends.

— Ce mariage sera irrémédiablement brisé!... Il sombrera dans un scandale immense.

— Si Miette s'y prête, fit Palmyre.

— Elle s'y prêtera, j'en suis sûr. Elle aime trop le commandant de Salverne!

— Peut-être.

— Prépare-la comme je t'ai dit, reprit Bertin, et surtout, c'est là l'essentiel, assure-toi bien qu'elle est en état de reconnaître, dans Mlle d'Azergues, la joyeuse compagne que José a fait travestir en odalisque chez la couturière de la rue du Quatre-Septembre.

— Fie-toi à moi.

— Tout n'est pas perdu, tu verras, dit le maître-chanteur avec assurance. Ce mariage ne se fera pas!... Il ne faut pas qu'il se fasse!

Alors Palmyre demanda :

— Quand reviendras-tu?

— Avant peu, répondit Bertin, car je veux être là au moment psychologique pour donner le dernier coup de main moi-même.

Il réfléchit un instant, puis il dit :

— Je serai là sans doute jeudi.

— Mlle Miette n'y sera pas ce jour-là.

— Où sera-t-elle?

— C'est précisément le jour du mariage de son amie, Mlle Davoul, répondit Palmyre.

— Jeudi?

— Oui, toutes les formalités sont terminées. M. Pierre Lion a signé son rengagement, aux chasseurs de Vincennes, avec son ami le fourrier qui est arrivé dernièrement. Il a obtenu de son commandant l'autorisation de se marier et, en ce moment, il est en congé de quinze jours.

— Bien, alors j'arriverai peut-être plus tôt, dit l'ancien maître de timonerie. Je veux que l'on me voie revenir de voyage. Je t'écrirai pour que tu viennes m'attendre à la gare,

— J'y serai.

— Ce mariage doit apporter quelques changements dans la maison?

— Oui, Mlle Davoul est allée à Vincennes cet après-midi avec sa fille et son neveu pour voir un appartement.

— Ils déménageront?

— Les nouveaux mariés s'installeront seuls dans le nouveau logement, pour quelque temps; la mère n'ira les rejoindre qu'ensuite.

— Et Miette?

— Elle restera avec Mme Davoul.

— Fort bien.

— On a déjà préparé les robes, ajouta Palmyre, et j'ai promis à Mlle Verneuil et à son amie de les aider demain et après-demain. Je leur ai offert cela comme pour me distraire.

— Tu as joliment bien fait.

— Demain, je serai donc chez Mme Davoul, et après-demain également.

— Tu seras on ne peut mieux placée pour faire ce que je t'ai dit, conclut Bertin.

Puis il ajouta :

— Écris-moi à la rue de Courcelles et tiens-moi au courant de tout ce qui se passera.

— C'est entendu.

Les deux amants, qui s'étaient promené dans le parc Monceau tout en causant, en sortirent alors.

Bertin reconduisit sa maîtresse jusqu'à la place Clichy, en lui répétant de nouvelles recommandations, et il la laissa là.

Puis, il descendit par le plus court dans la direction de la rue de Courcelles.

CHAPITRE CLIII

LA LETTRE DE M. DE LIZIEUX

Mlle Mercier remerciait la Providence qui, une fois encore, lui avait permis de sauver la malheureuse Jane.

Elle se félicitait d'avoir accepté d'assister à cette fête de fiançailles.

C'est ainsi qu'elle avait pu heureusement se trouver placée sur le chemin du messager auquel M. de Lizieux avait confié les lettres qu'il destinait à Adrien de Salverne.

Jane ne lui avait rien dit encore.

La malheureuse, affolée par les épouvantables menaces qui lui avaient été faites le matin, dans le trajet d'Angers à Paris, n'avait pas osé donner suite à son projet de confesser l'affreuse vérité au fiancé de sa fille.

Elle avait cru, un moment, éviter par cette confession douloureuse le coup terrible que la révélation faite par l'envoi des lettres aurait produite sur le jeune officier d'état-major.

Mais, à l'heure de ces aveux humiliants, la duchesse d'Azergues ne s'en était plus senti la force.

Elle avait hésité.

Elle avait ajourné.

Peut-être, après tout, M. de Lizieux ne mettrait-il pas ses menaces à exécution.

Peut-être ne possédait-il pas les lettres comme il le lui avait dit :

Qui sait s'il n'avait pas cherché seulement à l'intimider et à l'épouvanter pour la contraindre?

N'avait-il pas brûlé réellement les lettres devant elle, comme elle l'avait vu?

Il prétendait aujourd'hui que ce n'étaient que des copies qu'il avait détruites; que les originaux existaient toujours.

Était-ce vrai?

Cette lettre qu'il lui avait montrée dans le wagon, absolument insigni-

fiante du reste, car Jane l'avait reconnue et elle se l'était rappelée, n'était-elle pas la seule qu'il possédait aujourd'hui, gardée exprès pour lui faire croire qu'il avait aussi conservé les autres?

Comme tous ceux qu'un malheur menace et qui essayent de se rassurer en invoquant les raisons les plus spécieuses, en pesant les chances favorables qui leur restent, quelque fragiles qu'elles soient, l'infortunée cherchait à se persuader que son épouvante n'était pas fondée, que la menace qu'elle avait redoutée ne s'accomplirait pas.

Elle n'avait donc rien dit à Adrien, et c'était bien à l'intervention providentielle de Mlle Mercier qu'elle avait dû, cette fois encore, son salut.

Après, elle lui avait tout expliqué.

Elle avait eu avec cette vieille amie, sa seconde et en quelque sorte sa véritable mère, un entretien de quelques instants.

Elle lui avait dit ce qui s'était passé pendant le voyage et les menaces que M. de Lizieux lui avait faites.

Enfin, maintenant, rien n'était plus à craindre.

Les lettres étaient récupérées.

Mlle Mercier était partie, emportant ce coffret que Jane lui avait ordonné de détruire dans cette lettre écrite à la veille de mourir.

En arrivant à Herblay, — la station qui desservait la coquette localité de Cormeilles-en-Parisis, à l'époque où se passent les faits qui nous occupent, — Mlle Mercier trouva Tistin Mouredu à la gare, ainsi que cela avait été convenu.

L'ancien quartier-maître était venu l'attendre pour ne pas lui laisser faire, seule, de nuit, cette route qui, bien qu'assez courte, pouvait offrir quelques dangers.

La banlieue de Paris, la nuit surtout, n'a pas précisément une réputation de sécurité absolue.

Chemin faisant, l'ancienne institutrice causa avec notre ami qui s'empressa de lui demander des nouvelles de la fête à laquelle il venait d'assister.

Mouredu s'intéressait vivement à tout ce qui concernait Adrien de Salverne, car il n'avait pu se défendre, dès le premier jour, de l'irrésistible sympathie que le jeune officier inspirait à tous ceux qui le connaissaient; et nous pouvons dire même que Tistin, avec sa nature méridionale toujours prête aux chaudes effusions du cœur, avait conçu pour lui une véritable amitié.

Mlle Mercier avait hâte d'être arrivée, afin de s'enfermer dans sa

— Qu'avez-vous?... demanda-t-il ému. (P. 1245.)

chambre et d'examiner avec soin le contenu de ce coffret qu'elle rapportait.

C'est ce qu'elle fit.

Tout le monde dormait à la villa de Léon des Roselles.

L'amie de Jane ferma soigneusement sa porte et elle posa le coffret sur sa petite table de travail.

Elle jeta sa pelisse sur un meuble, retira sa coiffure, et sans rien changer à sa toilette, impatiente, elle ouvrit la petite boîte en marqueterie.

Elle avait été intriguée vivement quand, l'ayant ouverte pour prouver à Jean Renaud qu'elle savait ce qu'elle contenait, elle y avait vu, au-dessus des lettres, des pages couvertes de lignes tracées avec des caractères ressemblant à ceux de l'imprimerie.

Elle s'était demandé ce que cela pouvait bien être.

Aussi, ce furent ces pages que Mlle Mercier examina tout d'abord.

Elle en commença la lecture et elle la poursuivit, haletante, ayant peine à se défendre d'une puissante et douloureuse émotion.

Elle lisait cette relation complète, mais habilement faite et perfidement rédigée, de la navrante histoire de la pauvre Jane.

Elle comprit le but que s'était proposé M. de Lizieux, qui n'avait pas voulu qu'Adrien de Salverne, à qui étaient destinés les lettres et ce factum, eut la moindre difficulté à comprendre ce qui s'était passé.

Mais les lettres l'intéressaient aussi.

Était-ce bien les véritables lettres de Léon des Roselles cette fois?

Mlle Mercier les connaissait.

Ce fut avec un soin méticuleux qu'elle les examina, qu'elle les étudia.

Aucune hésitation n'était permise.

Elle était bien en possession de ces lettres elles-mêmes que la malheureuse Jane, au moment où elle allait se donner la mort pour se soustraire au mariage que sa loyauté lui défendait de contracter, lui avait recommandé de prendre et de détruire.

Il ne pouvait y avoir un doute à ce sujet.

C'était bien l'écriture et la signature de Léon des Roselles.

Toutes les preuves d'authenticité la plus indiscutable étaient bien réunies.

L'amie de Jane éprouvait à cette constatation la plus grande joie.

Enfin cette menace cessait désormais de peser sur cette malheureuse qui expiait encore, après tant d'années, la haine de cette abominable femme cause de tous ses malheurs.

Jane était sauvée maintenant.

M. de Lizieux serait impuissant contre elle.

L'envoi de ces lettres avait été son « va-tout », son dernier coup, son coup de grâce.

Sans preuves pour appuyer ses accusations, il n'oserait pas tenter une démarche.

Il n'oserait plus aller trouver Adrien de Salverne qui ne l'écouterait même pas, qui le traiterait de calomniateur, et qui comprendrait trop bien quel mobile intéressé le faisait agir.

Oui, Jane était sauvée!

Et le lendemain, toute heureuse encore à cette pensée avec laquelle elle avait dormi, l'ancienne institutrice se préparait à écrire à la duchesse, comme elle le lui avait promis, pour la rassurer définitivement.

Elle allait lui dire que c'étaient bien les véritables lettres de Léon des Roselles que contenait le coffret et que, par conséquent, désormais, elle n'avait plus rien à craindre.

Mlle Mercier était déjà à sa table, sa feuille de papier à lettre sous la main, prête à écrire, lorsque Léon des Roselles frappa à sa porte.

* * *

Le père de Magali entra.

Il avait à la main une lettre.

— Tenez, dit-il, il y avait une lettre pour vous dans le courrier d'aujourd'hui.

Il la remit.

Mlle Mercier prit le pli et examina à la fois l'écriture de l'adresse et le timbre du bureau de départ, comme font les personnes douées d'observation qui se plaisent, avant d'ouvrir une lettre, à comprendre, par l'écriture qu'elles reconnaissent ou par le timbre qui leur indique le lieu d'expédition, quel en est l'auteur.

Le timbre portait : *Postes n° 3, Pl. de la Madeleine*, avec la date et la levée au centre.

L'écriture était absolument inconnue.

Pendant qu'elle déchirait l'enveloppe, Léon des Roselles demanda :

— Vous vous êtes bien amusée hier?

Sa voix était triste.

Le malheureux pensait à Jane que son cœur n'avait jamais oubliée.

— Oui, répondit Mlle Mercier, c'était fort beau.

Puis, soudain, elle ne put réprimer un mouvement, ni empêcher ses lèvres de s'ouvrir pour laisser échapper un cri de douloureuse stupeur qui, cependant, ne fut pas articulé par sa gorge contractée.

Elle venait de lire les premières lignes de cette lettre :

« Mademoiselle,

« C'est à vous que je m'adresse aujourd'hui, puisque grâce à vous j'ai échoué hier... »

Et elle avait sauté tout de suite à la signature : Georges de Lizieux.

Léon des Roselles vit la pâleur qui recouvrit subitement le visage de son amie.

Il vit ses yeux agrandis par l'épouvante, ses regards rivés sur cette feuille.

— Qu'avez-vous?... demanda-t-il ému.

Mlle Mercier ne pouvait répondre.

Il fallait qu'elle cachât à Léon ce que souffrait la Jane qu'il aimait toujours.

Pourquoi le faire souffrir aussi?

Elle put se reprendre par un énergique effort de sa volonté.

— J'ai été saisie... dit-elle. Je m'attendais si peu à cette nouvelle...

— Une mauvaise nouvelle?

— Non... Je ne sais pas encore au juste...

Par discrétion, Léon des Roselles se retira.

Alors, quand elle fut seule :

— Moi qui allais écrire à Jane pour la rassurer!... se dit Mlle Mercier.

Elle lut :

« Mademoiselle,

« C'est à vous que je m'adresse aujourd'hui, puisque grâce à vous j'ai échoué hier.

« Vous êtes la confidente de Mme la duchesse d'Azergues, son amie intime, sa mère en quelque sorte, et à ce titre vous savez quel mobile m'a fait agir.

« Vous avez sans doute compris aussi que je ne reculerais devant rien pour empêcher le mariage de Mlle d'Azergues avec l'homme qu'on lui a choisi.

« Ce que j'ai tenté vous le prouve.

« Ce que je vais vous dire vous le prouvera mieux encore.

« La force qui m'anime, qui m'exaspère, est la plus puissante qui soit au monde : elle s'appelle l'amour paternel. Cette force donne toutes les audaces! Cette force rend capable de tout.

« Mon fils (vous le savez certainement), s'est épris, pour Mlle d'Azergues,

d'une de ces folles passions qui ne raisonnent pas, que la possession de l'objet aimé peut seule calmer et guérir.

« Le duel qui a eu lieu le démontre.

« Pour moi, je sais que mon fils mourra s'il n'épouse pas celle qu'il aime; et je veux qu'il vive!

« Comprenez-vous alors que ce qui semble infâme devienne sacré pour le père qu'anime l'amour de son enfant, pour le père qui veut arracher son fils à la mort?

« J'ai demandé à M. le duc d'Azergues la main de sa fille pour mon fils; j'ai fait cette demande alors que Mlle Luce n'avait encore conçu aucune sympathie marquée pour celui qui n'est devenu que plus tard son fiancé.

« Ma demande a été rebutée.

« Alors, je me suis adressé à Mme la duchesse d'Azergues. Je l'ai suppliée.

« Son refus était la condamnation de mon fils, et pourtant elle n'a pas hésité à la prononcer.

« Affolé alors par la menace de me voir ravir ce fils que j'adore, je n'avais plus à reculer.

« Une circonstance, heureuse pour moi, m'avait rendu maître d'un secret, — secret de honte, — qui livrait à ma merci l'honneur de la duchesse d'Azergues.

« J'avais les preuves d'un passé ignoré de tout le monde.

« J'avais des lettres qu'une épouse honorée, qu'une grande dame considérée, qu'une femme respectée aurait dû racheter même au prix de son sang.

« C'était une arme.

« J'aurais pu, aveuglé par le dépit, n'écouter que mon ressentiment, laisser croître la haine qui grondait en mon cœur, accomplir la vengeance dont le vent brûlait mon âme!... Non, j'ai étouffé tout sentiment mauvais, parce que je n'écoutais que mon affection paternelle, parce qu'en moi l'amour de mon fils parlait plus haut que tout.

« J'ai voulu empêcher ce mariage que l'on ne voulait pas briser, et vous avez été là, providentiellement envoyée, pour détourner l'arme qui allait frapper votre amie.

« Eh bien! c'est pour cela que j'ai recours à vous, mademoiselle, car je suis convaincu que lorsque vous saurez ce que je compte faire encore pour arriver à mes fins, vous serez la première à vous joindre à moi et à conseiller à votre amie de ne pas laisser célébrer ce mariage.

« Vous ferez cela, car vous aimez véritablement comme une mère

Mme la duchesse d'Azergues; car votre affection voudra détourner d'elle le nouveau coup qui la menace et qui, plus terrible que la révélation dont je la menaçais hier, serait pour elle, pour le duc d'Azergues et pour un autre encore, le coup de la mort.

« Je sais bien que ce que je vais dire, que ce que je veux faire est infâme.

« Mais est-ce qu'il est capable de raisonner et de s'arrêter à ces considérations le père dont on veut tuer l'enfant?

« Oui, j'ai une autre arme que ces lettres, avec lesquelles je croyais réussir à sauver mon fils.

« Je vais vous la faire connaître, car il serait impossible à votre amitié dévouée de la détourner ou seulement de l'émousser.

« Pour des considérations délicates, pour des considérations d'honneur, j'ai dû ne pas dire à Mme la duchesse d'Azergues la vérité tout entière sur la possession de ces lettres que vous avez pu intercepter. J'ai dû expliquer que je les avais trouvées dans l'hôtel dont je suis devenu acquéreur.

« La vérité, la voici :

« Il y avait à Paris, — *il y a encore à Paris, dans une maison que je connais*, — un homme dont le nom ne vous est pas inconnu : M. de Chabertin.

« Ce Chabertin savait bien des choses, car il m'a avoué et démontré qu'il avait été le confident et l'agent de Mlle de La Possonnière, la tante de la duchesse d'Azergues.

« Eh bien ! c'est de cet homme que j'ai reçu ces lettres !

« Je fus mis en rapport avec M. de Chabertin par Mlle de La Possonnière elle-même, lorsqu'elle me vendit son hôtel de la rue de Courcelles; ce fut même avec lui que je traitai.

« Cet homme, dont l'habileté et la pénétration me surprirent, avait compris que Mlle Jane de Champtocé avait produit sur moi une impression profonde.

« Il vint me trouver et il m'offrit les lettres en question.

« C'était une affaire pour lui, car il n'était mû que par un vil et cupide intérêt.

« Aussi cet homme me faisait horreur, et comme je compris qu'il était capable de toutes les vilenies possibles, je résolus aussitôt de lui acheter ces preuves du déshonneur d'une famille honorablement considérée, comme on enlève à un malfaiteur l'arme avec laquelle il s'apprête à commettre un crime.

« Armé de ces preuves irrécusables d'une faute ignorée, il aurait

exploité la duchesse d'Azergues, il l'aurait torturée, martyrisée jusqu'à la mort.

« Je résolus de la sauver. Oui, je n'avais que ce seul but alors, je vous le jure !

« Je payai donc, mais en payant j'exigeai, pour me faire démontrer l'authenticité de cette correspondance, que ce misérable me révélât comment ces lettres étaient venues en sa possession.

« Voici ce que j'appris :

« Au courant de la faute de Mlle de Champtocé, Chabertin avait songé à profiter plus tard des confidences qui lui avaient été faites et, pour cela, il avait résolu de se procurer des preuves certaines.

« Il connaissait l'existence des lettres de M. des Roselles et il avait dérobé, dans une de ses visites à la propriétaire de l'hôtel de la rue de Courcelles, les clefs nécessaires pour pénétrer librement dans cette maison dont il connaissait tous les êtres.

« Ce fut la veille du mariage de Mlle de Champtocé, suprême délai pour lui, qu'il s'introduisit pendant la nuit dans l'hôtel.

« Tout dormait et le misérable, dont les tapis assourdissaient les pas, arriva jusqu'à la chambre de sa victime.

« Il entra sans bruit.

« Une odeur de gaz le fit reculer. Il crut que, par imprudence ou par oubli, une femme de chambre avait laissé un bec ouvert, et aussitôt il le ferma.

« Il ouvrit la fenêtre du cabinet de toilette et le gaz accumulé dans les deux pièces put s'échapper.

« Alors, il s'approcha d'un petit secrétaire dans lequel il savait que les lettres étaient enfermées, et en cherchant il découvrit la vérité.

« Il comprit que cette fuite de gaz n'était pas accidentelle, car Mlle de La Possonnière lui avait parlé des idées de suicide que sa nièce avait nourries.

« C'était donc elle, pensa-t-il, qui avait voulu ainsi se soustraire par la mort au mariage qu'on lui imposait.

« Il voulut la sauver.

« L'air pur entrait déjà à pleine baie dans la chambre, y remplaçant les émanations meurtrières du gaz.

« Chabertin alluma un flambeau et il vit, sur le lit, Mlle de Champtocé étendue inanimée.

« Il l'examina et il constata qu'elle respirait encore.

« Elle n'était en proie qu'à un engourdissement complet, première phase de l'empoisonnement et de l'asphyxie.

Il lui avait semblé voir entrer Jane dont la mignonne était le gracieux portrait. (P. 1255.)

« Il pouvait la rappeler à la vie.

« Mais alors, quand ce misérable contempla cette adorable jeune fille, qu'un hasard criminel lui livrait sans défense; quand il sentit sous ses mains, qui déjà tentaient de la ranimer, ce corps admirable dans sa pure beauté, une passion soudaine, aveuglante, s'empara de son esprit et de ses sens, l'exaspéra, l'affola...

« Non, je n'ose continuer tant tout ce qu'il y a en moi se révolte à la pensée de ce crime épouvantable !

« Son forfait accompli, Chabertin s'enfut, avec les lettres volées à sa victime profanée, et l'infâme eut le cynisme odieux de me dire :

— « C'est moi le père de Mlle d'Azergues !... Que sa mère calcule l'époque de sa naissance et elle en sera sûre !

« Faudra-t-il que, pour empêcher ce mariage, je fasse appel à ce Chabertin, comme le fit Mlle de La Possonnière pour empêcher sa nièce d'épouser M. des Roselles ?

« Faudra-t-il que je lui dise : — « Allez, vengez-moi ! Voici de l'argent, en voici autant que votre cupidité en désire, des millions s'il le faut ! Allez trouver le duc d'Azergues, dites-lui la vérité ; dites-lui que c'est vous le père de cette enfant qu'il veut donner à M. de Salverne ! dites-lui que vous voulez qu'elle soit à celui qui l'aime, à mon fils !... Semez, s'il le faut, la honte, le déshonneur et la mort ! qu'importe, mais sauvez mon fils ! »

« Oui, je sens que j'ai bien fait de compter sur vous, mademoiselle, car vous ne laisserez pas arriver ces malheurs effroyables.

« Cette fois encore, vous sauverez votre amie de cette horrible révélation.

« C'est vous qui, pour son salut et pour celui de tous ceux qui lui sont chers, lui conseillerez de rompre ce mariage et de donner sa fille à mon fils.

« Oui, vous ferez cela, s'en suis sûr.

« Ainsi, rien ne sera divulgué.

« Mon amour de père me fera oublier que celle que mon fils épousera n'est pas du sang dont elle porte le nom.

« Rien de ce crime et de cette honte ne sera jamais divulgué.

« Ce mariage effacera tout.

« Aussi je compte sur vous ! j'ai foi en vous !

GEORGES DE LIZIEUX.

CHAPITRE CLIV

POUR SAUVER JANE

Mlle Mercier était absolument terrifiée par les épouvantables révélations que cette lettre venait de lui apporter.

Elle aurait voulu pouvoir douter.

C'était impossible.

Les circonstances que rappelait M. de Lizieux étaient trop précises; elle savait trop bien, elle-même, que tout ce qu'il avait dit était vrai pour qu'il lui fût permis de ne pas croire à ce crime épouvantable, à ce forfait monstrueux dont la malheureuse Jane avait été l'inconsciente victime.

Tout était vrai dans cette lettre.

Tout venait à l'appui de cette révélation écrasante et terrible.

Tout la confirmait.

Oui, les choses s'étaient bien passées ainsi que le disait M. de Lizieux.

Jane, qui avait songé à mourir pour se soustraire à ce mariage que sa loyauté lui interdisait de laisser accomplir, avait, en effet, cherché à s'asphyxier en laissant ouvert le bec de gaz de son cabinet de toilette.

Et cependant, personne n'avait su cela.

Mlle Mercier, seule, en avait eu connaissance par la lettre d'adieu suprême de son amie et par les confidences navrantes qu'elle en avait reçues ensuite.

Mlle de La Possonnière, elle-même, n'avait rien su.

Les gens de l'hôtel ne s'étaient douté de rien.

Jane, rétablie grâce à des soins énergiques, avait paru seulement en proie à une indisposition passagère.

Les lettres de Léon des Roselles, enfermées dans le petit coffret de marqueterie, avaient été placées par elle dans le petit secrétaire en Boule, et Mlle Mercier avait trouvé ce meuble vide.

Ce ne pouvait donc être que dans la nuit qu'elles avaient été volées.

La veille, au moment où l'infortunée jeune fille se coucha, croyant ne plus s'éveiller, elle les y avait placées.

Le lendemain matin, elles n'y étaient plus.

En pénétrant dans la chambre de Jane on avait bien trouvé la fenêtre ouverte, comme le disait M. de Lizieux qui donnait les détails les plus circonstanciés de ce crime.

Douter était absolument impossible.

L'attentat commis sur la fiancée du duc d'Azergues n'était, hélas ! que trop certain.

Le misérable qui avait été capable de se faire l'auxiliaire de cette horrible femme qui avait, pendant toute sa vie, tyrannisé effroyablement la pauvre Jane, en était bien capable.

C'était lui qui avait entrepris, payé par Mlle de La Possonnière, d'empêcher Jane d'épouser celui que son cœur avait choisi, celui à qui elle appartenait déjà, celui dont l'amour l'avait rendue mère.

C'était lui qui, par des faux, avait fait croire au mariage de Léon des

Roselles et à la mort des deux enfants confiées à Mouredu et à Norine.

C'était lui qui avait commis cet autre crime d'enlever ces enfants et de les faire disparaître.

L'infâme, agissant alors pour son compte, avait voulu se saisir des lettres qui établissaient, comme des preuves irrécusables, cette faute que la malheureuse Jane expiait si cruellement.

Oui, c'était vrai; il avait pu pénétrer nuitamment dans cet hôtel où il avait été plusieurs fois reçu, qu'il avait visité en détail, et dont il lui avait été possible de dérober quelques clefs.

Il s'était introduit dans la chambre de Jane pour voler ces preuves du passé que l'infortunée aurait voulu anéantir, et le monstre s'était trouvé seul en présence de cette adorable jeune fille inanimée, inconsciente, livrée à lui sans défense.

Pourquoi l'auteur de tant d'autres forfaits exécrables aurait-il reculé devant l'accomplissement de cet attentat?

Ainsi donc Jane avait été profanée.

Chabertin, sûr de l'impunité, s'était vanté de son monstrueux attentat.

Il était sûr d'être le père de cette enfant née après le mariage de Jane.

Il avait dit à M. de Lizieux, pour le lui prouver, que l'on pouvait calculer le temps écoulé entre le crime et la date de la naissance de Luce.

Ce calcul, l'infâme l'avait sans doute déjà fait lui-même.

Mlle Mercier se rappelait tout.

Machinalement, sans chercher, son esprit faisait de lui-même ce calcul, tandis qu'elle était anéantie par cette horrible révélation.

Le mariage de Jane avait eu lieu un samedi, le 24 octobre 1868.

Luce était née dans le mois de juillet de l'année suivante, à une date que l'ancienne institutrice ne pouvait pas préciser avec certitude, mais qui lui apparaissait être placée vers le 20 ou le 25.

Jane, cependant, lorsqu'elle fut revenue de ce long voyage fait avec son mari, avait dit à son amie ce qu'elle avait souffert à la pensée d'être à Claudius, qu'on l'avait obligée à tromper.

Elle aurait voulu pouvoir se dérober éternellement à son amour.

Le voyage, avec ses nécessités, avec la séparation des voyageurs des deux sexes à bord des paquebots, lui avait permis tout naturellement de se dérober.

Oui, il n'y avait pas un doute à avoir.

Luce était bien la fille de ce monstre, de l'auteur de cet attentat que la lettre de M. de Lizieux venait de dévoiler.

C'était épouvantable.

Et Jane, la malheureuse, ignorait ce forfait.

Ah ! voilà pourquoi Mlle Mercier, malgré la maternelle affection qu'elle avait vouée à son amie, n'avait jamais pu sentir en son cœur la moindre sympathie pour cette fille née d'elle.

Luce n'était pas la fille du duc d'Azergues.

Luce avait dans les veines le sang de cet homme exécrable, du complice abhorré de Mlle de La Possonnière.

Maintenant, qu'y avait-il à faire ?

M. de Lizieux connaissait ce forfait.

Chabertin était à Paris ; il l'affirmait, il l'avouait avec cynisme.

Cette révélation affreuse, le père de José voulait s'en servir pour empêcher ce mariage qui contrariait ses visées ambitieuses.

Il avait compté sur Mlle Mercier pour l'aider dans ce projet.

Il fallait donc que ce fut elle qui allât révéler à Jane le crime affreux qui l'avait souillée ?

L'infortunée n'avait donc pas assez souffert encore ?

Ce coup la tuerait sûrement !

A la veille de voir Luce épouser l'homme qu'elle s'était choisi, ce jeune officier vers qui tendaient toutes les sympathies, il fallait aller lui dire :

« Arrêtez !... Luce n'est pas la fille de votre mari !

« Elle est la fille de cet infâme qui vous a arraché à la mort la veille de votre mariage, qui vous a volé les preuves de cette faute que vous avez si cruellement expiée et qui s'est livré sur vous, inconsciente et sans défense, à l'attentat le plus épouvantable ! »

Non, jamais l'amie de Jane ne se serait senti le courage de faire cela.

Mlle Mercier ne savait quel parti prendre.

Elle sentait que M. de Lizieux était capable de tout pour arriver à ses fins.

Il fallait donc agir pour épargner à Jane des malheurs plus grands encore.

Il fallait même agir sans retard.

Et cependant Mlle Mercier ne s'en sentait pas le courage.

Que faire ?

Tout dire à Léon des Roselles ?

Lui montrer cette lettre dont il avait pressenti la funeste influence, puisqu'il avait été témoin de l'effet douloureux qu'elle avait produit ?

Mais le malheureux n'avait-il pas aussi été assez cruellement éprouvé ?

Fallait-il lui infliger encore ce supplice nouveau qui déchirerait son cœur ?

Fallait-il lui révéler que Jane, sa Jane adorée qu'il avait aimée plus que la vie et qu'il aimait toujours, avait été souillée par un criminel ignoble, par cet homme auteur de tout ce qu'il avait souffert ?

Cela, non plus, l'ancienne institutrice ne pouvait se résoudre à le faire.

Ne sachant quel parti prendre, Mlle Mercier était terriblement torturée par la situation qui lui était faite.

Son teint, subitement pâli sous l'effet de l'épouvante causée par l'affreuse révélation du crime de Chabertin, avait pris maintenant des teintes absolument livides.

Ses yeux s'étaient cernés d'estompes bistrées et en ses prunelles brillaient des lueurs fiévreuses.

Le sang, affluant à sa tête, battait avec une violence inouïe à ses tempes.

Elle souffrait horriblement.

Il y avait plus de deux heures qu'elle était enfermée dans sa chambre, réfléchissant, cherchant vainement une issue ou une solution.

Elle redoutait de rencontrer Léon des Roselles, de se trouver en sa présence.

Il avait compris, à la douloureuse stupeur qu'elle n'avait pas eu la force de dissimuler, qu'elle avait reçu une grave et douloureuse nouvelle.

Il comprendrait qu'il ne s'était pas trompé en voyant sur son visage les ravages profonds qu'accusait le miroir placé devant elle.

Que dirait-elle s'il l'interrogeait ?

L'affection du père de Magali l'amènerait sûrement à la questionner.

Magali entra dans la chambre de sa « petite mère ».

Le courrier du matin avait aussi apporté une lettre pour elle que son père lui avait remise.

C'était Paul, son fiancé, qui lui écrivait.

Il lui disait que la fête à laquelle il avait assisté avait reporté plus intimement son esprit et son cœur vers elle, au spectacle du bonheur de son ami Adrien.

Il lui parlait de son amour en termes exquis, pleins d'une délicate tendresse.

L'adorable jeune fille venait, en embrassant, comme chaque jour, celle qui lui avait servi de mère, lui montrer cette lettre qui l'avait rendue si heureuse et lui faire partager son bonheur.

Elle n'avait pas voulu venir plus tôt, ce matin-là, car elle croyait que Mlle Mercier, fatiguée de s'être couchée si tard, reposait encore.

Son petit père venait seulement de lui apprendre qu'elle était levée.

En présence de Magali, Mlle Mercier avait senti aussitôt une terreur l'envahir.

Il lui avait semblé voir entrer Jane dont la mignonne était le gracieux portrait.

Elle avait rapidement fait disparaître la lettre qui était demeurée devant elle, mais elle n'avait pu, d'un seul coup, effacer de son visage les traces de ce qu'elle avait souffert et de ce qu'elle souffrait encore.

Magali s'aperçut de sa pâleur.

Elle constata l'altération de ses traits.

Elle sentit, en l'embrassant, son front brûlant et ses mains moites et froides.

Elle l'interrogea, inquiète :

— Qu'avez-vous ?

— Rien.

— Si... Je vois bien que vous êtes pâle, insista la fille de Léon. Vous avez mal dormi ?

— Oui... c'est ça.

— Cette fête vous a fatiguée ?

— Ce ne sera rien, ma chérie, répondit Mlle Mercier en embrassant la jeune fille.

Elle essaya de sourire.

Une diversion s'offrait naturellement avec la lettre que Magali avait reçue.

Mlle Mercier en profita.

Elle lut et elle parla aussi longuement que possible, avec la fille de Jane, de son fiancé.

Magali, heureuse, était absorbée par ce sujet affectueux, oubliant tout le reste dans l'inconscient égoïsme de son cœur d'amante qui se détache rapidement de tout ce qui ne se rapporte pas à l'objet aimé.

Mais, quelques instants plus tard, quand elle se retrouva auprès de son père et que celui-ci lui demanda :

— Eh bien ! tu as vu « petite mère » ?

— Oui.

— Tu lui as montré ta lettre ?

— Je suis si heureuse qu'il fallait bien que mon bonheur se doublât en le lui confiant !

Mais Léon des Roselles avait été vivement impressionné par l'effet produit sur Mlle Mercier par la lettre qu'il lui avait remise.

Il demanda :

— « Petite mère » n'a pas été trop fatiguée par cette fête ?

— Oh ! si, répondit aussitôt Magali qui se souvint à l'instant de cette pâleur, de ce front brûlant et de cette main froide. Je l'ai trouvée bien pâle.

— Vraiment ?

— On dirait qu'elle a la fièvre.

— Elle n'est pas malade ?

— Non, « petite mère » dit que c'est parce qu'elle a mal dormi.

Ces nouvelles confirmaient le pressentiment fâcheux que Léon des Roselles avait conçu.

C'était donc une mauvaise nouvelle que Mlle Mercier avait reçue par cette lettre.

De quelle nature pouvait-elle être ?

Il connaissait tout ce qui concernait la dévouée institutrice de sa fille.

Cette nouvelle était celle d'un malheur peut-être, puisque l'émotion ressentie en avait été si profonde.

S'agissait-il de Jane ?

Léon des Roselles voulut savoir sans tarder.

Un sombre pressentiment le prévenait qu'il ne se trompait pas dans ses conjectures.

Il devait, du reste, à l'affection reconnaissante qu'il avait vouée à cette amie fidèle et sûre, confidente de tous ses malheurs, de chercher à savoir si elle souffrait et de lui offrir ses consolations.

Le père de Magali vint trouver Mlle Mercier.

L'amie de Jane avait un peu repris possession d'elle-même depuis son entrevue avec la jeune fille.

Elle avait essayé de se ressaisir pour dissiper la pâleur qui trahissait sa souffrance.

Elle y était mal parvenue.

Léon des Roselles, du premier coup, constata les symptômes que Magali lui avait annoncés.

— Je suis inquiet, lui dit-il.

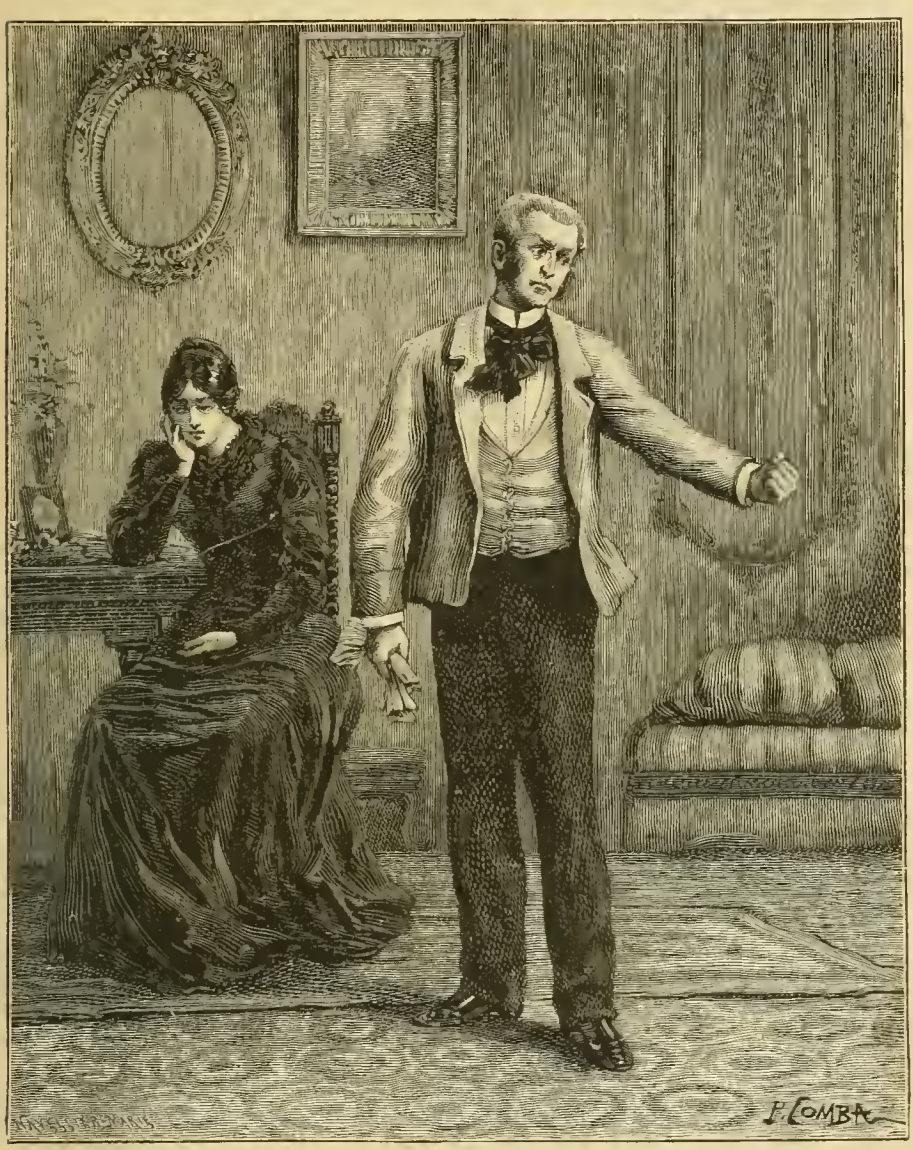
— Inquiet !... fit l'ancienne institutrice, qui pressentait déjà l'obligation où elle allait se trouver d'avouer la vérité.

Elle ajouta d'une voix qu'elle ne put rendre naturelle :

— Pourquoi ?

— Magali vient de me dire qu'elle vous avait trouvée pâle, brûlante, comme si vous aviez la fièvre.

Mlle Mercier n'osait nier ni chercher une excuse.



— C'est cet homme, c'est ce misérable qu'il me faut!... gronda-t-il avec fureur. (P. 1262.)

— En effet, poursuivit Léon, je vois que c'est vrai. — C'est cette lettre que vous avez reçue, n'est-ce pas?... une mauvaise nouvelle, m'avez-vous dit?... un malheur?... Je le sens, vous ne pouvez pas le nier... Il s'agit de Jane, j'en ai le pressentiment...

L'ancienne institutrice n'avait pas la force d'avouer l'horrible vérité.

Mais elle sentait aussi qu'il lui était impossible de se soustraire.

— Suis-je indiscret? continua Léon, voyant qu'elle ne répondait pas. — En tout cas, vous excuserez cette indiscrétion sous laquelle il ne faut voir que l'affectueux intérêt que vous m'inspirez.

— Oh ! mon ami, répondit alors Mlle Mercier en pressant la main de l'officier de marine, je ne pourrai jamais trouver rien d'indiscret de votre part, vous le savez...

— Alors... dites-moi... que se passe-t-il ?... Vous souffrez, c'est certain !... Cette lettre... n'est-ce pas, c'est de Jane qu'il s'agit.

Alors, épuisée, incapable de lutter plus longtemps, Mlle Mercier répondit :

— Oui !...

Sa voix brisée était faible comme un souffle.

— D'elle !

— Oui, c'est d'elle qu'il s'agit.

— Un malheur la menace ?

— Un malheur terrible.

— Ah ! dites, je vous en conjure !... dites-moi tout ! supplia Léon des Roselles.

— Hélas !...

— Parlez, je vous en prie !

— Oui... il le faut bien.

Mlle Mercier se laissa tomber dans un fauteuil.

— Ah ! je vous le jure, dit-elle, j'aurais voulu pouvoir tout vous cacher, mon ami...

— Pourquoi ?

— Parce que je sais d'avance ce que vous souffrirez, vous qui l'aimez toujours.

— Mais je puis peut-être...

— Non, vous ne pouvez rien, interrompit Mlle Mercier. La malheureuse Jane a été vouée, par son infernale tante, à une destinée épouvantable.

— L'infâme ! gronda Léon des Roselles au souvenir de Mlle de La Possonnière.

— Ce que l'infortunée a souffert n'est rien à côté de ce qu'on lui prépare.

— Qui ?... qui donc la menace ?

— Vous allez le savoir puisqu'il faut que je vous dise toute la vérité maintenant.

— Oh ! oui, oui !... quelque douloureuse, quelque cruelle qu'elle soit, je vous en conjure !

— Il faut d'abord, dit Mlle Mercier en faisant sur elle-même un effort pour parler, que je vous apprenne certaines choses bien tristes, bien écœurantes que je vous avais cachées jusqu'ici.

— Parlez !... parlez !

— Lorsque vous êtes revenu en France, lorsque je vous ai appris ce qui s'était passé, ce qui avait été fait contre cette pauvre Jane et contre vous par Mlle de La Possonnière et par ce Chabertin, son complice. Je vous ai dit que la malheureuse avait songé à se soustraire à ce mariage par la mort...

— Oui, je sais.

— Avant de demander à la mort un refuge contre l'union déloyale qu'on voulait la contraindre à commettre, la malheureuse m'écrivit cette lettre que je reçus en même temps que la nouvelle de votre retour, et elle me priait de prendre vos lettres qu'elle avait conservées jusqu'au dernier instant comme un pieux souvenir de son amour, et de les détruire lorsqu'elle ne serait plus.

— Pauvre Jane !... fit Léon avec un accent de douleur indicible. — Chère martyre !

— Ces lettres, poursuivit l'institutrice, je ne les ai pas trouvées. Elles avaient disparu. On les avait volées dans le petit secrétaire de sa chambre où elle les enfermait.

— Qui les avait volées ?

— Qui ?... Nous avons cru que c'était Mlle de La Possonnière qui, les ayant découvertes pendant que Jane était encore en syncope sous l'influence de ce commencement d'asphyxie, les avait enlevées et détruites pour qu'aucune preuve ne subsistât du passé qu'elle avait si cruellement voulu étouffer.

— Ce n'était donc pas elle qui les avait prises ?... demanda Léon des Roselles.

— Non.

— Qui donc ?

— Ces lettres avaient été volées par M. de Chabertin.

— Par ce misérable !

— Oui.

— Sur l'ordre de cette femme exécrable ?

— Non. — Chabertin agissait cette fois pour son compte, répondit l'amie de Jane.

— L'infâme !

— Il avait voulu posséder ces lettres dénonciatrices pour les revendre chèrement plus tard.

— Et il a osé...

— Oui.

— Il a vu Jane ?

— Non, ce n'est pas à elle qu'il s'est adressé.

— A qui donc ?

— A un homme que je vais vous faire connaître.

— Cet homme...

— Ces lettres, interrompit vivement Mlle Mercier, les voici. C'est moi qui les possède aujourd'hui.

— Vous !

L'amie de Jane montra le coffret.

Léon le reconnut.

— C'est hier soir seulement, continua Mlle Mercier, au milieu de cette fête où j'ai eu l'heureuse inspiration de me rendre, que j'ai pu les saisir et éviter ainsi un scandale et un malheur épouvantables.

— Que se passait-il donc ?

— Celui qui avait acheté ces lettres à Chabertin avait voulu s'en servir pour contraindre la pauvre Jane à briser le projet de mariage de sa fille, parce qu'il convoitait la main de Mlle d'Azergues pour son fils, et parce qu'on la lui avait refusée.

Hier, en pleine fête, au moment où l'on célébrait les fiançailles, ces lettres étaient envoyées au commandant de Salverne, et, placée par la Providence sur les pas du messager, j'ai aperçu ce coffret dans ses mains, je l'ai reconnu, j'ai compris ce qui se tramait et je m'en suis emparé.

— C'est Dieu qui vous avait envoyée !

— Oui, c'est Dieu, je le crois, qui voulait me permettre d'épargner à Jane, qui a assez souffert, n'est-ce pas ? cette douleur nouvelle et cette honte.

Mais aujourd'hui, un malheur plus grand la menace... Le coup détourné va être suivi d'un choc terrible qui écrasera l'infortunée, qui la tuera, et je me demande depuis que je sais cela, depuis ce matin, comment Dieu, qui m'a déjà permis une fois de sauver ma pauvre Jane, pourra m'assister aujourd'hui !...

— Vous m'épouvantez !

— Ah ! mon ami, c'est épouvantable, en effet.

— Le nom de cet homme ?

— C'est M. de Lizieux.

— M. de Lizieux !...

— Celui qui a acheté à Mlle de La Possonnière l'hôtel de la rue de Courcelles.

— Celui dont le fils s'est battu avec M. de Salverne !

— Oui, lui-même.

— Et cette lettre est de lui ?

— Tenez, lisez-la !... Ah ! pauvre Jane !

Et Mlle Mercier prit dans son sous-main où elle l'avait fait disparaître, la lettre de M. de Lizieux, et elle la remit à Léon des Roselles.

CHAPITRE CLV

UNE INSPIRATION DE MOUREDU

Ce qui venait d'être dit par Mlle Mercier était, pour Léon des Roselles, une préparation de nature à amortir le choc terrible qui allait lui être porté par la lecture de cette lettre.

Et cependant, à mesure qu'il lisait, son visage se décomposait d'une façon étrange.

Comme chez l'amie de Jane, au moment où elle lut la lettre de M. de Lizieux, son visage pâlit affreusement, puis il prit des teintes livides ; son front devint brûlant et ses mains moites et glacées.

Mais tout à coup, aux trois quarts environ de cette épouvantable lecture, une réaction terrible et soudaine s'opéra.

Les yeux de l'officier de marine, devenus fulgurants, semblaient jeter des flammes de haine.

Son teint se plaquait de taches rouges, qui s'étendaient, devenaient plus vives et envahissaient tout le visage.

Son cou rubéfié se congestionnait sous l'effort d'une fureur indicible.

— Ah ! misérable !... gronda-t-il.

Il savait tout.

Celle que le monstre avait souillée, la victime inconsciente de cet attentat odieux, pour lui ce n'était pas la duchesse d'Azergues, ce n'était pas l'épouse de Claudius.

C'était Jane de Champtocé, la Jane que le malheureux avait si ardemment aimée!... C'était elle, la fiancée que son cœur avait choisie, elle, qui avait été profanée par cet infâme !

Ce que Léon des Roselles souffrit à cette révélation épouvantable, aucune plume ne saurait le décrire.

Puis, à l'exaspération impuissante, l'abattement, la prostration, l'anéantissement succédèrent.

C'était la constatation de l'impuissance.

Que faire, en effet ?

Une réaction nouvelle s'opéra, alors, sous l'effort d'une inspiration subite.

Chabertin !...

Cet homme était à Paris !

M. de Lizieux savait où le trouver.

Avec le souvenir de cet homme, des conjectures confuses, heurtées, venaient de surgir dans l'esprit de Léon des Roselles.

Chabertin !... c'était lui qui avait fait disparaître Miette et Magali !

C'était lui que Léon des Roselles avait si inutilement et si longtemps cherché !

Magali, elle était là !

Mais Miette ?

Alors, à ce souvenir douloureux de l'enfant qui manquait toujours à son affection, le pauvre père doutait de tout.

Il avait pensé jusque-là que sa fille était morte.

Il avait cru qu'elle avait été égorgée par les Prussiens, au moment de la guerre, avec tous ceux qui périrent sous le fer des envahisseurs.

Maintenant, il ne savait plus que croire.

Maintenant il doutait.

Chabertin, mieux que tout autre, devait savoir la vérité.

Ce Chabertin, Léon des Roselles voulait le voir.

Il le dit lorsque Mlle Mercier, effrayée de l'aspect bouleversé de son visage, l'interrogea.

— C'est cet homme, c'est ce misérable qu'il me faut !... gronda-t-il avec fureur.

— Que voulez-vous faire ?

— Ce que je veux faire ?... Je veux faire sortir de sa gorge infâme l'aveu de la vérité !... Je veux le contraindre à avouer ce qu'il a fait de ma fille, de ma petite Miette, de cette enfant, belle et aimée comme l'autre, que mon cœur n'a jamais pu oublier !

— Miette !

— Oui, Miette !

— Elle est morte.

— Qui le sait ?

— Vous avez cherché, mon ami... Vous avez bien entendu ce que l'on vous a dit ?

— On peut s'être trompé !

— Dieu !

— Cet homme doit le savoir et je veux l'interroger.

— Non, dit alors Mlle Mercier avec une résolution qu'inspirait la sagesse, vous ne ferez pas cela.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne serez pas maître de vous... Parce que, en présence de cet homme qui a commis sur Jane un attentat aussi lâche et aussi odieux, vous ne pourrez vous retenir... parce que vous ne pourrez vous empêcher de venger ce crime sur l'heure... parce qu'enfin un éclat résultera quand même de cette entrevue, et que cet éclat sera le point de départ de ce scandale épouvantable que je voudrais empêcher, même au prix de ma vie !

Léon sentait sa colère faiblir, devenir impuissante, sous cette argumentation logique.

Mlle Mercier avait raison.

Avant tout, il fallait épargner à Jane le malheur nouveau qui allait fondre sur elle.

Avant tout, il fallait la sauver.

— Que faire ?... demanda-t-il accablé et pensif.

— Il faut sauver Jane d'abord, répondit Mlle Mercier.

— Oui, oui !... vous avez raison, répondit Léon des Roselles repris par son amour.

— Il faut empêcher cette effroyable révélation d'arriver à elle et aussi au duc d'Azergues.

— Le malheureux !

— M. de Lizieux compte sur moi, reprit l'ancienne institutrice. — Il pense, — et il ne se trompe pas, vous le savez, — que j'aime assez Jane pour vouloir la préserver contre lui et contre ce Chabertin. — Il compte que, pour éviter ce malheur dont il la menace, j'irai la trouver et la conjurer de renoncer à ce mariage.

— Il le faudrait cependant, dit Léon. Il le faudrait pour elle comme pour ce brave garçon que j'aime comme un fils, pour Adrien de Salverne, qui s'apprête à épouser la fille de ce misérable.

— Oui, pour lui aussi !

Puis, après un douloureux silence :

— Mais comment dire cela à Jane, ajouta Mlle Mercier, comment empêcher ce mariage sans lui révéler la vérité ?

— Je le sais... c'est impossible !

— Pauvre Jane !

Léon des Roselles s'était levé depuis un moment.

Il arpentait à pas longs et saccadés la chambre de son amie.

Il se demandait quelle résolution prendre.

Tout à coup :

— Je veux savoir ! dit-il.

— Savoir !... quoi ?

— Si ma fille est vivante !... Je ne peux plus vivre dans une incertitude pareille.

— Qu'allez-vous faire ?

— Rassurez-vous. — Nous avons ici un ami dévoué et sûr, un homme sur qui notre cœur peut compter.

— Tistin ?

— Oui, mon brave Mouredu !

— C'est vrai !

— Vous avez raison : je ne serais pas maître de moi. C'est lui que j'enverrai auprès de M. de Lizieux.

— Ah ! oui, je vous approuve.

— C'est lui qui ira trouver ce Chabertin et qui le forcera bien à avouer ce qu'il a fait de ma fille.

— Et Jane ?... demanda Mlle Mercier.

— Oui, c'est elle qui me préoccupe.

— Si cet homme voit ce mariage se faire, il accomplira ses menaces ; sa lettre ne permet pas d'en douter.

— La malheureuse !

— Voyant ses dernières espérances déçues, il n'aura plus à hésiter un seul instant.

— Il faut voir cet homme.

— Eh bien ! j'irai, moi ! déclara l'amie de Jane.

— Vous !

— Oui... puisque c'est à moi qu'il s'adresse.

— Que lui direz-vous ?

— Je ne sais... mais Dieu m'aidera. Il me donnera des accents pour le convaincre, la force pour l'arrêter :

— Oui, allez, dit Léon ; cela vaut mieux ainsi.

— J'irai aujourd'hui même.

— Et vous saurez où est ce Chabertin ! — Il faut qu'il vous le dise, entendez-vous ?

— Il le dira.

— Alors nous irons trouver ce misérable... ou plutôt Mouredu ira.

— C'est cela. — Aussitôt après déjeuner je vais partir.

Mouredu, en disaut cela, relevait ses manches comme pour se préparer déjà à la bataille. (P. 1267.)

— Sauvez Jane, vous avez raison !... sauvez-la avant tout !

Mais en même temps, Léon des Roselles pensait à Adrien de Salverne, à cet ami du fiancé de Magali, à ce garçon qu'il aimait si sincèrement, comme s'il avait vu, en quelque sorte, en lui le frère de celui qui allait devenir son fils.

On ne pouvait lui laisser épouser la fille de ce misérable Chabertin.

Il le dit :

— Hélas ! répondit Mlle Mercier, que faire ?

— C'est difficile, je le sais.

— Ce mariage est décidé... Sa célébration en est imminente ; c'est à samedi prochain qu'elle est fixée.

— Oui, comment le dissuader de cette union sans lui donner aucune explication.

— Ce serait lui révéler la vérité.

— Non !... jamais !

— Alors ?

— Je ne sais pas !

Et tombant dans un fauteuil, le visage enfoui dans ses mains, l'officier de marine s'écria :

— C'est affreux !... mon Dieu, c'est épouvantable !

Mlle Mercier s'approcha de lui.

— Malgré tout, il faut avoir confiance, mon ami, dit-elle en lui touchant l'épaule.

Léon releva la tête.

— Dieu, continua l'amie de Jane, n'aurait pas permis que je puisse sauver cette malheureuse pour qu'elle fût frappée plus horriblement encore. — Moi, j'espère !

— Qu'espérez-vous ?

— Je ne sais !... Il me viendra un aide d'en haut !... Laissez-moi faire !... Laissez-moi faire !

***

Mlle Mercier expédia un télégramme dans l'après-midi.

Pour commencer à conjurer le malheur qui menaçait Jane, elle écrivit à M. de Lizieux :

Demain matin, je serai chez vous.

Puis, sa dépêche envoyée, portée au bureau de poste par Mariie, elle avait repris, avec Léon des Roselles, la conversation interrompue par le déjeuner.

Magali travaillait avec Norine à son trousseau.

Tout à coup, Mouredu se présenta.

— Mon commandant, dit-il, il faudrait que j'aille payer les contributions du *Vent-debout*.

Léon avait attendu une occasion de confier à l'ancien quartier-maître la mission qu'il avait décidée.

C'était le moment.

— Écoutez, lui dit-il d'un air grave.

Tistin s'approcha.

— Mon commandant !

— Je vais avoir besoin de vous.

— De moi !

— De votre dévouement...

— Eh bé, vous savez bien, capon de bon sort ! ce que je suis capable de faire, pas vrai ?

— Oui, je sais que vous avez un brave cœur.

— Ah ! pour ça, *voui*, je vous le jure !

Mouredu était intrigué par la gravité de cet entretien absolument inattendu.

— Il se passe quéque chose, qué ? demanda-t-il familièrement.

— Oui.

— De quoi ?... quéque ennui ?

— Plus qu'un ennui.

— Ah ! dites vite, vé, mon commandant, dit le brave matelot, impatient, car je suis gréé et paré, et n'importe où qu'il faudra mettre le cap, je vous promets d'être solide à la barre.

— Je le sais, mon ami ; c'est pour cela que j'ai confiance en vous.

— C'est-il un ennemi que vous avez ?... Vous ou tout autre ici... Vous n'avez qu'à parler, je me charge de lui régler sa marche dès que j'aurai relevé son point, as pas peur !

Mouredu, en disant cela, relevait ses manches comme pour se préparer déjà à la bataille.

— Un ennemi ! fit Léon, non... ce n'est pas ça.

M^lle^ Mercier intervint :

— N'est-ce pas un ennemi que cet homme qui vous a fait tant de mal ?

— Certes !

— Quel homme, mon commandant ? demanda le mari de Norine. De qui vous parlez ?

— De ce misérable que nous avons vainement cherché... de Chabertin !

— Ah ! que le tron de l'air le patafiole, celui-là !... car si jamais il m'était tombé sous le grappin, il aurait reçu une rude bordée dans sa carène, je vous le jure !

— Chabertin est à Paris, dit Léon.

— Pas possible !

— Vous parlez d'ennemi !... ajouta l'officier de marine. Je ne me souviens pas en avoir eu un seul dans ma vie.

— Vous ne le méritez pas, répondit Tistin, car vous n'avez jamais

fait que du bien... Partout on vous aimait !... Ici, vé, on vous adore, vous le savez bien !... Autrefois, à bord, c'était la même chose...

Mais, tout à coup, l'ancien quartier-maître s'interrompit.

— Non, reprit-il, vous avez eu un ennemi, je m'en souviens ; mais je peux le dire, c'est le seul que je vous aie jamais connu.

— Un ennemi ! fit Mlle Mercier.

— Bertin.

— Quel est ce Bertin ? demanda Léon.

— Étienne Bertin,... vé, vous vous rappelez pas ?... l'ancien maître de timonerie.

L'officier de marine se souvint.

— Ah ! oui, oui...

— Mais un ennemi comme ça, té, c'est une haine qui vous honore, mon commandant !

Les regards de Mlle Mercier interrogeaient le père de Magali.

Elle ne savait pas de qui il s'agissait.

Léon lui expliqua :

— Ce Bertin est un misérable que j'ai surpris en flagrant délit d'espionnage et que j'ai livré à la justice.

— Oh ! vous avez bien fait !

— Ah ! *voui, alorsse,* approuva Mouredu.

Puis, soudain :

— Oh ! s'écria-t-il, d'une voix inexprimable, mon commandant...

— Quoi donc ?

Léon des Roselles avait été frappé par l'accent de son fidèle serviteur.

Mlle Mercier était également saisie.

— Quoi donc ? répéta le père de Magali.

— Ce Bertin...

— Eh bien ?

— Je me rappelle quelque chose, tonnerre de sort !... dit Tistin Mouredu avec colère.

— Vous vous rappelez... que vous rappelez-vous ?

— Bonne mère !... mais j'avais donc les sabords aveuglés, mille millions de bon sort !

— Parlez !... mais parlez donc !

— Espérez !... oui... oh ! c'est bien ça, vé ! je ne me trompe pas. — La première fois que je suis venu à Paris...

— Oui... Eh bien ?

— Quand vous m'avez appelé, par dépêche.

— Alors ?

— Je l'ai vu, Bertin.

— Vous l'avez vu.

— *Voui,* mon commandant, *voui !* — Il était à la gare et il m'a reconnu du premier coup.

— Il vous a parlé ?

— Et moi, imbécile que je suis, j'ai été assez bête pour lui dire que je venais auprès de vous.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? dit Léon des Roselles qui ne comprenait pas.

— Espérez ! espérez !... J'avais votre dépêche dans ma poche et je l'ai sortie devant Bertin pour lui demander comment je devais naviguer pour aller à la rue Le Marois, à Auteuil. Eh bé ! cette dépêche, je l'ai perdue... *voui,* ou du *moinse* je l'ai cru ; mais je comprends aujourd'hui qu'elle m'a été volée.

— Par Bertin ?

— Pardi !

— Dans quel but ?

— Parce qu'il vous détestait, il ne s'en est pas caché.

— Mais quel rapport ?...

— Ah ! voilà, dit Mouredu ; c'est une idée qui vient de me pousser là, vé, mon commandant.

— Quelle idée ?

— Bertin, que je me suis dit, Bertin, Chabertin, ça se ressemble bien, pas vrai ?

Sans comprendre encore la pensée exacte du dévoué quartier-maître, Mlle Mercier et Léon des Roselles sentaient en eux qu'il y avait quelque chose de vrai et de mystérieux dans ce qu'il disait.

Mouredu s'expliqua.

— Ce Chabertin, dit-il, était un agent d'affaires, qué ?

— Oui, répondit l'amie de Jane.

— Un agent d'affaires, c'est-à-dire comme qui dirait un mouchard au service des particuliers.

— C'est cela.

— Eh bé, mon commandant, Bertin était aussi de la police quand je l'ai vu.

— Lui !

— Il me l'a dit.

— Il était de la police ?

— *Voui,* il me l'a dit. — Alors je me demande si Bertin et Cha-

bertin, qui se ressemblent comme barque et canot, qui sont mouchards tous les deux, ne sont pas une seule et même personne, qué !

Léon des Roselles était songeur.

Ce simple raisonnement le frappait.

Ses regards interrogeaient Mlle Mercier qui, évidemment, en ce moment, pensait comme lui.

Oui, Mouredu pouvait avoir raison.

Les noms de Bertin et de Chabertin semblaient dérivés l'un de l'autre.

Bertin et Chabertin étaient de la police l'un et l'autre.

Si c'était vrai !

Ce misérable, dont il avait découvert le crime, qu'il avait pourtant soustrait à l'expiation pour ne pas infliger à la Marine la honte publique d'avoir eu un espion dans son sein, ce traître lui avait voué une haine implacable.

Bertin, dans l'entrepont de *La Bérénice,* le lui avait dit.

Il lui avait juré de se venger.

L'infâme avait-il tenu parole ?

Ayant découvert, grâce à l'excusable imprudence de Mouredu, que son ennemi était à Paris, était-il venu vendre ses services à Mlle de La Possonnière.

Tout s'expliquerait ainsi.

L'accouchement de Jane, qui avait été tenu si mystérieux, aurait été connu de lui.

C'est lui, Bertin devenu Chabertin, qui en aurait instruit l'horrible tante de Jane.

Ce serait lui l'auteur de tout ce qui était arrivé.

Mlle Mercier partageait cette opinion.

L'idée de Mouredu était une véritable inspiration.

Mais notre brave ami n'avait jamais vu l'agent d'affaires du boulevard Malesherbes.

Il aurait voulu le connaître pour retrouver dans son visage quelques traits de Bertin, l'ancien maître de timonerie de *La Bérénice.*

Il questionna Mlle Mercier qui le connaissait.

Les renseignements étaient vagues.

La physionomie de Chabertin, complètement rasé, n'avait rien de particulier, à part l'extraordinaire mobilité des yeux et la puissance de pénétration des regards.

— Eh bé, espère ! dit Mouredu, je tirerai ça au clair. Si Bertin existe toujours, je me charge de le dénicher. On doit connaître son numéro puisqu'il a été de la police, qué !

— Bien sûr.

— Quant à Chabertin, dit Mlle Mercier, je saurai où le trouver, car M. de Lizieux me le dira, s'il veut prouver qu'il n'a pas imaginé contre Jane une calomnie épouvantable.

— Mon Dieu ! fit Léon des Roselles avec douleur et avec colère, si cela était vrai !

— Je vais jeter la sonde par là, mon commandant, répondit Mouredu ; fiez-vous à moi.

Et l'ancien quartier-maître, menaçant l'auteur des malheurs infligés à ceux qu'il aimait, ajouta, se parlant à lui-même :

— Ah ! pechère ! mon pauvre bougre de Bertin, grommela-t-il, si c'est toi qui a manigancé cette campagne-là, capon de bon sort, c'est à Tistin que tu auras affaire, mon bon !... Espère !

CHAPITRE CLVI

NOUVEAU VOYAGE

M. de Lizieux était chez lui au moment où Floor, son valet de pied anglais, se présenta, tenant à la main un plateau d'argent sur lequel était déposé un télégramme qu'un petit porteur venait de remettre.

Cette dépêche surprit le maître-chanteur.

Il n'attendait de personne aucune nouvelle urgente.

Ce télégramme cependant ne pouvait pas émaner de Palmyre qui aurait employé, pour correspondre rapidement avec lui, une carte télégramme fermée, afin de n'avoir pas à faire connaître ce qu'il lui disait aux employés du bureau de poste.

Ce papier bleu, plié selon la forme habituelle de l'administration, devait donc venir de province.

L'ancien maître de timonerie était loin de songer à Mlle Mercier.

Il pensait que l'ancienne institutrice, aussitôt après avoir reçu l'épouvantable révélation que sa lettre lui avait apportée, courrait en toute hâte à l'hôtel d'Azergues pour voir Jane et pour la prévenir de l'épouvantable catastrophe qui la menaçait.

C'est ce que Bertin avait compté obtenir par cette manœuvre.

Floor parti, il examinait le télégramme avant de l'ouvrir, cherchant à comprendre qui pouvait en être l'auteur.

Mais l'extérieur n'offrait aucune indication.

D'un côté la suscription, tracée rapidement par un employé du bureau central.

De l'autre, la fermeture faite par une bande gommée que séparait un pointillé au-dessous duquel étaient imprimés ces deux mots.

A DÉCHIRER

Machinalement, par habitude méticuleuse, M. de Lizieux prit son petit canif de poche et, l'ayant ouvert, il en inséra la lame fine sous la partie de papier gommé qui constituait la fermeture.

En la soulevant sans effort, il la détacha, car elle avait été assez mal collée, à la hâte.

Le pointillé était demeuré intact, sans la moindre déchirure.

— De Mlle Mercier!... fit le misérable, très étonné.

Elle viendra demain matin, ajouta-t-il après avoir lu le texte de la dépêche.

Puis il réfléchit.

— Pourquoi vient-elle me trouver? se demanda-t-il, qu'a-t-elle à me dire?

Elle espère sans doute me fléchir en plaidant chaleureusement la cause de son amie, en essayant de m'apitoyer.

Il souriait sarcastiquement en se disant cela.

Mais aussitôt :

— Je n'ai pas besoin de voir Mlle Mercier, pensa-t-il; au contraire, il faut qu'elle ne me trouve pas. Il faut qu'elle reste dans les transes que j'ai voulues, dans les angoisses que j'ai provoquées... Il faut qu'elle n'aperçoive pour son amie aucune chance de salut, qu'elle la sente irrémédiablement perdue et que, pour la prévenir du danger qui la menace, elle lui révèle la vérité! Voilà ce qu'il faut!

Le plan pour arriver à ce résultat ne fut pas long à combiner.

L'imagination du cynique gredin était fertile.

Son habileté était grande.

Il ferma le télégramme et, avec un peu de gomme liquide, recolla la fermeture intacte.

Puis il se rendit auprès de son fils.

José, presque entièrement rétabli, était levé depuis plusieurs jours.

Il était, en élégant veston doublé de soie rouge ouatée, dans le petit

— Oui. Madame, répondit Ludovic; monsieur est parti hier matin vers onze heures. (P. 1279.)

salon attenant à sa chambre, en train de répondre à Pélago qui lui avait écrit pour lui demander une assez jolie somme.

— C'est toi!... Je te croyais sorti, dit-il à celui qu'il croyait son père.

— Je préparais mon départ, répondit M. de Lizieux.

— Tu repars en voyage?

— Oui, ce soir. Une dépêche que je viens de recevoir m'oblige à te quitter tout de suite.

— Tu vois que maintenant je vais tout à fait bien, dit le fils de l'Espagnole.

— Oui, tu es en bonne voie; mais tu as encore besoin de grands ménagements.

— Bah!

— Assurément.

— C'est le docteur qui t'a dit ça?

— Je le savais sans qu'il me le dise.

Alors, ayant lu l'en-tête de la lettre commencée :

— Tu écrivais à Pélago? dit M. de Lizieux.

— Oui, elle me tire une petite carotte de cent vingt-cinq louis et, comme je tiens à la ménager, je me laisse faire.

— Tu as raison.

— Je lui dis que dès que je sortirai je lui porterai moi-même cette somme.

— Tu peux faire quelque chose qui fera beaucoup plus de plaisir à Pélago, dit l'amant de Palmyre.

— Quoi donc?

— Aller chez elle et y rester jusqu'à ce que tu sois entièrement rétabli. De cette façon tu ne serais pas seul comme tu vas l'être ici après mon départ.

— C'est une idée.

— Une idée excellente, mon cher José, et je serai plus certain de la sorte que tu seras bien soigné pendant mon absence.

— Tu as raison, fit le jeune homme. Ce sera, en effet, plus gai pour moi.

— David viendra avec toi afin que tu puisses être mieux servi, sans que ta présence soit un surcroît de besogne pour la femme de chambre et pour la bonne de cette excellente Pélago.

— C'est parfait.

— Et même, poursuivit M. de Lizieux, puisque je te trouve en aussi bonnes dispositions...

— Excellentes!

— Tu pourrais aller chez elle dès cet après-midi.

— Aujourd'hui?

— Je serais heureux de te voir installé chez elle avant mon départ et de constater par moi-même que tu es absolument bien.

— Ce qu'elle va être surprise!

— Non, car je vais la prévenir.

— Tu vas y aller?

— Pendant que tu vas te préparer, je vais me rendre chez elle. Le coupé est tout attelé, car je l'avais commandé pour faire quelques courses urgentes.

— Eh bien! c'est entendu, dit José. Je suis même bien aise que tu aies eu cette idée.

... A propos!

— Quoi donc?

— Qu'y a-t-il de nouveau, là-bas?

— Rue de Grenelle?

— Oui.

— Rien, *pour le moment*, répondit M. de Lizieux en insistant significativement sur ces trois derniers mots. Le mariage est toujours décidé et je m'en occupe sans trêve.

— Ce Salverne!...

— Sois tranquille; ce mariage ne se fera pas : c'est moi qui t'en réponds.

M. de Lizieux ajouta :

— C'est à cela que je travaille depuis mon retour de Nice, et sans ton malheureux duel, j'aurais déjà réussi, j'en suis sûr. Mais enfin, rien n'est encore perdu, j'ai besoin de quelques renseignements que je vais me procurer, et c'est pour cela que je suis obligé de partir. Lorsque tout sera prêt, je serai là.

Puis, voyant le dépit du jeune homme :

— Ne t'en préoccupe pas, insista-t-il. Je te répète que ce mariage ne se fera pas.

— Je te crois, répondit José avec animation, car, vois-tu, si je devais ne pas avoir Luce,... la voir à de Salverne!... je ne sais pas ce que je ferais.

— Luce, entends-moi bien, ne sera jamais M^me^ de Salverne.

— Tant mieux pour lui... et pour elle!

— Tu l'aimes donc bien?

— Si je l'aime!... plus qu'un fou!... en enragé!

— Eh bien! tu l'auras, je te l'assure. Tu l'auras même si ce que je prépare venait à échouer, ce que je ne crois pas; car alors je te dirais : « Prends Luce, la voici, et enlève-la! »

— Oui, oui, je le ferais!

— On serait bien obligé de te la donner alors! dit l'amant de Palmyre.

— Que m'importe, puisque je l'aurais!... ce serait un scandale, mais je m'en moque!... Elle serait à moi au moins!

— Ce scandale empêcherait sûrement le mariage. — Mais cela ne sera pas nécessaire. Ce que je veux faire suffira à le rendre définitivement impossible. Luce sera à toi et elle portera légitimement ton nom.

— Ça, ça m'est bien égal, déclara José de Lizieux. C'est elle que je veux!

— Mais cela vaudrait mieux.

— Eh bien! prépare-toi. Je vais t'envoyer David qui t'aidera pendant que j'irai trouver Pélago.

M. de Lizieux demanda :

— As-tu assez d'argent?

— Oui... répondit José avec une moue qui signifiait qu'il ne serait pas fâché d'en avoir davantage.

Le faux gentilhomme sortit son carnet de chèques qu'il portait toujours sur lui, il en détacha un et, prenant la plume que le fils de Carmen avait déposé sur la table, il le signa.

— Tu rempliras toi-même ce chèque selon tes besoins, dit-il, car il faut que tu puisses avoir tout ce qui te fera plaisir.

— Je te remercie.

— Quand l'esprit est content, la guérison marche à plus grands pas.

— C'est vrai.

— A tout à l'heure.

Chez Pélago, où il se rendit en quelques minutes grâce à sa voiture, M. de Lizieux tint un tout autre langage.

Il dit :

— Je suis obligé de m'absenter et je ne veux pas laisser José seul à Paris, livré à lui-même, car je craindrais qu'il ne commît quelque nouvelle maladresse. Je suis donc venu vous demander un service, ma chère Pélago.

— Lequel, monsieur de Lizieux?

— Je vais vous amener José.

— Il est donc guéri?

— Il est en bonne voie de convalescence. Il vous a fait savoir que depuis quelques jours il avait commencé à se lever dans sa chambre.

— Oui, je sais.

— Je n'ai plus rien à craindre de ce côté. La blessure est presque complètement cicatrisée. Ce n'est que pour la forme, par excès de prudence, que le docteur lui a recommandé de laisser en place encore quelques jours le bandage qu'il a appliqué. Les forces sont à peu près revenues. On peut le considérer comme tout à fait guéri.

Pélago était disposée à accepter la proposition de M. de Lizieux

— Eh bien! dit-elle, amenez-le-moi.

— Il n'a besoin, reprit le maître-chanteur, que de fort peu de soins, de distraction surtout; l'isolement et l'ennui, si je le laissais seul, retarderaient sûrement son rétablissement complet.

— Je le soignerai, soyez-en sûr.

Pélago voyait déjà dans ce projet la perspective d'obtenir, tant de M. de Lizieux que de son fils, tout ce qu'elle voudrait.

— Je compte encore sur vous, ajouta le prétendu père du jeune homme, pour veiller sur lui et pour l'empêcher, s'il est nécessaire, de faire quelque bêtise dont il serait bien capable.

— Il n'est donc pas guéri de son projet de mariage?

— Il y pense avec un amer dépit, avec colère, avec rage même, ça se comprend, M. de Salverne est plus qu'un rival pour lui; c'est un ennemi.

— Pauvre José!... ce qu'il a été roulé, hein?

— Il faut le laisser à ses illusions.

— Oui, vous faites bien de dire que c'est une illusion, dit Pélago en riant.

— Ne lui en parlez pas et surtout ne lui dites pas un mot de ce que je pense.

— N'ayez pas peur.

— Eh bien! puisque c'est entendu, je vais vous l'amener, dit M. de Lizieux, je partirai plus tranquille en le sachant chez vous.

Moins d'une heure après, José était installé dans le coquet appartement de la rue Marbeuf.

Pélago lui avait déjà fait préparer la chambre voisine de la sienne.

Elle le reçut avec la plus habile démonstration d'une amitié que le fat ne lui inspirait guère.

David, le petit nègre abyssin qui avait accompagné son maître, s'installa dans un petit cabinet où on lui avait dressé un lit en fer.

Enfin, tout allant au gré de ses désirs, M. de Lizieux repartit.

Chez lui, tout allait être prêt pour son départ.

Il donna ses instructions à Ludovic, son valet de chambre, son homme de confiance, et lui remit la dépêche cachetée qu'il avait reçue quelques heures auparavant.

Après avoir dîné, l'amant de Palmyre partit avec sa malle et sa valise.

Son coupé le conduisit à la gare du boulevard de Strasbourg.

Il y avait, à huit heures vingt-cinq, un train express qui s'arrêtait à Château-Thierry.

M. de Lizieux avait constaté déjà, sur son indicateur, qu'il y serait arrivé à dix heures cinq.

Il le prit.

Aussitôt arrivé, il envoya du bureau télégraphique de la gare une dépêche à Palmyre, lui disant :

Madame Putot,

19, avenue Clichy, Paris.

« Affaires heureusement terminées. — Rentrerai Paris demain matin.
« Arriverai, midi quinze, gare de l'Est.

« Prosper Putot. »

La dépêche expédiée, l'ancien maître de timonerie prit à la gare l'omnibus de l'hôtel qui lui parut le plus confortable, disposé à y passer la nuit.

***

Le lendemain, — le dimanche par conséquent, — M^lle^ Mercier partit de Cormeilles le plus tôt possible et vint prendre comme d'habitude le train pour Paris, à Herblay.

De la gare Saint-Lazare, elle se fit conduire en fiacre à la rue de Courcelles.

Elle avait hâte de voir M. de Lizieux.

Ce fut Gilles Forgout, un domestique belge, qui la reçut.

Elle demanda M. de Lizieux.

— Monsieur est en voyage, répondit Gilles.

— En voyage.

— Oui, madame; mais si madame veut voir le valet de chambre de monsieur, il pourra la renseigner mieux que moi.

— Je veux bien.

— Alors, si madame veut bien me suivre.

Le Belge conduisit M^lle^ Mercier dans une pièce du premier étage, attenant au cabinet de M. de Lizieux.

Ludovic était là, paresseusement allongé sur une banquette, lisant les journaux du jour.

Il se leva et précéda la visiteuse dans la pièce voisine.

— Voilà, pensa-t-il, la dame dont monsieur m'a parlé.

L'amie de Jane lui demanda :

— Est-ce vrai que M. de Lizieux est en voyage?

Gilles s'était retiré.

— Oui, madame, répondit Ludovic; monsieur est parti hier matin vers onze heures.

— Ah!...

Mlle Mercier éprouvait un douloureux désappointement.

Elle demanda :

— Savez-vous si M. de Lizieux sera bientôt de retour à Paris?

— Je ne saurais pas vous le fixer, madame, répondit Ludovic. Je sais que monsieur est parti subitement, après une lettre qu'il a reçue hier matin, et il m'a dit qu'il comptait être absent à peu près toute la semaine.

— Toute la semaine!

— Monsieur ne rentrera probablement que samedi prochain dans l'après-midi.

— Quelle contrariété!... fit l'amie de Jane.

— J'en suis bien désolé pour madame, fit le valet de chambre avec une sincérité de commande.

— J'avais absolument besoin de voir M. de Lizieux pour une affaire très urgente, et pour être certaine de le trouver, car je le savais à Paris, j'ai eu la précaution de le prévenir de ma visite par une dépêche.

— Une dépêche?

— Oui.

— Celle-ci peut-être, dit Ludovic en montrant un pli bleu, soigneusement cacheté, qui était placé bien en évidence au-dessus de quelques lettres et de divers journaux que contenait un plateau posé sur la table de travail.

— Quand est-elle arrivée? demanda l'ancienne institutrice.

— Hier dans l'après-midi; vers deux ou trois heures, si je me rappelle bien.

— C'est bien ça.

— Alors je comprends. Le télégramme de madame est arrivé après le départ de monsieur, puisque monsieur est parti à onze heures du matin, — sans cela, je suis sûr que monsieur m'aurait laissé des instructions à transmettre à madame.

— Mon Dieu!... quel ennui!...

— Si je savais seulement dans quelle ville monsieur se trouve, reprit le valet de chambre, je pourrais le dire à madame qui n'aurait alors qu'à lui écrire.

— Vous ne le savez pas?

— En partant monsieur s'est fait conduire à la gare de l'Est; c'est tout ce que je sais.

Mlle Mercier était absolument anéantie par cette déception.

Elle avait espéré, en voyant M. de Lizieux, parvenir à le dissuader de faire ce qu'il avait dit.

Elle savait que, pour plaider la cause de Jane, elle trouverait en son cœur les accents les plus éloquents.

Cet espoir était évanoui.

Elle ne pourrait voir M. de Lizieux avant le mariage, puisqu'il ne devait revenir que samedi, dans l'après-midi, c'est-à-dire au moment fixé pour la cérémonie.

Jusque-là, rien n'était possible.

Alors, il serait trop tard.

Cependant elle obtint du valet de chambre la promesse que M. de Lizieux serait informé de sa visite dès qu'il reviendrait, et même que Ludovic le lui dirait par lettre si son maître écrivait, pour qu'on lui fît parvenir son courrier, ce qui était en somme fort possible.

Elle remit sa carte dans cette intention et elle se retira.

Ludovic avait exécuté fidèlement les instructions que son maître lui avait données.

Au moment même où Mlle Mercier était à la rue de Courcelles, le maître-chanteur, ayant repris l'apparence bonhomme sous laquelle il était devenu M. Prosper Putot, inspecteur d'assurances, pour les habitants de l'avenue de Clichy, prenait le train à Château-Thierry pour revenir à Paris, et il se disait :

— Cette chère demoiselle Mercier doit être chez moi en ce moment... Quelle jolie déception l'y attend !...

Il faudra bien qu'elle fasse ce que je veux et qu'elle aille prévenir son amie, la duchesse d'Azergues, du coup qui la menace!

CHAPITRE CLVII

L'AMANT DE JANE

L'épouvantable révélation contenue dans la lettre de M. de Lizieux avait porté à Léon des Roselles, — qui pourtant avait tant souffert déjà, — un coup terrible dont le retentissement s'était répercuté jusqu'au plus profond de son âme.

Elle s'éloigna encore, rejoignant Norine et Mariie qui s'efforçaient de la distraire. (P. 1287.)

Le malheureux qui, s'étant cru trahi un instant par celle qu'il aimait uniquement au monde, par celle dont la naissance de deux adorables fillettes lui avait laissé un gage impérissable de ses serments d'amour, avait compris ensuite que Jane était une innocente victime, et qu'elle avait été trompée par d'habiles artifices et par des mensonges appuyés sur de fausses preuves.

L'amour, un moment étouffé en lui par le ressentiment jaloux et par le mépris, était revenu plus puissant que jamais lorsqu'il avait découvert la vérité, grâce à la relation fidèle des événements que Mlle Mercier lui avait faite.

Cet amour s'était alors trouvé grandi de toute la sincère compassion que Jane lui avait inspirée et aussi de toute l'exaspération qui l'animait en constatant que son amante adorée était irrémédiablement perdue pour lui.

Si encore Léon avait pu concevoir contre le mari de Jane de la haine ou du mépris.

Il aurait trouvé dans la violence de ces sentiments un dérivatif salutaire et une atténuation certaine aux douleurs qui le torturaient.

Mais non : Claudius d'Azergues, le mari de Jane, était son meilleur ami.

Claudius avait été l'inconscient instrument dont Mlle de La Possonnière, cette femme exécrable, s'était servi pour arriver à ses fins criminelles.

Il avait aimé Jane qu'il avait cru libre et pure.

Il avait été trompé lui aussi, — non par elle qui, pour se soustraire à l'infâme comédie dont il lui avait été impossible de se défendre, avait essayé de se réfugier dans l'asile suprême de la mort.

Non, Léon des Roselles avait l'âme trop haute et dans le cœur un sentiment de justice trop élevé, pour concevoir la moindre haine contre son ami.

Il n'avait même pas senti diminuer à son égard la fraternelle amitié qu'il avait toujours eue.

Claudius n'était pas coupable envers lui.

Aujourd'hui il se passait autre chose dans le cœur de l'amant de Jane, sous le coup de cette horrible révélation.

Jane, sa Jane bien-aimée, avait lutté vainement pour se conserver à lui !

Vaincue, se sentant incapable de se défendre plus longtemps, livrée et rendue complice de l'infamie que l'on avait résolue, elle avait voulu mourir pour n'avoir jamais appartenu qu'à celui qui avait eu son cœur.

Elle s'était endormie dans ce sommeil qu'elle croyait éternel, ayant

encore sur les lèvres le nom de son amant, lui envoyant sa dernière pensée et ses suprêmes caresses.

Et tandis qu'elle appartenait déjà à la tombe qu'elle avait creusée elle-même dans son épouvantable désespoir, un misérable était survenu qui avait profané cette victime résignée déjà réfugiée dans la mort, qui avait violé cette couche déjà funèbre, qui par un crime monstrueux s'était emparé de la malheureuse inconsciente et sans défense, et qui l'avait possédée!

A cette pensée affolante, l'infortuné sentait surgir en lui une explosion farouche de haine et de vengeance.

Celle que Chabertin avait polluée par son attentat c'était sa Jane, son amante, sa fiancée, l'épouse qu'il s'était déjà choisie devant Dieu et qu'une succession de crimes habiles et de machinations infernales avait seule pu lui enlever!

Elle lui appartenait encore, Jane, quand elle avait été profanée par cet infâme, puisque c'était pour demeurer à lui qu'elle avait appelé la mort à son secours!

Voilà ce que se disait Léon des Roselles!

Voilà ce qu'il souffrait!

Et sur qui venger ce crime? A qui faire expier ce forfait monstrueux?

Chabertin avait disparu.

Mlle de La Possonnière était morte.

Ah! si elle avait pu vivre encore, cette infernale créature, véritable auteur de tout ce qu'ils avaient souffert tous les deux, inspiratrice diabolique de tous ces crimes conçus et enfantés par une haine aussi atroce qu'injuste!

Si elle avait pu être là encore pour voir les conséquences de son œuvre abominable!

Si elle avait pu savoir ce qui se passait et ce qui se préparait aujourd'hui!

Si elle avait pu connaître ce dernier crime, conséquence de tous ceux qu'elle avait inspirés!

Si elle avait été là pour l'expiation!

L'impuissance, l'inassouvissement de sa juste vengeance exaspéraient le malheureux.

Il aurait voulu douter et croire que tout ce que disait cette lettre était faux.

C'était impossible.

Léon sentait que cet attentat était vrai.

Les preuves découlaient logiques, irréfutables des circonstances mêmes du crime.

La possession des lettres volées dans le secrétaire de Jane pendant la nuit où elle avait voulu mourir, attestait qu'un misérable s'était introduit dans sa chambre.

C'était irréfutable.

Jane avait appartenu à cet homme qui, véritable vampire, l'avait prise comme en son linceul!

Jane avait été souillée!

Jane avait été rendue mère par les œuvres de ce profanateur exécrable.

Oui, l'infâme avait dit vrai en appelant à l'appui de sa cynique déclaration la date de la naissance de Luce d'Azergues.

Elle était bien sa fille, l'enfant du crime, la fille du spoliateur, la preuve vivante du forfait.

Il était inadmissible que Jane, qui avait été traînée à l'autel, presque inanimée, pour y recevoir cet anneau nuptial qu'elle avait fui de toutes ses forces, se fut abandonnée tout de suite aux baisers de son mari.

Cet amour loyal dont elle se sentait indigne devait répugner à l'honnêteté de son âme.

Elle avait dû en fuir le contact comme le feu d'un opprobre.

Et pourtant, dans les délais strictement normaux, elle avait été mère.

Ni Claudius ni elle n'avaient rien suspecté.

Confiants l'un dans l'autre, exempts de tout soupçon, ils n'avaient cru qu'à une délivrance précoce.

L'enfant, en effet, avait été frêle et chétive dès sa naissance.

Et comment soupçonner, du reste, cet attentat épouvantable qu'un monstre échappé de l'enfer aurait pu seul concevoir?

Oui, Mouredu, avec sa naïve intelligence, qu'éclairait seulement son affection sans bornes et son dévouement dont il avait donné tant de preuves, Mouredu avait eu l'intuition de la vérité.

Cet homme qui s'était ligué avec Mlle de La Possonnière, qui s'était fait le coadjuteur de sa haine atroce et implacable, qui était devenu l'exécuteur de son horrible vengeance, ne pouvait être que l'infâme dont l'officier de marine s'était fait un irréconciliable ennemi lorsqu'il le surprit emportant des secrets de la défense nationale qu'il allait livrer à l'étranger.

C'était ce Bertin qui avait été l'agent de toutes ces infamies épouvantables.

C'était lui qui, instruit de ce qui se passait par la dépêche volée à

l'honnête quartier-maître, était allé trouver Mlle de La Possonnière sous le nom de Chabertin; lui qui l'avait poussée, se servant d'elle en attisant sa haine, pour poursuivre son immonde ressentiment; lui qui lui avait révélé la faute de Jane; lui qui, ayant conduit toute cette intrigue criminelle, la couronna par ce forfait, le plus lâche et le plus monstrueux de tous!

Comme Mouredu, Léon des Roselles commençait à voir l'horrible vérité.

Ah! si Bertin pouvait être retrouvé, puisqu'il existait encore!

S'il pouvait être saisi pour lui demander la terrible expiation qu'il avait méritée!

Mouredu était parti à sa recherche.

— Dieu ne serait pas juste, dit Léon avec colère, s'il ne permettait pas qu'on le retrouve!

***

Mais par dessus tout autre sentiment, plus haut même que celui pourtant si acerbe et si impitoyable de la vengeance qui l'animait et de la haine qui le transportait, l'infortuné se sentait saisi d'une pitié immense, d'une douloureuse commisération pour Jane.

N'était-elle pas, plus que lui, la victime de tous ces crimes affreux?

N'était-ce pas elle qui avait le plus souffert?

N'avait-elle pas expié le plus cruellement cette faute commise dans l'aveuglement de leur amour et dans l'exaspération d'une passion qui grandissait à travers les obstacles?

Fallait-il que cette douleur nouvelle soit ajoutée à toutes celles qu'elle avait déjà endurées?

Fallait-il encore la honte de cette révélation atroce pour l'écraser davantage?

Non, Jane avait assez souffert.

Léon se sentait pour elle une compassion si grande, si attristée, qu'il voulait lui épargner ce supplice.

Il fallait qu'elle ignorât toujours le monstreux attentat dont elle avait été victime.

Il fallait, par tous les moyens, empêcher la vérité horrible de l'atteindre.

Il fallait la préserver contre les coups nouveaux du misérable acharné à sa perte.

Elle ne saura rien, jura Léon des Roselles en pensant à Jane. La révélation de ce forfait qui l'écraserait n'arrivera pas jusqu'à elle.

Il l'avait dit tout de suite à Mlle Mercier.

— Il faut que Jane ignore cette épouvantable vérité dont on la menace.

L'ancienne institutrice, cette amie dévouée comme une mère, avait été de cet avis.

Sa Jane devait être épargnée.

C'est de son salut qu'elle s'était uniquement préoccupée en se rendant chez M. de Lizieux.

C'est elle seule qu'elle avait en vue quand elle s'était rendue chez lui, comptant pouvoir l'implorer.

Elle revenait navrée, désolée, désespérée, l'âme noyée dans une tristesse affreuse, parce qu'elle sentait que Jane était perdue, parce qu'elle était impuissante à détourner d'elle le coup terrible que l'on s'apprêtait à lui porter.

Léon, en la voyant, comprit qu'il se passait quelque chose de douloureux.

Il pressentit qu'elle allait lui annoncer un échec.

L'amie de Jane, accablée, ne pouvait parler.

A peine avait-elle eu la force de soutenir sa contenance en présence de Magali qui, comme chaque fois quand elle rentrait, était venu l'embrasser.

L'adorable jeune fille avait bien compris depuis la veille, à l'air soucieux de son père, à la visible tristesse de celle qu'elle appelait sa petite mère, qu'il se passait autour d'elle des choses douloureuses.

Elle s'était retirée discrètement.

Dans la journée, sans interroger, elle s'était efforcé, par de plus tendres caresses et par un redoublement d'affection, de donner à ceux qu'elle aimait un peu de bonheur pour égayer leurs âmes endolories et pour adoucir l'amertume de leurs préoccupations secrètes.

Il y avait autour de son existence tant de choses mystérieuses et tristes, impénétrables et douloureuses, que Magali s'était sentie bien des fois, en y songeant, saisie d'une affectueuse compassion et d'une plus intense tendresse pour ce père dont elle devinait les douleurs et pour sa mère qu'elle n'avait jamais connue.

Elle s'éloigna encore, rejoignant Norine et Mariie qui s'efforçaient de la distraire.

Alors, quand il fut seul avec Me Mercier, impatient de savoir, l'amant de Jane demanda :

— Eh bien?

— M. de Lizieux était parti, répondit l'ancienne institutrice accablée.

— Parti!

— Je n'ai trouvé personne.

— Mais votre dépêche?

— Il est parti en voyage hier matin... Il ne l'avait pas encore reçue. Je l'ai vue sur sa table, encore intacte, avec le reste de son courrier.

Les deux amis demeurèrent silencieux l'un en face de l'autre, écrasés.

Que pouvaient-ils faire?

Comment sauver Jane de l'épouvantable catastrophe qui la menaçait?

C'était leur seule préoccupation.

Tout à coup, Léon des Roselles se releva.

En brave que le danger ne saurait faire reculer, il retrouvait, dans son amour, les forces nécessaires pour l'affronter et pour lutter.

Il venait de prendre une résolution.

— A tout prix, dit-il, il faut que la révélation de ce crime n'arrive pas jusqu'à Jane!

— Oui, il le faut, répondit Mlle Mercier. Mais comment faire, pour l'empêcher?

— Il n'y a qu'un moyen : il faut que je trouve ce M. de Lizieux!... Il est en voyage, mais je saurai bien le découvrir!

L'officier de marine parlait avec une résolution qui présageait le succès de son entreprise.

— Je le trouverai, poursuivit-il; je saurai par ses amis, par quelqu'un qui le connaît, où il est allé, et j'irai le trouver.

Alors, dussé-je avoir recours aux moyens extrêmes, je saurai bien l'empêcher de faire ce qu'il médite.

Puis, sur un autre ton :

— Vous, pendant ce temps, ajouta Léon des Roselles, vous ne vous éloignerez pas de Jane. Vous devez assister à ce mariage, et votre maternelle amitié vous autorise à vous rendre chez elle.

— J'irai, je vous le promets, dit Mlle Mercier.

— Vous veillerez sur elle!... Dieu a permis que vous vous trouviez là pour lui épargner le coup qui allait la frapper, il permettra sans doute que vous la sauviez encore cette fois!

— Je serai près d'elle, dit l'amie de Jane, vigilante et attentive à tout ce qui se passera.

— Vous veillerez aussi sur Claudius, car c'est encore par lui qu'on pourrait chercher à l'atteindre.

— Oui, et sur ce brave jeune homme, le commandant de Salverne,

— Ah! vous avez connu Bertin?... Etienne Bertin, qué? (P. 1296.)

que j'estime profondément, et à qui l'on pourrait s'adresser aussi pour faire rompre ce mariage.

— Moi, je ne serai pas là, poursuivit Léon des Roselles, car, vous le savez, je ne puis assister à cette fête. Ma présence si près d'elle serait trop douloureuse pour Jane... ma vue évoquerait toutes les souffrances du passé et la torturerait, au milieu de cette solennité.

Il ajouta plus bas :

— Je souffrirais trop aussi!

— Pauvre ami!

— Je vais écrire à Claudius pour m'excuser... Je prétexterai une absence et je ne mentirai pas en invoquant cette excuse, car je serai forcé, sans doute, d'aller rejoindre M. de Lizieux où il se trouve.

Il faut quand même que je sache où il est!... Il faut que je le voie!...

CHAPITRE CLVIII

UN COMPATRIOTE DE BOUGUARÈS

Pendant la soirée de la veille, Mouredu avait expliqué à Léon des Roselles ce qu'il comptait faire.

En causant tous les deux, en présence de Mlle Mercier, en se rappelant tous ces faits déjà si éloignés, en comparant leurs observations et en discutant leurs déductions, ils étaient arrivés à ne plus avoir un doute.

Celui qui, sous le nom de M. de Chabertin, s'était ligué avec Mlle de La Possonnière, était bien Étienne Bertin, l'ancien maître de timonerie de *La Bérénice*, dont Léon des Roselles s'était fait un implacable ennemi, lorsqu'il l'avait surpris en flagrant délit d'espionnage.

Mouredu avait eu une véritable inspiration.

Le dimanche matin, il était parti dans de vibrantes dispositions pour entreprendre la tâche qu'il venait de se créer.

Pour lui, il ne s'agissait pas seulement de sauver Jane, à qui il était aussi dévoué qu'à Léon des Roselles; il s'agissait encore de venger son commandant.

Il fallait découvrir le misérable, le démasquer et le livrer au châtiment qui l'attendait.

Tistin Mouredu n'avait fait aucun plan de campagne avant de partir.

Les circonstances suffiraient à l'inspirer.

Il savait seulement, il croyait du moins, — car maintenant il doutait de la parole de Bertin, — que l'ancien maître de timonerie avait appartenu à la police.

Il se rappelait qu'à la gare de Lyon, lorsqu'il le rencontra, Bertin lui avait dit qu'il était au Ministère de l'Intérieur.

Notre ami n'était pas assez ferré sur l'organisation administrative pour

savoir qu'il y avait, au Ministère de la place Bauveau, une police de Sûreté générale.

Pour lui, il n'y avait qu'une police : celle de la Préfecture, représentée par les gardiens de la paix en uniforme et par les agents de la Sûreté en bourgeois.

Aussi, il se renseigna tout d'abord, et, pour être certain de ne pas être induit en erreur, aussitôt arrivé à Paris, il s'adressa à un sergent de ville :

— Pardon, mon brave, lui dit-il; j'ai un de mes camarades de la marine, pourquoi tel que vous me voyez, je suis un ancien mathurin en retraite, et même quartier-maître gabier, mon bon... Mon camarade m'a dit qu'il était au Ministère de l'Intérieur, dans la police. Alors, si c'était un effet de votre bonté, j'ai pensé que vous pourriez me dire où il faut que je m'adresse.

L'allure de Mouredu et sa mise dénotant le marin, attestaient ses paroles.

Mais son pur accent méridional donnait à penser qu'il ne connaissait pas Paris.

Aussi le gardien de la paix, avant de répondre, lui dit en souriant :

— Vous n'êtes pas d'ici, hein?

— Pardi!... ça se voit, qué?

— Ça s'entend.

— A *l'assent?*

— Oui.

— Que voulez-vous?... ça ne se perd pas plus, péchère! que le nom de ses père et mère.

— Je parie que vous n'êtes pas bien loin de la Cannebière.

— Té!... vous avez mis le nez dessus, mon bon.

— Pas possible!

— Eh *voui*, pardi!...

— Alors, vous ne connaissez pas Paris?

— Ah! pour ça, je peux dire que je le connais, car, vé, il y a assez longtemps que j'y navigue.

— Eh bien! alors, ça va aller tout seul, dit le gardien de la paix. Au Ministère de l'Intérieur, il y a la Sûreté générale.

— Bon.

— Ce n'est pas la police.

— *Voui*, je comprends.

— C'est là que votre camarade doit être.

— Eh bé! *alorsse*, je n'ai qu'à y aller, pas *plusse*, qué, fit notre Méridional.

— Vous savez où c'est?

— Place Bauveau, qué?

— Oui; seulement, vous entrerez par la rue des Saussaies, qui est au coin de la place.

— Bon, je vois ça d'ici. — Merci, mon brave.

Au Ministère, Tistin fut facilement renseigné, bien que ce fût dimanche et que les bureaux fussent fermés.

Il n'y avait que les garçons de bureaux et quelques employés de service que le directeur convoquait à tour de rôle le dimanche, pour le cas où il y aurait quelque affaire urgente.

Quand le garçon de bureau auquel il s'adressa connut la nature du renseignement qu'il désirait, comme il ne connaissait pas le nom de Bertin, il le conduisit chez le directeur.

Il y a, à la Sûreté générale, des agents secrets qui ne sont connus que de ce haut fonctionnaire.

Ce Bertin pouvait être un de ceux-là.

— Bertin!... fit le directeur de la Sûreté générale.

— Étienne Bertin, dit Mouredu.

— Non, je n'ai pas ce nom-là... Cependant, il ne m'est pas inconnu.

— Il y a longtemps que je ne l'ai vu, mais je sais qu'en 1867, Bertin m'a dit qu'il était dans l'administration.

— En 1867?

— *Voui*, monsieur le directeur.

— Attendez, je me souviens.

Le directeur de la Sureté générale appuya sur le bouton d'une sonnette électrique.

Un garçon de bureau se présenta.

— Veuillez m'appeler, demanda-t-il, M. Taillandier.

Un moment après, le personnage se présenta.

Le directeur lui dit :

— Nous avons bien eu, en 1867 ou avant, si mes souvenirs sont exacts, un agent du nom d'Étienne Bertin?

— Bertin, fit l'employé en réfléchissant.

— Si nous l'avons eu, vous devez avoir un dossier.

— Il doit être ici.

Il y avait, dans le cabinet du directeur de la Sûreté générale, une

vaste armoire aux portes pleines, divisée à l'intérieur en petits casiers désignés par des lettres, par des numéros ou par des étiquettes.

C'est vers ce meuble que M. Taillandier se dirigea.

Il l'ouvrit avec la clef que le directeur lui remit, et il commença aussitôt ses recherches.

Bientôt, il trouva.

— Bertin, fit-il, ayant pris un dossier au milieu d'autres nombreux; Étienne Bertin.

— Pardi! c'est ça, s'écria Mouredu.

— Merci, dit le directeur en s'adressant à l'employé qui lui remit le dossier.

Celui-ci se retira aussitôt.

Tistin était heureux.

Il allait peut-être, pensait-il, découvrir ce que Bertin était devenu.

Mais le directeur de la Sûreté générale, avant de lui donner les renseignements qu'il désirait, voulut parcourir le dossier, afin de voir ce qu'il pourrait dire et ce qu'il devrait taire.

Il y eut un long moment de silence, pendant qu'il faisait ces recherches.

Mouredu suivait chacun de ses mouvements.

On n'entendait que le bruit des pages tournées.

L'examen étant achevé, le directeur demanda :

— Que désirez-vous savoir, au sujet de ce Bertin?

— Peu de chose, monsieur le directeur, répondit l'ami dévoué de Léon des Roselles; je voudrais savoir seulement où je pourrai le trouver, pas *plusse!*

Très accueillant, le haut fonctionnaire de la Sûreté générale n'avait pas encore demandé à notre ami comment il s'était adressé à lui.

Il recevait tout le monde.

Du reste, chaque fois qu'il s'agissait de quelqu'un du personnel, c'est à lui seul que l'on envoyait les visiteurs.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Moi!... Tistin Mouredu, répondit notre ami, quartier-maître gabier en retraite, et l'ami, *voui*, je puis le dire, l'ami du commandant des Roselles.

— Bien. Vous étiez l'ami de ce Bertin?

— L'ami!... ah! non, par exemple!... C'était un camarade, puisque nous avons navigué ensemble; mais un ami, jamais!

— Cependant, puisque vous demandez de ses nouvelles?

— Ah! vé, monsieur le directeur, ça, c'est une autre affaire. Bertin,

je vais vous dire, il faut absolument que je le retrouve... C'est pas pour moi, c'est pour mon commandant. C'est pour une chose très grave!... *voui*, très grave!

Et, comme le directeur de la Sûreté générale le regardait curieusement :

— Allez, monsieur le directeur, ajouta notre ami, vous pouvez avoir confiance en moi.

— J'ai confiance en vous, mon ami, dit le haut fonctionnaire; malheureusement, je ne pourrai vous dire ce qu'est devenu ce Bertin... que je vous félicite, en effet, de ne pas avoir pour ami.

— Il n'est plus du bord.

— Bertin a été révoqué au mois de mars 1867.

— Au mois de mars?

— Oui.

— *Alorsse*... Espérez un peu! fit Tistin en réfléchissant. *Voui*, c'est ou mois d'août que je suis venu à Paris, et il était déjà... comme vous dites ça?... révoqué?

— Il l'était. Il l'a été à la suite d'une affaire de Lizieux... que je ne puis pas vous expliquer.

— De Lizieux! se dit Mouredu. Capon de bon sort, en voilà une coïncidence.

— Depuis ajouta le directeur, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Voilà, je ne peux pas vous en dire plus long. Le commandant des Roselles peut s'adresser à la Préfecture de police, qui fera tout ce qu'elle pourra pour le renseigner.

— Je vous remercie, monsieur le directeur, dit Mouredu, comprenant que l'entretien était terminé.

Et il se retira en saluant.

— Une affaire de Lizieux!... se disait l'ancien quartier-maître en descendant l'escalier; c'est drôle, tout de même!... Il y a du louche là-dessous, vé!... Capon de bon sort, je donnerais bien quelque chose pour avoir le fin mot de cette histoire!

Tistin sortait du Ministère, au moment où il achevait de se dire cela, lorsqu'il se trouva nez à nez avec son ami Bouguarès.

— Capédious! s'écria le Narbonnais, ce brave Mouredu!...

— Vé, Bouguarès, mon bon!

Il se serrèrent vigoureusement la main.

— Que viens-tu donc faire par ici? demanda le loueur de voitures.

— Je viens pour une affaire, répondit notre ami. Je cherche un particulier qui a été employé à la Sûreté générale en 1867...

— Bigre, ce n'est pas hier!

— Qui a été révoqué, et je donnerais bien deux ans de ma vie pour le trouver.

— C'est donc sérieux?

— Tu peux le dire, té!

— Et toi, mon brave Bouguarès, qu'est-ce qui t'amène au Ministère?

— Mon cher, je viens voir un ami, un Narbonnais qui doit être d'une noce avec moi jeudi.

— Une noce!

— Le camarade de mon neveu Albert, le fourrier d'infanterie de marine, qui se marie. Albert est le premier témoin, et moi le second. Alors, dans une noce, plus on est de fous, plus on rit, pas vrai? et j'ai invité le pays qui est ici, parce que c'est un rigolo.

— C'est bien pensé.

— Tu n'es pas plus pressé que ça?... alors, tu vas m'attendre; je vais chercher le camarade et nous irons prendre un verre ensemble.

— Je t'attends.

Bouguarès ne fut pas long.

Il était près de onze heures, et les employés convoqués pour le dimanche, ayant fini leur service, allaient partir.

L'ancien cocher revint bientôt avec un homme d'une cinquantaine d'années qui portait la livrée du Ministère.

Bouguarès lui présentait son ami, lorsque celui-ci dit à Mouredu :

— Ah! c'est vous qui êtes venu tout à l'heure voir M. le directeur.

— *Voui*, mon brave, c'est moi.

— J'étais dans l'antichambre avec le collègue qui vous a reçu. Eh bien! avez-vous réussi dans ce que vous demandiez?

— Té, *voui*, j'ai réussi, répondit Mouredu, mais pas aussi bien que j'aurais voulu. Je venais demander des nouvelles d'un collègue, un nommé Bertin, et le directeur m'en a bien donné; mais j'aurais voulu pouvoir un peu farfouiller dans le dossier, car je suis sûr, mon bon, qu'il devait y avoir des choses intéressantes, pechère!... quand ce serait qu'au sujet de l'affaire pour laquelle il a été révoqué.

— Bertin!... fit le vieux garçon de bureau. Qui a été révoqué?

— C'est ça même!... Vous le connaissez?

— Je l'ai connu, mais il y a longtemps de ça... Il n'y a pas loin de vingt ans.

— *Oui*... en 1867.

— Parfaitement, je me le rappelle.

— Ah! tron de l'air! c'est une chance, ça! fit Mouredu en tapant sur l'épaule de l'employé du Ministère.

— Entrons là, dit Bouguarès.

On était arrivé, tout en causant, devant la boutique d'un marchand de vins de la rue des Saussaies.

Le Méridional et les deux Narbonnais y entrèrent.

Ils s'installèrent au fond de la boutique.

Lorsque l'on eut servi les divers apéritifs que chacun commanda, notre ami, impatient de savoir si le compatriote de Bouguarès ne pourrait pas le renseigner, l'interrogea avidement.

— Ah! vous avez connu Bertin?... Étienne Bertin, qué?

— Il sortait de la marine, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Il était du même bord que moi, *La Bérénice*.

— Il n'a pas fait long feu chez nous, dit le garçon de bureau, s'il y est resté dix-huit mois, c'est tout. C'était un tripoteur et un fricoteur, et chez nous il ne faut pas de ça. Mais on a eu l'œil sur lui dès les premiers jours et, à la première affaire sérieuse on lui a réglé son compte.

Il travaillait pour lui, en dessous, pour se procurer de petits bénéfices. Je ne dis pas que ça ne se fait jamais, quoique ça ne devrait pas se faire; mais enfin il ne faut pas se faire pincer.

Il y a bien eu d'autres choses que l'affaire pour laquelle il a été révoqué. Je le sais, moi; mais enfin l'administration n'y a rien vu et ça a passé.

Seulement, un beau jour, Bertin s'est fait pincer tout de même, et de la manière la plus bête. Ce n'est même pas par l'administration que son truc a été découvert; non, ça est venu sur une plainte de la Préfecture de Police.

Mouredu n'avait garde d'interrompre.

Ce qu'il entendait était éminemment intéressant pour lui.

— Oui, je peux bien vous raconter comment ça s'est passé, reprit l'ami de Bouguarès.

Il y avait eu un procès de séparation entre un nommé M. de Lizieux et sa femme. Bertin connaissait ces gens là, je ne sais pas comment, mais enfin il les connaissait. Il s'était occupé de cette affaire et je crois qu'il a donné un bon coup de main à Mme de Lizieux pour gagner le procès qu'elle fit à son mari. C'est lui, si je me souviens bien, qui la conseilla et qui fit saisir la correspondance que M. de Lizieux avait avec sa maîtresse, une

— Vous savez bien ce que je veux dire : le jeune homme qui a une maîtresse rue Marbeuf.
(P. 1304.)

nommée Palmyre, que j'ai bien connue aussi, car elle est devenue une des grandes cocottes de Paris.

Mais voilà que ce procès attira l'attention du Parquet sur cette Mme de Lizieux, qui était Espagnole. Elle s'appelait... attendez... un nom d'opéra-comique... *Carmen*... oui, c'est ça : Carmen Pabla.

Il avait fait là un drôle de mariage, M. de Lizieux. Cette Espagnole

n'était qu'une aventurière qui avait fait la noce assez longtemps et qui avait trouvé un bon gogo pour se faire épouser.

Seulement, tout en faisant la noce, elle avait, paraît-il, été condamnée autrefois pour escroquerie, et naturellement elle avait été expulsée à la suite de sa condamnation.

Un substitut du Parquet reconnut son nom et il la fit rechercher pour la faire arrêter, car il ne s'agissait plus seulement d'expulsion pour elle, mais d'une nouvelle condamnation qui était inévitable pour rupture de ban, puisqu'elle était rentrée en France.

Mais quand les agents de la Sûreté se présentèrent chez elle, ils firent buisson creux; l'Espagnole avait déguerpi dans la nuit, prévenue par Bertin qui avait eu vent de la chose.

Malheureusement pour lui, le pot aux roses fut découvert et le préfet de police adressa une plainte à notre directeur qui ne fit ni une ni deux et qui mit tout simplement Bertin à la porte.

C'était un gaillard habile que votre ami Bertin...

— Mon ami!... protesta de nouveau Mouredu avec vivacité, ah! Dieu garde!... Des amis comme ça, jamais de la vie!

— Je veux dire votre camarade de la marine, rectifia le garçon de bureau.

— Vous ne savez pas de quel côté il a mis la barre en quittant le Ministère.

— Non. Je sais qu'il avait de l'argent, et même une somme assez rondelette, car cette M^me^ de Lizieux était très riche et elle a dû payer ses services assez cher.

— Le fait est, dit Bouguarès, qu'elle lui devait une fière chandelle.

— Je crois, dit l'employé du Ministère, qu'il s'est mis à s'occuper d'affaires, de contentieux, quelque chose comme ça.

Mouredu était passablement intrigué par ce qu'on venait de lui apprendre.

Il sentait quelque chose de louche dans ces coïncidences du rôle de Bertin dans l'affaire de Lizieux, en le sachant de nouveau mêlé aujourd'hui, sous le nom de Chabertin, qu'il devait avoir pris après sa révocation, aux intrigues de cet homme dont il avait pourtant desservi autrefois les intérêts.

Mais il était trop préoccupé et trop vivement poussé par le désir de s'enquérir davantage pour méditer longtemps en ce moment sur cet imbroglio mystérieux.

Il voulait profiter de l'excellente aubaine qui lui était offerte pour s'informer.

Aussi, ayant avalé quelques gorgées de son vermouth-guignolet, il demanda :

— Dites donc, vous qui êtes dans l'administration, comment que vous vous y prendriez pour trouver quelqu'un?

— C'est Bertin que vous recherchez, n'est-ce pas? demanda le Narbonnais.

— *Voui*, c'est lui.

— C'est assez mal commode, car Paris est grand et il peut y avoir des difficultés créées par lui, s'il ne tient pas à ce qu'on le retrouve. Ainsi, par exemple, pour ne vous citer qu'un cas, il peut avoir changé de nom.

— Pour quant à ça, repartit Mouredu, je suis paré à l'attaque, mon bon. Je sais le nom qu'il a pris; on l'appelle aujourd'hui M. de Chabertin.

— Diantre! il s'est anobli!

— Il paraît.

— C'est toujours un renseignement. Maintenant il y a encore le visage qui, en près de vingt ans, peut bien changer. Mais cela ne serait pas une difficulté puisque vous connaissez le nom que porte votre homme aujourd'hui et qu'il vous importe avant tout de le découvrir. Vous saurez bien ensuite voir si c'est bien le Bertin que vous avez connu.

— Ah! pechère, *voui*, je m'en charge.

— C'est par ses relations que vous pourriez arriver à lui, si toutefois vous les connaissez.

— Non, je n'en connais pas.

— Vous pourriez peut-être trouver parmi les agents d'affaires quelqu'un qui ait été en rapport avec lui.

Eh! mais, tenez, fit aussitôt le Narbonnais en se reprenant vivement, il y a cette femme qui a été sa maîtresse, d'après ce que j'ai entendu dire.

— Quelle femme?

— Cette Palmyre... si toutefois elle est toujours à Paris.

— Palmyre!

— Oui, celle qui servit à établir les prétendues relations adultères de M. de Lizieux; car vous savez, lorsque Bertin a été révoqué, il y a eu une enquête, et l'on a très bien su ce qui s'était passé.

Palmyre était la maîtresse de Bertin, ou elle l'a été après l'affaire. Ils s'étaient entendus tous les trois, M^me^ de Lizieux, Bertin et cette fille, pour faire le procès et pour le gagner sûrement.

— Mais où la trouver?

— L'avocat qui a plaidé pour M. de Lizieux pourrait peut-être le savoir.

— Ça, c'est une idée, mon bon, dit Mouredu.

— Cherchez de ce côté, dit le compatriote de Bouguarès, car je crois que c'est le meilleur moyen d'arriver à Bertin.

— Je vous remercie tout de même, qué!

Quelques instants après, Tistin Mouredu se séparait de Bouguarès et du garçon de bureau.

Il se disposait à retourner à Cormeilles.

— C'est dimanche, se dit-il; les avocats ne sont pas à leurs cabinets, je perdrais mon temps.

Et puis j'ai besoin de causer de tout ça avec mon commandant qui sera plus habile que moi à relever le point au milieu de tout ce méli-mélo de mic-mac.

CHAPITRE CLIX

INSINUATIONS

Bertin était sûr d'être bien servi en comptant sur Palmyre.

Il avait affaire à une femme dont l'intelligence lui avait été bien prouvée plusieurs fois.

Dans l'affaire de Lizieux elle avait conduit cette intrigue d'une manière admirable.

Maintenant encore, dans le personnage qu'elle représentait dans la maison de l'avenue de Clichy, elle jouait son rôle dans la perfection.

Elle avait su se valoir la sympathie de M^me^ Davoul et gagner les bonnes grâces d'Alice et de Miette.

Elle avait inspiré confiance à tous.

La concierge, dont elle rémunérait largement les services, avec cette largesse maladroite des provinciaux qui savent qu'à Paris tout se paie et qui sèment des pourboires généreux pour être bien servis, ne tarissait pas en éloges sur son compte.

C'était une dame « si comme il faut, si rangée, si honnête, si économe, si reconnaissante pour tout ce que l'on faisait pour elle, si bonne et si serviable. »

M. Putot lui-même était un homme « si bien, si distingué, si intelligent. »

Il avait un emploi magnifique.

« Inspecteur d'assurances!... songez donc! »

C'était un emploi de confiance.

Il fallait qu'il fut très hautement estimé!

« Et ce qu'il devait gagner de gros appointements à ce métier-là qui ne consistait qu'à voyager » pour aller vérifier les sinistres, évaluer, transiger, régler!

L'excellente femme, aveuglée par les profits qu'elle tirait de ses nouveaux locataires, profits comme elle n'en avait jamais eus, ne jurait plus que par eux.

Mme Putot s'était mis, comme elle l'avait dit, à prêter la main à Alice et à Miette pour aider à faire les toilettes en vue de la noce.

Elle n'était pas très habile dans les travaux de couture, elle qui avait eu toute une existence d'oisiveté et de plaisirs; mais enfin elle savait coudre, comme toutes les femmes.

Elle avait un peu mis la main à divers ouvrages, lorsqu'elle était à Caen avec sa mère et qu'elle aidait l'ouvrière qui venait travailler chez elle, à la journée.

Alice et Miette avaient fait tous leurs achats dans les magasins de nouveautés.

Les étoffes avaient été prises dans une des maisons de gros qui fournissaient Mme Duchesnoy, la couturière de la rue du Quatre-Septembre, parce qu'Alice, bien connue des représentants de cette maison, avait obtenu des prix bonifiés par d'importantes réductions.

C'est là qu'on avait acheté les vingt-cinq mètres de faille blanche pour la robe de mariée.

La fiancée de Pierre Lion avait quitté sa patronne, car elle comptait, aussitôt après son mariage, s'établir à son compte à Vincennes, persuadée qu'elle ne tarderait pas à s'y faire une bonne clientèle.

On travaillait donc ferme depuis quelques jours.

La pièce qui servait de salle à manger avait été convertie en atelier de couture.

On mangeait dans la cuisine qui était heureusement assez grande.

C'est là que Mme Putot venait chaque jour travailler avec les deux amies.

Il n'y avait pas eu moyen de lui refuser.

On ne voulait pas qu'elle se dérangeât, il ne fallait pas abuser de sa complaisance; mais elle y avait mis tant d'insistance et de bonne grâce qu'il avait fallu accepter.

Du reste, elle s'ennuyait toute seule chez elle, assurait-elle à chaque instant.

Elle n'aimait pas sortir.

Elle prétendait avoir peur de s'égarer dans le dédale des rues de Paris ou de se faire écraser par les voitures.

La concierge lui faisait son ménage, toutes ses commissions, une grande partie de sa cuisine; il ne lui restait donc absolument plus rien à faire.

Tandis qu'en travaillant, elle ne voyait pas passer le temps.

Elle savait se rendre utile.

Elle rabattait les coutures; on lui donnait les faux ourlets à poser; les pinces et les coutures du corsage à « extraforer », les poches à préparer, tous les menus travaux, en un mot, que dans les ateliers on confie aux mains novices des apprenties.

Quand Alice essayait les costumes sur le mannequin, elle passait les épingles.

Elle paraissait être heureuse de se rendre utile.

Elle ne cessait de vanter le goût et l'habileté de la jeune couturière, sachant bien que les éloges sont toujours agréables à entendre.

Puis, quand on travaillait tranquillement, chacune à sa place, — Alice la plus près de la fenêtre, Miette en face d'elle, et Mme Putot entre elles, — on causait, on bavardait.

C'est alors que, le sujet s'y prêtant à merveille, Palmyre s'acquittait dans la perfection de la mission que son amant lui avait confiée.

Elle avait beaucoup lu, affirmait-elle.

Ce qu'elle aimait le plus dans les journaux, c'étaient les faits divers et les tribunaux.

Chaque nouvelle contenait parfois un véritable roman.

Il y en avait eu, des scandales que des mariages avaient fait éclater tout d'un coup!

Le grand monde en était moins exempt encore que les autres classes de la société.

Combien y en avait-il qui se mariaient en blanc, cachant sous leur fleur d'oranger une faute, une honte ignorée, parfois même un enfant né de relations coupables et secrètement élevé dans quelque trou de province.

Palmyre n'était pas embarrassée pour citer des exemples à l'appui.

Elle avait bien d'autres récits à faire, que celui de la baronne de Montal que Bertin lui avait suggéré.

Elle racontait des vengeances de jeunes filles séduites, de maîtresses

abandonnées par des hommes sans cœur qui les laissaient le jour où ils trouvaient une fiancée pourvue d'une dot rondelette.

Le jury les avait toujours acquittées.

A un autre moment, l'habile et perfide auxiliaire du maître-chanteur savait amener la conversation sur un autre sujet.

Elle parlait à Alice de ce qu'elle comptait faire lorsqu'elle serait mariée.

C'était, en effet, à la fille de Mme Davoul qu'elle s'adressait de préférence.

Miette était là, elle entendait.

Cela lui suffisait.

Alice avait dit qu'elle travaillerait chez elle, qu'elle se ferait recommander par ses fournisseurs et par les gens qu'elle arriverait à connaître, afin de se faire petit à petit une clientèle.

Elle aurait bien pu, si elle l'avait voulu, venir travailler à Paris, car sa patronne ne demandait qu'à la garder.

Mme Duchesnoy lui avait même proposé une assez jolie augmentation si elle avait voulu rester.

Mais ce serait trop de tracas pour aller et venir le matin et le soir.

Et l'hiver, ce ne serait guère agréable, les jours de neige ou de mauvais temps.

Alice préférait gagner moins, au début, et travailler chez elle.

Pierre viendrait déjeuner et dîner, au lieu d'être obligé de prendre ses repas de midi au mess des sous-officiers.

Palmyre approuvait ces résolutions.

— Naturellement, assurait-elle, vous arriverez très bien à vous faire une clientèle quand on verra le talent que vous avez.

Regardez-moi ça, disait-elle en montrant les paniers de la jupe blanche qu'Alice avait formés avec art sur le mannequin; est-ce fait avec goût!

Mais, ma chère petite, je ne vous donne pas un an avant que vous ayez toute la clientèle des dames des officiers; vous verrez ça.

Puis elle ajoutait :

— Ah! ce ne sera plus le même ouvrage qu'à Paris. Vous n'aurez pas les grandes dames, les femmes légères, ces filles qui dépensent sans compter et qui ont toujours une nouvelle toilette à se faire.

— C'est une bonne clientèle, dit Alice, mais il y a bien des déboires et des pertes. — Chez ma patronne, il y a chaque année plus de dix mille francs qui sont perdus avec ces femmes-là.

— C'est bien possible.

— Parbleu! compléta Mme Davoul qui était là, occupée à bâtir le fond de jupe, ces demoiselles-là paient tant qu'elles ont quelqu'un; mais le jour où elles sont lâchées, ce qui leur arrive assez souvent, si elles ne retrouvent pas tout de suite un autre amant, elles s'arrêtent.

— C'est vrai, objecta Mme Putot, mais elles ne sont pas toutes logées à cette enseigne. C'est souvent le monsieur avec qui elles vivent qui paie, car celles qui sont habiles savent mener leurs protecteurs avec elles chez la couturière, sous le prétexte de leur faire choisir les étoffes ou de leur montrer l'essayage, et alors il règle la note.

— Cela arrive quelquefois, dit Alice en quittant une bande qu'elle venait de plisser pour faire une chicorée qui garnirait le bas de la jupe.

— Tenez, pour ne citer qu'un exemple, dit la maîtresse de Bertin, ce jeune homme dont vous parliez l'autre jour... un Espagnol, je crois... Enfin celui qui a fait faire un si joli costume d'odalisque...

— Oui, oui.

— Vous savez bien ce que je veux dire : le jeune homme qui a une maîtresse rue Marbeuf.

— M. de Lizieux?

— C'est ça.

Palmyre était arrivée où elle voulait.

— Oh! il est riche, celui-là, dit Alice; c'est toujours lui qui paye. Il venait tous les trois mois régler les notes à la maison même, sans qu'on les lui envoie. — Du reste, il avait formellement défendu de jamais envoyer une facture, ni chez lui, ni chez sa maîtresse.

— Je comprends : il ne voulait pas que son père sache ce qu'il dépensait.

— Parbleu !

— Et comme il avait plusieurs maîtresses qu'il faisait habiller dans la même maison, ajouta Mme Putot, il était sûr ainsi que l'on ne ferait pas l'impair de facturer à l'une les toilettes de l'autre.

— C'est assez adroit, dit Mme Davoul.

— On devait y faire attention?

— Bien sûr, répondit Alice. Mais il n'y aurait guère eu l'occasion de se tromper, parce que ce n'était que celle de la rue Marbeuf que l'on habillait chez Mme Duchesnoy.

— Ah! et l'autre?... Vous ne lui avez fait que ce travesti?

— Pas davantage.

— Elle avait sans doute sa couturière.

— C'est possible.

José pontifiait au milieu de toutes ces femmes. (P. 1311.)

— Qui sait? insinua la maîtresse de Bertin, ce n'était peut-être pas une cocotte, comme l'autre.

— Oh! que voulez-vous que ce soit?

— Le fait est : rien de propre. Mais on voit parfois des jeunes filles de famille... Elle était jeune, n'est-ce pas?

— Je suis sûr qu'elle n'avait pas plus de dix-huit ans, répondit la fiancée de Pierre Lion.

Miette ne prenait guère part à la conversation.

Elle travaillait aux boutonnières du corsage.

Alors Palmyre se tourna vers elle.

— Si jeune que ça!... fit-elle.

— Oui, je suis de l'avis d'Alice, dit alors la jeune fille.

— Dix-huit ans!... Si c'est possible!

Alors, c'est la seule fois que vous l'avez vue chez votre patronne? demanda Mme Putot.

— La seule fois; elle n'est même pas venu essayer, répondit Alice. — C'est M. de Lizieux qui a apporté un corsage pour les mesures.

— Du reste, ajouta Miette, dans un costume d'odalisque il n'y a pas grand'chose d'ajusté.

— C'est juste.

Puis, Palmyre demanda :

— Est-ce qu'elle était aussi jolie que l'autre?

— Celle de la rue Marbeuf?

— Oui.

— Non, je préfère l'autre, Mlle Pélago.

— Moi aussi, approuva Miette.

— L'avez-vous bien vue?

— Très bien.

— Elle n'est venue que le soir, d'après ce que vous m'avez dit.

— C'est vrai, répondit encore la fille de Léon des Roselles, mais dans nos salons d'essayage il y a des lumières et l'on voit clair comme en plein jour.

— Toutes ces femmes, du reste, paraissent jolies avec de la toilette, opina Mme Davoul.

— Celle-ci, dit Alice, était plutôt gentille que jolie.

— Vous ne l'avez jamais plus revue? demanda la complice du maître-chanteur.

— Non. — D'ailleurs nous ne sortons guère.

— Peut-être ne la reconnaîtriez-vous pas?

— Oh! si.

— Vous ne l'avez pourtant vue qu'une seule fois.

— Ça ne fait rien.

— Et vous, mademoiselle Miette?

— Je la reconnaîtrais bien aussi, répondit la jeune fille.

— Vous êtes comme moi, dit Mme Putot. J'ai une mémoire des physionomies quelque chose d'étonnant. Quand j'ai vu une personne une fois, je la reconnaîtrais, serait-ce vingt ans après.

— Moi aussi, ajouta Miette.

— Eh bien! moi, non, fit la mère d'Alice. Je me rappelle mieux les noms que les visages.

Palmyre savait maintenant ce qu'elle voulait.

Elle était désormais plus sûre encore qu'elle ne l'avait dit à son amant que Miette n'hésiterait pas à reconnaître Luce d'Azergues si elle venait jamais à se trouver en sa présence.

La reconnaissance serait formelle.

Elle se ferait sans hésitation.

Dans cette fille de duc, elle retrouverait sûrement la joyeuse compagne de José dans la nuit du réveillon.

Cependant elle voulut être plus sûre encore.

Elle reprit :

— Des fois on s'y trompe, pour les femmes surtout, parce qu'on les a vues une première fois dans telles ou telles conditions et lorsqu'on les revoit dans un tout autre monde, dans une toilette différente, elles ne sont pas les mêmes et il peut se faire qu'on ne les reconnaisse pas.

Elle précisa même davantage.

— Ainsi, supposez que cette petite... gourgandine, — je ne peux pas l'appeler différemment, arrive à tromper un brave homme qui ignore son passé et qui se mette à l'aimer. Elle pourra prendre des allures de femme honnête...

— Ces coquines-là sont si habiles! dit Mme Davoul. Elles ont toutes les roueries.

— C'est vrai, chère madame. Il n'y en a pas pour prendre des airs de vertu comme ces anciennes effrontées. — C'est pour cela que je dis que l'on peut s'y tromper.

C'est heureux pour elles, car voyez-vous quelle honte si elles venaient un jour à être reconnues par un de leurs anciens amants, ou par quelqu'un qui aurait été témoin de leur inconduite.

— Oh! mais celle-là, dit à son tour Alice, elle est reconnaissable, et si je la voyais un jour, dans n'importe quel monde, sous n'importe quelle toilette, je suis sûre que je la reconnaîtrais.

N'est-ce pas, Miette?

— J'en suis bien sûre, répondit la fille de Léon.

— Avec son petit nez retroussé et son air effronté... puis ses yeux noirs.

— Il me semble que je la vois encore, dit Miette.

***

Ce fut le dimanche matin, à sept heures et demie, que Palmyre reçut la dépêche de son amant.

Elle était arrivée trop tard pour être distribuée par le service de nuit.

La concierge accompagna le facteur du télégraphe au deuxième étage, car c'était l'heure où elle allait commencer à faire le ménage de sa sympathique locataire.

— Madame Putot, une dépêche pour vous.

— Pour moi!... de mon mari, sans doute.

Palmyre prit le papier bleu et donna une gratification au petit facteur.

Elle déchira la fermeture et lut.

— C'est bien de lui, dit-elle.

— M. Putot se porte bien? demanda la concierge, il fait un bon voyage?

— Des affaires excellentes!

— Tant mieux.

— Il est à Château-Thierry et il arrive ce matin à midi et quart.— Tenez, voyez.

— Vous n'allez plus être seule.

— Mon Dieu, j'y suis habituée. Qui sait s'il ne va pas encore repartir dans quelques jours? — Il suffit qu'il y ait un sinistre quelque part, la Compagnie l'envoie et il est obligé de se mettre en route.

— Heureusement il ne brûle pas des maisons tous les jours, dit la concierge.

— Il en brûle encore assez souvent, surtout à cette époque de l'année. Les mois de mars et d'avril sont les plus mauvais pour les Compagnies, à cause des grands vents qui soufflent et qui empêchent souvent de combattre l'incendie.

— Oui, c'est vrai.

— Je vais toujours aller l'attendre à la gare, dit Palmyre. Je sais que ça lui fait plaisir quand il revient de voyage. — Vous me direz quel omnibus il faut que je prenne, car je connais si peu Paris...

— Voulez-vous que ma fille vienne avec vous, M^me^ Putot.

— Non, merci... Je ne veux pas la déranger.

— Ça ne la dérange pas... et vous savez, il ne faut pas se gêner avec moi.

— Je saurai bien trouver, allez.

— D'ici, du reste, c'est bien simple, expliqua alors la concierge. — Vous n'avez qu'à prendre le tramway qui passe à la place Clichy jusqu'au

boulevard Magenta; et là vous changez, avec votre correspondance, pour celui de la Bastille qui passe même devant la gare de l'Est.

— C'est très facile.

Palmyre n'avait pas besoin de tous ces renseignements; mais elle tenait à jouer consciencieusement et méticuleusement son rôle de provinciale.

Elle voulait que son amant fut satisfait de tout ce qu'elle aurait fait, et elle était certaine qu'il ne lui ferait que des éloges quand elle lui apprendrait avec quelle habileté elle avait manœuvré pour s'assurer que Miette reconnaîtrait sûrement Luce d'Azergues si elle la voyait un jour, en n'importe quelle circonstance.

CHAPITRE CLX

BERTIN, CHABERTIN, DE LIZIEUX

José de Lizieux ne se doutait pas de ce que faisait son prétendu père pour rendre impossible le mariage de Luce d'Azergues avec le commandant de Salverne.

Il ne pouvait comprendre quel intérêt puissant le poussait.

Il avait confiance en lui cependant et il était persuadé, comme le maître-chanteur le lui avait affirmé, que ce serait lui qui épouserait la fille du duc d'Azergues.

Le fat présomptueux ne parlait plus de ses espérances à Pélago, qui profitait de chaque occasion pour le railler ; mais il se promettait de se rattraper lorsque la chose serait faite.

Alors ce ne serait pas seulement Pélago qui serait « épatée », selon son expression, en le voyant faire ce brillant mariage ; tous ses amis du cercle l'envieraient ou le féliciteraient.

Alors, grâce au prestige de l'illustre alliance qu'il aurait contractée, il mènerait cette vie de grand seigneur pour laquelle il se croyait doué.

Il aurait un hôtel à lui, une maison princièrement montée, des écuries de courses, comme le comte de Bellegarde, qui serait devenu son oncle.

Dans son esprit, José avait déjà tracé le programme de l'existence somptueuse qu'il mènerait.

Il comptait surtout humilier Adrien de Salverne et se venger de lui en épousant la riche fiancée sur laquelle il avait jeté les yeux.

Alors, le bellâtre triompherait.

Depuis le duel, José de Lizieux n'avait plus entendu parler du mariage de Luce.

Il ignorait même que la soirée de contrat avait eu lieu récemment.

Le maître-chanteur avait soin de l'entretenir dans l'ignorance pour éviter qu'il ne commît quelque nouvelle bêtise qui compromettrait le résultat de ce qu'il préparait.

L'habile gredin se méfiait du fils de Carmen, car, en cette affaire, c'était plutôt pour lui-même que pour José qu'il travaillait.

Mais pour cela il fallait que le mariage se fît.

José, — l'amant de Palmyre le savait, — aurait été capable, s'il avait vu Luce près de lui échapper, de rendre impossible toute tentative.

Qui sait si, emballé par le dépit, il ne se livrerait pas à quelque incartade ?

Qui sait si, pour rompre le mariage du commandant de Salverne, qu'il saurait imminent, il ne ferait pas savoir à son rival que Luce avait été sa maîtresse ?

N'était-il pas capable, en réalité, de soulever ce scandale sans en prévoir les conséquences ?

Qu'arriverait-il alors ?

Le mariage d'Adrien de Salverne serait rendu impossible, c'est vrai !

Mais celui de José ne serait pas conclu pour cela.

Le duc d'Azergues ne voudrait pas donner sa fille à l'homme qui était parvenu à la séduire.

Il sévirait.

Il la ferait enfermer dans un couvent.

Il chercherait à étouffer le scandale que ce mariage inattendu divulguerait au contraire.

Pélago était au courant.

Elle savait par Bertha, à qui le capitaine de Coursades l'avait dit, que la soirée de contrat avait eu lieu et que le mariage de Luce était proche.

Mais, obéissante aux conseils de M. de Lizieux, elle n'en parlait pas à José.

Elle savait qu'elle aurait ainsi tout profit.

D'abord, elle n'avait jamais pu se figurer que José, ce prétentieux ridicule, parviendrait à se faire agréer par la famille d'Azergues.

Ce mariage ne lui avait jamais paru possible.

En outre, elle ne tenait pas à ce qu'il se fît, car elle voulait se conserver un amant qui était suffisamment riche pour elle et qui était aussi bête que fat et généreux.

Elle n'aurait pas eu besoin des recommandations de M. de Lizieux pour ne pas en parler à José, car elle désirait que le mariage de Luce et du commandant de Salverne se fît à son insu, pour qu'il ne parvienne pas à l'empêcher.

Bertin avait bien compté sur ce sentiment.

Il était tranquille en sachant José chez sa maîtresse.

Il savait bien ce qu'il avait fait en le lui confiant.

José se laissait vivre tout tranquillement chez Pélago, se trouvant très heureux.

Bertha, qui était assez souvent seule depuis quelque temps, à cause des occupations de son amant, venait chaque jour chez son amie.

On s'amusait ferme.

Pélago avait même invité, le dimanche, d'anciennes amies, rencontrées quelques jours auparavant, et qu'elle était bien aise d'étonner par le train luxueux de son existence.

On avait passé toute la journée en joyeuse compagnie.

José pontifiait au milieu de toutes ces femmes.

Il trônait, en vaniteux fier de voir que l'on reportait à sa générosité et à sa richesse tout le luxe que l'on admirait chez sa maîtresse.

Il était flatté en parlant de son duel avec le commandant de Salverne.

A table il présidait, ayant Bertha à sa droite et une assez jolie fille à sa gauche.

N'était-il pas le maître de la maison ?

***

Sans nous attarder en la compagnie de ce sot et de ce bellâtre ridicule, rejoignons notre ami Mouredu que nous avons vu reprendre le train pour retourner à Cormeilles.

Son retour était impatiemment attendu.

Léon et M^lle^ Mercier pensaient qu'il apporterait des nouvelles.

Lui-même avait hâte d'être revenu, car il lui tardait de connaître le résultat de la visite que l'ancienne institutrice devait avoir faite à M. de Lizieux.

Notre ami attendit que Magali fût partie pour parler.

La jeune fille devait aller avec Norine chez des voisins qui l'avaient invitée pour l'après-midi.

Alors Tistin raconta ce qu'il avait appris au Ministère et surtout grâce à l'ami de Bouguarès.

Quand il fit connaître les motifs de la révocation de Bertin, amenée par cette affaire de Lizieux, ce fut un saisissement simultané chez Léon des Roselles et chez Mlle Mercier.

Ce qui avait paru louche et inexplicable à Tistin, apparut du premier coup à l'officier de marine et à l'amie de Jane comme une intrigue infernale ourdie par Bertin.

Il n'y avait désormais plus un doute pour eux.

Bertin avait disparu aussitôt après son départ de la Sûreté générale.

Il avait pris le nom de M. de Chabertin.

C'était lui qui, à l'aide des fonds fournis par Mme de Lizieux, s'était installé au boulevard Malesherbes.

C'était bien lui qui avait dirigé toute cette machination épouvantable, ourdie avec Mlle de La Possonnière contre l'amour de Jane et de Léon.

En agissant ainsi, non seulement le misérable rendait à l'horrible douairière de Champtocé des services qu'il lui faisait payer le plus cher possible, mais il servait encore sa haine contre l'ancien officier de *La Bérénice*.

Nos trois amis discutaient.

Ils commentaient les renseignements que Tistin Mouredu apportait.

Mais, ce qui les surpassait tous trois, ce qui leur paraissait absolument incompréhensible, c'était le rôle que l'ancien policier révoqué jouait aujourd'hui auprès de M. de Lizieux qui avait été autrefois sa victime.

Ce M. de Lizieux ne pouvait être qu'un misérable comme l'homme dont il avait payé les infâmes services.

Comment juger autrement celui qui n'hésitait pas à recourir à des procédés aussi honteux, qui employait le chantage le plus ignoble pour faire briser un mariage ?

Mais alors Mlle Mercier, qui venait de réfléchir longuement, intervint.

— Il faut que je vous avoue quelque chose, dit-elle en s'adressant particulièrement à Léon des Roselles.

Sa voix était grave.

Léon et Mouredu, haletants, anxieux, étaient prêts à l'entendre.

— Je n'ai pas voulu vous attrister en vous disant ce que je vais vous apprendre lorsque je l'ai su, dit l'amie dévouée de Jane, car je connaissais assez vos souffrances pour ne rien faire qui put les aggraver.

Mme Putot était allée attendre son mari à la gare du boulevard de Strasbourg. (P. 1320.)

Il y a longtemps déjà... il y a plusieurs années, car c'était deux années au plus après le mariage de cette malheureuse Jane.

— C'est de M. de Lizieux qu'il s'agit ? demanda subitement Léon des Roselles.

Il avait déjà pressenti ce que Mlle Mercier allait lui apprendre.

— Oui, c'est de lui.

Alors, l'ancienne institutrice raconta tout ce qu'elle savait.

Elle dit à quel chantage épouvantable M. de Lizieux s'était livré, en se servant de ces lettres volées, qu'il prétendait alors avoir trouvées dans l'hôtel dont il était devenu acquéreur.

Il dit quelle passion révoltante le misérable avait conçue pour Jane qu'il pensait soumettre à ses exigences criminelles en la menaçant de révéler à son mari cette faute qu'elle avait déjà expiée si cruellement.

Mais Léon des Roselles, en l'écoutant, sentait une révélation se produire en lui.

— Le misérable ! cria-t-il avec colère. — Ah ! je comprends tout maintenant !...

— Que comprenez-vous ? demanda Mlle Mercier.

— Ce de Lizieux n'est autre que Bertin.

— Est-ce possible ?

— Tonnerre de bon sort ! jura Mouredu. Je ne savais pas comment le dire, mais vé, je le sentais aussi.

— C'est lui, j'en suis sûr, affirma Léon.

— Vous avez raison, mon commandant !... ah ! bonne mère, ce gredin-là ne nous échappera pas, je vous le jure !

— Comment en serait-il autrement ? expliqua l'amant de Jane qu'une fureur violente animait. — Ces lettres qu'il prétend tenir de Chabertin, c'est lui-même qui les a volées.

— *Voui, voui,* mon commandant, c'est lui !

— C'est lui qui a commis ce monstrueux attentat dont parle sa lettre, et qu'il attribue à Chabertin, sachant bien qu'on ne le trouvera pas.

— Grand Dieu ! fit Mlle Mercier.

— Voyez comme tout s'enchaîne !... ah ! je comprends tout maintenant !

Bertin ou Chabertin était seul à même de savoir ce qui se passait, grâce à ses machinations avec Mlle de La Possonnière.

— Que le diable patafiole la vieille sorcière ! s'écria Mouredu qui, à ce souvenir, ne put retenir cette brutale et énergique imprécation.

— Donc, reprit Léon, lui seul, au courant de tout, connaissant la maison de la rue de Courcelles où il était venu souvent, a pu s'introduire dans la chambre de Jane.

— Cela ne fait aucun doute, approuva l'ancienne institutrice.

— Cet homme qui, non content de voler ces lettres pour s'en faire une arme honteuse dont il comptait se servir, a profané sa victime, aurait ensuite abandonné ces lettres à un autre !... Non, je ne peux pas le croire. — La raison d'intérêt même ne saurait me le faire admettre !

— Vous avez bien raison, dit Mlle Mercier. — Jane était riche avant

son mariage. Elle disposait d'une fortune immense depuis qu'elle avait épousé le duc d'Azergues, et ses millions devaient tenter avec bien plus de séduction celui qui possédait ces lettres que la fortune relativement modeste de M. de Lizieux.

— C'est ce qui m'a frappé tout de suite, répondit Léon des Roselles.

Il ajouta :

— C'est moi qui irai voir l'avocat qui a plaidé pour M. de Lizieux dans ce procès en séparation, et à son défaut, je trouverai bien quelqu'un qui l'ait connu. J'aurai les renseignements nécessaires, car je veux confondre ce misérable et le livrer à la justice comme le méritent ses forfaits.

Oui, plus j'y réfléchis et plus je comprends que ce M. de Lizieux, quel qu'il soit, n'aurait pas été capable de ce que vous venez de me dire. — Il faut être le dernier des lâches et des infâmes pour se livrer sur une femme à un chantage aussi odieux.

Je le sens... Je ne me trompe pas... Bertin n'est autre que M. de Lizieux dont il a pris le nom.

Qui sait si cette métamorphose ne cache pas quelque crime nouveau que nous allons découvrir ?

— Ah ! le *darnaguas*, s'écria Mouredu, il en est bien capable, mon commandant !

— Celui qui a tenté d'attirer à lui cette malheureuse Jane, reprit l'officier de marine avec une véritable logique de déduction, celui qui a eu l'infamie de la contraindre à entendre l'aveu de sa passion ignoble ne peut être que le misérable qui a déjà souillé l'infortunée par un premier crime et dont la hideuse concupiscence et les désirs criminels ont été allumés par ce premier attentat.

Celui-là, c'est Bertin !... c'est le voleur des lettres !... c'est le violateur !... c'est lui, lui seul !

— Oui, vous avez raison, approuva M^lle^ Mercier. L'auteur d'un crime ne va pas en faire l'aveu cynique à un autre !... Il faut connaître ce que cache l'histoire de ce M. de Lizieux.

— Eh ! té, dit à son tour notre ami Tistin, moi je comprends une chose qui prouve une fois de plus que vous avez mis dans le mille, mon commandant. Ce n'est pas pour rien que le prétendu M. de Lizieux a tiré sa bordée aussitôt après avoir envoyé la lettre à M^lle^ Mercier, vé !... Le gaillard se doutait bien qu'elle allait tâcher de l'accoster en un coup de barre, et comme il se doutait bien qu'elle le reconnaîtrait, puisqu'elle l'avait vu sous le nom de Chabertin au boulevard Malesherbes, il a levé l'ancre.

— Oui, c'est bien cela, dit l'amie de Jane.

— Vous avez raison, approuva également Léon des Roselles. Mais ce prétendu M. de Lizieux est lié par des intérêts qui ne lui permettent pas de disparaître à jamais. Il est propriétaire de l'hôtel de la rue de Courcelles, ainsi que nous l'avons su. Il faudra donc qu'il revienne.

— Pardi ! fit Mouredu. Seulement il faudra agir de ruse avec lui, car s'il sentait qu'on prépare un branle-bas de combat, il filerait à toutes voiles.

— Il faut, dit le père de Magali, qu'il ne se doute pas de ce que nous allons faire.

— C'est ça, mon commandant. On ne hissera pas le pavillon, on n'allumera pas les feux et on s'embossera à couvert pour fondre dessus à l'improviste !

— Avant tout, il faut découvrir la vérité ; il faut réunir toutes les preuves qui devront servir à le confondre, et comme le temps presse, comme il faut songer à protéger contre ce misérable cette malheureuse qu'il a déjà si affreusement torturée, il faut agir vivement.

— A nous deux, allez, mon commandant, nous ferons de la besogne, dit Tistin.

— Oui, et je compte sur vous !

— Toujours !... vous à la barre, moi sur le pont ! et *digue li qué vingué* à Bertin !

Alors une sorte de conciliabule eut lieu entre les trois amis qu'animait également la résolution de sauver la pauvre Jane et de la préserver de la catastrophe dont un misérable la menaçait.

Léon, Mouredu et Mlle Mercier échangèrent leurs idées et se partagèrent la besogne.

Il n'y avait plus aucun doute en leur esprit.

Ce M. de Lizieux ne pouvait être que Bertin, et l'on en aurait bientôt la preuve.

Avant tout, il fallait veiller sur Jane.

Il fallait être auprès d'elle pour parer aux coups imprévus qui pourraient lui être portés.

Il fallait l'entourer d'une vigilante et d'une constante sollicitude.

C'est à Mlle Mercier, qui avait déjà si heureusement réussi, que ce poste revenait.

Léon se proposa de chercher les renseignements nécessaires pour établir la preuve que le propriétaire de l'hôtel de la rue de Courcelles avait usurpé un nom qui n'était pas le sien.

Il verrait l'avocat qui avait plaidé le procès de M. de Lizieux.

Il découvrirait toutes les personnes qui l'avaient connu.

Il irait même, s'il le fallait, en Espagne, trouver cette Carmen Pabla qui avait porté son nom, et qui, mise en présence de cet homme, reconnaîtrait sûrement que ce n'était pas son mari.

Il obtiendrait pour elle un sauf-conduit, à l'aide des amis qu'il possédait, et il la ramènerait en France.

Il allait profiter de ce voyage pour s'en servir comme d'un empêchement à assister au mariage auquel son ami Claudius l'avait invité.

Mouredu l'aiderait dans cette tâche.

De son côté, il se procurerait des renseignements qui corroboreraient ceux qu'il recueillerait lui-même.

Tistin s'occuperait de retrouver les personnes ayant connu Bertin, et entr'autres cette Palmyre, cette fille qui avait figuré au procès en séparation, qui avait avoué être la maîtresse de M. de Lizieux et qui, par conséquent, les connaissait également l'un et l'autre.

Il surveillerait en même temps l'hôtel de la rue de Courcelles pour le cas où le prétendu M. de Lizieux y reparaîtrait.

CHAPITRE CLXI

DEVANT L'HOTEL D'AZERGUES

Le maître-chanteur ne se doutait pas de l'effet qu'avait produit sa lettre.

En écrivant à M^lle^ Mercier, il avait eu soin, comme nous l'avons vu, de déguiser soigneusement son écriture.

Cette lettre était signée : « Georges de Lizieux ».

Il ne fallait pas que l'ancienne institutrice puisse y reconnaître l'écriture de M. de Chabertin qu'elle avait peut-être connue.

L'habile gredin avait pris constamment les précautions les plus minutieuses pour que rien ne vienne jamais le trahir.

Il s'était arrangé, depuis qu'il avait pris le nom de M. de Lizieux pour ne jamais écrire une seule ligne.

C'est dans ce but que l'ancien policier avait fait l'acquisition d'une machine à écrire.

Jamais un mot, à l'exception de sa signature, — illisible du reste, — n'avait été tracé par sa main.

Pour correspondre avec son entraîneur, comme avec toutes les per-

sonnes, peu nombreuses du reste, avec lesquelles il était en relations, il ne se servait que de la « Yost », dont les caractères typographiques ne le découvraient pas.

L'écriture de la lettre adressée à Mlle Mercier, il en était certain, ne pouvait pas le trahir.

Bertin avait poussé plus loin encore les précautions.

Malgré les demandes réitérées de José, il n'avait jamais consenti à se faire photographier.

En sa qualité d'ancien policier, il savait que les photographies peuvent jouer un jour un rôle funeste à celui qu'elles représentent.

Il fallait parer à tous les événements possibles et même improbables.

Le misérable était donc parfaitement tranquille, sûr que personne ne pourrait jamais le retrouver sous la peau du personnage dont il s'était affublé.

Mais Bertin avait poussé plus loin encore la prévoyance et l'habileté.

Il s'était même appliqué à prévoir le cas où sa personnalité véritable viendrait, par une circonstance fatale et inattendue, à être découverte ou seulement soupçonnée.

Il était armé de toutes pièces pour confondre ceux qui pourraient douter de l'authenticité de son personnage.

Nous savons qu'il possédait un état civil parfaitement en règle, puisqu'il lui avait été facile, en prenant le nom de l'infortuné M. de Lizieux, de se procurer toutes les pièces qui le concernaient.

Les rares personnes qui l'avaient connu n'existaient plus ou seraient bien mal aisées à retrouver.

Carmen Pabla était morte.

Palmyre, au besoin, deviendrait sa sauvegarde.

Nos lecteurs se rappellent que c'est principalement cette considération qui avait décidé l'habile gredin à s'attacher cette femme.

Palmyre Putot avait figuré au procès de séparation où la preuve avait été faite, par ses lettres comme par ses déclarations, qu'elle était la maîtresse de M. de Lizieux.

Il était donc tout naturel qu'elle vécût aujourd'hui avec son amant.

Elle serait la première à affirmer l'authenticité du personnage.

Qui pourrait contredire une pareille déclaration ?

Il y avait José aussi, qui serait, le cas échéant, un témoin précieux.

José était persuadé que celui qui portait le nom de Georges de Lizieux était son père.

Les souvenirs de son enfance étaient bien effacés et il lui semblait,

tant le machiavélique scélérat le lui avait habilement insinué, qu'il l'avait toujours connu.

Quel témoignage pourrait démentir celui de ce fils, attestant son père ?

Mais ce n'était pas tout.

Est-ce que pour la loi Étienne Bertin, l'ancien maître de timonerie, n'était pas mort ?

Son acte de décès n'était-il pas inscrit sur les registres d'état civil de Cerbère ?

Sa mort n'avait-elle pas été constatée par les magistrats qui avaient fait l'enquête judiciaire au moment de la catastrophe du chemin de fer espagnol ?

Le maître-chanteur n'avait donc jamais cessé d'être absolument tranquille.

Il n'avait jamais éprouvé à cet endroit l'ombre d'une inquiétude.

En ce moment, pas plus qu'à tout autre, il ne pouvait penser que des soupçons s'étaient élevés contre lui.

Nous dirons même, sans étonner ceux qui connaissent sa prodigieuse habileté, que s'il avait eu cette idée, il ne s'en serait aucunement ému, car il était prêt à répondre, avec preuves à l'appui, à ceux qui oseraient s'élever contre lui.

Bertin avait d'autres pensées.

Il était persuadé que sa lettre produirait un effet considérable.

Il était certain que l'écrasante révélation qu'elle avait apporté alarmerait sérieusement l'ancienne institutrice et il s'attendait à la voir manœuvrer rapidement pour essayer de préserver la duchesse d'Azergues du coup terrible qui la menaçait.

Ce qui lui prouvait qu'il ne s'était pas trompé en conjecturant ainsi, c'était cette démarche même que Mlle Mercier avait immédiatement tenté de faire auprès de lui.

Aussitôt la lettre reçue, l'amie dévouée de Jane avait télégraphié.

Le jour même elle était accourue.

Qu'allait-elle faire maintenant ?

Voilà ce que se demandait Bertin, loin de penser à ce qui se passait à Cormeilles, loin de prévoir ce que l'on ourdissait contre lui.

***

Nous avons vu l'amant de Palmyre revenir à l'avenue de Clichy, sous le nom de M. Putot.

Il était arrivé exactement le dimanche, par le train de midi quinze.

Mme Putot était allée attendre son mari à la gare du boulevard de Strasbourg.

La concierge, qui avait lu le télégramme, avait préparé le déjeuner, pendant l'absence de sa locataire : un bon poulet sauté aux champignons et une sole au gratin, car ces bons bourgeois cossus qu'étaient M. et Mme Putot aimaient à se soigner.

Le maître-chanteur était donc revenu.

Pour tous il était bien un inspecteur d'assurances venant de faire une tournée.

On l'estimait et on le considérait dans la maison où, grâce aux commérages de la concierge il était déjà connu, et même très avantageusement.

Pour la sincérité de son rôle, pour l'exactitude fidèle de la vraisemblance, le faux inspecteur d'assurances devait rester chez lui le jour de son arrivée.

C'est ce qu'il fit.

Il avait à se reposer des fatigues de son voyage.

Bertin ne sortit donc pas le dimanche.

Mais le lundi, il devait, soi-disant, aller à sa compagnie d'assurances.

Il avait à rendre compte de sa tournée d'inspection et à faire ses rapports sur les sinistres qu'il avait vérifiés.

— Ah ! je ne jouis guère de mon mari, allez, disait Mme Putot à la concierge

— C'est vrai, il est toujours par voies et par chemins.

— Toujours ; quand il n'est pas en voyage, il est en courses, et quand il est à la maison il écrit ses rapports.

Bertin avait voulu voir ce qui se passait à l'hôtel du duc d'Azergues.

Mlle Mercier devait y être allée.

Cette excellente amie de la duchesse ne pouvait qu'être affolée en n'ayant pas trouvé M. de Lizieux qu'elle comptait implorer si éloquemment.

Elle aurait tenu à prévenir Jane.

C'est bien ce que voulait le misérable.

C'est bien dans cette intention qu'il avait écrit à l'ancienne institutrice.

Dès lors, il était impossible que cette révélation foudroyante ne produisît pas un événement qui se manifesterait sûrement au dehors.

Bertin tenait à être là pour en juger.

Il voulait constater lui-même l'effet de sa machination.

Nous savons qu'à proximité de l'hôtel du duc d'Azergues il y avait un

C'était le commandant de Salverne. (P. 1327.)

établissement de marchand de vins où l'ancien policier s'était déjà installé quelquefois.

C'est là qu'il se rendit encore.

De ce poste, il pouvait voir tout ce qui se passerait au dehors de l'hôtel.

Personne ne pourrait le reconnaître sous la placide apparence qu'il avait prise en devenant M. Prosper Putot, ce bon bourgeois normand.

Le maître-chanteur était arrivé d'assez bonne heure à la rue de Grenelle.

Il s'était installé à la table la plus voisine de la devanture, en face du comptoir d'étain qui occupait l'un des côtés de la boutique.

Il avait pris un café et le buvait lentement, par toutes petites gorgées, afin de le faire durer.

Son attente n'avait pas été bien longue.

A neuf heures, il avait vu arriver Mlle Mercier qui descendit d'un fiacre.

Elle paya le cocher qui repartit aussitôt.

Bertin triomphait.

Ses yeux eurent aussitôt des éclairs de joie.

Son plan, pensait-il, avait réussi.

Mlle Mercier venait trouver son amie et la prévenir du malheur qui allait fondre sur elle.

Il attendit.

Ses regards ne quittaient pas l'hôtel d'Azergues.

Qu'allait-il se passer ?

Alors, au bout de quelque temps, le misérable commença à perdre patience.

L'ancienne institutrice n'était pas ressortie.

Il n'avait plus vu personne en dehors des allées et venues des domestiques.

Bertin pensait que la station prolongée qu'il faisait dans cette boutique de marchand de vins pouvait éveiller la curiosité.

Il chercha à l'expliquer.

Déjà, depuis quelques instants, il s'était mis à donner quelques signes volontaires d'impatience, comme un homme qui commence à se lasser d'attendre.

Il consultait sa montre à tout moment, il écoutait si elle ne s'arrê-

tait pas, il comparait l'heure qu'elle indiquait à celle marquée par l'œil-de-bœuf de la boutique.

Enfin, profitant d'un moment où le marchand de vins était tourné vers lui :

— Je commence à croire, dit-il d'une voix bonhomme, qu'on me fait poser.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Oui ; on m'a donné rendez-vous ici.

— Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?

— Oh ! non. Mon ami m'a montré votre boutique hier soir, en passant. Nous avons causé ensemble plus d'une demi-heure au coin de la rue en face.

— Il a peut-être oublié le rendez-vous.

— Ce serait trop fort.

— Ou il s'est trompé d'heure.

— Je ne crois pas qu'il soit venu avant moi.

— Comment est ce monsieur? questionna là-dessus le marchand de vins.

— C'est un petit monsieur d'un certain âge, avec la barbe presque blanche.

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Enfin, je vais l'attendre encore un peu en lisant mon journal.

— C'est ça.

— Donnez-moi un peu de cognac.

Mais l'ancien maître de timonerie eut beau prolonger son attente, il ne vit rien.

Tout était calme.

L'amie de Jane n'avait pas reparu.

— Que se passe-t-il donc? se demandait le misérable. — Il faut que Mlle Mercier n'ait rien dit encore.

Alors, dans quel but est-elle venue ?

Que fait-elle auprès de la duchesse d'Azergues ?

C'est en vain que Bertin cherchait à comprendre ce qui se passait.

L'irritation de son esprit nuisait à sa clairvoyance habituelle.

— On vous fait faire une vraie pose, lui dit le marchand de vins qui n'avait personne à servir en ce moment.

— Oui, répondit l'amant de Palmyre ; aussi je vais m'en aller. J'ai perdu toute la matinée.

— Il est près de midi.

— Vous serez bien aimable, si le monsieur que je vous ai indiqué vient, de lui dire que je l'ai attendu très longtemps et que je reviendrai après mon déjeuner.

— Si je le vois, votre commission sera faite ; vous pouvez y compter.

— Je vous remercie d'avance.

Alors Bertin, ayant réglé sa dépense, salua et sortit lentement de la boutique.

Il se dirigea vers l'esplanade des Invalides.

En passant, il jeta un long regard sur l'hôtel d'Azergues.

Le mouvement et le court entretien qu'il venait d'avoir avec le marchand de vins avait ramené un peu de calme dans son esprit.

— Je comprends, se dit-il tout à coup sans être exempt de colère. Mlle Mercier n'a pas parlé !... Elle ne veut pas troubler la quiétude de son amie ; mais elle est venue s'installer auprès d'elle pour prévenir le danger.

Oui, elle est là pour la sauver !... Elle reste auprès d'elle, puisqu'elle a renvoyé son fiacre en arrivant. — Imbécile que je suis ; je n'avais pas pensé à cela.

L'institutrice a pu parer le premier coup que j'ai porté le jour du contrat, et elle espère pouvoir encore parer celui-ci.

Elle croit peut-être que mes menaces sont vaines, que je n'oserai pas faire ce que j'ai dit.

Le maître-chanteur irrité cherchait une solution à cette situation.

Il n'y avait qu'un moyen.

Aller lui-même trouver la duchesse d'Azergues et tout lui révéler.

Une lettre pourrait être interceptée.

C'était plus sûr ainsi.

Mais avant de se résoudre à cela, Bertin résolut d'attendre encore un peu.

Il voulait voir ce qui allait se passer.

Qui sait si Mlle Mercier n'allait pas se décider à parler à son amie de la lettre ?

Elle avait peut-être hésité à le faire jusqu'ici. — Elle attendait le moment favorable.

Elle voulait profiter de l'absence du duc lorsqu'il sortirait.

Le maître-chanteur se résolut à l'expectative.

Il surveillerait encore l'hôtel d'Azergues pendant l'après-midi avant d'agir.

Pour ne pas s'éloigner, il déjeuna dans le quartier, n'ayant qu'à traverser l'esplanade pour trouver un petit restaurant au coin de la rue Saint-Dominique.

Tout en mangeant, il voyait encore très bien les fenêtres de l'hôtel de Jane, à cause du biais, et, grâce à sa vue qui était excellente, il pouvait en surveiller les abords.

Cela lui permit de prolonger son repas.

Pendant ce temps rien ne se passa qui attira son attention.

Vers deux heures, Claudius sortit avec son beau-frère, le comte de Bellegarde.

Bertin les vit même passer assez près de lui, car leur coupé prit le milieu de l'esplanade pour descendre vers la Seine et tourner ensuite sur le quai d'Orsay.

Alors il quitta le restaurant.

Au lieu de retourner chez le marchand de vins, il se promena lentement devant l'hôtel des Invalides, en bon bourgeois oisif, examinant les vieilles pièces d'artillerie qui garnissent la terrasse, ayant l'air de s'intéresser aux allées et aux venues des invalides et des visiteurs, ainsi qu'au petit commerce des industriels de toute sorte qui installent leurs éventaires le long du fossé, de chaque côté de la grille.

Vers trois heures, un jeune homme se présenta à l'hôtel d'Azergues, porteur d'une superbe corbeille dorée, garnie de fleurs blanches et d'un large nœud de ruban immaculé.

— L'envoi du fiancé de Luce, se dit-il.

Mlle Mercier était toujours chez son amie, car Bertin était sûr qu'elle n'était pas ressortie.

— Elle attend sans doute le commandant de Salverne, pensa alors le misérable avec un certain dépit. Elle sait qu'il doit venir et, pour épargner la duchesse, c'est peut-être à lui qu'elle compte s'adresser.

Il conjectura sur cette hypothèse.

— Dans ce cas, ajouta-t-il, elle ne lui dira rien, elle ne lui révèlera pas la vérité... Elle cherchera seulement à le mettre en garde contre une manœuvre dont elle dira qu'elle a eu vent et qu'elle attribuera avec vraisemblance à José... Son duel y prête à merveille.

Bertin, on le voit, n'était pas dépourvu d'imagination.

Tout en cherchant à prévoir et à deviner ce qui allait se passer, il marchait lentement, se dirigeant maintenant vers la rue de Grenelle,

paraissant s'intéresser à ce qui se passait autour de lui ; mais, en réalité, uniquement attentif à l'hôtel dans lequel se trouvaient Jane et son amie.

Un rapide mouvement d'un invalide qui venait à la rencontre de Bertin attira son attention.

L'ancien soldat s'était arrêté subitement et avait porté la main à sa casquette, dans l'attitude du salut militaire.

Le maître-chanteur se retourna pour voir quel était l'officier que cet invalide saluait.

C'était le commandant de Salverne.

Il était en grande tenue, à cheval, suivi par son cavalier d'ordonnance.

Adrien allait faire à sa fiancée sa visite quotidienne.

Alors, l'amant de Palmyre revint chez le marchand de vins de la rue de Grenelle.

Il voulait être plus près, afin d'observer, afin de ne rien laisser échapper.

Le marchand de vins le reconnut.

— Je n'ai vu personne, lui dit-il.

— Ce monsieur n'est pas venu !... fit le bonhomme d'un air désappointé.

— Non.

— Alors j'ai bien fait de lui envoyer une carte télégramme pour lui dire qu'il m'avait fait poser toute la matinée et de ne pas manquer de venir cet après-midi.

Je pense qu'il sera exact cette fois, dit Bertin en s'asseyant à la place qu'il avait déjà occupée.

— Que faut-il vous servir ? demanda le marchand de vins en essuyant la table.

— Eh bien !... donnez-moi encore un café, puisque je viens de déjeuner.

Malgré la longue attente à laquelle l'amant de Palmyre se résigna, il ne se passa rien de saillant.

— Rien, toujours rien ! se disait-il avec dépit. L'institutrice veille sur son amie, voilà tout. C'est ma première idée qui est la bonne.

Elle ne pourra pas cependant rester éternellement là-dedans ! ajouta-t-il.

Juste à ce moment, la porte de l'hôtel s'ouvrit et Mlle Mercier sortit.

Aussitôt Bertin prit une résolution.

— J'ai affaire ailleurs, dit-il au marchand de vins en sortant une pièce pour payer sa consommation. Cet animal-là me ferait perdre toute ma journée.

— C'est bien ennuyeux pour vous.

— Il n'est peut-être pas chez lui et il n'a pas reçu mon télégramme ; sans ça il serait venu.

— Si je vois ce monsieur, faut-il lui dire quelque chose? proposa le marchand de vins.

— Oh !... Eh bien, oui, dites-lui que je l'ai attendu, répondit l'ancien policier.

Il salua et sortit.

Il avait vu la direction que Mlle Mercier avait prise et il la suivit.

Elle était déjà au coin de la rue de Bourgogne dans laquelle il la vit s'engager.

Bertin marchait à distance, réglant son pas sur le sien.

Arrivée place du Palais-Bourbon, où il y a une station de voitures, l'amie de Jane prit un fiacre.

— Elle retourne là-bas, pensa le maître-chanteur.

A son tour il prit une voiture et dit au cocher :

— Gare Saint-Lazare.

Les deux fiacres suivirent le même itinéraire et arrivèrent presque ensemble à destination.

Le faux M. Putot gravit en même temps que Mlle Mercier l'escalier de la cour du Havre et il la suivit dans la salle des Pas-Perdus.

L'ancienne institutrice avait sans doute un billet de retour, car elle se dirigeait droit vers la salle d'attente, lorsque tout à coup elle s'arrêta.

Au guichet de distribution des billets, près duquel elle passa, elle venait de voir Léon des Roselles.

— Vous !...

— Nous ne serions pas plus exacts si nous nous étions donné rendez-vous, répondit l'officier de marine en lui serrant la main.

— C'est vrai.

— Vous avez vu Jane ?

— J'en viens.

— Il n'y a rien ?

— Non, rien.

Il appela le premier crieur qui passa à sa portée. (P. 1336.)

Aussitôt Bertin prit une résolution.

— Je vais savoir ce qui se passe, se dit-il. Je vais connaître ce qu'ils veulent faire !... Ah ! mon ancien commandant est au courant alors !... tant mieux !...

Et il prit un billet de première classe, aller et retour, pour Pierrelaye, la station qui vient immédiatement après Herblay.

— Sous ce costume, pensa-t-il, je les défie bien de me reconnaître.

CHAPITRE CLXII

LE SCANDALE DU JOUR

Léon des Roselles et Mlle Mercier, traversant la salle d'attente, avaient suivi le quai de la gare où le train formé attendait, toutes ses portières ouvertes.

Ils avaient choisi un compartiment de première classe et s'y étaient installés.

Les voyageurs arrivaient lentement.

Bertin, absolument méconnaissable dans son rôle de M. Putot, le bonhomme normand, les avait suivis et avait vu où ils se plaçaient.

Il attendit sur le quai, ne voulant pas les mettre dans la nécessité de changer de wagon, s'ils tenaient à être seuls pour causer sans témoin.

En arrivant au dernier moment, lorsque le train serait prêt à partir et que les employés fermeraient les portières, ils n'en auraient plus le temps.

Pendant ce temps, Léon et Mlle Mercier causaient.

Tout de suite, le père de Magali, impatient d'avoir des nouvelles, avait demandé :

— Alors il n'y a rien eu?

— Non, répondit l'ancienne institutrice, rien. J'ai déjeuné chez Jane, qui a voulu me garder, et comme vous le pensez, je n'ai pas refusé; cela servait mes projets.

Je suis resté avec elle et avec sa fille toute la journée, jusqu'à l'heure de prendre le train.

Dans l'après-midi, M. de Salverne est venu voir sa fiancée. Il sortait d'une visite au Ministre de la guerre, à qui il était allé annoncer officiellement son mariage.

Je suis partie avant lui et j'ai laissé ma chère Jane bien tranquille, ne se doutant pas de ce que l'on tramait contre elle.

— J'ai réfléchi, dit alors Léon des Roselles, et je ne crois pas que Bertin mette son projet à exécution.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela?

— Le gredin est trop prudent pour se compromettre, pour se découvrir. Il n'aura garde de se démasquer. — Or, il est certain qu'il

risquerait de se trahir s'il tentait de faire une démarche à l'hôtel d'Azergues.

Que pourrait-il dire?

Il se servirait, comme dans la lettre qu'il vous a écrite, du nom de Chabertin pour faire le récit de ce criminel attentat dont la malheureuse a été victime?

Mais ce serait risquer de mettre la justice en éveil, et bien que ce crime soit aujourd'hui couvert par la prescription, il ne le fera pas.

Ce serait se dénoncer lui-même, car plus j'y réfléchis, et plus je comprends que c'est lui qui existe sous le nom de M. de Lizieux qu'il a usurpé. — Alors la prudence l'oblige à sauvegarder sa situation.

Ce n'est pas le nom seul qu'il a pris à son ancienne victime; il s'est encore approprié sa fortune sans doute.

Cette fortune est importante, car ce prétendu M. de Lizieux est riche. Il possède des millions. Il fait courir. Il mène grand train et joyeuse vie. — Bertin est trop intelligent pour compromettre tout cela.

— Oui, vous avez raison, dit Mlle Mercier, et tout cela me tranquillise un peu.

— Il ne tentera rien, j'en suis sûr, reprit l'ancien officier de marine; et la preuve est dans la lettre qu'il vous a écrite.

Pourquoi s'est-il adressé à vous?

Je me le suis demandé en y réfléchissant aujourd'hui, et je l'ai compris.

Il n'a pas voulu s'adresser à Jane.

Il a pensé qu'en vous prévenant, qu'en vous faisant connaître ses menaces, vous vous empresseriez d'en prévenir Jane. Il croyait que vous vous prendriez au piège fort habile qu'il vous avait tendu. — Il voulait jeter le trouble dans la famille d'Azergues pour empêcher ce mariage qui contrarie l'ambition de ce José de Lizieux, et il comptait sur vous pour être son instrument.

Léon des Roselles s'interrompit.

Un homme venait de monter dans le compartiment où il se trouvait.

C'était M. Putot.

Un facteur ferma bruyamment la portière.

L'heure du départ approchait.

Le bonhomme s'installa près de la portière donnant sur le quai, tandis que Léon et l'amie de Jane, l'un en face de l'autre, étaient à l'autre extrémité du compartiment.

Dès que le train se fut mis en marche, il sortit *Le Temps*, qu'il venait

d'acheter à la bibliothèque de la gare, et parut en commencer la lecture.

Léon des Roselles et Mlle Mercier avaient cessé leur conversation.

Ils ne pouvaient causer devant un étranger.

Bertin le comprit.

A peine eut-on dépassé le tunnel des Batignolles, qu'il se mit à bâiller à deux reprises.

Alors il replia son journal, le remit dans sa poche et s'installa commodément dans l'angle capitonné du wagon en fermant les yeux.

Bientôt il parut dormir profondément.

— Je ne les gênerai pas ainsi, pensait le maître-chanteur, et j'entendrai fort bien.

Mlle Mercier, au bout d'un moment, reprit :

— Je viens d'y réfléchir et je suis absolument de votre avis.

Léon fit de la tête un geste qui signifiait :

« Il ne peut pas en être autrement que je viens de dire. »

Ce fut tout.

Malgré le sommeil dans lequel leur compagnon de voyage paraissait plongé, les deux amis ne voulaient pas causer de choses aussi graves.

Jusqu'à Herblay, ils gardèrent le silence ou n'échangèrent que quelques mots insignifiants.

Arrivés à leur destination, ils descendirent.

Bertin rouvrit les yeux.

— Rien! se dit-il désappointé.

Puis, calculant :

— Ils n'avaient pas l'air préoccupés!... Que se passe-t-il donc?

Alors ses regards brillèrent.

— Oh! mais, ajouta-t-il, je saurai bien forcer Mlle Mercier à agir!... Elle va voir ça!

A Pierrelaye, il descendit.

Il regarda l'heure à la gare.

L'horloge marquait six heures douze.

— A quelle heure y a-t-il un train pour Paris? demanda-t-il au chef de gare.

— Dans quatre minutes, lui répondit-on, à six heures seize. Il est signalé.

— Merci, dit Bertin.

Je serai à Paris à sept heures et quart, pensa-t-il.

Il prit un nouveau billet et attendit le passage du train qui devait le ramener.

A la joie qui brillait en fauves éclats dans les yeux du maître-chanteur, il était facile de voir que son imagination, fertile en ressources machiavéliques, venait de concevoir un projet dont il s'applaudissait déjà et sur lequel il comptait.

— Ah! non, ce mariage ne se fera pas! faisait-il avec une animation qu'il n'avait pas besoin de dissimuler, car il était seul dans le compartiment du nouveau train.

Il calculait, il réfléchissait; il combinait et il préparait ce qu'il allait faire.

Arrivé à la gare Saint-Lazare, Bertin prit une voiture et se fit conduire à l'avenue de Clichy.

La concierge était sur la porte.

— Ah! ce que votre dame vous a attendu pour déjeuner, monsieur Putot, lui dit-elle.

Palmyre avait bien joué son rôle.

— Que voulez-vous, madame, dit le faux bonhomme; dans les affaires, on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

— Bien sûr.

— Le directeur de ma compagnie d'assurances est enrhumé; ce qui fait qu'il n'est pas venu au bureau. Il a fallu que j'aille chez lui pour lui rendre compte de mon voyage, et comme nous avions fort à faire, il m'a gardé à déjeuner et m'a tenu toute la journée.

— Pauvre monsieur, en voilà du travail.

— Vous pouvez le dire.

— On ne gagne pas son argent sans peine.

— Je vais manger un morceau à la hâte, et il faut encore que je ressorte.

— Ce soir?

— Oui, un rendez-vous urgent.

Bertin monta rapidement au second.

Palmyre le mit au courant de ce qui s'était passé dans la journée.

Elle avait encore travaillé avec Miette, Alice et Mme Davoul.

On avait encore parlé de cette Mme de Montal, dont la fille avait été enlevée par son cocher.

Après avoir dîné sans perdre de temps, Bertin repartit.

— Je serai là vers dix heures, dit-il.

Il reprit de nouveau une voiture et se fit conduire au faubourg Montmartre.

La maison devant laquelle le maître-chanteur quitta son fiacre, était

celle où nous avons vu venir José de Lizieux le jour où il vint chercher Fernand Lissac pour lui servir de témoin.

Au fond de la cour était l'imprimerie de la feuille immonde nommée *Le Scandale du Jour*.

M. Putot frappa à la vitre et entra.

— M. le rédacteur? demanda-t-il.

Bien qu'il fut environ huit heures, Fernand Lissac était à son bureau. Il y venait chaque soir pour assister à la mise en vente de sa feuille à chantages, et surtout pour encaisser la recette dont il avait toujours besoin.

Le Scandale était en effet mis en vente le soir, à l'heure nocturne où les animaux malfaisants, tapis dans leurs repaires tant que le soleil brille, se mettent en campagne.

On introduisit l'amant de Palmyre.

— Monsieur, dit-il au rédacteur en chef, je viens de la part d'un de mes amis vous apporter une nouvelle pour votre journal, nouvelle qui est certainement appelée à faire une vive sensation.

Le Gascon accueillait facilement toutes les communications, pourvu qu'elles fussent scandaleuses.

— Très volontiers, dit-il.

— Seulement, ajouta M. Putot de sa bonne voix à l'accent cauchois, mon ami ne peut pas encore se faire connaître, et c'est pour cela qu'il m'a délégué auprès de vous.

— Ça ne fait rien, dit Fernand Lissac qui se souciait fort peu de contrôler la source de ses informations. De quoi s'agit-il?

— Une affaire très piquante. Je dois seulement vous faire les noms que mon ami se réserve de vous faire connaître lui-même lorsqu'il viendra vous voir.

Il s'agit d'un mariage du plus grand monde, qui doit être célébré samedi prochain et qui causera un véritable scandale lorsque votre journal aura fait la révélation de ce que je vais vous dire.

Ce sera, soyez-en sûr, un véritable coup de foudre. Vous allez en juger.

— C'est à Paris que cela se passe? demanda le rédacteur du *Scandale du Jour*.

— En plein faubourg Saint-Germain, monsieur.

— Appelons, si vous le voulez bien, la fiancée M^lle^ L... — Elle est noble, titrée et de très grande famille. — Le fiancé, M. A..., très noble aussi, et pour le désigner nous pouvons dire que le tombeau de sa famille est au cimetière de Passy.

La mère de Mlle L... descend d'une des plus illustres familles de l'Anjou. Son père appartient à la plus haute noblesse bourguignonne.

Voici les faits : dans La rue le M..., au quartier d'Auteuil, en 186... une dame qui ne fut connue que sous le nom d'emprunt de Mme D..., mit au monde clandestinement deux filles, nées de ses relations avec un officier de marine, le commandant R...

Cette soi-disant dame D... épousa plus tard un autre que l'officier, etson mari ignora naturellement ce premier amour et ses conséquences.

De ce mariage naquit une fille, Mlle L..., dont le mariage est prochain. On prétend même qu'elle a pour père un tout autre que celui dont elle porte le nom, un personnage qui s'introduisit dans la chambre de sa mère, la veille même de son mariage, et qui, à titre de preuves et de souvenir, en emporta la liasse des lettres de l'officier de marine.

Le misérable s'arrêta pour juger de l'effet que son récit produisait.

— Très corsé! fit Fernand Lissac.

Bertin souriait.

— N'est-ce pas? fit-il.

— Ça fera un effet bœuf!... aussi je ne vais pas remettre ça à demain. Il vient de m'arriver un potin terrible sur une de nos grandes maisons de banque, et je voulais faire une seconde édition ; je vais y faire passer cette histoire.

— Ce soir?

— Ce soir même.

Bertin était ravi, enchanté.

Rien ne pouvait mieux servir ses desseins.

— Seulement, ajouta le Gascon, il faudra me donner les noms, car je veux reparler de cette histoire-là.

— Je vous les promets, répondit le faux Normand. Mon ami m'a autorisé à vous les promettre. Vous recevrez, du reste, sa visite dès qu'il verra cette nouvelle dans votre journal.

Lissac récapitula rapidement, en prenant des notes, l'odieuse diffamation qu'on venait de lui apporter; puis, séance tenante, il en fit la rédaction en une vingtaine de lignes.

Il les lut à son complaisant reporter, qui trouva la chose parfaite.

— Ajoutez ceci, dit-il.

Il dicta :

« En revenant sur cette affaire, nous compléterons cette information par la publication des noms que nous remplaçons aujourd'hui par des initiales

quelconques, et nous aurons l'occasion de parler de Mlle L... la fiancée d'aujourd'hui. Nos nouvelles révélations feront un bruit qui dépassera les limites du faubourg Saint-Germain. »

— Très bien, dit Lissac qui avait écrit. C'est superbe! Je compte sur vous.

Et il donna une chaleureuse poignée de main à son visiteur.

Bertin se félicitait de son œuvre.

Il était radieux.

— Ah! Mlle Mercier n'a pas voulu mordre, se disait-il en se dirigeant vers les boulevards; il faudra bien qu'elle y aille cette fois!

Le maître-chanteur fit un tour sur les boulevards, puis il s'assit à la terrasse du café de Madrid.

Vers neuf heures, au moment où le public sortait du théâtre des Variétés, pour l'entr'acte, une nuée de camelots déboucha du faubourg Montmartre, criant à pleins poumons, avec des voies éraillées allant de la basse au ténorino aigrelet :

— Demandez *Le Scandale du Jour!* Voilà la deuxième édition qui vient de paraître!

Bertin n'attendait que cela.

Il appela le premier crieur qui passa à sa portée:

— Hé!... pssitt!

Il prit un numéro.

Du premier coup, au bas de la première page, il lut la nouvelle qui l'intéressait.

Elle était placée sous ce titre en caractères gras :

UN MARIAGE DU GRAND MONDE

Le misérable triomphait.

Avec un bout de crayon rouge qu'il tira de sa poche, il encadra l'article, afin qu'il fût immédiatement remarqué par la personne qui déplierait l'ignoble feuille.

Il demanda au garçon de quoi écrire, prit dans le sous-main qu'on lui apporta une feuille de papier à lettre qu'il coupa en deux pour former une bande dont il enveloppa le journal et qu'il assujettit avec deux pains à cacheter.

Paul quitta Cormeilles avec son oncle. (P. 1344.)

Enfin, il écrivit cette adresse :

Mademoiselle Mercier,
Institutrice
Chez M. Léon des Roselles
à Cormeilles-en-Parisis
(Seine-et-Oise).

CHAPITRE CLXIII

VOYAGE EN ESPAGNE

Bertin voulut que l'envoi parvint le plus rapidement possible à destination.

Aussi, l'adresse écrite, il quitta le café et se rendit à la gare Saint-Lazare.

Il était sûr, ainsi, que Mlle Mercier recevrait *Le Scandale du Jour* le lendemain à la première distribution.

L'ancien maître de timonerie, son expédition faite, se dirigea vers les Champs-Élysées.

Il venait de décider d'aller voir du côté de la rue Marbeuf, pour voir ce qui se passait chez Pélago.

A dix heures du soir, on ne devait pas être couché, chez la maîtresse de José.

L'aspect de la maison, dont les fenêtres seraient sans doute encore élairées, suffirait à lui indiquer si tout allait comme il le désirait.

Bertin suivit donc la rue de la Boétie.

Il approchait du faubourg Saint-Honoré, lorsqu'il s'arrêta subitement, frappé de surprise.

— Mouredu!... se dit-il en reconnaissant notre ami dans la boutique d'un marchand de vins, à l'angle de la rue de Courcelles.

L'ancien quartier-maître était en observation devant l'hôtel de Lizieux.

Ce qu'il faisait était aisé à comprendre.

Bertin n'hésita pas à se dire :

— Mlle Mercier a rendu compte de sa visite chez moi. Elle a appris à son ami des Roselles et à mon maucot que j'étais en voyage. Alors, le brave Mouredu a voulu savoir le premier le jour de mon retour. C'est pour ça qu'il est en faction.

Eh bien! mon ami, tu peux attendre, ajouta-t-il en souriant. Si tu n'es pas pressé, moi non plus.

Il a tout de même une bonne figure, ce cher Mouredu!... Le brave garçon ne se doute pas que c'est lui qui m'a mis sur la route de la fortune.

Le misérable continua sa route.

Il arriva sous les fenêtres de Pélago.

Le salon était brillamment éclairé. De la rue on voyait le lustre aux dix-huit lumières, et les appliques de bougies allumées posées de chaque côté des glaces.

On entendait un piano et une voix de femme chantant une chanson de café-concert à la mode.

Par moments, derrière les stores, on voyait passer des jeunes gens et des femmes.

Bertin crut même reconnaître José dans l'un des deux qui s'arrêtèrent un instant devant la fenêtre, lorsque la chanson fut terminée.

— Allons! tout va bien de ce côté, pensa l'amant de Palmyre satisfait. Il s'amuse, il ne me gênera pas. Voilà une petite soirée dont mon chèque doit avoir fait les frais. Eh bien! tant mieux!

Vingt minutes plus tard, M. Putot, qui avait pris une voiture pour faire le trajet, rentrait tranquillement à la maison de l'avenue de Clichy.

***

En allant de la gare d'Herblay à la villa de Cormeilles, Léon des Roselles et Mlle Mercier avaient repris leur conversation.

Tout de suite l'ancien officier de marine annonça la résolution qu'il avait prise, à la suite des découvertes faites dans la journée.

— Ce soir, dit-il, je vais prendre le train pour Barcelone.

— Ce soir!... fit l'amie de Jane. Vous avez donc des nouvelles certaines?

— Oui, ma chère amie, absolument certaines. J'ai vu l'avocat de M. de Lizieux.

— Vous avez eu son nom?

— Il était facile à trouver. Je n'ai eu qu'à aller à la *Gazette des Tribunaux* pour en consulter la collection, et je l'y ai vu indiqué.

— Et Mouredu? demanda Mlle Mercier.

— Je l'ai laissé à Paris. Il va manœuvrer de son côté, pendant que je serai en Espagne. Il a prévenu Norine qu'il resterait chez son ami Bouguarès où il logera, pour s'éviter les pertes de temps en allées et venues de Cormeilles à Paris, et pour pouvoir, si c'est nécessaire, agir la nuit.

Il va établir une surveillance rue de Courcelles, afin d'être prévenu, dès que notre prétendu M. de Lizieux sera de retour, et lorsqu'il le verra, quels que soient les changements de sa mise et de son visage, il se chargera bien de retrouver en lui les vestiges de Bertin.

— Alors, cet avocat?... questionna l'ancienne institutrice impatiente.

— Il se nomme Me Granchamp, répondit Léon des Roselles. Il

n'exerce plus, depuis une dizaine d'années. Il est aujourd'hui juge de paix à Ivry.

Je l'ai vu, et ce que j'ai appris m'a édifié.

— Cela vous a confirmé dans l'opinion que nous avons eue?

— Ma chère amie, plus que jamais je suis sûr que c'est bien Bertin que nous trouverons sous l'incarnation de M. de Lizieux.

— Dites-moi vite tout cela.

— Dès que j'ai eu l'adresse de Me Grandchamp, je suis allé à Ivry, et il m'a suffi de lui dire que j'avais un puissant intérêt à retrouver Étienne Bertin, qui avait joué un rôle dans le procès de Lizieux, pour le décider à me dire tout ce qu'il savait.

Ce M. de Lizieux était une espèce de misanthrope bienfaisant, qui fuyait la société et qui cependant était charitable.

Il avait été élevé en Amérique, où il avait fait une très belle fortune, et, dès son arrivée en France, il fit la connaissance de cette aventurière espagnole dont on a parlé à Mouredu...

— Carmen?

— Carmen Pabla, qui réussit à se faire épouser. — M. et Mme de Lizieux habitaient Sceaux et ne fréquentaient absolument personne.

Me Grandchamp ne connaissait pas son client avant le procès. Cet homme était abasourdi de la scène que sa femme lui avait faite, en l'accusant d'avoir une maîtresse; son départ du domicile conjugal, qu'elle quitta en emmenant son fils, l'avait littéralement déconcerté, et l'assignation qu'il reçut l'atterra complètement.

Il prit le premier avocat venu et lui confia sa cause. Il se défendit en niant, mais on lui opposa des lettres qu'il avait écrites à une femme nommée Palmyre Putot, lettres dont les termes pouvaient être compromettants, en les prenant dans un sens que leur auteur n'avait pas voulu leur donner, et il y avait, en outre, une constatation du commissaire de police qui, sans avoir pu établir le flagrant délit d'adultère, avait trouvé M. de Lizieux seul avec cette femme, et avait entendu quelques paroles aussi mal interprétées que les termes des lettres.

Quand M. de Lizieux voulut soutenir qu'il ne s'agissait, entre cette femme et lui, que d'œuvres de charité, on lui rit au nez, d'autant plus que, dans l'enquête, Palmyre Putot avait avoué être sa maîtresse.

Le jugement fut donc rendu en faveur de l'épouse; mais Me Grandchamp est absolument convaincu de la parfaite innocence de son client.

— C'est bien ce que l'on a dit à Mouredu, dit l'ancienne institutrice.

— J'ai demandé alors à Me Grandchamp, continua Léon des Roselles, s'il avait conservé des rapports avec M. de Lizieux.

Il me répondit :

— « Je ne l'ai jamais plus revu.

« Le malheureux a été si profondément frappé par ce jugement inique, qu'il en a presque perdu la tête, d'après ce que l'on m'a assuré.

« Sa misanthropie est devenue une véritable sauvagerie.

« Il a disparu.

« Je ne sais pas ce qu'il est devenu. »

— Je dis alors à l'ancien avocat qu'il y avait, à Paris, un M. de Lizieux très connu, qui faisait courir, qui était très riche et qui avait un fils du nom de José.

— « Oui, me dit-il, j'ai entendu ce nom-là, ou je l'ai lu quelque part dans les journaux; mais ce ne doit pas être ce de Lizieux que j'ai défendu.

« Je crois qu'il a quitté Paris et qu'il est allé s'enterrer dans quelque trou de province. »

— « Et Mme de Lizieux? lui demandai-je. Cette Carmen Pabla a été expulsée, d'après ce que l'on m'a dit.

— « Parfaitement, me répondit le juge de paix d'Ivry, je me le rappelle très bien. C'était une aventurière qui avait déjà eu maille à partir avec la justice et qui avait été expulsée.

« Elle pourrait très bien vous aider à retrouver ce Bertin, un ancien policier qui a été le *Deus ex machinâ* de toute cette odieuse affaire.

« Mais elle n'est plus en France.

« Elle est retournée dans son pays, à Barcelone, avec son fils dont le jugement lui a laissé la garde, et je présume qu'elle doit y être restée, car il y aurait quelque danger pour elle à repasser la frontière. »

— Voilà, conclut l'ancien officier de marine, ce que j'ai appris, et cela me confirme de plus en plus dans ma conviction.

— Oh! oui, approuva Mlle Mercier, le M. de Lizieux dont on vous a parlé ne peut pas être celui qui existe.

— Donc, c'est Bertin!

— Absolument.

— Cet homme si profondément affecté, si misanthrope, si sauvage, ne peut pas être devenu le mondain dont vous m'avez parlé, le sportman qui fait courir à Longchamp et à Auteuil.

— Non, c'est impossible.

— Cet homme honnête ne peut être devenu le misérable qui s'est livré sur Jane à ce chantage infâme.

— C'est Bertin, vous avez raison.

— Oui, c'est lui, j'en suis sûr, dit Léon des Roselles, et j'en ai encore une preuve.

— Une autre preuve!

— Je suis allé chez le notaire de Mlle de La Possonnière, Me Desorme, celui qui a fait la vente de la maison de la rue de Courcelles.

Il habite rue Tronchet, derrière la Madeleine.

Je lui ai demandé quelques renseignements sur M. de Lizieux et sur la manière dont la vente s'était faite.

Le notaire s'en souvenait fort bien, mais il se déclarait lié par le secret professionnel et ne voulait rien m'apprendre.

J'ai pu cependant vaincre sa résistance, en lui donnant à comprendre quel intérêt j'avais à éclaircir certains faits.

Alors, il m'avoua combien sa surprise avait été grande, lorsqu'il avait vu Mlle de La Possonnière, qui était sa cliente depuis de longues années, qui n'avait jamais fait une affaire sans le consulter, vendre tout à coup cet immeuble d'une manière si insolite.

La tante de Jane n'a même pas paru. Elle était à Angers. L'affaire valait cependant la peine d'un déplacement, car, à l'époque du mariage de sa nièce, elle vint fréquemment à Paris.

Elle envoya à Me Desorme une procuration en brevet, faite par un notaire d'Angers, et une lettre pour l'aviser de sa résolution.

En même temps, un monsieur qui se donna sous le nom de Georges de Lizieux, se présenta chez le notaire de la rue Tronchet avec les titres de propriété que Mlle de La Possonnière lui avait remis.

C'était l'acquéreur.

Il avait une pièce écrite et signée par Mlle de La Possonnière, attestant avoir reçu de ce M. de Lizieux la somme de huit cent mille francs pour le prix de l'immeuble de la rue de Courcelles, qu'elle déclarait lui avoir vendu.

Mais le nom de M. de Lizieux, inscrit sur ce reçu, n'était pas de la main de Mlle de La Possonnière.

La date avait été laissée en blanc, pour que l'on pût en inscrire une postérieure à celle de l'acte de vente.

Eh bien! ma chère amie, voilà une preuve nouvelle que ce M. de Lizieux n'est autre que Bertin.

Cette vente a certainement été imposée par un chantage abominable

à Mlle de La Possonnière, qui s'est trouvée à la merci de son homme de confiance, de ce Chabertin.

Après avoir manœuvré comme vous savez, pour contraindre Jane à épouser Claudius, Chabertin, c'est-à-dire Bertin, a dû menacer Mlle de La Possonnière de tout révéler, si elle ne lui donnait pas une somme considérable, et il l'a obligée à signer ce reçu de huit cent mille francs, comme prix de la vente de l'immeuble de la rue de Courcelles.

— Oui, oui, je comprends, dit Mlle Mercier, stupéfaite de l'extraordinaire habileté du misérable.

— Lorsque Bertin eut pris le nom de M. de Lizieux, il l'inscrivit à la place laissée en blanc, pour se présenter chez le notaire.

— C'est évident. Mlle de La Possonnière n'avait jamais voulu se défaire de cet hôtel. Elle avait dit, au contraire, qu'elle viendrait y finir ses jours, après le mariage de Jane.

— Maintenant, pour confondre Bertin, ajouta Léon des Roselles, il faut que j'aille à Barcelone, et je suis résolu à partir ce soir.

J'ai hâte de savoir.

Je sens que c'est là que je trouverai la vérité.

Je verrai cette Carmen Pabla, cette Mme de Lizieux, et elle me renseignera sur son mari.

Elle saura bien me fournir des preuves, pour établir que ce n'est pas lui qui est à Paris.

— Vous allez partir ce soir?

— Oui, par le sud-express qui part à onze heures, répondit Léon des Roselles.

Nos deux amis arrivaient à Cormeilles, dont ils avaient déjà dépassé les premières maisons.

Ils n'avaient plus rien à se dire.

Magali continuerait à ignorer tout ce qui se passait autour d'elle.

Le voyage de son père n'avait pas besoin d'être expliqué.

Ne sentait-elle pas, bien qu'on ne lui eut rien dit, que les siens se trouvaient, en ce moment, dans des circonstances graves?

Elle n'avait interrogé personne, pas même Norine qui, en sa qualité de véritable ménagère de la maison, était presque continuellement avec elle.

Son intelligence délicate, sa tendre affection avaient compris que ces préoccupations, dans lesquelles tout le monde était plongé, se rapportaient inévitablement à la partie encore inexpliquée de son existence, à sa mère qu'elle n'avait jamais connue, à sa sœur, peut-être.

L'instinct de son cœur lui avait dit plusieurs fois que cette mère et cette sœur, qu'elle aurait voulu connaître pour les chérir, n'étaient pas mortes comme on le lui avait dit.

L'adorable jeune fille n'interrogeait personne.

Elle compatissait, en silence, aux souffrances que sa tendresse pressentait.

Et puis, — il faut bien le dire, — Magali était tout entière absorbée par son amour.

Elle était saisie par ce charmant égoïsme de ceux qui aiment, qui ne voient plus que celui dont leur cœur est empli, qui ne s'intéressent réellement qu'à ce qui se rapporte à lui.

Paul des Roselles ne manquait jamais aucune des visites promises.

Il était là presque tous les jours.

Il arrivait dans l'après-midi, il dînait en famille avec son oncle et sa fiancée.

Puis il repartait le soir, par le dernier train.

Il était là le soir, quand son oncle annonça son voyage en Espagne.

La veille, Léon en avait parlé.

Il l'avait laissé pressentir.

Le matin, avant d'aller à Paris, il avait écrit à Claudius, comme il l'avait promis, pour s'excuser de ne pouvoir assister au mariage de sa fille appelé en Espagne par une affaire d'un très grand intérêt pour lui.

La nouvelle ne surprit donc pas.

La hâte du départ, aussitôt résolu et effectué, frappa quelque peu pourtant.

Mais son absence, assurait le père de Magali, ne serait pas longue.

Norine, qui dirigeait tout dans la maison, et Magali qui se formait à son exemple et à celui de Mlle Mercier aux qualités d'excellente maîtresse de maison, préparèrent rapidement une grande valise, le seul bagage que l'ancien officier de marine avait voulu emporter.

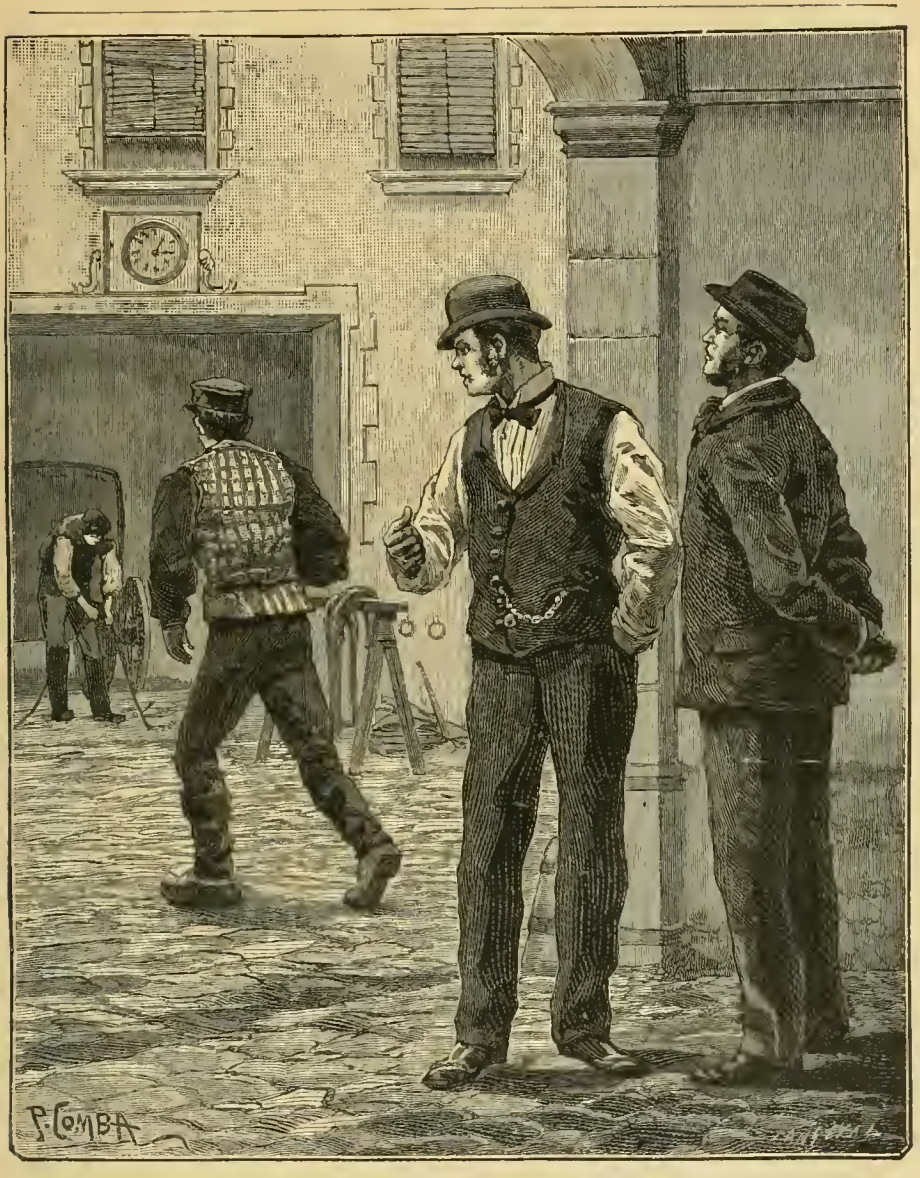
Elles y arrangèrent un costume, du linge et tout ce qui pouvait être utile.

Paul quitta Cormeilles avec son oncle.

Il l'accompagnerait, à Paris, jusqu'à la gare d'Orléans, où le père de Magali devait prendre le train directement à destination de Barcelone, passant par Toulouse.

C'est avec une sorte de joie qu'il ressentait et qu'il s'avouait, que Léon partit.

Il ne s'expliquait pas ce qui se passait en lui.



Le palefrenier, à qui cet ordre était donné, disparut dans la seconde cour de l'établissement. (P. 1352.)

Il lui semblait que ce voyage était pour lui sinon la cause, du moins le prélude d'un événement heureux dont son cœur se réjouirait bientôt.

Il lui semblait que ce qui manquait à sa vie allait lui être rendu.

Et, dans le train qui roulait à une vitesse vertigineuse, cet homme, dont le cœur avait tant souffert, s'endormit, ce soir-là, en pensant à Jane qu'il aimait toujours, et à Miette que son âme entrevoyait, belle comme Magali.

CHAPITRE CLXIV

LES PREMIÈRES RECHERCHES DE MOUREDU

Revenons maintenant à notre ami Mouredu qui, ainsi que nous le savons, s'était rendu à Paris le lundi matin, accompagnant Léon des Roselles, avec qui il s'entretint de nouveau de ce qu'il allait faire.

Tistin se sépara de son commandant au moment où celui-ci entra dans les bureaux de la *Gazette des Tribunaux* pour chercher les renseignements relatifs au procès de Lizieux.

De la place Dauphine, où sont situés les bureaux de ce journal, notre Méridional vint devant le Palais de Justice prendre le tramway de Montrouge.

Il se rendait chez Bouguarès.

Tistin savait qu'il pouvait compter sur son ami et il avait résolu de lui demander l'hospitalité.

Bouguarès était riche, car son commerce prospérait à merveille, et cela ne le gênerait pas.

L'excellent Narbonnais avait comme lui le cœur sur la main.

En effet, Bougarès fut enchanté quand il sut ce que Mouredu voulait.

Une chambre!... Mais il en avait quatre à sa disposition, s'il les lui fallait; car, certes, ce n'était pas le logement qui manquait dans le vaste établissement de la rue de la Tombe-Issoire.

Mme Bouguarès, aidée par sa bonne, allait vite avoir fait de lui en préparer une, de mettre des draps blancs dans le lit et tout ce qu'il fallait.

Quant à la table, il n'y avait qu'un couvert à ajouter.

On se traitait bien chez l'ancien cocher.

Les plats étaient copieux et le vin, toujours envoyé de Narbonne, était nature et accusait trois bonnes années de bouteilles qui l'avaient rendu délicieux.

Mais que se passait-il donc?

Bouguarès, — moins curieux cependant que préoccupé de ce qui concernait son ami, — aurait bien voulu le savoir.

Tistin n'en avait parlé que vaguement.

Il s'agissait toujours, avait-il dit, de ce Bertin, de cet ancien mouchard qu'il recherchait sans expliquer dans quel but.

Ce n'était pas affaire à lui.

Ça concernait son commandant, M. Léon des Roselles.

Alors on ne pouvait pas tout dire.

Mais il s'agissait de quelque chose de très grave.

Après avoir déjeuné en famille, avec le neveu de Bouguarès, — le fourrier qui avait obtenu, comme son camarade Pierre Lion, l'autorisation de rengager aux chasseurs de Vincennes, — Tistin se mit en campagne.

Le Narbonnais lui avait offert une voiture si cela pouvait lui être utile pour les courses qu'il avait à faire, car il y en avait toujours à la maison qui ne faisaient rien.

Mouredu avait déclaré qu'il préférait aller à pied pour ce qu'il avait à faire ce jour-là.

Ce n'était pas la peine de fatiguer un cheval et de déranger un homme.

Si cela devenait nécessaire, il profiterait de l'offre de son ami.

Notre Méridional avait fait le projet de se rendre compte par lui-même de la sincérité de ce qu'on avait dit à Mlle Mercier.

Nous pouvons dire qu'il ne croyait guère à ce voyage du prétendu M. de Lizieux.

— Je parie, s'était-il dit, que mon bougre s'est tout bonnement tiré de devant.

En tout cas, Tistin voulait en avoir le cœur net, et pour cela il avait imaginé un tour de sa façon qui ne manquait pas d'intelligence et d'habileté.

Il prit tout simplement une feuille de papier blanc qu'il plia en quatre et qu'il inséra dans une enveloppe sur laquelle il écrivit l'adresse du propriétaire de la rue de Courcelles.

Puis, s'étant rendu dans le centre, il avisa un commissionnaire au coin du pont au Change et lui remit cette lettre en lui disant :

— Vous allez me porter ça à ce monsieur, qué !... Mais il faut que ce soit remis en mains propres, à lui-même, en personne; *alorse*, attention, faut pas le remettre à son domestique.

— Choyez tranquille, répondit le commissionnaire dont l'accent dénota facilement l'origine auvergnate. Je chais che que ch'est !

— Té vé ! fit Mouredu en l'entendant, vous aussi vous êtes pas de Paris, pas vrai?

— Ah ! bougri, je vous crois, répondit l'Auvergnat. Je chuis de Chaint-Flour.

— C'est comme moi, mon bon... seulement, qu'au lieu d'être Auvergnat, je suis Provençal, pas *plusse!...*

— Ch'est presque pays, fouchtra!

— Eh! pardi!... C'est comme qui dirait que je suis du Midi et vous du Midi manque un quart.

— Ch'est ça.

— Alors, mon brave, en cet honneur-là, je vais vous payer un demi-quart de tafia, dit Mouredu. Faut bien régaler les compatriotes.

— Ch'est bien penché, ça!... accepta le commissionnaire. On voit que vous j-êtes un bon garchon.

— Nous sommes tous comme ça dans le Midi, vé.

Comme deux vieux amis, ils entrèrent chez un marchand de vins dont la boutique fait l'angle du théâtre du Châtelet.

Ils causèrent comme deux vieilles connaissances et, s'il eût été moins pressé de connaître le résultat de sa démarche, notre ancien quartier-maître aurait fait à l'Auvergnat le récit de toutes ses campagnes dans la flotte.

Les verres vides, le commissionnaire se disposa à se mettre en route.

Tistin lui remit vingt sous.

— Ça c'est pour prendre *l'onibusse*, lui dit-il; sans ça, ça serait trop long. Je vous espèrerai là, à cette brasserie.

Il montra la brasserie Dreher.

— J'ai rendez-vous avec quelqu'un.

— Choyez tranquille; je ne cherai pas long.

— Et je vous recommande bien : en mains propres, au monsieur lui-même, qué!

— Ch'est entendu.

— Ah! té, si par hasard il était sorti, eh bé! il faudrait savoir à quelle heure il rentrerait, et alors vous me rapporteriez la lettre et vous viendriez me le dire.

— Tout chà chera fait. On connaît le métier, allez : voilà douje ans que je chuis commichionnaire.

— Maintenant, ajouta notre ami, si on vous disait que ce monsieur est en voyage, *alorse* vous diriez comme ça : « Ayez la bonté de me donner son adresse que je vais l'écrire sur la lettre, parce que je dois la lui expédier recommandée par la poste. »

— Et je la ferai partir?

— Non!... Capon de bon sort, non! faut pas l'envoyer!... Vous noterez l'adresse dessus et vous me la rapporterez.

— Bien. J'ai compris.

— Au retour nous prendrons la verte ensemble et je vous payerai comme un brave collègue.

Le commissionnaire s'acquitta de sa mission de la manière la plus ponctuelle.

Le concierge de la rue de Courcelles lui annonça que M. de Lizieux était en voyage.

Il l'adressa au valet de chambre.

Celui-ci lui dit qu'il ne savait pas dans quelle ville se trouvait son maître.

Lorsque l'Auvergnat revint, moins d'une heure après, à la brasserie de la place du Châtelet, et qu'il rendit compte à Mouredu de ce qu'on lui avait dit, notre ami n'en conserva pas moins quelques doutes au sujet de ce voyage.

Quand il eut bu avec son émissaire l'absinthe promise, quand il lui eut payé sa course et qu'il fut seul, il se dit :

— Il y a quelque chose de louche dans cette manigance-là, bonne mère !... Un homme qui part en voyage sans laisser son adresse à son domestique, ça me paraît un drôle de voyage !

Et, pour mieux s'assurer de la réalité, Mouredu résolut d'aller surveiller lui-même les abords de l'hôtel.

Il s'installa chez le marchand de vins dont la boutique est au coin de la rue de Courcelles et de la rue de la Boétie, et, comme on y servait à manger, il y dîna, résolu à attendre le retour du prétendu M. de Lizieux et convaincu qu'il ne tarderait pas à le voir paraître.

Nous savons que l'attente du pauvre Tistin devait être vaine, et nous avons vu Bertin, ce soir même, le reconnaître en passant, à travers les vitres de la boutique, lorsqu'il se rendit de la gare Saint-Lazare à la rue Marbeuf.

A minuit et demi, quand le marchand de vins ferma sa devanture, Mouredu partit.

On ne se plaignait pas de son long séjour, car il avait renouvelé ses consommations sans interruption et fait une dépense totale de près de huit francs.

Notre ami prit une voiture pour retourner à la rue de la Tombe-Issoire.

Il se disait :

— Eh bé, non, té ! malgré que j'ai vu personne, je ne me tiens pas pour battu.

Et pensant à ce qu'il projetait pour le lendemain, il ajoutait avec un sourire :

— Espère, espère !... Tu verras ça, Bertin !

Le lendemain, Mouredu, quoique s'étant couché assez tard, fut très matinal.

Il ne dormait guère d'habitude.

Bouguarès, toujours debout à l'heure où les coqs qui picorent sur le fumier de ses écuries commencent à chanter, lui demanda des nouvelles de ce qu'il avait fait la veille.

Tistin le mit en partie au courant du but qu'il poursuivait, sans rien lui révéler des graves motifs qui le faisaient agir, et, lui ayant appris l'insuccès de sa tentative, il ajouta :

— Mon sacré M. de Lizieux, je te jure bien, mon bon, que je finirai bien par y mettre le grappin dessus, espère un peu !

— De Lizieux !... fit alors le Narbonnais en se grattant le front; hé, mais je connais ce nom-là, capédious !... Si toutefois c'est celui dont je veux parler. Est-ce que ça ne serait pas par hasard un sportman ?

Bouguarès prononça : *spormanne*.

— Un spormanne !... *Quès aco*, mon bon ?

— Un homme qui fait courir, hé !

— Ah ! bé, *voui*, *alorse*, car il peut dire, le sacré bougre, qu'il me fait joliment courir.

— Non !... Je veux dire de ceux qui ont des chevaux qui courent dans les courses.

— Eh ! mais, *voui*, mon bon !... s'écria alors Mouredu. Il en a des chevaux qui courent !

— De Lizieux !

— *Voui*, pardi !

— Cadedis, je le connais !

— Tu le connais ?

— C'est-à-dire que j'ai vu son nom sur la « carte », fit Bouguarès qui, en sa qualité de propriétaire de chars de courses, connaissait son turf et son *stud-book*.

— Il ajouta même :

— Casaque vert d'eau, manche et toques roses, sandis !... Je ne connais que ça !... Le propriétaire de *Wallone*, de *Turco*, de *Lourcting* et de ce toquart de *Crisafulli* qui vient de se faire battre à Nice en pleine forme, bon sang de bon Dieu ! et qui m'a fait perdre dix louis que j'avais mis dessus !

Mouredu fut abasourdi de cette tirade, aux termes bizarres pour lui, envoyée tout d'un jet.

— Ah ! tu le connais ! répéta-t-il.

— Comme tous ceux qui font courir, hé !

— Mais *alorse*...

Bouguarès ne le laissa pas parler.

— Je connais aussi son fils, mon cher; M. José.

— Ah ! *voui*, celui qui s'est battu en duel avec un officier d'état-major, qué?

— J'y étais.

— Où ?

— Au duel, sangdious !

— Toi !

— Moi-même, ma caille !...

— Tron de l'air !

— J'étais avec l'ami de mon neveu, le sergent Lion, des marsouins, qui avait voulu voir la chose, avec sa fiancée et son amie

— Tu y étais !

— Comme te voilà ici.

Et puis, mon cher, je le connaissais bien déjà, M. José de Lizieux, ajouta Bouguarès ; et sa maîtresse, la petite Pélago, de la rue Marbeuf, aussi bien que lui.

Ah ! tiens, il faut que je te raconte une chose dont j'ai été témoin. C'était le jour du réveillon, pour la Noël; donc il n'y a pas beaucoup plus de deux mois.

J'étais allé à Bullier, ce soir-là, parce que les nuits de réveillon, tu sais, il y a toujours quelque bonne occasion à bénéficier avec les jeunes gens qui font la noce. Et justement, ce jour-là, j'ai conduit deux couples, deux jeunes gens et deux petites gotons, costumées en pierrettes, qui sont allés au bois de Boulogne.

Eh bé ! mon cher, l'une de ces petites pierrettes-là, c'était Pélago, la maîtresse de M. José... Je l'ai vue en arrivant chez elle, rue Marbeuf, où je l'ai ramenée ensuite, car alors elle avait enlevé son loup... Tu sais bien, ce masque en velours noir que les femmes se mettent en carnaval ?

— *Voui, voui,* je sais, répondit Mouredu très sérieux, car il venait de combiner un plan.

— Tu me dis ça d'un drôle d'air !... fit Bouguarès surpris.

— C'est que je réfléchis à quelque chose.

— Quoi donc?

— Va toujours.

— C'est fini!... La petite Pélago, je la connaissais, car c'est une cliente des courses... Et je la connais de longtemps, mon cher, car autrefois, quand j'étais cocher, je l'ai trimballé quelques belles fois dans mon sapin avant qu'elle connaisse le petit de Lizieux.

— Dis donc.

— Quoi?

— Tu m'as proposé, hier, de me prêter une de tes voitures, qué? dit le mari de Norine.

— Mon cher, elle est toujours là, répondit Bouguarès. Si tu la veux, tu n'as qu'à faire signe.

— Eh bé! mon bon, j'accepte!

— Entendu. Je vais te la faire atteler.

— Espère!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il faut que je t'explique. Je viens de combiner une chose dans ma boussole que si je me trompe pas, vé, ça y est; si je peux pas arriver à M. de Lizieux tout droit, puisqu'on veut faire croire qu'il est en voyage, je vais tâcher d'y arriver par son fils.

— Bien sûr!

— Du temps que je vais courir une bordée du côté du fils, je voudrais, si tu as un de tes hommes de libre... que je le payerai, bien entendu...

— Ne parlons pas de ça!

— Le mettre en faction près de l'hôtel, dans la rue de Courcelles. Il s'embossera par là et, quand M. de Lizieux rentrera *zou!* il me hisse le signal!

— Mon cher, dit Bouguarès, c'est tout ce qu'il y a de plus facile.

Le loueur de voitures appela aussitôt :

— Hé! là-bas!... arrive ici!... Va-t'en dire à Chichois d'atteler, hé!... le petit coupé avec la *Lise*, la vieille jument qui est revenue du vétérinaire, ça lui fera du bien à cette bête et ça ne la fatiguera pas. Hardi!... qu'il se dépêche, et il viendra me parler.

Le palefrenier, à qui cet ordre était donné, disparut dans la seconde cour de l'établissement.

Tistin continua :

— Moi, mon bon, je vais naviguer vers la maîtresse du fils, et peut-être bien que de là je saurai où est le père, vé!

— C'est une idée!

— Donne-moi bien l'adresse de cette Pélago.

— C'est rue Marbeuf... attends un peu, fit Bouguarès en s'interrompant pour réfléchir. Oui, c'est ça : numéro 15. Une petite rigolotte, avec

— Ah ! dit José en s'esclaffant, elle serait bien bonne, celle-là. (P. 1359.)

les cheveux carotte et les yeux noirs... Et puis, du chic, car le petit de Lizieux fonce dans les grands prix, mon cher.

— Ça suffit.

Lorsque le coupé fut attelé, Mouredu donna ses instructions au cocher Chichois, que Bouguarès mit à sa disposition.

— Vous allez vous embosser, lui dit-il, dans la rue de Courcelles, dans

les parages du numéro 27, de façon à voir qui entre et qui sort, et si vous voyez M. de Lizieux, le propriétaire de cet hôtel ..

— Té, dis-lui un peu comment il est fait, M. de Lizieux, puisque tu le connais, dit Tistin en s'adressant à son ami.

— Un grand, répondit le Narbonnais, avec le lorgnon en or, tout rasé, très chic.

— Eh bé! si vous le voyez entrer, vous viendrez à bride abattue me prévenir ici, ajouta notre ami.

— Compris, fit le cocher.

Tistin lui mit une pièce de cinq francs dans la main, et il ajouta :

— Voilà pour boire un coup à ma santé et pour tuer le temps pendant la faction.

Chichois remercia et partit.

— Maintenant, à mon tour, se dit notre ami.

— Attends un peu, hé! lui dit Bouguarès. Il ne faut pas partir à jeun, c'est malsain, mon cher. Voilà justement la bourgeoise qui nous annonce que le café au lait est servi; arrive.

— Eh bé! tout de même, mon bon, un peu de lest dans la cale, ça ne fait naviguer que plus droit.

Le déjeuner du matin était servi.

Mme Bouguarès veillait elle-même à tous les détails de son ménage, travaillant avec sa bonne, comme dans le temps où elle faisait tout elle-même.

Tistin promit de revenir à midi.

Il allait, ce matin-là, se rendre à la rue Marbeuf, espérant bien, au moyen de Pélago, savoir où il trouverait José de Lizieux et, par lui, essayer d'arriver à son prétendu père.

C'est ce qu'il fit, en effet.

Il se rendit aux Champs-Élysées, grâce à une combinaison de correspondance d'omnibus dont il connaissait admirablement la pratique.

Il monta l'avenue jusqu'à la rue Marbeuf et, ayant à peine pris le temps d'examiner la maison qu'habitait Pélago, il se présenta à la concierge.

Notre ami avait combiné, pendant le trajet, de quelle manière il allait s'y prendre.

Il demanda :

— C'est bien dans votre maison, pas vrai, que demeure Mlle Pélago.

— Oui, répondit la concierge rectifiant : Mme Pélagie.

— C'est ça; Pélagie, Pélago, vé, c'est comme moi Baptistin et Tistin.

— C'est au premier.

— Bon. Je voudrais savoir si M. José de Lizieux, son amoureux, est à Paris en ce moment.

— M. José.

— *Voui,* le fils de M. de Lizieux de la rue de Courcelles. Je suis un ami de son papa et je voudrais le voir.

— C'est tout ce qu'il y a de plus facile; M. José est depuis samedi ici.

— Ici!...

— Oui, chez Mme Pélagie.

— Oh bé! tron de l'air! ça tombe joliment bien.

— Vous n'avez qu'à monter au premier. M. José y est, mais je ne sais pas s'il est déjà levé.

— Merci, ma bonne dame, je monte.

Et, sans hésiter, notre ancien quartier-maître gravit l'escalier que la concierge lui indiqua, en face de sa loge.

CHAPITRE CLXV

PRÉPARATIFS DE NOCE

L'escalier était fort beau, comme dans ces immeubles modernes que l'architecture parisienne pare et embellit avec art, offrant ainsi aux propriétaires les moyens de tarifer aux plus hauts prix le luxe de leur maison.

La rampe en fonte fine, délicatement ouvragée, bronzée, avait une large main-courante en palissandre verni.

Les murs, en stuck multicolore, déroulaient la spirale de leurs panneaux encadrés.

Sur les marches de marbre grimpait un tapis rouge retenu par des tringles de cuivre poli et brillant.

— Mille corvettes! fit Mouredu, elle se met bien, la petite Pélago!... On voit qu'il y a de la monnaie!... On doit être mieux ici que dans l'entrepont de la bordée.

Il arriva à la porte palière, large sous ses deux ventaux de palissandre verni, flanquée du bouton doré d'une sonnette électrique.

Il appuya.

A peine la sonnerie eut-elle retenti que la porte fut ouverte.

David, le petit nègre abyssin de José de Lizieux se présenta.

— M. de Lizieux? demanda notre ami.

— M. José?

— *Voui,* mon bon, *voui,* M. José. — Est-ce que je peux le voir? j'ai quelque chose à lui dire.

— Monsieur n'est pas encore levé.

La porte d'un salon s'ouvrit pendant que ce dialogue avait lieu dans l'antichambre.

Pélago parut.

Elle était en peignoir de peluche jaune d'or, garni de plumes blanches et serré à la taille par une cordelière noire.

La voix assez forte et l'accent méridional de notre ami l'avaient frappée.

Elle venait voir ce qui se passait.

Mouredu avait mis son chapeau à la main.

— Que demandez-vous? questionna Pélago.

— C'est pour monsieur, répondit le négrillon.

— *Voui,* madame, ajouta Tistin, j'aurais bien voulu voir M. José, pourquoi? j'ai quelque chose à lui dire. Je suis un ami d'un ami de son père.

— Entrez, dit la joyeuse fille, qu'amusait la cocasse et sympathique physionomie de l'ancien quartier-maître. Vous l'attendrez un peu; il ne va pas tarder à se lever.

Elle le fit passer elle-même dans le petit salon dont elle avait ouvert la porte.

— Asseyez-vous.

Mouredu, un peu gêné, s'assit sur le bord d'une chaise, tandis que la jeune femme s'étendait à demi sur les coussins brodés d'un sofa.

L'entrecroisement de ses jambes avait entr'ouvert la jupe flottante de son peignoir et découvrait une jambe qui n'était certes pas mal faite et que moulait un bas de soie noire à coins d'or.

L'habitude professionnelle la portait sans recherche et sans étude à ces attitudes provocantes.

— Capon de bon sort! pensait Mouredu, on en mangerait, vé, si c'était pas péché, Dieu garde!

Pélago demanda :

— Ah! vous êtes un ami... de...

— *Voui,* c'est ça : d'un ami de M. de Lizieux, acheva notre Méridional.

Il expliqua :

— Je suis allé à la rue de Courcelles pour le voir, et l'on m'a dit qu'il était en voyage. *Alorse* j'ai su par un de mes camarades qui vous connaît...

— Moi!... fit Pélago surprise.

— C'est un cocher, répondit Tistin, ou plutôt un ancien cocher, car aujourd'hui il est patron. Il a des grands chars à cinq chevaux pour les courses. Il paraît que c'est lui qui vous mène quand vous allez aux courses à Vincennes.

— Ah! oui, je sais, un loueur du côté de la Glacière, dit la maîtresse de José.

— C'est ça! fit Mouredu qui, gagné par le sans-façon de la fille, commençait à se mettre à son aise.

— C'est lui qui vous a parlé de moi? demanda Pélago que cela amusait fort.

— Mon ami Bouguarès m'a dit que vous étiez la petite femme de M. José de Lizieux et qu'*alorse* vous pourriez me dire où je le trouverais. Justement j'ai la chance de savoir qu'il est ici, vé!... Je croyais qu'il était en voyage avec son père.

Pélago riait.

Elle entendit alors du bruit dans la pièce voisine et, sans se déranger, tournant seulement la tête de ce côté, elle appela.

— Chienchien!

La porte s'ouvrit.

José parut en coin de feu ouaté.

— Té vé! se dit Mouredu en se levant à son entrée, c'est lui qu'elle appelle Chienchien!...

Il salua.

— Ce brave garçon, dit Pélago, vient te voir. Il est un ami... d'un ami de ton père.

— Parfaitement, monsieur José, dit Mouredu. C'est-à-dire que j'étais dans la marine avec un collègue qui était l'ami de monsieur votre père...

Le fils de Carmen, intrigué, peu flatté en réalité dans son sot amour-propre de fat, d'être en contact avec un homme d'un monde si différent du sien, s'était approché du sofa où était sa maîtresse.

— *Alorse,* continua Mouredu en se rasseyant, comme je voudrais bien voir mon camarade, qui se nomme Bertin, j'aurais bien aimé rencontrer monsieur votre père qui m'aurait dit où il habite, pas *plusse!*

— Je n'ai jamais connu à mon père d'ami sortant de la marine, dit José.

— Ça ne fait rien, répondit Tistin. Monsieur votre père le connaît bien, pechère.

— Enfin, je ne puis pas vous renseigner. Mon père n'est pas à Paris en ce moment.

— *Voui,* on me l'a dit; seulement, si vous pouviez me dire où il est... J'ai rien autre à faire et j'irai bien le trouver.

— Mon père est en voyage pour ses affaires, répondit le bellâtre, et je ne sais même pas où il est allé. Je vous avouerais même que cela m'est bien égal et que je m'en bats joliment l'œil.

— *Alorse,* monsieur José, vous ne savez même pas où je pourrais lui écrire, qué? demanda Mouredu.

— Non.

Pélago intervint.

Décidément, notre ami lui plaisait.

Elle aurait voulu lui rendre service.

Elle se tourna vers José en renversant la tête, d'un air qui voulait dire :

« Il m'amuse, ce brave garçon. »

Puis elle dit :

— Si ce monsieur a besoin de voir ton père... Est-ce que tu ne pourrais pas savoir où il est?

Le fils de Carmen changea subitement de disposition.

Il était de ceux qu'assouplit radicalement la volonté d'une femme.

— Tu sais bien, fit-il, que je ne sais pas où est papa.

Et à Mouredu :

— Si vous pouvez me dire ce que vous voulez, ajouta-t-il, je pourrai lui en faire part s'il m'écrit ou lorsqu'il reviendra.

— C'est pour voir mon ami Bertin, dit Mouredu. Ce brave collègue, il y a tant de temps que je ne l'ai pas vu... ça me ferait un vrai plaisir!

Dans le temps, poursuivit-il, j'ai eu de ses nouvelles, lorsqu'il s'amusait un peu. Il avait une maîtresse qu'on appelait Palmyre... Une gentille femme!

— Palmyre!... fit Pélago surprise.

Elle échangea un regard avec son amant.

— *Voui,* Palmyre, continua Tistin; Palmyre Putot. — Vous la connaissez?

Je vous parle de longtemps... poursuivit Mouredu. Il y a bien plus de vingt ans. — Moi, j'étais encore au service. — Bertin, lui, était libéré. Il était à Paris. Il a bien connu madame votre mère, allez!

— Ma mère ! dit à son tour José, saisi d'une véritable stupéfaction.

— *Voui.* Est-ce que madame votre mère n'était pas Espagnole, qué?

— Oui.

— Eh bé, c'est bien ça. — Mon collègue Bertin était un dégourdi, as pas peur!... Il en connaissait du monde!

Mais Pélago était intriguée par ce qu'elle venait d'entendre.

Elle savait, par à peu près, l'histoire des infortunes conjugales de M. de Lizieux.

Quelques échos du passé étaient venus à elle.

— Ah! fit-elle, votre ami Bertin avait une maîtresse qui s'appelait Palmyre Putot.

— *Voui,* madame, c'est ça, répondit Mouredu. Si des fois vous la connaissiez, ça ferait la même affaire et je n'aurais pas besoin de déranger le père de M. José, car elle saurait bien me dire où est mon collègue Bertin,

— Palmyre Putot!... fit alors Pélago en s'adressant à son amant. — Oui, c'est bien elle!

— Ah! dit José en s'esclaffant, elle serait bien bonne, celle-là!

Tistin, qui observait et qui comprenait bien de quoi il s'agissait, avait pris un air ahuri, comme en face d'une énigme.

Le fils de Carmen continuait à rire.

— Non, vois-tu, ce serait trop drôle!... dit-il. Je vois la tête que fera papa quand il saura ça.

— Oui, ce sera amusant!

Alors, Mouredu, avec un air bête admirablement joué :

— J'ai peut-être dit une bêtise, qué? fit-il.

— Non... répondit Pélago. Au contraire!

— Oh! oui, c'est tordant! dit José.

— Enfin, reprit Mouredu, si vous la connaissez, cette M^me^ Palmyre, vous me rendriez un grand service en me disant où elle est.

— Oui, nous la connaissons, répondit l'amant de Pélago. Mais elle n'est pas à Paris. Dès que je verrai mon père, je lui parlerai de votre démarche et il vous donnera des nouvelles de votre ami, s'il le connaît.

— Vous serez bien aimable, vé.

— Quel nom faut-il lui dire?

— Dites-z-y : Mouredu, qui était quartier-maître gabier à bord de *La Bérénice*, dans l'escadre de la Méditerranée.

— Mouredu?

— C'est bien ça. — Si vous voulez me permettre de revenir vous demander des nouvelles, dans quelques jours, pour vous éviter de m'écrire, ajouta notre ami.

Ce fut Pélago qui répondit :

— Oui, vous pouvez revenir. Dès que M. de Lizieux sera à Paris, on vous le dira.

Alors Tistin se leva.

— Eh bé ! vous êtes charmante, madame Pélago, et je vous remercie bien.

Pélago se leva aussi pour le reconduire.

— *Alorse*, à l'un de ces jours, qué, puisque vous le permettez, ajouta notre ami.

— C'est ça, revenez quand vous voudrez.

***

— Eh bien ! non, tu sais, elle est raide, celle-là ! s'écria José quand il fut seul avec sa maîtresse.

— Oui, c'est bien drôle !

— Palmyre, la maîtresse à papa, a été la maîtresse de ce mathurin !... Non, ce que c'est farce !

— Ton père sera joliment épaté !

— Ce que je vais le blaguer !... tu verras ça.

Mouredu, en s'en allant, faisait ses petites réflexions sur ce qu'il avait compris.

— Je crois, se disait-il, que je ne m'y suis pas trop mal pris, qué?...

Je sais toujours que mon soi-disant M. de Lizieux est réellement en voyage. Sans ça, le petit José m'aurait dit où il est.

Que diable ! ce brigand-là est allé faire en voyage?... Encore quelque manigance nouvelle, vé, je sens ça !... Mais, espère, mon bon, le moment approche où tu ne rigoleras guère, as pas peur !

Ce que ça les a ébaubis, qué, quand j'ai parlé de Palmyre !... Pardi, si Palmyre a été la maîtresse de Bertin, c'est pas malin qu'elle soit aussi la maîtresse de M. de Lizieux, puisque ça ne fait qu'un !... seulement, le petit José et Pélago, qui ne sont pas au courant, ils ont trouvé ça drôle, coquin de sort !...

Eh bé, s'ils voient Bertin avant moi et qu'ils lui racontent la chose, ils verront un peu le nez qu'il fera !... Ah ! Bonne Mère, c'est ça qui sera rigolo !

En somme, Mouredu était satisfait de lui.

Il se félicitait du résultat de sa démarche.

Il savait maintenant où était José de Lizieux, et il se promettait bien de revenir le voir, espérant arriver bientôt par lui à celui qu'il croyait son père.

Le titre lui inspira une véritable horreur. (P. 1366.)

Pélago lui plaisait.

Il l'avait trouvée bonne fille et pas fière.

C'est à elle, il le reconnaissait bien, qu'il devait l'accueil qu'il avait reçu.

Aussi ce fut avec plus de plaisir que la veille que notre ami revint chez Bouguarès où on l'attendait pour déjeuner.

Dès qu'il parut, le Narbonnais lui dit :

— Eh! mon cher, il est venu une dame pour te voir.

— Une dame!

Tistin était au comble de la stupéfaction.

— Tiens, voilà un mot qu'elle a laissé pour toi, dit Bouguarès en prenant une carte qu'il avait accrochée au cadre de la glace dans la salle à manger.

C'était la carte de Mlle Mercier.

L'amie de Jane avait écrit au crayon :

Attendez-moi après votre déjeuner, je viendrai vous voir. J'ai quelque chose de grave à vous apprendre.

Du coup, notre ami fut soucieux.

Que se passait-il?

Bertin avait-il donné suite à ses menaces?

Était-il allé trouver la duchesse d'Azergues?

Mouredu aurait voulu voir passer le temps avec la vitesse d'un éclair pour avoir au plus tôt le mot de cette énigme qui le préoccupait.

En effet, c'est à peine, lui si gai et si causeur, s'il prit part à la conversation pendant le déjeuner.

Il ne pouvait distraire sa pensée du sujet qui l'absorbait.

Ce ne fut qu'à la longue qu'il se dérida et qu'il se mit à causer avec Bouguarès, sa femme et son neveu, le fourrier.

On allait prendre le café lorsqu'arriva Pierre Lion, le fiancé d'Alice.

Le sous-officier d'infanterie de marine était comme de la famille aujourd'hui.

On lui présenta Mouredu qui, en sa qualité d'ancien matelot, fut tout de suite un ami.

— Eh, té, fit-il, marsouins et mathurin, c'est collègues et compagnie, pas vrai?

Pierre Lion venait chercher son ami Albert Bouguarès pour aller avec lui à Vincennes.

C'est ce jour-là que les deux sous-officiers rengagés devaient toucher leurs nouvelles tenues et tous leurs effets de grand équipement.

Le fiancé d'Alice tenait à avoir son costume de sergent de chasseurs à pied pour son mariage.

Il apportait aussi la liste exacte des invités, afin que Bouguarès puisse voir ce qu'il faudrait comme voitures.

— Nous serons dix-neuf, dit-il.

Et il compta :

— Nous deux, d'abord, Alice et moi, pour ne pas nous oublier; la belle-maman, la demoiselle d'honneur, le père Lion qui arrive ce soir...

— Ton père! fit le fourrier.

— Oui; il faut que j'aille l'attendre à huit heures à la gare Saint-Lazare.

Il continua :

— Mme Duchesnoy, la patronne d'Alice et son mari, qui a bien voulu être l'un des témoins; l'oncle Auguste, le beau-frère de Mme Davoul, qui est garde au bois de Vincennes, son autre témoin; le cousin Laurent, le fils de l'oncle Auguste, qui est employé à l'Hôtel-de-Ville; trois jeunes filles, des amies d'Alice, des ouvrières de son atelier, Mlles Laure, Marcelle et Blanche, car il faut bien qu'il y ait un peu de sexe pour danser; vous autres trois et mon ami Jean Renaud, le hussard.

— L'ordonnance du commandant de Salverne, dit Albert Bouguarès. Tu as bien fait de l'inviter!

— Le commandant de Salverne, fit Mouredu.

— Vous le connaissez? demanda Pierre Lion.

— *Oui*, je connais M. de Salverne. C'est un ami à mon commandant, M. des Roselles.

Mouredu se disait :

— Je voudrais bien le voir. Il connaît ce soi-disant M. de Lizieux, puisque c'est à lui que le brigand a remis les lettres. Il pourrait me renseigner.

Pierre Lion ajouta en s'adressant à Bouguarès :

— Enfin votre ami Grisel, du Ministère de l'Intérieur, avec sa femme et sa demoiselle; ça nous fait bien dix-neuf.

— Un compte impair, dit le fourrier.

— Oui, ça fait une dame de plus : dix dames et neuf messieurs.

— Ah! sandis, ça prouve que neuf hommes valent bien dix femmes! plaisanta le Narbonnais.

— Celui-là, riposta Mme Bouguarès, quand il sera mort, je crois qu'il pensera encore aux femmes.

— Pardi, ma bonne, mais il n'y a que ça de vrai sur la terre! répondit l'ancien cocher en riant volontiers.

— Tu es un vieux polisson!

— Et je m'en fais gloire, capédious!... Pas vrai, Mouredu?

Mais, voilà l'affaire!... s'écria aussitôt Bouguarès en s'interrompant. Pour faire le compte rond, il manque un homme : le voici.

Il désignait notre Méridional.

— Mon ami Mouredu!... Ce brave matelot... Il faut l'inviter, pas vrai, Pierre?

— Si monsieur Mouredu veut nous faire le plaisir d'accepter d'être des nôtres, répondit le sergent.

— C'est que...

— Ah! va, ne te fais pas prier, fit Bouguarès en lui coupant la parole. Pour un jour tu peux bien laisser tes affaires de côté.

— Oui, monsieur Mouredu, voyons, il faut venir à la noce, insista le fourrier.

— Marquez-le, dit Mme Bouguarès. J'accepte pour lui.

— *Alorse,* déclara Tistin, si vous vous mettez tous contre moi...

— On rigolera, va, lui dit Bouguarès.

— Eh bien! conclut Pierre Lion, ça fera vingt.

— Une jolie noce! dit Mme Bouguarès.

— Voilà ce que nous allons faire, annonça alors l'ancien cocher; au lieu de vous donner quatre ou cinq landaus dans lesquels nous serions tous séparés les uns des autres, je mettrai mon petit char de vingt places, attelé de trois chevaux, et nous serons tous ensemble : ça sera bien plus drôle.

Tout le monde approuva cette proposition.

Là-dessus, Mme Bouguarès emplit de nouveau les verres de cognac et l'on but aux fiancés du surlendemain.

On parla des autres préparatifs de la noce : du déjeuner-dînatoire qui devait avoir lieu au *Salon des familles,* du billet de confession que Pierre Lion devait aller demander à l'aumônier de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, pour se marier à l'église, ce qui amusa tout le monde; de la promenade que l'on ferait au bois de Vincennes dans l'après-midi, et du bal qui terminerait la fête.

Puis, les deux sous-officiers partirent ensemble pour aller à la gare de la Glacière prendre le train de ceinture, qui les conduirait à Bel-Air, et de là à Vincennes.

Mouredu resta seul avec Bouguarès, attendant Mlle Mercier.

CHAPITRE CLXVI

UN RENSEIGNEMENT

Le matin, avec une lettre de Marseille à l'adresse de Norine, le facteur avait apporté à la villa de Cormeilles le numéro du *Scandale du jour,* envoyé à Mlle Mercier.

L'ancienne institutrice rompit la bande, croyant recevoir, comme il lui arrivait quelquefois, un de ces prospectus qu'envoient les grands magasins à toutes les personnes dont elles possèdent les adresses, et elle déplia l'ignoble gazette.

Le titre lui inspira une véritable horreur.

Mais en même temps, les traits au crayon rouge tracés par Bertin attirèrent son attention.

Elle lut.

La malheureuse sentait, en poursuivant cette lecture, tout son sang se glacer dans ses veines.

Les initiales étaient transparentes pour elle.

Du premier coup, elle avait compris.

— Grand Dieu!... fit-elle. — Le misérable!...

Mais Magali arrivait.

Devant la fille de Léon, il fallait dissimuler.

L'amie de Jane eut la force de se ressaisir et de surmonter son épouvante.

Mais elle avait pris sa résolution.

Elle venait de décider d'aller immédiatement voir la duchesse d'Azergues.

Qui sait si le lâche ne lui avait pas envoyé aussi un exemplaire de ce journal.

Elle annonça son projet à Magali, en lui disant qu'elle pensait être de retour d'assez bonne heure.

Tout en s'habillant, Mlle Mercier se disait :

— Si M. Léon était là!

Puis elle ajouta :

— J'irai trouver Mouredu... Il faut qu'il sache cela au plus tôt.

L'ancienne institutrice, avant de partir, demanda à Norine l'adresse exacte de Bouguarès.

L'omnibus du pays la mena à Herblay.

Arrivée à la gare Saint-Lazare, elle prit un fiacre pour se faire conduire rue de la Tombe-Issoire, et nous savons que n'ayant pas trouvé Tistin, Mlle Mercier lui avait laissé un mot.

Sa voiture, qu'elle n'avait pas quittée, la transporta de là à la rue de Grenelle.

Tout était calme comme les autres jours.

Jane était souriante.

Elle ne pensait plus aux menaces passées.

Il était évident que rien n'avait été tenté contre elle.

Elle ne connaissait rien de toutes les infamies de son lâche ennemi.

L'hôtel tout entier était rempli du bruit de Luce que l'approche de son mariage électrisait.

Elle s'occupait de tout.

Elle voyait elle-même tous les fournisseurs qui venaient apporter leurs commandes.

Elle allait, elle venait, elle s'agitait, criant après tout le monde lorsque quelque chose ne la satisfaisait pas, assommant au contraire les uns et les autres pour leur faire admirer ce qui lui plaisait.

Jane la regardait faire, heureuse d'oublier ainsi tout ce qu'elle avait souffert.

Mlle Mercier ne pouvait s'empêcher de penser :

— Pauvre Jane! si elle savait la vérité!

Après le déjeuner, l'ancienne institutrice repartit et elle retourna chez Bouguarès.

Mouredu l'attendait.

— Faites comme chez vous, madame, dit complaisamment le loueur de voitures.

Et, pour les laisser causer à leur aise, il les laissa dans la pièce qui lui servait de bureau.

Mlle Mercier montra le journal à Tistin.

— Voici ce que j'ai reçu ce matin, lui dit-elle. — Tenez, lisez cette infamie!

Notre ami lut.

— Sacré bougre de brigand! vociféra-t-il. Mais je n'arriverai pas à lui mettre le grappin dessus!

— Le misérable est à Paris, dit l'amie de Jane, c'est sûr, car lui seul peut m'avoir envoyé cela.

— Eh ! *voui,* pardi, il y est, capon de bon sort ! jura Mouredu. Mais il se cache, le bandit !

— Vous êtes allé là-bas?

— Ah ! j'ai fait encore bien d'autres choses depuis hier, répondit notre ami. J'ai passé toute la journée en faction dans le quartier et j'ai *espinché* sa porte. Il n'est venu personne.

J'ai envoyé un commissionnaire avec censément une lettre pour M. de Lizieux, et la consigne de ne la remettre qu'en mains propres ou de se faire donner son adresse si on la connaissait. — Il est revenu bredouille.

Aujourd'hui, j'ai mis un homme de quart à ma place dans la rue de Courcelles, un cocher que l'ami Bouguarès m'a prêté et qui surveille la place.

Enfin, ce matin, j'ai vu le fils... ou soi-disant le fils de ce brigand-là !...

— Ce José de Lizieux?

— *Voui*, lui-même, chez sa maîtresse, une cocotte, nommée Pélago, que justement mon ami Bouguarès connaît.

— Il ne sait rien?

— Rien de rien !... Son « papa », comme il dit, est parti en voyage samedi soir...

— Comment... samedi soir?

— *Voui*... samedi soir !

— Mais alors... la dépêche que je lui avais envoyée, il l'avait reçue...

— Té, c'est vrai !... fit Tistin. J'avais pas songé à ça !

— Il ne voulait pas me voir, c'est pour cela qu'il a simulé ce voyage.

— Pardi, ça saute aux yeux. C'est comme je vous ai dit : du moment que vous connaissez Chabertin, vous l'auriez reconnu dans ce prétendu de Lizieux, et le bougre est trop malin pour risquer ça, Dieu garde !

Tistin ajouta :

— Maintenant je suis sûr que ce brigand-là est à Paris et il va bien falloir que je le trouve.

— C'est lui qui a fait faire cet article infâme dans ce journal ; par conséquent on doit le connaître.

— Ça, vé, c'est une idée ; je vais y aller voir à ce journal. Laissez-le-moi !

Tistin demanda :

— Alors, mon commandant est parti?

— Hier soir, répondit Mlle Mercier. Il a eu des renseignements et il

— Maintenant, dit notre ami, tu vas me mener au *Petit Journal*. (P. 1372.)

est parti pour Barcelone. — Il reviendra avec des preuves pour confondre ce misérable.

— Cette pauvre duchesse ne sait rien au *moinse?* questionna encore Mouredu.

— Par bonheur!... non, elle ne sait rien. — Je suis allée chez elle ce matin.

— Vé, pour moi Bertin n'osera pas s'y frotter. Il vous sent là, à côté d'elle, et il aurait trop peur que vous le reconnaissiez.

— Qu'allez-vous faire maintenant? demanda à son tour l'amie de Jane.

— Je vais me mettre à la recherche de cette Palmyre, répondit Tistin, et j'ai un truc qui lui fera bien hisser son pavillon, espère un peu !

— Oui, elle sait peut-être où est ce monstre.

— Eh! pardi, qui me dit qu'il n'est pas chez elle, au lieu d'être en voyage?

— Vous avez raison. — Dès que vous saurez quelque chose, vous me préviendrez?

Mouredu le promit.

Il raconta aussi à Mlle Mercier comment il avait été invité à la noce d'un ami de Bouguarès, et il la pria de dire à Norine qu'il viendrait à Cormeilles le lendemain soir, pour en repartir le jeudi matin « avec sa tenue numéro un. »

***

Mouredu accompagna Mlle Mercier à la gare Saint-Lazare, en profitant du fiacre qui l'avait conduite.

Il voulait aller voir Chichois pour savoir s'il n'avait rien découvert à la rue de Courcelles.

Le cocher avait manœuvré fort intelligemment.

Il n'avait pas stationné continuellement à la même place, afin de ne pas être remarqué.

Pas un instant il n'avait perdu l'hôtel de vue.

Personne n'était venu.

Il n'avait vu que le va-et-vient des domestiques qui flânaient dans le quartier en l'absence de leur maître.

Il avait même lié conversation avec l'un d'eux, chez le marchand de vins, et il avait entendu dire ainsi que M. de Lizieux était en voyage.

Puis, sous le prétexte de parler de courses, Chichois, qui était friand des choses du sport, comme tous les cochers, avait parlé des chevaux de M. de Lizieux et, tout en causant, il s'était fait donner son signalement afin de le reconnaître s'il le voyait.

Alors Mouredu lui dit :

— Pour le moment, mon bon, je crois que M. de Lizieux ne reviendra pas, sans ça tu l'aurais su. *Alorse*, si ça ne t'ennuie pas, tu vas me prendre à ton bord pour me faire faire quelques courses.

Chichois n'avait rien autre à faire.

Son patron l'avait mis à la disposition de Mouredu.

Notre ami grimpa sur le siège.

— J'aime mieux être dans les hunes, que dans l'entrepont, lui dit-il; on étouffe dans ces batteries-là.

— Où allons-nous? demanda le cocher.

— Mène-moi d'abord à la rue des Saussaies, au Ministère de l'intérieur, répondit Mouredu, qu'il faut que j'aille voir un collègue.

C'est Grisel, que Bouguarès lui avait fait connaître que Tistin allait voir.

Il avait besoin de quelques renseignements que le garçon de bureau pouvait lui donner, puisqu'il avait connu l'affaire de Lizieux.

Le père Grisel reconnut notre Méridional et accepta d'aller prendre un verre avec lui.

Chichois fut aussi de la partie.

Alors, après avoir trinqué :

— Dites donc, demanda Mouredu, voilà ce que je voudrais que vous me disiez. Cette Palmyre Putot, qui était censément la maîtresse de M. de Lizieux... vous vous rappelez bien, qué?

— Je me rappelle toute l'affaire, répondit le Narbonnais. J'ai lu le rapport qui fut fait sur le procès de Lizieux au moment de la révocation de Bertin.

— Vous m'avez dit qu'elle n'était pas de Paris?

— Non, je ne me rappelle plus de quel pays elle est... en Normandie, par là... ou en Bretagne.

— Elle était depuis longtemps à Paris quand cette affaire a eu lieu?

— Oh! oui, depuis bien des années.

— On ne sait pas ce qu'elle avait fait avant, ni comment Bertin l'a connue?

— Ça, répondit Grisel, je le sais; c'est Bertin lui-même qui me l'a raconté.

— Eh bé! mon bon, racontez-moi ça, — demanda Tistin. J'ai dans l'idée que ça me servira.

— Cette Palmyre, raconta le garçon de bureau, était une prostituée; elle ne manquait pas d'un certain chic. — Elle avait eu plusieurs amants très bien, et entre autres un comte Monte-Chiavanti, un Italien, avec qui elle avait fait un voyage.

Voilà qu'un jour, on reçut chez nous du Ministère des affaires étrangères un ordre de recherches à la demande du gouvernement italien contre ce comte Monte-Chiavanti, qui n'était qu'un simple chevalier d'industrie dont on demandait l'extradition pour une escroquerie commise à Milan.

La fille Putot était compromise avec son amant, car elle avait été avec lui en Italie, et si les agents italiens envoyés pour arrêter le comte à Paris l'avaient trouvée avec lui, ils auraient demandé qu'on s'assurât de sa personne, bien qu'il n'y eût encore aucun mandat contre elle,

C'est ainsi que Bertin, qui fut un des agents chargés de l'enquête, connut cette Palmyre; il la prévint de ce qui allait arriver et la fit déguerpir avant l'arrestation de son amant.

Mouredu avait écouté avec attention.

Quand Grisel eut fini, il lui demanda :

— Alors ce comte Monte-Chiavanti, c'était pas son vrai nom, qué?

— Non, répondit le garçon de bureau. Il appartenait bien à une bonne famille de Naples, mais il n'était pas comte. Il s'appelait tout simplement Rodolfo Chiavanti.

— Bon. — Eh bé! je vous remercie, mon bon. Ça me servira peut-être pour retrouver la Palmyre et son ami Bertin.

Là-dessus, redoublons la tournée, pas vrai? — Il ne faut jamais s'en aller sur une seule jambe.

— Celle-ci, c'est moi qui l'offre, dit Grisel.

— Non.

— Si, si... c'est bien mon tour, diable!

— Enfin, puisque vous le voulez!... fit Tistin. Nous rattraperons ça à la noce du sergent Lion après-demain; car je suis invité.

— Vous en êtes?

— Oui, mon bon, j'en suis.

— Oh! nous allons nous amuser, alors!... J'ai beau avoir passé la cinquantaine, j'ai encore bon pied, bon œil et le reste!

— Té, farceur!

Grisel et Mouredu se séparèrent, après avoir trinqué une nouvelle fois avec le cocher de Bouguarès.

— Maintenant, dit notre ami, tu vas me mener au *Petit Journal*.

— Bon, dit Chichois, rue Lafayette.

La course fut à peine de dix minutes.

Mouredu vint au bureau des annonces.

Il prépara sur une feuille que l'on mit à sa disposition, le texte d'une insertion et la présenta à l'employé chargé de ce service.

Il demanda qu'on la publiât le lendemain, mais il ne put l'obtenir, parce que la mise en page du journal était déjà faite et les formes clichées.

Les annonces, lui dit-on, n'étaient reçues que jusqu'à quatre heures pour le numéro du lendemain.

Mais, s'il le voulait, son insertion passerait dans le numéro du jeudi.

Tistin accepta.

Il paya le prix des trois lignes et partit satisfait tout de même, en se disant :

— Vé, si j'ai la chance que Palmyre lise ça, capon de bon sort, je la tiens!

Chichois attendait tranquillement sur son siège.

Avant de monter à côté de lui, Tistin prit dans sa poche le numéro du *Scandale du jour* que Mlle Mercier lui avait remis et il le déplia pour en chercher l'adresse.

— Allons voir celui-là, dit-il; c'est... Ah! voilà, faubourg Montmartre.

Cette nouvelle course n'était encore pas bien longue.

Au bout de cinq minutes à peine, le coupé s'arrêtait devant la maison où était l'imprimerie de l'immonde gazette.

— Attention de manœuvrer ici comme un vrai timonier, se dit Tistin en pénétrant dans la cour.

Il avait déjà vu le vitrage de l'imprimerie sur lequel le titre du journal était peint en lettres noires.

Il ouvrit la porte et se présenta.

Il s'adressa à un « typo » qui faisait des épreuves à la brosse sur le marbre.

— Je voudrais voir, demanda-t-il, M. le *rédateur* du journal.

L'ouvrier sourit.

— Entrez là, répondit-il en désignant le petit cabinet qui servait de bureau de rédaction.

Fernand Lissac y était, corrigeant les épreuves du numéro du jour.

— Pardon, c'est vous M. le *rédateur*? demanda Mouredu sur le seuil.

— Oui, c'est moi, répondit le Gascon en examinant son visiteur. Que désirez-vous?

Tistin tira le journal de sa poche.

— Vous avez publié là, dit-il, un article qui m'a intéressé... Je crois que je connais les personnes dont vous parlez.

Lissac, ayant jeté un regard sur l'exemplaire que tenait notre ami, avait déjà compris de quel article il s'agissait, car il était encadré d'un trait rouge.

Il espéra avoir quelques nouveaux renseignements, car il avança un tabouret, le seul siège de son étroit cabinet, et dit gracieusement :

— Asseyez-vous donc, je vous prie.

— Merci, répondit Mouredu en s'asseyant.

— Vous connaissez ces personnes?

— *Voui!*... même que je me suis dit : « Coquin de bon sort, ce que c'est tout de même que les journaux!... Ils savent tout, ces brigands-là!...

— Ah! nous sommes bien renseignés, dit Fernand Lissac en se rengorgeant.

— Vous connaissez *alorse* ces personnes dont vous parlez dans cet article?

— Parbleu!... sans cela, comment voulez-vous que nous sachions ce qui les concerne.

— Té, moi qui croyais vous apprendre les noms, parce qu'il y a quelques erreurs dans les lettres que vous avez mises... *alorse*, je vois que ce n'est pas la peine, puisque vous savez tout.

Mouredu avait préparé cette phrase dite d'un ton bon enfant, et il était prêt à saisir les impressions qui se manifesteraient sur le visage de son interlocuteur.

Le Gascon essaya de rattraper ce qu'il avait dit.

Il ne savait pas de qui il était question dans l'article qu'il avait publié la veille, puisque son visiteur avait demandé à lui taire les noms jusqu'à nouvel ordre.

C'était une occasion de les connaître et peut-être de corser le scandale en les publiant.

Aussi s'empressa-t-il de dire :

— Nous connaissons ces personnes... sans les connaître. — C'est-à-dire que moi, personnellement, qui suis le rédacteur en chef du journal, je ne peux pas connaître tout le monde; mais nous avons des reporters, des informateurs qui connaissent ceux sur le compte de qui ils nous donnent des nouvelles.

— *Voui, voui,* je comprends, reprit Mouredu sur le même ton. C'est votre *rapporteur*, comme vous dites, qui les connaît. Eh bé! *alorse*, M. le *rédateur*, voilà ce qu'il faut faire : mettez-moi en rapport avec votre *rapporteur*, et je lui apprendrai des choses qui l'intéresseront.

— Vous m'embarrassez beaucoup, mon cher monsieur, répondit Lissac, car cette nouvelle, je dois vous le dire, m'a été donnée par une personne étrangère à la rédaction.

Mouredu sentait qu'il touchait au but.

— Il nous arrive souvent, continua le rédacteur du *Scandale*, des gens du monde, du plus grand monde même, qui viennent nous apporter des nouvelles. — C'est ce qui s'est passé cette fois.

— Eh bé, proposa notre Méridional, dites-moi où je peux trouver cette personne et je lui conterai ce que je sais.

— Vous pouvez aussi bien me le dire.

— Ah ! c'est que... ce monsieur a peut-être une idée, pas vrai ?... et je ne voudrais pas contrarier sa tactique... J'aimerais mieux le voir.

— Je ne sais quand il reviendra.

— Si vous savez son adresse, vé ; ça suffit.

— Je l'ignore, répondit Fernand Lissac. La personne qui m'a donné cette nouvelle m'a demandé de ne pas se faire connaître pour le moment...

— Ah ! sapristi !...

— Mais ce monsieur doit revenir, ou plutôt c'est un de ses amis qui se présentera, d'après ce qu'il m'a dit, pour me donner les renseignements complémentaires.

— C'est pas, demanda alors Mouredu, un assez grand... là, dans les cinquante ans... avec les cheveux un peu longs... la figure toute rasée... et un binocle en or ?

— Non. C'est un bonhomme un peu plus âgé que ça, un type de bourgeois.

— Eh bé, écoutez, voilà ce que nous allons faire, parce que j'aime mieux vous donner les renseignements devant ce monsieur, ou son ami... d'abord, il n'y a rien qui presse, car le mariage en question ne doit pas avoir lieu de sitôt.

— Je croyais que c'était dans quelques jours.

— Il est un peu reculé. — *Alorse*, quand vous verrez la personne qui viendra vous parler de cette affaire, ayez la bonté de me faire appeler, qué ?

— Très volontiers.

— Je sais des choses, moi, ajouta notre ami d'un air finaud, que ce monsieur, tout bien renseigné qu'il soit, il peut pas les savoir... *voui, voui*, des choses espatrouillantes !... et qui en feront un vacarme, pechère !... seulement je ne veux le dire que devant lui ; j'ai mes raisons, vous comprendrez ça quand vous le saurez.

Alorse, c'est entendu, pas vrai, monsieur le *rédateur ?* quand ce monsieur viendra, envoyez-moi chercher. — Même ne lui dites rien... peut-être qu'il ne voudrait pas qu'on sache qu'il est venu ici. Moi, j'arriverai comme par hasard... et j'aurai l'air de le rencontrer à la bonne fortune...

Vous verrez que ce sera intéressant !

— Quelle est votre adresse ? demanda Lissac.

— Té, écrivez mon nom et mon adresse : Mouredu, chez M. Bouguarès, loueur de voitures, rue de la Tombe-Issoire...

— Bouguarès des chars de course ?

— *Voui !...* vous le connaissez ?

— Parbleu ! tous ceux qui vont aux courses connaissent Bouguarès.

— Eh bé ! monsieur le *rédateur*, quand le monsieur sera là, sans vous déranger, prenez un fiacre et envoyez-moi chercher chez Bouguarès, dit Tisfin en se levant. Je paye la course, moi.

Ce fut chose convenue.

— Ne dites rien à la personne, qué ! recommanda encore notre ami.

— Je vous le promets.

— *Alorse,* à bientôt.

— C'est ça ; je vous salue bien.

Lissac reconduisit son visiteur jusqu'à la porte.

— Si mon Bertin arrive, se disait Mouredu en rejoignant sa voiture, je suis sûr de le voir, car le *rédateur* ne manquera pas de m'envoyer chercher.

Puis, se rappelant ce qu'il venait d'apprendre.

— Il y a encore un drôle de mic-mac là-dessous, se dit-il. Le portrait qu'il m'a fait ne ressemble pas du tout à mon soi-disant de Lizieux. Encore un truc à Bertin, vé ! — Ce brigand-là, il doit savoir se déguiser, comme on fait dans la police, et il n'a pas voulu se faire connaître. — Ça fait rien, as pas peur ! Je le reconnaîtrai bien tout de même.

— Eh bé ! maintenant, mon bon, dit notre ami en regrimpant sur le siège, rentrons au port ; assez navigué pour aujourd'hui.

En route, si tu connais un endroit où l'*arsinthe* soit bonne, tu peux nous y arrêter ; ça nous mettra en appétit.

CHAPITRE CLXVII

LE PÈRE LION

Bertin n'était pas resté inactif pendant cette journée.

Il comptait sur l'effet de l'article du *Scandale du jour* envoyé à Mlle Mercier.

Il était certain de l'émoi que cette révélation, très transparente pour elle et pour Léon des Roselles, jetterait en eux.

Il pensait que cela déciderait cette fois l'ancienne institutrice à pré-

— Tu es adorable !... Tu es plus belle que jamais !... dit l'amoureux jeune homme. (P. 1381.)

venir son amie du danger qui la menaçait et à lui conseiller d'ajourner le mariage de Luce pour se soustraire à ces épouvantables révélations sous lesquelles elle serait engloutie honteusement.

Mais avant de se diriger vers la rue de Grenelle pour voir ce qui s'y passait, le maître-chanteur voulut aller faire un tour du côté de la rue de Courcelles, pour savoir si Mouredu était toujours en surveillance devant son hôtel.

Il y avait réfléchi depuis qu'il l'avait vu et il continuait à penser que l'ancien quartier-maître avait été chargé par Mlle Mercier d'épier son retour pour la prévenir le plus tôt possible de son arrivée.

Bertin était bien loin de se douter des découvertes faites par Mouredu et par Léon des Roselles.

Il chercha de tous les côtés dans les environs de la rue de Courcelles et il n'aperçut pas notre ami.

Le coupé de Chichois, qui stationnait de l'autre côté de la rue, n'attira même pas son attention.

Alors, l'amant de Palmyre pensa que Mouredu avait renoncé à sa faction.

Il avait acquis sans doute la conviction, après une surveillance d'une journée entière, que le propriétaire de l'immeuble du nº 27 était réellement en voyage et qu'il ne rentrerait pas avant l'époque que Ludovic avait indiquée à Mlle Mercier.

Bertin se rendit alors rue de Grenelle.

Mais, là non plus, il ne découvrit rien.

Mlle Mercier était déjà auprès de Jane lorsqu'il arriva sous les fenêtres de l'hôtel.

Le prétendu M. Putot fit, comme la veille, une petite promenade sur l'esplanade, en ayant l'air de s'intéresser parmi les badauds aux manœuvres des soldats que l'on exerçait, mais sans perdre de vue l'hôtel d'Azergues.

Lentement, tout en réfléchissant et en conjecturant, il arrivait à se décourager et à désespérer d'arriver au résultat qu'il avait essayé d'atteindre.

Il comprenait maintenant que Mlle Mercier, conseillée sans doute par Léon des Roselles, n'agirait pas auprès de Jane, qu'elle ne la préviendrait pas; mais, qu'au contraire, elle était résolue à attendre l'exécution des menaces qui avaient été faites.

Or, Bertin, — nous le savons, — ne tenait pas à agir de lui-même.

Maintenant surtout qu'il sentait, auprès de sa victime, Mlle Mercier qui l'avait bien connu lorsqu'elle vint le voir au boulevard Malesherbes, il se serait encore moins exposé à la rencontrer.

L'article du *Scandale du jour* ne l'avait pas décidé davantage à agir, comme Bertin l'aurait cru, que la lettre contenant la révélation qui devait l'avoir pourtant si vivement émue.

Elle ne ferait donc rien.

Le misérable enrageait de cette déconvenue.

Une fureur sourde s'agitait en lui, car il sentait que le jour fixé pour

le mariage de Luce et du commandant de Salverne approchait rapidement.

Il cherchait dans son esprit, cependant fertile pour le mal, quelle machination nouvelle il pourrait concevoir pour empêcher ce mariage qui renversait tous ses plans, et il ne trouvait rien.

— Il n'y a que par José que je puis agir, se dit enfin l'ennemi de Léon des Roselles.

Il conjectura alors dans ce nouvel ordre d'idées.

Le moyen était sûr.

Le mariage de Luce et d'Adrien de Salverne serait rendu définitivement impossible.

José irait trouver la fille de Jane, ou bien il lui écrirait et il lui dirait :

« Vous avez été à moi, je ne veux pas que vous en épousiez un autre.

« Arrangez-vous pour rompre ce mariage ou je fais un scandale et je dis que vous avez été ma maîtresse.

« Je vous mets au défi de nier.

« Vous pouvez avoir pris les précautions les plus habiles pour dissimuler vos escapades ; mais moi, j'ai des preuves et des témoins que je vous opposerai.

« Je vous ferai reconnaître par les ouvrières de la couturière chez qui vous avez revêtu le costume d'odalisque que vous portiez le soir du réveillon pour venir à Bullier et au pavillon d'Ermenonville.

« Je ferai entendre ceux qui vous ont vue, Pélago, Bertha, mon cocher et les garçons qui nous ont servis dans le cabinet particulier chez Durand et au bois de Boulogne.

« Je vous opposerai Zoé, qui était votre femme de chambre et qui fut la complice de vos escapades nocturnes.

« Je montrerai les billets que vous m'avez écrits. »

Sans doute c'était un procédé infaillible.

La révélation de l'indignité de Luce éclaterait comme un coup de foudre.

On chercherait à étouffer le scandale, mais le mariage serait brisé.

— Oui, il faudra que j'en vienne là, se dit Bertin après avoir conjecturé ainsi.

Attendons encore, ajouta-t-il. — Pour cela, il sera encore temps jusqu'au dernier moment.

Et il revint déjeuner à l'avenue de Clichy.

***

Pierre Lion et Albert Bouguarès avaient déjà fait des amis parmi les

sous-officiers du bataillon de chasseurs à pied dans lequel ils venaient de se rengager.

Lors de leur première visite, on les fit rester à dîner au mess, et ce jour-là, après avoir revêtu leur nouvelle tenue, ce furent eux qui rendirent la politesse à leurs camarades en offrant à la cantine, dans la salle des sous-officiers, un punch de bienvenue auquel tous les sergents, fourriers et sergents-majors prirent part.

Une délégation des sous-officiers du bataillon, prise parmi ceux qui ne seraient pas de garde ce jour-là, promit de venir assister à la bénédiction nuptiale pour offrir leurs félicitations et celles de leurs camarades à la nouvelle épousée.

Pierre Lion et Albert Bouguarès partirent, emportant leurs anciens effets enveloppés dans deux grands foulards dont ils s'étaient munis, et ils revinrent à Paris où ils ne se séparèrent qu'après avoir pris l'absinthe ensemble dans un café de la place de la Bastille.

Tandis que le neveu de Bouguarès revenait à la Glacière, le fiancé d'Alice retournait à l'avenue de Clichy.

Pierre eut une surprise.

Au moment où il entra, il entendit la voix de sa fiancée qui criait :

— C'est Pierre !... Je me cache !...

Et, en effet, l'amie de Miette disparut dans la chambre de sa mère.

— Qu'y a-t-il ? demanda le sergent à Mme Davoul qui venait de lui ouvrir.

— Un enfantillage !

— Oui, un véritable enfantillage, répéta Mme Putot qui était là aussi. Votre fiancée vient d'essayer son costume de mariée qui est complètement fini et qui lui va à merveille.

— Voilà pourquoi elle se cache ?

— Oui.

— Oh ! mais alors je veux la voir, dit Pierre Lion en s'approchant de la porte.

— Non, non, répondit Alice dans l'autre pièce. Tu me verras jeudi.

— C'est trop fort !... tout le monde t'a vue, il n'y a que moi alors ?

Miette intervint.

— Puisque ça fait plaisir à M. Pierre, dit-elle à son amie en ouvrant la porte. Laisse-le te voir.

— Oh ! mais, vous-même vous êtes superbe ! s'écria Palmyre en voyant la nouvelle tenue du sous-officier. Vous êtes bien mieux en chasseur en pied.

— C'est vrai, approuvèrent Mme Davoul et Miette. Ce costume est bien plus joli.

Alice avait entendu.

La curiosité l'emporta.

Elle parut.

Pierre Lion courut à elle et, la prenant par la main, il l'attira doucement pour l'embrasser.

La fille de Mme Davoul était toute rougissante.

— Tu vas tout me chiffonner !... protesta-t-elle, pour la forme, sous le baiser de son fiancé.

— Tu es adorable !... Tu es plus belle que jamais !... dit l'amoureux jeune homme.

— Voilà que tu te crois déjà marié, dit Alice en retirant sa main. Je ne suis encore que ta cousine.

— Soit ; mais la plus jolie cousine qu'on puisse voir.

— Très bien, monsieur Pierre, dit Mme Putot. Au moins on est galant dans l'armée française.

— Mais tu ne me laisses pas te regarder, dit Alice à son fiancé.

— Attends, fit Pierre ; laisse-moi remettre mon képi.

— Il est très joli ce costume !

— Oui, très coquet, dit Miette.

— Il te va à ravir, ajouta Mme Davoul. C'est en drap fin ; on dirait un officier.

— Tu as le sabre, reprit Alice.

— Comme tous les sous-officiers rengagés, expliqua Pierre Lion, et une chenille d'argent sur l'épaulette.

— C'est mon frère qui va être surpris en te voyant, dit Mme Davoul.

— Ah ! oui, qui sait si mon père va me reconnaître, répondit Pierre Lion.

— A propos, tu sais, dit Alice ; nous avons trouvé la manière de loger mon oncle, grâce à Mme Putot qui a bien voulu nous offrir une petite chambre de son appartement qui ne lui sert que de débarras.

— Vous êtes bien aimable, madame, dit le sous-officier. Je vous remercie bien.

— Mon Dieu, c'est bien le moins qu'on se rende service entre voisins, répondit Palmyre, surtout quand ça ne vous gêne pas et qu'on n'y a, par conséquent, aucun mérite.

— Ça ne fait rien.

Mme Davoul expliqua :

— La concierge nous a prêté un lit en fer qu'elle avait dans le gale-

tas, et pendant que tu étais à Vincennes, nous avons préparé la chambre de ton père. Tu vas voir comme il sera bien.

Palmyre, approuvée par son amant, avait trouvé ce nouveau moyen de pénétrer encore plus avant dans l'amitié de cette famille où vivait Miette.

Elle n'en avait négligé aucune occasion, et elle recueillait les fruits de ses habiles agissements dans la confiance que l'on avait maintenant en elle.

On devait dîner plus tard que de coutume ce soir-là, car on attendrait l'arrivée du père de Pierre à qui le voyage aurait sûrement aiguisé l'appétit.

D'ailleurs, Mme Davoul et Alice devaient aller l'attendre, avec Pierre, à la gare, tandis que Miette resterait seule pour finir les préparatifs du repas et pour mettre le couvert.

Un quart d'heure avant l'arrivée du train, ils étaient tous les trois à la gare Saint-Lazare.

***

Palmyre ne perdait pas son temps.

Elle avait rejoint Miette, lui proposant de l'aider, et profitant de l'occasion pour causer.

Maintenant, ainsi que Bertin le lui avait recommandé, elle avait changé de tactique.

Elle ne parlait plus des dames et des jeunes filles du grand monde qui se conduisent honteusement ; Miette était suffisamment édifiée aujourd'hui.

C'est d'Alice seule et de Pierre Lion qu'elle parlait à la jeune fille.

Il aurait été difficile d'être d'une hypocrisie plus habile que la maîtresse de Bertin.

Elle paraissait si heureuse de leur bonheur.

Comme on voyait que ces deux jeunes gens s'aimaient.

Mlle Alice méritait bien d'épouser un si brave et si honnête garçon.

Ils feraient le ménage le plus heureux qui soit possible, car ils avaient l'un dans l'autre une confiance égale à leur amour.

Pas une arrière-pensée entre eux.

Alice était une jeune fille irréprochable, un modèle d'honnêteté.

Jamais elle n'avait aimé un autre que son cousin.

Il était le fiancé que son cœur s'était choisi.

Quel sort au contraire était réservé à ceux qui épousaient une jeune fille sans la bien connaître !

Quelle affreuse révélation pour eux le jour où, mariés alors, ils découvraient que cette fiancée qu'ils avaient cru innocente et pure, les avait indignement trompés, qu'avant eux elle avait appartenu à un autre, que

tout avait été mensonge chez elles, jusqu'à cette toilette virginale et à cet emblème de pureté dont elles avaient eu le toupet de parer leur front pour aller à l'autel !

Et Palmyre terminait par des conseils maternels, engageant la jeune fille, lorsqu'elle se marierait, à ne prendre que celui qu'elle aimerait réellement, comme son amie Alice, car l'amour seul était capable d'assurer le bonheur dans le mariage.

Mais Miette qui, à cette pensée, était devenue triste, répondit :

— Oh ! moi, madame, je ne me marierai pas !...

— Qui le sait !... Il y a des circonstances inattendues qui se produisent dans la vie, insinua Palmyre.

***

A la gare Saint-Lazare, un énorme brouhaha venait de se produire.

Le train de Normandie entrait en gare, secouant avec fracas les plaques tournantes, emplissant le hall immense du vacarme infernal de son roulement.

Les facteurs et les hommes d'équipe couraient sur le quai, ouvrant les portières dès que le train eut stoppé, tandis que les contrôleurs se portaient aux portes de sortie pour recevoir les billets.

Dans la salle d'attente, c'étaient, parmi les personnes qui se pressaient, faisant la haie de chaque côté d'un étroit passage maintenu à grand'peine par les employés, un murmure de voix.

— Je vois mon père ! dit Pierre Lion.

— Où ?

— Là, avec un gros panier et un sac de voyage.

— Oui, je le vois, dit Alice.

— Il a mis son grand manteau et son cache-nez, fit Mme Davoul.

Quand le père Lion se fut approché, Pierre l'appela.

— Eh ! père !...

Le vieux garde du comte de Varades reconnut tout de suite son fils, sa sœur et sa nièce.

Il ne fit même pas attention au changement de tenue du jeune sous-officier de chasseurs.

— Ah ! vous êtes venus tous les trois, dit-il de sa bonne voix cassée. Il ne fallait pas vous déranger.

— Ce n'est pas un dérangement, mon oncle, dit Alice en l'embrassant ; c'est un plaisir pour nous.

— Que tu es belle, ma filleule !

— Et Pierre, vous ne dites rien de sa nouvelle tenue ?

— Tiens, c'est vrai !... Ça te va encore mieux que l'autre.

— Donne-moi tes bagages, père, dit le sergent en s'emparant du panier et du sac de nuit.

— Tiens ; seulement il faut nous arrêter à l'octroi. Il y a deux bécasses et deux pluviers... puis du beurre, du bon beurre de Normandie, des œufs, un tas de choses... Attention de ne pas casser les œufs.

Il était bien droit et bien raide encore le père Lion, malgré sa soixantaine.

Il avait une énergique figure, bien martiale, comme un vieux grognard qu'il était.

A sa boutonnière, le ruban rouge et celui de la médaille militaire ; sa longue redingote, serrée à la taille, que laissait voir son manteau entr'ouvert, avait des airs de tunique de l'ancien régime.

Il portait crânement son chapeau de feutre sur ses cheveux blancs, toujours coupés ras, à l'ordonnance.

Quand il eut embrassé tout le monde, quand on eut acquitté les droits d'entrée, on se dirigea vers la maison.

Ce n'était pas un long trajet.

Le père Lion ne tarissait pas en éloges sur sa nièce qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps.

Il lui avait pris le bras pour marcher, fier comme un jeune homme, redressant encore sa taille déjà si droite pour faire un cavalier digne d'elle.

Il était heureux, le vieux.

Alice était comme son second enfant.

Il l'avait eue toute petite, car elle avait été en nourrice chez lui, au château de Varades, en Anjou, et il s'était mis à l'aimer presque à l'égal de Pierre.

Il était venu à Paris pour sa première communion, qui avait été une véritable fête de famille, comme une noce en petit.

Et aujourd'hui, il était tout heureux de la retrouver grande, superbe, faite comme une femme, et il l'aimait encore plus, aussi heureux que si c'eussent été ses deux propres enfants qu'il avait retrouvés.

CHAPITRE CLXVIII

LA NOCE D'ALICE

Mouredu avait vainement employé sa journée du mercredi en nouvelles recherches.

Le matin, Mouredu, qui, du reste était toujours matinal, fut prêt de bonne heure. (P. 1387.)

Il avait cherché à retrouver Palmyre et n'y était pas parvenu.

Il avait envoyé de nouveau son commissionnaire du Pont-au-Change à la rue de Courcelles et n'avait pas plus obtenu de résultat que le premier jour.

Décidément, il fallait attendre l'effet de l'annonce qui devait paraître le jeudi matin dans le *Petit Journal*.

C'était le seul moyen de découvrir la maîtresse de Bertin et d'arriver ainsi à lui.

En partant pour retourner à Cormeilles :

— A demain! lui dit Bouguarès.

— As pas peur ! répondit notre ami. Au moment du branle-bas, Tistin sera sur le pont.

— Tu sais, à neuf heures.

— Heure militaire, mon bon, je serai là.

Norine était heureuse de revoir son mari dont elle était séparée depuis trois jours.

On ne parlait pas devant Magali des affaires qui préoccupaient nos amis.

Il devait encore moins en être question ce soir-là, car Paul des Roselles était là.

Il était venu passer la demi-journée auprès de son adorable fiancée et, comme chaque fois, il dînait à la villa de son oncle.

Tistin attendit que le neveu de son commandant fut parti et que Magali se fut retirée dans sa chambre pour rejoindre Mlle Mercier et lui apprendre ce qu'il avait fait.

D'ailleurs, il l'avait déjà mise à peu près au courant de tout lorsqu'il l'avait vue à Paris.

On n'avait pas encore reçu de nouvelles de Léon des Roselles qui devait certainement être déjà arrivé à Barcelone.

Norine avait préparé la grande tenue de son mari pour aller à la noce.

Ce que Mouredu appelait sa « grande tenue », c'était son costume de quartier-maître qu'il avait conservé avec soin, comme un souvenir de son existence de marin.

Depuis qu'il avait pris sa retraite, notre brave ami ne l'avait plus mis.

Norine en avait la garde et elle l'entretenait soigneusement, le sortant, le battant et l'époussetant tous les mois pour empêcher qu'il ne se piquât aux vers.

La tenue de Tistin était presque neuve, conservée en un état parfait.

Elle était là, étendue sur les sièges de sa chambre, attendant celui qui l'avait portée pour la dernière fois, lors de la grande revue d'inspection passée par l'amiral à bord de *La Bérénice*.

Les galons des manches et les ancres étaient d'un rouge aussi frais que s'ils étaient neufs.

Sur la vareuse étaient attachées les trois médailles de Tistin, — la médaille militaire, celle du Mexique et celle de Chine, — faites du plus grand module, avec leurs rubans aux couleurs vives.

Le chapeau verni, sorti de son enveloppe imperméable, brillait comme un miroir.

Rien ne manquait, pas même le sifflet de manœuvres, bien astiqué, attaché à son long cordon aux nœuds bizarres.

Tistin se sentit une véritable joie au cœur quand il revit, ainsi étalés, tous ces effets qui l'attendaient.

Il se rappela plus vivement encore le temps où il était quartier-maître et prenant Norine entre ses bras robustes pour l'embrasser, il la serra avec quelque émotion contre sa poitrine.

— Qué, lui dit-il, nous n'étions encore que fiancés lorsque je portais cette tenue-là, ma bonne!...

Il l'embrassa.

— Je remettrai ma tenue, lui dit-il, le jour où nous ferons nos noces d'argent.

— Je parie, dit Norine, que tu la remettras avant.

— Ah! *voui*, *voui*, tu as raison, répondit Tistin qui comprit aussitôt ce qu'elle voulait dire ; le jour du mariage de la petite!... Ah! *ségu*, alors ! capon de bon sort, ce jour-là, ce sera le grand tralala!

Le matin, Mouredu, qui, du reste était toujours matinal, fut prêt de bonne heure.

L'exactitude était une de ses qualités.

Tout le monde voulut le voir avec son costume, surtout Magali qui ne l'avait jamais vu ainsi.

On le félicita sincèrement.

Puis, ayant embrassé Norine et la fille de Léon, il partit par l'un des premiers trains et, à l'heure exacte, il arriva à la rue de la Tombe-Issoire.

— Eh bé! Je ne suis pas en retard, qué? fit-il en serrant la main à Bouguarès qui était émerveillé de le voir dans ce costume.

— Non, mon brave, tu es exact comme une échéance. — Tu es splendide.

— C'est la tenue d'ordonnance, vé.

— Nous n'attendons plus que la bourgeoise. Les femmes ne sont jamais prêtes à l'heure.

— Pardi! fit Mme Bouguarès en arrivant, je voudrais bien vous voir, vous autres les hommes, si vous aviez tout ce que nous avons à faire.

— Bonjour, madame Bouguarès, dit Tistin, en serrant la main de la Narbonnaise.

— Bonjour, monsieur Tistin. — C'est ce coiffeur qui m'a fait attendre; sans lui, il y a longtemps que je serais prête.

— Enfin, dit Bouguarès, nous ne sommes pas en retard. Il est neuf heures moins dix.

Mme Bouguarès était en robe de faille noire, avec une capote de jais ornée de grands rubans jaunes; elle avait sorti tous ses bijoux : chaines, médaillon, bagues, bracelets, broche, boucles d'oreilles.

Le char, attelé de ses trois chevaux, aux turbans fleuris d'oranger, était tout prêt dans la cour, bien astiqué, ses coussins de drap gris propres comme s'ils étaient neufs, les boîtes de cuivre des moyeux reluisantes, les harnais irréprochablement vernis, et le cocher Chichois, costumé en postillon, donnait un dernier coup d'œil à son attelage, arrangeant encore les mors et les gourmettes, et fixant au manche de son fouet tout neuf un piquet de fleurs d'oranger, dont il avait également paré le revers de sa veste.

Albert Bouguarès avait sa tenue, toute neuve, de fourrier des chasseurs de Vincennes, avec ses galons d'argent et sa médaille militaire gagnée au Sénégal, en même temps que Pierre Lion.

Il y avait du vin blanc et des biscuits de Reims servis dans la salle à manger, car c'était malsain de partir à jeun.

— Allons, y sommes-nous? demanda Bouguarès, quand les verres furent vides.

Mme Bouguarès donnait encore quelques instructions et faisait ses dernières recommandations pour que rien ne clochât dans le service pendant son absence.

— Voilà, ça y est.

— Eh bien! en voiture alors!

Le Narbonnais prit son chapeau haut, un peu passé de mode, mais tout neuf encore, et sans boutonner sa redingote, il donna l'exemple en montant le premier dans le char.

— Pourvu que les Grisel ne nous fassent pas attendre, dit-il.

— Nous allons les prendre chez eux?

— Non, je leur ai dit de se trouver place Saint-Michel, au Café de l'Avenir, afin de nous éviter un trop long détour.

Le fourrier aidait sa tante à monter dans le char.

— Embarquons! dit Mouredu.

Et quand il fut assis :

— Levons l'ancre! cria-t-il au cocher. Larguez les amarres et voguez!... *Faï tira, Marius!*

Le char s'ébranla dans le tintinabulement des grelots et, conduit d'une main sûre par Chichois, il franchit la large porte de l'établissement, tourna avec méthode et partit au milieu des cochers, des garçons d'écurie, des voisins et des voisines, curieusement rangés dans la rue pour assister au départ et criant :

— Amusez-vous bien!... Du plaisir!...

Bouguarès faisait des signes de la main.

Sa femme souriait.

Tout le monde fut exact.

Jean Renaud, dans sa grande tenue de hussard, fut le premier que l'on prit, car il habitait le plus près.

Les Grisel étaient au rendez-vous, le père avec sa femme et sa fille, encore une gentille Narbonnaise de dix-huit ans, fraîche comme une rose.

Au café de la place Saint-Michel où ils attendaient, il fallut accepter un nouveau verre de vin blanc et l'on descendit, sauf Mme Bouguarès qui resta dans le char et à qui Mouredu apporta son verre.

Le fourrier, très galant, était particulièrement empressé auprès d'Élisa Grisel, sa jolie compatriote.

De là, on prit la rue de Rivoli pour aller à la gare de la Bastille prendre l'oncle Auguste, le frère de Mme Davoul, qui attendait depuis près d'un quart d'heure, arrivé par le train de Vincennes.

Il portait sa tenue toute neuve de garde du bois, la poitrine constellée de médailles, parmi lesquelles deux aux rubans tricolores pour sauvetages.

On revint par la rue des Vosges et la rue des Francs-Bourgeois, pour prendre, à l'Hôtel-de-Ville, le cousin Laurent Davoul, le fils de l'oncle Auguste; puis la rue de Rambuteau, la rue Montmartre et la Bourse, pour prendre M. et Mme Duchesnoy, à la maison de couture de la rue du Quatre-Septembre.

Enfin, au grand trot, on prit la direction de l'avenue de Clichy.

Les autres personnes de la noce devaient se rendre directement chez Mme Davoul.

Les trois ouvrières de la maison de couture, Laure, Blanche et Marcelle, fraîchement vêtues de toilettes claires, étaient arrivées de bonne heure pour aider leur amie à s'habiller.

Alice était ravissante dans sa fraîche et riche toilette blanche, faite avec le goût le plus exquis et pouvant, à ce point de vue, soutenir la com-

paraison avec toutes les mariées du grand monde que l'on rencontrerait ce jour-là.

C'était un concert unanime d'admiration et d'éloges.

On savait déjà, chez les commerçants du quartier et chez les voisines, grâce à la concierge, que la noce serait superbe, et depuis longtemps le trottoir de l'avenue de Clichy était couvert de curieux qui obstruaient les abords de la maison.

On avait vu descendre du char les invités arrivés avec Bouguarès, et ceux qui portaient des uniformes comme le fourrier, l'oncle Auguste et Mouredu avaient été particulièrement remarqués.

Ils avaient été vus aussi par M. et Mme Putot qui se tenaient à leur fenêtre.

Bertin, sans hésiter, avait reconnu Tistin Mouredu dans son costume.

— Lui!... s'était-il dit aussitôt, sans rien communiquer à Palmyre.

Il est de cette noce!... Il connaît donc ces gens-là!... et Miette... il va la voir!

Mais le maître-chanteur se rassura bientôt.

La fille de Léon des Roselles portait un nom qui empêcherait de la reconnaître.

Il ne pourrait venir à l'idée de Mouredu que cette jeune fille, depuis si longtemps l'amie d'Alice Davoul, était la sœur de Magali.

Ne croyait-il pas du reste, après l'enquête qu'il avait faite à Montlhéry avec Léon des Roselles, que l'enfant confiée aux époux Loiseau, les jardiniers du château, avait été massacrée par les Prussiens avec ses parents nourriciers?

Bertin songea plutôt à comprendre comment Mouredu connaissait ces gens-là.

Il pensa bientôt à Bouguarès, l'ancien cocher, ce qui lui donna le mot de cette énigme.

***

La noce promettait d'être gaie.

Déjà, pendant les quelques instants que l'on passa chez Mme Davoul, dont le logement était trop petit pour contenir tous les invités, on s'amusait et on plaisantait, — tout le monde ayant fait connaissance du premier coup, — en prenant les apéritifs que l'on avait servis, au grand effroi des jeunes filles qui se tenaient loin de la table à cause des taches.

Au moment de trinquer, on s'aperçut que le frère de Mme Davoul n'avait pas pris son verre.

Le garde du bois de Vincennes causait avec sa sœur.

Son verre était resté sur la table.

— A qui ce verre? demanda Pierre Lion. Qui n'a pas son verre?

— C'est l'oncle Auguste, répondit Alice.

— Eh! té, mon oncle, fit alors Mouredu en prenant le verre et en le présentant au vieux garde, il faut trinquer avec nous.

— Volontiers!

Tout le monde riait.

— A la santé des fiancés et du brave oncle Auguste! dit Bouguarès.

— Vive « mon oncle! »

Ce fut un cri général.

Dès ce moment, pour tout le monde, Auguste Davoul ne fut plus que « mon oncle ».

On descendit au milieu de la haie de curieux dont quelques-uns avaient envahi jusqu'au corridor de la maison, malgré les efforts de la concierge pour les en expulser.

A l'apparition d'Alice, ce fut une véritable explosion, un « Ah! » d'admiration qui s'échappa simultanément de toutes les lèvres.

Puis, quand Miette parut, donnant le bras au fourrier, le garçon d'honneur, ce fut une nouvelle unanimité, car on fut frappé et émerveillé de sa pure et radieuse beauté, apparaissant sans voile, rehaussée par la toilette la plus fraîche et du meilleur goût, corsée par le contraste merveilleux qu'elle offrait en sa qualité de brune aux yeux bleus.

Elle était absolument adorable.

Il fallut un bon moment pour s'installer dans le char, pour faire monter les dames, arranger la traîne de la mariée, avoir soin de ne pas chiffonner les toilettes; et cela faisait l'affaire des badauds qui avaient ainsi mieux le temps d'admirer les invités.

Sur le siège, à côté de Chichois, s'étaient installés Mouredu, le fourrier Bouguarès et le cousin Laurent.

Enfin, le char s'ébranla et se dirigea vers la mairie des Batignolles, en passant par l'avenue de Clichy et par le boulevard.

La cérémonie fut moins longue que l'attente qu'il fallut subir pour laisser passer les autres noces inscrites avant celle de Pierre Lion.

A onze heures seulement ce fut terminé et on se rendit à l'église Sainte-Marie-des-Batignolles, qui heureusement n'était pas bien éloignée, et où, tout étant prêt pour la cérémonie, le suisse attendait le cortège sous le porche.

De nombreux amis étaient déjà arrivés, entre autres une délégation des sous-officiers du bataillon de Pierre Lion et les amies d'atelier d'Alice, accompagnées pour la plupart par leurs mères.

Mme Davoul avait voulu que les choses fussent faites convenablement.

Elle n'avait qu'une fille et elle n'avait pas regardé à la dépense.

C'est dans la chapelle de la Vierge que la bénédiction nuptiale devait être donnée et l'autel était brillamment illuminé et fleuri.

L'orgue fit entendre une marche nuptiale lorsque le cortège pénétra dans l'église.

La chapelle était absolument comble.

Le défilé à la sacristie dura plus d'un quart d'heure.

Enfin il était au moins midi et demi lorsque tout fut terminé et que l'on remonta dans le char pour se rendre au *Salon des Familles*, traversant ainsi une grande partie de Paris par le trajet agréable des boulevards extérieurs, du boulevard Magenta, de la place de la République, du boulevard Voltaire, jusqu'à la place du Trône et à l'avenue de Saint-Mandé, où se trouve le célèbre restaurant Maurice, choisi par les familles.

Dès lors, pendant ce parcours, délivrée maintenant de la solennité des cérémonies civiles et religieuses, la noce s'égaya subitement.

Les boute-en-train ne manquaient pas parmi les invités d'Alice et de Pierre.

On causait, on riait, on s'amusait.

On appelait « mon oncle » qui se prêtait de fort bonne grâce à la plaisanterie.

Miette, elle-même, paraissait avoir oublié pour ce jour de gaîté toutes les douloureuses préoccupations de son cœur et elle souriait adorablement, au milieu de tous ces visages de gens heureux et de ces physionomies en fête.

Au *Salon des Familles*, un déjeuner froid avait été préparé, pour satisfaire les appétits qui auraient difficilement attendu sans réclamer l'heure fixée pour le repas de noces.

Après ce lunch, on reprit le char pour aller faire, dans le bois de Vincennes, une promenade délicieuse.

On s'égayait de plus en plus.

Maintenant les chants étaient de la partie.

Toute la noce « allait en chœur au refrain. »

Le père Lion était heureux du bonheur de ses enfants, car Alice était déjà presque sa fille.

Bonguarès s'épanouissait de contentement.

Mouredu ne tarissait pas en blagues extraordinaires et phénoménales qu'il débitait avec une volubilité toute méridionale, qu'il ponctuait de gestes expressifs, qu'il soulignait d'une mimique absolument cocasse et

Après le dessert, ce fut absolument inénarrable. (P. 1394.)

qu'il corsait d'expressions pittoresques, fournies par son double vocabulaire de marin et de Provençal.

On était tellement en train que l'on n'attendit pas au soir pour danser.

Une sauterie, accompagnée par des musiciens que l'on rencontra, toujours à l'affût des noces, fut improvisée dans un établissement du bois où l'on fit une halte pour se rafraîchir.

A six heures précises, la noce revenue au restaurant de l'avenue de Saint-Mandé, trouva la table du banquet toute servie, somptueuse, fleurie, décorée de superbes pièces montées, sous la profusion des lumières des lustres.

Le repas servit encore à corser la gaîté, qui se déchaîna folle, exubérante, bruyante, lorsque le fourrier qui avait disparu sous la table en sortit en tenant la jarretière de la mariée qui, rougissant jusqu'aux oreilles, avait jeté un cri.

Alors ce furent des embrassades générales, car on ne se contenta pas de la tournée faite par le garçon et par la demoiselle d'honneur qui embrassèrent successivement tous les convives en leur distribuant des petits nœuds de rubans tricolores en souvenir du coup de la jarretière.

Chaque homme, jaloux du privilège, voulut embrasser ses deux voisines.

Puis ce fut le tour de « mon oncle » que les jeunes filles les premières allèrent caresser et que tout le monde embrassa après elles.

Et comme pendant ce temps, Pierre et Alice, séparés par la table, avaient profité du brouhaha pour se rejoindre, le fourrier, en garçon d'honneur vigilant, mit le holà.

Il accourut, les poursuivit et, aidé par les autres, il parvint à les séparer.

— C'est défendu!... criait-on.

Il n'y a que le marié qui n'a pas le droit d'embrasser la mariée!

Empêchez-les!

Attention, Albert, surveillez-les!

— Attends un peu, dit le fourrier à son ami; je vais commander quatre hommes de garde pour te tenir.

Tout le monde riait de plus belle.

Après le dessert, ce fut absolument inénarrable.

Les sous-officiers de chasseurs à pied et les amies d'atelier d'Alice, qui avaient été invités au bal, arrivèrent.

On chanta d'abord, on déclama, et ce fut un défilé de gaudrioles, de romances, de chansonnettes, d'airs d'opéra même et de monologues à composer le programme du concert le plus réjouissant.

Jusqu'à « mon oncle », ce pauvre vieux, qui fut obligé de « pousser la sienne », une chanson de l'ancien temps sur un de ces airs que la muse de Béranger a rendus si populaires.

Mouredu chanta en provençal et Bouguarès en langue d'oc, et ils n'eurent pas le moins de succès.

Puis on dansa, au son d'un piano, d'un violon, d'une flûte et d'une

contrebasse, jusqu'au moment où l'on s'aperçut que, trompant la surveillance, les mariés avaient disparu.

Ils avaient filé avec une voiture que Bouguarès leur avait préparée.

Mais le bal ne s'arrêta pas pour cela.

On dansa encore jusqu'au jour, jusqu'à ce que les demoiselles et les dames y renonçassent, épuisées.

Au moment du retour, quelques convives avaient bien « un petit plumet »; mais bah! on dit qu'il n'y a pas de bonne noce sans ça et que ça porte bonheur au nouveau ménage.

CHAPITRE CLXIX

L'ANNONCE

La gaîté de Miette, pendant cette joyeuse journée, avait été factice.

La pauvre enfant s'était surmontée de tout son pouvoir, pour ne pas laisser percer, sur son visage, la tristesse qui inondait son âme, car, loin de pouvoir oublier ses douleurs, le mariage de son amie et le spectacle de ce bonheur, qui aurait pu être aussi le sien, les avaient cruellement avivées.

Mais, en rentrant chez elle avec M^me^ Davoul, quand elle fut seule dans sa chambrette, la malheureuse, à bout de forces, se laissa tomber sur une chaise en un état de prostration absolu, et, laissant enfin éclater sa peine trop longtemps contenue, elle s'accouda sur son lit, cachant son visage entre ses mains, et elle se mit à pleurer et à sangloter.

Elle pensait à Adrien.

Jamais, malgré la généreuse abnégation qu'elle avait eu plus la volonté que la force de faire à ce qu'elle croyait devoir être son bonheur, elle n'était parvenue à l'oublier.

L'infortunée aimait plus que jamais celui que son cœur avait choisi et qu'elle avait un moment considéré comme son fiancé.

Les sanglots la soulageaient.

Les pleurs coulaient de ses beaux yeux et ruisselaient sur son visage, et son cœur se dégonflait lentement de la contrainte en laquelle elle l'avait tenu.

Ses lèvres, que l'émotion agitait, prononçaient inconsciemment le nom bien-aimé :

— Adrien!... Adrien!...

C'était plus une plainte qu'un appel.

C'était un regret amer.

C'était une douleur qui s'exhalait, un désespoir affreux qui commençait.

Car, dans deux jours, tout allait être fini!

Dans deux jours, Adrien appartiendrait à celle qu'on avait jetée dans ses bras, à celle qui allait être sa femme.

Dans deux jours!

Alors, Miette envisageait l'avenir.

Il avait été question bien des fois, entre Mme Davoul, Alice et elle, de ce qu'elle ferait plus tard.

Elles l'aimaient tant, l'une comme une mère, l'autre comme une sœur, qu'elles auraient voulu ne pas se séparer d'elle.

Alice avait proposé à son amie de venir loger avec elle à Vincennes.

Elles travailleraient ensemble.

Mme Davoul avait insisté.

Rien ne serait changé, ainsi, à leur existence d'aujourd'hui.

Si Miette voulait, elle pourrait avoir, dans la même maison que Pierre et Alice, une chambre ou un petit logement.

Pour qu'elle ne fût pas seule, maman Davoul irait, au besoin, demeurer avec elle.

Ainsi on serait encore ensemble et elle aurait toujours une famille.

Miette avait refusé.

Elle sentait bien qu'elle ne pourrait plus être heureuse désormais.

Elle comprenait que, du jour où Adrien serait définitivement perdu pour elle, il n'y aurait plus de bonheur possible.

Elle ne voulait pas attrister ses amis par le spectacle de cette douleur, qu'elle n'aurait pas toujours la force de surmonter et de refouler en elle-même.

Mme Duchesnoy, qui avait la jeune fille en grande estime, qui avait su apprécier son habileté et son goût pour le travail, lui avait fait aussi des offres.

Si elle voulait, elle remplacerait Alice comme première dans l'atelier des corsages.

Elle aurait cinq francs par jour avec la table et le logement.

Il y avait des chambres libres, dans la maison, et on lui en louerait une.

Miette n'avait pas osé refuser catégoriquement.

Il lui semblait qu'un refus de sa part serait un témoignage d'ingratitude.

Mais, sans dire non, elle avait ajourné son adhésion, prétextant qu'elle était bien jeune pour diriger un atelier, et qu'il y en avait de plus dignes et de plus anciennes qu'elle pour cet emploi.

Miette ne se sentait plus capable de mener la même vie qu'autrefois.

Elle sentait que ce monde, où elle avait aimé et où il lui était interdit d'être heureuse, n'était plus fait pour elle.

Elle serait morte volontiers, délivrée éternellement de toute douleur.

En ce moment surtout, la veille du jour où Adrien se serait donné à une autre, la mort lui aurait semblé une délivrance si douce, qu'elle aurait expiré en remerciant celui qui la lui aurait donnée.

La désespérée avait même prié Dieu de la rappeler à lui, et, en ce moment, elle l'implorait encore.

Alors, une idée que Miette avait eu bien des fois, revenait à son esprit.

Elle quitterait Paris.

Elle irait, après avoir réalisé le peu qu'elle possédait, avec les économies qu'elle avait faites, se présenter dans un couvent, le plus loin possible, où elle se cloîtrerait à jamais.

Là, elle penserait encore à Adrien, et son souvenir ne serait plus une douleur pour elle, car, liée par des vœux éternels, elle ne pourrait plus l'aimer.

Mais elle prierait pour lui.

Tous les jours, elle implorerait Dieu pour qu'il veillât sur lui, pour qu'il lui donnât le bonheur.

Le cloître serait le sépulcre de son amour.

Alors cette pensée, qui se présenta de nouveau à son esprit, procura un peu de calme à la malheureuse.

Oui, elle était bien résolue.

Elle n'avait pas autre chose à faire.

Dès que le mariage d'Adrien aurait été célébré, elle partirait.

Elle résolut même, tant cette idée était fortement ancrée en elle, de tout préparer déjà pour son départ.

Cette résolution apaisa tout à fait la douleur de Miette et la tira du désespoir.

Alors, elle se releva.

Elle se dévêtit lentement et elle se coucha, cherchant à s'endormir en pensant à la vie calme qu'elle mènerait dans le couvent, et en priant déjà pour le bonheur de celui qu'elle avait perdu.

***

Le lendemain matin, tous ceux qui avaient assisté à la noce d'Alice et de Pierre Lion, se levèrent tard.

Mme Davoul, à dix heures, dormait encore.

Miette dormait aussi, car le sommeil n'était venu pour elle que bien tard.

M. Putot était sorti de bon matin.

Le maître-chanteur avait voulu se procurer les journaux mondains qui annonceraient à leurs lecteurs l'aristocratique mariage qui serait célébré le jour suivant, à la mairie de la rue de Grenelle.

Il tenait à ce que Miette les eût sous les yeux bien avant la noce.

Palmyre les lui montrerait, et elle aurait l'habileté de la pousser à y aller.

Palmyre avait été matinale aussi.

Après avoir pris son chocolat, elle s'était mise, comme chaque matin, à lire le *Petit Journal* que la concierge lui montait.

Elle commençait par les feuilletons qu'elle suivait fidèlement.

Elle laissait la politique qui ne l'intéressait pas, et sautait aux « Faits divers », puis aux « Tribunaux », et elle examinait ensuite le cours de la Bourse, comme toutes ces femmes qui, lorsqu'elles possèdent quelques valeurs, n'ont pas de plus grand intérêt, alors même qu'elles n'ont pas l'intention de vendre ni de spéculer, que d'en constater chaque jour le cours, et qui raisonnent toujours avec une certaine philosophie, qu'il y ait de la hausse ou de la baisse, heureuses dans l'un comme dans l'autre cas : s'il y a de la baisse, en se disant que ce ne serait pas le moment de vendre ; si, au contraire, leurs valeurs sont en hausse, en pensant qu'elles ont fait une bonne affaire en les achetant moins cher.

Après cela, Palmyre lisait les annonces.

Elle les lisait toutes, d'un bout à l'autre, sans en passer une seule.

Les annonces sont, pour ces désœuvrés, une variété du « fait divers ».

N'y voit-on pas les réclamations d'objets perdus, les recherches de personnes auxquelles échoit une succession, les ventes de fonds, les demandes d'emploi, — cette Bourse des sans-travail — toujours plus nom-

breuses que les offres, les réclames des somnambules et des tireuses de cartes, les propositions de mariage, toute la pharmacopée qui ne se vend qu'à force de publicité, enfin les combinaisons les plus bizarres et les plus invraisemblables que les habiles et les ingénieux offrent aux gobeurs et aux imbéciles!

C'était intéressant, tout cela.

Le prix des insertions n'aurait pas une telle valeur, s'il n'y avait pas, taillées sur le patron de Palmyre, de nombreuses lectrices pour croire tout « ce qui est imprimé ».

Un jour ou l'autre, on se laisse séduire par une annonce souvent répétée ou originalement tournée.

La lectrice devient acheteuse.

Tout à coup, Palmyre eut un mouvement.

Elle venait de voir son nom.

Ce fut comme un éblouissement, un vertige.

Elle chercha, car elle avait perdu de vue la ligne qu'elle venait de lire.

Elle ne voyait plus rien que des lettres qui avaient l'air de danser devant elle.

Elle ne distinguait plus les mots, dans ce trouble visuel d'un instant.

Enfin, elle le retrouva.

Oui, c'était bien son nom qui était imprimé sur ce journal.

Palmyre Putot, en petites capitales.

Elle lut :

> Palmyre Putot est priée de donner son adresse à *Rodolfo Chiavanti,* ou de venir de 5 à 6 heures, à partir de demain, Brasserie Espérance, avenue Grande-Armée.

La maîtresse de Bertin ne pouvait en croire ses yeux.

Elle relut l'annonce.

Elle la lut encore une fois, pour bien se convaincre que c'était d'elle qu'on parlait.

— Lui!... se dit-elle. Mon petit Rodolfo!... il pense toujours à moi, c'est gentil.

Les femmes de la trempe de Palmyre ignorent sûrement ce qu'est l'amour.

Elles aiment tous leurs amants.

Elles les aiment successivement aussi bien que simultanément.

Mais elles aiment d'une façon à elles, sans amour, pas même pour la passion ou pour le plaisir.

Elles aiment d'une sorte de tendresse bizarre, plutôt encore que d'une amitié, sans savoir le plus souvent pourquoi.

N'y en a-t-il pas qui aiment parce qu'elles sont méprisées, exploitées, battues?

Cœurs de fange!... Ames de boue!

Bien rares sont même celles chez qui la passion est en jeu, car la passion, même ignoble, serait en quelque sorte une excuse, un besoin de nature, un cri de la bête.

Palmyre n'avait jamais plus pensé à son amant, depuis le jour où on l'avait arrêté pour le ramener en Italie, où la justice le réclamait.

Elle avait presque oublié jusqu'à ce nom de comte de Monte-Chiavanti.

Pourtant, ce nom et ce titre volés, elle les avait partagés avec son amant, aux jours heureux, comme elle avait partagé l'argent volé à Milan par le chevalier d'industrie auquel elle s'était accouplée.

Pour lui, aussitôt disparu, elle n'avait pas même eu la reconnaissance du ventre; car, parmi ces valeurs dont le cours quotidien la préoccupait, il y en avait quelques-unes qu'elle avait achetées avec l'argent qu'elle soutirait à son amant, avec ce qu'elle « barbottait » dans ses poches, lorsqu'il était ivre, volant ainsi le voleur.

Aujourd'hui, son nom rappelé tout à coup, elle l'aimait de nouveau.

Elle l'aimait comme autrefois.

Du moment que Rodolfo pensait encore à elle, « il était gentil ».

Alors, Palmyre réfléchissait.

Qu'était-il arrivé, depuis si longtemps?

Rodolfo avait sûrement été condamné, elle le savait coupable, et il devait être libéré.

Était-il riche?

Il avait su, peut-être, mettre à l'abri une forte somme sur ce qu'il avait volé.

Qui sait s'il lui avait tout dit, autrefois?

Le coup pouvait être plus important qu'il ne l'avait avoué.

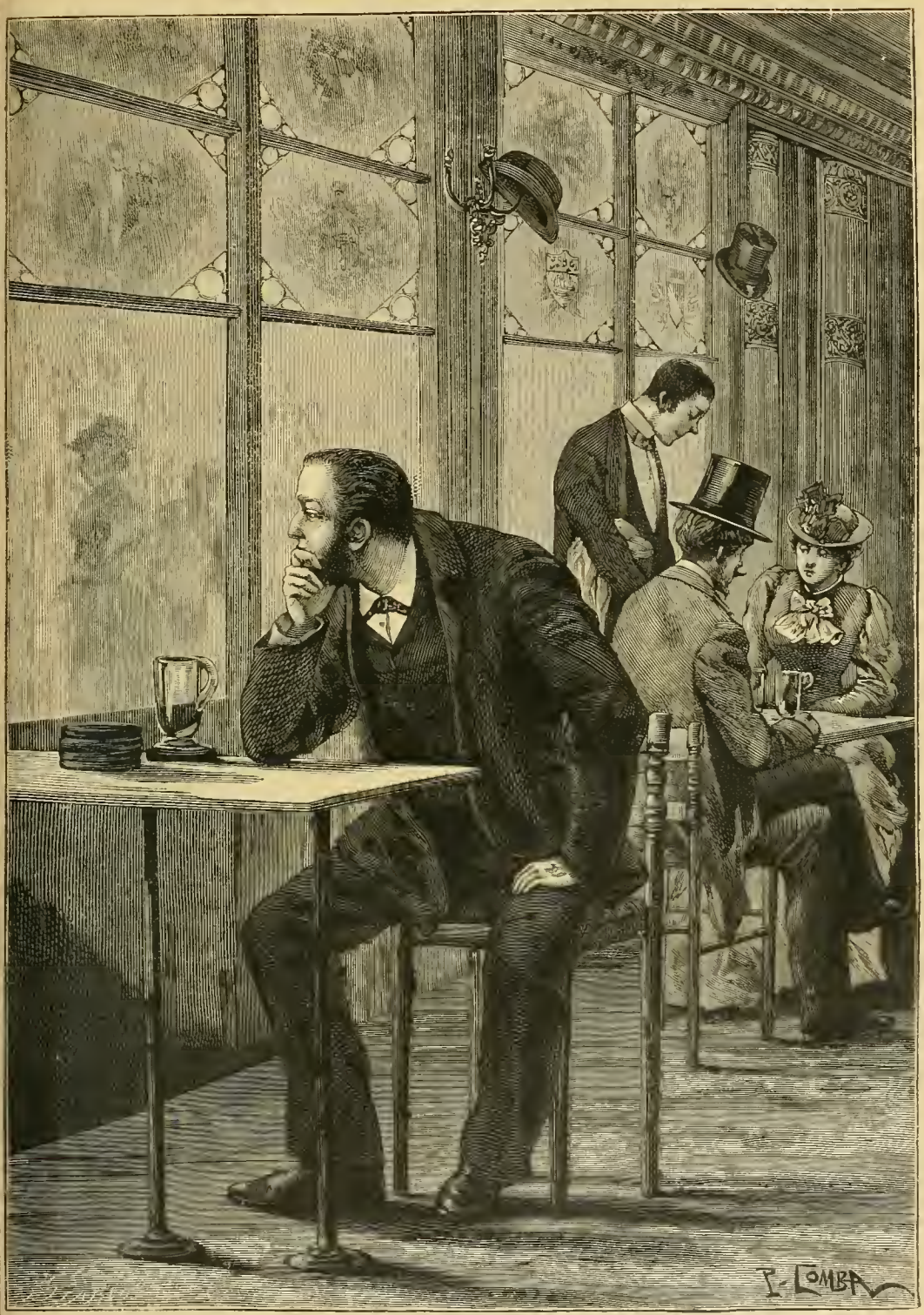
Ou bien il avait fait une autre « affaire ».

En tout cas, comment était-il en France, aujourd'hui?

La gueuse se sentait prise du désir de le voir.

Oui, elle irait à ce rendez-vous.

Mais elle s'y rendrait secrètement, sans en parler à Bertin.



Il s'installa à l'intérieur, derrière le vitrage, guettant toutes les femmes qui passaient (P. 1407.)

De cinq à six heures du soir, disait Rodolfo dans son annonce, ce serait facile.

Bertin rentrait toujours assez tard.

Oui, elle irait.

Elle le reverrait!

Par la pensée, Palmyre se représentait son ancien amant.

Elle le revoyait avec ses yeux noirs comme le jais et brillants comme des escarboucles, avec ses cheveux bouclés aux teintes bleuâtres, avec son teint chaud et coloré, ses lèvres rouges et épaisses, toujours embrasées de désirs et de baisers.

Elle se rappelait les voyages faits avec lui, ces hôtels somptueux où les domestiques se courbaient devant le nom de comte et comtesse de Monte-Chiavanti, cette soirée à l'ambassade d'Italie où l'aventurier eut l'aplomb de la conduire, ce titre « Madame la Comtesse » que les fournisseurs, les concierges et sa femme de chambre lui donnaient; cette grande vie que l'on avait menée pendant des mois, dans les casinos, sur les plages, aux courses, dans les villes d'eaux, partout enfin où l'on s'amuse.

Elle revoyait tout cela, et elle se disait songeuse :

— Qui sait?

Oh! oui, elle irait!

En attendant, elle fit disparaître le journal.

CHAPITRE CLXX

LA VEILLE

Bertin avait lu les journaux du matin.

Le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Gil-Blas*, le *Soleil*, l'*Autorité*, l'*Univers*, toutes les feuilles qui ont leur clientèle dans le grand monde annonçaient dans leurs « échos » le brillant mariage qui devait être célébré le lendemain.

Elles en indiquaient l'heure ; c'est l'après-midi à quatre heures que la cérémonie aurait lieu.

La bénédiction nuptiale ne serait donnée que le lundi, par un prélat de la nonciature, en l'église Sainte-Clotilde, et, aussitôt après, les nouveaux époux partiraient pour leur château de Champtocé, en Anjou.

Le misérable était heureux.

Puis, par une bizarre contradiction de l'esprit qui conçoit malgré tout des inquiétudes, il se tourmentait.

Miette aurait-elle l'énergie nécessaire.

Bertin n'osait en répondre.

Alors, il songeait de nouveau à José.

Il avait envie d'aller le trouver et de l'envoyer à Luce pour lui rappeler son amour et ses serments, pour la conjurer d'être à lui, pour la menacer au besoin.

Il avait sur lui toutes les preuves de cette liaison, les billets de l'impudente jeune fille contenant l'aveu de sa passion.

Non, mieux valait qu'il n'y eut pas de scandale.

José ferait sûrement des bêtises.

Ah! s'il avait été d'une habileté comme la sienne, la chose aurait été facile.

Il n'aurait eu qu'à aller trouver Luce, qu'à se ménager ingénieusement une entrevue à laquelle elle n'aurait pu se soustraire, et à la décider à rompre ce projet d'alliance.

Il aurait trouvé des accents pour rallumer en ses veines la passion éteinte, pour la susciter si elle avait disparu, pour l'enflammer et pour la décider à partir avec lui.

Mais cela était impossible.

José était un fat et un vaniteux, un bellâtre gonflé de sottise.

Il était incapable d'une action intelligente et énergique.

Alors, une autre idée passait dans l'esprit du maître-chanteur.

S'il envoyait à Adrien de Salverne, chez lui, sous pli recommandé, les preuves de l'indignité de la fiancée qu'il allait épouser.

Le commandant serait bien obligé de croire.

Les preuves étaient flagrantes.

Luce avait elle-même écrit et signé sa honte.

Alors, le mariage serait rendu impossible.

Adrien de Salverne ne pourrait plus épouser celle qui s'était déjà prostituée à un autre.

Tout serait rompu et cela le serait ainsi sans le moindre scandale.

Pour le monde, on trouverait bien un prétexte plausible pour expliquer la rupture.

Luce, accusée, serait bien obligée d'avouer, ou bien elle serait confondue.

Alors, l'honneur de la maison d'Azergues serait compromis.

On aurait peur que la divulgation ne se fît.

Ce serait le moment d'intervenir et cette fois, sûrement, on ne refu-

serait pas la demande en mariage que M. de Lizieux ferait au nom de son fils.

Ce mariage, on l'accueillerait comme le salut.

Il serait le rachat de la honte.

Il serait le palladium du déshonneur.

José, répudié aujourd'hui, deviendrait le sauveur.

Mais une considération arrêtait encore le maître-chanteur dans l'exécution de ce projet, pourtant si machiavéliquement combiné.

Qui sait ce que ferait Adrien de Salverne ?

Si la révélation le foudroyait !

Si, écrasé par cet horrible désespoir, affolé à la pensée d'avoir été ainsi la dupe d'une coquine éhontée, épouvanté à la perspective d'avoir été sur le point de couvrir de son nom intact une infamie pareille, il perdait la tête !

S'il se tuait !

Si, avant de mourir, il détruisait les preuves du déshonneur de Luce pour sauver cette famille honorable qui ne devait pas porter publiquement le poids de sa honte !

Alors, on serait stupéfait sans doute de ce suicide, on chercherait à l'expliquer de diverses manières, mais il ne viendrait à l'esprit de personne l'idée de la cause véritable de cette mort

Luce, seule, comprendrait.

Mais elle était habile comédienne.

Qui donc la soupçonnerait ?

Moins que jamais on ne consentirait à lui donner José pour époux.

Non, mieux valait s'en tenir à ce qui était préparé.

Ce serait épouvantable.

Le scandale serait retentissant.

Tant pis !

***

Mouredu avait dormi toute la grasse matinée, car il n'avait pu revenir à Cormeilles que le vendredi matin, par le premier train.

Dans le wagon même, harassé, tant il avait ri et tant il s'était amusé à cette noce, il s'était si bien endormi qu'il avait failli laisser passer la station à laquelle il devait descendre.

Mais, après une complète ablution à l'eau froide pour dissiper tout vestige de « mal aux cheveux » et une grande tasse de café, — son remède, — pour remettre l'estomac en place, il s'était senti en aussi bonnes dispositions que les autres jours.

Il fit le récit de la noce et il ne parla pas de Miette, car nous devons dire qu'il n'avait pas entendu prononcer son nom.

Alice appelait parfois son amie *Mimi*, comme lorsqu'elle était petite.

Ce jour-là, elle lui donna encore ce mignon sobriquet, diminutif de son nom.

Le garçon d'honneur, qui était en excellentes dispositions pour s'amuser, l'entendit et il n'appela plus sa demoiselle d'honneur que « Mademoiselle Mimi ».

Toute la noce l'imita.

Tistin lui-même l'appela ainsi et il dansa même avec elle, sans que rien ne lui dise que cette gracieuse jeune fille, aussi belle que Magali, était comme elle la fille que son commandant croyait morte.

Dans l'après-midi, notre ami vint à Paris.

Il avait à prévenir à la brasserie de l'Espérance pour le cas où l'on recevrait une lettre en réponse à l'annonce parue dans le *Petit Journal*.

Puis, il voulait voir Chichois, qui devait reprendre sa faction devant l'hôtel de Lizieux.

Enfin, à cinq heures, il comptait se trouver au rendez-vous donné par l'annonce.

Mouredu fit tout ce qu'il avait projeté.

A la brasserie de l'Espérance, il montra le reçu de son insertion et pria de recevoir la lettre qui pourrait être adressée au nom de Rodolfo Chiavanti.

On le lui promit.

Il annonça, du reste, qu'il reviendrait à cinq heures pour le rendez-vous qu'il avait donné.

Chichois était en faction.

Mouredu le trouva sur son siège, rue de Courcelles, comme un cocher qui attend son client.

Là non plus, il n'y avait pas de nouvelles.

M. de Lizieux n'avait pas reparu.

Pour attendre l'heure du rendez-vous, Tistin se rendit chez Pélago.

On l'avait bien reçu et on l'avait invité à revenir.

La joyeuse Pélago l'accueillit de nouveau à merveille.

Mouredu n'avait pas encore retrouvé son ancien ami de la marine, le maître de timonerie Bertin, et il voulait savoir si l'on n'avait pas de nouvelles de M. de Lizieux.

José, maintenant, s'amusait autant que sa maîtresse des cocasseries de notre Provençal.

Si Tistin n'avait pas été si pressé de partir pour retourner à l'avenue de la Grande-Armée, on l'aurait retenu le plus longtemps possible, pour le simple plaisir de l'entendre causer.

On n'avait reçu aucune nouvelle de M. de Lizieux.

On ne savait pas quand il reviendrait.

Enfin, Tistin retourna à la brasserie de l'Espérance.

Il s'installa à l'intérieur, derrière le vitrage, guettant toutes les femmes qui passaient.

Il se disait que Palmyre pourrait ne pas oser entrer dans le café, ou que peut-être, avant de s'y décider, elle regarderait à l'intérieur pour voir si son ancien amant s'y trouvait.

Son visage n'était pas connu.

Il ne risquait rien à se faire voir.

Mais l'attente de notre ami fut aussi longue que vaine, car il demeura là jusqu'à six heures et demie et il ne vit personne.

Il pensa :

— Elle n'a peut-être pas lu l'annonce, vé !... ou bien elle n'est pas à Paris.

Il retourna chez Bouguarès où sa chambre était toujours prête.

Décidément, ce jour-là n'était pas favorable.

Rien n'avait réussi.

***

Mlle Mercier, non plus, n'avait rien appris.

Elle était allée chez Jane comme les jours précédents.

Elle l'avait vue parfaitement heureuse.

Jane paraissait avoir oublié toutes ses douleurs et toutes ses angoisses dans le mouvement qui l'entourait à l'approche du mariage.

On aurait dit qu'elle cherchait à s'étourdir dans cette agitation.

Ah ! elle la connaissait bien, sa Jane, cette femme aimante et dévouée qui avait voulu remplacer pour elle la mère trop tôt ravie, qui avait formé son esprit et son cœur, qui était devenue plus tard l'amie unique, la grande sœur en quelque sorte et la confidente de tous les malheurs et de toutes les peines.

Mlle Mercier comprenait bien maintenant ce qui se passait en elle.

Non, Jane n'était pas exempte des angoisses et des terreurs où l'avaient jetée les menaces du misérable qui s'était emparé des plus douloureux secrets de sa vie.

Elle n'avait pas cessé de redouter, de craindre, de trembler.

Oui, pour le moment, elle s'efforçait d'oublier ; au milieu de l'agita-

tion qui l'entourait, elle cherchait réellement à s'étourdir pour ne plus voir l'épouvantable danger qui la menaçait, pour ne plus regarder l'abîme criminellement ouvert sous ses pas.

Elle était fébrile, nerveuse.

Ses sourires ressemblaient à des sanglots.

Elle avait hâte que tout soit terminé, que ce mariage fut accompli, comme si, après, elle devait être définitivement délivrée de son obsession horrible, comme si, après, tout danger devait être radicalement éloigné.

Et c'était bien ce que la duchesse s'était dit, en effet ; c'était bien là ce qu'elle pensait.

Luce et Adrien, aussitôt mariés, partiraient pour Champtocé où elle leur avait préparé une demeure faite pour le bonheur le plus calme et le plus complet.

Eux, du reste, rien ne les menaçait.

Rien ne pourrait les atteindre.

Elle préférait être éloignée d'eux, elle avait hâte de les voir partir, comme si elle craignait qu'ils ne fussent témoins de la catastrophe vers laquelle elle se sentait inévitablement entraînée.

Quand ils seraient loin, qu'importe que les menaces de M. de Lizieux s'accomplissent !

Jane partirait aussi avec son mari, aussitôt après le mariage de sa fille.

Cela avait été décidé.

Claudius y avait consenti avec joie.

Tout avait été déjà, sur ses ordres, ordonné pour le départ prochain.

On irait au château d'Azergues, dans l'Ain, loin de Paris, loin de tout.

Là, qu'aurait-elle à craindre ?

Luce mariée, pourquoi le misérable, qui l'avait si cruellement torturée, continuerait-il à la poursuivre et à la menacer ?

Il n'aurait plus que le prétexte de la vengeance et du ressentiment.

Mais il se lasserait en comprenant qu'il n'y avait plus de résultat à atteindre.

Il l'épargnerait désormais.

Oui, alors ce serait fini.

Dans cette solitude du vieux château d'Azergues, la quiétude reviendrait.

Mlle Mercier comprit tout cela.

Elle l'entendit dans quelques mots que Jane prononça ; elle le lut dans ses yeux.

Les forces la trahirent. (P. 1414.)

Luce était bruyante, agitée, heureuse.

Le jeudi soir, elle avait assisté, avec ses parents, à une réception solennelle et à un bal blanc qui avait été donné en son honneur chez la marquise de Varades.

Adrien de Salverne y était aussi.

Tous les amis des familles d'Azergues et de Bellegarde, tous ceux qui devaient assister au mariage s'y trouvaient réunis.

La fête avait été splendide.

C'était une des plus belles de la saison.

Tous les journaux en avaient parlé.

Luce et Adrien en avaient été les héros.

Maintenant, c'étaient les préparatifs de la cérémonie qui préoccupaient Luce d'Azergues.

Elle voulait tout voir, tout savoir.

Elle préparait tout elle-même, avec Raymond de Coursades, qui devait être l'un des quatre garçons d'honneur et qu'elle avait chargé d'être l'ordonnateur de cette cérémonie qu'elle voulait somptueuse et éblouissante.

Le duc et la duchesse la laissaient agir, régler, ordonner à sa guise.

Luce passa toute l'après-midi du vendredi avec l'ami d'Adrien.

Elle traça avec lui le programme.

Elle s'assura que tout était prêt et bien réglé.

A Champtocé, tous les domestiques de la nouvelle maison, arrêtés depuis huit jours, étaient à leur poste.

Félicien Durieu conservait ses fonctions d'intendant.

La grande livrée avait été fournie par la plus importante maison de Paris.

Les voitures avaient été expédiées; les chevaux de selle et d'attelage, amenés.

A Paris, on ne s'occuperait de l'installation que pendant l'été, car on n'y reviendrait qu'à l'entrée de l'hiver.

Luce et Adrien, du reste, prendraient possession de l'hôtel d'Azergues que le duc abandonnait définitivement en se retirant à son château de l'Ain.

Après un séjour de quelques semaines à Champtocé, les nouveaux époux avaient projeté de faire un voyage en Angleterre et en Écosse.

Le plan et l'itinéraire en avaient également été arrêtés à l'avance.

Luce était loin maintenant de penser à José de Lizieux.

Le mépris qu'elle avait conçu pour lui à la suite de ce duel dans lequel il avait été blessé, l'avait effacé de son esprit.

Elle avait oublié son indignité et sa honte.

Elle s'était tellement grisée dans son orgueil à la pensée d'épouser un homme tel qu'Adrien qu'elle ne voyait plus que lui.

L'aimait-elle ?

Non, le cœur d'une créature aussi perverse n'est pas accessible à l'amour.

Luce ignorait ce sentiment que le ciel a accordé à l'humanité pour lui donner un avant-goût des félicités éternelles.

En elle, il n'y avait que vanité et passion.

C'était une passion à laquelle les sens même étaient étrangers.

Elle voulait être à cet homme qu'elle s'était choisi, qu'elle trouvait supérieur à tous, autant par son intelligence d'élite que par sa mâle beauté, en qui elle mettait tout un avenir de satisfactions orgueilleuses et de flatteuses vanités, par qui elle serait rendue illustre.

Elle serait à lui, comme la compagne de ses triomphes et de sa gloire.

Elle partagerait son nom et resplendirait de son auréole.

Mais d'amour, point !

CHAPITRE CLXXI

SOUVENIR D'AMOUR

Le lendemain de la noce, Alice et son mari vinrent dans l'après-midi à l'avenue de Clichy.

Ils devaient dîner chez Mme Davoul avec le père de Pierre Lion, l'oncle Auguste et le cousin Laurent, c'est-à-dire leurs seuls parents.

Le père Lion repartait le soir même à dix heures pour le château de Varades.

Le comte et la comtesse de Varades devaient arriver le lendemain matin à Paris pour assister au mariage de Luce d'Azergues, avec le marquis et la marquise de Varades, frère aîné et belle-sœur du comte.

Mme Davoul avait préparé le dîner avec Miette, et aussi avec l'aide de Mme Putot, qui tenait absolument à se rendre utile.

Ce fut une soirée charmante pour tous, sauf pour la pauvre Miette qui dut encore se faire violence pour cacher la douleur affreuse qui la dévorait.

Alice était radieuse.

En un seul jour, un changement complet s'était fait en elle.

La jeune fille d'hier était femme aujourd'hui.

La toilette y était bien pour quelque chose, car elle portait un costume de « lendemain de noce », fait avec un goût irréprochable, sérieux, et complété par une délicieuse petite capote claire et par une voilette de tulle blanc à petits pois.

Mais la physionomie avait changé aussi.

L'amour avait opéré l'épanouissement complet de la fleur merveilleuse.

Le bonheur illuminait les jeunes époux de ses plus purs rayons.

Le dîner fut charmant.

Tout était au jeune ménage.

On ne s'occupait que de Pierre et d'Alice.

Miette en était bien heureuse, car elle désirait uniquement ne pas attirer l'attention.

Pierre et Alice racontèrent leurs projets.

Les sous-officiers du bataillon de chasseurs de Vincennes qui avaient assisté au mariage et au bal, avaient formé le projet de fêter entre eux leur camarade et sa charmante compagne.

Ils avaient commandé, dans un restaurant de la place Daumesnil, à Vincennes, un dîner qui aurait lieu le samedi à six heures.

Ils s'étaient cotisés pour en faire les frais.

Mme Davoul et Miette étaient également invitées à y assister.

Miette ne se sentit pas la force d'accepter.

Elle demanda à Alice, comme une grâce, de ne pas insister et elle pria Pierre de l'excuser auprès de ses camarades.

Alice comprit.

C'était ce jour là qu'aurait lieu le mariage d'Adrien de Salverne.

La pauvre Miette, qui n'avait jamais cessé de l'aimer, — son amie le savait mieux que personne, — aurait à ce moment l'âme trop affreusement endolorie pour pouvoir prendre part à une fête.

Elle l'avait dit à Pierre et ils n'insistèrent pas.

Il plaignaient de tout leur cœur la malheureuse dont ils connaissaient les souffrances.

Mme Davoul irait donc seule le lendemain à Vincennes rejoindre sa fille et son gendre pour assister à ce dîner.

Le soir, Alice et Pierre accompagèrent le père Lion à la gare Saint-Lazare.

Quand le garde du château de Varades fût parti, ils prirent à leur tour le train de ceinture qui, avec la correspondance à Bel-Air, devait les ramener à Vincennes.

***

Miette avait lu dans le journal que Mme Putot lui avait montré, l'annonce du mariage d'Adrien de Salverne et de Luce d'Azergues.

Aussitôt après le départ d'Alice et de Pierre, elle s'était retirée dans sa chambre.

Elle prétendait n'être pas encore complètement remise des fatigues de la noce et éprouver le besoin de se reposer.

Mme Davoul remit seule son ménage en ordre.

Dans sa chambre, la malheureuse jeune fille s'assit devant sa petite

table à ouvrage, un cadeau qu'Alice et sa mère lui avaient fait l'année précédente pour sa fête.

Elle l'ouvrit, et dans un compartiment du double fond, sous les casiers où étaient les cartes de cordonnet, les bobines de soie et de fils aux nuances diverses, la trousse pleine d'aiguilles de tous les numéros, elle prit une petite boîte qu'elle ouvrit.

Elle en retira une fleur desséchée.

C'était le seul souvenir de son amour.

Cette fleur était celle qu'Adrien lui avait donnée un jour au cimetière de Passy.

Miette la tint longtemps dans ses doigts et tandis qu'elle la contemplait en silence, son cœur se gonflait et des larmes brûlantes emplissaient ses yeux, noyant sa vue, pour couler lentement sur ses joues.

Puis, comme honteuse de pleurer, elle essaya de se reprendre et de se surmonter.

Elle sentait qu'elle avait besoin de toutes ses forces pour le sacrifice qu'elle avait résolu de faire.

D'un geste rapide, elle sécha ses yeux avec son mouchoir et elle porta la fleur à ses lèvres.

Elle donna au souvenir d'amour un suprême baiser.

Elle dit :

— Non, je n'ai plus le droit de garder cette fleur..... Je dois anéantir tout ce qui me rappellerait un amour qui désormais serait coupable !...

Jusqu'à ce jour, j'avais encore le droit de l'aimer !... Demain, il appartiendra à une autre !...

Demain, cet amour serait une faute...

Seule, celle qui sera sa femme aura le droit de l'aimer.

Et la malheureuse se leva.

Elle se dirigea vers la cheminée où brûlait dans la grille un petit feu de coke.

Sa main tenait toujours la petite fleur desséchée.

Elle allait la porter encore une fois à ses lèvres ; mais cela lui apparut comme une faiblesse, et brusquement elle l'éloigna d'elle.

D'un effort subit, d'une résolution énergique elle s'en sépara et la laissa tomber dans l'âtre.

Elle la regarda brûler.

— C'est fini !... prononça-t-elle.

Mais alors, une réaction soudaine s'opéra.

Miette secouée tout à coup par d'épouvantables sanglots contre lesquels elle luttait, sentit quelque chose se briser en elle.

Puis, un frisson la glaça.

Un nuage l'enveloppa, comme s'il s'élevait du sol, obscurcissant sa vue.

Les yeux se fermaient malgré les efforts qu'elle faisait pour se ressaisir.

Il lui sembla, en cette seconde épouvantable, que la vie se retirait de son corps.

Elle était devenue subitement pâle comme une morte.

Elle se sentait toute froide.

Ses jambes défaillaient.

C'est à peine si elle eut le temps de saisir le bois de son lit pour se soutenir.

Les forces la trahirent.

Elle glissa lentement sur le bord de la couche, et elle s'abattit sans bruit sur le tapis où elle demeura inanimée.

***

A ce même instant, la duchesse d'Azergues était également seule dans sa chambre sompteuse de l'hôtel de la rue de Grenelle.

Jane s'était surmenée et surmontée pendant la journée et à cet instant une détente physique et morale s'opérait en elle.

La femme de chambre s'était retirée après lui avoir donné ses soins accoutumés.

La mère de Luce ne s'était pas mise tout de suite au lit.

A demi étendue sur les coussins de sa chaise longue, elle s'absorbait dans une méditation.

Elle songeait à ce mariage qui allait être pour elle comme une véritable délivrance.

Elle pensait à Luce.

Elle voyait sa fille, radieuse de jeunesse et de bonheur.

Il lui semblait que c'était elle qui, dans les plis de son voile de fiancée, allait emporter ce passé qu'elle avait si cruellement et si longuement expié, ce passé qui allait enfin être enseveli à jamais.

L'illusion de ses sens était si puissante que la duchesse voyait nettement Luce comme si elle eût été réellement devant elle.

Elle la contemplait.

Dans cette contemplation muette, la malheureuse sentait en elle quelque chose de nouveau, un sentiment affreux, qui lui faisait horreur.

Il lui semblait qu'elle n'aimait pas sa fille.

C'était la première fois quelle éprouvait pareille chose.

Que se passait-il donc en elle ?

Pourquoi cette répulsion inexplicable ?

Pourquoi cette aversion qu'elle n'avait jamais ressentie ?

Elle luttait contre elle-même.

Elle voulait se contraindre à s'avouer qu'elle l'aimait et elle ne pouvait y parvenir.

Son cœur semblait se fermer à la tendresse.

Une contraction douloureuse l'étreignait et la torturait épouvantablement.

Impossible de réagir.

Alors Jane, au moment d'être vaincue dans cette lutte de ses sentiments maternel, fit un effort suprême.

Elle voulait dissiper la vision comme pour chasser les pensées odieuses qu'elle avait mises en elle.

Elle se dit avec terreur :

— Oh ! c'est affreux !... C'est terrible !... ne pas aimer ma fille !... non, c'est impossible !... Je suis folle... Elle, ma fille... Je l'aime... mais oui, je l'aime !... Ah ! je sens bien que je l'aime !... ma fille !...

Et ses yeux troublés qui percevaient toujours l'image de Luce debout devant elle, furent alors le jouet d'une hallucination nouvelle, inexprimable.

Le visage de Luce se métamorphosait lentement.

Sous l'influence de l'amour maternel quelle avait évoqué en elle et dans l'exaltation d'esprit où elle se trouvait, Jane voyait s'opérer une métamorphose invraisemblable.

Elle voyait Luce, et ses traits s'effaçaient doucement pour être remplacés par d'autres plus doux, plus tendres et plus beaux.

Son teint clair et diaphane de blonde prenait une opacité et une matité de brune.

Ses yeux avaient des reflets doux et des regards caressants.

La couleur fauve de ses cheveux se fondait dans une nuance plus foncée jusqu'à ce qu'ils fussent devenus absolument noirs.

Plus rien d'altier, plus rien de dur, plus rien d'arrogant, plus rien de fier en sa personne.

Oui, elle l'aimait cette fille.

Elle ne l'avait jamais vue ainsi.

Sous quel jour défavorable l'avait-elle donc contemplée en cet instant d'aversion antinaturelle.

Elle, ne pas aimer une fille si adorable !... Mais elle était donc folle tout à l'heure !

Alor la mère contemplait son enfant avec des sentiments délicieux, avec un bonheur qu'elle n'avait jamais éprouvé encore.

Son amour maternel s'exaltait jusqu'au délire en cette contemplation.

C'était toujours Luce qu'elle voyait, mais une Luce tout autre.

C'était sa fille et ce n'était plus elle.

La vue de la duchesse se troublait.

Mais par quelle hallucination était-elle donc encore abusée?

L'image de la jeune fille se dédoublait dans sa vision.

Jane éprouvait une impression semblable à celle de la personne qui se sert d'une jumelle de théâtre défectueuse, dont les verres sont « décentrés » et qui voit le sujet parfois simple, parfois double, selon qu'elle ferme un œil ou qu'elle regarde avec les deux yeux.

Oui, maintenant elle voyait sa fille deux fois.

Les deux images étaient absolument pareilles.

Il n'y avait entre elles que la différence produite par la couleur des prunelles que l'une avait bleues et l'autre verdâtres.

Elles souriaient toutes deux d'un sourire triste mais plein de tendresse et d'affection.

Alors, comme une évocation, un souvenir s'empara de l'esprit de la pauvre mère.

Non, ce n'était plus Luce qu'elle voyait.

Ces deux images étaient celles de ses deux autres filles, de celles qu'elle croyait mortes.

C'était Marie et c'était Marguerite!

C'étaient ces deux enfants nées du premier amour, de l'amour qu'une infernale machination avait réussi à rendre coupable.

Oui, c'étaient elles!

Elles!...

Alors Jane tremblante, éperdue, affolée, se leva.

Elle se soutenait à peine, car ses jambes vacillaient, brisées par une émotion formidable.

— Mes filles!...

Elle leur tendait les bras.

— Mes filles!...

Elle voulait les saisir.

— Mes filles!...

Il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais les atteindre et que, bien qu'elles fussent là, à deux pas d'elle, elles étaient perdues pour toujours.

Et la mère s'exaltait dans son amour.

Claudius le premier fut là avec Régina. (P. 1418.)

Elle sentait un vertige affreux s'emparer d'elle.

Il lui semblait qu'un gouffre insondable, qu'un précipice s'ouvrait sous ses pas.

Elle eut l'horrible sensation du vide, d'une chute effroyable, de l'anéantissement.

Elle chancela et elle tomba évanouie, à l'instant même où, à l'autre bout de Paris, Miette venait de tomber aussi inanimée, dans sa chambrette.

On accourut.

Claudius le premier fut là avec Régina qui entendit l'appel qu'il lança d'une voix forte en voyant Jane étendue.

A eux deux, ils la relevèrent.

Luce arriva ensuite.

On étendit la duchesse sur la chaise longue.

On s'empressa.

On la fit revenir à elle lentement et le médecin, aussitôt appelé, parvint à la ranimer complètement.

Jane, ayant repris ses sens, ne se souvenait plus de rien.

Elle promenait des regards hagards autour d'elle.

On la questionna.

On essaya de connaître la cause de ce malaise qu'on ne savait a quoi attribuer.

Il lui fut impossible de l'expliquer.

Elle ne se rendait pas compte de ce qui s'était passé.

La vision de tout à l'heure avait disparu sans laisser aucune trace.

Alors on conjectura.

Cette syncope, de l'avis du docteur, fut attribuée à l'excès de fatigue que la duchesse avait vaillamment supportée pendant ces deux dernières semaines, du surmenage auquel elle s'était astreinte pour assister à toutes ces fêtes et pour préparer ce mariage.

La détente nerveuse s'était produite dès que l'organisme avait été à bout.

Telle devait être la cause de cet évanouissement.

Mais tout danger était écarté.

Jane déclarait elle-même qu'elle se sentait absolument bien maintenant.

Ses yeux avaient repris leur éclat et ses lèvres leurs couleurs.

Sous l'épiderme dont la pâleur s'évanouissait, glissait le tendre incarnat de son teint habituel.

Le cœur battait.

La tête cessait d'être vide.

Les mains étaient redevenues tièdes.

Jane souriait.

Elle rassurait elle-même ceux qui l'entouraient.

Elle ne voulait pas que l'on ébruitât ce qu'elle appelait « une simple défaillance », afin de n'alarmer personne parmi tous les amis qui, le lendemain, devaient fêter sa fille.

Puis elle consentit à prendre la potion à la fois cordiale et calmante

que le docteur avait fait faire et elle s'endormit bientôt sous les baisers de son mari et de sa belle-sœur.

CHAPITRE CLXXII

ELLE!...

Mme Davoul était déjà à son ouvrage lorsque sa voisine, « cette bonne Mme Putot », vint lui dire son petit bonjour quotidien en lui apportant le journal qu'elle lui repassait comme chaque jour après l'avoir lu.

Elles causèrent.

On parlait du jeune ménage naturellement.

La mère d'Alice annonça à sa voisine que, dans l'après-midi, elle devait aller à Vincennes pour assister au dîner que les sous-officiers offraient à ses enfants.

Palmyre n'insista pas.

Elle comprit que Miette avait refusé d'assister à cette fête joyeuse.

Elle n'en demanda pas la raison.

Miette serait donc seule pendant tout le reste de la journée.

Elle serait libre à l'heure où serait célébré le mariage de Luce et d'Adrien de Salverne.

Alors elle questionna :

— Mlle Miette n'est pas fatiguée, que je ne la vois pas ce matin?

— Elle doit être levée, répondit la mère d'Alice.

En même temps, elle ouvrit la porte du palier pour écouter à celle du logement de la jeune fille.

Elle n'entendit rien.

Mme Putot s'approcha.

— Je ne l'entends pas, dit Mme Davoul. Dix heures, il n'est pas possible qu'elle dorme encore.

Elle appela en frappant à la porte :

— Mimi!

Aucune réponse.

Alors Mme Davoul fut inquiète.

— Elle ne serait pas sortie sans être venue chez moi, dit-elle.

Elle appela encore plus haut :

— Mimi!... Mimi!...

— C'est curieux!... fit Mme Putot. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.

La mère d'Alice avait déjà mis la main sur le bouton de cuivre et elle le tourna.

La porte s'ouvrit.

Miette n'avait pas donné le tour de clef la veille en rentrant chez elle.

Elle comptait fermer, comme chaque soir, au moment de se coucher.

Mme Davoul était toute tremblante en tenant cette porte ouverte.

Que se passait-il?

Elle pénétra dans le logement de la jeune fille en l'appelant de nouveau :

— Mimi!

Palmyre, fort intriguée, la suivait.

Elles arrivèrent toutes deux devant la chambre, au bout de la petite entrée.

La porte n'était que poussée.

Alors Mme Davoul jeta un cri.

— Mon Dieu!...

Par l'entrebâillement, elle venait de voir le corps de Miette gisant sur le parquet.

Elle se précipita.

— Mon Dieu! répétait-elle. La malheureuse s'est tuée.

Elle se prosterna auprès d'elle.

Palmyre, accourue, l'aida.

— Quel malheur!... faisait-elle.

— Non, il n'y a pas de sang... dit Mme Davoul affolée. Je ne vois rien.

On souleva la jeune fille.

— Elle s'est empoisonnée...

— Ou asphyxiée.

— Oh! malheureuse!... qu'as-tu fait?...

Palmyre, plus maîtresse d'elle-même, avait déjà palpé les joues et les mains.

— Elle n'est pas froide, dit-elle. On peut la sauver encore.

— Oui... oui... que faut-il faire?...

— Aidez-moi...

— Dites... Je ne sais plus ce que je dis... je ne sais plus ce que je fais...

— Mettons-la sur son lit...

Les deux femmes saisirent la jeune fille, mais Palmyre seule put faire un effort utile.

Mme Davoul, brisée par l'émotion, était sans forces.

Alors la maîtresse de Bertin donna ses soins à Miette.

Elle lui fit respirer du vinaigre, elle lui aspergea le visage et les tempes avec de l'eau froide.

— Mon Dieu! mon Dieu! ma pauvre enfant!... disait l'excellente femme. Pourvu qu'elle ne soit pas morte.

— Non, elle n'est qu'évanouie, répondit Palmyre.

Tenez, elle a fait un mouvement.

— Miette!... Mimi!... ma chérie!... appelait Mme Davoul en tenant la main de la jeune fille.

— Elle est sauvée!

— Vous croyez?...

— Oui, ce cœur bat.

— Ma pauvre Mimi!...

— Elle ouvre les yeux.

— Mimi! appela encore la mère d'Alice. Tu m'entends, dis?... tu m'entends?

— Patience!... elle n'a pas encore repris ses sens, dit Palmyre en continuant ses soins.

— Réponds-moi, Mimi... Regarde... tu me reconnais bien?... C'est maman Davoul qui est auprès de toi... Qu'est-ce que tu as donc eu?...

Miette avait les yeux largement ouverts.

Elle regardait inconsciemment, autour d'elle, d'un air étonné.

Elle ne voyait pas et elle n'entendait pas encore.

Ses sens ne revenaient que lentement.

Une lourde oppression l'étouffait et elle haletait péniblement en respirant.

Mme Davoul, lui tenant toujours la main, continuait à lui parler et à l'appeler.

Enfin, cet état se dissipa.

Miette se ranima peu à peu.

Ses lèvres balbutièrent quelques mots inintelligibles, comme si elles étaient sans voix.

Sa main donna une faible pression à celle de la mère d'Alice et elle lui répondit.

Mme Putot préparait déjà un cordial, un peu d'alcool de mélisse et de menthe qu'elle était allé chercher chez elle et qu'elle versait dans un demi-verre d'eau sucrée.

Elle fit boire la jeune fille.

Alors on l'interrogea.

Miette n'avait pas encore retrouvé son souvenir.

L'intelligence ne se réveillait que lentement en elle, et elle-même se demandait :

— Que m'est-il arrivé?... Pourquoi suis-je là?... Pourquoi me soigne-t-on?

Alors elle se souvint.

Elle ne voulut pas avouer.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé... J'étais donc malade?

— Tu étais évanouie!

— Là, à terre, ajouta Mme Putot.

— Évanouie!... Mais je ne me sens plus rien... Je suis bien... Tenez!

Miette essaya de se lever.

Un vertige, causé par la faiblesse, l'obligea à chercher l'appui de Mme Davoul.

Mais elle se remit tout de suite.

Les couleurs étaient revenues à ses joues.

Elle voulut aller à la fenêtre, sur l'avenue, disant que l'air lui ferait du bien.

En effet, elle se remit complètement, avec une soudaineté admirable.

Bientôt, de cette indisposition, il ne restait plus qu'un mal de tête que l'amie d'Alice n'avoua pas, afin de ne plus alarmer l'excellente femme qui l'aimait tant, et qui se dissipa lui-même lentement.

Mme Davoul voulait rester auprès de Miette.

Elle avait peur qu'elle ne fût encore malade.

C'était si simple, disait-elle, elle n'avait qu'à envoyer un télégramme à Pierre et à Alice.

Miette s'y opposa.

Cela les alarmerait inutilement.

Cela troublerait leur fête.

Voyons, n'était-elle pas bien tout à fait maintenant, puisqu'elle souriait?

Enfin, Mme Davoul se rassura.

Du reste, « son excellente voisine » était là.

Elle avait si bien soigné Miette!

Et puis, la mère d'Alice ne resterait pas tard à Vincennes; elle reviendrait aussitôt après le dîner.

Miette l'embrassa et elle partit presque tranquille.

Pendant le déjeuner, Palmyre mit son amant au courant de ce qui

s'était passé, mais elle le rassura en même temps en lui apprenant que tout était terminé.

Puis, elle revint trouver Miette pour lui tenir compagnie, lorsque Bertin fut sorti.

Elle resta avec elle, et elle lui conseilla une petite promenade, qui achèverait de la rétablir.

La jeune fille y songeait.

Miette s'était souvenue de ce qu'elle avait souffert avant de perdre connaissance.

Elle se rappelait cet horrible déchirement qui l'avait torturée et cette sensation du froid qui l'avait envahie comme si elle allait mourir.

La malheureuse regrettait de ne pas être morte alors.

Maintenant, tout était fini pour elle.

Seulement, elle voulait, une dernière fois, aller voir celui qu'elle aimait.

Elle voulait le voir avec celle qu'il avait choisie, avec celle qui devait le rendre heureux.

Oui, elle allait sortir comme on le lui conseillait.

Mme Putot proposait de l'accompagner.

La jeune fille la remercia.

Elle préférait sortir seule.

Puis elle s'habilla, et elle partit.

***

— Je le verrai encore une fois, se disait la malheureuse, la dernière!... puis, ce sera fini!...

Demain, je partirai!

Elle descendait l'avenue, puis la rue de Clichy.

Derrière elle, sur le trottoir opposé, un homme marchait, la suivant sans se montrer.

C'était Bertin.

Lui, du premier coup, il avait compris ce qui s'était passé.

Il avait deviné la cause de cet évanouissement.

— Elle l'aime toujours! se disait-il.

Maintenant elle allait, agent inconscient de sa machination horrible.

Elle allait voir celui qui allait épouser Luce d'Azergues.

Bertin voulait être là.

Il voulait voir ce qui se passerait.

Miette marchait lentement.

Elle avait consulté l'heure et calculé qu'elle arriverait à temps

La marche et le grand air lui faisaient du bien.

Elle se sentait forte, valide, comme si rien ne s'était passé.

Elle ne pensait qu'à Adrien et cependant elle ne souffrait plus en ce moment.

Depuis qu'elle était revenue à la vie, une transformation radicale s'était opérée en elle.

Avec l'anéantissement du souvenir qu'elle avait si pieusement conservé, la résignation avait apparu, lui donnant des forces.

Elle s'était dit que rien au monde maintenant ne pourrait lui rendre le bonheur qui s'était enfui, puisque dans quelques heures Adrien serait à jamais à cette jeune fille qui avait assez de noblesse, assez de beauté, assez de fortune et assez d'amour pour lui donner toutes les satisfactions et tout le bonheur qu'il méritait.

Le sacrifice, pour Miette, était définitivement accompli à cette heure.

Seulement, avant de quitter le monde, où il allait briller et être heureux, la pauvre fille voulait le voir encore une fois, et, de loin, sans qu'il l'aperçoive, sans qu'il sache même qu'elle serait là, lui envoyer un suprême adieu.

Miette arriva à la rue de Grenelle.

Il y avait déjà une foule nombreuse dans la rue, maintenue par les gardiens de la paix, afin de laisser les abords de l'édifice municipal libres, pour que les équipages, qui allaient arriver, pussent approcher.

La jeune fille passa d'abord lentement sur le trottoir opposé à la mairie, afin de voir à l'intérieur les préparatifs qui étaient faits pour ce mariage qui était annoncé comme une véritable solennité.

Au-dessus de la grande porte une marquise avait été élevée et les flots de velours cramoisi des tentures qui l'entouraient étaient retenus de chaque côté par d'énormes cordelières d'or aux glands touffus.

Un tapis courait sur les marches et venait jusqu'à l'extérieur.

De chaque côté du large vestibule, c'était un amoncellement gracieux d'arbustes verdoyants, de plantes exotiques dont les hautes palmes faisaient une décoration somptueuse de verdure et de fleurs superbes dont les couleurs vives et variées jetaient la note la plus gaie.

Miette vit cela d'un coup d'œil.

Elle vit les huissiers en grande tenue, gantés de blanc, attendre les assistants.

Là-haut, dans la grande salle des mariages, on voyait, par les fenêtres, les somptueuses tentures aux crépines d'or, des fleurs et les lumières des lustres.

Elle voulait voir la fiancée d'Adrien. (P. 1427.)

— Tout cela c'est pour lui! se disait la jeune fille. C'est en son honneur!...

Elle se rangea dans la foule de l'un des côtés de la mairie, se glissant dans les rangs pressés pour bien voir, mais se dissimulant pour ne pas être vue.

De l'autre côté, Bertin avait pris place à son tour pour l'observer.

Il n'avait pas de grandes précautions à prendre pour ne pas être aperçu par Miette, car il savait que son attention serait si puissamment absorbée qu'elle ne verrait rien autre en dehors de celui qu'elle aimait.

Déjà des voitures arrivaient.

Des dames en toilettes de ville, des hommes en redingotes noires en descendaient.

Des officiers arrivaient à pied.

Puis d'autres équipages encore, tous blasonnés, avec les cochers et les laquais raides sur leurs sièges.

Un petit coupé s'approcha à son tour.

Deux jeunes officiers en descendirent.

C'étaient Raymond de Coursades et Adrien de Salverne.

Miette le vit tout de suite.

Elle le regarda jusqu'à ce qu'il eut disparu au haut de l'escalier.

Elle trouva quelque émotion sur son visage.

Mentalement, accompagnant sa pensée par les envolées de ses regards, la malheureuse lui envoya les suprêmes élans de son amour et les vœux les plus sincères de son cœur.

— Tu seras heureux!... Tu ne souffriras pas, toi, comme j'ai souffert!... Je n'aurais pas pu, moi, pauvre fille, te donner tout ce bonheur toute cette richesse, toute cette gloire dont ton grand nom est digne!...

Hélas! je n'avais à te donner que mon cœur, que mon âme, que mon amour... mais un amour aussi grand que toutes les fortunes qu'on t'offrira, aussi vaste que toute la gloire dont tu es capable de te couvrir... un amour qui était une adoration, car je voulais faire de toi mon idole...

Non, le bonheur que j'aurais pu te donner par ma tendresse n'était pas suffisant; tu en méritais un plus complet, en plus de l'amour, car tu seras aimé, tu auras toutes les autres félicités...

Sois heureux, Adrien, sois aimé surtout, car le vrai bonheur est dans le cœur... Adrien!

Le jeune commandant avait disparu.

Une calèche venait de s'approcher et de s'arrêter sous la marquise.

On chuchotait dans la foule.

On avait vu la couronne ducale sur les panneaux de l'équipage.

Quelques-uns qui la connaissaient avaient reconnu la livrée d'Azergues.

On avait dit :

— C'est la fiancée!...

Miette avait entendu.

— Elle!... celle qui l'aime!...

Une émotion puissante l'étreignit en ce moment.

Elle voulait voir la fiancée d'Adrien.

De la calèche un homme était descendu, le duc d'Azergues.

On le nommait.

— C'est le duc, celui-là, disait-on. C'est le père de la jeune fille.

— Tiens! voilà la fiancée.

C'était Luce, en effet, en simple costume de drap beige rehaussé de velours de même teinte.

— Voilà la duchesse, ajouta-t-on encore dans la foule en voyant Jane.

Mais Miette n'entendait plus rien.

Elle ne voyait que la fiancée, que celle qui, dans un instant, allait être l'épouse.

— Ce n'est pas possible!... se dit-elle tout à coup.

La jeune fille faisait battre ses paupières comme pour dissiper un trouble visuel.

De nouveau, elle lançait ses regards sur Luce.

— Cette ressemblance!... oui, c'est bien ça, c'est une ressemblance...

C'est frappant!... on dirait la jeune fille que nous avons habillée en odalisque pour le réveillon.

Mais oui... il n'y a pas si longtemps... Je me souviens bien encore... Elle!... Oh! non, non... Je ne peux pas le croire!... Oui, cependant, il n'est pas possible de se ressembler à ce point... oui, je vois la taille de son corsage qui est bien la même... Et la couleur de ses cheveux!... et ces yeux...

Ah! cette épingle pour tenir son chapeau... une couronne en or et en perles... Je la reconnais... Elle l'avait quand elle est venue avec ce jeune homme...

C'est elle!... oui, c'est elle, j'en suis sûre!...

Elle!... Elle qui aimerait Adrien!... allons donc, ce n'est pas possible!... Est-ce qu'elles aiment ces filles-là?

Et lui, Adrien... est-il possible qu'il l'aime?... Il ne sait pas... Il a été trompé, le malheureux... Elle lui a fait croire qu'elle l'aimait... Imposture!... Infamie!...

C'est elle qui doit lui donner le bonheur... elle qui lui apporte déjà la honte...

Pauvre Adrien!... pauvre Adrien!...

La pitié immense qui envahit l'âme de Miette en expulsa l'indignation qui vibrait.

Elle ne pensait plus qu'à lui.

A quels artifices menteurs s'était-il laissé prendre?

Par quels baisers empoisonnés cette ensorceleuse l'avait-elle grisé?

Par quels charmes imposteurs l'avait-elle ébloui, fasciné, aveuglé?

Le malheureux!... ce qu'il souffrirait s'il savait un jour la vérité!... Quelle honte pour lui d'avoir été la dupe d'une infamie semblable!

Bertin avait tout vu.

Avec cette pénétration qui était en lui si puissante, si affinée, il avait compris ce qui se passait chez Miette.

Il était sûr qu'elle avait reconnue Luce.

L'indignation se lisait dans les ravages profonds qu'elle exerçait sur son visage.

Elle étincelait dans ses regards chargés de colère contre l'indigne fille de Jane.

Oui, Miette était sûre maintenant que celle qu'Adrien de Salverne allait épouser était cette même fille qu'elle avait costumée pour le réveillon avec Alice; qui avait été amenée par José, qui, déguisée en odalisque, était repartie avec lui pour aller festoyer dans les bals publics; qui était sa maîtresse assurément.

Mais alors, puisqu'elle en était sûre, pourquoi n'agirait-elle pas?

Pourquoi ne courrait-elle pas à lui pour le prévenir, pour lui dénoncer l'imposture dont il allait être victime, pour empêcher ce mariage qui, dans un instant, allait être célébré?

Qu'est-ce qui la retenait donc?

N'osait-elle pas?

Était-elle sans force à cette minute décisive?

Bertin enrageait.

Ce qu'il aurait voulu, c'est que Miette allât trouver Adrien, c'est qu'elle rendît ce mariage impossible!

Et rien!

Maintenant il était trop tard.

On voyait, dans la salle des mariages, le mouvement des assistants qui allaient quitter leurs places, la cérémonie terminée.

Adrien de Salverne était marié.

CHAPITRE CLXXIII

CHEZ BOUGUARÈS

Miette resta jusqu'au bout à sa place.

Elle voulut assister au défilé des voitures, jusqu'à ce qu'Adrien fût parti.

Elle voulut revoir encore cette fille qu'elle venait de reconnaître.

Alors, navrée, l'âme horriblement endolorie à la pensée de l'infamie qui venait de s'accomplir, révoltée, en sondant la noirceur de l'imposture criminelle dont Adrien était victime, elle s'éloigna.

Elle revint chez elle, à pied encore, et, pendant tout le trajet, la même pensée ne cessa de l'assaillir.

Son esprit était étranger à toute autre préoccupation.

Cette fille!...

Malheureux!... trompé aussi indignement!

Elle ne se redisait que cela de mille manières différentes, cherchant à comprendre comment cela avait pu se faire.

Chez elle, elle ne dit rien.

Mme Putot qui, dès qu'elle l'entendit rentrer, vint lui demander de ses nouvelles, qui voulut savoir si cette promenade lui avait fait du bien, ne put en tirer une parole.

« L'excellente voisine » ne voulut pas que la jeune fille restât seule et elle l'obligea à venir dîner chez elle, malgré les protestations de Miette qui ne se sentait aucun appétit et qui, du reste, toucha à peine à ce qu'on lui présenta.

Pendant le repas, sous le prétexte de savoir ce qu'elle ressentait encore, en lui disant qu'on ne la trouvait pas complètement rétablie, Palmyre et son amant essayèrent de lui faire dire ce qu'elle avait fait, pour lui faire ensuite avouer ses impressions.

Miette ne voulait pas parler.

Elle gardait son indignation et sa douleur pour elle seule.

Le soir, Mme Davoul revint de bonne heure.

Elle était encore inquiète.

Miette la rassura.

Elle lui dit qu'elle était sortie et qu'elle ne se sentait plus aucune fatigue, pas le moindre malaise.

Le lendemain, Alice et Pierre vinrent.

Cela avait été entendu ainsi.

On devait aller déjeuner tous ensemble chez Bouguarès, qui avait fait son invitation le jour de la noce.

Alice remarqua l'altération des traits de Miette avant qu'on lui ait appris l'accident survenu pendant la nuit; mais, quand elle l'eut interrogée, la fille de Léon chercha à la rassurer.

Elle voulait paraître gaie, pour qu'on ne l'interrogeât pas, pour qu'on ne lui parlât plus de ce qu'elle souffrait.

Mais Mme Davoul et sa fille connaissaient assez Miette, elles étaient assez bien au courant des secrets de son cœur pour comprendre quelle était la cause de son mal.

La malheureuse, elles en étaient sûres, n'avait pu détacher son esprit de celui qu'elle avait aimé, elle n'avait pu parvenir à arracher d'elle-même le fatal amour qui y avait poussé des racines si profondes.

En ce jour surtout, où Adrien de Salverne épousait la fille du duc d'Azergues, il était évident qu'elle n'avait pu s'empêcher de songer à lui avec plus de douleur encore que jamais.

Combien la pauvre fille avait dû souffrir, pour avoir été ainsi brisée.

Oui, c'était là la seule cause de son mal.

Alice et sa mère se sentaient prises d'une immense pitié pour cette infortunée, dont rien ne pourrait guérir la souffrance.

Pierre aussi était ému, car il savait tout, et il avait conçu pour Miette une affection dévouée et fraternelle pareille à celle de sa femme.

Alice, qui aimait tant son mari, comprenait quel martyre devait être celui de son amie, car elle sentait bien ce qu'elle aurait souffert elle-même, si Pierre s'était éloigné d'elle, si elle l'avait vu en épouser une autre.

Elle n'aurait peut-être pas eu la résignation admirable de Miette, qui n'avait pas hésité un seul instant à se sacrifier au bonheur de celui qu'elle aimait.

Quel remède y avait-il maintenant à ce mal irréparable?

Le temps seul pourrait peut-être cicatriser la plaie saignante du cœur de la pauvre enfant, sans espérer, toutefois, qu'il parviendrait jamais à la guérir.

En attendant, il fallait la distraire, il fallait s'appliquer à détourner son esprit des torturantes préoccupations qui l'agitaient, il fallait l'arracher, par toute l'affection possible, au désespoir qui la minait et qui la tuerait fatalement.

Le déjeuner, ordonnancé avec ce confortable surabondant qui est de règle chez les bourgeois cossus tels que Bouguarès, fut animé; il fut même gai, grâce à Pierre et son ami le fourrier, fort en verve tous deux.

Grisel, le compatriote de notre Narbonnais, y assistait avec sa femme et sa fille.

L'oncle Bouguarès n'avait pas « les yeux dans sa poche », comme il disait, et il avait fort bien vu qu'Élisa Grisel plaisait à son neveu, qui l'avait serrée de bien près pendant la noce, qui avait dansé longuement et souvent avec elle et qui même, dans les petits coins, l'avait quelque peu embrassée à la dérobée.

C'était un mariage en perspective, et certes ce projet n'était pas fait pour déplaire ni aux uns, ni aux autres.

Dans l'après-midi, pendant que l'on causait par petits groupes, Bouguarès avec Pierre Lion et Grisel, Mme Bouguarès avec Mme Davoul et la mère d'Élisa, le fourrier avec la jeune fille, qu'il considérait déjà comme sa fiancée, puisqu'au dessert le loueur de voitures avait voulu que l'on trinquât à leur prochain mariage, prenant ainsi sur lui de faire à la fois la demande et la réponse, — Alice jugea le moment opportun pour s'entretenir avec Miette.

La douleur de sa malheureuse amie lui causait une peine profonde.

Alice voulait tenter encore quelque chose pour lui venir en aide.

Elle redoutait, pour Miette, l'isolement dans lequel elle allait se trouver, et elle voulait revenir sur la proposition qu'elle lui avait déjà faite de venir à Vincennes auprès d'elle.

Elle l'emmena dans le petit bout de jardin qui était derrière la maison, flanqué d'une petite tonnelle couverte de vigne vierge, au milieu de quatre plates-bandes où fleurissaient les dernières jacinthes et les premières pensées.

Alice renouvela sa proposition.

Elle en fit ressortir tous les avantages qui en résulteraient pour son amie.

Miette ne serait pas seule, ainsi, elle serait véritablement en famille, avec une mère, une sœur et un frère autour d'elle.

On travaillerait comme deux associées, et certes, d'après ce qu'Alice avait déjà vu, ce ne serait pas le travail qui manquerait, car il n'y avait

pas une couturière sérieuse à Vincennes, et toutes les dames qui tenaient à être à peu près habillées, étaient obligées de venir à Paris.

Miette ne pouvait accepter, et comme elle comprenait que son refus, s'il n'était accompagné d'aucune raison sérieuse, affligerait véritablement Alice, elle résolut de lui dire ce qu'elle comptait faire.

Il faudrait bien qu'on le sache, puisqu'elle voulait en avoir fini au plus tôt et que la semaine ne s'achevât pas sans qu'elle fût entrée au couvent.

— Comment!... s'écria Alice navrée en l'entendant, tu as pensé à cela?

— Oui... c'est bien ce que j'ai de mieux à faire, maintenant, répondit Miette d'une voix triste.

— Ma pauvre Mimi!... combien tu dois souffrir, fit la fille de Mme Davoul en lui prenant affectueusement les mains. Ah! je l'avais bien compris, va, je savais bien que tu aimais toujours M. Adrien, et j'ai pensé à toi en compatissant à ta peine que je devinais, hier, à l'heure où avait lieu son mariage. Cet évanouissement, j'en suis sûre, c'est ce que tu as souffert qui en a été cause, n'est-ce pas?

Miette n'avait pas la force de répondre.

Elle sentait une douloureuse contraction serrer sa poitrine, qui lui semblait prise dans un étau, tandis qu'aucune larme ne pouvait monter à ses yeux.

— Hier, tu es sortie? demanda Alice.

— Oui, répondit Miette d'un geste de tête.

— Où es-tu allée?...

Tu ne me réponds pas?... Je le comprends bien. Ah! je te connais si bien, ma chère Mimi. Tu es allée là-bas, à la mairie de la rue de Grenelle, pour le voir encore une fois.

— Oui, c'est vrai, avoua tout bas l'infortunée jeune fille.

— Et tu as souffert encore, en le voyant?

— Oh! oui!

— Tu as vu sa fiancée... sa femme aujourd'hui, la fille de ce duc d'Azergues?

Alors Miette leva la tête.

Ses regards, qu'animait une indignation subitement réveillée, se croisèrent avec ceux de son amie.

Elle attendit un instant avant de répondre, car sa poitrine s'agitait haletante, sous l'effort de l'émotion qui venait de la saisir.

— Oui, fit-elle ensuite d'une voix vibrante et saccadée, je l'ai vue... cette fille... de duc...

La fille de Jane sécha aussitôt ses larmes ; elle fit un effort sur elle pour se remettre. (P. 1436.)

Il y avait du mépris et de la colère dans son accent, surtout quand elle prononça le mot « fille ».

— Cette fille !... répéta Alice. Comme tu dis cela.

— Ah ! ma chère amie, reprit Miette, tu ne sais pas... tu n'as pas vu comme moi !...

— Quoi... que n'ai-je pas vu ?

— Elle.

— Mlle d'Azergues?

— Oui!... celle qu'Adrien a épousée... Ah! le malheureux!...

— Que veux-tu dire?... tu m'effrayes...

— Elle t'aurait fait horreur comme à moi, si tu l'avais vue... L'infâme!...

— Explique-toi.

— Le tromper aussi indignement, lui, l'homme le plus honnête, le plus confiant, le meilleur!... Pauvre Adrien!

— Mais enfin, fit Alice gagnée par la communicative émotion de son amie, je ne comprends pas.

— Cette fille, dit Miette, tu la connais.

— Moi!...

— Je la connaissais aussi... nous l'avions vue toutes deux... C'est celle que nous avons habillée pour le réveillon, celle pour qui nous avons fait ce costume d'odalisque, c'est la maîtresse de ce jeune homme, de M. de Lizieux!

— Dieu!... ce n'est pas possible!

— J'en suis sûre.

— Non, tu te trompes... tu as été le jouet d'une ressemblance... tu as été aveuglée par ta douleur.

— Je ne me trompe pas, je l'ai bien reconnue, affirma énergiquement Miette. J'en ai les preuves : elle avait encore à son chapeau cette épingle dont la tête est une couronne, et que j'avais bien remarquée lorsqu'elle l'a retirée chez Mme Duchesnoy.

— Est-ce vrai?

— Je te le jure!... J'ai bien vu!

— Mon Dieu! ce pauvre garçon.

— Moi qui croyais qu'il serait heureux!... moi qui me sacrifiais si volontiers à son bonheur... tu penses alors ce que j'ai souffert, hier... Et maintenant, c'est fini!... elle est sa femme!... Oh! vois-tu, Alice, c'est affreux!... c'est épouvantable, c'est ignoble de tromper ainsi un homme aussi bon, aussi confiant.

— Non, dit Alice, je ne puis pas te croire... ce serait, en effet, épouvantable!

— Réfléchis un peu, comme je l'ai fait depuis hier, riposta Miette, car, depuis que je l'ai vue, je ne puis m'empêcher d'y penser... Réfléchis, et tu verras qu'il est impossible que je me trompe... Je voulais douter, malgré ce que j'avais vu, malgré tout; mais non, le doute n'est pas possible.

Tiens, ce duel!... tu te rappelles bien, nous y sommes allé... nous avons vu Adrien se battre avec ce M. de Lizieux.

— Oui... Eh bien?

— Comment n'y ai-je pas pensé, alors?... il aurait été encore temps. J'aurais pu prévenir Adrien et lui dire ce qu'était cette misérable à qui il voulait donner son nom.

— Ce duel...

— Cette insulte, cette altercation, ce n'était qu'un prétexte, je le sens bien aujourd'hui... La cause véritable, c'était cette fille que M. de Lizieux aimait sans doute, qui lui appartenait déjà et qu'il voyait un autre prêt à lui enlever.

— Grand Dieu! c'est vrai!

— Je me rappelle bien cette haine que l'on voyait dans les regards de M. de Lizieux... Oh! comme il le détestait!... Il fallait que son amour fût en jeu, pour qu'il eût une animosité pareille... S'il avait pu le tuer, je suis sûre qu'il l'aurait fait!

— C'est épouvantable!

— Tu vois bien que je ne me trompe pas!... Si tu avais été hier avec moi, tu l'aurais reconnue aussi sans aucune hésitation.

Et c'est celle-là qu'Adrien a épousé, le malheureux!... Il ne sait rien, il la croit honnête. On l'a indignement trompé... Aujourd'hui, elle est sa femme... Demain, le mariage sera béni en grande pompe...

Oh! écoute, Alice, c'est affreux, c'est horrible!... Je voudrais que l'église s'écroulât sur eux, sur tous, qu'elle les anéantît tous, pour le sauver, lui, de ce malheur épouvantable!... Mon pauvre Adrien!...

Miette pleurait, maintenant.

Elle sanglotait.

La douleur renouvelée avait été trop forte, pour qu'elle puisse la contenir plus longtemps.

Alice, vivement émue elle-même, s'efforçait de la consoler et de la calmer.

Elle lui disait que, puisque ce malheur était irréparable aujourd'hui, il fallait plaindre M. de Salverne, mais qu'il fallait cependant s'y résigner.

Elle cherchait à lui faire entrevoir quelque espoir pour l'avenir.

Il fallait oublier, maintenant.

— Non, c'est impossible, dit Miette. Laisse-moi faire ce que je veux... ne cherche plus à m'en empêcher... Je sens bien que je ne pourrai jamais oublier ce malheur... Toute ma vie je penserai à lui, je le verrai avec cette

indigne créature qui l'a trompé... Je souffrirais trop!... ma vie serait un perpétuel martyre... Je ne pourrai plus travailler, maintenant.

Il vaut mieux, je te l'assure, que je quitte le monde, que je m'enferme dans un couvent, que je prie pour lui, que je ne le voie plus.

Les deux amies entendirent du bruit.

Mme Bouguarès venait, avec Mme Davoul et Mme Grisel, cherchant Alice et Miette.

La fille de Jane sécha aussitôt ses larmes; elle fit un effort sur elle pour se remettre.

Alice l'imita, et elles se levèrent toutes deux pour venir à la rencontre des arrivantes.

CHAPITRE CLXXIV

UNE LETTRE DE BARCELONE

Pendant ce temps, une lettre était arrivée à la villa de Cormeilles.

Léon des Roselles avait écrit à Mlle Mercier.

Sa lettre annonçait les résultats heureux de ses recherches en Espagne.

Voici les faits :

L'officier de marine avait bien combiné ce qu'il devait faire, grâce aux renseignements qu'il avait pu se procurer.

Nous savons qu'il avait pris directement le train pour Barcelone.

C'est là, avait-il appris, que vivait Mme de Lizieux.

La première démarche que fit le père de Miette et de Magali consista à se rendre au Consulat de France, car le consul était précisément un ami de l'école navale qui avait renoncé à la carrière maritime pour entrer dans la diplomatie.

Grâce à lui, Léon des Roselles eut tous les renseignements dont il avait besoin.

Le consul mit à sa disposition un agent qui était attaché au Consulat pour surveiller les réfugiés français, et qui avait appartenu à la Sûreté générale.

Cet agent se nommait Loubet.

Il était à Barcelone depuis neuf ans et il connaissait à fond la ville, les environs et toute la province qu'il avait parcourue bien des fois à la

recherche de criminels dont le gouvernement français demandait l'extradition.

Loubet devait être un précieux auxiliaire pour l'ancien officier de marine.

Quand il connut la nature des renseignements que Léon des Roselles désirait, il l'accompagna et, du premier coup, il apprit la mort de Mme de Lizieux.

L'aventurière espagnole avait conservé le nom de son mari, d'abord à cause de son fils, ensuite parce que, le divorce n'existant pas à cette époque, elle n'était que séparée judiciairement.

Il n'y eut qu'à consulter les archives, mises par le chef de la police à la disposition de Loubet, pour retrouver la relation de l'assassinat de Carmen.

L'affaire n'avait été classée que bien des années après le crime, car l'on avait tenu pendant longtemps la piste de l'assassin de Mme de Lizieux, dont on avait enfin appris la mort à Mostaganem.

Ce fut tout d'abord une déception pour notre ami qui avait espéré trouver en Carmen Pabla un témoin qui l'aurait aidé à démontrer l'identité du misérable qui avait pris le nom de son mari.

Mais une découverte fut faite par l'agent du Consulat dans les pièces qu'il examinait.

Une de ces pièces portait la signature de M. de Lizieux.

C'était une décharge donnée à l'alcade des valeurs qui avaient été saisies comme pièces à conviction lorsqu'elles avaient été retrouvées dans un hôtel où l'assassin, traqué par la police, n'avait pu venir les reprendre.

Tant d'années s'étaient écoulées que Léon des Roselles ne put reconnaître, dans cette signature, l'écriture de Bertin, qui était, du reste, parfaitement dissimulée.

Mais il crut voir dans ce fait la preuve que M. de Lizieux était venu à Barcelone, et, aussitôt, il fit avec Loubet les recherches nécessaires pour retrouver les traces de son passage.

Il fut impossible de découvrir l'hôtel où le mari de Carmen avait logé ; mais sur les listes des voyageurs qui avaient passé dans une *fonda* à cette époque, on trouva le nom de Raoul de Chabertin.

Bertin était donc venu à Barcelone.

Il s'y était trouvé en même temps que M. de Lizieux, pensèrent Léon des Roselles et Loubet.

Aussitôt, ils résolurent de savoir ce que le mari de Carmen Pabla était devenu.

Bertin, cela ne faisait aucun doute pour notre ami, avait bien pris aujourd'hui le nom de M. de Lizieux.

Il fallait donc que le père de José fut mort, car le gredin était trop habile pour s'être approprié un état civil que l'on aurait pu un jour lui contester.

Au collège de Madrid, où José de Lizieux était élevé à cette époque, on pourrait avoir quelques renseignements, car le fils de Carmen devait en avoir été retiré aussitôt après la mort de sa mère, puisque c'est l'année suivante qu'il avait été placé au collège d'Oullins.

Loubet accompagna Léon des Roselles à Madrid et, pendant le voyage, il apprit tout ce que le père de Miette et de Magali ne lui avait pas encore dit sur le but qu'il poursuivait.

Quand il entendit le nom de Bertin, quand il sut qu'il s'agissait de l'ancien agent de la Sûreté générale, il dit :

— Bertin, je le connais !... Nous étions ensemble à Paris en 1864. J'étais aussi à la Sûreté générale. C'est un agent qui a été révoqué, n'est-ce pas ?

— C'est cela même, répondit Léon des Roselles ravi de cette nouvelle.

— Un ancien marin ?

— Oui, il avait été maître de timonerie.

— C'est bien lui, fit Loubet qui donna en même temps, de son ancien collègue, un signalement d'une précision remarquable.

— C'est un véritable bonheur que j'ai de vous avoir rencontré, dit l'ancien officier de marine.

— Mais, s'écria tout à coup l'agent du consulat de Barcelone, Bertin est mort !...

— Mort !... c'est impossible !...

— Oui, dans la catastrophe de Cerbère... à la même époque, c'est-à-dire en 1869... Ou, du moins, je comprends ce qui s'est passé, maintenant que je sais tout... Oui, ce doit être cela... Oh ! mais nous ne tarderons pas à savoir toute la vérité, je vous en réponds.

Loubet expliqua alors à notre ami comment, la première année qu'il était à Barcelone, il eut un jour entre les mains le dossier de la catastrophe de Cerbère, où il avait vu, parmi la liste des victimes, le nom d'Étienne Bertin, son ancien collègue de la Sûreté générale.

Avec le flair et l'habitude de déduction qu'il possédait, il comprit ce qui devait s'être passé.

Ce devait être M. de Lizieux qui avait péri dans ce terrible accident de chemin de fer.

Bertin se trouvait peut-être aussi dans le train et il avait eu la vie sauve.

Il devait venir en Espagne à l'occasion de la mort de Carmen Pabla.

C'est ainsi, parbleu ! que l'idée lui était venue de se substituer à M. de Lizieux et de se faire passer pour mort.

C'était une révélation importante qui promettait, dès qu'elle serait contrôlée, une solution rapide.

L'affaire était autrement intéressante désormais pour le policier.

Il la poursuivit avec une véritable passion professionnelle.

Au collège de Madrid, les renseignements que l'on obtint confirmèrent l'opinion de Léon des Roselles, que Loubet partageait maintenant.

Ce n'était pas M. de Lizieux ; c'était bien Bertin, d'après les indications qui furent fournies, qui était venu retirer le jeune José.

Le signalement que l'on en donna correspondait de point en point à celui que Loubet et Léon des Roselles connaissaient.

Il n'y avait que l'addition du lorgnon qui n'était pas faite pour dérouter un vieux policier comme l'agent du Consulat de Barcelone.

L'enfant n'avait presque pas connu son père.

Pendant les quelques années qu'il avait passées au collège de Madrid, ses souvenirs s'étaient effacés.

Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'il crut ce que lui disait cet homme qui lui témoignait sans doute une affection parfaitement simulée et qui l'appelait son fils.

Maintenant, Loubet et Léon des Roselles avaient hâte de revenir à Barcelone.

Ils comptaient revoir le dossier de la catastrophe de Cerbère où l'on trouverait les photographies des victimes.

En effet, ils virent la reproduction des débris sanglants qui avaient été retrouvés lors de la terrible catastrophe.

La tête seule de M. de Lizieux, — nos lecteurs s'en souviennent, — avait été retrouvée.

Le mari de Carmen, bien que n'étant âgé alors que de quarante ans, avait l'air d'un vieillard.

Il avait la barbe et les cheveux gris.

Sur la photographie de cette tête, le nom d'Étienne Bertin était pourtant inscrit.

La reconnaissance était signée « Georges de Lizieux ».

Ce portrait ne pouvait en aucune façon s'appliquer à Bertin que

l'agent de la Sûreté générale et l'ancien officier de marine connaissaient à merveille.

La preuve de la substitution était faite.

Désormais on savait, par déduction, en reconstituant aisément les faits, tout ce qui s'était passé.

Bertin, qui était au courant des affaires de Mme de Lizieux, avait été informé de sa mort.

Il était venu aussitôt à Barcelone.

M. de Lizieux, qui habitait dans les Pyrénées, ainsi que l'avait dit Me Grandchamp, qui avait été son avocat dans le procès en séparation, y était venu aussi pour faire les formalités funéraires et pour reprendre ses droits paternels dont un jugement inique l'avait privé.

Le malheureux avait trouvé la mort dans la catastrophe de Cerbère.

Bertin en avait été témoin.

Il l'avait reconnu.

Aussitôt, il avait eu l'idée de se substituer à lui, afin d'accaparer sa fortune qui était, assurait-on, très importante.

Mais la découverte qui venait d'être faite et la conviction qui s'était formée chez Léon des Roselles et chez Loubet ne suffisait pas pour démasquer l'imposture.

Il fallait des preuves formelles.

Ces preuves, c'est dans le pays où M. de Lizieux avait vécu qu'il fallait aller les chercher.

Avec la photographie parfaitement ressemblante de la tête de M. de Lizieux, il fallait aller dans les Pyrénées-Orientales, au Vernet, y découvrir les gens qui avaient connu cet infortuné et leur montrer ce portrait pour qu'ils le reconnussent.

C'est à cela que Léon des Roselles se décida immédiatement.

Loubet s'intéressait si vivement à cette affaire qu'il lui proposa de l'accompagner.

Le consul lui accorda facilement un congé.

C'est alors, avant de partir pour Perpignan, que le père de Magali écrivit à Mlle Mercier pour lui apprendre ce qu'il avait déjà découvert et pour lui faire partager l'espoir qu'il avait d'arriver bientôt à confondre le misérable qui était l'auteur de toutes les souffrances qu'il avait endurées.

Cette lettre causa une joie immense à l'amie de Jane.

Elle sentait que le vent tournait et que la fatalité épouvantable qui n'avait jamais cessé de poursuivre Léon des Roselles, qui l'avait impitoyablement frappé dans ses affections les plus chères, se calmait enfin.

Palmyre regarda son compagnon du coin de l'œil avant de répondre. (P. 1448.)

Qui sait ce que l'avenir réservait ?

Alors, Mlle Mercier se mettait à espérer.

Comme Léon, qui n'avait jamais pu se faire à l'idée de la mort de celle des deux filles qui manquait à sa tendresse, elle se disait que Dieu réservait peut-être à ce malheureux père une compensation à son trop long martyre.

La sœur de Magali n'était peut-être pas morte.

Bertin savait sans doute ce qu'elle était devenue.

Lorsqu'il serait démasqué, on l'obligerait bien à avouer ce qu'il avait fait de cette enfant !

Quelle joie pour ce pauvre père qui l'avait si longtemps pleurée !

Quel bonheur pour tous !

L'ancienne institutrice s'empressa de communiquer cette bonne nouvelle à Mouredu.

Elle lui fit lire la lettre de Léon.

Tistin jubilait.

Les découvertes faites par son commandant stimulaient son activité.

Il voulait arriver de son côté à retrouver Bertin pour pouvoir le livrer lui-même à Léon des Roselles lorsqu'il reviendrait avec toutes les preuves nécessaires pour l'accabler.

Il avait bon espoir.

— Coquin de bon sort ! dit-il, je sens que je brûle !... Espère, espère, je ne serai pas long à lui mettre le grappin dessus !... vous verrez ça.

CHAPITRE CLXXV

CE BRAVE RODOLFO

Mouredu avait, en effet, obtenu la veille un résultat dont il se félicitait.

Il avait fait un grand pas.

Il avait découvert Palmyre.

Pendant qu'on célébrait à la mairie de la rue de Grenelle le mariage du commandant de Salverne et de Luce d'Azergues, Tistin était revenu s'installer à la brasserie de l'Espérance, sur l'avenue de la Grande-Armée.

Si Palmyre avait lu l'insertion publiée par le *Petit Journal*, elle pouvait venir au rendez-vous qu'elle croirait donné par son ancien amant.

Elle n'était pas venue le premier jour, mais Mouredu ne désespérait pas pour cela.

L'ancienne maîtresse de l'aventurier italien pouvait être en province ou dans la banlieue, pensait-il.

Il lui fallait le temps d'arriver à Paris.

Du reste, l'annonce n'assignait pas un jour précis pour le rendez-vous donné; elle disait : « A partir de demain ». — Palmyre pouvait donc venir aussi bien le samedi que le lendemain dimanche.

Mais tandis que notre ami raisonnait ainsi, attablé devant un bock qu'il s'était fait servir, une femme s'approcha de la devanture de la brasserie.

Elle regarda un instant à travers les carreaux et elle entra aussitôt.

C'était Palmyre.

Tistin ne la connaissait pas.

Il regarda cette personne à l'aspect bourgeois, à la mise simple; rien ne pouvait lui faire soupçonner qu'il avait devant les yeux celle qui avait été la maîtresse de Rodolfo Chiavanti, celle qui avait joué un rôle dans le procès de Lizieux.

Cependant un pressentiment pénétra immédiatement en lui en la voyant jeter les yeux autour d'elle, comme si elle cherchait quelqu'un.

— Si c'était elle?...

Il la vit hésiter, comme si elle voulait se diriger vers le comptoir pour demander un renseignement et comme si elle n'osait pas; puis, se décider à s'asseoir à une table, précisément près de la sienne, au moment où l'un des garçons de la brasserie s'approchait, ayant vu son embarras, pour lui demander ce qu'elle voulait.

— J'attends quelqu'un, fit-elle.

— Bien, madame, — faut-il vous servir quelque chose? demanda le garçon de café.

— Oui... une grenadine.

Tistin avait entendu.

— Oui, ce doit être elle, se dit-il avec plus de certitude.

Alors, tandis qu'on allait chercher la consommation, Palmyre tira de la poche de sa robe un exemplaire du *Petit Journal* et elle l'ouvrit.

C'est sur la quatrième page que ses regards se portèrent.

Mouredu, qui suivait chacun de ses mouvements, n'eut à l'instant plus aucun doute.

Il comprit que cette femme était Palmyre qui revoyait les termes de l'insertion pour savoir si elle était dans les conditions voulues.

Alors, dès que le garçon se fut éloigné après avoir servi la grenadine,

il s'approcha d'elle, glissant sur la banquette de moleskine, et il lui demanda :

— Pardon, madame...

Palmyre se retourna surprise, ne connaissant pas celui qui lui adressait la parole.

— Vous attendez peut-être quelqu'un qui a fait une annonce dans ce journal? poursuivit notre ami :

— Oui... fit-elle stupéfaite. — Mais comment savez-vous?...

— Rodolfo Chiavanti, pas vrai? demanda Mouredu tout à fait à voix basse.

— En effet...

— Je l'ai compris en vous voyant, vous êtes madame Palmyre — moi, je suis un ami de Rodolfo.

— Alors...

— Il m'a envoyé à sa place... Vous comprenez que, dans sa position, il est tenu... comment dirais-je? à de la prudence.

L'explication était vraisemblable.

Palmyre pensait bien que son ancien amant pouvait avoir encore quelque chose à craindre de la police.

Mouredu triomphait intérieurement, dissimulant sa joie.

Il reprit :

— Ce n'était pas commode de vous reconnaître, puisque je ne vous connaissais pas. Ce brave Rodolfo m'a bien fait votre portrait; mais, quand on n'a pas vu les personnes, c'est difficile tout de même. — Enfin, j'ai eu de la chance.

— Il est donc à Paris? demanda Palmyre.

— Il se cache.

— Pourquoi?...

— On pourrait l'expulser. — En Italie, il a fini, il n'a plus rien à craindre; seulement il a voulu vous revoir... Je l'avais connu autrefois, quand j'étais dans la marine, car nous sommes allés en Italie à l'époque de la campagne. Il était à Gênes. Nous étions de bons camarades.

Palmyre examinait curieusement Mouredu pendant qu'il parlait, et sa figure bonasse lui inspirait confiance.

C'était bien le type de l'ancien matelot.

— Justement, continua Tistin, la première personne que Rodolfo rencontre en arrivant à Paris, c'est moi. Nous nous reconnaissons et nous voilà à parler de l'ancien temps. Ce pauvre ami, il m'a raconté tout ce qu'il a eu à passer, car il a eu toutes sortes d'histoires; vous le savez bien, puisque

vous étiez avec lui à cette époque. Il a payé pour les autres, on l'a condamné.

Enfin tout ça est passé, il est libre et il a de l'argent, vous pouvez le croire.

— Où est-il donc? questionna la maîtresse de Bertin.

— Pas loin d'ici, répondit l'ancien quartier-maître, dans les environs de Paris, parce qu'il y a moins de danger pour lui d'être reconnu.

Je vous mènerai auprès de lui, ajouta-t-il pour parer à l'avance à une nouvelle question.

Mouredu sentait approcher le moment le plus délicat de la mission qu'il s'était assignée et du rôle qu'il se disposait à jouer.

Il s'agissait d'être habile afin, non seulement de ne rien compromettre, mais encore d'obtenir les renseignements dont il avait besoin.

— Ce brave Rodolfo, dit-il avec une sincérité admirablement jouée, vous pouvez dire qu'il ne vous a jamais oubliée, vé!... Il me disait que ce qu'il souffrait, dans la prison de Milan, ce n'était rien en comparaison de ce qu'il s'ennuyait depuis qu'il était séparé de vous... Ce qu'il vous aimait!... Il m'a tout dit, comment il vous a connue, le voyage que vous avez fait ensemble en Italie, puis quand vous êtes revenus en France tous les deux... Ah! il était heureux, à cette époque!... Et quand il a été arrêté, la peur qu'il a eue qu'on ne vous mette aussi en prison!...

Tistin avait dit tout cela à voix basse.

Il pensa qu'il était utile à la vraisemblance de la comédie qu'il jouait d'ajouter, après avoir jeté des regards méfiants autour de lui :

— Mais on n'est pas bien pour causer ici; dans un café, on ne connaît jamais les gens qui vous entourent... Il y a là des personnes qui nous regardent... Si vous voulez, nous allons sortir, car j'ai encore bien des choses à vous dire de la part de ce brave Rodolfo avant de vous mener auprès de lui.

La mise en scène était assez habile.

Palmyre avait connu ces méfiances de tous les instants à l'époque où elle était la maîtresse du faux comte Monte-Chiavanti.

Elle dit :

— Oui, partons.

Déjà Mouredu avait sorti une pièce de deux francs de sa poche et il frappait sur le marbre pour appeler le garçon.

Il paya les deux consommations, laissa un pourboire et précéda Palmyre pour sortir.

Il la dirigea vers la porte Maillot.

Jusqu'au moment où ils eurent dépassé la barrière, Palmyre et notre ami demeurèrent à peu près silencieux.

— Sur l'avenue de Neuilly, dit Mouredu, nous n'avons rien à craindre pour causer, c'est large, on voit venir les gens de loin.

Alors, au milieu de l'une des allées latérales, que les becs de gaz distancés éclairaient assez mal, ils marchèrent à petits pas.

L'ancien quartier-maître reprit :

— Mon ami Rodolfo, vous le comprenez, est payé pour se méfier, et il ne voudrait pas, après avoir passé si longtemps dans les prisons d'Italie, faire connaissance avec celles de France.

— Il a bien raison de se méfier, répondit Palmyre, qui maintenant avait confiance.

Ce que Mouredu avait dit jusque-là suffisait pour la convaincre qu'il était réellement un ami de son ancien amant.

Ce ne pouvait être que grâce à cette amitié qu'il avait appris tout ce qu'il savait.

Il paraissait au courant de tout.

— On ne se méfie jamais trop, dit le mari de Norine. Oh! ce n'est pas de vous, pechère! qu'il se méfie. Il me l'a bien dit; il a confiance en vous... mais c'est des autres.

— De qui?

— De tous, pardi!... ça rend méfiant, allez, d'avoir été pincé, d'avoir été trahi... car il a été dénoncé, il en est sûr.

— Vous croyez?

— Moi, je ne sais pas; mais d'après ce que ce brave Rodolfo m'a dit, je suis un peu de son avis. On ne connaît jamais assez les gens qui vous entourent. On a confiance et on parle trop; des fois ce sont des voisins dont on ne se méfie pas...

— Ah! oui, vous avez bien raison.

— *Alorse* ce brave Rodolfo m'a dit comme ça de bien vous prévenir avant de vous mener auprès de lui, pour que vous ne commettiez aucune imprudence...

— Oh! il peut être sans crainte, affirma Palmyre.

— Vous serez contente de le revoir, qué?... demanda Tistin avec bonhomie.

— Oui... assurément. — Je l'aimais bien, allez!... il le sait, du reste.

— Oh! pechère, pour sûr qu'il le sait!... Si vous saviez comme il me parlait de vous!

— Ce cher ami!

— Ce brave Rodolfo, vous pouvez le dire!...

— Je prendrai toutes les précautions qu'il faudra pour aller le trouver, dit Palmyre.

— Oh ! quant à ça, je m'en charge, répondit Mouredu. Je vous mènerai avec lui que personne n'en saura rien de rien. — Mais c'est d'un autre qu'il a peur... Il se méfie de cet agent de la Sûreté que vous connaissiez... vous savez bien qui je veux dire ?...

— Qui donc?

— Bertin, je crois... *Voui*, c'est bien Bertin qu'il m'a dit. — Vous ne connaissiez pas, dans le temps, quelqu'un qui s'appelait comme ça ? questionna notre ami le plus naturellement du monde.

— Bertin... oui, c'est vrai...

— C'est bien lui qui vous a prévenue avant qu'on arrête ce brave Rodolfo, pas vrai?

— C'est lui, en effet, répondit Palmyre; mais il n'y a rien à craindre de lui...

L'ancien quartier-maître sentait qu'il brûlait.

Il s'agissait plus que jamais de manœuvrer avec une extrême prudence.

Il riposta aussitôt :

— Pourquoi ? il n'est plus de la police ?

— Oh ! non... il y a longtemps.

— Mais il est toujours à Paris.

Palmyre regarda son compagnon du coin de l'œil avant de répondre :

— Ça ne fait rien... Il ne sait pas que Rodolfo est libre... et puis, il n'est plus rien.

— Il faut s'en méfier quand même... ceux qui en ont été, vé, on ne sait jamais s'ils n'en sont plus.

— Oh ! lui, je suis bien sûre que non.

— Cependant, fit Mouredu, d'après ce que ce brave Rodolfo m'a dit, il paraît qu'il faut encore se méfier.

— De Bertin?

— Pardi !... avant de venir à Paris, mon ami a pris tous ses renseignements... Il sait tout...

— Que sait-il ?

— Tout ce qui a rapport à Bertin... Il sait qu'il a changé de nom, qu'il est riche aujourd'hui... Il se fait appeler aujourd'hui monsieur de... Té, vé, je ne me rappelle plus le nom qu'il m'a dit... enfin, un nom de noble, vous devez bien le savoir. — Enfin ça ne fait rien. — *Alorse*, ce brave Rodolfo s'est dit comme ça que c'était sans doute pour moucharder dans le grand monde que Bertin avait pris ce nom-là... Il paraît, d'après ce qu'on lui a dit, que c'est l'administration qui le paye pour qu'il ait l'air

Le jardinier et sa femme n'avaient pas entendu rentrer leurs maîtres dans la nuit. (P. 1456.)

d'être un grand seigneur et qu'il puisse aller dans les salons... Ça se comprend, un simple Bertin, on ne le recevrait pas dans le grand monde ; tandis qu'avec un de... M. de Lizieux, té, voilà que je me le rappelle maintenant... C'est pour ça qu'il se méfie.

Tout en parlant, sans se départir de son attitude bon enfant, jouant admirablement son rôle, Mouredu n'avait pas cessé un seul instant d'observer très attentivement la maîtresse de Bertin.

Elle n'avait pas protesté, ni par un mot, ni par une expression du visage, ni par un geste.

C'était une confirmation de la réalité de ses intéressantes découvertes.

Palmyre connaissait toujours Bertin.

Elle savait qu'il avait pris le nom de M. de Lizieux.

Elle était toujours sa maîtresse.

Palmyre n'osait répondre.

Elle ne voulait rien révéler et cependant elle n'osait discuter des faits qu'elle savait vrais.

Elle ne s'étonnait même pas de les voir à la connaissance de cet homme qu'elle croyait réellement l'ami de son ancien amant.

Mouredu reprit :

— Vous comprenez que c'est de lui surtout que ce brave Rodolfo se méfie, qué?... Il sait tout ce qui s'est passé. Il sait que Bertin vous a eue pour maîtresse... qu'il vous aime encore... et pechère, il n'a pas tort de se méfier; car avec les gens de police, on ne prend jamais trop de précautions.

Alorse, ajouta notre ami, il faut que je sois sûr que vous ne direz rien à Bertin.

— Soyez tranquille, répondit Palmyre.

— Vous êtes toujours avec lui? questionna Mouredu.

— Oui.

— Eh bé! vous n'avez pas remarqué des fois quelque chose de louche?

— Non... Jamais?

— Vous ne l'avez jamais vu aller à la Sûreté?

— Jamais.

— C'est qu'il se cache bien *alorse*.

— Je crois que vous vous trompez.

— Moi! Mais je ne sais rien; ce que je vous dis, c'est de la part de ce brave Rodolfo. — Il faut bien qu'il en soit sûr et qu'il ait eu des renseignements pour être si bien au courant.

Pardi, Rodolfo sait bien que vous n'irez pas parler de lui à Bertin... ou à M. de Lizieux, enfin, puisqu'on l'appelle comme ça aujourd'hui; mais il se méfie de lui. S'il se doutait de quelque chose en vous voyant sortir!... S'il vous épiait, s'il vous suivait... s'il reconnaissait ce brave Rodolfo, qui sait si la jalousie ne le pousserait pas à le dénoncer pour se débarrasser de lui... Il a besoin d'être prudent!... Aussi il m'a bien chargé de m'informer de tout avant de vous dire où il est.

— Vous pouvez me conduire auprès de lui, dit alors Palmyre. Je serai si heureuse de le voir. Je vous assure que je ne dirai rien... Je prendrai

bien toutes mes précautions... Ainsi, ce soir, tenez, il ne sait pas que je suis sortie... Je suis venue sans rien lui dire...

Du coup, Mouredu apprenait que Bertin était actuellement à Paris.

Mais il sut réprimer toute manifestation de la joie que lui causait cette nouvelle.

Il s'agissait maintenant d'arriver à savoir où se trouvait l'ancien policier.

Tistin, qui avait jusque-là manœuvré très habilement, résolut d'amorcer mieux encore Palmyre en excitant sa convoitise.

— Aujourd'hui, poursuivit-il, ce brave Rodolfo est tenu à encore plus de précautions que jamais. Autrefois, il n'avait pas grand'chose à risquer, car il ne possédait presque rien. A présent, c'est autre chose!...

— Comment! fit Palmyre, il est donc riche!

— S'il est riche? Ah! bonne mère, je vous crois!... Une fortune!... Il a joliment bien réussi!... Aussi vous comprenez qu'il tient à en jouir en paix.

— Ce cher ami, il a été si malheureux!

— Écoutez, je vais le voir cette nuit; je lui dirai que je vous ai vue.

— Dites-lui bien qu'il n'a rien à craindre, que je prendrai toutes les précautions possibles, que personne ne saura rien. Je viendrai où il me dira d'aller,

— Vous habitez à Paris? questionna Mouredu.

— Non, à Bougival.

— Est-ce qu'on peut venir sans crainte de le rencontrer, lui?

— Sans doute, surtout si je suis prévenue.

— Il n'y est pas en ce moment?

— Non.

— *Alorse*, c'est entendu : dès que j'aurai vu ce Rodolfo, je viendrai vous prévenir.

— C'est cela.

— Comment trouverai-je la maison?

— C'est sur le chemin de Viroflay, une grille toute couverte de glycines; la deuxième porte à droite en venant de Bougival.

— Et pas un mot, qué!

— Comptez sur moi.

— Vous aurez bientôt des nouvelles de ce brave Rodolfo. Il sera content de savoir que vous ne l'avez pas oublié.

— Tâchez que ce soit le plus tôt possible. Il y a si longtemps que je ne l'ai pas vu.

— Vous retournez à Paris? demanda Tistin.

— Oui, je suis pour quelques jours chez une amie.

— Il faudra que vous me fassiez savoir quand vous serez à Bougival.

— Je pourrai vous écrire, je suis assez souvent seule.

— Eh bé! c'est ça; écrivez-moi à la poste restante, au bureau de la rue d'Amsterdam, à côté de la gare Saint-Lazare. — Vous mettrez sur l'enveloppe R. C. les initiales de ce brave Rodolfo.

— C'est entendu : R. C.

— Eh bé! madame Palmyre, à bientôt, fit l'ancien quartier-maître en tendant la main à la fille de la mère Putot qui lui donna la sienne. C'est moi qui vous porterai la nouvelle.

— Au revoir, monsieur.

Ils se séparèrent.

Palmyre reprit la direction de Paris, tandis que Mouredu s'achemina encore quelques instants sur l'avenue de Neuilly.

— Maintenant, se disait-il, je suis fixé. Bertin est à Paris; je m'en doutais. Quand le moment sera venu, je saurai où le pincer.

A Bougival, chemin de Viroflay, la deuxième porte à droite, répéta-t-il comme pour bien se graver cette adresse dans la tête.

CHAPITRE CLXXVI

DE PARIS A BOUGIVAL

Bertin était rentré chez lui absolument furieux.

Il trouvait que rien ne marchait à son gré et qu'une fatalité entravait toutes les combinaisons qu'il faisait.

C'était une cruelle déception qui venait de le frapper.

Quand il avait vu Miette partir pour aller voir le mariage du commandant de Salverne, il avait bien cru au succès de ses machiavéliques combinaisons.

Il lui avait bien semblé que la fille de Jane avait assez d'amour pour celui qu'elle avait considéré comme son fiancé, pour ne pas le laisser accomplir un mariage avec une fille telle que Luce.

Il était certain qu'elle reconnaîtrait, dans la fiancée du jeune officier d'état-major, la joyeuse compagne qui avait réveillonné avec José et que, certaine alors de son indignité, elle qui s'était sacrifiée généreusement à celui qu'elle aimait, elle l'aurait prévenu.

Il pensait que Miette, révoltée par l'imposture dont Adrien de Salverne allait être victime, ne laisserait pas accomplir ce mariage, sans aller le trouver et sans lui dire tout ce qu'elle savait, afin de lui épargner la douleur et la honte, afin de le sauver.

Rien !

Miette avait reconnu Luce ; Bertin, qui ne l'avait pas perdue un seul instant de vue, l'avait fort bien compris.

Il avait vu se refléter sur son visage la douleur qui lui poignait le cœur.

Un moment, il avait cru que Miette allait s'élancer dans la mairie, pour révéler au jeune officier tout ce qu'elle savait de l'indignité de Luce.

Elle n'en avait pas eu la force.

Elle s'était arrêtée.

Puis elle s'était éloignée et elle était revenue chez elle, brisée par la douleur, mais n'ayant rien fait.

Maintenant il était trop tard.

De par la loi, Adrien de Salverne avait donné son nom à Luce d'Azergues.

Le mariage était consommé.

Tous les efforts de l'ingénieux maître-chanteur avaient été inutiles.

Il ne restait plus rien à faire.

Tel était le sujet de la colère qui agitait Bertin.

Cependant le misérable, en réfléchissant à la situation, sentait le besoin de lutter encore.

Luce avait épousé le commandant de Salverne, mais il y avait le divorce.

Oh ! cette fois, il n'y aurait plus rien à ménager.

Il faudrait agir avec décision et avec énergie.

Il faudrait qu'Adrien sut la vérité, qu'on lui en fournît les preuves irréfutables pour qu'il n'eût aucun doute.

Alors il ne pourrait pas demeurer dans cette situation.

Il ne voudrait pas laisser son nom à la femme qui l'avait si indignement trompé.

Il ferait rompre son mariage par le divorce qui était rétabli en France depuis un an.

Il reprendrait à l'épouse indigne ce nom qui couvrait son infamie.

Bertin caressait ce projet maintenant.

Il ne lui restait pas autre chose à faire.

Mais, du moins, il convenait que le résultat serait absolument sûr.

Il connaissait assez les sentiments d'honneur du jeune officier d'état-major, pour n'avoir aucun doute sur ce qu'il ferait.

Ce serait lui-même qui agirait.

Déjà le misérable combinait tout son plan, et il l'exposait à Palmyre, le soir, à la veillée.

— Si José était un homme sérieux, si je pouvais avoir confiance en lui, dit-il à sa maîtresse, je n'aurais qu'à lui indiquer ce qu'il a à faire, et il irait trouver lui-même le commandant de Salverne.

— Il aurait là un très beau rôle, approuva Palmyre, car il serait excusé par l'amour que Luce lui a inspiré.

— Oui, mais je ne peux pas compter sur lui, répondit Bertin.

— Tu iras donc toi-même?

— Oui... avec lui.

— Avec José?

— Sans doute. Cette fois je veux agir par moi-même, afin d'être sûr du résultat.

— Cette petite niaise, fit Palmyre, l'ai-je assez sermonnée cependant.

— Si j'avais donné suite à mon premier projet, au lieu de me fier à elle, ce mariage ne serait pas fait.

— Enfin, puisque tout peut se réparer.

— Les circonstances vont être on ne plus favorables, dit l'ancien mouchard. Seulement il faudra agir avec promptitude.

Aussitôt après la noce, lundi soir, le commandant et sa femme doivent partir pour Champtocé. Un coupé est retenu pour eux au train de huit heures quarante-cinq. J'irai chercher José et nous nous rendrons ensemble à Champtocé, par le même train.

Il faut que nous voyions le commandant ensemble et que nous ayons une explication devant elle.

C'est devant elle, que je défie bien de nier, que je dirai tout et que je fournirai toutes les preuves.

Le commandant qui n'aurait pas écouté José, m'écoutera, moi, et je lui expliquerai les causes réelles de ce duel. Je lui dirai que c'est aveuglé par la passion et par la jalousie que José l'a provoqué, ne voyant en lui que l'homme qui lui enlevait la maîtresse qu'il adorait.

— Oui, c'est ce qu'il faut faire, approuva Palmyre, avec toutes les preuves que tu possèdes, M. de Salverne sera bien obligé de croire. Il répudiera sa femme, il divorcera et Luce sera libre.

— Il n'y aura même pas de scandale, ajouta le maître-chanteur, car on ne tiendra à en soulever ni d'un côté ni de l'autre. Les choses pouvant

se passer le plus discrètement du monde, avec les influences dont le duc dispose.

— Et José aussi pourra se marier sans apparat.

— L'occasion sera superbe, car avec les armes que je possède, je supprimerai tout marchandage. J'exigerai tout ce que je voudrai et je l'obtiendrai sûrement.

— Tu seras maître de la situation.

— Maintenant, reprit Bertin, il faut que je prépare cela, nous n'avons plus rien à faire ici. Demain matin je vais annoncer que je vais être obligé de repartir, pour longtemps, pour faire l'inspection d'assurances d'une région tout entière, et que comme mon absence sera longue, je t'emmène avec moi.

— Mais cet appartement ?

— Qu'importe !... on laissera la clef à la concierge, sous le prétexte d'entretenir et dans quelque temps, on lui donnera congé et je ferai prendre les meubles par un marchand à qui je les vendrai.

— Alors nous partirons lundi ?

— Non, demain soir.

— Nous irons à Bougival ?

— Bien entendu. Lundi matin, après avoir quitté ce deguisement, j'irai prévenir José et le faire préparer à venir avec moi.

Bertin avait combiné bien nettement son plan de conduite et il commença aussitôt à le mettre à exécution.

Dans la matinée du dimanche, pendant que la concierge faisait le ménage, il lui annonça son départ, ce qui ne l'étonna guère, car elle était déjà habituée à l'existence nomade de son locataire.

Ce qui la contraria, ce fut la nouvelle que Mme Putot accompagnerait son mari.

Dame, on ne pouvait guère faire autrement.

M. Putot serait tenu deux mois au moins, loin de Paris, pour faire l'inspection de la nouvelle région que sa compagnie d'assurances venait de lui confier.

Ce serait une séparation trop longue.

Le soir, lorsque Mme Davoul et Miette furent revenues de la rue de la Tombe-Issoire, où elles avaient déjeuné, M. et Mme Putot leur firent leurs adieux.

Puis, à neuf heures, ils partirent pour aller prendre le train à la gare Saint-Lazare.

Bertin et Palmyre arriverainet ainsi de nuit à Bougival, et personne ne les verrait.

Le lendemain, la transformation serait accomplie.

***

La résolution que Bertin avait prise faisait joliment bien l'affaire de l'ancienne maîtresse de Rodolfo Chiavanti.

Elle y avait pensé dès le premier instant.

Pendant que Bertin irait à Champtocé avec José de Lizieux, elle pourrait voir Rodolfo.

Elle serait libre.

Alors elle écrirait à l'adresse qu'on lui avait indiquée, pour que son ancien amant puisse lui donner un rendez-vous.

Palmyre se sentait attirée vers lui, par le souvenir ravivé des jours heureux qu'elle avait passés avec le comte Monte-Chiavanti.

A ce regain de passion, se joignait la perspective que Mouredu avait habilement fait briller à ses yeux : la fortune de Rodolfo.

Il était excessivement riche aujourd'hui, lui avait-on assuré.

Qu'importait à Palmyre la provenance de cette fortune !

Elle était de ces femmes que le besoin de posséder seul anime.

Toute sa vie elle avait agi ainsi.

Si la fille de la mère Putot était aujourd'hui propriétaire à Caen et à Cabourg, si elle avait de bonnes rentes, constituées par les valeurs de premier ordre qu'elle possédait, c'est que chaque aventure, chaque amour s'était traduit pour elle par de l'argent.

Si elle était attachée à Bertin, qu'autrefois elle avait seulement récompensé de ses services, c'est qu'elle le savait riche de la fortune volée à M. de Lizieux, dont il avait encore usurpé le nom; c'est qu'elle sentait qu'il y avait moyen pour elle d'accaparer une part de cette fortune.

Maintenant, sans quitter cet amant, elle irait à l'autre puisqu'il était si riche.

Avec lui, au moins, il y aurait ce qu'elle appelait de l'amour.

Il tardait à Palmyre d'être seule, d'être libre, pour revoir Rodolfo Chiavanti.

Le lundi matin, M. de Lizieux, — car notre maître-chanteur avait repris la peau de son personnage, — déjeuna de bonne heure, afin d'aller à Paris dans la matinée, pour voir José et l'informer de ce qu'il comptait faire.

Le jardinier et sa femme n'avaient pas entendu rentrer leurs maîtres dans la nuit.

Il lui semblait entendre en elle une voix mystérieuse qui lui parlait d'espérance. (P. 1462.)

Nous savons que la propriété avait, en effet, une petite porte donnant sur un petit chemin, loin de leur logement.

La malle que M. et Mme Putot avait emportée de la rue de Clichy, avait été laissée à la Consigne, à la gare de Rueil.

Le jardinier reçut l'ordre d'aller la chercher, pendant que sa femme faisait les commissions, pour acheter ce qui était nécessaire et aidait l'almyre dans le ménage.

Dès que son amant fut parti, Palmyre écrivit à l'adresse convenue.

Elle savait que M. de Lizieux, ne reviendrait pas avant le lendemain.

En repartant d'Angers le mardi matin, il ne pouvait être là avant midi, lors même qu'il prendrait le premier train.

Si Rodolfo avait sa lettre dans l'après-midi, elle pourrait le voir le soir même, ou dans la nuit.

Elle la porta elle-même à la gare de Rueil, après le départ de M. de Lizieux, afin qu'il n'y ait pas un instant de perdu.

***

Mouredu avait voulu profiter de son dimanche, pour vérifier ce qu'il avait appris.

Il tenait à se rendre compte de ce que Palmyre lui avait dit et c'est dans cette intention qu'il était venu le matin même à Bougival.

Il avait trouvé sans peine, dans le chemin de Viroflay, le petit portail que la maîtresse de Bertin lui avait indiqué, avec son fronton disparaissant dans l'entrelacement des glycines.

De loin, il avait vu toutes les fenêtres de la maison fermées.

Puis, notre ami avait pris quelques informations dans le pays.

Mme Putot ne faisait pas grand bruit, elle passait assez inaperçue, menant une existence très retirée; mais Tistin parvint tout de même à voir des personnes qui la connaissaient, des fournisseurs qu'il interrogea très adroitement.

Il était certain maintenant que Bertin et sa maîtresse étaient à Paris.

L'ancien maître de timonerie n'avait fait évidemment que simuler un voyage pour se soustraire aux recherches de Mlle Mercier.

Maintenant que ses combinaisons étaient déjouées, il n'allait sans doute pas tarder à reparaître.

Il s'agissait de ne pas perdre de vue l'hôtel de la rue de Courcelles et la petite maison de Bougival.

Bientôt, le lundi peut-être ou au plus tard le mardi ; Léon des Roselles serait de retour.

Il apporterait les preuves formelles de l'identité du misérable, qui avait pris le nom de M. de Lizieux.

La lettre que Mlle Mercier avait reçue le dimanche matin, donnait toute certitude à cet égard.

Bertin pourrait être démasqué et livré à la justice.

L'essentiel en ce moment consistait à ne pas lui donner l'éveil, afin qu'il ne se méfiât pas de ce que l'on ourdissait contre lui.

CHAPITRE CLXXVII

DEVANT SAINTE-CLOTILDE

Après une nuit passée dans un sommeil accablant, nécessaire pour réparer ses forces épuisées par tout ce qu'elle avait souffert, Miette s'était levée l'esprit plein de la résolution qu'elle avait prise de quitter le monde et d'aller sous l'habit religieux porter dans un couvent le deuil de son amour.

Maintenant la pauvre enfant ne savait comment faire part de son projet à cette bonne Mme Davoul qui allait être si affligée de se séparer d'elle.

Elle se sentit gênée, contrainte, timide lorsqu'elle vint, comme chaque matin, lui souhaiter le bonjour.

Mais l'excellente femme connaissait déjà la résolution de Miette.

La veille, avant de la quitter, Alice avait fait part à sa mère des tristes confidences et du douloureux désespoir de son amie.

Elle lui avait dit que Miette ne se sentait ni la force ni le courage de vivre dans ce monde où elle était exposée à revoir le commandant de Salverne et qu'elle avait résolu, puisque tout était fini pour elle, d'aller s'enfermer à jamais dans un couvent.

Alice Lion avait fait cette communication à sa mère, dans l'intérêt même de Miette.

Elle voulait que Mme Davoul essayât encore, en lui témoignant toute l'affection réellement maternelle qu'elle avait pour elle, de la dissuader de son projet.

Elle désirait que Miette comprît qu'elle avait en elle, en Pierre et en Mme Davoul, une sœur, un frère et une mère d'adoption, qui lui constitueraient, mieux encore que par le passé, une véritable famille dans laquelle tout le monde l'aimerait; qu'elle sentît qu'elle n'était plus seule sur la terre et que si le bonheur ne lui paraissait plus possible, il lui restait du moins l'affection et les tendres consolations qu'elle inspire.

Mme Davoul devait mettre toute l'éloquence de son cœur dans les pressantes objurgations qu'elle s'était promis d'adresser à Miette.

Dès qu'elle la vit, elle l'embrassa avec une effusion plus grande que de coutume, avec une tendresse qui n'était pas exempte d'émotion.

Elle lui dit qu'elle connaissait son projet qu'Alice lui avait révélé,

pour qu'elle tentât de l'en dissuader et l'excellente femme le fit avec tant d'affection que Miette n'osait plus lutter contre elle.

Mme Davoul trouva dans les inspirations de sa tendresse les arguments les plus convaincants et des accents irrésistibles.

Elle démontra à Miette ce que serait pour elle la vie du cloître dans laquelle elle trouverait sans doute quelques consolations mystiques, mais où l'oubli ne viendrait pas.

Elle lui représenta, au contraire, quelle serait son existence si elle voulait venir vivre à Vincennes, auprès d'Alice et de Pierre, auprès d'elle-même, formant avec eux une famille où tous seraient unis par la plus solide affection.

Elle parvint même, tant elle avait à cœur de réussir, à verser sur la pauvre Miette quelques faibles rayons d'espoir, tant il est vrai, ainsi que l'a dit un de nos grands poètes, que

... l'on espère encore alors qu'on désespère.

La mère d'Alice dit, en effet :

— Qui sait, ma chère enfant, ce que l'avenir nous réserve?... qui sait si les vœux de votre cœur ne finiront pas par être exaucés un jour!...

Et comme Miette la regardait avec stupéfaction en entendant ce langage, elle ajouta :

— M. de Salverne épouse aujourd'hui une fille indigne de lui, indigne de son amour; mais le mariage n'est pas éternel. Cette fille peut mourir...

Peut-être Dieu ne permettra-t-il pas que ce brave garçon soit longtemps malheureux. Il voudra peut-être le délivrer de cette chaîne qu'on lui a fait contracter dans un instant d'aveuglement et il le séparera de celle à qui il va donner son nom.

Alors si M. de Salverne est libre un jour, moi, je suis sûre qu'il ne vous oubliera pas. L'amour qu'il avait pour vous, je le sais bien, était trop grand pour avoir disparu tout à coup.

Il a souffert, je l'ai bien compris, quand il a vu qu'il était obligé de renoncer à vous, parce que vous étiez l'un et l'autre sans fortune et que les règlements militaires lui interdisaient de vous épouser; il a été en proie à un affolement de l'esprit et à un égarement du cœur. On l'a grisé, on l'a fasciné, on a pesé sur sa liberté en évoquant le souvenir de son père qu'il a tant aimé et dont la mémoire lui interdisait de renoncer à l'armée.

On a jeté entre ses bras cette fille qui s'est prêtée au rôle qu'on lui destinait et qui est parvenue à s'emparer de son esprit.

Mais M. de Salverne vous aime toujours!

Alors, s'il devient libre, Miette, si sa femme meurt un jour, ou s'il se sépare d'elle, ce qui est bien possible, puisque le divorce existe aujourd'hui, s'il reconquiert sa liberté, Dieu ne vous le ramènera-t-il pas?

Croyez-moi, fit la mère d'Alice en terminant, renoncez à votre projet. Ajournez-le, au moins, car j'ai confiance, car j'ai de l'espoir, car je sens que vous devez être encore heureuse.

Vous le savez, ma chère enfant, ce n'est pas une amie, c'est une mère qui vous parle!... Je vous dis tout cela comme je le dirais à Alice elle-même, car je vous aime autant qu'elle, tant la compassion m'a donné de l'affection pour vous,

N'est-ce pas, Miette, vous ne nous quitterez pas, fit-elle encore en serrant la jeune fille sur sa poitrine? Vous ne laisserez pas cette bonne maman Davoul toute seule?... Vous ne me causerez pas ce chagrin de vous voir partir pour le couvent, comme on part lorsqu'on quitte le monde pour sa demeure dernière... car il me semblerait que je vous perdrais à jamais et nous pleurerions sur vous comme si vous étiez morte!...

Miette se sentait brisée par une émotion intense.

Elle n'avait plus de voix pour répondre.

Elle penchait sa tête sur l'épaule de Mme Davoul et elle pleurait doucement.

La mère d'Alice reprit, questionnant avec cette ineffable tendresse des mères et tutoyant maintenant pour la première fois la jeune fille. comme si elle la faisait ainsi véritablement son enfant :

— Dis, tu ne partiras pas ?

Miette, d'une voix faible, répondit :

— Non.

— Tu ne me quitteras pas?

— Non.

— Tu me le promets?

— Oui... Je vous le promets!...

— Ah!... ma fille... ma chère enfant!... s'écria l'excellente femme en un réel transport d'allégresse.

— Ma bonne maman Davoul, répondit Miette.

— Oui, ta mère...

— Ma mère!...

Elles s'embrassèrent toutes deux, longuement, en une étreinte qui puisait sa force dans leurs cœurs.

Puis Miette se releva.

— Que vas-tu faire aujourd'hui?

La fille de Jane hésita un court instant avant de répondre.

Elle dit ensuite :

— Je veux aller au cimetière.

— A Passy?

— Oui.

— Pourquoi?

— Pour prier sur la tombe de mon père vénéré..

— Et pour revoir l'endroit où tu l'as connu... *lui?*

— Oui... C'est vrai!

Et plus bas encore, d'une voix qu'il fut impossible d'entendre et qui agita à peine ses lèvres :

— Je veux lui dire de là-bas, ajouta Miette, que je l'aime toujours, que je me garde à lui pour la vie et que je serai là le jour où il sera malheureux, lorsqu'il souffrira dans l'affreuse désillusion qui l'attend, pour le consoler et pour l'adorer!...

— Va, lui dit Mme Davoul; va, ma chère enfant:

Et elle l'embrassa encore avant son départ.

***

Miette prit sur le boulevard de Clichy le tramway qui va au Trocadéro et dont le parcours se termine au bas de l'escalier qui monte au cimetière de Passy.

Elle avait apporté une couronne d'immortelles, sur laquelle elle attacha un petit bouquet de myosotis en porcelaine coloriée qu'elle avait acheté en même temps, et elle déposa ces fleurs de l'amour qui survit et du souvenir impérissable sur la tombe du prêtre vénérable qui lui avait servi de père.

Elle s'agenouilla sur la dalle funèbre et, sans une larme, elle pria.

Les paroles de Mme Davoul avaient fait une profonde impression sur l'esprit de la jeune fille.

Son désespoir était calmé.

Il lui semblait entendre en elle une voix mystérieuse qui lui parlait d'espérance.

Elle sentait en son cœur revivre avec des forces nouvelles cet amour qu'elle avait juré éternel à celui qu'elle avait considéré comme son fiancé.

Puis, sans transition, sous le souffle de cet amour régénéré en elle avec une telle puissance, Miette sentit naître tout à coup une haine atroce, furieuse, implacable.

Cette haine, c'est à Luce qu'elle allait.

Elle était suscitée par la pensée horrible que Luce d'Azergues se jouait de la confiance loyale d'Adrien de Salverne.

C'est l'indignation qui la soulevait et, sous ses efforts violents, la poitrine haletante de Miette bondissait en soubresauts précipités.

Le tromper, lui!

Cette créature indigne lui avait parlé de son amour!

Cette fille méprisable, qui avait appartenu à un autre, lui faisait croire qu'elle se donnait à lui et qu'elle serait seule à lui!

Elle lui apportait dans ses baisers des lèvres souillées dans les viles débauches des cabarets de nuit et des bouges réservés aux orgies!

Elle lui faisait présent d'un cœur gangrené déjà par les plus vicieuses passions et d'une âme vile et menteuse!

Et lui, comment avait-il pu l'aimer?

Comment n'avait-il pas découvert sur son front les stigmates de la honte?

Cette Luce ne rougissait donc pas!

Puis, Miette, pleine de pitié pour le malheureux qu'elle savait si indignement trompé, se sentait prise d'une égale compassion pour le duc et pour la duchesse d'Azergues.

Elle les avait vus, un seul instant, l'avant-veille, lorsqu'ils entrèrent à la mairie de la rue de Grenelle, accompagnant leur fille, et cet instant lui avait suffi pour comprendre qu'ils étaient comme Adrien, comme tout le monde, les dupes de cette effrontée.

Il était impossible que le duc et la duchesse d'Azergues fussent les complices de leur fille.

Et Miette plaignait sincèrement ce père et cette mère, cette mère surtout — la sienne — vers qui elle se sentait attirée par un sentiment qui, en toute autre circonstance, lui aurait certainement paru plus tendre que la compassion qui l'inspirait.

Mais en quittant le cimetière de Passy, en descendant le long du boulevard qui traverse le Trocadéro et qui rejoint le pont de l'Alma, la fille de Léon des Roselles et de Jane sentit peu à peu la nature de ses impressions se modifier.

Elle aimait si profondément Adrien de Salverne, elle désirait si ardemment pour lui le bonheur dont elle le savait digne, qu'elle éprouvait le besoin de lutter contre les atroces pensées qui déchiraient son âme.

Elle était si pure, si honnête, tellement incapable d'une action indigne comme celle de Luce, qu'elle se disait : .

— Je me trompe peut-être... Adrien doit savoir la vérité... cette fille qu'il aime n'aura pas eu le cynisme éhonté de le tromper de la sorte... Elle doit lui avoir avoué sa faute... Elle a obtenu son pardon et Adrien, aveuglé par sa beauté, l'aime quand même!... Il l'aime... oui, il faut bien qu'il l'aime, s'il lui a pardonné!...

La pauvre fille s'était si généreusement sacrifiée au bonheur d'Adrien, que c'est à peine si elle se disait :

— Moi aussi je l'aime... Je l'aime plus que cette Luce d'Azergues assurément, et moi, au moins, je n'ai jamais aimé que lui!...

Son esprit n'avait pu faire cette comparaison.

Mais alors, Miette voulut revoir celle qui allait être proclamée au pied de l'autel l'épouse d'Adrien comme elle l'avait été déjà par le représentant de la loi.

Sur l'autre rive de la Seine se dressaient les deux flèches de Sainte-Clotilde qui dominaient la masse lourde du palais Bourbon.

C'est là que, dans quelques instants, le mariage d'Adrien et de Luce d'Azergues allait être béni.

Miette se dirigea de ce côté.

La Seine traversée, il lui resta peu de chemin à parcourir et elle le franchit d'un pas rapide, impatiente d'arriver et de voir.

La rue Saint-Dominique et le petit square qui précède l'aristocratique église du quartier Saint-Germain étaient déjà pleins de monde.

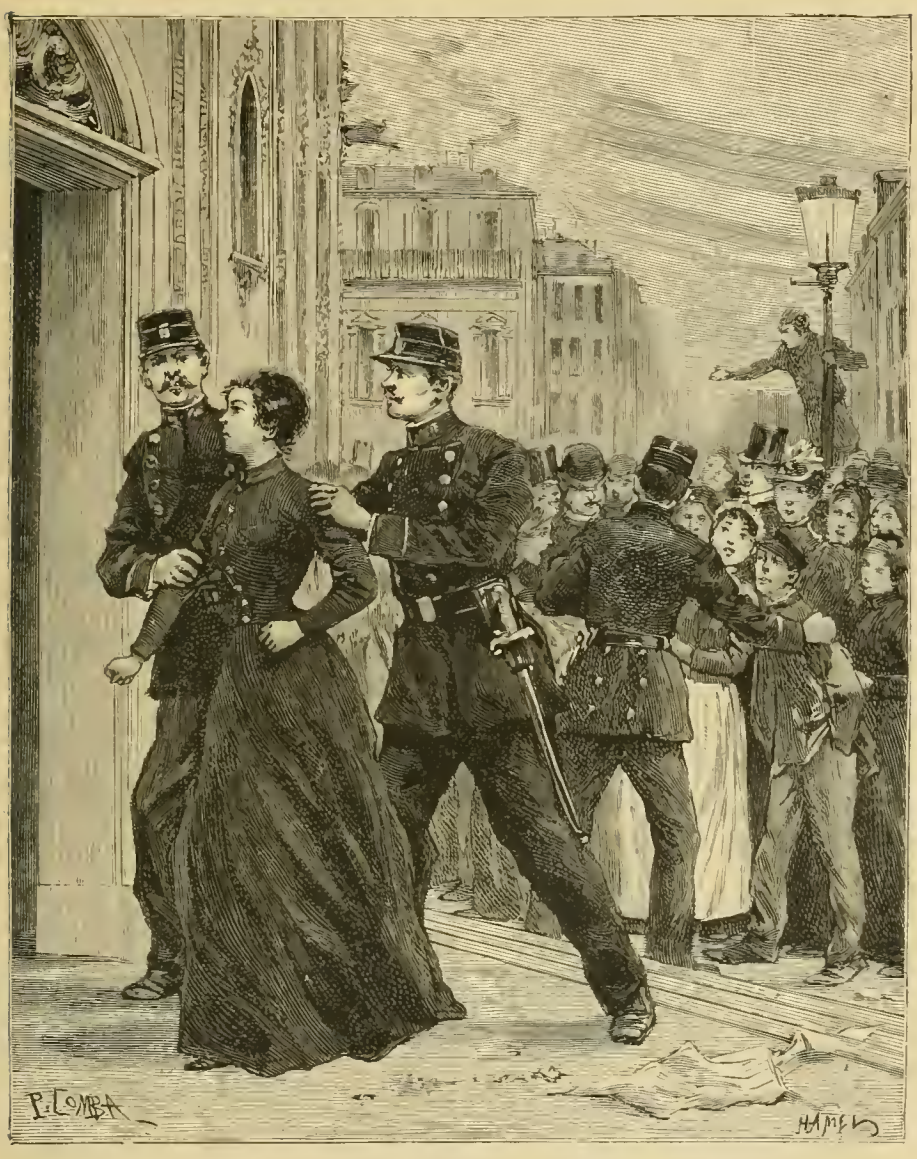
Un service d'ordre avait été commandé et les agents avaient peine à maintenir la foule pour laisser un passage libre aux voitures amenant les invités.

Le porche gothique de Sainte-Clotilde était décoré de lourdes tentures de velours rouge à crépines d'or retombant d'une élégante marquise.

Un épais tapis parsemé de fleurs descendait le long des marches, encadré des deux côtés par des plantes exotiques.

Par la grande porte ouverte à deux battants, on voyait au bout de la nef le maître-autel constellé de lumières nombreuses, orné de fleurs magnifiques, et sous un dais de satin blanc, soutenu par des cordelières d'argent et flanqué des armes réunies des maisons de Salverne et d'Azergues, les fauteuils et les prie-dieu, en bois doré et en velours cramoisi, attendant les nouveaux époux.

Sous le porche, les deux suisses, vêtus de rouge et galonnés d'or, majestueux avec leurs hautes hallebardes et leurs larges baudriers, attendaient les invités.



Miette s'était laissé entraîner sans proférer un mot. (P. 1470.)

Miette s'était glissée petit à petit à travers la foule pressée et elle était parvenue au second rang.

Elle était haletante d'émotion.

Autour d'elle on causait.

Elle écoutait.

Devant était un homme dont le visage glabre, aux lèvres et au menton

rasés et le gilet à manches permettaient de reconnaître un domestique de grande maison.

Il connaissait tout le monde.

Il nommait à ses voisins les personnes qui descendaient des superbes équipages :

Le marquis de Varades et la marquise, en robe de velours vert et damas gris-argent à ramages, garnie de pierreries sur passementeries d'argent.

M. de La Faloise et Diane, l'amie intime de la duchesse d'Azergues en robe de moire couleur héliotrope foncée, délicatement brodée de perles aurore.

M. et Mme de Larnange, avec leur fils Maurice et Andrée, leur fille; M. et Mme de Pontier, Balthilde, Marthe et Albert de Pontier, leurs enfants; M. et Mme de Tiercé; M. et Mme de Sorgues, dont Claire et Julia, leurs filles, étaient, avec Madeleine de Varades et Éliane de Tiercé, les demoiselles d'honneur, étaient déjà arrivées et avaient pris place dans l'église.

D'un élégant coupé capitonné de satin mauve descendirent de nouvelles personnes.

Le domestique qui était devant Miette les nomma :

— Le comte et la comtesse de Perraycourt.

La comtesse, toute jeune et ravissamment belle, avait une robe de tulle blanc brodé reposant sur une jupe en taffetas rose.

Un nouvel équipage succéda à celui-ci dès qu'il se fut éloigné.

— Le baron et la baronne de la Pommeraie et M. Edouard, leur fils, dit le cicerone que nous avons déjà entendu.

Et la foule admirait la merveilleuse toilette de grenadine verte, garnie d'un riche volant de Chantilly et de ganses perlées, que portait la baronne de la Pommeraie.

Mlle Mercier descendit d'un coupé de louage qui était venu la prendre à la gare Saint-Lazare.

Elle portait une toilette riche et sévère en broché pain brûlé et dentelles espagnoles noires.

Puis vinrent M. et Mme de Saint-Mamert, dont la robe de velours crème et de satin rose fut fort remarquée; la fille du général d'Yrvoix, Mme de Montrenault, en satin lilas richement brodé d'argent; la baronne de Chemillé, en faille noire garnie de drap d'or; M. et Mme d'Apremont, toute habillée de dentelles d'Angleterre sur un transparent de soie jaune; Georges et Victor de Maubel, avec leur père et leur mère; M. et Mme de Bluchen avec leurs deux enfants, Willfrid et Aimée.

Les témoins d'Adrien de Salverne, — le général d'Yrvoix et le colonel Dommartin appartenant à l'arme du génie et portant l'aiguillette distinctive des officiers d'état-major, — ainsi que les témoins de Luce d'Azergues; — le comte de Bellegarde, son oncle et le marquis de Varades, — arrivèrent bientôt, précédant de peu les dernières voitures, et ils attendirent à l'intérieur de l'église, près de la grande porte, pour se joindre au cortège qui allait bientôt se former.

Bientôt un mouvement se fit dans la foule.

On annonçait l'approche de la voiture nuptiale.

Miette sentait ses jambes trembler sous elle, comme si elles allaient devenir incapables de la supporter.

Elle allait voir Adrien.

Elle allait voir aussi cette Luce d'Azergues.

Les quatre demoiselles d'honneur, uniformément vêtues de faille rose et portant d'identiques parures de perles superbes, — présents du duc d'Azergues, — vinrent se placer au bas des marches de l'église pour attendre la mariée.

Paul des Roselles, Raymond de Coursades, Gaston de La Faloise et Robert d'Apremont, les quatre garçons d'honneur, se placèrent auprès d'elles.

Alors, d'une calèche armoriée descendit Adrien de Salverne, superbe dans son uniforme qu'ornait la croix de la Légion d'honneur, puis le baron et la baronne de Coursades qui remplaçaient pour lui les parents qu'il avait perdus.

Miette le vit.

Il était affreusement pâle.

Une puissante émotion l'envahissait sans doute.

La fille de Léon des Roselles avait tressailli à sa vue.

Elle se dissimulait derrière les personnes qui se tenaient au premier rang.

Ses regards ne pouvaient se détacher d'Adrien et elle sentait son cœur battre avec une violence telle que chaque coup semblait être capable de le briser.

Adrien vint au devant de la somptueuse berline tendue de satin blanc, portant les armes d'Azergues et la couronne ducale, que les suisses de l'église firent avancer devant la grille.

De ce superbe équipage, dont un valet de pied en grande livrée ouvrit la portière, le duc d'Azergues descendit le premier.

Puis, Régina, la sœur de Claudius, la ravissante comtesse de Bellegarde, qui semblait toujours aussi jeune, et qui plus en beauté que jamais

souleva d'unanimes enthousiasmes avec sa merveilleuse toilette de brocart gris aux larges agrafes de vieil argent.

La duchesse d'Azergues descendit à son tour, et tandis que l'on relevait la traîne majestueuse de sa robe de satin giroflée aux longues franges de jais, Adrien s'approcha d'elle et lui offrit le bras pour la conduire dans le temple.

Enfin Luce parut.

Elle était ravissante dans sa robe de satin blanc, toute drapée par devant et ourlée d'une frange d'oranger.

Un long cordon de fleurs partait de l'épaule droite et glissait jusqu'au bas, passé en sautoir.

Par derrière, un flot de dentelles en hauts volants de vieux Venise floconnait sur toute la traîne.

Une mantille, qu'attachait sur ses cheveux d'or ondulés une mince couronne d'oranger, affilait ses longues pointes, se mêlant aux dentelles de la jupe et les continuant de façon à former une mignonne tranchée qui partait du chignon pour courir à l'extrémité du costume.

Puis, un voile à la juive, jeté sur toute la toilette comme un flot de brouillard, l'enveloppait et l'idéalisait, noyant dans ses brumes aériennes le profil délicat de la jeune fille dont les yeux noirs, pleins de flamme de joie et d'orgueil, scintillaient pareils à deux étoiles.

Luce prit le bras de son père.

Le cortège se forma, précédé par les deux suisses dont les hallebardes retentirent sur les dalles.

Miette avait vu tout cela.

A l'apparition de Luce, vêtue de blanc comme une vierge, parée de la fleur qui symbolise la pureté de l'âme et du corps, un bouillonnement épouvantable se fit dans son sang dont le flux brûlant inonda tout à coup son cerveau.

Elle eut un éblouissement.

Elle la regarda avec des yeux étranges, subitement allumés par une fureur terrible et par une incoercible indignation.

— En blanc!... Elle se marie en blanc!...

Alors Luce n'avait pas avoué sa faute!...

Elle trompait Adrien comme elle avait trompé tout le monde!...

Elle mentait encore sous son costume virginal!...

Pas une rougeur de honte à son front!...

Miette n'eut pas la force de supporter cela.

Affolée, hors d'elle, elle écarta, de ses bras doués à cet instant d'une force prodigieuse, ceux qui étaient devant elle.

Elle s'élança sur l'indigne fille de Jane et, au moment où elle gravissait au bras de son père le premier degré du péristyle, elle la saisit avec fureur, elle déchira violemment le voile qui la recouvrait, elle arracha les fleurs d'oranger qui paraient son front et, hors d'elle, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, elle s'écria :

— Misérable !... Tu mens à tous ici, impudente !... Tu es indigne de ces fleurs virginales !... Tu trompes un honnête homme !... Moi, je te démasque !... Voilà la justice !...

CHAPITRE CLXXVIII

LE SCANDALE

Miette, semblable à une furie, les yeux étincelants, les lèvres crispées, avait fait justice, ainsi qu'elle l'avait dit.

Personne n'avait eu le temps de s'opposer à ce qu'elle avait fait, tant le saisissement avait été grand et la stupeur profonde, en présence de cette scène inattendue et exécutée avec une rapidité prestigieuse.

La plume du narrateur est incapable de suivre l'action de la vitesse avec laquelle elle s'accomplit et de dépeindre tout ce qui se passa simultanément chez tous les spectateurs de cet acte qui apparut tout d'abord comme le fait d'une folle.

Dans la foule, ce fut un cri qui s'éleva unanimement de centaines de poitrines.

Dans le cortège nuptial ce fut un mélange d'indignation, de révolte, de consternation, d'épouvante, de stupeur atterrée, et de saisissement complet.

Deux des garçons d'honneur, Gaston de La Faloise et Robert d'Apremont, s'élancèrent les premiers et saisirent la jeune fille que les valets de pied voulaient écharper.

Les gardiens de la paix chargés du service d'ordre qui se trouvaient les plus rapprochés durent la protéger contre les représailles que l'on s'apprêtait à exercer, et ils l'entraînèrent dans l'église.

Luce avait subitement pâli, puis rougi.

Elle avait eu un cri, véritable rugissement de rage.

Un flot de colère et de honte avait blêmi et incendié son visage dépouillé de la couronne virginale, encadré par les débris de son voile

lacéré et par les lambeaux de sa dentelle mêlés aux pétales des fleurs arrachées.

Claudius d'Azergues avait bondi.

Sa main s'était levée et elle s'était abattue sans avoir pu saisir celle qui venait d'infliger à sa fille cet affront public et cet épouvantable outrage.

Jane s'était évanouie entre les bras d'Adrien, pâle lui-même comme un mort, car il venait de reconnaître à l'instant Miette dont l'amour n'avait pas disparu de son cœur trompé par la plus perfide illusion.

Chez tous, le désarroi était complet.

Le cortège s'était précipitamment réfugié dans le temple, affolé, comme si l'on avait à échapper à un danger immense.

Dans la foule, il y eut une poussée, une bousculade, car tout le monde voulait voir, car les badauds avides de scandale s'efforçaient de pénétrer dans l'église pour avoir le mot de cette scène mystérieuse.

Ce fut à grand peine que l'on contint le flot pressé de tous ces gens et que les grilles purent être fermées.

Luce avait été conduite dans une petite chapelle latérale.

— Cette femme est folle!

C'était le cri de tout le monde.

Et l'on se demandait aussi bien dans l'église que sur la place :

« Qui est-elle?

« Personne ne la connaît!...

« Elle est toute jeune!

« On voit bien qu'elle est folle!...

« Il faut qu'il y ait une méprise!... »

Miette s'était laissé entraîner sans proférer un mot, indifférente aux menaces et aux injures qu'elle n'entendait même pas.

On l'avait poussée dans la sacristie.

On l'entourait.

On la questionnait de tous côtés à la fois.

On l'injuriait.

Raymond de Coursades, arrivé un des premiers auprès d'elle, l'avait reconnue.

Il le dit à voix basse à son oncle, le général d'Yrvoix :

— C'est cette jeune fille qu'Adrien voulait épouser.

— Alors, c'est une maîtresse qui se venge?... fit le général.

Cela avait déjà été dit dans la foule.

Bien des gens avaient pensé ainsi.

Miette ne répondait à aucune question.

Elle demeurait immobile, maintenue par ceux qui la tenaient.

Le duc d'Azergues, qui avait été entraîné par ses amis et par son beau-frère, était auprès de Jane dont l'évanouissement se prolongeait.

Mlle Mercier était aussi auprès de son amie, lui prodiguant ses soins.

En voyant Miette, elle avait eu une inspiration subite.

Elle avait été frappée par la ressemblance frappante que cette jeune fille inconnue avait avec Magali, sa sœur jumelle.

Elle n'avait pas hésité.

Elle avait dit :

— Miette!...

Mais vainement elle avait cherché à comprendre ce qui se passait.

Quand un médecin fut auprès de la duchesse d'Azergues que l'on transporta dans une maison voisine pour lui donner les soins que son état réclamait, quand elle la vit accompagnée par toutes ses amies, Mlle Mercier vint à la sacristie où elle avait vu conduire la fille de Léon des Roselles.

Il n'y avait que des hommes.

Le premier qu'elle vît fut Paul, le fiancé de Magali.

Elle lui dit tout bas, le prenant par le bras :

— Miette!... c'est elle, elle que nous croyions morte, la sœur de Magali!...

Raymond de Coursades avait entendu.

***

Luce était entourée par ses amies et par ses parentes.

Elle pleurait maintenant.

Ses larmes étaient des larmes de rage.

On essayait de la consoler.

— C'est une folle, lui disait la marquise de Varades. On va la faire enfermer.

— Mais quel scandale!... répondit tout bas l'indigne fille de Jane. Que va-t-on penser?...

— Que voulez-vous qu'on pense de l'acte d'une folle?

— Est-ce que la fille du duc d'Azergues n'est pas au-dessus de tout soupçon? dit Mme de La Faloise.

Mais Luce était loin de se rassurer.

En voyant Miette, en entendant sa voix, elle avait reconnu la jeune ouvrière de la rue du Quatre-Septembre.

Cette jeune fille la connaissait.

Elle savait qu'elle avait été la maîtresse de José de Lizieux.

Elle n'était pas une folle, comme on le disait, comme on le croyait.

Elle était, Luce venait de le comprendre, l'amante déçue à qui son fiancé est enlevé!

Elle était une rivale!

Cette Miette, c'était celle qu'Adrien avait aimée avant elle.

Luce avait vu pâlir son fiancé.

Elle avait lu sur ses lèvres ce nom qu'il avait prononcé d'une voix indistincte.

Alors elle se sentait perdue.

Le scandale qui venait d'avoir lieu aurait un retentissement épouvantable.

Miette préciserait ses accusations.

Elle dirait la vérité.

Elle fournirait des preuves.

Elle l'accuserait hautement, car ce qu'elle venait de faire prouvait bien qu'elle ne reculerait devant rien.

Alors son déshonneur serait publié!

Alors sa faute serait connue de tous!

Alors tous ceux qui la consolaient maintenant, la croyant victime d'une erreur, l'accableraient de leur mépris!

Adrien lui-même se détournerait d'elle!

Luce voyait et sentait tout cela.

Alors, au milieu du désarroi effroyable de son esprit, n'entendant plus rien des consolations qu'on lui prodiguait, elle songea au passé.

Elle pensa à José.

Elle le vit, stupéfaite.

Oui, le fils de l'aventurière espagnole était là.

Il avait pénétré dans l'église.

Il avait pu se glisser jusqu'auprès de Luce, dans la petite chapelle latérale où on l'entourait.

Luce se leva, galvanisée.

Elle perdait la tête dans l'affolement de la honte.

José lui apparut tout à coup comme le salut.

— Où allez-vous?... lui demanda Diane de La Faloise.

Elle ne répondit pas.

Elle écarta tout le monde sur son passage.

Personne ne comprit ce qui se passait en elle.

Mais Luce, avec une résolution subite, alla droit à José de Lizieux.

Elle lui dit à voix basse :

— Je sais tout, leur dit-il à tous deux. (P. 1477.)

— Emmenez-moi!...

Personne, parmi les dames qui étaient là, ne connaissait le fils de Carmen.

On n'avait pas pris garde à lui jusque-là.

C'est à peine si on le vit.

José répondit à Luce sans que personne ne puisse l'entendre, sans qu'on se doutât même qu'il lui avait parlé.

Puis il disparut.

Blanche d'Yrvoix, qui se trouvait en ce moment la plus rapprochée de Luce, lui demanda :

— Où allez-vous?

La fille du général était très inquiète.

— Je veux aller retrouver ma mère, répondit la maîtresse de José.

— Venez avec moi, Luce.

— Non, laissez-moi !... Je veux être seule !

Luce quitta ses amies qui n'osèrent la suivre que de loin.

Elle se dirigea vers la sacristie.

On crut qu'elle allait retrouver cette jeune fille qui lui avait infligé cette inconcevable injure, afin de venger l'affront qu'elle avait subi.

On marcha à sa suite pour la protéger contre elle-même.

Mais Luce arriva la première à la petite porte du chœur et elle pénétra dans le corridor qui conduit à la sacristie.

A sa gauche, derrière une porte recouverte de moleskine, elle entendit des voix confuses.

En face, il y avait une sortie donnant sur le côté de l'église.

C'est de ce côté que Luce se dirigea.

Elle franchit cette porte.

José accourut en la voyant.

Il précédait une voiture que conduisait David, son petit nègre.

— Viens, dit-il.

L'endroit était désert.

Tout le monde s'était porté sur le devant de Sainte-Clotilde.

Luce monta dans le coupé suivie par José et le cheval partit au grand trot.

***

Dans l'église et dans la sacristie, tout le monde la cherchait.

On fut étonné de ne plus la voir.

On pensa qu'elle était allée rejoindre la duchesse d'Azergues et quelques-unes de ces dames se rendirent aussitôt dans la maison où Jane avait été transportée.

Pendant ce temps, on continuait à interroger Miette, afin d'avoir l'explication de sa conduite.

Il avait été impossible de lui arracher un mot.

Galvanisée par l'indignation et par la fureur, Miette était incapable de prononcer une parole.

Elle était pâle et frémissante au milieu de toutes les personnes qui l'entouraient.

Le comte de Bellegarde était au premier rang, tout près d'elle, soucieux avant tout d'atténuer autant que possible le scandale.

Le curé de Sainte-Clotilde, mis au courant de ce qui s'était passé, venait d'arriver et on l'avait laissé prendre l'initiative de l'interrogatoire que Miette devait subir.

Il lui posait les premières questions, pour savoir qui elle était, pour lui faire avouer à quel mobile elle avait obéi, lorsque la fille de Léon, attirée par la bienveillance de son visage patriarcal fit un pas vers lui, comme pour se mettre sous sa protection et pour échapper aux objurgations qu'on lui adressait de toutes parts.

— Oui, je vous dirai tout, monsieur le curé!... fit-elle. Mais à vous seul!... Ce n'est pas un scandale que j'ai recherché, je vous le jure!

Le curé prit Miette par la main et il l'entraîna dans la pièce affectée aux enfants de chœur.

— Laissez-moi faire, dit-il au comte de Bellegarde.

Alors, quand la porte fut refermée, sans attendre une question nouvelle, Miette reprit :

— Maintenant que je comprends ce que j'ai fait, je suis désolée... Non pas pour cette misérable fille. Non!... elle n'a que ce qu'elle mérite... Mais pour ses parents, pour sa mère que j'ai peut-être tuée... car je l'ai vu tomber...

Cela a été plus fort que moi!... L'indignation qui m'a saisie quand j'ai vu cette impudente créature tromper tout le monde en étalant effrontément les emblèmes dont elle est indigne, a été plus forte que ma raison... Je n'ai pas été maîtresse de moi-même!...

Le prêtre se disait :

— Mais cette jeune fille n'est pas folle !

Pour lui laisser le temps de se calmer cependant, car il sentait bien qu'elle était encore sous le coup d'une très vive surexcitation, il la questionna :

— Vous connaissez la famille du duc d'Azergues?

— Non, monsieur le curé, répondit Miette. Je ne connais que cette fille, M^lle^ Luce d'Azergues.

— Vous vous trompez peut-être?

— Non.

— N'êtes-vous pas le jouet d'une ressemblance?

— C'est bien elle !

— Où l'avez-vous connue?

— Je l'ai vue dans la maison où je travaille, rue du Quatre-Septembre, chez Mme Duvernoy, couturière.

— Vous en êtes bien sûre?

— Oui, bien sûre.

— Qui êtes-vous donc?... Comment vous appelez-vous ?... demanda le curé de Saint-Clotilde.

— Je me nomme Miette Verneuil.

— Vous avez une famille?

— Je suis orpheline... J'ai été élevée par un saint prêtre qui m'a recueillie quand j'étais toute jeune, M. l'abbé Verneuil, l'ancien curé de Montlhéry, qui était chanoine de Notre-Dame à Paris... Je n'ai pas d'autres parents que lui!...

Le prêtre se sentait ému.

Non seulement cette jeune fille n'était pas folle, mais il comprenai qu'elle était sincère.

Miette précisa son accusation.

— Je connais M. de Salverne, dit-elle rougissant à cet aveu.

Et tout bas elle ajouta :

— Je l'aime!...

Puis, s'enhardissant, elle reprit plus haut :

— Je l'ai aimé la première!... mais je me suis sacrifiée pour son bonheur, sachant bien qu'il ne pouvait pas épouser une pauvre fille comme moi... Je croyais si bien qu'il serait heureux en épousant la fille d'un duc... une jeune fille riche, de grande famille, noble comme lui, qui l'aimerait autant qu'il le mérite et qui lui aurait donné comme moi un cœur qui n'aurait jamais battu que pour lui!...

J'ai voulu voir celle qui allait être sa femme, afin de juger si elle était capable de lui donner tout le bonheur et toute la tendresse dont il est digne et celle que j'ai vue, celle que j'ai reconnue sous cette toilette blanche, sous cette couronne de fleurs d'oranger, c'est justement cette fille qui était venue chez ma patronne, celle pour qui nous avions fait un costume de bal, celle que j'ai habillée moi-même quand son amant l'a amenée la veille de Noël pour la conduire au réveillon!...

Alors l'indignation m'a emportée et m'a aveuglée!... Je n'ai plus vu qu'un honnête homme dont une coquine se jouait... qu'un homme confiant et loyal trahi par une fille effrontée qui osait se parer de la toilette des vierges pour cacher son indignité!...

Je n'ai songé à rien et j'ai démasqué cette éhontée pour sauver celui qu'elle trompait... celui que j'aime toujours!...

Voilà ce que j'ai fait, monsieur le curé!... oui, voilà tout!... C'est la vérité, je vous le jure!

Miette sanglotait en achevant.

Le vénérable prêtre était fort embarrassé.

Il sentait s'imposer à lui une confiance absolue en ce que cette jeune fille venait de lui dire.

Il avait reconnu dans sa voix l'accent indubitable de la sincérité.

Mais d'autre part, que pouvait-il faire?

Quelle solution donner à ce scandale?

Comment révéler la vérité aux parents de Luce d'Azergues?

La porte de la pièce où il se trouvait avec Miette s'ouvrit au moment où la fille de Léon et de Jane venait d'achever.

C'était l'appariteur de l'église.

— Monsieur le curé, dit-il, voilà deux messieurs... deux officiers...

Il ne put pas en dire plus.

Raymond de Coursades et Adrien entrèrent.

Le jeune commandant était pâle comme un cadavre.

En face de Miette, il s'arrêta, comme rivé au sol, en proie à une sensation inanalysable.

Raymond le soutint, croyant qu'il allait chanceler.

Puis, éprouvant le besoin de donner au curé de Sainte-Clotilde l'explication de ce qui se passait chez son ami, il dit, saisi lui-même par une vive émotion :

— Monsieur le curé,... mon ami de Salverne connaît cette jeune fille...

Le prêtre voulut épargner des paroles pénibles.

D'un geste, il interrompit le jeune officier.

— Je sais tout, leur dit-il à tous deux.

Et prenant la main d'Adrien :

— Mon cher enfant, dit-il avec une réelle compassion, ayez confiance en Dieu... il vous soutiendra dans cette épreuve.

Et Miette, les yeux encore pleins de larmes, ses regards ne pouvant se détacher de celui qu'elle aimait, murmurait si bas que personne, pas même lui, ne pouvait l'entendre :

— Adrien... c'est parce que je vous aime toujours que j'ai fait cela... C'est pour vous sauver!

CHAPITRE CLXXIX

PARTIE !

Il serait impossible de décrire exactement ce qui s'était passé chez Adrien de Salverne au moment où il avait reconnu Miette.

Tant de sentiments opposés s'agitèrent à la fois avec soudaineté et avec violence en lui qu'il serait difficile de les analyser et même de les définir.

Son esprit, bouleversé par le scandale qui venait d'éclater, était partagé entre deux objets principaux.

Il ne voyait, en quelque sorte, que la duchesse d'Azergues et que Miette inopinément retrouvée dans les circonstances dramatiques qu'elle venait de créer.

Ce n'est qu'après elles qu'il pensait à Luce.

Jane s'était évanouie et il l'avait soutenue, retenue dans ses bras.

Il se sentait pris pour elle d'une compassion aussi affectueuse et aussi profonde que si c'eût été sa propre mère qu'il eût vue ainsi.

A la vue de Miette, son cœur horriblement torturé, avait été pris dans un revirement inexplicable, par une émotion dont la nature contrastait étrangement avec les sentiments que les circonstances pouvaient lui inspirer.

L'estime qu'il avait conservée pour cette adorable jeune fille, dont la plus douloureuse fatalité l'avait séparé, était telle qu'il ne pouvait concevoir aucune suspicion contre elle.

Adrien s'était reproché bien souvent de s'être laissé entraîner loin de Miette.

Il s'était dit qu'il avait mal agi envers elle; mais s'il avait blâmé sévèrement sa conduite, il ne s'était pas senti la force de la réparer.

Il n'avait pas osé revenir pour lui expliquer la dure nécessité en laquelle il se trouvait de renoncer à elle, afin de pouvoir suivre cette carrière militaire dont une tradition sacrée et une vocation irrésistible lui faisaient un devoir imprescriptible.

Il ne s'était pas senti la force de la revoir parce qu'il comprenait bien qu'il l'aimait toujours et parce qu'il avait peur d'être définitivement repris par elle s'il se retrouvait en sa présence.

Il la connaissait et il avait su apprécier les merveilleuses qualités de son cœur et de son âme d'élite.

En la voyant surgir devant lui au moment où il allait devant Dieu se

donner à une autre, Adrien de Salverne n'avait pas eu un seul instant la pensée que Miette obéissait à un horrible sentiment de jalousie et de vengeance.

Elle en était incapable.

Quel mobile l'avait donc poussé ?

Comment cette indignation avait-elle surgi en elle, si douce, si résignée, si timide?

En même temps, le jeune commandant d'état-major avait été frappé par l'expression du visage de Luce au moment où Miette arracha son voile et sa couronne de fleurs d'oranger.

Il ne vit en ses regards que la colère suscitée par l'affront qui lui était publiquement infligé.

Il n'y avait aucune protestation de l'innocence injustement outragée.

Son cri avait été celui de la coupable saisie par la main vengeresse de la justice.

Miette avait-elle raison ?

Luce était-elle coupable ?

Adrien s'était aussitôt demandé cela et cette préoccupation effroyable assiégeait son esprit pendant qu'il soutenait dans ses bras la duchesse d'Azergues évanouie, pendant qu'il la transportait, aidé par quelques personnes, pendant qu'il demeurait auprès d'elle, que l'on tentait de la rappeler à la vie.

Lorsque Jane avait commencé à reprendre ses sens, Raymond était survenu.

Il avait entendu le nom de Miette prononcé par Mlle Mercier.

Il avait reconnu la jeune fille que son ami avait aimée.

Le neveu du général d'Yrvoix entraîna Adrien qui se laissa conduire.

— C'est elle !... lui dit-il.

— Oui, Miette !... C'est elle !... fit le fiancé de Luce. — Mon Dieu, que se passe-t-il ?... que sait-elle ?...

— Quelles idées te mets-tu dans la tête ?...

— Oh !... mon cher Raymond... Tu ne sais pas... tu ne la connais pas comme moi !...

— Que veux-tu dire ?

— Où est-elle ?... Il faut que je la voie !...

— Viens.

Raymond de Coursades conduisit alors son ami à la sacristie où il avait laissé la jeune fille au milieu de tous ceux qui cherchaient vainement à lui faire expliquer ce qu'elle avait fait.

Il ne la vit plus.

On lui dit qu'elle était dans la pièce voisine avec le curé de Sainte-Clotilde.

Il y vint aussitôt avec Adrien.

En présence de celui qu'elle aimait toujours, Miette se sentit en proie à un trouble douloureux.

C'était la première fois qu'elle le revoyait ainsi, la première fois qu'elle se retrouvait en sa présence et qu'elle allait lui parler depuis qu'il s'était éloigné d'elle.

Mais elle réagit sur elle-même.

Elle calma son émotion par un puissant effort de sa volonté, trouvant à l'instant même des forces surprenantes dans son amour.

— Monsieur Adrien... murmura-t-elle.

Le curé de Sainte-Clotilde intervint de nouveau.

— Je viens d'entendre tout ce que cette jeune fille avait à dire pour expliquer sa conduite, fit-il, et...

— Pardonnez-moi, interrompit Miette en levant vers Adrien de Salverne des regards suppliants, je n'ai pas été maîtresse de mon indignation et de ma colère...

Adrien ne savait quelle contenance tenir.

Il se trouvait placé entre l'affront infligé à celle qu'il avait épousée, affront qui rejaillissait sur lui, et l'amour qui, à la vue de l'adorable jeune fille, renaissait en son âme si cruellement abusée.

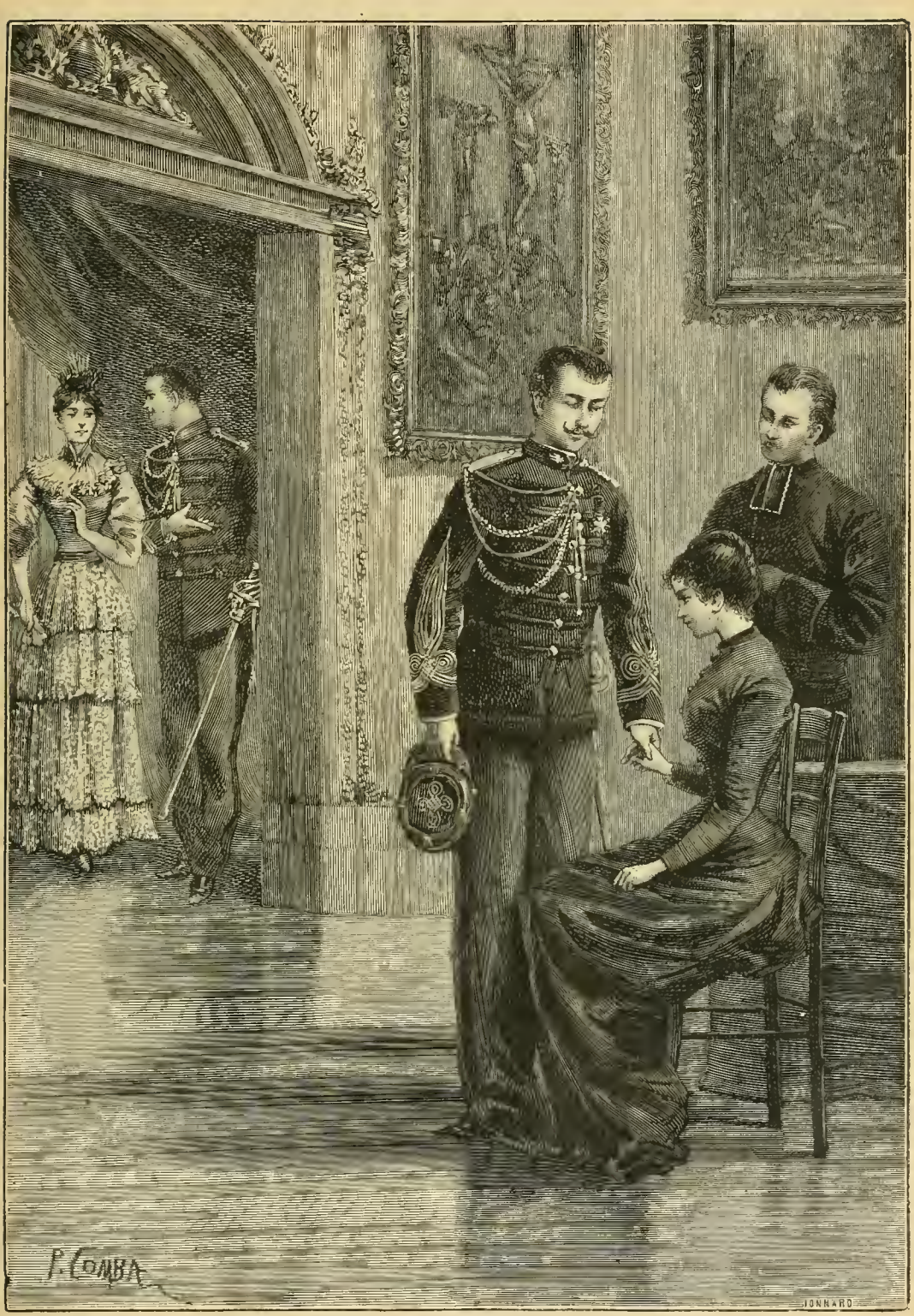
— J'ai reconnu celle dont vous alliez faire votre femme, poursuivit la sœur de Magali avec effort. Oui, je l'ai reconnue et j'ai compris qu'elle se jouait de votre loyauté et de votre confiance en se parant de ces emblèmes virginaux dont elle est indigne, en se mariant en blanc pour cacher le déshonneur qu'elle vous apporte.

Miette s'animait en parlant.

— Je ne suis pas une folle, comme je l'ai entendu dire autour de moi, ajouta-t-elle. — Je ne suis pas une rivale délaissée qui se venge, car je m'étais sacrifiée à votre bonheur, vous croyant aimé comme vous le méritez. — Je ne suis pas non plus le jouet d'une ressemblance et je n'ai commis aucune erreur en arrachant à M^lle^ d'Azergues cette couronne de fleurs d'oranger qui ne lui sied plus, car pour vous sauver, s'il en est encore temps, je veux dire tout ce que je sais et je veux donner des preuves.

M^lle^ d'Azergues est une effrontée coquine !... Je connais son amant !... Il se nomme José de Lizieux !

MARIÉE EN BLANC



— La voici! (P. 1487.)

Ce fut une révélation épouvantable.

Adrien de Salverne sentait qu'il ne pouvait douter de la parole de Miette.

Mais il éprouvait un horrible sentiment de honte et de confusion en même temps que le besoin de tenter une justification.

Il aurait voulu, pour lui-même, que Luce fut là pour se défendre et pour se justifier. Il n'osait même pas prononcer son nom.

Miette continua :

— Je comprends maintenant le mal que j'ai fait et, cependant, je ne puis le déplorer, car c'est un acte de justice !

Ah ! s'il n'y avait pas à côté de cette fille un père et une mère que je plains de toute mon âme, je vous demanderais de me ramener en sa présence pour que vous voyiez qu'il lui serait impossible de se défendre contre mes accusations.

Alice, mon amie Alice que vous connaissez, sait tout ce que je viens de vous dire. — Elle a vu, comme moi, Mlle d'Azergues avec M. de Lizieux, le soir du réveillon...

Adrien souffrait terriblement sous le coup de ces révélations écrasantes.

Raymond de Coursades sentait aussi, à son accent et à son attitude, que la jeune fille disait la vérité.

Mais il pensait en ce moment non seulement à son ami, mais encore au duc et à la duchesse d'Azergues.

Il comprenait quelle allait être leur douleur, quel serait leur désespoir.

Il fallait songer à atténuer la violence de ce coup qui ne les avait pas encore complètement atteints.

— Laisse-moi faire, dit-il à Adrien.

Il revint dans la sacristie.

Il chercha le duc d'Azergues.

On lui dit qu'il était auprès de la duchesse dont l'état inspirait les plus vives inquiétudes.

Mais il y avait en ce moment, parmi toutes les personnes qui se trouvaient là, un désarroi encore plus lamentable que tout à l'heure.

Toutes les personnes de la noce, les dames et les demoiselles qui avaient entouré Luce dans la petite chapelle où elle s'était réfugiée, étaient accourues.

On se demandait :

— Où est Luce ?

— N'est-elle pas avec sa mère ?

Diane de La Faloise, qui venait de quitter Jane, répondit :

— Non, elle n'y est pas... J'en viens.

— Qu'est-elle devenue ?

Raymond de Coursades prit le comte de Bellegarde par la main.

— Venez, lui dit-il.

Régina et le général d'Yrvoix, qui étaient auprès de lui, le suivirent.

Pendant que l'on continuait à causer avec cet émoi indescriptible et à chercher à savoir ce que Luce était devenue, le jeune officier entraîna son oncle ainsi que le comte et la comtesse de Bellegarde dans l'intérieur de l'église.

— Il faut préserver le duc et la duchesse, leur dit-il, du malheur épouvantable qui va les atteindre.

— Quel malheur !... demandèrent à la fois Régina et son mari.

— Ah ! je ne sais comment vous dire...

— Cette fille...

— Ce qu'elle a dit, hélas !... est la vérité...

— Quelle imposture ! cria le comte de Bellegarde.

— Non, mon cher comte, riposta Raymond. Je viens de l'entendre... elle est là, avec le curé... J'y étais avec de Salverne... Devant lui, elle a tout dit... Luce est coupable...

— Mon Dieu !... gémit la comtesse ..

— Souvenez-vous de ce duel, reprit le capitaine de Coursades.

— Le duel... avec M. de Lizieux ?

— Oui...

— Eh bien ?

— Ce de Lizieux était son amant.

— C'est un mensonge ! cria encore Edme de Bellegarde.

— Je voudrais pouvoir en douter comme vous.

— Mais cette fille... tu la connais donc ? demanda le général d'Yrvoix qui cherchait à s'expliquer la confiance que son neveu avait en Miette.

— Oui, mon oncle, je la connais... C'est elle que de Salverne voulait épouser en quittant l'armée.

— Elle... une ouvrière, n'est-ce pas ?

— Oui... celle qu'il aimait... celle que nous lui avons fait quitter...

— Mais ce qu'elle dit...

— C'est la vérité, je vous le répète... il est impossible d'en douter... Elle a vu Mlle d'Azergues avec M. de Lizieux... Elle s'était échappée de l'hôtel pendant la nuit du réveillon...

— C'est affreux !

— Elle l'a reconnue... c'est elle-même qui a habillé votre nièce, chez sa patronne, une couturière de la rue du Quatre-Septembre, où M. de Lizieux l'avait conduite...

— Luce !... s'écria Régina. Oh ! non, je ne peux pas croire cela !... c'est une calomnie infâme...

— Où est cette fille ? demanda le comte de Bellegarde.

— Je vous l'ai dit, répondit Raymond de Coursades ; elle est là, avec M. le curé et avec de Salverne.

— Où est Luce ?... il faut que je confonde cette calomniatrice !...

Mlle Mercier apparut.

Elle avait entendu les paroles prononcées par le comte de Bellegarde.

— Ne la cherchez pas, dit-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! mon cher comte... ma chère comtesse... quel malheur épouvantable pour ma pauvre Jane !...

Régina, frémissante et rougissante de cette honte qui lui paraissait maintenant certaine et qu'elle sentait rejaillir aussi bien sur son frère, sur sa belle-sœur et sur son mari que sur elle, questionna avec l'impétuosité subitement stimulée de son caractère.

Elle voulait savoir quand même.

— Dites, je vous en conjure ! dit-elle. — Où est cette malheureuse ?

Mlle Mercier prit la main de la comtesse.

— Partie !... lui dit-elle presque sans voix.

— Partie !...

Edme, Raymond et le général répétèrent ce mot comme un cri de consternation et de révolte :

— Partie !...

— Oui, elle s'est enfuie, dit l'ancienne institutrice. — Oh ! ma pauvre Jane, quand elle va savoir...

— La misérable !... fit le comte de Bellegarde. — Ainsi donc, c'était vrai !... cette fille n'a pas menti !

— Hélas !

— Malheureux que je suis ! pensa le général d'Yrvoix qui s'accusait d'être la cause de ce mariage.

— Il faut bien le dire puisque c'est vrai, reprit Mlle Mercier. Je l'ai vue... Je viens de la voir... Au moment où je quittais Jane pour revenir ici, en traversant la rue Las Cases, je l'ai aperçue dans un coupé qui filait à toute vitesse... Sur le siège, j'ai reconnu le petit cocher de M. de Lizieux...

— L'infâme !... gronda encore le mari de Régina.

Mais Raymond reprit le premier possession de son sang-froid.

— Ce n'est pas à elle qu'il faut penser maintenant, dit-il, c'est aux autres, à son pauvre père, à la duchesse !...

— Oui, dit le général, je frémis en pensant au coup qu'ils vont recevoir.

— Qui aurait pensé ça ? fit Régina. Comme elle nous a trompés.

— Ah ! je comprends maintenant, ajouta le comte de Bellegarde, je comprends l'assurance de M. de Lizieux quand il est venu demander la main de Luce pour son fils !...

— Et nous ne nous doutions de rien !...

— Et ce duel !... fit M. d'Yrvoix.

— Mon pauvre de Salverne !... dit Raymond de Coursades.

— Hélas !... dit alors Mlle Mercier, vous ne savez pas tout encore.

Ils demeuraient tous frappés de stupeur et d'épouvante, interrogeant avec des regards qui redoutaient ce qu'on allait apprendre.

— Ce M. de Lizieux, dit l'amie de Jane,... c'est un aventurier, un criminel, un scélérat que le bagne attend et réclame !...

— Ciel !... fit Régina.

— Oui, oui, un monstre !... Il n'y a pas longtemps que je sais tout cela... C'est le commandant des Roselles, l'oncle de Paul, qui a fait cette découverte !... Il est absent, mais il va revenir les mains pleines de preuves pour confondre cet homme qui a volé à la fois un nom et une fortune à travers les plus abominables forfaits !...

Ah ! si je pouvais tout vous dire !... Mais non, non, c'est trop horrible !...

Ma pauvre Jane !... C'est d'elle qu'il faut s'occuper, c'est sur elle qu'il faut veiller, car vous ne savez pas encore combien elle est à plaindre.

Restez auprès d'elle, ma chère comtesse, dit Mlle Mercier à Régina, et empêchez-la de savoir ce qui se passe.

Et vous, mon cher comte, éloignez la vérité de votre beau-frère, car ce coup le tuerait !

— Pourtant, il faudra bien qu'il sache, dit le général, quand il ne verra plus sa fille...

— Oui... et c'est assez de ce malheur !... Mais qu'il n'apprenne rien autre chose !...

— Il est auprès de Jane, n'est-ce pas ?

— Je l'ai laissé avec elle, courez-y... Moi, il faut que je voie cette jeune fille !... Mon devoir est de la protéger.

Ces paroles jetèrent un étonnement subit sur tous ceux qui les entendirent.

— Elle !... dit Raymond de Coursades. — Vous la connaissez ?

— Oui, je la connais !... répondit Mlle Mercier. Pauvre fille !... Mais je ne peux pas vous dire... laissez-moi faire... Ayez confiance en moi !...

Où est-elle ?

— Venez, dit le neveu du général.

Le comte de Bellegarde et Régina allèrent rejoindre Jane et Claudius, pendant que le général d'Yrvoix retournait à la sacristie où tout le monde était réuni pour prendre toutes les dispositions possibles afin d'étouffer le scandale qui frappait si cruellement ses amis.

Raymond conduisit Mlle Mercier dans la salle des enfants de chœur où se trouvait Miette avec Adrien de Salverne et le curé de Sainte-Clotilde, et lui montrant la fille de Léon, il lui dit :

— La voici !

CHAPITRE CLXXX

JOSÉ TRIOMPHE

Nous avons essayé de suivre, en narrateur fidèle, les faits qui viennent de se passer avec une rapidité qu'il est plus aisé de concevoir que de rendre, et nous sentons, après ce récit forcément haché comme les événements eux-mêmes, le besoin de donner quelques brèves explications.

Nos lecteurs ne s'attendaient certainement pas à voir apparaître José de Lizieux au moment où allait se célébrer à Sainte-Clotilde ce mariage que son père avait résolu de lui cacher.

Les choses ne vont pas toujours ainsi qu'on les désire ni même telles qu'on les prépare.

Nous savons dans quel but M. de Lizieux avait voulu cacher à José le mariage de Luce d'Azergues et du commandant de Salverne.

Il redoutait l'intervention intempestive et la maladresse notoire du fils de Carmen.

Il avait peur que José, en faisant une démarche maladroite auprès de Luce, n'empêchât l'exécution du plan qu'il avait combiné.

Nous avons vu avec quels artifices habiles, admirablement secondé par Palmyre, il avait suggéré à Miette la résolution d'aller voir, à la mairie de la rue de Grenelle, le mariage d'Adrien de Salverne, certain qu'elle reconnaîtrait, en sa fiancée, la jeune fille qu'elle avait habillée pour le cotillon et que, poussée alors par le désir de reconquérir celui qu'elle aimait

toujours, elle révèlerait au jeune officier l'indignité de celle dont il allait faire sa femme et qu'ainsi le mariage serait rendu impossible.

M. de Lizieux était certain de trouver chez Pélago une auxiliaire dévouée.

L'intérêt de la maîtresse de José était garant de sa connivence.

Ignorant les machinations du père de son amant, Pélago devait faire tous ses efforts pour que José ne connût pas l'approche de la célébration du mariage de Luce d'Azergues.

Elle était sûre ainsi de se le conserver.

Pélago n'avait donc rien dit à José.

Elle avait eu soin de le distraire par les fêtes, les dîners et les réunions qu'elle donnait chez elle.

Elle avait éloigné de lui les journaux qui parlaient du prochain mariage dont toute la haute société se préoccupait.

José, confiant en l'assurance que son prétendu père lui avait donnée, était convaincu que ce mariage ne se ferait pas.

Il en avait parlé plusieurs fois à sa maîtresse.

Il revint encore sur ce sujet le lundi matin, en prenant le chocolat avec Pélago.

Le fat ricanait et plaisantait.

Alors, Pélago n'y tint plus.

La veille même elle avait lu dans le *Figaro* la nouvelle de la célébration du mariage du commandant de Salverne avec la fille du duc d'Azergues.

Elle était heureuse de se moquer de José.

Elle éclata de rire.

— Ce mariage ne se fera pas!... répéta-t-elle ironiquement après lui. — O mon pauvre José, ce que tu te gobes tout de même!

— Je sais bien ce que je dis! riposta le bellâtre.

— Non, écoute, tu me fais de la peine!... Tu te figures que, parce que Mlle d'Azergues a eu un instant un béguin pour toi, elle va s'enchaîner pour la vie!...

— Je sais bien qu'elle m'aime! fit José presque en colère.

— Oui!...

— Bien sûr!

— Tiens, grand idiot, lis donc ça dans le journal!... fit alors Pélago en prenant le *Figaro* sur un guéridon.

Elle l'ouvrit et, du doigt, elle montra le passage à son amant.

— Lis, mais lis donc, ajouta-t-elle.

José était pâle de rage.

Tu es roulé, va, avoue-le ! (P. 1489.)

— « Hier, » — lut Pélago, — « a été célébré à la mairie du VII[e] arrondissement le mariage de la fille du duc d'Azergues... »

Tu es roulé, va, avoue-le!

— Non, ce n'est pas possible!... dit le fils de Carmen Pabla consterné et furieux.

— Pas possible!... C'est donc une blague qu'on a imprimée?... Tu te montes tellement le coup que tu ne crois même pas ce que tu vois!... Mais

vas y donc, tu en seras sûr comme ça. Le mariage religieux va avoir lieu ce matin à Sainte-Clotilde... Tiens, c'est annoncé là.

« La bénédiction nuptiale sera donnée aux nouveaux époux demain lundi en l'église Sainte-Clotilde... »

José proféra alors un juron épouvantable.

— Sale fille!... vociféra-t-il.

Pélago s'esclaffait.

— Oh!... c'est trop fort tout de même!...

— Ta Luce d'Azergues en roulera encore d'autres que toi!... Il y a longtemps que je l'ai jugée pour ce qu'elle vaut.

— Et mon père qui m'assurait...

— Elle a roulé ton père comme les autres... comme elle roule en ce moment ce pauvre commandant de Salverne en se mariant en blanc sans doute, car elle n'a pas plus de pudeur que la dernière des dernières!

— En blanc!... fit alors José.

— Parbleu!... Je te parie tout ce que tu voudras.

— Ah! c'est tordant!

Le fils de l'Espagnole riait maintenant d'un rire forcé.

— Elle en est bien capable, dit-il.

— Pour sûr!

— Il faut que je voie ça!

José sonna avec force.

— Dites à David d'aller atteler, commanda-t-il à la femme de chambre qui se présenta.

Puis il s'habilla, pendant que le jeune Abyssin courait à la rue de Courcelles pour exécuter l'ordre de son maître.

Pélago, impitoyable, ne cessait de l'accabler de ses sarcasmes et de ses railleries tout en assistant à sa toilette.

José, maintenant, n'avait plus aucune colère.

Il plaisantait lui-même.

Il riait du cas d'Adrien de Salverne et il était heureux de pouvoir se moquer de cet homme qu'il exécrait.

Il se promettait bien de rire encore à ses dépens.

Le commandant avait épousé Luce, soit; mais c'était lui qui l'avait possédé le premier.

Il se flattait de l'avoir de nouveau quand il voudrait.

On annonça que le coupé était prêt.

— Amuse-toi bien, dit encore Pélago à son amant.

Et, de son balcon, elle regarda la voiture s'éloigner.

Il ne fallut pas plus de dix minutes pour franchir la distance qui sépare la rue Marbeuf de l'église Sainte-Clotilde.

En débouchant dans la rue Saint-Dominique, José avait déjà passé la tête à la portière.

Il avait peur d'arriver trop tard.

De loin, il vit une foule de personnes autour de la grille.

Quand il fut près, il constata que les portes de l'église étaient fermées.

Il y avait des rumeurs confuses dans la foule.

— Que s'est-il passé? se demanda le fils de Carmen.

Il ouvrit la portière après avoir frappé à la vitre de devant et sauta sur le trottoir.

— Attends-moi là, dit-il à David.

L'Abyssin rangea sa voiture devant la façade du Ministère de la Guerre.

José s'approcha des personnes qui étaient là.

Il écouta les conversations.

On racontait et on commentait le scandale qui venait d'avoir lieu.

Alors, il interrogea.

Il voulut tout savoir et on le renseigna complètement.

C'est le valet de chambre qui était là depuis le commencement, qui avait tout vu, qui lui raconta tout.

— Si vous aviez vu cette débandade de la noce!... fit-il. La duchesse s'est évanouie.

— Et la mariée?

— Ah!... elle n'en menait pas large...

— Où sont-ils donc?

— Toute la noce est dans l'église... C'est pour ça qu'on a fermé les portes.

José résolut de pénétrer.

Il voulait voir de plus près.

Il voulait s'offrir le spectacle des suites de ce scandale dont il n'avait pu jouir.

Il fit le tour de l'église et il se glissa par la porte de service, bien qu'un sacristain la gardât.

Lorsqu'il fut à l'intérieur, il se dissimula, car il ne voulait pas que les personnes qui le connaissaient pussent le voir.

Il cherchait Luce et Adrien de Salverne.

C'est eux seuls qu'il voulait apercevoir.

Alors, guidé par ce qu'il entendait, il vint à la petite chapelle où Luce était entourée de ses parents et de ses amis.

Il la vit, et elle l'aperçut aussi du premier coup.

Luce s'était sentie perdue.

Malgré tout son aplomb et son effronterie cynique, sa faute démasquée publiquement ne pouvait pas être niée.

Miette qu'elle avait reconnue, Miette qu'elle savait être sa rivale avait les preuves de son déshonneur.

Poussée par son amour pour Adrien dont elle venait de donner une preuve si éclatante, elle ne reculerait devant rien.

Sa honte allait être prouvée publiquement.

Que faire?

Luce eut peur.

José lui apparut subitement comme le salut.

Avec lui, elle pouvait fuir.

Elle le savait assez lâche, assez fat et assez bête pour tout accepter.

En fuyant, elle se dérobait à l'opprobre qui allait fondre sur elle.

Perdant la tête, elle vint à lui et elle lui dit :

— Emmenez-moi!

Alors une folle passion s'empara du fils de Carmen.

Il fut pris du désir insensé de posséder Luce avec cette blanche toilette de mariée.

Il accepta sans hésiter.

— Oui, lui dit-il tout bas. J'ai une voiture.

Il courut chercher son coupé pendant que Luce s'apprêtait à le rejoindre.

Que disait donc Pélago?...

Roulé, lui!... Jamais de la vie!

C'est le commandant de Salverne qui était roulé!

José savourait ce qui se passait avec autant de bonheur que d'orgueil.

Il triomphait.

Le héros de ce scandale c'était lui.

— Demain, se disait-il, tout Paris saura ce qui s'est passé!... On saura que j'étais l'amant de la fille du duc d'Azergues!... C'est ça qui me posera au cercle!... Toutes les femmes courront après moi!...

A moi!... Elle est à moi, encore!... Roulé de Salverne!... roulés tous!... Je l'enlève, je l'emmène, je la garde!

On le saura aussi!... On dira : « C'est avec M. José de Lizieux que la fille du duc d'Azergues est partie!... Il l'a enlevée vêtue de sa robe blanche, en mariée!... » Non, il n'y a que moi pour avoir de ces veines-là!

A l'instant même où la voiture approchait de la petite porte de l'église, Luce parut.

José ouvrit la portière et descendit rapidement.

— Vite! lui dit-il.

L'indigne fille de Jane se précipita dans le coupé.

— File! commanda José au jeune Abyssin. Je te dirai tout à l'heure où nous allons.

Et dès qu'il eut pris place à côté de Luce, le cheval partit.

C'est en passant dans la rue Las Cazes que Mlle Mercier, qui sortait de l'hôtel où Jane avait été transportée, aperçut Luce dans le coupé.

Elle reconnut David sur le siège.

Ni José ni Luce ne la virent.

Ils étaient bien trop préoccupés.

José avait bien trop de choses à dire.

Luce était en proie à une trop vive émotion pour s'inquiéter de ce qui se passait au dehors.

José voulait tout savoir.

Il la questionnait sur ce qui s'était passé.

Luce n'avait pas la force de répondre.

Alors, transporté de bonheur, le jeune fat l'enlaçait et la serrait contre lui.

— Tu es à moi! disait-il. — Tu seras ma femme!... Je t'adore toujours!... Tu vois que tu as eu tort de me refuser... Tout cela ne serait pas arrivé!... Enfin c'est un mal pour un bien... Je t'aime toujours... oui, toujours!...

Luce demanda :

— Qu'allons-nous faire?

— Ce que tu voudras.

— Où m'emmenez-vous?

— Veux-tu que nous partions?... Veux-tu que nous allions à l'étranger?

— Non... pas loin... Je veux savoir ce qui se passera.

— Dans la banlieue?

— Oui.

— Je louerai une villa.

— Mais ce costume, dit Luce, je ne peux pas sortir comme ça.

— Ne t'inquiète pas, répondit José, à Paris, il y a toutes les ressources possibles. Je vais te trouver une toilette.

— Mais on me verra ;

— Laisse faire... on ne te connaîtra pas... on pensera ce qu'on voudra.

— Eh bien, oui!... allons!

José abaissa la glace de devant.

— Allons au *Petit Saint-Thomas*, dit-il à David.

C'était le magasin de nouveautés le plus près, car la voiture roulait sur le boulevard Saint-Germain.

Il était sûr d'y trouver des costumes tout prêts.

Les vendeuses furent intriguées à la vue de cette jeune femme en toilette nuptiale, encore que pendant le trajet Luce eut achevé de détacher les fleurs d'oranger qui garnissaient sa jupe et son corsage.

Rougissante, elle entra au plus tôt dans le salon d'essayage.

José choisit lui-même une toilette.

Luce s'habilla.

Le costume lui allait à ravir, sans aucune retouche.

Elle choisit ensuite tous les compléments nécessaires : chapeau, voilette, gants, bottines.

Elle fit placer la robe blanche qu'elle avait quittée dans un grand carton et José donna les indications nécessaires.

Il dit :

— Vous enverrez cela chez M. de Lizieux, rue de Courcelles.

Il paya et ils repartirent tous deux.

— Maintenant, dit le fils de Carmen à son cocher, à la gare Montparnasse.

Luce lui demanda :

— Où allons-nous donc!

— Allons à Versailles... Personne ne nous y connaît.

Un quart d'heure après ils prenaient le train.

CHAPITRE CLXXXI

RETROUVÉE

Revenons à Mlle Mercier.

L'amie dévouée de Léon des Roselles était sûre de ne pas s'être trompée en reconnaissant la sœur de Magali.

Ce nom de Miette qu'elle avait entendu s'échapper des lèvres d'Adrien de Salverne l'avait éclairée.

La ressemblance frappante de Miette avec Magali avait confirmé à l'instant son idée.

Cette jeune fille, c'était l'enfant perdue, si longtemps cherchée, si longtemps pleurée !

C'était Miette que l'on ne pouvait croire morte, malgré les renseignements recueillis à Montlhéry.

C'était elle, vivante, grande et belle comme sa sœur; comme elle, ayant avec Jane, leur mère, cette ressemblance frappante que la nuance de leurs prunelles empêchait seulement de reconnaître du premier coup.

Ces yeux, elle les avait bien vus et bien reconnus, l'amie dévouée de Léon et de Jane, la seconde mère des malheureuses jeunes filles. Elle avait été frappée, en la voyant, par ces yeux bleus qui faisaient avec ses cheveux noirs et avec son teint de brune un si troublant contraste.

Non, elle ne se trompait pas.

Son cœur seul aurait suffi pour lui dire que c'était bien celle que, comme Magali, elle appelait sa fille.

Mlle Mercier oubliait tout en cet instant, pour ne penser qu'à la fille de Léon et de Jane.

Elle ne songeait ni à Luce, l'indigne créature, ni au scandale épouvantable qui venait d'éclater.

Elle ne voyait que Miette.

La porte ouverte, l'ancienne institutrice alla droit à elle.

Miette fut plus surprise de l'intervention de cette femme inconnue que de son arrivée.

— Miette !... s'écria Mlle Mercier.

Elle prit la main de la jeune fille stupéfaite.

Elle l'attira à elle.

Elle semblait la placer sous sa protection.

— Ma chère enfant... laissez-moi vous questionner, dit-elle.

Miette, de plus en plus étonnée, demeurait sans voix, n'osant et ne sachant que dire.

Mlle Mercier se tourna vers ceux qui étaient là.

— Restez, dit-elle à Paul des Roselles qui l'avait suivie.

Le neveu de Léon avait compris ce qui se passait.

Il prit Adrien de Salverne par le poignet pour l'attirer près de Miette dont il ne pouvait détacher ses regards.

Raymond de Coursades se retira.

Il tenait à assister le duc d'Azergues avec le comte de Bellegarde.

Alors, Mlle Mercier très émue dit à la jeune fille.

— Ma chère enfant, répondez à ma question, je vous en supplie !... Vous vous appelez Miette ?

— Oui, madame, répondit timidement la fille de Léon et de Jane. Miette Verneuil.

— Miette Verneuil !... Verneuil, est-ce le nom de votre père ?

— Non, madame... Je n'ai pas connu ma famille. Le nom que je porte est celui de l'homme charitable qui m'a recueillie, qui m'a élevée, qui m'a aimée...

— Vous souvenez-vous de votre enfance ?

— Je sais ce que l'on m'a dit, répondit Miette, mais mes souvenirs sont confus.

— Vous rappelez-vous avoir été à Montlhéry, toute jeune, jusqu'en 1870 ?... vous n'aviez que cinq ans à peine...

— Montlhéry !...

— Oui... vous y étiez, n'est-ce pas ?

— Vous savez ?... vous me connaissez donc ?... demanda la jeune fille dont l'émotion se mêlait à la surprise.

— Ah ! je ne me suis pas trompée ! Vous êtes celle que je cherche... que nous cherchons tous depuis tant d'années...

Miette ne comprenait pas le sens de ces paroles, ou plutôt, sous l'influence du mystère de sa naissance, elle croyait retrouver tout à coup sa mère en cette femme qui lui manifestait une telle bienveillance, dont la voix et les regards étaient empreints d'une telle affection.

Mais Mlle Mercier ne la laissa pas longtemps à son erreur, car elle continua, sans lui laisser le temps de questionner :

— Votre père existe, ma chère enfant !

— Mon père !...

— Vous avez une famille... vous avez un père, vous avez une sœur... vous avez en moi une amie qui a remplacé autrefois votre mère et qui la remplacera encore !... Miette !... ma chère enfant !...

Et l'excellente femme pressait la jeune fille contre son cœur avec une effusion attendrie et exaltée, l'embrassant avec la plus vive affection.

Adrien ne pouvait comprendre ce qui se passait.

Paul des Roselles, qui l'avait mis au courant de ce qui concernait sa fiancée, lui dit tout bas :

— C'est la sœur de Magali !

Il semblait à ces deux amis qu'un lien se formait entre eux plus tendre que celui de l'amitié qui les avait unis jusque-là.

— Je vous expliquerai tout, reprit Mlle Mercier en s'adressant à la fille de Léon. Je vous conduirai auprès de votre père... Oh ! chère... chère enfant !...

***

— Mon ami !... supplia-t-elle s'attachant à lui. (P. 1504.)

Pendant ce temps, d'autres événements que notre plume a peine à suivre avec une rapidité égale à celle avec laquelle ils se déroulent, se passaient dans la sacristie et dans l'église.

La plupart des parents et des amis qui étaient venus pour assister au mariage, avaient repris leurs voitures, sur le conseil de Raymond de Coursades et du général d'Yrvoix, et s'étaient rendus à l'hôtel d'Azergues où la duchesse venait, disait-on, d'être ramenée.

Il fallait éviter la propagation du scandale qui venait d'éclater.

Il fallait en atténuer autant que possible les conséquences.

Le général et son neveu s'étaient dévoués à cette tâche difficile, inspirés par l'amitié qui les unissaient à la famille d'Azergues.

Ils avaient cherché d'abord à éloigner tout le monde.

Edme de Bellegarde et Régina étaient auprès de Claudius et de Jane qu'ils assistaient dans la trop cruelle épreuve qui leur était infligée.

Tout le monde était à peu près parti.

Il ne restait dans la sacristie que le marquis de Varades et M. de La Faloise, avec Raymond et son oncle, lorsque le commissaire de police du quartier se présenta.

Un agent était allé le prévenir pensant que son intervention était nécessaire.

Le commissaire avait déjà été mis au courant de ce qui venait de se passer.

Il s'était empressé d'accourir, connaissant la qualité des personnes en cause, et, aussitôt arrivé, ayant décliné son titre, il s'adressa au général d'Yrvoix, dont la brillante tenue l'avait attiré tout d'abord.

Mais le général et Raymond qui voulaient empêcher tout retentissement d'être donné, prièrent le commissaire de police de les aider dans cette tâche au lieu de procéder et de verbaliser.

Le commissaire comprit et il voulut seconder les efforts qui étaient déjà faits.

Il donna rapidement quelques ordres aux agents qui firent évacuer en quelques instants les abords de l'église et les rues adjacentes, car les attroupements, en se perpétuant, auraient prolongé, grâce aux nouveaux curieux qui arrivaient sans cesse, l'émotion produite par ce scandale.

Puis, d'accord avec le général, il se chargea de veiller à ce qu'aucun renseignement ne soit donné à la presse.

Quant à la jeune fille, l'auteur du scandale, elle ne serait pas poursuivie, puisque les intéressés le demandaient.

Ainsi tout fut promptement calmé.

Lorsque les tentures, les plantes et les tapis que l'on était déjà en train de rentrer auraient disparu, il ne resterait rien pour rappeler ce douloureux événement, et les personnes qui avaient été témoins du scandale, ne pouvant former que de vagues conjectures sur ce qui s'était passé, ne tarderaient pas à l'oublier.

***

Adrien de Salverne était douloureusement préoccupé par la situation qui lui était faite.

Il était convaincu de la vérité de ce que Miette avait dit.

L'accusation portée contre Luce était fondée.

Son indignité pouvait être prouvée.

La passion que l'intrigante avait su faire naître dans l'esprit du brillant officier qu'elle avait convoité et que le malheureux avait prise pour de l'amour s'était subitement éteinte.

Un sentiment d'horreur pour la misérable l'avait aussitôt remplacée.

Mais, marié devant la loi, Luce portait aujourd'hui légalement le nom de Salverne.

Ce mariage ne pouvait être rompu que par le divorce et Adrien, qui y avait déjà songé, s'épouvantait à la pensée de ce procès inévitable qui jetterait le duc et la duchesse d'Azergues dans la plus profonde désolation.

C'est à eux qu'il pensait par dessus tout.

Il ne pouvait envisager sans une douleur profonde, sans une appréhension réelle le moment où il se trouverait en leur présence.

Il aurait voulu leur éviter cette conjoncture.

Puis, il pensait aussi à Miette qui était là, qu'il aimait avec un redoublement d'ardeur et qui ne pouvait plus être à lui maintenant.

Il se reprochait son abandon.

Il souffrait cruellement.

Miette comprenait ce qui se passait en lui et elle aurait voulu pouvoir lui dire, pour le consoler, qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer et lui jurer que dans ce qu'elle venait de faire, elle avait été autant poussée par son indignation que par la douleur qu'elle avait éprouvée en voyant qu'il allait être victime de la criminelle effronterie de cette horrible créature qui lui apporterait la honte au lieu du bonheur auquel elle s'était sacrifiée.

Mais la pauvre fille se sentait retenue par cet invincible sentiment féminin qui est le propre des âmes chastes et honnêtes, qui est un mélange de timidité et de pudeur.

Seule avec lui, emportée par cet amour immense qui l'emplissait tout entière et qui la dévorait, elle aurait peut-être osé, pressée et incitée par ses paroles, lui révéler l'état de son cœur.

Là, devant tous, elle craignait encore que l'on n'attribuât ce qu'elle avait fait à la jalousie et au dépit.

Elle se taisait et elle souffrait aussi.

C'était en elle un mélange de douleur et de joie, car la présence d'Adrien n'effaçait pas l'impression causée par les paroles de M^lle^ Mercier.

Miette était tendrement émue par la révélation inattendue qui venait de lui être faite.

Elle avait retrouvé sa famille.

Le mystère de sa naissance qu'elle n'avait jamais pu pénétrer, allait lui être révélé.

Elle allait savoir comment elle avait été séparée de ceux qui lui avaient donné le jour.

Elle allait voir ce père et cette sœur qu'elle ne connaissait pas encore.

Mlle Mercier était aussi vivement impressionnée par les étranges circonstances en lesquelles elle retrouvait la fille de Léon des Roselles.

En lui parlant, en l'embrassant, elle ne pouvait s'empêcher de songer à cette mystérieuse fatalité qui avait fait rencontrer Miette, qui l'avait fait aimer précisément par celui qui devait ensuite, détourné d'elle, épouser l'indigne fille de Jane.

Elle pensait aussi à cette autre coïncidence bizarre qui avait voulu que celui que Miette aimait était précisément l'ami le plus intime de celui qui allait épouser Magali.

Elle était frappée par cette incroyable destinée qui lui avait permis de reconnaître et de retrouver Miette aussi près de celle qui était sa mère, au moment où allait se célébrer le mariage de Luce.

Mais, par dessus tout, l'amie dévouée de Jane et de Léon bénissait et remerciait Dieu qui avait permis de telles choses.

Elle se félicitait de pouvoir elle-même rendre à Léon des Roselles la fille qu'il avait toujours pleurée sans avoir jamais pu croire à sa mort.

Mlle Mercier ne pouvait, en ce moment, révéler à Miette tout ce qu'elle devait savoir.

Ce n'est que lorsqu'elle serait seule avec elle, lorsqu'elle l'emmènerait à Corneilles pour attendre le retour de son père, qu'elle lui dirait la vérité tout entière, ou du moins ce qu'il lui était possible de lui apprendre puisque, comme Magali, elle ne devait pas connaître sa mère, dont le long martyre, hélas ! n'était pas terminé.

Elle allait reprendre ses questions et l'interroger ainsi qu'Adrien de Salverne, lorsque Régina accourut.

La comtesse de Bellegarde ignorait ce qui venait de se passer.

Elle ne devait pas tarder à l'apprendre.

Elle crut que les personnes présentes, Adrien, Mlle Mercier, Paul des Roselles et le curé de Sainte-Clotilde avaient continué à interroger la jeune fille.

La sœur de Claudius était en proie à une vive émotion qui bouleversait son adorable visage.

Elle s'adressa à Miette.

— Venez ! lui dit-elle.

Avant que la jeune fille ait pu répondre, Mlle Mercier intervint.

— Que se passe-t-il ?... questionna-t-elle saisie par un trouble dont elle ne pouvait se défendre. Où voulez-vous la mener ?...

— Jane veut absolument la voir...

— Jane !

— Oui... Jane !... Oh ! ma chère demoiselle, il se passe, il se prépare des choses terribles !... J'ai peur de ce qui va arriver... Cette pauvre Jane semble devenir folle !...

— Mon Dieu !

— Venez !... Venez vite !... reprit Régina en s'adressant à Miette.

Et elle ajouta :

— Ne craignez rien... on ne vous fera aucun mal...

Puis, à Mlle Mercier :

— Quel épouvantable malheur ! fit la jeune comtesse. Pauvre Claudius !... Pauvre Jane !...

— Oui, pauvre Jane !... répéta Mlle Mercier.

Adrien demanda alors :

— La duchesse sait la vérité ?

— Elle sait tout... répondit Régina.

— Ciel !

— C'est horrible !... mais comment lui cacher la vérité ?... C'était impossible... Elle cherchait sa fille...

Oh ! mon Dieu !... quelle affreuse chose !... misérable enfant qui nous a si indignement trompés !... quelle honte !... quelle douleur !...

Et vous, monsieur Adrien !... oh ! je préférerais que nous soyons tous morts !... oui, morts plutôt que de voir cela !...

Venez aussi, venez avec nous !...

J'ai ma voiture.

CHAPITRE CLXXXII

FRAPPÉ AU CŒUR

La malheureuse Jane, frappée dans tout ce qu'elle avait de plus cher, était tombée sans connaissance.

On l'avait transportée, évanouie, dans une maison voisine pour lui donner les soins que son état exigeait.

Longtemps, le médecin qui avait été appelé en toute hâte, avait tenté vainement tout ce que la science mettait à sa disposition.

L'infortunée duchesse avait été très longue à recouvrer ses sens.

Revenue à elle, elle se trouvait plongée dans une torpeur intellectuelle que dénotait l'hébétude de ses regards et les visibles efforts qu'elle faisait pour ressaisir le fil si brutalement interrompu de son existence.

Elle cherchait à se ressouvenir.

Lentement elle y parvint.

Alors elle interrogea les amies qui étaient auprès d'elle, Mlle Mercier et Diane de La Faloise les premières.

Mais on ne voulait pas renouveler ses douleurs.

On lui dit ce que chacun pensait à ce moment et on s'efforçait de l'encourager, de la consoler.

Le docteur put administrer une potion cordiale énergique qu'il avait fait préparer chez le pharmacien le plus proche et la pauvre Jane sentit aussitôt son état s'améliorer et son esprit recouvrer toute sa lucidité.

Elle pleura abondamment.

Elle sanglota en s'entretenant avec les personnes qui l'entouraient et qui ne pouvaient parvenir à la consoler.

Elle pressait la main de Claudius qu'elle sentait frémir dans la sienne et elle ne voyait pas, sans épouvante, la pâleur affreuse de son visage et le feu sombre de ses prunelles.

Elle s'effrayait de le voir ainsi, atterré, muet, insensible à tout ce qu'on lui disait.

Elle comprenait qu'il se passait en lui des choses terribles qu'il lui serait impossible de conjurer.

Elle pensait, comme tout le monde, que l'acte commis par cette jeune fille inconnue était le fait d'une folle.

Il n'était pas possible de voir en elle une maîtresse abandonnée, une rivale déçue qui se venge.

C'était peut-être le résultat d'une méprise, une erreur de personne, une confusion.

Jane n'avait pas même l'idée que sa fille pouvait être coupable.

Cependant le scandale avait été produit.

Qu'allait-il se passer maintenant?

La malheureuse duchesse retrouvait des forces dans son trouble et dans sa surexcitation.

Elle voulut, le plus tôt possible, rentrer chez elle.

Elle avait le besoin d'être seule.

Elle avait hâte de revoir sa fille.

Déjà elle s'en était inquiétée vivement.

A peine revenue à elle, Jane avait demandé à sa belle-sœur :

— Où est Luce?... Que lui est-il arrivé?... Pauvre enfant, où est-elle?... Comment n'est-elle pas ici?...

Régina, ignorant à ce moment la fugue de son indigne nièce, lui répondit :

— Elle a été ramenée à l'hôtel... ne te tourmente pas?... Si je ne suis pas auprès d'elle, c'est que tu avais besoin de moi.

Mais, quand la duchesse et Claudius furent à l'hôtel de la rue de Grenelle, ils ne trouvèrent pas leur fille.

Alors les accusations de Miette s'étaient produites, nettes, caractéristiques, appuyées par des preuves irréfutables.

Alors la honte de l'abominable créature avait éclaté brutale et indiscutable.

Alors Luce, se sentant découverte et irrémédiablement perdue, s'était enfuie avec son amant.

Jane, ne la voyant pas, demanda encore :

— Où est ma fille?...

On avait résolu de lui cacher l'horrible vérité pour lui épargner le plus longtemps possible l'épouvantable déchirement qui devait l'atteindre.

Le comte de Bellegarde répondit lui-même à sa belle-sœur :

— Ne t'inquiète pas d'elle.

Mais ses regards démentaient l'assurance qu'il avait réussi à donner à sa voix.

Jane redemanda :

— Où est-elle?

— Elle est chez des amis, répondit Régina. On va la ramener.

Claudius ne fut pas dupe de ces bienveillants mensonges.

Il était demeuré sombre et taciturne jusque-là, concentrant sa colère qu'il ne pouvait parvenir à étouffer.

Tout à coup des éclairs fauves s'allumèrent en ses yeux.

Son front se plissa en une ride profonde, énergique, qui le barrait transversalement, abaissant les arcades sourcilières.

Sa bouche aux lèvres pâles se contracta aux commissures des lèvres sous l'effort de ses dents serrés avec force.

Son cou se gonfla.

Le timide qu'il était disparaissait subitement pour faire place à l'homme violent que la colère la plus furieuse soulève et transporte.

Ce fut lui qui cria :

— Où est-elle?... Je veux la voir!...

Le son de sa voix effraya ceux qui l'entendirent.

Jane ne l'avait jamais vu ainsi.

— Mon ami!... supplia-t-elle s'attachant à lui.

— Dites-moi où elle est, je le veux! reprit le duc en s'adressant à son beau-frère et à ses amis.

On lutta.

On essaya encore de déguiser la vérité en s'efforçant de le calmer.

Tout fut inutile.

Il voulait partir à la recherche de Luce.

On s'épouvantait, ne sachant pas ce qu'il voulait faire dans ces dispositions effroyables.

Edme de Bellegarde et Jane s'attachèrent à lui plus fortement pour le retenir.

Ils le suppliaient tous deux de se calmer.

Mais la vérité, portée par une subite et mystérieuse intuition, se faisait jour en lui.

Claudius devinait aux réticences qu'il sentait qu'on ne lui disait pas ce que l'on savait.

Enfin le comte de Bellegarde parvint à l'entraîner dans sa chambre, où Jane aussi l'accompagna.

Il voulait être seul avec lui pour lui apprendre ce malheur et cette honte qu'il était impossible de lui cacher plus longtemps.

Ce ne fut qu'avec les plus affectueux ménagements, avec la prudence la plus habile qu'il parla.

Mais tandis que la malheureuse duchesse tremblait de tous ses membres, Claudius s'impatientait.

Il s'irritait davantage.

Il avait pressenti ce qu'on allait lui dire.

Pourtant, fort et maître de lui, il sut calmer sa voix pour dire à Edme qu'il aimait comme un frère véritable :

— Pourquoi ne pas me dire ce que tu sais...

— Claudius... Je t'en prie... dit le comte de Bellegarde.

Le mari de Jeanne ne le laissa pas parler

— Tu as vu cette fille? dit-il.

— Oui...

— Tu l'as interrogée?

— Oui...

— Et elle t'a dit... voyons, qu'a-t-elle dit?... Parle, je t'en supplie!... tu vois bien ce que je souffre!...

— Voici Mlle Verneuil, dit-elle. (P. 1511.)

Edme prit la main de son beau-frère et l'attira à lui en la serrant vigoureusement.

Ils se regardaient l'un et l'autre dans les yeux, Claudius cherchant à lire ses pensées, Edme redoutant de parler.

— Claudius, sois calme, sois fort!... je t'en conjure!... dit le mari de Régina.

— Parle... parle...

— Un affreux malheur nous frappe tous à la fois, aussi cruellement, je te le jure, car tu sais quelle affection j'ai pour toi...

— Alors... c'est vrai, dis?... Ce que cette fille a dit est la vérité?.. demanda le duc les dents contractées.

— Oui... c'est vrai!... Luce est une misérable!

— Mais les preuves... les preuves!

— Ces preuves existent... Je les connais...

— L'infâme!... s'écria Claudius brandissant son poing serré avec une force terrible.

— Oui, bien infâme et bien misérable!... dit le comte de Bellegarde.

Jane, couverte de honte, brisée de douleur, ne put retenir plus longtemps ses sanglots.

— Mon Dieu!... s'écria-t-elle, ayez pitié de moi!

— Les preuves, me demandes-tu? reprit Edme. Une seule suffit...

— Laquelle?

— Luce est partie.

— Partie!... s'écrièrent à la fois le duc et la duchesse d'Azergues, l'un avec rage, l'autre avec désespoir.

— Enfuie!... elle est partie avec celui qui était son amant, avec ce José de Lizieux.

— Oh! l'abominable créature!... le monstre!... nous infliger cette honte!... Nous tromper aussi indignement!...

La malheureuse Jane se sentait mourir.

Elle se sentait saisie par les affres les plus douloureuses, en proie à des angoisses mortelles.

Elle songeait à elle-même.

Elle pensait à cette imposture, semblable à celle de Luce, qu'on l'avait contrainte à commettre quand elle avait épousé Claudius, elle qui déjà appartenait tout entière à un autre.

Malgré sa douleur, malgré la différence des situations, elle ne pouvait se défendre d'un sentiment d'indulgence.

Elle condamnait sa fille, mais elle avait pitié d'elle en souvenir de sa propre faute.

Cependant elle n'osait implorer pour elle.

Claudius, en proie à une fureur indicible, n'entendait plus rien des consolantes exhortations que son beau-frère lui adressait.

Si Luce eût été là, il l'eût broyée sans pitié entre ses mains douées en cet instant d'une force herculéenne.

— Ah! elle s'est enfuie!... grondait-il avec rage. Elle nous laisse avec la honte et le scandale qu'elle a jetés sur nous!... Maudite!... Infâme!... Elle a eu peur de ma colère!... elle a fui lâchement!...

Jane retrouva un peu de forces.

L'état de son mari l'épouvantait de plus en plus.

Elle redoutait les pires malheurs.

Elle se joignit à son beau-frère pour essayer d'apaiser la fureur de Claudius.

Mais lui ne voulait rien entendre.

Rien n'était capable de le fléchir.

Il continuait à lancer des anathèmes épouvantables et des malédictions contre l'indigne fille.

Puis, épuisé par la violence même de sa colère, il se tut.

Il redevint sombre comme tantôt.

Il s'éloigna de sa femme et de son beau-frère.

Il vint près de la fenêtre et demeura un instant plongé dans une méditation farouche.

Ni l'un ni l'autre n'osaient l'interrompre.

Tout à coup le duc releva la tête.

Il se dirigea vers la porte dont sa main soulevait déjà la tenture.

Jane, qui ne l'avait pas perdu de vue, l'arrêta.

Elle avait lu sur son visage qu'il venait de prendre une détermination effroyable.

— Où vas-tu? lui demanda-t-elle.

— Laisse-moi!

Claudius la repoussait.

— Non, je veux savoir ce que tu vas faire!...

— Laisse-moi, te dis-je!

— Non!... non!...

— Jane... Je t'en supplie!...

— Dis-moi où tu vas?

— Où je vais?... fit alors le malheureux d'une voix sombre. Je vais venger notre honneur!... Je vais étouffer la honte qui rejaillit sur nous!...

Il était effrayant en parlant ainsi.

Le comte de Bellegarde intervint aussi.

— Claudius!... supplia-t-il en même temps que Jane.

— Laissez-moi!... répondit l'infortuné. Je veux la tuer!...

— Malheureux! dit le comte de Bellegarde, mais cette honte qui nous est jetée par cette misérable va devenir publique!...

— Tu n'y penses pas, Claudius!... dit Jane à son tour.

Mais le duc ouvrit la porte.

Jane et le mari de Régina échangèrent un regard.

Edme suivit son beau-frère.

— Je vais avec toi, lui dit-il. Ton honneur est le mien!... viens!

Il l'entraîna et ses yeux en quittant Jane lui dirent :

— Ne craignez rien... je veille sur lui!

***

A ce moment, Régina arriva.

Jane lui raconta en pleurant tout ce qui s'était passé.

Puis, elles rejoignirent Claudius, inquiètes toutes deux, épouvantées, pleines d'horribles angoisses.

Claudius s'était arrêté dans le petit salon rouge qui séparait son appartement de celui de la duchesse.

Il avait cédé aux pressantes et affectueuses objurgations de son beau-frère.

Il avait compris les conséquences du meurtre qu'il avait résolu dans un moment d'affolement.

Il y avait renoncé.

Anéanti, il s'était laissé tomber lourdement sur un fauteuil.

Le malheureux fut en proie aussitôt à un état de prostration complète.

La tête basse, les regards sombres, il répétait des mots hachés, au milieu desquels on ne percevait que ceux-ci.

— Misérable!... infâme!... maudite!... la honte!...

Edme de Bellegarde ne pouvait plus rien lui faire entendre.

Une hébétude affreuse s'empara de Claudius.

On aurait dit que l'intelligence venait d'abandonner son esprit.

Il était étranger à tout, accablé par son immense douleur, écrasé par la catastrophe qui venait de fondre sur lui.

Jane et Régina arrivèrent.

Claudius ne les vit ni ne les entendit.

Elles furent épouvantées.

Alors, la duchesse, enroulant ses bras autour du cou de son mari, l'embrassant avec ferveur, le supplia de lui répondre.

Claudius ne paraissait même pas reconnaître sa voix.

Il demeurait insensible.

Il paraissait frappé d'une folie sombre.

Régina et son mari joignirent leurs efforts à ceux de Jane.

Ils n'obtinrent rien.

Alors l'épouvante les gagna tous à la fois.

Que faire?

Jane demanda à son beau-frère :

— Où est cette fille que vous avez vue... Cette fille qui a accusé Luce?

— Elle est encore à l'église, avec le curé de Sainte-Clotilde, répondit le comte de Bellegarde.

— Que veux-tu faire? questionna Régina.

— Je veux la voir.

Claudius n'entendait pas ce qui se disait.

Il demeurait cloué par la prostration et la stupeur horribles qui l'avaient saisi.

— Je veux la voir, répéta la duchesse. Je veux entendre la vérité de sa bouche... Je veux tout savoir...

Et plus haut, se tournant vers son mari :

— Je veux m'assurer, ajouta-t-elle, qu'elle ne parlera pas... Que rien ne transpirera de ce qu'elle sait!...

Elle poursuivit, parlant plus bas, s'adressant alors à Régina et à son mari seulement.

— Il faut cela pour conjurer ce que je redoute... Il faut que Claudius la voie!... Il faut qu'il entende tout de ses lèvres!... Le coup qui l'a frappé sera plus rude, mais ce sera fini quand il saura tout.

Nous n'avons plus de fille!... dit-elle encore d'une voix brisée. Il faut au moins qu'il nous reste celui que nous aimons.

Elle montra Claudius.

La surexcitation qui se produirait, pensait Jane, tirerait peut-être son mari de cette torpeur effrayante au bout de laquelle elle ne voyait que la folie ou la mort.

Régina comprit.

Elle partit elle-même pour aller chercher Miette et elle la ramena avec Mlle Mercier, Adrien de Salverne et Paul des Roselles.

CHAPITRE CLXXXIII

RÉVÉLATION

Alors, à la vue d'Adrien qui pénétra le premier, accompagnant la comtesse de Bellegarde, les dispositions de Jane changèrent.

Sans voir Miette, Mlle Mercier, Régina et Paul des Roselles, qui montaient lentement le somptueux escalier de l'hôtel, elle prit la main du jeune officier.

— Mon pauvre enfant !... dit-elle.

Adrien n'eut pas la force de prononcer un mot.

Jane le conduisit auprès de Claudius.

Le comte de Bellegarde ne l'avait pas quitté.

— Voyez !... dit la duchesse.

Elle montrait son mari qui n'avait pas fait un mouvement.

Elle ajouta :

— Nous savons tout... nous connaissons l'étendue de notre malheur et de notre honte !

Voyez en quel état est le malheureux père de cette affreuse créature qui s'est aussi épouvantablement joué de nous tous !

Adrien s'approcha du duc d'Azergues.

Il lui prit la main.

Il l'appela timidement :

— Monsieur le duc...

Puis tendrement et d'une voix émue :

— Mon père !...

Alors Claudius releva la tête.

Il vit le jeune officier et tout son corps tressaillit.

Ses yeux s'ouvrirent démesurément avec une expression étrange.

Il serra avec une force convulsive la main que le jeune homme avait placée dans la sienne, et l'attirant à lui :

— Mon pauvre enfant !... répéta-t-il comme Jane avait déjà dit. Mon pauvre enfant !

Et il fondit en larmes en posant sa tête près de celle d'Adrien qui s'était agenouillé devant lui.

Tels un père et son fils, dans une douleur commune, souffrent ensemble avant de se prodiguer leurs consolations mutuelles.

Le duc d'Azergues sentait se reporter sur le jeune homme toute l'affection qu'il avait eue pour sa fille indigne.

Il aurait oublié, s'il eût été possible, sa douleur et l'éclaboussement de honte dont la misérable l'avait couvert pour ne songer qu'à la souffrance d'Adrien.

Il semblait sentir que celui qu'il avait agréé comme l'époux de sa fille devait être plus cruellement outragé que tous par le déshonneur et l'imposture criminelle de celle qui portait déjà son nom.

S'il avait pu parler, si ses souffrances n'avaient pas éteint la voix

dans sa gorge contractée, si les sanglots ne l'eussent étouffé, il lui aurait dit quelle affectueuse compassion il éprouvait à son égard, comme s'il eût eu à se faire pardonner l'épouvantable trahison de la fiancée qu'il lui avait donnée avec tant de joie lorsqu'il la croyait digne de lui.

Mais Adrien qui comprenait ce qui se passait chez Claudius, voulut lui épargner cet effroyable surcroît de douleur.

Il se releva et, dans une chaleureuse pression des mains, appuyée par une éloquente expression des regards, il lui imposa silence.

Miette, du reste, arrivait à ce moment, accompagnée par Mlle Mercier, par la comtesse de Bellegarde et par Paul des Roselles.

Alors, en présence de la jeune fille dont elle n'avait pu précédemment voir le visage à cause de la défaillance subite qui l'avait saisie, Jane fut frappée de la ressemblance prodigieuse que Miette avait avec sa sœur, et elle crut tout à coup, tant son trouble était grand, que c'était Magali qu'elle avait devant elle.

Elle avait vu Magali une seule fois, le jour où elle l'avait rencontrée au Salon, accompagnée par Mlle Mercier.

Elle en avait entendu parler bien des fois depuis par Paul qui avait fait à Claudius, son parrain et son tuteur, la confidence de son amour, pour obtenir son consentement au mariage qu'il projetait.

Jane, que l'on avait laissée dans l'ignorance de la vérité, qui croyait que ses filles étaient réellement mortes, trompée du reste par ces prénoms provençaux que Marie et Marguerite avaient reçus de Mouredu, n'avait pu penser que la fiancée de Paul était l'une de ses filles.

Elle s'était forgée à son sujet une idée vague.

Elle pensait que Léon des Roselles et Mlle Mercier avaient adopté une enfant pour donner quelque bonheur et un but affectueux à leur existence.

Elle n'aurait jamais osé interroger son amie qui, du reste, aurait eu recours, pour lui épargner une douleur terrible, à un pieux mensonge.

Alors, en voyant entrer cette jeune fille qu'elle crut reconnaître, et que Paul accompagnait, la malheureuse duchesse poussa un cri :

— Maga...

Elle ne put achever ce nom.

Mlle Mercier intervint aussitôt.

— Voici Mlle Verneuil, dit-elle.

Ce nom ne pouvait rien révéler à Jane.

Et cependant, les regards de ses yeux agrandis par la stupeur demeuraient attachés sur cette jeune fille.

Elle revoyait en elle celle qui lui était apparue dans l'étrange vision qu'elle avait eue trois jours auparavant quand son esprit qui se reportait

vers le passé douloureux crut percevoir les filles dont elle avait été si cruellement séparée.

Ni elle ni Claudius n'étaient en état de prononcer un mot.

Ce fut le comte de Bellegarde qui les suppléa.

Il dit à Miette qu'il avait rapporté au duc et à la duchesse d'Azergues les accusations précises qu'elle avait élevées contre Luce.

Mais la jeune fille, secouant alors la timidité et l'émotion qui la paralysaient, s'approcha de Jane.

— Croyez, madame, lui dit-elle, que ce que j'ai fait a été plus fort que moi... que j'y ai été poussée par une force irrésistible que me donnait l'indignation à laquelle j'étais en proie, car s'il m'avait été possible de réfléchir, n'eusse été qu'une seconde, la perspective du mal que j'allais vous faire m'aurait sûrement arrêtée.

J'aurais souffert seule au moins et je vous aurais épargné ces souffrances et cet opprobre que je n'ose vous supplier de me pardonner.

Miette s'arrêta un instant, haletante d'émotion.

Puis, calmée, elle reprit :

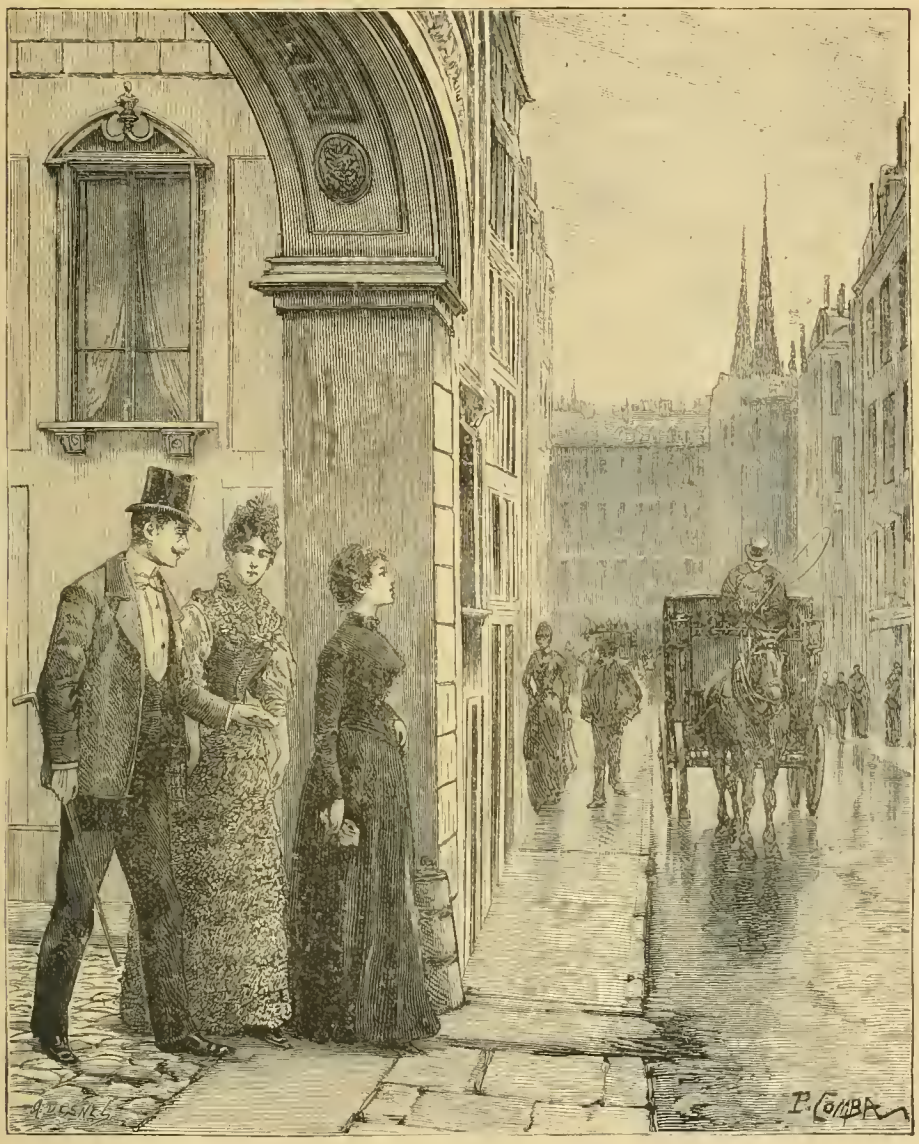
— Vous savez quel lien... quel souvenir m'attachait à M. de Salverne... Eh bien! je m'étais sacrifiée à son bonheur!... je savais bien qu'il ne pouvait épouser une fille pauvre et sans famille comme moi... Mais poussée par une force contre laquelle je n'ai pu lutter, j'ai voulu le revoir encore une fois... de loin... sans qu'il me vît... j'ai voulu voir celle qui devait lui donner le bonheur dont la fatalité de la naissance m'empêchait d'être moi-même l'artisane.

Je suis venue avant-hier d'abord à la porte de la mairie et, sans hésiter, j'ai reconnu la fiancée de M. de Salverne.

J'étais absolument sûre de ne pas me tromper... c'était bien elle qui était venue chez ma patronne, le soir de Noël, avec M. de Lizieux... elle pour qui l'on avait fait ce costume de bal auquel j'avais travaillé moi-même... elle que j'avais habillée de mes mains avec mon amie Alice...

Alors, je pensais que M. de Salverne savait la vérité... Je croyais qu'il l'aimait tellement qu'il avait pardonné le passé... Mais ce matin, lorsque j'ai vu celle qu'il conduisait à l'autel vêtue de blanc, couronnée de fleurs d'oranger, pareille à toutes celles qui apportent un cœur pur à celui qu'elles ont choisi, j'ai compris que le malheureux était la dupe d'une comédie indigne... qu'il était victime d'un mensonge criminel... Je n'ai pu maîtriser mon indignation... Je n'ai pu me contenir...

Pourquoi alors ne vous ai-je pas vue, madame?... Pourquoi n'ai-je pas songé à vous?... La colère m'aveuglait... Je ne voyais qu'elle... car, puisque je m'étais déjà sacrifiée au bonheur de M. de Salverne, j'aurais



— Elle !... (P. 1518.)

encore eu la force de faire taire mon indignation pour assurer le vôtre...

C'est un malheur irréparable que j'ai causé et je souffrirai toujours de la douleur que je vous ai infligée...

Jane se sentait sous un charme ineffable et mystérieux pendant que Miette parlait.

Elle n'avait jamais éprouvé une sensation pareille.

Elle aurait voulu lui parler et, dans le trouble de son cœur, elle ne trouvait pas les mots pour exprimer sa pensée.

Claudius éprouvait un malaise affreux.

Cette jeune fille était l'auteur du scandale qui avait fait jaillir sur lui une honte ignorée, et cependant, tant était profond en lui le sentiment de justice, qu'il ne se sentait pas capable de la blâmer.

Il avait entendu parler par Raymond, par Paul, par le général d'Yrvoix, de cet amour qu'Adrien de Salverne avait eu pour une jeune fille d'une humble condition, pour qui il avait été prêt à démissionner.

Il comprenait ce qui s'était passé dans l'esprit de Miette et il sentait qu'elle était sincère.

Chez elle, il n'y avait eu ni calcul, ni intention malveillante; ses regrets l'attestaient.

Elle avait subi, comme elle le disait, l'impulsion irrésistible de la plus légitime indignation.

Le cœur droit et honnête du mari de Jane la pardonnait, malgré l'opprobre dont il souffrait.

L'indignation qu'il ressentait contre Luce l'emportait et l'empêchait de ressentir autre chose que la honte qui lui avait été infligée par cette misérable.

***

Alors, Paul des Roselles prit la parole.

Son ignorance du passé ne lui permettait pas de sentir à l'avance la portée de ce qu'il allait dire.

Il voulait seulement concilier à Miette, qu'il aimait déjà comme une sœur, la bienveillance et le pardon de ceux qu'elle regrettait si amèrement d'avoir frappés.

Il pensait aussi à Adrien qu'il voulait en quelque sorte justifier aux yeux de tous de l'amour qu'il avait voué à cette jeune fille en montrant qu'elle n'était pas indigne de lui maintenant que le secret de sa naissance était révélé.

C'est à Claudius qu'il s'adressa.

— Mlle Miette, lui dit-il, n'a jamais connu sa famille... Toute jeune, elle a été cruellement séparée de son père et de sa mère... Elle a été recueillie par un digne prêtre qui a pris soin de son enfance et qui l'a élevée... Mais la Providence veillait sur elle et notre amie, Mlle Mercier, l'a reconnue... Elle est la sœur de Magali, la sœur de celle que j'aime,... elle est ma sœur aussi... Elles sont, l'une et l'autre, les filles de mon oncle Léon...

Ce fut un saisissement général.

Mlle Mercier aurait voulu pouvoir arrêter les paroles sur les lèvres du jeune homme; mais tous les regards étaient concentrés sur elle.

On attendait la confirmation de ce que Paul venait de dire.

Jane, haletante sous l'effort d'une émotion immense qui venait de s'emparer d'elle, se demandait si elle avait bien entendu, si elle avait bien compris.

La vérité se faisait jour en elle au milieu de la confusion de son esprit.

Elle aussi, du regard, interrogeait Mlle Mercier.

Léon des Roselles avait deux filles !...

Magali et Miette étaient ses enfants !...

Étaient-elles ses filles que jusqu'alors elle avait cru mortes ?

Mlle Mercier hésitait à parler et elle sentait cependant qu'elle ne pouvait se taire maintenant.

Elle dit lentement :

— Oui, c'est vrai !...

Elle ne regardait que Jane en parlant.

Elle était prête à la secourir si elle succombait sous le coup écrasant de la révélation qui la frappait.

Elle veillait pour l'empêcher de se trahir, car, moins que jamais, elle ne pouvait laisser accabler Claudius par l'épouvantable divulgation de ce passé que la malheureuse avait si cruellement expié.

— Le ciel, ajouta-t-elle, a permis que je sois là, que je vois cette jeune fille et que je la reconnaisse...

Notre ami des Roselles a eu deux enfants, nées d'une personne qu'il a aimée plus que tout au monde et qu'il a perdue avant d'avoir pu régulariser sa situation.

Ses deux filles avaient disparu pendant qu'il était à l'étranger et longtemps il les avait cru mortes.

Magali est l'une d'elles... M. Paul vous l'a dit.

L'autre, c'est elle, c'est Miette que je viens de retrouver, Dieu me permet de la rendre à son père qui la trouvera chez lui à son retour.

Jane se sentait défaillir.

Sa fille l'attirait et, en même temps, une force mystérieuse et puissante la retenait.

Son élan maternel était paralysé.

Elle souffrait horriblement et elle était contrainte de dévorer sa douleur, d'imposer silence à son cœur torturé pour ne pas compromettre en un seul instant tout le bonheur que depuis dix-huit ans elle s'était appliquée à donner à son mari.

Devant sa fille, elle était obligée de se taire.

Elle ne pouvait aller à elle, la saisir et la serrer contre son cœur.

Mlle Mercier comprenait ce que l'infortunée devait souffrir et elle compatissait secrètement à son immense douleur.

Mais elle n'avait pu empêcher la cruelle révélation de se produire.

Un geste de protestation qu'elle aurait fait, un seul mot qu'elle aurait dit, aurait suffi peut-être à jeter un doute horrible dans l'esprit du duc d'Azergues déjà si cruellement éprouvé.

Paul aussi aurait peut-être compris la vérité.

Il aurait deviné que Jane était la mère de Magali.

Il aurait connu sa faute

Il aurait cru qu'elle avait agi, à l'égard de Claudius, avec la même impudence criminelle que Luce.

Alors elle avait résolu de parler.

Quel que soit le mal qu'elle allait faire à Jane, il était préférable à ce qu'elle aurait souffert sous la honte imméritée qui l'aurait accablée.

Elle était digne du respect de tous, car loin d'être une coupable, elle avait été une victime dont le martyre durait toujours.

Ainsi, au moins, elle ne serait pas privée de l'estime et de l'affection des siens.

Mais il fallait abréger le supplice de la pauvre mère.

Il fallait maintenant éloigner d'elle au plus tôt cette enfant qui ne devait pas la connaître, afin de laisser le calme revenir en elle.

Aussi Mlle Mercier abrégea l'entrevue.

Elle laissa répondre le comte de Bellegarde qui exprima, à la place de son beau-frère, les sentiments que chacun partageait, et aussitôt, elle emmena Miette.

***

Alors, quand Jane put se soustraire à ceux qui l'entouraient, quand elle parvint à être seule, elle ressaisit ses pensées qui se heurtaient dans son esprit comme si elle était au moment de devenir folle.

Il lui semblait que ce qu'elle venait d'entendre était impossible.

Elle se reportait vers le passé et elle revoyait tous les douloureux événements écoulés.

— Ainsi donc, se dit-elle, mes filles n'étaient pas mortes, pas plus que Léon n'était marié !... J'ai été indignement trompée par cet homme que ma tante a employé à façonner mon malheur !...

Mon malheur !... non, car Claudius est bon... car il m'aime !...

Mon Dieu, s'il venait jamais à savoir la vérité !... Oh ! je préférerais mourir !...

Il croirait que j'ai été coupable envers lui et que j'ai joué cette criminelle comédie... comme Luce !...

Jamais on ne pourrait lui persuader que j'ai tout fait pour empêcher ce mariage dont je me sentais indigne... que j'ai été contrainte à le tromper par les machinations les plus épouvantables...

Mes filles !... Elles vivent !...

Magali !... Miette !... on leur a donné ces noms-là sans doute pour que je ne puisse les reconnaître.

Je les ai vues toutes deux et il m'a été défendu de leur dire que je suis leur mère !... Il ne faudra jamais qu'elles le sachent.

Elles vivront près de moi, je les verrai encore, et toujours je devrai imposer silence à mon cœur !

La malheureuse sanglotait en faisant ces cruelles méditations.

Elle revoyait le passé plein de douleurs et l'avenir lui apparaissait cruellement sombre.

Que lui arriverait-il encore ?

Quelle serait son existence désormais ?

Aurait-elle la force de supporter le martyre qu'elle entrevoyait.

Alors, en pleurant, elle demandait à Dieu de l'appeler à lui, de la délivrer de cette vie où aucun bonheur n'était plus possible pour elle, de mettre enfin un terme à cette épouvantable expiation d'une faute dont elle n'était pas coupable.

Mais tout à coup, Jane entendit des pas.

Elle reconnut la marche de Claudius.

Le duc d'Azergues frappa à la porte de l'appartement de sa femme et il entra.

Jane avait à peine eu le temps de se remettre.

Son émotion et sa douleur, dont les traces étaient visibles, pouvaient être mises sur le compte des événements de la journée.

Claudius était en tenue de voyage.

— Tu pars ?... questionna la duchesse surprise.

— Oui, répondit Claudius d'Azergues d'une voix sombre. Il le faut !.. Je ne veux pas laisser cette misérable traîner plus longtemps dans toutes les hontes notre nom et celui de cet honnête homme qu'elle a trompé comme nous !

Jane eut peur.

— Claudius... que vas-tu faire ? s'écria-t-elle en le retenant.

— Je veux éviter un nouveau scandale.

— Un scandale !... lequel ?... Que crains-tu donc encore ?...

— Laisse-moi partir...

— Non... je t'en conjure !...

— Ma pauvre Jane, reprit Claudius en saisissant la duchesse en une étreinte pleine de tendresse et de douleur, ne me retiens pas !... Je ne pourrais vivre ainsi !... Tu souffres, moi je sens mon esprit s'égarer... Je deviens fou sous cette honte !... Je pars... laisse-moi partir !... au revoir !... à bientôt !...

CHAPITRE CLXXXIV

NOUVELLE A SENSATION

A quelque distance de la porte du somptueux hôtel d'Azergues, un fiacre stationnait, ses stores baissés.

Au moment où Mlle Mercier, Paul des Roselles et Miette sortirent, une exclamation rauque s'échappa de la voiture.

— Elle !...

C'est Bertin qui était là.

C'est lui qui venait de jeter ce mot, comme un cri, en apercevant la fille de Léon des Roselles.

Le misérable blêmit sur le coup.

Que se passait-il ?

Comment Miette se trouvait-elle chez le duc d'Azergues ?

Pourquoi Mlle Mercier l'accompagnait-elle ?

Il n'y pouvait rien comprendre, car il n'y avait que quelques instants à peine qu'il venait d'arriver.

L'ancien maître de timonerie, revenu à Bougival avec Palmyre dans la nuit du dimanche, avait dépouillé le costume sous lequel il s'était fait connaître à l'avenue de Clichy.

M. et Mme Putot qui, désormais n'avaient plus raison d'être, avaient disparu.

Le maître-chanteur avait repris le personnage qu'il s'était créé en usurpant le nom et en volant la fortune de M. de Lizieux.

Il se disposait à faire ce qu'il avait résolu la veille, à exécuter le plan qu'il avait combiné, qu'il avait communiqué à Palmyre et grâce auquel il était sûr de faire rompre, par le divorce, le mariage d'Adrien de Salverne pour rendre Luce libre et pour que José puisse enfin l'épouser.

Bertin ne doutait pas du succès.

C'est lui-même qui allait agir, — de concert avec José, il est vrai, mais se réservant pour lui le premier rôle.

Il s'était muni de toutes les preuves qu'il possédait pour établir que Luce avait bien été la maîtresse de José.

Ces preuves, il les fournirait au commandant de Salverne lui-même, en présence de Luce, et il connaissait assez le jeune officier d'état-major pour prévoir qu'il était incapable d'une transaction.

Furieux d'avoir été ainsi joué, honteusement trompé, Adrien de Salverne répudierait immédiatement sa femme.

Il ferait briser par le divorce le mariage qu'il avait eu le malheur de contracter.

Alors José serait forcément agréé par le duc d'Azergues, car, pour éviter le scandale, on préférerait sûrement consentir à ce mariage.

D'ailleurs, pensait le faux M. de Lizieux, tout pourrait se passer sans le moindre bruit, sans aucun retentissement.

Le procès en divorce, avec les influences dont la famille d'Azergues dispose, pouvait être conduit sans esclandre.

Le monde ignorerait les causes réelles de cette séparation.

José, au besoin, irait vivre pendant quelques années à l'étranger avec Luce.

Bertin ne voyait rien de capable de faire obstacle à ses projets et, aussitôt arrivé à la gare Saint-Lazare, il prit un fiacre et se fit conduire à la rue Marbeuf.

Son plan était minutieusement combiné.

Il avait calculé l'heure du train qu'il prendrait avec José pour se rendre à Champtocé, où il comptait précéder M. et Mme de Salverne qui ne partiraient que dans la soirée.

Il ne lui restait qu'à apprendre à l'amant de Luce le rôle qu'il allait avoir à jouer.

Il était plus de midi lorsque M. de Lizieux arriva chez Pélago.

La maîtresse de José était seule.

Elle s'ennuyait horriblement.

Quelque pressentiment de mauvais augure venait de s'emparer d'elle depuis que son amant était parti.

Les femmes sont des intuitives, grâce à la sensibilité que leur donne le nervosisme.

Pélago avait ri de bon cœur lorsque José était parti, voulant voir ce mariage auquel il ne pouvait croire.

Elle s'était moquée de lui.

Elle l'avait raillé sans pitié, mais non sans esprit.

Maintenant elle s'inquiétait.

Elle trouvait le temps affreusement long.

Elle se demandait ce que José pouvait bien faire à être si longtemps dehors.

Elle ne savait que penser.

Lorsque le timbre de l'antichambre résonna, elle courut ouvrir et arriva à la porte en même temps que sa camériste.

— M. de Lizieux ! fit-elle surprise.

— Moi-même, en effet, ma chère Pélago, dit le prétendu père de José en entrant.

— Vous êtes donc revenu de voyage? dit la jolie brune en l'introduisant dans le salon.

— Cette nuit, et ma première visite est pour mon fils, car j'ai hâte d'avoir de ses nouvelles.

— José !...

— Oui... Il n'est donc pas ici?

— Il est sorti.

— Sorti?

— Depuis deux heures.

— Il va donc tout à fait bien?

— Il se porte comme un charme.

— Où est-il allé? demanda M. de Lizieux qui déjà concevait quelque appréhension.

— Comment !... vous ne vous en doutez pas?

— Il serait allé... à ce mariage ?...

— Précisément.

— Sapredieu !... jura le maître-chanteur qui voyait déjà tous ses plans contrariés. — Mais comment a-t-il pu savoir?... Je vous avais si instamment recommandé d'éloigner de lui les journaux, de veiller à ce qu'il n'apprenne rien.

— Mais c'est moi-même qui le lui ai dit ce matin, en riant, en me moquant de lui, répondit la piquante brune.

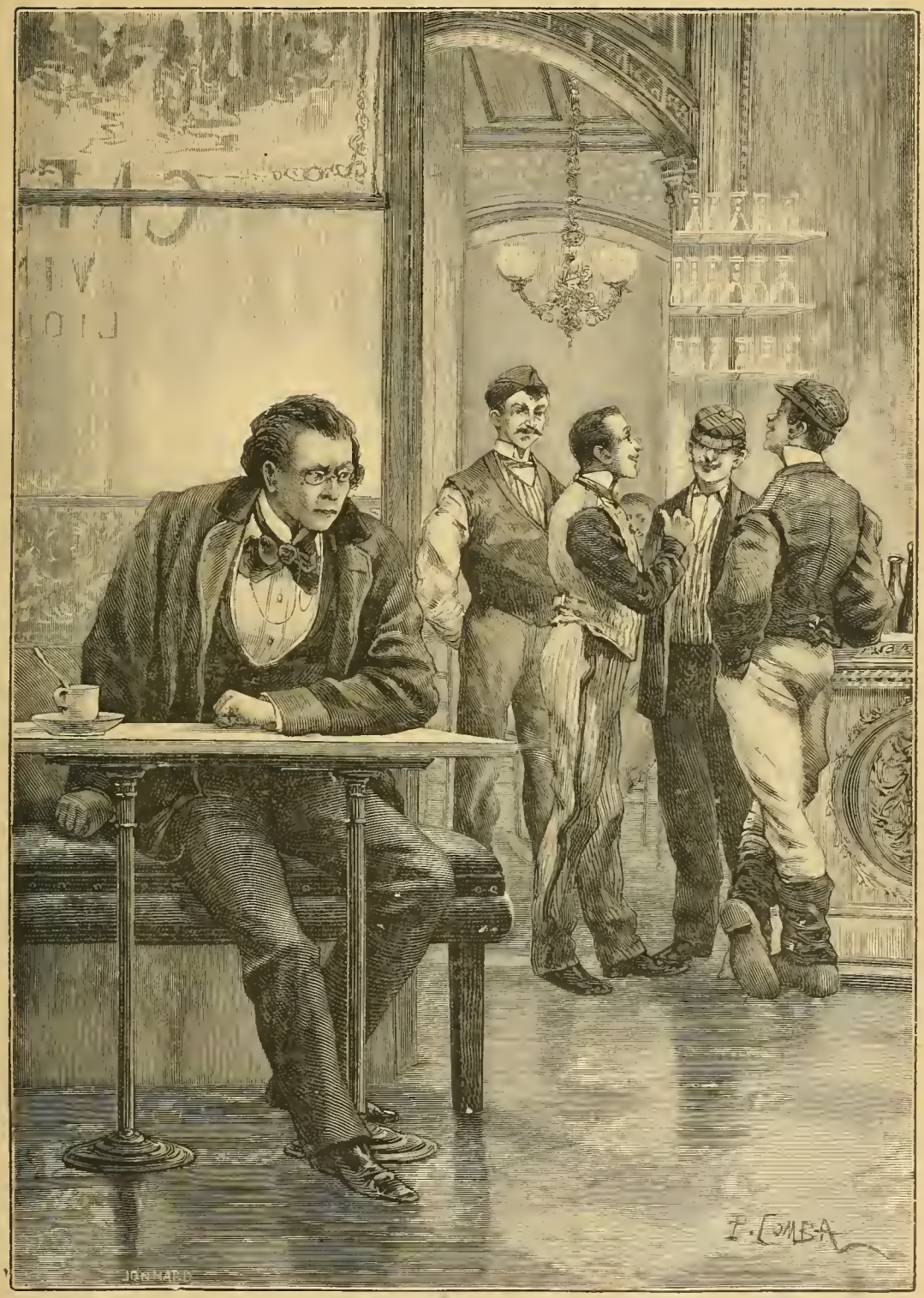
— Vous !...

— Oui. — Il n'y avait plus de danger maintenant. Le mariage est consommé depuis samedi.

— Je sais bien... Mais enfin, aujourd'hui c'est la cérémonie religieuse et José pourrait faire quelque bêtise... Ah ! vous avez été bien imprudente !

Pélago regrettait déjà ce qu'elle avait dit.

— José est à peine rétabli, ajouta le faux M. de Lizieux qui tenait à cacher son jeu, et cette nouvelle, la vue de ce mariage peuvent faire une impression trop violente sur lui...



Son sang bouillait dans ses veines. (P. 1526.)

— Oui... je le comprends, et je me le suis déjà reproché...

— Quand est-il parti?

— A dix heures et demie.

— Il est allé à Sainte-Clotilde?

— Oui, il voulait voir... Il ne croyait pas que c'était possible.

Mon Dieu, pourvu qu'il ne soit rien arrivé!...

M. de Lizieux se leva.

Sa préoccupation et son inquiétude étaient visibles.

— Il devrait déjà être rentré, dit Pélago.

— Mais oui... Le mariage doit être fini.

— Il a pris sa voiture pour y aller.

— Il faut que je le rejoigne au plus tôt... Je venais justement le chercher, car j'ai besoin de lui... Je dois l'emmener avec moi...

— L'emmener!...

— Pour quelques jours seulement.

Pélago n'insista pas.

Une défiance venait de s'emparer d'elle, mais elle ne voulait pas le laisser voir.

Elle comprenait que M. de Lizieux combinait des projets mystérieux qui tourneraient contre elle.

Elle résolut d'observer.

— Si je suis roulée, pensait-elle, ni l'un ni l'autre ne l'emporteront en paradis, j'en réponds!

Tout haut, elle fit seulement avec un étonnement marqué :

— Ah!...

— Oui... une affaire, ajouta le maître-chanteur. Une simple affaire... au sujet de mon écurie de courses que je veux lui repasser... j'en ai assez, ça me fatigue... Lui, il est jeune; ça le distraira... ça l'occupera...

Il croyait que Pélago était sa dupe.

La rusée avait, en effet, l'air de le croire.

— Pourvu qu'il n'ait pas fait quelque sottise!... dit encore le pseudo père de José. Enfin, ce que j'ai de plus court à faire est d'aller le rejoindre... J'y vais à l'instant...

Et, en traversant l'antichambre, il dit encore :

— Une heure!... la cérémonie est sûrement terminée depuis longtemps... où peut-il être allé?...

La préoccupation de l'amant de Palmyre était telle que c'est à peine s'il entendit Pélago lui dire :

— Rassurez-moi au plus tôt en me le ramenant ou en m'envoyant un mot.

Il répondit par une formule banale de salutation et descendit prestement l'escalier.

Un quart d'heure après, Bertin arrivait à l'église Sainte-Clotilde.

***

Il n'y avait plus aucun rassemblement, plus un seul groupe dans la rue Saint-Dominique ni aux alentours de l'église.

Les portes du temple étaient fermées.

Rien ne pouvait révéler l'événement qui s'était accompli plus de deux heures auparavant.

Une inquiétude dont il ne pouvait s'expliquer la cause agitait le pseudo de Lizieux.

Ignorant ce qui était arrivé, il se dit :

— En ce moment, la noce est certainement à l'hôtel d'Azergues où le repas doit se faire...

Puis, il se demanda :

— Et José?... Pourquoi n'est-il pas revenu chez Pélago?... que fait-il?... où est-il?...

Le maître-chanteur était loin d'être rassuré.

Il voulut se rendre compte.

Il calculait :

— M. de Salverne et Luce vont partir ce soir vers six heures pour Champtocé... Je comptais prendre le train de quatre heures avec cet imbécile de José et il va me faire rater mon plan!...

Une inspiration lui vint.

— Qui sait s'il n'est pas allé rôder dans les environs de l'hôtel du duc, prêt à faire quelque sottise?

Et aussitôt, Bertin eut pris une résolution.

Il donna les indications nécessaires à son cocher et il se fit conduire à la rue de Grenelle.

Ayant baissé les stores de son fiacre pour qu'on ne puisse le voir de l'extérieur, il attendit, épiant tout ce qui se passait, surveillant l'hôtel d'Azergues.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il attendait quand la porte, jusque-là obstinément close, s'ouvrit.

Il aperçut Miette avec Mlle Mercier et le neveu de Léon des Roselles.

Alors le saisissement qui s'empara du misérable à la vue de la fille de Jane fut tel que, pendant quelques secondes, il sentit son sang-froid et sa présence d'esprit lui échapper.

Son trouble fut extrême.

— Elle!... fit-il.

Il regarda mieux.

Il lui semblait qu'il se trompait.

Que s'était-il donc passé?

Comment, à ce moment, pendant que devait se célébrer le repas de noces, Miette était-elle venue dans cette maison?

Qu'était-elle venue y faire?

S'était-elle décidée à révéler ce qu'elle savait?

— L'idiote!... se disait Bertin avec rage. N'aurait-elle pas pu faire cela avant-hier?...

Puis il se demandait encore :

— L'institutrice!... pourquoi est-elle avec elle?... Est-ce qu'elle l'aurait reconnue?... Il n'y a pas de doute... C'est bien cela!... Damnation!...

Mais l'infâme voulait savoir ce qui était arrivé.

Il bouillait d'impatience.

La colère et la rage le brûlaient.

— Comment savoir?... à qui demander?...

Mlle Mercier avait fait monter Miette dans sa voiture et elle y avait pris place auprès d'elle, tandis que Paul s'asseyait en face.

Le coupé s'éloigna.

— Il se passe des choses extraordinaires!... se dit encore Bertin ne sachant ce qu'il devait faire. — Mlle Mercier a assisté au mariage, c'est certain, sa toilette le dit,... le neveu de mon ancien commandant est en habit... et ils s'en vont tous deux!...

Mais qui me renseignera donc?

Alors, en proie à un trouble grandissant, l'ancien policier sortit de son fiacre.

Il donna l'ordre à son cocher de l'attendre, sans changer de place.

Il se rendit chez le marchand de vin où il était venu quelques jours auparavant sous le déguisement qu'il avait pris à l'avenue de Clichy.

Là, pensa-t-il, les domestiques des maisons voisines qu'il verrait, pourraient évidemment le renseigner.

Bertin n'eut aucune question à poser.

En entrant, avant même de s'être assis dans un coin où il comptait prendre une consommation, il entendit parler du mariage de la fille du duc d'Azergues.

La boutique était à peu près pleine.

Devant le comptoir, debout, étaient une douzaine de larbins qui s'esclaffaient au récit fait par l'un d'eux.

Celui-ci avait assisté à toute l'affaire.

C'était le domestique que nous avons vu au premier rang de la foule, devant l'église.

M. de Lizieux se fit servir un café.

Son sang bouillait dans ses veines.

— Ah! oui, disait le valet de chambre poursuivant son récit, elle a été jolie la mariée!... Tout à coup, je reçois une poussée dans le dos,... une jeune fille qui était derrière moi s'élance, elle saute sur la petite d'Azergues, et vlan! vlan! en deux tours de main elle lui arrache son voile et sa couronne d'oranger, en lui criant : « Tiens! v'là pour toi!... Tu es une ceci!... tu es une cela!... t'as pas honte de te mettre en blanc avec de la fleur d'oranger dans les cheveux!... » Enfin, je ne sais pas tout ce qu'elle lui a dit, car sur ce coup de temps-là, ç'a été, comme vous le pensez bien, un charivari général.

— Tableau!... fit l'un des larbins.

— Oui, je vois ça d'ici! dit un autre.

Bertin avait tout compris.

La nouvelle n'était pas pour lui déplaire.

Le scandale que Miette n'avait pas fait le samedi à la mairie, elle l'avait fait à l'église.

Le misérable se félicitait.

Maintenant il allait voir le parti qu'il avait à tirer de cet événement.

Il conjecturait même, revenu de son trouble, pendant que le narrateur continuait :

— Alors v'là la duchesse qui tombe en pâmoison... Le duc qui bondit... tout le monde qui crie...

— Et la mariée? demanda un des auditeurs.

— Ah! mon vieux, elle n'en menait pas large!

— Il y a de quoi!

— On s'empare de la jeune fille, on l'entraîne dans l'église... Toute la noce s'y précipite... puis on ferme les portes... les sergots arrivent, ils font circuler...

Mais Bertin en savait assez.

Il avait tout compris maintenant.

Il voulait agir.

Étranger à ce qui se disait qu'il ne jugeait plus intéressant pour lui, il frappait avec une pièce sur le marbre de la table afin d'appeler le garçon et de s'en aller au plus tôt.

Il paya sa consommation et se leva.

Mais au moment de sortir, il s'arrêta.

— Attends donc, disait le narrateur qui avait continué son récit, voilà le plus rigolo de l'affaire. Pendant qu'on s'expliquait sans doute dans l'église, moi je m'étais tiré du côté de la rue Las Cases, puisque les agents faisaient circuler, afin d'assister à la fin de la scène... qu'est-ce que je vois?... V'là un coupé avec un petit négrillo sur le siège qui s'arrête devant la porte de la sacristie... un jeune homme brun, un type un peu mulâtre en sort... au même moment, la petite porte de l'église s'ouvre, c'est la mariée, Mlle d'Azergues... Elle s'enfile dans le coupé, le jeune homme y saute après elle et fouette cocher au trot allongé!...

Alors, ce fut une exclamation de jurons comiques et de rires insensés de la part de tous les auditeurs.

Bertin fut littéralement cloué par la stupeur.

Il avait reconnu, à la sommaire description qui venait d'être faite, David, le jeune Abyssin, et José.

Maintenant, il s'expliquait tout.

Une joie diabolique brillait en ses regards et illuminait tout son visage.

Il s'éloigna.

— José aurait fait cela! se dit-il. — Je ne le reconnais plus!... Il aurait enlevé Luce!... Mais c'est un coup de maître!... Il faut que je sache si c'est vrai!... Oh! bravo alors!... Oui, bravo!... Le coup est fait!... Bravo!...

Le misérable exultait.

Que lui importait maintenant ce que Miette pouvait faire avec Mlle Mercier!

Il ne se souciait que de Luce et de José.

Il courut chez lui, rue de Courcelles, où ses gens furent tout surpris de le voir.

Il attendit le retour de David qui ne pouvait manquer de revenir.

Dès que le jeune Abyssin revint avec le coupé, M. de Lizieux l'interrogea et il eut ainsi la confirmation de ce qu'il avait entendu.

Il apprit en détail tout ce qui s'était passé.

Il sut qu'après être allé aux magasins du Petit Saint-Thomas où Luce avait changé de toilette, José s'était fait conduire à la gare Montparnasse où il avait pris, avec Mlle d'Azergues, le train de Versailles.

L'enlèvement était vrai.

— Luce s'est sentie perdue, conjectura l'habile gredin, elle a filé!

Mais il eut un regret :

— Pour en venir là, se dit-il, elle aurait aussi bien fait de consentir au mariage!...

Cependant il ajouta philosophiquement :

— Enfin, ce qui est fait est fait... Le mariage de Salverne est brisé, c'est l'essentiel!... Quant à Luce elle est à José!

Le maître-chanteur ne séjourna pas longtemps chez lui.

Il recommanda à ses gens de ne pas dire qu'on l'avait vu et il repartit.

Il dîna dans les environs de la rue de Grenelle, voulant encore se rapprocher, afin de savoir ce qui se passerait.

Vers sept heures, la grande porte de l'hôtel s'ouvrit.

Un coupé sortit.

Bertin vit à l'intérieur le duc d'Azergues en costume de voyage.

Il tressaillit.

— Où va-t-il?

L'hésitation du misérable ne fut pas longue.

Sa sagacité le servit à merveille.

Il comprit que le duc se lançait à la recherche des fugitifs.

— Il faut que je sois là, se dit-il aussitôt.

Et il prit au plus tôt une voiture qui se lança sur la piste de celle du mari de Jane.

CHAPITRE CLXXXV

PROMESSES DE BONHEUR

Une résolution farouche s'était emparée de l'esprit de Claudius d'Azergues.

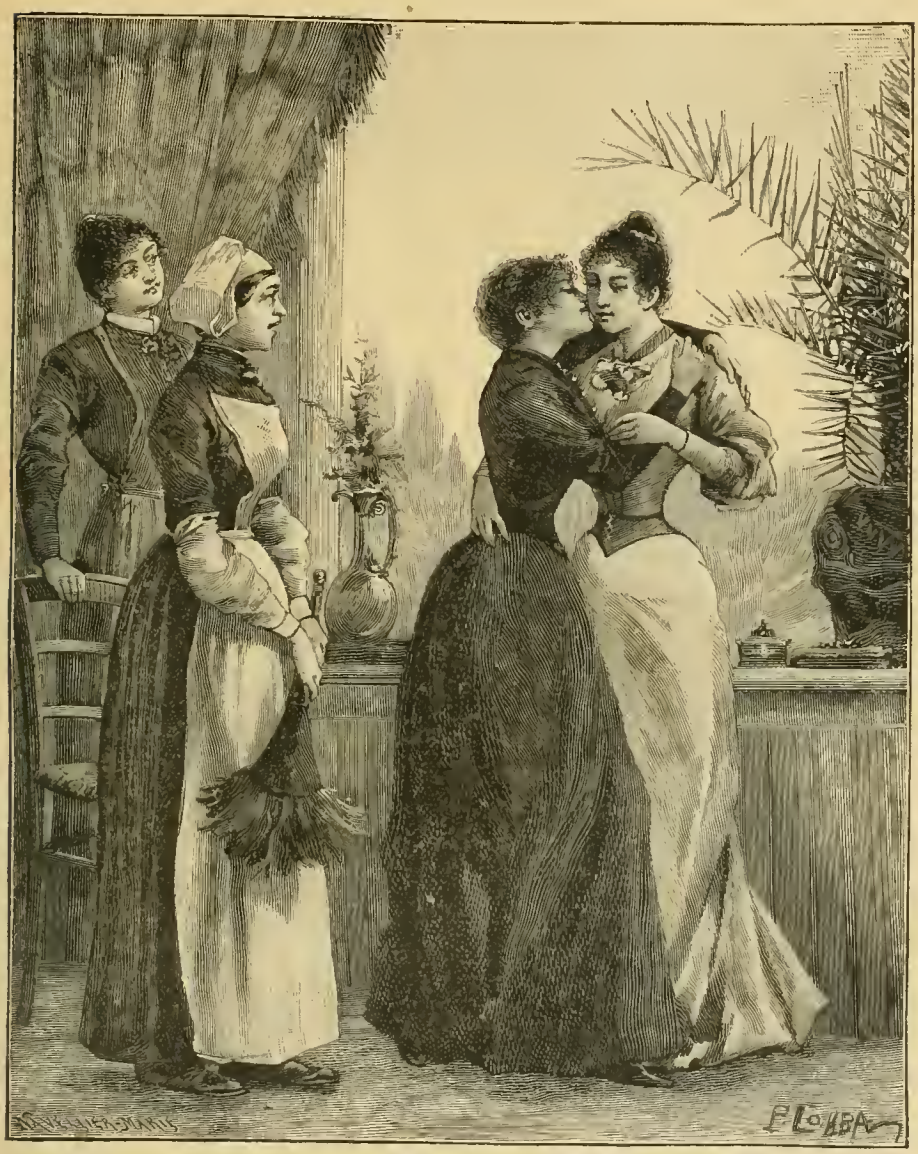
Sa nature calme, réfléchie, posée, lui permettait de dominer assez promptement son émotion, de lutter avec succès contre les horribles souffrances morales qu'il endurait et d'examiner la situation avec tout le sang-froid nécessaire.

Maintenant l'horrible révélation avait été faite.

Luce était coupable.

Aucun doute n'était permis.

Aux preuves formelles opposées par celle qui l'avait publiquement démasquée venait s'ajouter sa fuite.



Elles formaient toutes deux le tableau le plus gracieux. (P. 1533.)

La misérable s'était enfuie avec son amant, pour se soustraire à la honte qu'elle infligeait aux siens.

Lorsque son immense douleur fut calmée, Claudius se mit à réfléchir longuement aux conséquences de la situation qui lui était faite.

Le déshonneur de sa fille avait éclaté, il fallait maintenant empêcher le retentissement de ce scandale épouvantable.

A cet égard, son beau-frère et le général d'Yrvoix l'avaient rassuré.

L'événement ne serait pas connu.

La presse demeurerait muette.

Le comte de Bellegarde et l'oncle de Raymond s'en étaient chargé.

Mais le duc d'Azergues avait prévu autre chose.

Il avait songé à Adrien de Salverne pour qui il avait conçu depuis longtemps une estime et une affection qui s'étaient développées puissamment depuis qu'il s'était habitué à le considérer comme son fils.

A ce sujet, il s'était même passé quelque chose de particulier dans l'esprit de Claudius.

Son rêve le plus cher aurait consisté à avoir un fils.

La réalisation de ce rêve, de cet ardent désir, aurait été pour son cœur la joie la plus grande.

Ce bonheur ne lui avait pas été donné et le mari de Jane avait laissé assoupir ses aspirations paternelles, lorsque le projet de mariage d'Adrien et de Luce était venu subitement les éveiller.

Il avait trouvé, dans le jeune et brillant officier d'état-major dont il avait apprécié les grandes qualités, ce fils qu'il avait si ardemment souhaité.

En lui, il le possédait tel qu'il l'aurait voulu.

Claudius avait accordé au fiancé de sa fille une affection au moins égale à celle qu'il éprouvait pour Luce.

Il s'étonnait même, lorsqu'il y songeait, des ardeurs de la tendresse que le jeune homme lui inspirait, car il convenait parfois qu'il l'aimait encore plus que sa fille.

Sans s'en rendre exactement compte, sans en approfondir les causes, le duc d'Azergues sentait en effet qu'il n'éprouvait pas pour Luce cet amour absolu que la paternité engendre, cet amour sans bornes qui va instinctivement du procréateur au procréé.

Il attribuait cet état, qui laissait un vide dans son cœur, aux défauts de Luce, à son caractère entier, orgueilleux et absolu qui la rendait absolument désagréable.

Maintenant, les promesses de l'avenir étaient déçues; les joies entrevues, évanouies.

Luce avait tout détruit.

Claudius perdait ce fils que déjà il adorait.

Le malheureux, en envisageant les conséquences de la faute de cette fille indigne, avait surtout songé à Adrien dont il allait être séparé à jamais.

Il le connaissait bien et il avait compris quelle peine le jeune officier avait éprouvée à la pensée de cette séparation qui devait être légalement

accomplie comme l'avait été l'union formée sous les auspices de la loi.

Mais lui, dans son âme droite, loyale et honnête, il avait déjà prévu et accepté la nécessité de ce qui devait arriver.

Adrien devait être rendu libre.

Il fallait que le divorce fût prononcé pour annuler définitivement ce mariage indigne de lui.

Le jeune officier aurait eu, Claudius le sentait bien, une douleur profonde à soulever cette question inévitable, car il ne rendait pas le duc et la duchesse responsables de la honte de celle qu'il avait épousée.

Il aurait hésité à agir, à la pensée de ce qu'ils allaient souffrir.

Il fallait cependant que le divorce fût prononcé.

Il fallait qu'Adrien de Salverne enlevât son nom que portait désormais une épouse indigne de lui.

Il fallait qu'une action judiciaire eût lieu, qu'un procès fût engagé.

Alors le malheureux duc avait été épouvanté.

Malgré toutes les précautions qui seraient prises, en dépit des hautes influences que l'on mettrait en jeu pour que l'action fût conduite avec la plus grande discrétion, pour que l'affaire n'eût aucun retentissement, le jugement qui serait prononcé devait avoir une publicité que la loi elle-même consacre.

C'est en audience publique qu'il devrait être lu.

Sinon la presse ordinaire, du moins les journaux spéciaux qui enregistrent les décisions de la Justice, en publieraient le texte.

Des insertions légales seraient faites.

Le divorce serait encore prononcé par l'officier municipal, dans la mairie, en séance publique, toutes portes ouvertes.

Cela était inévitable.

Et pourtant Claudius aurait donné tout au monde pour l'éviter.

Alors, le mari de Jane avait réfléchi.

Il avait cherché par quel moyen il pourrait épargner à son nom le retentissement de cette honte dont Luce l'avait couvert, tout en brisant les liens odieux qui enchaînaient Adrien de Salverne à cette créature indigne.

Il avait trouvé.

Son esprit, surexcité par la menaçante perspective qu'il avait entrevue, avait trouvé une solution.

C'est alors que Claudius venait de se décider à partir.

Il avait résolu de se mettre à la recherche de Luce.

Il saurait la trouver et l'atteindre.

Il parviendrait bien à empêcher cette nouvelle proclamation de sa honte.

Cela, il l'avait résolu avec cette énergie ferme et implacable qui était le fond de son caractère robustement trempé.

Rien ne lui coûterait pour obtenir ce résultat.

Il voulait que Luce elle-même lui évitât la publicité du scandale que sa conduite honteuse avait causé.

Le duc d'Azergues saurait l'y contraindre au besoin.

***

Mlle Mercier n'avait pas voulu, en emmenant immédiatement à Cormeilles la fille de Léon des Roselles si providentiellement et si dramatiquement retrouvée, la séparer tout à coup de ceux qu'elle aimait, de ceux qui avaient pris soin d'elle, de ceux qui lui avaient constitué jusqu'ici une véritable famille.

Paul, au courant de la situation de Miette, grâce aux confidences qu'Adrien lui avait faites, avait pu dire à l'ancienne institutrice ce qu'il savait.

A son tour, Mlle Mercier avait interrogé la jeune fille.

En la faisant monter dans sa voiture, où le neveu de Léon avait pris place avec elles, elle lui dit :

— Conduisez-moi chez vous, ma chère enfant. Je veux voir cette bonne Mme Davoul qui vous aime comme une mère, et votre amie Alice.

C'est avenue de Clichy, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit Miette.

Paul donna l'adresse au cocher.

Alors, pendant le trajet, aidée par l'ami d'Adrien qui lui dit tout ce qu'il savait, Miette fit sincèrement et ingénument le récit de sa vie.

Elle dit, remontant aussi loin que ses souvenirs le lui permettaient, comment elle avait été élevée par l'ancien curé de Montlhéry qui avait formé lui-même son esprit, son intelligence et son cœur.

Elle raconta la douleur qu'elle avait éprouvée lorsque la mort l'avait séparée de ce saint prêtre, de cet homme de bien qu'elle aimait comme un père véritable.

Elle parla de ce qu'elle avait fait ensuite, de maman Davoul et d'Alice, avec qui elle avait vécu, avec qui elle avait travaillé.

Elle dit simplement de quelle manière elle avait fait la rencontre d'Adrien de Salverne lorsqu'elle allait, le dimanche, prier sur la tombe de l'abbé Verneuil ; comment elle l'avait aimé, n'écoutant que les aspirations de son cœur, subissant la mystérieuse attraction de son amour, sans son-

ger, hélas ! aux conséquences douloureuses et aux cruelles déceptions qui l'attendaient.

Mlle Mercier était profondément émue en l'écoutant.

Elle déplorait la fatalité malheureuse qui n'avait pas permis que Miette fût retrouvée plus tôt, car elle aurait pu ainsi, elle qui était la fille de Léon des Roselles, épouser celui qu'elle aimait.

Chez Mme Davoul, ce fut une scène bien attendrissante.

L'émotion de l'excellente mère d'Alice fut à son comble quand elle apprit ce qui venait de se passer au mariage de Luce d'Azergues.

Elle connaissait bien le cœur de Miette et elle savait quel amour immense elle avait voué au commandant de Salverne.

Elle comprit ce qu'elle avait dû souffrir quand elle avait vu Adrien aussi cyniquement trompé par cette effrontée coquine.

Elle sentit et elle partagea l'indignation qui l'avait affolée avec une telle violence.

Mais l'excellente femme se réjouit des conséquences de ce qui venait d'avoir lieu.

Elle était heureuse du bonheur de Miette qui avait si inopinément retrouvé ce père qui la pleurait depuis si longtemps.

Puis, quand on fut arrivé à Cormeilles, ce fut le renouvellement de ces scènes émouvantes.

Mouredu n'était pas là.

Nous ne tarderons pas à savoir comment le brave quartier-maître avait employé sa journée.

Mais Norine était à la villa avec Magali et Mariic.

Ce fut une joie générale.

Ce fut chez tous une indicible explosion de tendresse.

Magali ne pouvait croire à son bonheur.

Elle avait enlacé sa sœur dans ses bras et, sa tête contre la sienne, sa main dans sa main, elle l'embrassait avec amour.

Elles formaient toutes deux le tableau le plus gracieux.

Norine ne put s'empêcher de le dire, en ce moment où la conversation ne se composait que d'exclamations d'admiration et de joie.

Elle signala à Mlle Mercier et à Paul, qui déjà l'avaient remarquée, la prodigieuse ressemblance que Miette et Magali avaient entre elles.

Pendant toute la journée, on ne put s'occuper d'autre chose.

Les événements qui venaient de s'accomplir furent l'unique objet de la conversation.

Que de choses à se dire !

Ne fallait-il pas apprendre à Miette ce que sa sœur savait au sujet de sa naissance?

Ne fallait-il pas lui parler de son père à qui l'on allait envoyer une dépêche pour lui annoncer l'heureuse nouvelle?

Miette goûtait alors un bonheur qu'elle n'aurait jamais cru possible.

Elle pleurait de joie et c'est en vain qu'elle cherchait à maîtriser son émotion.

Elle sentait autour d'elle tous les cœurs battre à l'unisson du sien et toutes les tendresses venir à elle.

Elle pensait aussi à Adrien et une voix secrète lui disait d'espérer.

L'avenir lui apparaissait plein de promesses et plein de bonheur.

Comme Magali, comme sa sœur, elle pourrait, maintenant que sa naissance le lui permettait, épouser celui que son cœur avait choisi, celui dont son âme n'avait jamais pu se détacher.

Avec une tendresse maternelle, M^lle^ Mercier, qui lisait en sa pensée, lui promit la réalisation de cet amour.

Elle lui fit entrevoir l'avenir prochain dans lequel Adrien de Salverne allait être délié du lien qu'il avait formé et serait libre de l'aimer sans réserve.

Elle lui promit ce bonheur qu'elle entrevoyait au nom de son père qui approuverait le choix qu'elle avait fait.

Cependant, malgré cet ineffable contentement dont l'âme de Miette était pleine, un vide douloureux subsistait.

Miette sentait qu'il manquait quelque chose à son bonheur.

Elle avait retrouvé son père et sa sœur.

Elle était au milieu de ceux qui l'aimaient depuis sa naissance.

Personne ne lui parlait de sa mère.

On lui avait dit, comme à Magali, que sa mère n'était plus; et cependant on ne lui avait pas affirmé qu'elle fût morte.

Quel mystère cruel pesait donc encore sur son cœur?

Pourquoi ne connaissait-elle pas sa mère?

Pourquoi ne la retrouvait-elle pas aussi?

CHAPITRE CLXXXVI

LA COLÈRE DE PÉLAGO

Palmyre, qui connaissait les projets de son amant, avait résolu de mettre à profit le temps que son absence allait lui laisser libre.

Bertin, — ou plutôt M. de Lizieux avait appris à sa maîtresse ce qu'il comptait faire et il lui avait annoncé qu'il irait à Champtocé avec José pour y précéder de quelques heures l'arrivée du commandant de Salverne et de Luce.

La fille de la mère Putot avait calculé que son amant serait absent au moins jusqu'au lendemain mardi à midi.

Pendant ce temps, elle pourrait donc donner rendez-vous à l'envoyé de Rodolpho qui la conduirait auprès de son ancien amant ou qui le lui amènerait.

Le matin, quand Palmyre sortit pour aller faire ses provisions, elle passa à la poste de Bougival, et elle écrivit à l'adresse convenue : Poste restante, au bureau de la rue d'Amsterdam, sous les initiales R. C.

Elle dit :

« Je serai libre jusqu'à demain matin.

« Dites à Rodolpho que je suis impatiente de le revoir et qu'il peut venir me trouver en toute sécurité.

« Je l'attendrai toute la soirée à Bougival, dans l'île, jusqu'à la fermeture du Café des Canotiers, et s'il ne peut venir aujourd'hui, je serai demain matin de bonne heure au même rendez-vous.

Palmyre ne signa ce billet que de son initiale.

Mouredu, aussitôt arrivé à la gare Saint-Lazare, passa au bureau de poste de la rue d'Amsterdam.

Dès qu'il eût lu :

— Ah! trou de l'air, s'écria-t-il, cette fois je crois que l'on peut se préparer à la manœuvre d'abordage. Palmyre est à Bougival; Bertin y sera demain matin, puisqu'elle compte être libre jusque-là.

C'est demain matin qu'il va falloir s'embosser dans les parages de mon *darnaguas* et ouvrir les sabords pour le voir pointer à l'horizon.

Espère, mon bon, on y sera!

Puis, il ajouta :

— Ah! si mon commandant pouvait être de retour!

Afin de ne pas laisser poser inutilement Palmyre au rendez-vous qu'il avait donné, Tistin lui envoya une dépêche.

Les télégrammes ont un grand avantage pour ceux qui ne veulent pas faire connaître leur écriture, puisque leur correspondance est reproduite avec la typographie des appareils Hugues ou autres.

Notre ami télégraphia donc à l'ancienne maîtresse du bandit italien ces simples mots :

Obligé partir immédiatement par mesure prudence. — Te donnerai moi-même rendez-vous prochainement. — Merci pour ton bon souvenir.

RODOLPHO.

C'était une déception pour Palmyre.

Mais cela ne préoccupait en aucune façon Mouredu.

Il avait tenu à savoir quand Bertin reviendrait et il était renseigné. C'est tout ce qu'il lui fallait.

Cependant, le tempérament méridional de notre ami, peu disposé à la patience et aux longues attentes, le poussait à agir, à faire quelque chose, à chercher d'un autre côté en attendant le moment venu de se rendre à Bougival.

D'après ce que Palmyre lui avait dit, Mouredu savait que Bertin devait être à Paris.

Cela lui avait donné à réfléchir.

Il avait compris que l'ancien policier se méfiait et qu'il avait probablement pressenti ce que l'on méditait contre lui.

Mlle Mercier, à qui il avait écrit, ne l'avait pas trouvé chez lui.

Le faux M. de Lizieux avait précipitamment quitté son hôtel de la rue de Courcelles.

Il avait disparu

Assurément il se cachait.

Malgré le succès qu'il se promettait, Tistin était quelque peu inquiet.

Il lui paraissait certain d'arriver à mettre la main sur Bertin qui ne manquerait pas de revenir auprès de sa maîtresse et qui, s'il ne croyait plus son domicile de Paris sûr pour lui, viendrait à Bougival où il pensait être en sûreté, puisqu'il habitait chez Palmyre dont le nom seul était connu.

Mais il aurait bien voulu le trouver sans attendre le lendemain.

En outre, Mouredu était intrigué par ce que l'amant de Palmyre pouvait faire à Paris.

***

Sa dépêche expédiée, Tistin se dirigea vers la rue de Courcelles.

Instinctivement, il éprouvait le besoin de jeter un coup d'œil de ce côté.

Au moment où il arriva, le coupé que conduisait le jeune Abyssin rentrait à l'hôtel.

La voiture était vide.

— Capon de bon sort! se dit aussitôt le mari de Norine, est-ce que mon Bertin serait revenu par ici?...

Il fallait se renseigner.

Mais à qui s'adresser sans éveiller les soupçons?

— C'est une robe de mariée, répondit celui-ci. (P. 1540.)

Mouredu ne voulait même pas se faire voir par les gens au service de M. de Lizieux.

Il pensa à la maîtresse de José.

Il lui avait dit qu'il reviendrait; sa visite ne paraîtrait donc pas le moins du monde surprenante.

— *Voui*, se dit-il en se décidant, cette brave fille doit savoir ou est le prétendu père de son « chien-chien », comme elle l'appelle.

Tistin vint à la rue Marbeuf.

Du coin de la rue, il reconnut Pélago sur son balcon.

Elle le vit et il la salua.

Puis, il lui sembla que la maîtresse de José lui faisait un signe, comme pour l'appeler et l'inviter à monter.

— Té vé! ça tombe bigrement bien! pensa notre ami qui répondit d'un geste de tête.

Il escalada l'escalier comme il grimpait autrefois dans les haubans de son mât de hune.

Pélago avait ouvert elle-même la porte de son appartement et le reçut.

Elle ne le laissa pas questionner.

— M. de Lizieux est à Paris, lui dit-elle.

Le visage de Mouredu s'épanouit subitement dans l'explosion d'une vive allégresse.

— A Paris!...

— Oui.

— Pardi, je le savais bien.

— Je l'ai vu, ajouta la maîtresse de José. Il est venu ici ce matin.

— Ce matin?

— Il était là il y a deux heures environ.

— Troun de l'air! fit Mouredu, c'est pas de chance!... Ah! si j'avais su d'avoir le plaisir de le rencontrer chez vous, je serai venu ce matin.

Puis, entré dans le petit salon rose où Pélago le conduisit, l'ancien quartier-maître ajouta :

— Je l'ai su par un ami, que M. de Lisieux était à Paris, et en passant près de chez lui, j'ai vu, en effet, sa voiture qui rentrait.

— Quelle voiture? questionna vivement la maîtresse de José.

— Un coupé.

— Conduit par le petit nègre?

— *Voui*, c'est bien ça... Le petit nègre que j'ai vu l'autre jour ici répondit Mouredu.

— Qui était dans ce coupé?

— Personne... il était vide.

Le visage de Pélago venait de se transfigurer subitement.

Une soudaine colère brillait dans ses prunelles noires.

Elle avait attendu avec impatience le retour de José.

L'attente se prolongeant, une anxiété mystérieuse s'était emparé d'elle.

Un pressentiment secret l'avertissait qu'il se passait des choses qui l'intéressaient au plus haut point.

Elle dit :

— Ce n'est pas M. de Lizieux qui vient de se servir de cette voiture, c'est son fils.

— M. José !

— Oui ; il a fait atteler pour aller voir le mariage de la fille du duc d'Azergues à Sainte-Clotilde.

Puis, comme se parlant à elle-même :

— Où est-il allé ?... ajouta-t-elle. — Que se passe-t-il ?... Oh ! il faut que je le sache !...

Pélago ne se rendait pas compte du sentiment instinctif auquel elle obéissait.

Il lui aurait été impossible de deviner les événements qui venaient de s'accomplir.

Elle était tout habillée.

Elle sonna.

— Voulez-vous venir avec moi ? demanda-t-elle à Tistin. Il faut que je voie M. de Lizieux ; vous le verrez aussi.

Mouredu aurait bondi de joie s'il l'avait osé.

— Bien volontiers, madame Pélago, répondit-il en dissimulant son exaltation intérieure.

La camériste se présenta.

— Donne-moi vite un chapeau et une voilette, commanda-t-elle.

Puis, quand elle fut prête :

— Venez ! fit-elle.

Pélago prit un fiacre sur les Champs-Élysées et y monta avec Mouredu.

Elle donna au cocher l'adresse de l'hôtel de Lizieux.

Puis, en quelques mots, pendant ce court trajet, elle expliqua à peu près ce qui la tourmentait.

— José, dit-elle, est allé voir ce mariage auquel il ne voulait pas croire, parce qu'il comptait épouser M^lle^ d'Azergues qui a été sa maîtresse... Quelque temps après son départ, son père est venu et je lui ai dit ce que José avait fait.

Il faut que je voie David. Il me dira ce qui s'est passé.

— Eh bé ! dit Mouredu, qui ne tenait pas à se montrer, je vous attends dans la voiture, qué ?

— C'est ça.

Dès que Pélago fut descendue, Tistin abaissa les stores du fiacre afin qu'on ne pût le voir.

— Non, c'est pas de chance, vé ! répéta-t-il. Bertin était là, capon de

bon sort !... Ah ! je sentais bien quelque chose qui me le disait !... Mais j'ai pas compris... Enfin, cette brave Pélago va peut-être me donner le coup de main décisif.

Pélago était entrée dans l'hôtel.

C'était la première fois qu'elle y venait.

David, qui venait de retirer sa livrée, causait avec le cocher de M. de Lizieux quand elle arriva.

— Où est Monsieur ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Le jeune Abyssin parut interdit.

Il n'avait pas prévu cela.

José, en le quittant à la gare Montparnasse, lui avait dit :

— Tu diras à Pélago que je suis obligé de m'absenter quelques jours avec un ami.

Son trouble était tel qu'il ne se souvenait plus de cette recommandation.

— Eh bien ! voyons, veux-tu me répondre ?... reprit la maîtresse de José avec impatience.

— Monsieur... dit alors David, monsieur... est parti...

— Parti...

— Avec un ami... Il est obligé de s'absenter quelques jours...

Les pressentiments de Pélago se confirmaient.

Son anxiété et son impatience se changeaient en une vive irritation.

— Tu as vu M. de Lizieux ? demanda-t-elle.

— M. de Lizieux...

— Oui ; le père de M. José ?

— Non.

— Tu ne l'as pas vu ?

— Non, madame.

— Il est pourtant venu à ce mariage... Il allait rejoindre son fils...

— J'assure à madame que je ne l'ai pas vu.

— Tu mens !

A ce moment, un employé en livrée dont la casquette galonnée portait l'inscription du magasin du *Petit Saint-Thomas*, se présenta.

Il portait sous le bras un immense carton.

Sur l'étiquette, le nom de M. de Lizieux était écrit.

Pélago était intriguée.

Elle questionna l'employé.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est une robe de mariée, répondit celui-ci.

— Une robe de mariée !...

— Oui, madame.

— Qui l'envoie ?

— Je ne connais pas ces personnes, dit l'employé du *Petit Saint-Thomas*, car je les ai vues... J'étais au rayon quand elles sont venues. La dame portait ce costume et elle en a acheté un autre. Le monsieur a dit à la vendeuse de faire porter celui-ci à cette adresse.

Ce fut une révélation brutale comme un coup de foudre.

Pélago comprit tout.

Elle devina ce qui venait de se passer.

Cette robe de mariée, c'était celle de Luce d'Azergues.

Mais comment cela se faisait-il ?

Luce avait donc abandonné son mari pour fuir avec son amant !

Cela paraissait incompréhensible.

Quand l'employé du *Petit Saint-Thomas* fut parti, Pélago questionna de nouveau le jeune Abyssin.

— Dis-moi la vérité, fit-elle. Cette robe de mariée, c'est celle de M^lle^ d'Azergues.

David hésita un instant.

Puis :

— Puisque vous l'avez compris... dit-il.

— Il est parti avec elle, alors ?

— Oui.

— Le lâche !... Que s'est-il donc passé ?

Alors, David parla.

Il fit entrer Pélago dans la loge du concierge qui lui céda la place et il raconta le scandale qui avait interrompu le mariage de la fille du duc d'Azergues.

Le jeune nègre s'était renseigné pendant que son maître était allé dans l'église.

Pélago était furieuse d'être abandonnée ainsi.

Elle grommelait avec rage :

— Lâchée !... le saligaud, il m'a lâchée comme ça !... oh ! je me vengerai !...

Elle questionna encore.

Elle voulait tout savoir.

— Alors, ils sont partis ensemble ?

— Oui, madame.

— Comment cela s'est-il fait ?

— Monsieur est entré dans l'église, répondit David, puis au bout d'un moment il est revenu... Il m'a fait approcher avec le coupé d'une petite

porte qui donne sur le derrière ; la mariée est sortie, elle est montée dans la voiture...

— Et tu les as conduits au *Petit Saint-Thomas?*

— Oui, madame.

— Là, cette fille a quitté sa toilette blanche et elle a acheté un autre costume ?

— Oui, madame, une robe grise.

— Et puis, où sont-ils allés?

— Ils sont partis.

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais bien où tu les as conduits?

— Oui...

— Eh bien ?

— A la gare Montparnasse.

— C'est bon !...

Tiens, voilà pour toi, ajouta Pélago en donnant sans compter plusieurs pièces d'or qu'elle puisa dans sa bourse.

Elle rejoignit son fiacre.

— A la gare Montparnasse ! commanda-t-elle.

Elle voulait savoir où Luce et José étaient allés.

Elle éprouvait le besoin de se venger, car elle sentait qu'elle était définitivement abandonnée par son amant.

***

Quand la voiture fut partie, Pélago, que la colère ne cessait d'animer, qui éprouvait le besoin de se soulager, raconta à Mouredu tout ce qu'elle venait d'apprendre.

Elle n'en voulait pas seulement à José.

Elle était encore furieuse contre M. de Lizieux qu'elle soupçonnait d'approuver ce qui s'était passé.

Elle sentait qu'elle avait été aussi jouée par lui dont l'ambition avait désiré ce riche mariage.

Tistin apprit ainsi ces événements qui l'intéressaient au plus haut point.

Il était enchanté des dispositions de Pélago.

Il la laissait parler tout en conjecturant à l'aide des renseignements qu'il possédait.

Puis, quand la maîtresse de José s'arrêta, ayant exhalé dans son récit

toute la colère et le violent dépit qui l'animaient, il songea à s'en faire une auxiliaire.

— *Alorse,* dit-il, vous voulez vous venger, qué ?

— Oh ! oui !... oui !... et je me vengerai, je vous le jure !... Je ne mérite pas qu'on se conduise avec moi de la sorte !... Je ne suis pas mariée avec José et il est libre comme moi... Mais je ne veux pas être lâchée pour cette fille-là !... Non, je ne le veux pas !

— Eh bé, té, écoutez, madame Pélago, fit Tistin en changeant de ton, je vais vous dire quelque chose.... et peut-être vous verrez que je peux vous donner le moyen de vous venger de la belle manière, vé !

Pélago regarda notre ami avec surprise.

— Je vais vous dire la vérité, continua l'ancien quartier-maître. Ce M. de Lizieux ne s'appelle pas plus M. de Lizieux que je m'appelle le grand turc, moi, ou le pape !

— Lui !

— *Voui,* lui !

— Que me dites-vous là ?...

— La vérité pure !

— Alors...

— Il se nomme tout bonnement Bertin... Étienne Bertin !... *Voui*, c'est lui que je cherche, madame Pélago, lui, Bertin, et je ne pouvais pas vous le dire, parce que vous comprenez, dans ces choses-là, il faut être prudent, qué !...

Ce Bertin est une canaille comme il n'y en a pas ; ça, je vous le prouverai.

Il a pris ce nom de M. de Lizieux et il a volé la fortune qui appartenait au véritable M. de Lizieux, au père de M. José...

— José n'est donc pas son fils !

— Pas *plusse !*

Ah ! vous ne savez pas tout ce qui s'est passé, poursuivit Mouredu, tout ce que cette canaille de Bertin a fait... tout le mal qu'il a causé !...

Il n'y a pas longtemps que j'ai découvert le nom qu'il a pris et que je le cherche, mais je ne tarderai pas à lui mettre le grappin dessus maintenant.

Tenez, si vous voulez, nous allons manœuvrer ensemble.

Ce que je ferai vous servira aussi à vous venger, vous verrez.

Laissez-moi faire ! nous saurons bien ce que M. José et son prétendu père sont devenus.

— Oui, répondit Pélago, j'ai confiance en vous.

— Espérez un peu, vous allez voir !

A la gare Montparnasse, Mouredu, accompagné par Pélago, prit lui-même les renseignements nécessaires auprès des employés.

Grâce au signalement exact que l'on put donner de José et de Luce, grâce à l'heure exacte de leur arrivée à la gare que l'on sut indiquer, un employé préposé à l'entrée des salles d'attente se rappela les avoir vus.

Il dit :

— Ce monsieur et cette dame ont pris le train d'une heure cinq pour Versailles.

— Merci, dit Pélago.

Et dehors, elle entraîna Mouredu au buffet.

— Venez par ici, dit-elle ; vous allez voir ce que je vais faire !

Un garçon se présenta pour servir.

— Donnez-moi ce qu'il faut pour écrire, dit Pélago.

Et à Tistin :

— Faites-vous servir ce que vous voulez.

— Vous ne prenez rien ? demanda notre ami.

— Non, merci.

— Pour trinquer, madame Pélago.

Malgré sa colère, la maîtresse de José sourit.

— Soit, fit-elle. — Un madère.

— Et moi, mon bon, dit Mouredu, une *arsinthe*.

Alors Pélago écrivit :

« Monsieur le Duc,

« Si vous ne savez ce que votre fille est devenue, je vais vous l'apprendre. « Elle a pris à une heure cinq, à la gare Montparnasse, le train de Ver- « sailles. Là, il vous sera facile de la trouver avec son amant, M. José de « Lizieux.

« J'ai l'honneur, Monsieur le Duc, de vous saluer.

« Pélagie Mouton,

« 11 *bis*, rue Marbeuf. »

Puis sur l'enveloppe, Pélago mit cette adresse :

MONSIEUR LE DUC D'AZERGUES,

en son hôtel,

rue de Grenelle

Et en grosses lettres ce mot : Personnelle.

Notre ami remplit les quatre pages de sa feuille. (P. 1552.)

Elle appela le garçon :

— Faites-moi porter ça tout de suite par le chasseur ou par un commissionnaire. Il faut que ce soit remis en mains propres.

Tenez, vous donnerez ça à celui qui fera la commission.

Et elle remit une pièce de cinq francs avec la lettre.

Alors, se retournant vers Mouredu :

— Il ne l'aura pas, cette fille pour qui il m'a lâchée ! dit énergiquement Pélago, c'est moi qui vous en réponds. — Le duc d'Azergues saura bien trouver sa fille et la lui enlever, car je ne crois pas qu'il laisse de gaîté de cœur celle qui porte son nom traîner ainsi comme la dernière des dernières.

Et ce n'est pas tout, je vous en réponds !

Je saurai bien me venger encore mieux que ça !...

Vous le verrez !

CHAPITRE CLXXXVII

DE CONCERT AVEC PÉLAGO

Mouredu était stupéfait de la décision et de la crânerie avec laquelle Pélago venait d'agir.

Il sentait qu'il aurait en elle une alliée utile.

Mieux que personne, elle connaissait M. de Lizieux.

Il était probable qu'elle le verrait.

Elle en aurait sûrement les moyens.

Par elle, il était sûr de pouvoir arriver à lui.

Cette conviction fut encore plus solide lorsque Pélago eut appris à notre ami tout ce qu'elle savait.

Elle ne se faisait pas prier pour répondre.

Elle parla de M. de Lizieux, de Palmyre, de la villa de Bougival où elle était allée, de tout enfin.

Pélago était édifiée maintenant.

Elle le fut bien mieux encore, lorsque Tistin, en échange des confidences qu'elle lui avait faites, lui apprit tout ce qui concernait l'ancien maître de timonerie, paré aujourd'hui d'un nom qui n'était pas le sien et maître d'une fortune dont il avait dépouillé le fils de Carmen Pabla ; lorsqu'il lui eut appris quel lien unissait l'ancien agent de la Sûreté générale à Palmyre, dont il lui dévoila le rôle dans le procès des époux de Lizieux.

Elle comprenait les ambitieuses visées du prétendu père de son amant, qui avait cherché à faire épouser à José la fille du duc d'Azergues à qui devait revenir un jour la colossale fortune de sa famille.

Elle vit clairement qu'elle avait été jouée de la plus belle façon et qu'elle avait été la dupe du faux Georges de Lizieux.

Aussi, le besoin de se venger que Pélago éprouvait ne s'arrêtait pas à José.

Il s'étendait maintenant au gentilhomme de contrebande que Mouredu avait démasqué à ses yeux.

— Ah ! vous pouvez compter sur moi ! dit-elle à notre ami. Je suis avec vous. Il faut que je me venge !

Elle ajouta :

— Je me moque un peu de cet imbécile de José !... Ce ne sont pas les hommes qui manquent !

Mouredu eut une idée.

Pélago lui avait raconté la visite qu'elle avait reçue de M. de Lizieux, qui avait paru aussi surpris que contrarié de ne pas trouver José chez elle et de savoir qu'il était allé assister à ce mariage.

Notre ami avait pensé que la démarche du jeune homme devait contrarier les plans de l'habile gredin, car il savait que, bien que le mariage civil de Luce et d'Adrien de Salverne eût été célébré, il ne renonçait pas à poursuivre le plan qu'il avait combiné pour accaparer la fortune du duc d'Azergues.

Maintenant José était parti avec sa maîtresse.

Les renseignements que l'on avait obtenus de David, de l'employé du *Petit Saint-Thomas*, et à la gare Montparnasse établissaient indubitablement que José n'avait pas vu avant son départ celui qu'il croyait être son père.

Tistin dit :

— M. de Lizieux va revenir chez vous, c'est sûr.

— Vous croyez ?

— Pardi ! Il ne va pas savoir ce que José est devenu et il viendra voir si vous avez de ses nouvelles.

— Oui, vous avez raison, approuva Pélago.

Mais elle se reprit aussitôt :

— Qui sait, cependant ?... fit-elle. M. de Lizieux aura certainement appris les événements.

— Ça, c'est bien possible.

— En allant à l'église où le mariage devait avoir lieu, il aura sans doute interrogé quelques personnes.

— Eh bé ! ça ne fait rien, madame Pélago. — Vé, j'ai quelque chose qui me dit qu'il viendra tout de même.

Que voulez-vous qu'il fasse ?

Où voulez-vous qu'il cherche José ?

— Eh bien ! dit l'amie de Bertha, venez chez moi.

— Ah vé ! vous me faites plaisir de m'offrir ça, s'écria Tistin. J'allais vous le demander.

— S'il vient, vous serez là !

— Ah ! si mon commandant pouvait être de retour !... dit de nouveau l'ancien quartier-maître.

— Votre commandant !

— *Voui !...* M. des Roselles !... l'oncle de M. Paul que vous connaissez bien !... Il est en Espagne, où il cherche les preuves pour démasquer mon brigand de Bertin... Car il a un fameux compte à régler avec mon commandant et il ne perdra rien pour attendre, vé, je vous en réponds ; car, comme nous disons à Marseille : *Qué pago tard, pago lard !...* Ça, c'est un proverbe qui veut dire comme ça que quand on paye tard, on paye plus cher.

— Eh bien ! venez, allons chez moi.

Pélago et Mouredu reprirent le fiacre qui les attendait devant le buffet de la gare et ils revinrent à la rue Marbeuf.

Ils eurent longuement le temps de causer et de se raconter mutuellement tout ce qu'ils savaient encore l'un et l'autre sur José de Lizieux et sur son prétendu père.

Ils s'édifièrent d'une façon complète sur ces tristes personnages.

Leur attente fut longue.

A six heures du soir, M. de Lizieux n'avait pas encore paru.

Alors Pélago, impatientée, dit :

— Qui sait si M. de Lizieux n'a pas eu la même idée que nous ?... Qui sait si, ayant appris ce qu'il s'est passé, il n'a pas cherché à savoir ce que José est devenu afin de le rejoindre et de tirer parti de l'aventure au mieux de ses intérêts et de sa cupidité ?

— Té, vous avez raison, madame Pélago ! répondit Mouredu qui apprécia immédiatement la justesse et la perspicacité de cette conjecture.

— Il y a moyen de le savoir, dit la maîtresse de José.

— En allant chez lui, pas vrai ?

— Précisément.

— C'est une bonne idée, vé !

Je vais y aller ; on ne se méfiera pas de moi.

— Moi, je vous attendrai ici, qué ?

— Oui, car il ne faut pas qu'on vous voie, et surtout qu'on nous trouve ensemble.

— Dieu garde ! tout serait fichu, si l'on savait que nous sommes d'accord.

— Quant à moi, qui suis censée tout ignorer, continua Pélago, je ne paraîtrai m'occuper que de José.

— Eh bé ! allez vite, madame Pélago, que je languis d'avoir des nouvelles.

Pélago sortit aussitôt.

La distance de la rue Marbeuf à l'hôtel de la rue de Courcelles est si courte qu'elle la franchit à pied.

Elle demanda David.

Le jeune Abyssin était absent.

Ce fut Gilles Forgout, le domestique belge que nous avons vu déjà au service de M. de Lizieux qui la reçut et qui lui dit :

— David est parti pour aller rejoindre M. José.

— Il est allé à Versailles? demanda Pélago.

— Je ne sais pas, madame. Il n'a rien dit à ce sujet.

— M. de Lizieux n'est pas venu?

— Nous ne l'avons pas vu, répondit Gilles Forgout. Je crois que monsieur est toujours en voyage.

— Non ; il est venu chez moi ce matin.

— Ah !... fit le Belge surpris.

Dévoué à son maître qui ne marchandait pas sur les gages, ce domestique observait la consigne que M. de Lizieux lui avait donnée de ne dire à personne qu'on l'avait vu.

L'ancien policier avait, en effet, donné cet ordre quand il était venu dans l'après-midi pour savoir ce que son fils était devenu.

Pélago lui dit :

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Je suis tout aux ordres de madame, répondit hypocritement Gilles Forgout.

— J'ai absolument besoin de voir M. de Lizieux le plus tôt possible, dit la fille de Mme Mouton. Je voudrais que, dès qu'il rentrera, vous le priiez de passer chez moi.

Pélago, en femme qui connaît bien son monde, appuya sa requête par la remise d'un louis qu'elle tira de sa petite bourse en argent.

— Madame peut absolument compter sur moi, répondit Gilles Forgout avec un salut aussi profond qu'obséquieux.

— Vous me connaissez bien, n'est-ce pas?

— Madame demeure rue Marbeuf?

— Oui, rue Marbeuf, 11 *bis*... Mme Pélagie... Je suis l'amie de M. José...

— Dès que monsieur rentrera, je le préviendrai.

— Je vous en prie,... Le plus tôt possible !

Pélagie se retira.

— Ma commission sera sûrement faite, se dit-elle, et M. de Lizieux viendra sans défiance.

Puis elle ajouta :

— Mais rentrera-t-il chez lui ?

***

Quand Pélago eut rendu compte à Mouredu de sa démarche, notre ami lui dit :

— Té, madame Pélago, j'ai une idée et je la crois bonne.

— Laquelle ?

— Vous ne savez pas ce que vous devriez faire, qué ?

— Non... Dites, fit la jeune femme qui ne s'impatientait pas des préliminaires de notre Méridional tant elle le trouvait amusant.

— Demain matin, je devais aller à Bougival, comme je vous l'ai dit, parce qu'il peut bien se faire que mon type aille faire un tour par là.

— Eh bien ! n'irez-vous pas ?

— Mon idée, vé, c'est justement que ce soit vous qui y ailliez.

— Moi !

— Eh ! *voui*, pardi !

— Pourquoi ?

— Vous connaissez Palmyre ; *alorse*, vous pourrez facilement lui tirer les vers du nez... c'est bien simple : votre rôle est tout indiqué : vous cherchez votre amant, pas *plusse*... vous voulez savoir ce qu'il est devenu... Vous êtes inquiète de ne pas l'avoir revu... Vous êtes censée tout ignorer...

Si vous voyez le compère de Lizieux, c'est la même antienne, té !... vous lui contez le même boniment et, en même temps, vous me faites signe.

— Où serez-vous donc ?

— Espère un peu... je vais vous dire ce que j'ai combiné. Vous allez voir que Tistin gouverne sa barque comme un pilote d'état-major

Pélago riait de bon cœur.

Elle acceptait tout ce que notre ami lui disait.

Son plan lui paraissait tout à fait ingénieux.

— C'est pas à moi qu'il faudra faire signe, reprit Mouredu, parce que je ne sais pas au juste où je serai à ce moment-là. — Vous enverrez une dépêche à mon commandant.

— A M. des Roselles ?

— *Voui*. — Vous mettrez comme ça : Des Roselles à Corneilles, pas *plusse* ; ça arrivera ; mon commandant est connu, as pas peur !

— C'est entendu.

Dans la dépêche, vous lui direz : Bertin est à Bougival, venez vite.

— Mais M. des Roselles ne me connaît pas, objecta Pélago ; il ne saura pas ce que veut dire ce télégramme.

— Té vé, j'y ai pensé, répondit Tistin. Je vais commencer par écrire un mot à Mlle Mercier pour la prévenir et pour lui donner les indications, afin qu'on trouve facilement la villa de Mme Palmyre... Comme ça, si des fois mon commandant n'était pas revenu, Mlle Mercier viendrait à sa place.

Et puis, vous signerez la dépêche de mon nom : Tistin. — Je m'appelle Baptistin, mais on me dit Tistin, c'est plus court. Nous autres, dans le Midi, nous abrégeons toujours les noms; comme ça, on va plus vite en parlant, qué !

— Alors qu'allez-vous faire ? demanda Pélago :

— Vous n'avez pas deviné ?

— Non.

— Eh bé, je vais naviguer sur Versailles.

— Pour voir si M. de Lizieux n'ira pas rejoindre José.

— Vé, c'est ça !... vous y êtes !

— Oui, c'est une bonne idée.

— Une fameuse !... appuya Mouredu. — J'ai bien calculé tout ce que Bertin peut faire, vé. — Mon avis, c'est qu'il va aller au plus tôt retrouver José et Mlle Luce, parce que ce qui l'occupe, lui, c'est la suite. — Maintenant que le coup de trafalgar a éclaté, il faut qu'il en tire parti. *Alorse* pour ça, il faut qu'il manœuvre ensemble avec son fils, afin de réussir à forcer la main au duc d'Azergues ; car vé, la chose est claire : Bertin va pousser au mariage à pleines voiles.

— C'est bien ce que j'ai pensé.

— Par conséquent, j'ai plus de chance de lui mettre le grappin dessus en croisant dans les parages de José.

— Oui, je le crois.

— Ça ne sera pas difficile de voir où José et sa petite ont jeté l'ancre, puisque le négro est allé les retrouver.

— David vous servira de point de repère.

— Pardi !... un négro, vé, tout le monde le remarque.

— Eh bien ! c'est entendu, dit Pélago ; demain matin je vais aller chez Palmyre, à Bougival.

— Et moi, dit à ton tour Mouredu, dès que j'aurai du nouveau, zou ! je vous le ferai savoir.

— Je vais partir tout de suite, ajouta notre ami, dès que j'aurai écrit à Mlle Mercier. Et vous, vous attendrez ici jusqu'à demain matin vers dix ou onze heures, pour le cas où M. de Lizieux viendrait.

— C'est ça, dit Pélago, mais, avant de partir, je repasserai à la rue de Courcelles.

— Puis elle demanda à notre ami.

— Voulez-vous faire votre lettre ici ?

— Té, *voui*... ça ira plus vite.

Déjà la maîtresse de José avait sonné et sa camériste prépara ce qu'il fallait pour écrire sur le bureau en bois de rose qui était dans un coin du boudoir.

Pélago lui dit :

— Faites préparer le dîner le plus tôt possible. Je vous sonnerai quand je serai prête.

— Bien, madame.

— Vous mettrez deux couverts.

Et se tournant vers Testin qui s'installait déjà devant le petit bureau, elle ajouta :

— Avant de partir, vous allez dîner avec moi.

— Té, volontiers !... Vous êtes bien brave, madame Pélago, répondit Mouredu. — *J'assepte* de grand cœur !

***

Notre ami remplit les quatre pages de sa feuille.

Il en avait long à dire pour bien expliquer ce qu'il avait fait et ce qu'il comptait faire.

Puis, il lut sa lettre à Pélago qui se réjouit extraordinairement en entendant les expressions pittoresques de l'ancien quartier-maître.

Enfin, on se mit à table et, pendant le dîner, la femme de chambre de Pélago porta la lettre de Mouredu à la gare Saint-Lazare, afin qu'elle parvînt sans retard.

Il était plus de huit heures quand le mari de Norine quitta la rue Marbeuf.

C'est à la gare Saint-Lazare, la plus voisine du quartier, qu'il alla prendre le train.

Il y en avait précisément un à huit heures vingt.

Tistin avait bien envie de commencer déjà à prendre des renseignements ; mais il pensa que malgré son visage susceptible d'attirer l'attention, le domestique de José de Lizieux pouvait fort bien avait passé inaperçu dans cette gare où, le soir surtout, l'affluence des voyageurs est considérable.

Il résolut d'attendre d'être arrivé à Versailles et il s'installa dans un compartiment de seconde classe, en continuant à réfléchir à ce qu'il allait faire.

— Tenez, c'est là, Madame. Vous n'avez qu'à sonner. (P. 1557.)

Il y avait encore quelques minutes avant le départ du train.

Les portières des wagons étaient ouvertes.

Presque toutes les places étaient prises.

Les contrôleurs poinçonnaient les billets des voyageurs de première classe.

Tout à coup, Mouredu se leva.

— Capon de bon sort!... se dit-il. Le duc d'Azergues!...

Il descendit sur le quai.

— Mais *voui*, mon bon, c'est bien lui !

C'était bien Claudius, en effet, que notre ami venait de reconnaître, bien qu'il ne l'eût pas vu depuis plusieurs années.

Il le suivit.

— Té, il va à Versailles aussi !...

Le mari de Jane venait de monter en première.

— Eh, pardi ! pensa Tistin, c'est la lettre de Pélago qui a fait son effet. Le duc va relancer sa fille, troun de l'air, ça va chauffer !..

Les employés de la gare se mirent à fermer les portières.

Mouredu fut obligé de reprendre sa place.

— N'importe, dit-il, je le retrouverai là-bas.

Bigre de bigre ! mon bon, c'est le moment d'avoir l'œil sur la boussole !

Et le train partit.

Une minute après, arrivait M. de Lizieux que nous avons vu partir à la suite du mari de Jane.

Il manqua le départ.

CHAPITRE CLXXXVIII

LES FILLES DE JANE

Le départ de Claudius avait jeté la malheureuse Jane dans des angoisses indicibles.

Elle connaissait son mari, dont la nature calme et timide disparaissait quand surgissaient des circonstances aussi graves que celles qu'il traversait.

Elle redoutait ses emportements et la colère dont il était capable.

Qu'allait-il faire?

Il n'avait voulu donner aucune explication.

Il avait dit seulement :

— Je veux empêcher un nouveau scandale.

Mais Jane avait bien compris quelle était l'intention de son mari.

Il allait se mettre à la recherche de Luce.

Que ferait-il, s'il parvenait à la découvrir?

Dans l'après-midi, une lettre était arrivée à l'hôtel, portée par un jeune homme dont la livrée indiquait un chasseur attaché à un café.

Cette lettre, le messager avait tenu à la remettre personnellement au duc d'Azergues, conformément, sans doute, aux ordres qu'il avait reçu.

Claudius l'avait lue et il n'en avait parlé à personne.

Lorsqu'il avait eu, dès le premier moment, l'intention de se mettre à la recherche de Luce qu'il voulait tuer, il avait renoncé peu après à ce projet en cédant aux pressantes objurgations des siens.

Après avoir lu cette lettre mystérieuse, il s'était décidé de nouveau à partir.

Qui donc lui avait écrit?

Que lui disait-on?

Jane, de même que Régina et son mari, pensaient que cette lettre venait de Luce.

Mais ils ne pouvaient que conjecturer.

Claudius était demeuré muet.

Il était sorti à pied et personne ne savait la direction qu'il avait prise.

N'ayant pas pu le retenir, on n'avait osé ni l'accompagner, ni le suivre.

L'appréhension de ce qui allait se passer plongeait l'infortunée duchesse dans une consternation désolée.

Ce n'était pas tout, hélas! ce que souffrait la victime de Bertin et de Mlle de La Possonnière.

L'émouvante révélation que la malheureuse mère avait eu de l'existence de ses deux filles qu'elle avait cru mortes, jetait dans son âme un désespoir épouvantable.

Elle pensait à Léon des Roselles.

Maintenant, Jane voyait les événements passés sous un jour tout différent.

Ses filles vivaient!

L'une d'elles était depuis longtemps auprès de son père.

L'autre avait disparu et Mlle Mercier venait de la retrouver et de la reconnaître dans les plus dramatiques circonstances.

Que s'était-il donc passé?

Jane voyait encore, dans ces événements horribles, la main de cet homme qui s'était fait le complice de son infernale tante.

Mais il lui était impossible de comprendre la vérité.

Et cependant, son cœur de mère avait besoin de savoir.

Pour elle, il n'y avait plus, désormais, d'autre objet de tendresse que ces chères enfants dont elle était séparée à jamais, que ses filles qu'il lui était interdit de revoir et dont elle ne pouvait hautement se dire la mère.

Luce n'était plus rien pour elle.

Le mépris avait tué l'affection.

C'est à Miette et à Magali seules qu'allait toute la tendresse de Jane.

L'infortunée pensait au passé.

Son esprit se reportait sur les événements accomplis.

— J'ai vu une fois l'une de mes filles, se disait-elle, accablée par la plus horrible douleur, celle que l'on appelle Magali... Elle était avec Mlle Mercier; je l'ai rencontrée au Salon, j'ai été en sa présence... et rien, non, rien n'a parlé en moi!... rien ne m'a dit que c'était ma fille!...

Mlle Mercier, qui était si souvent près de moi, ne m'a jamais rien révélé... Oui, je comprends... Elle ne pouvait pas... elle a eu pitié de moi... Elle a compris ce que je souffrirais, si je savais que mes filles étaient vivantes... Elle a préféré continuer à me laisser croire qu'elles étaient mortes!...

Que s'était-il donc passé?... qu'en avait-on fait?... se disait encore la pauvre Jane. On les avait volées, sans doute; on les avait cachées pour me faire croire à leur mort!... Léon a découvert la vérité... Il les a cherchées partout... il a trouvé l'une d'elles, et l'autre, Miette, est demeurée introuvable!...

Quelle destinée épouvantable!... Ma fille aimée par Adrien qui épousait Luce!... Ma fille témoin du déshonneur de... l'autre, de l'indigne créature que j'ai mise au monde!

C'est elle, l'enfant perdue, l'enfant volée, celle qui n'a eu ni la tendresse, ni les baisers d'une mère, celle qui a grandi au hasard, celle qui est demeurée seule au monde, depuis la mort du prêtre charitable qui l'a recueillie, elle qui est demeurée honnête, c'est elle qui est restée pure... c'est elle qui s'est fait la vengeresse de la honte et du déshonneur infligés par l'autre!...

Mes filles!... ce sont mes filles!... Je les retrouve lorsque je croyais n'avoir plus d'enfant!... Je les revois lorsqu'il m'est impossible de les avoir!..

Mais non... non... Je ne peux pas rester dans cette ignorance... il faut que je sache ce qui est arrivé!... Il faut que je les voie encore, maintenant que je sais qu'elles existent!...

Jane ne se sentait pas la force de demeurer ainsi.

Elle s'était retirée dans son appartement.

Elle avait demandé à être seule et l'on avait compris qu'elle avait besoin de repos, après les douloureuses émotions de cette journée épouvantable.

Soudain, elle prit une résolution.

Sur le costume d'intérieur qu'elle portait, elle jeta rapidement une pelisse de soie couleur prune; elle mit un chapeau et une voilette épaisse et elle sortit.

Ni Régina, ni son beau-frère ne la rencontrèrent.

Leur appartement était à l'autre extrémité du vaste hôtel, occupant une aile tout entière.

Au milieu des événements imprévus qui venaient de se dérouler, aucun des gens de la duchesse ne s'étonna de la voir sortir à cette heure.

Jane alla directement sur le boulevard Saint-Germain.

Elle était sûre d'y trouver des voitures.

Elle voulait aller à Cormeilles, voir Mlle Mercier.

Elle avait besoin de savoir, besoin de parler de ses filles, de se rapprocher d'elles, de les voir, peut-être.

Léon était absent.

Jane le savait, puisqu'il avait écrit à Claudius pour s'excuser de ne pas assister au mariage de Luce.

Il était en Espagne, d'après ce que Paul avait dit.

Elle était sûre de ne pas le rencontrer.

Un fiacre conduisit la mère de Miette et de Magali à la gare Saint-Lazare.

Elle passa inconnue au milieu des voyageurs toujours nombreux, et elle se jeta dans le compartiment réservé aux dames seules, qui était vide.

En moins d'une demi-heure, elle fut à Herblay.

La duchesse d'Azergues ne connaissait pas le chemin pour se rendre à Cormeilles.

Une femme qu'elle interrogea le lui indiqua et l'accompagna même jusqu'au bas de la route en pente où s'élèvent les premières maisons de la coquette localité.

Mais là, il fallait encore se faire indiquer la villa qu'habitait Léon des Roselles.

Heureusement, quelques rares boutiques étaient encore ouvertes.

Jane entra dans l'une d'elles et demanda.

Très complaisant, le commerçant envoya son garçon accompagner « la dame ».

Alors, quand elle fut arrivée, quand le petit bonhomme lui eut dit, en lui montrant une grille tapissée de lierre et couronnée de glycines :

— Tenez, c'est là, madame. Vous n'avez qu'à sonner.

Jane mit une pièce blanche dans la main de l'enfant, et elle lui dit :

— Je vous remercie, mon ami... ne voudriez-vous pas me rendre core un service?

— Très volontiers, madame, répondit le gamin.

— Vous allez vous présenter vous-même dans cette villa et vous demanderez Mlle Mercier.

— Mlle Mercier? répéta l'enfant.

— C'est ça. — Vous lui direz que Jane la demande... Je vous attendrai là, au bord de l'eau... Vous la mènerez là-bas, n'est-ce pas.

Jane s'éloigna.

Au coup de sonnette qui retentit, Mariie se présenta.

A travers la grille elle demanda :

— Que voulez-vous?

— C'est ici que demeure Mlle Mercier, n'est-ce pas? dit le jeune messager de la duchesse.

La Bretonne ouvrit la porte.

— Je viens de la part d'une dame qui s'appelle Jane, dit l'enfant en entrant dans le jardin qui précédait l'habitation.

— Jane!... fit Mariie.

— Cette dame ne m'a pas dit d'autre nom... Mlle Mercier doit la connaître.

— Où est-elle, cette dame?

— Je suis chargé de conduire Mlle Mercier auprès d'elle, dit l'intelligent petit commissionnaire.

— Bien, je vais la prévenir.

Mlle Mercier, au seul nom de Jane, comprit ce qui se passait.

— L'imprudente!... pensa-t-elle.

Elle accourut.

L'enfant la conduisit sur la berge de la Seine qu'un croissant de lune argentant l'eau éclairait faiblement.

Puis, lorsque la duchesse lui eut dit :

— Merci, mon ami.

Il se retira.

— Vous!... s'écria l'ancienne institutrice en embrassant « sa fille ». — Ma pauvre Jane!...

— Oh! ma chère amie, soupira la pauvre mère, ce que je souffre est indicible!... Je ne pouvais plus y tenir... Je ne me sentais plus la force de vivre dans cette ignorance du passé, maintenant que j'en connais une partie... maintenant que je sais que mes filles sont vivantes!...

— Ma chère Jane!... dit Mlle Mercier en serrant avec affection la main de la duchesse qu'elle avait prise. — Ma pauvre martyre!...

Elle la conduisit doucement, suivant le cours du fleuve.

Son bras passé sous le sien, elle continuait à étreindre doucement sa main en marchant.

— Vous me direz tout maintenant, n'est-ce pas? demanda Jane.

— Hélas!...

— J'ai compris pourquoi vous ne m'avez rien dit jusqu'ici... Vous avez eu pitié de moi!... Merci!... Mais maintenant il faut bien que je sache tout, vous le comprenez, n'est-ce pas?...

Mes filles!... elles sont là! dit la malheureuse en tournant la tête vers la villa.

— Oui, toutes deux...

— Elles sont là et je ne puis les voir!... Elles ne savent pas que leur mère vit... Elles ne me connaîtront pas... Elles ne m'aimeront pas!...

Oh! pourquoi ne m'a-t-il pas laissé mourir lorsque j'ai voulu quitter ce monde où j'avais tant souffert?... Qu'avais-je fait pour mériter un châtiment si épouvantable?...

— Mais votre mari?... demanda Mlle Mercier.

— Claudius est parti, répondit Jane.

— Parti!...

— Oui... et je tremble!...

— Où est-il allé?

— Je l'ignore... Il n'a rien dit a personne..

— Pauvre homme!

— Oui, il est bien à plaindre aussi.

— Alors, il ne sait pas que vous êtes sortie?

— Non... il ne saura rien..

Mais dites.... parlez-moi de mes filles... ces noms qu'elles portent... pourquoi les appelle-t-on ainsi?... C'est une précaution que l'on avait prise, n'est-ce pas? pour que je ne puisse pas les reconnaître...

— Non... c'est Mouredu, ce brave garçon, à qui les chères enfants avaient été confiées qui les a appelées ainsi, expliqua Mlle Mercier. Miette et Magali signifient, en provençal, Marie et Marguerite... leurs deux prénoms...

— Comment avait-on pu faire croire à leur mort?

— Oh! ma chère enfant, il s'est passé des choses épouvantables; vous vous en doutez bien. Le misérable dont votre tante a fait son complice a bien accompli son œuvre horrible!

Mlle Mercier fit alors à Jane le récit de tout ce qu'elle voulait savoir.

Elle lui dit comment Léon des Roselles, lorsqu'il fut revenu en France, acquit la certitude que ses filles n'étaient pas mortes.

Elle lui apprit comment on découvrit que Miette et Magali avaient été volées par ce prétendu Chabertin, qui n'était autre qu'un ancien maître de timonerie qui avait à se venger de son officier.

Elle lui raconta tout : les recherches entreprises par Léon et par Mouredu en Corse et en Italie; la découverte de l'une des enfants à Nice et les aveux de la nourrice assassinée par son amant; l'enquête nouvelle qui avait été poursuivie à Versailles pour retrouver Miette; la rencontre providentielle que Mouredu avait faite au château de Montlhéry où il avait entendu prononcer le nom de l'enfant, où il l'avait vue; puis, après la guerre, la disparition de Miette dont les parents nourriciers avaient été égorgés par les Prussiens et les vaines recherches faites ensuite pour la retrouver. Enfin, elle dit encore tout ce qu'elle venait d'apprendre dans la journée, de la bouche même de Miette.

Jane, pendant que Mlle Mercier parlait, était haletante d'émotion.

Sa main frémissait et tremblait dans celle de son amie.

Son cœur résonnait en sa poitrine en coups sourds et précipités.

— Mes filles!... répétait-elle à chaque instant, n'interrompant le douloureux récit que de ces deux mots : mes filles!

Puis, quand elle sut tout, elle n'osait interroger Mlle Mercier sur Léon des Roselles. Ce fut l'ancienne institutrice qui lui en parla d'elle-même, car elle comprenait bien ce qui se passait chez Jane.

Elle voulut la consoler et la rassurer.

Elle lui dit que Léon des Roselles, qui savait tout ce qui s'était passé, avait pour elle une compassion profonde.

C'est de tout son cœur qu'il la plaignait, car il connaissait le long martyre que son cœur avait souffert.

— Oui, un épouvantable martyre! dit Jane.

Elle ajouta :

— Quelle sera ma vie désormais... sachant aujourd'hui que mes filles existent!...

— Ma pauvre Jane!...

— Lui... il les aura... il les aimera!... il aura leurs baisers et leur affection!... Moi, leur mère, elles ne me connaîtront même pas!...

Et vivement, la malheureuse mère ajouta :

— Ne pourrais-je pas les voir?... Où sont-elles?... De loin... du dehors... sans me montrer,... sans qu'elles sachent même que je suis là... dites, je vous en conjure!... un instant!... un seul instant!...

Mlle Mercier n'osa refuser. Elle ramena Jeanne près de la villa.

— Jane !... s'écria-t-il, Jane !... vous !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! (P. 1563.)

De la grille on voyait les deux fenêtres du salon largement éclairées, et, à travers les stores blancs, on distinguait fort nettement les personnes qui étaient réunies.

Magali et Miette étaient assises l'une près de l'autre.

Elles étaient en face de la fenêtre.

Paul était auprès d'elles.

— Mes filles!... soupira Jane, dans un cruel déchirement du cœur. mes chères enfants!... mes amours!...

— Jane, dit Mlle Mercier en la soutenant et en l'embrassant, Jane, du courage!

— Mes filles!... répéta l'infortunée.

L'attention de Jane et de son amie était si entièrement absorbée qu'elles n'entendaient rien de ce qui se passait autour d'elle.

Un homme s'approchait.

Le bruit de ses pas était amorti par le gazon.

Il avait une valise à la main.

Il était arrivé à deux pas d'elles.

Il s'arrêta, cloué par la surprise la plus violente.

Un cri étouffé s'échappa de ses lèvres.

Alors Jane se retourna.

A la vue de cet homme, elle sentit son sang se glacer en elle.

Elle défaillit.

Mlle Mercier la retint.

C'était Léon des Roselles.

— Jane!... s'écria-t-il. Jane!... vous!... Oh! mon Dieu, mon Dieu!

CHAPITRE CLXXXIX

DE DÉCOUVERTE EN DÉCOUVERTE

Jane n'avait pas perdu connaissance.

La violence de la commotion qu'elle avait reçue opéra elle-même une réaction.

Elle se soutint à la grille et s'appuya sur le bras de Mlle Mercier.

Elle était pâle comme une morte.

Elle dit presque sans voix :

— Léon!...

Léon des Roselles s'était arrêté, frappé de stupeur, semblable à un homme subitement aveuglé, au moment où il avait reconnu Jane.

Il la regardait avec surprise et dans ses yeux brillait tout l'amour qu'il n'avait jamais cessé d'avoir pour elle, stimulé tout à coup et exalté par sa présence.

A la séparation injuste dont il souffrait comme elle et dont l'acerbité même avait accru l'intensité de son affection si longtemps contenue, si cruellement torturée et toujours inassouvie, se joignait la compassion sincère et ardente que lui inspirait le supplice enduré par la malheureuse.

Il tendit timidement une main vers elle, ému, aimant, luttant contre lui-même, car il comprenait bien que la manifestation de son amour serait aujourd'hui coupable.

Mais Jane qui s'était ressaisie tout entière, qui, dans un éclair de sa conscience, guidée par le sentiment du devoir et de l'honneur, entrevit l'abîme qui la séparait de Léon, plaça sa main dans la sienne et elle lui dit d'une voix dont elle n'eut pourtant pas la force de chasser l'émotion :

— Je sais tout aujourd'hui, mon ami!... oui, tout!... Je sais que nos filles sont vivantes... Elles sont là!... Je n'ai pu résister au désir de les voir... vous le comprenez, n'est-ce pas?... et je les ai vues!... mes filles!...

Puis, elle retira sa main que déjà Léon des Roselles pressait tendrement, et faisant un nouvel effort sur elle-même pour contenir sa douleur qui menaçait d'éclater :

— Adieu!... ajouta-t-elle. Dieu aura peut-être pitié de moi un jour en me rappelant à lui!... Adieu!... Adieu!...

Et elle partit.

Elle s'en alla d'un pas aussi rapide que celui d'une course.

Léon n'osa pas la retenir.

Il la regarda s'éloigner et, plus fortement que jamais, plus douloureusement aussi, son cœur se serra en compatissant au sort injuste de cette infortunée qu'il adorait aujourd'hui sans espoir.

Mlle Mercier n'avait pas eu la force de faire un geste, ni la voix pour prononcer une parole.

Son saisissement, en voyant Jane et Léon en présence, avait été tel que la pensée elle-même lui fit défaut.

Elle n'eut que la brusque et cruelle sensation de la souffrance qu'ils devaient éprouver l'un et l'autre.

Mais, Jane ayant disparu, Léon des Roselles se retourna vers elle et, lui prenant la main qu'il serra avec une force convulsive, il lui dit :

— Que s'est-il passé?... Qu'a-t-elle dit?... Elle a parlé de ses filles!... Que sait-elle donc?...

L'amie de Jane recouvra ses facultés un moment anéanties par la stupeur.

— Mon cher ami, répondit-elle avec un sourire que, malgré sa peine, le bonheur esquissa sur ses lèvres, une nouvelle heureuse vous attend... et cette joie vous est bien due pour compenser tout ce que vous souffrez...

Léon avait compris.

— Ma fille!... s'écria-t-il, Miette!...

— Oui, vous avez deviné... dit Mlle Mercier. Votre cœur ne vous trompe pas... Miette est là!...

— Ma fille!...

Léon ne se contenait plus.

Il ouvrit la grille du jardin et il s'élança vers la maison.

— Ma fille! répétait-il encore en proie à une émotion extraordinaire.

— Je l'ai retrouvée!... dit Mlle Mercier en le suivant. Je vous l'ai ramenée!...

Mais le père, délirant de bonheur, oubliant tout dans sa joie immense, ne se préoccupait que de revoir cette enfant qu'un espoir secret lui avait toujours promise.

Il ne songeait même pas à questionner pour savoir ce qui était arrivé.

Il n'aspirait qu'à rejoindre sa fille qui était là, chez lui, et faisant irruption dans le salon où, à sa vue, Magali, pleine de joie, s'écria :

— O mon père!...

Il s'avança vers Miette et la prenant par les mains, la contemplant un instant dans un ravissement inexpressible, ses lèvres tremblantes répétèrent encore :

— Ma fille chérie!... Mon enfant adorée!... Miette!... Je suis ton père!... Mon amour!... Oh! que tu es belle!...

Il l'attira à lui.

Il la pressa sur son cœur.

Il l'embrassa en des transports délirants et des larmes, de grosses larmes que le bonheur faisait couler se mêlaient à ses baisers.

— Mon père!... mon père!... disait Miette.

Les larmes venaient à tous les yeux, car tous ceux qui étaient témoins de cette scène, mus par une mutuelle et puissante affection, partageaient cette joie délirante.

Puis, ce furent les explications nécessaires, le récit des événements dramatiques de la journée.

En écoutant, Léon ne pouvait détacher ses regards du visage de sa fille qu'il ne se lassait pas de contempler.

Les lacunes qui subsistaient dans le souvenir de Miette furent comblées par le récit des faits que fit le père de Miette et de Magali.

Le nom seul de leur mère ne fut pas prononcé.

Léon, Mlle Mercier et Norine, disant tour à tour ce qui s'était passé, apprirent à Miette, — comme sa sœur le savait déjà en ce qui la concernait, — l'intrigue abominable dont elles avaient été les instruments inconscients et les victimes.

On lui révéla toute la partie ignorée de son enfance.

Elle sut que, confiée par son père, ainsi que Magali, à Mouredu et à Norine, la vigilance de ces amis dévoués avait été trompée par les manœuvres les plus habiles d'un misérable qui poursuivait une vengeance atroce.

Elle apprit comment elles avaient été toutes deux emmenées avec leur nourrice, Magali emportée en Italie où son père et Mouredu l'avaient si longtemps cherchée, et elle livrée à une femme inconnue qui l'avait abandonnée aux mains des époux Loiseau, les gardes du château de Montlhéry.

Léon raconta toutes les découvertes qu'il avait faites en Espagne et dans les Pyrénées pour arriver à démasquer l'infâme qui l'avait privé de ses enfants.

Il s'était rendu au Vernet, cette petite localité que le véritable Georges de Lizieux avait habitée jusqu'au jour où il avait trouvé une mort horrible dans la catastrophe de Cerbère.

L'agent Loubet, cet ancien collègue de Bertin à la Sûreté générale, l'avait accompagné dans les Pyrénées et était revenu ensuite avec lui à Paris.

Ils avaient rapporté la photographie de la tête de M. de Lizieux que reconnurent, sans hésitation, les personnes qui avaient connu, au Vernet, celui que tout le monde appelait le Sauvage.

Ce portrait allait encore être montré à M. Grandchamp, qui avait été l'avocat du mari de Carmen Pabla. Il le reconnaîtrait à son tour, sans aucun doute.

Désormais, la preuve du décès de M. de Lizieux était irréfutablement établie et ainsi la criminelle usurpation de Bertin était démontrée.

Léon avait pleinement réussi dans ses recherches, grâce au concours dévoué de l'agent Loubet.

Tout ce que Bertin avait fait était découvert.

Loubet se chargeait de prouver que c'était bien lui qui avait pris une première fois le nom de Raoul de Chabertin et qui s'était installé ainsi au boulevard Malesherbes pour exploiter la haine que Mlle de La Possonnière nourrissait à l'égard de Léon des Roselles.

En Espagne, rien de ce qu'il avait fait n'était inconnu.

L'assassinat de la mère de José avait donné lieu à une enquête qui avait été abandonnée un moment, lorsque l'on crut que l'assassin de Carmen Pabla s'était réfugié en Algérie et avait trouvé la mort à Mostaganem ; mais cette nouvelle avait été controuvée et il était établi, par les recherches nouvelles qui venaient d'être entreprises lorsque Léon des Roselles réveilla ces souvenirs, que le coupable, au lieu de franchir la Méditerranée, avait passé les Pyrénées et se cachait en France.

Cet homme était inconnu, mais il résultait des renseignements que l'on venait d'obtenir récemment, qu'il avait été l'amant de Mme de Lizieux et l'on savait aussi que c'était un Français qui était arrivé à Barcelone peu de temps avant le crime.

La police espagnole avait repris ses investigations.

Elle aussi établirait de son côté, aidée par les renseignements que Léon des Roselles et l'agent Loubet lui avaient communiqués, que c'était bien le véritable Georges de Lizieux qui avait péri dans la catastrophe de Cerbère.

Ainsi, Bertin serait démasqué de la manière la plus irréfutable.

Il venait s'élever contre lui les preuves les plus formelles.

Toute dénégation serait impossible.

Léon expliqua tout cela et il parla encore d'une personne dont le témoignage serait accablant pour le misérable, de Palmyre Putot, qui avait été sa maîtresse et sa complice dans le procès infâme qui avait été intenté à M. de Lizieux.

L'agent Loubet la connaissait et il était sûr qu'elle reconnaîtrait son ancien amant malgré la transformation qu'il avait accomplie.

Alors, en entendant ce nom de Putot qu'elle connaissait si bien, Miette eut sur le visage une subite expression d'étonnement et elle le répéta.

— Mme Putot!...

Son père l'interrogea.

La sœur de Magali raconta à son tour ce qu'elle savait et la nouvelle intrigue ourdie par Bertin fut bientôt démasquée.

Il devint certain, après les explications que Miette donna, que cette dame Putot était bien Palmyre, et que le prétendu inspecteur d'assurances qui était venu si à point habiter l'avenue de Clichy n'était autre que Bertin qui avait voulu empêcher le mariage de Luce d'Azergues, pour que José puisse l'épouser.

Le signalement que Miette en donna coïncida de point en point avec celui que Mouredu avait obtenu du rédacteur du *Scandale du Jour* et qu'il avait répété à Mlle Mercier.

L'heure avançait et l'émotion était si grande parmi toutes les personnes qui étaient réunies dans la villa de Cormeilles, l'intérêt était si puissant, que l'on n'éprouvait aucune fatigue.

Il fallut bien cependant songer à prendre un repos nécessaire, car le lendemain Léon de Roselles devait être de très bonne heure à Paris où il avait rendez-vous avec l'agent Loubet.

La journée promettait d'être décisive.

Norine, aidée par Mariic, avait préparé, pour Miette, une coquette chambrette, voisine de celle de Magali.

Les deux sœurs, qui s'aimaient déjà comme si elles n'avaient jamais été séparées, embrassèrent leur père et Mlle Mercier.

Paul des Roselles mit un baiser au front de sa fiancée et serra tendrement la main de Miette.

Puis les deux filles de Léon se retirèrent.

L'officier de marine retint encore un instant son neveu qui se disposait à partir.

Il avait à lui parler en particulier au sujet d'Adrien de Salverne et des événements qui venaient de s'accomplir.

Il avait des recommandations importantes à lui faire.

Leur entretien, auquel Mlle Mercier assista, se prolongea encore pendant près d'une heure.

Puis le fiancé de Magali partit.

Léon des Roselles ne put goûter le repos dont il avait besoin, tant son esprit était à la fois délicieusement et atrocement agité par tout ce qui venait de se passer.

Il ne cessa de penser à Miette si providentiellement retrouvée et à la malheureuse Jane qu'il avait revue après une aussi longue séparation.

Il songeait, lui qui connaissait le crime épouvantable commis par Bertin dans la nuit qui précéda le mariage de l'infortunée, lui qui savait que Luce était du sang de ce misérable, à cette mystérieuse destinée qui avait conduit Miette d'Adrien de Salverne à sa mère qu'elle ne devait pas connaître.

Toute la nuit, il repassa dans son esprit tous ces événements qui semblaient avoir été conduits par la fatalité la plus aveugle.

Le jour le surprit étendu sur son lit où il n'avait pu goûter un instant de sommeil et ce ne fut qu'alors que, harassé, il parvint à s'endormir lourdement en songeant encore à Jane et à Miette.

Tout à coup l'amant de Luce tressaillit. (P. 1576.)

Quand il s'éveilla, le soleil projetait ses rayons lumineux à travers les rideaux de sa chambre.

Il s'habilla à la hâte et plongea son visage dans l'eau fraîche pour dissiper la torpeur qui le tenait.

Il entendait ses filles qui, déjà levées depuis longtemps, étaient dans le jardin, avec Mlle Mercier.

Il s'approcha et, à travers les stores, il les vit.

Puis, lorsqu'il fut prêt, il les rejoignit et il les embrassa toutes deux avec amour.

Le facteur venait de passer un instant auparavant pour faire sa première distribution.

Parmi les lettres, il y en avait une, sur laquelle Mlle Mercier et Norine avaient reconnu l'écriture de Mouredu.

On la remit au père de Miette et de Magali.

C'était la lettre écrite la veille au soir par Tistin, chez Pélago, avant de partir pour Versailles.

Dès que Léon en eut pris connaissance, il eut l'explication la plus complète de tout ce qui s'était passé, car l'ancien quartier-maître faisait un récit longuement circonstancié de tout ce qu'il avait appris.

Mouredu annonçait qu'il était sur la piste de Bertin.

Il racontait tout ce qu'il avait fait pour le découvrir et les dispositions qu'il venait de prendre d'accord avec Pélago dont il expliquait le rôle et dont il annonçait le télégramme qu'elle enverrait de Bougival, si Bertin y paraissait.

Léon sentait le but approcher.

Le misérable qui s'était fait le complice de Mlle de La Possonnière et l'artisan de tous les malheurs qui avaient fondu sur Jane et sur lui, allait enfin avoir à rendre ses comptes à la Justice.

Grâce à Mouredu, Bertin ne tarderait pas à être arrêté.

La Justice allait être immédiatement mise en action, car il avait été convenu entre Léon des Roselles et l'agent Loubet qu'une plainte en escroquerie et en faux serait portée contre lui soit par le notaire qui avait fait la vente de la maison du Vernet, soit par les banquiers dépositaires de la fortune de M. de Lizieux que Bertin avait accaparée à l'aide des pièces faussement établies et des titres volés.

Léon annonça à Mlle Mercier ce qu'il allait faire et il lui donna ses instructions.

Puis, il embrassa ses filles et il partit.

L'agent Loubet l'attendait à l'arrivée du train.

Ils se rendirent tous les deux dans un des cafés voisins de la gare afin de pouvoir s'entretenir.

Lorsque Léon des Roselles eut appris à l'agent du consulat de Barcelone ce qu'il savait depuis la veille, Loubet vit tout de suite le parti qu'il y avait à tirer des circonstances.

Il dit :

— Du côté de Versailles, nous n'avons qu'à laisser agir votre ancien matelot; c'est un homme énergique et qui connaît très bien notre Bertin.

— Oh! je réponds de Mouredu, dit l'ancien officier de marine. Je vous ai déjà parlé de son dévouement et de son affection.

— Oui, fit Loubet, si Bertin lui tombe sous la main, il ne le laissera pas échapper. Seulement, il faudrait pouvoir lui donner des instructions afin qu'il n'hésite pas à s'emparer de lui ou à le faire arrêter.

— Je vais aller le rejoindre à Versailles, dit Léon des Roselles.

— Ce serait préférable, approuva le policier.

Quant à moi, ajouta-t-il, mon plan est tout tracé : je ne vais pas attendre la lettre de cette dame Pélago, car Bertin pourrait disparaître de nouveau avant que nous soyons arrivés. Je préfère être là. Elle ne me connaît pas et je pourrai l'assister sans qu'elle s'en doute et au bon moment j'interviendrai.

— Vous savez, dit Léon, que le forban est capable de tout pour tenter son salut!

— Soyez sans crainte, répondit Loubet en tapant sur la poche de son pantalon où l'étoffe dessina la forme d'un revolver, j'ai là ce qu'il me faut pour le tenir en respect.

— C'est une excellente précaution avec lui.

— Avant d'aller à Bougival, reprit l'agent, je vais passer chez un de mes amis... un nommé Calixte, qui demeure rue de l'Ancienne-Comédie et qui connaît bien Bertin. Ce sera un témoin de plus pour le reconnaître s'il tentait de nier.

Léon et Loubet se séparèrent alors.

Tandis que le père de Miette et de Magali retournait à la gare pour prendre le premier train à destination de Versailles, le policier monta dans un fiacre qui le conduisit au domicile du placeur du grand monde.

Il ne se doutait pas de l'utilité de la démarche qu'il faisait ainsi.

Aussi, dès qu'il eut dit à M. Calixte :

— Dis donc, tu te rappelles bien Bertin, l'ancien maître de timonerie qui a été dans l'administration?

Calixte s'écria :

— Bertin?... parbleu!... Je l'ai encore vu il y a quelques mois à peine...

— Lui!...

— Oui... Bertin!...

— Sapristi!

— Attends, fit le placeur en réfléchissant, tiens, c'était au mois de novembre dernier.

— Tu en es sûr?

— Il est venu ici... J'en suis donc aussi sûr que de te voir là en ce moment.

La déclaration de Calixte dépassait les espérances que Loubet avait conçues.

Non seulement il avait en lui un témoin qui connaissait à merveille l'ancien agent de la Sûreté générale, qui se chargerait de le reconnaître lorsqu'il le verrait; mais le placeur de la rue de l'Ancienne-Comédie fournirait la démonstration la plus éclatante à opposer à Bertin.

Il l'avait vu tout récemment; il pourrait donc prouver que Bertin n'était pas mort, comme cela avait été déclaré plusieurs années auparavant au moment de la catastrophe de Cerbère.

Aussi, enthousiasmé de ce résultat, Loubet voulut avoir de plus amples renseignements.

Il demanda aussitôt :

— Que venait-il donc faire?

— Il venait pour une affaire de service de ma partie, répondit le placeur qui à l'occasion était, comme nous le savons, l'auxiliaire de la police.

— Une affaire de service!... s'écria Loubet stupéfait.

— Oui; il paraît que l'administration avait à faire exercer une surveillance chez le duc d'Azergues...

— Le duc d'Azergues!...

— Tu le connais?

— Oui... Va toujours... Je t'expliquerai cela tout à l'heure!...

— Bertin voulait faire entrer chez lui, comme femme de chambre, une femme qui le renseignerait, une nommée Zoé.

— Et tu as fait ce qu'il te disait?

— Naturellement.

— Eh bien! mon vieux, tu as été roulé.

— Roulé!

— Bertin ne fait plus partie de l'administration depuis bien longtemps.

— Que me dis-tu là?

— La vérité!

Alors Loubet raconta à son ami l'odyssée de l'ancien maître de timonerie et lui révéla tout ce qui le concernait.

Il avait compris lui-même le but que Bertin avait poursuivi en agissant ainsi.

Cette fille qu'il avait fait admettre au service de Luce d'Azergues avait été la complice de José de Lizieux.

Tout s'expliquait.

L'agent Loubet était enchanté de sa découverte.

M. Calixte enrageait d'avoir été joué par Bertin, et il déclara qu'il était prêt à dire ce qu'il savait le jour où cela serait nécessaire.

Puis Loubet partit.

Il se rendit à Bougival et il n'eut pas de peine à trouver la propriété de Palmyre.

Il surveilla les environs.

Il prit habilement quelques renseignements et il sut que Pélago était auprès de la maîtresse de Bertin.

Il se posta lui-même à la gare de la ligne qui aboutit à la gare Montparnasse, afin de reconnaître Bertin, malgré la métamorphose accomplie, au moment où il arriverait.

Loubet passa presque toute la journée ainsi.

Le soir, le prétendu Georges de Lizieux n'était pas revenu.

Mais le policier était sûr que Bertin, qui se sentirait sûrement traqué, ne pouvait faire autrement que de revenir à Bougival où il croyait sa retraite inconnue.

Il résolut d'attendre encore, dut-il passer la nuit et la journée du lendemain.

CHAPITRE CXC

A VERSAILLES

Hâtons-nous de rejoindre notre brave ami Mouredu que nous avons laissé dans le train de Versailles, à la suite du mari de Jane.

Ou plutôt précédons-le dans l'ancienne capitale de nos rois... et de M. Thiers, pour y voir l'impudente Luce et son amant, le fat et prétentieux José de Lizieux, encore tout fier de son triomphe.

Ils avaient réussi à être seuls dans un compartiment de premières, tête à tête absolu qui devait durer à peu près une heure.

Cependant cette absence de témoins n'enlevait pas une certaine gêne

qui régnait entre les deux amants, née à l'instant même où, les billets pris, on avait pénétré dans le hall de la gare et pris place dans le train.

C'est à ce moment seulement que Luce, jusque-là affolée et énervée par sa fureur impuissante trop longtemps contenue et par l'humiliation horrible à laquelle elle avait voulu se soustraire, commença à sentir ce qu'elle avait fait en s'enfuyant avec José de Lizieux.

La réflexion était venue, succédant à l'emballement du premier mouvement.

Elle avait compris que cette fuite l'avait perdue irrémédiablement, car elle constituait l'aveu le plus formel de l'indignité dont on l'avait publiquement accusée.

Maintenant elle se repentait d'être partie.

Elle se disait qu'elle aurait mieux fait de faire appel à tout son aplomb, à toute l'impudence dont elle était capable pour faire front à l'accusation qui s'était élevée contre elle.

Elle aurait dû nier.

Pourquoi ne l'aurait-on pas crue.

Quelle preuve formelle aurait-on pu lui opposer?

Est-ce que toutes ses précautions n'avaient pas été bien prises?

Qui aurait ajouté foi à cette jeune fille déclarant qu'elle la reconnaissait formellement lorsqu'elle lui aurait infligé un démenti catégorique et énergique?

Comment Miette aurait-elle pu prouver qu'elle l'avait vue dans la maison de couture de Mme Duchesnoy?

N'était-elle pas capable d'inventer un mensonge, par dépit, par jalousie, par vengeance?

N'était-elle pas une rivale, elle qui avait cru un instant pouvoir épouser le commandant de Salverne.

Luce voyait tout cela maintenant et elle regrettait ce qu'elle avait fait.

Elle sentait qu'elle s'était condamnée elle-même.

Elle y pensait amèrement, enfoncée dans l'angle capitonné de la banquette où elle s'était assise et elle regrettait par dessus tout d'avoir perdu à jamais cet homme dont la mâle beauté et le prestige indiscutable avaient éveillé en elle une folle passion.

C'est à lui surtout qu'elle songeait.

José ne lui inspirait en ce moment qu'une aversion profonde, qu'une répugnance qu'elle avait ressentie déjà précédemment et qui, oubliée dans un instant de fol emballement, revenait plus insurmontable maintenant qu'elle se trouvait seule avec lui.

Elle le voyait tel qu'elle le connaissait, infatué de sa personne, sot, prétentieux, insupportable, écœurant.

Elle envisageait avec autant d'effroi que de dégoût la perspective d'être à lui.

Il n'était pas celui qu'il fallait à ses concupiscences d'orgueil et de névrose.

Plusieurs fois José avait essayé de commencer une conversation, voulant secouer cette gêne; et Luce, absorbée dans ses méditations pénibles, ne lui avait même pas répondu.

Quelques instants après le départ du train, il avait essayé de se rapprocher d'elle en s'avançant sur la banquette, vis-à-vis, et il lui avait dit :

— C'est réjouissant de penser que c'est le commandant qui s'est marié et que c'est moi qui fais le voyage de noce.

Luce haussa les épaules avec un mépris marqué.

José continua, n'ayant rien senti.

— Par le fait, c'est un véritable voyage de noce.

Et il riait bêtement, poussant sa compagne du genou.

A la fin, Luce impatientée riposta :

— Vous ne sentez donc pas que ce que vous dites est bête et de mauvais goût.

Le fils de l'Espagnole bondit comme sous un coup de boutoir.

Il recula au fond de sa banquette, les yeux bêtement et largement ouverts, stupide, démonté, les regards fixés sur Luce.

Il n'osa pas répondre.

Il pensa :

— Elle n'a pas la tête à s'amuser... cela passera.

En arrivant à Versailles, après un trajet que le bellâtre trouva aussi long qu'ennuyeux, ce fut autre chose.

Ils descendirent à l'hôtel, le premier venu, celui dont ils trouvèrent l'omnibus le mieux à portée devant la porte de la gare.

Luce demanda deux chambres.

José n'osa la contredire.

Quand elle fut seule, délivrée de la présence de la bonne qui l'avait installée, le fils de Carmen Pabla alla la rejoindre.

Il essaya de lui parler d'amour; il hasarda quelques brûlantes protestations : mais Luce ne le laissa pas achever.

— Laissez-moi donc tranquille ! lui dit-elle. Vous m'énervez !...

Alors José sortit.

Il ne comprenait rien à ce qui se passait.

Il traitait les idées de Luce de lubies et il était résolu à attendre qu'elles prissent fin.

Il se promena dans la ville, allant d'un café à l'autre, puis revenant à l'hôtel pour dîner.

David était arrivé selon les ordres que José lui avait donné.

Son maître lui dit :

— Installe-toi... fais-toi donner une chambre et mets-toi à la disposition de madame.

Puis, il ajouta, fort libre avec le jeune Abyssin :

— Madame a ses nerfs !... quand ils seront calmés, tu me préviendras. Moi, je vais dîner.

L'appétit ne lui faisait pas défaut.

Luce ne voulut pas quitter sa chambre et il dîna seul, dans la grande salle, assis dans un coin d'où il voyait le mouvement distrayant de la table d'hôte.

Ensuite il sortit de nouveau.

Vers dix heures, ne sachant pas que faire de sa personne, mortellement ennuyé, il se dit :

— Sapredieu ! ça ne peut pas durer comme ça ! Je suppose qu'elle ne m'a pas demandé de l'emmener pour m'envoyer promener ensuite !...

Il résolut de retourner à l'hôtel, voulant avoir, avec sa maîtresse, une explication décisive.

Sortant d'un café de l'avenue de Paris, il passa devant la gare et regarda distraitement les voyageurs qui en sortaient.

***

Tout à coup l'amant de Luce tressaillit.

Parmi les personnes que le train venait d'amener à Versailles, il venait de reconnaître le duc d'Azergues.

Aussitôt il se cacha derrière un rangée de voitures et d'omnibus et il prit la direction opposée à celle que le père de Luce venait de prendre.

Il s'engagea rapidement dans des rues étroites et sombres et, après avoir fait un long détour, il revint à l'hôtel.

José monta précipitamment à la chambre de Luce où il entra en coup de vent.

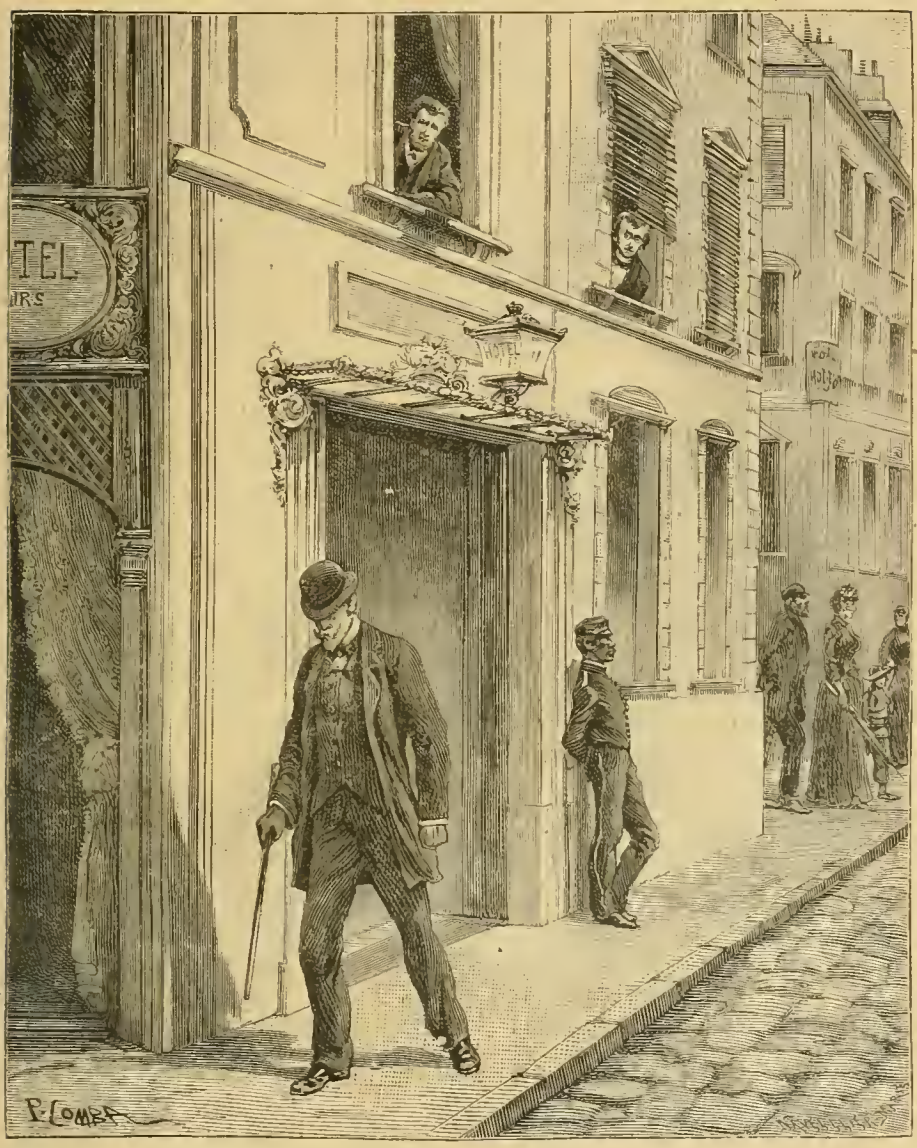
— Vite ! cria-t-il, il faut partir d'ici !... Ton père vient d'arriver !...

Luce pâlit affreusement.

— Mon père !...

— Je viens de le voir à la gare !

L'indigne créature n'hésita pas un instant.



Mouredu et Bertin, l'un et l'autre à leur fenêtre, le virent sortir. (P. 1584.)

Le danger la transformait de nouveau.

— Mon père !... répéta-t-elle. — Comment a-t-il su...

— Tu penses bien que je ne le lui ai pas demandé. Quand je l'ai reconnu, je n'ai songé qu'à me cacher et à courir pour te prévenir.

— Il ne t'a pas suivi ?

— Non ; ça, j'en réponds.

— Partons !... oui, partons !

Puis, reprenant aussitôt son sang-froid pour lutter contre la menaçante perspective qui se dressait, elle dit :

— Appelle David.

José sonna.

Ce fut Luce qui donna des ordres au jeune Abyssin.

— Nous partons, lui dit-elle. — Vous, vous allez rester ici.

— Bien, madame. répondit le domestique de José.

— A qui que ce soit qui pourrait venir nous demander, vous répondrez que nous sommes partis et que vous ne savez pas quand nous devons revenir.

David répéta :

— Bien, madame.

— Je t'écrirai d'où nous serons, ajouta José de Lizieux, pour te dire ce qu'il faut faire.

Tiens, voilà de l'argent.

Il lui donna deux cents francs.

Luce était déjà prête et elle partit avec son amant, serrée contre lui, lui donnant le bras, le poussant dans les ruelles les moins éclairées.

— Il faut partir d'ici, lui dit-elle. Mon père sait que nous y sommes et il nous cherchera partout.

— Où veux-tu que nous allions ? — demanda José.

— Je ne sais pas.

— Retournons à Paris.

— Non !... jamais.

— Alors, partons en voyage.

— Je ne veux pas aller à la gare... mon père peut y être ou la faire surveiller.

— Cependant... pour partir...

— Allons à pied... n'importe où !... Nous verrons plus tard...

Alors ils s'engagèrent dans la première direction venue, uniquement préoccupés par l'idée de s'éloigner au plus tôt.

Ils prirent, sans le savoir, la route de Paris, et ils ne la reconnurent qu'au bout d'une demi-heure de marche en voyant les rails du tramway.

Luce se fatigua bientôt.

L'émotion lui enlevait assurément ses forces.

Elle ne pouvait pas aller plus loin.

José proposa de s'arrêter à Virollay où l'on arrivait.

On y trouverait bien un petit hôtel ou une auberge pour passer la nuit.

Luce ayant accepté, il fut heureux de cette circonstance qui la rappro-

chait de lui et qui la lui rendait, et il arriva tout guilleret dans un hôtel garni où il donna les noms de M. et Mme Pabla, — le nom de sa mère.

***

En sortant de la gare de Versailles, Mouredu s'était rapproché de Claudius.

Il voulait voir ce que le père de Luce allait faire.

Il le vit prendre une voiture et l'entendit donner au cocher l'ordre de le conduire successivement dans les divers hôtels.

Aussitôt notre ami se dit :

— Té, vé, j'ai une meilleure idée que le duc, moi !... Faire la tournée des hôtels, ça peut être long, mon bon; sans compter que les amoureux peuvent bien être allés tout simplement dans une maison meublée... Espère, ma caille, je sais comment m'y prendre pour découvrir où ils se sont embossés !... Eh ! pardi, il y a le négro qui va me servir à relever leur point !

Tistin ajouta :

— Je retrouverai bien le duc quand il le faudra, et *alorse*, comme je saurai où sont les tourtereaux, je n'aurai qu'à le mener au nid.

Le mari de Norine s'adressa alors à l'un des cochers des omnibus d'hôtel dont la voiture n'avait reçu aucun voyageur.

Il demanda :

— Pardon, mon bon, vous allez peut-être pouvoir me donner un renseignement, qué?

— Si ça se peut, volontiers, répondit le cocher.

— Je viens d'arriver par le train de Paris et je viens rejoindre un camarade qui est à Versailles... vous avez bien compris?

— Oui. Vous savez son adresse?

— Non, mon brave, je ne la sais pas; mais le coco n'est pas difficile à trouver, espère !... C'est un négro !

— Un nègre !

— *Voui*, un nègre... un petit négrillo, vé !... un domestique, avec la livrée.

— Qui est arrivé ce soir?

— Ah ! bonne mère ! s'écria Mouredu avez une joie subite, vous l'avez vu?

— Je ne sais pas si c'est lui, répondit le cocher, mais j'ai vu un petit domestique nègre à l'hôtel qui est à côté du nôtre.

— Pardi ! mon bon; bien sûr que c'est lui !...

— Eh bien ! venez avec moi, je vais vous y conduire.

Tistin, d'un bond, grimpa sur le siège.

Pendant le trajet, fort court du reste, il égaya le cocher par sa conversation et par les explications fantaisistes qu'il lui donna.

Arrivé à l'hôtel qu'on lui indiqua, il ne voulut pas se séparer de son obligeant cicerone sans lui avoir offert un verre.

Ce n'est qu'ensuite qu'il se dit :

— Voyons un peu si ce négro est bien celui de José de Lizieux.

La constatation fut d'autant plus facile à faire que David vint à l'instant même prendre le frais devant la porte.

— Eh ! troun de l'air, se dit notre Méridional, c'est bien lui !... Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre pour voir arriver maître Bertin qui ne compte guère, je le parie, retrouver ici le quartier-maître Mouredu.

Il choisit l'hôtel voisin, celui auquel appartenait le cocher qui l'avait si heureusement renseigné.

— On ne doit pas être mal là-dedans, pensa Tistin en examinant l'aspect de la maison. Et puis, mon bon, il ne faut pas être trop près ni trop à découvert ; Bertin est un malin, mais je ne suis pas tout à fait un *fada*, què !

Mouredu entra dans l'hôtel.

Il demanda une chambre au premier ayant vue sur la rue et, pensant sans doute qu'il inspirerait plus de confiance, du moment qu'il n'avait pas de bagages, en payant à l'avance, il en fit l'offre qui fut acceptée très facilement.

Notre ami examina son logement.

Il ouvrit la fenêtre et jeta un coup d'œil dans la rue.

— Té, je suis là comme dans la grande hune, se dit-il fort satisfait. Maintenant, mon ami Bertin n'a plus qu'à s'amener.

En y réfléchissant cependant, le mari de Norine pensa que l'heure était trop avancée pour que le faux de Lizieux, même s'il venait à Versailles, put trouver immédiatement Luce et José.

Il se dit qu'il ferait sagement en prenant du repos et en faisant un bon somme, et il se coucha, laissant la fenêtre entr'ouverte, ce que la température permettait à la rigueur, afin d'être éveillé par le bruit de la voiture de l'hôtel.

***

Bertin avait manqué le train qu'avait pris le mari de Jane.

Renseigné par David, qu'il avait vu avant son départ à la rue de Courcelles, il savait que José et Luce étaient allés à Versailles.

En voyant partir le duc d'Azergues, il ne lui avait pas été difficile de comprendre quelles étaient ses intentions.

Il l'avait suivi.

Mais, à la gare Saint-Lazare, Claudius arrivé le premier avait pu passer dans la salle d'attente, dont la porte avait été refermée aussitôt après.

Bertin avait été obligé de se tenir à distance pour ne pas être vu par lui, et, ayant perdu quelques instants avant de prendre son billet, il était arrivé trop tard.

— Bah! pensa-t-il, il y a un train dans une demi-heure, je le prendrai.

Arrivé à Versailles, l'ancien agent de la Sûreté chercha à se renseigner.

Il voulut savoir où le duc d'Azergues était allé, car c'est lui qui le préoccupait par dessus tout.

L'expression de son visage lui avait paru menaçante.

Il redoutait les effets de sa fureur au moment où Claudius se trouverait en présence de Luce.

C'est sur lui qu'il interrogea les personnes qui avaient pu le voir.

Personne ne put le satisfaire.

Claudius avait pris une voiture, comme nous le savons, et c'est à peine si on l'avait vu.

Mais Bertin savait raisonner avec autant d'intelligence que de perspicacité.

Se substituant par la pensée à ce père qui était venu à Versailles dans l'intention bien évidente d'y chercher sa fille, il comprit qu'il devait être en train de parcourir les hôtels pour les découvrir.

Il fit comme lui et, ayant pris un fiacre, il commença la tournée.

Le hasard voulut que l'ancien maître de timonerie rencontrât le mari de Jane au moment où il venait de quitter l'hôtel des Réservoirs et où il remontait dans sa voiture.

Il appela aussitôt le cocher.

— Arrêtez-vous ? lui ordonna-t-il.

Puis, ayant passé la tête à la portière, il ajouta :

— Vous allez suivre cette voiture.

Ils arrivèrent ainsi, à quelque distance l'un de l'autre, à l'hôtel que Luce et José venaient de quitter.

Mouredu dormait déjà profondément.

Le roulement des voitures l'éveilla aussitôt.

Il sauta à bas de son lit et courut en chemise à la fenêtre.

Il reconnut le duc d'Azergues au moment où il descendit de voiture, mais il ne prit pas garde à celle dans laquelle Bertin se trouvait, car,

arrêtée à une bonne distance, elle paraissait attendre quelqu'un qui se trouvait dans la maison devant laquelle elle stationnait.

— Ce pauvre monsieur le duc, pechère! pensa Tistin.

Ça y est!... il va les découvrir!... Coquin de bon sort, qu'est-ce qui va se passer?

Claudius était entré, en effet, dans l'hôtel.

Il y avait été édifié du premier coup.

Au nom de José de Lizieux qu'il avait indiqué, on lui répondit:

— En effet, ce monsieur est descendu ici avec sa dame...

Le mari de Jane blêmit.

— Mais, ajouta la dame du bureau de l'hôtel, ces personnes sont sorties il y a une demi-heure.

— Où sont-elles allées? questionna Claudius.

— Je ne sais pas... M. de Lizieux n'a pas prévenu... Mais il y a le domestique qui est là et si monsieur veut...

— C'est inutile, interrompit le duc. Donnez-moi une chambre.

Puis, tandis que l'on choisissait une clef et un bougeoir, il ressortit pour congédier et régler son cocher.

Bertin et Mouredu, également attentifs, le virent l'un et l'autre.

Ils comprirent ce qui se passait.

Le duc d'Azergues avait découvert la retraite de sa fille.

Ils se demandaient l'un et l'autre avec une appréhension basée sur des sentiments divers, ce qui allait se passer.

Mouredu se vêtit à la hâte pour pouvoir descendre si cela était intéressant pour lui.

Pendant ce temps, Bertin ayant quitté son fiacre, vint précisément à l'hôtel où le mari de Norine avait pris une chambre.

Tistin, qui n'était pas à son poste, ne le vit pas entrer.

CHAPITRE CXCI

LA DERNIÈRE INFAMIE

Bertin, ayant pris une chambre, fit exactement ce que Mouredu avait fait.

Il s'installa à la fenêtre afin de voir ce qui allait arriver, se tenant prêt à intervenir lorsque le moment serait venu.

En voyant le duc d'Azergues congédier la voiture qui l'avait amené, ils avaient compris l'un et l'autre qu'il avait l'intention de séjourner dans cet hôtel où, croyaient-ils, Claudius avait trouvé sa fille et José de Lizieux.

Pour des motifs bien différents, ils voulaient savoir l'un et l'autre ce qui allait se passer.

La fenêtre que Bertin occupait était voisine de celle de notre ami, mais plus éloignée de l'hôtel où était le duc d'Azergues, si bien qu'au moment où Mouredu parut, tournant la tête du côté opposé, l'ancien maître de timonerie le vit et le reconnut.

Il se retira aussitôt.

La présence de l'ami dévoué de Léon des Roselles l'inquiéta.

Bertin avait réfléchi depuis plusieurs jours et il avait bien compris, aux recherches dont il avait eu vent, qu'il se tramait quelque chose contre lui.

Sa méfiance, toujours en éveil, comme celle du criminel qui redoute sans cesse l'intervention de la justice, les comptes à rendre et les forfaits à expier, était plus excitée encore depuis quelques jours.

Il avait appris, en outre, que Léon des Roselles, qui n'avait pas assisté au mariage de la fille de son meilleur ami, était allé en Espagne et ce voyage avait augmenté ses inquiétudes déjà vives.

Il sentait bien qu'il avait un ennemi acharné en cet homme dont le cœur gardait un impérissable amour pour Jane, et qui, sachant ce qu'il avait fait contre elle, désirait certainement la venger.

Bertin se demandait ce que Mouredu était venu faire à Versailles.

Quel intérêt pouvait-il avoir à être témoin de l'amour de José et de Luce ?

L'ancien policier tira à lui les persiennes de sa fenêtre et ainsi protégé, il surveilla notre ami à travers les lames.

Mouredu se lassa bientôt d'attendre vainement.

L'incertitude lui pesait.

Il ne pouvait cependant rien faire pour se renseigner.

Alors, il se coucha de nouveau et, après avoir longuement médité et conjecturé, il finit par se rendormir.

Bertin veillait.

Ne voyant plus l'ancien quartier-maître, il s'attendait à le voir sortir de l'hôtel.

Puis, après une longue attente, il voulut écouter ce qui se passait dans sa chambre.

Les cloisons d'hôtel sont généralement assez minces et en appliquant

l'oreille on distingue parfaitement les moindres bruits qui se produisent dans la pièce voisine.

C'est ce que fit Bertin.

Il entendit le ronflement sonore de Mouredu qui dormait profondément.

Cela le rassura un instant.

Néanmoins, il ne se coucha pas.

Ce qui pouvait se passer dans l'hôtel voisin l'intéressait trop vivement pour qu'il songeât à dormir ou pour qu'il en éprouvât seulement le besoin.

Lorsque le jour parut, rien de nouveau ne s'était produit.

Le duc d'Azergues, en arrivant à l'hôtel, avait appris que Luce et José de Lizieux y étaient descendus, et David, qu'il avait interrogé, avait répondu ponctuellement ainsi que son maître le lui avait ordonné.

Claudius, croyant que Luce allait revenir, s'était résolu à l'attendre.

Il avait demandé à être prévenu dès qu'elle serait de retour.

Son attente avait duré toute la nuit.

L'état de l'âme du malheureux ne pourrait être décrit aisément.

A la honte et à la fureur qu'il éprouvait depuis qu'il connaissait l'indignité de l'infâme créature qui portait son nom, s'était joint un écœurement épouvantable à la pensée qu'il allait être bientôt en sa présence.

Sa colère s'exaltait dans des pensées terribles.

Dès qu'il fit jour, le duc appela.

Les gens de l'hôtel ne purent le renseigner.

On ne savait que penser de « ce jeune monsieur et de sa dame. »

On avait cru qu'ils étaient tout simplement sortis pour passer la soirée en ville et on était très étonné de ne pas les avoir vu rentrer.

Ils n'avaient pas dit qu'ils partaient ; ils devaient donc revenir.

La présence du domestique qu'ils avaient laissé indiquait bien que telle était leur intention.

Mais Claudius ne voulut pas attendre plus longtemps.

Du reste, ce n'était pas devant témoins, dans un hôtel qu'il voulait rencontrer Luce.

Il partit.

Mouredu et Bertin, l'un et l'autre à leur fenêtre, le virent sortir.

Cela les intrigua et les préoccupa vivement l'un et l'autre.

Ils voyaient David, devant la porte de l'hôtel voisin, et ils ne pouvaient

— Loubet!... se dit-il avec effroi. (P. 1588.)

avoir l'idée que Luce et José de Lizieux, prévenus à temps de la présence du duc d'Azergues, s'étaient enfuis avant son arrivée.

Mais, tandis que Bertin demeurait chez lui, n'osant se montrer, le mari de Norine, impatienté par l'incertitude, voulut savoir à quoi s'en tenir.

Il descendit dans la salle à manger de l'hôtel et se fit servir à déjeuner.

En même temps, il envoya un garçon aux renseignements.

Celui-ci revint au bout d'un moment rapportant la réponse qui avait été faite à tout le monde :

« Ce monsieur et cette dame n'ont pas dit quand ils reviendraient, on les attend toujours. »

Cela parut louche à notre ami.

Il soupçonna la vérité.

Il pensa que Luce et José, se sachant poursuivis, avaient sans doute disparu.

C'était peut-être pour se mettre de nouveau à leur recherche que le duc d'Azergues était parti dès le matin.

Alors Mouredu songea à aller à la gare.

Il se dit que si José et Luce étaient partis, on pourrait peut-être le renseigner, si on les avait remarqués.

Bertin, toujours à son poste d'observation, avait vu tout ce qui se passait.

Il était résolu à attendre les événements.

Tout à coup, il tressaillit.

Au bout de la rue, il venait de reconnaître Léon des Roselles qui revenait avec Mouredu.

Notre ami avait rencontré son commandant en allant à la gare.

Il avait été d'autant plus surpris de le voir qu'il ne le savait pas encore revenu de voyage.

Léon lui expliqua le motif de sa présence.

Il lui raconta ce qui s'était passé la veille et lui apprit que Miette avait été retrouvée par M^lle^ Mercier.

Ce fut une grande joie pour le mari de Norine et il l'exprima avec cette exubérance d'enthousiasme qui était dans son tempérament de Méridional.

Lui-même, il dit tout ce qu'il avait fait pour retrouver Bertin et pour causer mieux à son aise, il conduisit Léon dans la chambre d'hôtel qu'il occupait.

Bertin les avait vu entrer tous les deux.

Maintenant le misérable n'avait plus aucun doute sur les intentions de ceux qu'il appelait ses ennemis.

Il pouvait savoir ce qu'ils allaient dire et être mieux édifié encore que par ses seules conjectures.

Non seulement la mince cloison qui le séparait d'eux lui permettait d'entendre, mais il avait encore découvert une sorte de petit guetteur

pratiqué dans la tapisserie, sans doute par quelque garçon d'hôtel libidineux.

Par là, il pouvait aussi bien voir qu'écouter.

Mouredu, qui ne fréquentait pas la Comédie-Française et qui n'avait pas appris les classiques, ignorait ce vers :

Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux.

Il parlait avec son verbe élevé, répondant à Léon des Roselles qui lui exposait toutes les preuves qu'il avait réunies pour démasquer Bertin.

Ils combinaient ensemble ce qu'ils avaient à faire pour arriver à le découvrir et pour le livrer à la Justice.

L'habile gredin était fixé désormais.

Il n'avait plus qu'à prendre immédiatement des dispositions nouvelles.

Il ne songeait plus à Luce et à José maintenant.

Le danger dont il était menacé le talonnait.

Il sentait qu'il était découvert.

S'il ne disparaissait au plus vite, il serait inévitablement arrêté.

Il résolut de fuir.

Son plan était entièrement combiné.

Bertin allait passer d'abord à Bougival pour prévenir Palmyre et pour prendre ce qu'il possédait chez elle.

Puis il irait à Paris chez ses banquiers. Il se ferait remettre un chèque représentant toute sa fortune et toute celle de José, payable sur une banque de Cadix, où il prendrait le premier vapeur à destination de la République Argentine, l'un des États américains qui n'ont pas avec la France de traité d'extradition.

Dans la chambre voisine, il entendait toujours le bruit des voix de Léon des Roselles et de Mouredu.

Il pouvait très bien, pensait-il, partir sans être vu.

Aussitôt, l'ancien policier descendit, il régla sa note et, ayant levé la tête pour s'assurer que Mouredu n'était pas à sa fenêtre, il sortit rapidement, ayant soin de ne pas se retourner avant d'être arrivé à l'extrémité de la rue.

Personne ne l'avait vu.

Bertin se dirigea par le plus court chemin vers la gare de la rive gauche.

Il prit un billet pour la station de la Celle-Saint-Cloud et monta dans le premier train.

L'inquiétude du misérable était devenue de véritables angoisses.

Il se sentait dans un danger épouvantable.

Il se défiait de tout.

Dans son compartiment, où il se trouvait seul, il avait eu soin de regarder, par les petites ouvertures vitrées pratiquées dans les séparations, quelles étaient les personnes qui se trouvaient dans les compartiments voisins, afin d'être sûr qu'on ne l'avait pas suivi.

Il passait fréquemment la tête par la portière afin de s'assurer qu'aucun des voyageurs du train ne s'occupait de lui.

Cette précaution le servit.

Le train venait de ralentir sa marche avant de s'arrêter devant la station de la Celle-Saint-Cloud, lorsque Bertin aperçut un visage qu'il connaissait.

— Loubet !... se dit-il avec effroi.

Il comprit ce qui se passait.

Léon des Roselles avait dit à Mouredu que l'agent du Consulat de Barcelone était revenu d'Espagne avec lui et lui prêtait son concours.

Bertin l'avait entendu.

Loubet était donc là pour l'attendre.

De tous côtés on était sur sa piste.

Alors ce fut une terreur folle qui s'empara de l'esprit de l'infâme.

Il se sentit perdu.

Bertin s'était rejeté vivement à l'intérieur et il s'était caché derrière le store bleu.

Au lieu de descendre à la station, il continua sa route pour ne quitter le train qu'à Paris.

Il sentait que, s'il voulait échapper à ceux qui le poursuivaient, il n'avait plus un seul instant à perdre.

Aussitôt son argent retiré de la banque, il partirait.

Mais en même temps, à la terreur qui étreignait le misérable, se mêlait une fureur indicible, une rage atroce.

Bertin n'était pas homme à renoncer à sa vengeance.

Le monstre avait encore du venin à jeter.

Il aurait voulu pouvoir engloutir tous ceux qu'il haïssait dans une épouvantable catastrophe.

Son esprit infernal, fertile en inspirations horribles, le servit encore.

Un rictus hideux plissa ses traits.

Il avait trouvé ce qu'il allait faire.

Il se disait :

— Je n'ai plus rien à ménager maintenant!... alors tant pis pour eux!... Il faut que je me venge!...

L'infâme avait trouvé sans doute quelque chose d'atroce, car les éclairs fauves qui brillaient dans ses yeux décelaient la joie diabolique.

Lorsque le train s'arrêta sous la haute toiture vitrée du hall de la gare Montparnasse, Bertin ne se hâta pas de descendre de wagon.

Il attendit que tous les voyageurs fussent passés et il les examina un à un, toujours défiant, plus aux aguets que jamais.

Il ne vit aucun visage suspect.

Alors, rassuré, il se mêla aux dernières personnes, paya son supplément pour le trajet de la Celle-Saint-Cloud à Paris et il sortit de la gare.

Bertin entra au café dépendant du buffet.

Il s'assit précisément à cette même table sur laquelle Pélago avait écrit la veille sa lettre au duc d'Azergues et, comme elle, il demanda au garçon.

— Donnez-moi ce qu'il faut pour écrire.

Il ajouta :

— Un verre de rhum.

Lorsqu'on l'eut servi, il écrivit.

C'est aussi à Claudius que le misérable s'adressait.

Voici sa lettre :

« Monsieur le Duc,

« Le déshonneur et la honte ont atteint votre nom souillé par l'inconduite de votre fille et par la publicité du scandale qui l'a révélée.

« C'était une prédestination et vous ne devez qu'à un concours des circonstances les plus heureuses de n'avoir pas eu à votre mariage la première représentation de cette tragédie qui s'est jouée hier à l'église Sainte-Clotilde.

« Un proverbe dit : « Bon chien chasse de race ». Dans votre famille les traditions ne se perdent pas et la fille tenait à être digne de sa mère.

« Oui, comme Mlle d'Azergues, celle que vous avez épousée avait appartenu à un autre. Pour que vous ne puissiez crier à la calomnie, je vous dirai son nom : c'est votre meilleur ami, M. Léon des Roselles, capitaine de vaisseau aujourd'hui en retraite.

« Mais votre fille n'a pourtant pas surpassé sa mère, car Mme Jane de Champtocé avait donné le jour à deux enfants, deux filles jumelles, que l'on nomma Marie et Marguerite. Elles sont nées le 24 août 1867, à Auteuil,

rue Lemarrois, numéro 2, dans une petite maison meublée louée pour la circonstance. Elles sont par conséquent inscrites sous le nom de leur père, qui ne vous a jamais fait part de leur naissance, à la mairie du XVI[e] arrondissement.

« M[lle] Mercier, en amie dévouée, a été la complice de son élève et elle sera, si vous y tenez, un témoin qui vous certifiera les faits.

« Les filles de M. des Roselles et de sa maîtresse ont été élevées clandestinement aux environs de Marseille par un nommé Mouredu, un ancien quartier-maître qui a servi sous les ordres du commandant des Roselles et qui est son âme damnée. Leurs noms, provençalisés, se sont transformés en Miette et Magali.

« Ces deux bâtardes sont toujours vivantes ; elles habitent à Cormeilles avec leur père.

« L'une, Magali, épousera votre filleul et pupille, M. Paul des Roselles, si vous donnez votre consentement à ce mariage.

« L'autre, Miette, a fait votre connaissance hier. C'est elle qui, abandonnée par le commandant de Salverne dont elle avait réussi à se faire aimer, devenue la rivale de votre fille, a été l'auteur du scandale qui a empêché la bénédiction nuptiale.

« Voilà, monsieur le duc, ce que j'ai tenu à vous faire savoir.

« J'appuie ma dénonciation par quelques lettres écrites par M[lle] Jane de Champtocé à son amant et vous aurez ainsi les preuves les plus formelles de ce que vous avez été jusqu'ici le seul à ne pas savoir.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« Raoul de Chabertin. »

L'ancien agent de la Sûreté générale ne pouvait se servir ni de son nom ni de celui qu'il avait usurpé.

Il reprit pour la circonstance celui qu'il avait adopté autrefois.

Il savait bien que ses ennemis le reconnaîtraient.

La lettre achevée, Bertin la relut avec soin.

Puis, il tira de son portefeuille le paquet des lettres volées à Jane, fit tenir le tout dans une large enveloppe de papier bulle qu'il ferma à la cire et sur laquelle il écrivit :

MONSIEUR LE DUC D'AZERGUES

en son hôtel,

rue de Grenelle,

R. V.

Bertin se rendit alors au bureau de poste de la rue Littré.

Il fit recommander sa lettre et, pour être encore plus certain qu'elle ne pourrait être détournée de sa destination et qu'elle serait bien remise personnellement à Claudius, il demanda un accusé de réception.

Alors, satisfait, heureux d'une joie cruelle qui lui faisait oublier pour quelques instants la terreur qui n'avait cessé de l'étreindre, il prit un fiacre.

Il donna au cocher l'adresse de la maison de banque qui avait le dépôt de sa fortune.

CHAPITRE CXCII

UN SAUVETAGE

Pélago avait causé une profonde surprise à Palmyre en arrivant à la villa de Bougival.

La maîtresse de José expliqua immédiatement sa visite.

Avec une colère bien jouée, elle se plaignit amèrement de l'abandon de José.

Elle récrimina vivement contre M. de Lizieux qui l'avait poussé à devenir l'amant de Luce d'Azergues et qui était cause de ce qui venait d'arriver.

Palmyre dit tout ce qu'elle put pour apaiser la maîtresse de José et pour excuser son amant.

Elle feignit de partager l'indignation de Pélago lorsqu'elle apprit que José était parti avec Luce.

Enfin, en causant, les heures s'écoulèrent et comme, vers deux heures, M. de Lizieux n'était pas revenu, Pélago se retira en annonçant qu'elle reviendrait le soir même.

La maîtresse de José, qui avait grand souci de ses intérêts, venait d'avoir une inspiration, pendant qu'elle causait avec Palmyre.

José lui avait remis le chèque en blanc signé par son prétendu père dont il avait vanté la générosité, et il lui avait dit qu'elle pourrait y inscrire la somme qu'elle voulait.

Pélago venait de penser à ce chèque et, pour se venger, elle avait résolu de s'en servir.

Elle inscrivit aux places réservées le chiffre de cinq cent mille francs et elle se rendit chez les banquiers de M. de Lizieux.

Son chèque vérifié fut inscrit et on l'avisa que, vu l'importance de la somme, elle ne pourrait passer à la caisse que dans trois jours.

Lorsque M. de Lizieux arriva, une demi-heure à peine après elle, chez ses banquiers, il fut reçu par le fondé de pouvoirs de la maison qui suppléait ses patrons absents.

Il fit établir immédiatement son compte et se fit délivrer une lettre de crédit sur la banque de Buénos-Ayres.

Le chèque présenté par Pélago fut déduit du total de son avoir.

L'habile gredin ne protesta pas.

Il avait autre chose à faire que de revendiquer cette somme quelque importante qu'elle fût.

Il préférait en faire le sacrifice et fuir au plus tôt.

C'était bien assez de ne pouvoir vendre et réaliser le prix de son hôtel de la rue de Courcelles.

Sans revenir chez lui, — car il redoutait ce qu'en termes de police, qu'il connaissait bien, on appelle une « souricière », — il se rendit à la gare d'Orléans et il prit le train rapide à destination de Cadix.

***

En suivant Bertin, dont les agissements présentaient pour nos lecteurs un intérêt immédiat, nous avons laissé passer la station de Viroflay sans voir ce qu'avaient fait Luce et José de Lizieux que nous avons vu se disposer à passer la nuit dans une méchante petite auberge.

Se sentant en sûreté, l'indigne fille de Jane n'avait pas tardé à se rassurer.

En même temps, ses dispositions étaient redevenues pareilles à tantôt.

Elle ne pouvait plus souffrir la présence de José.

Elle arrivait à le détester.

L'image d'Adrien se présentait sans cesse à elle et l'obsédait.

Son exaltation de névrosée était telle qu'elle aurait donné sa vie pour être à lui, ne serait-ce qu'un instant.

Luce avait repoussé José.

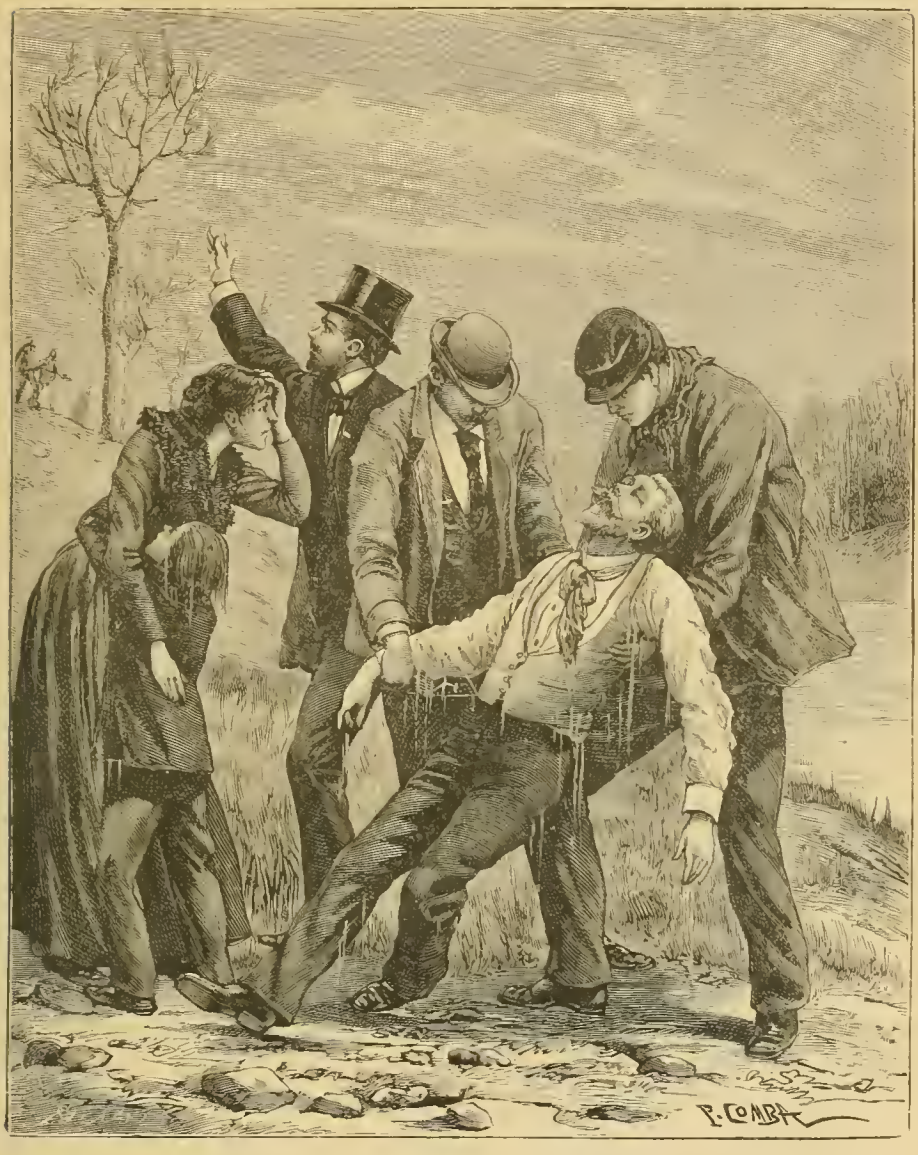
Elle l'avait contraint à prendre une chambre séparée de la sienne.

Elle voulait être seule.

José fut obligé de subir sa volonté.

Il se résigna à son sort, pensant que la mauvaise humeur de sa maîtresse finirait bien par s'apaiser.

Il attendit avec patience.



On se précipita à son secours. (P. 1590.)

Luce se demandait de nouveau ce qu'elle allait devenir.

Elle aurait accepté tout plutôt que de demeurer avec cet homme qui l'écœurait.

Elle l'accusait d'être la cause de tout ce qui était arrivé.

Elle n'osait cependant le quitter, car elle avait peur d'être seule, car elle redoutait surtout d'être retrouvée par son père dont elle pressentait la terrible colère.

Dès qu'il fit jour, elle appela son amant.

— Il faut que nous partions d'ici, lui dit-elle.

— J'ai songé à ce que nous pouvions faire, répondit José.

— Quoi donc?

— Nous pouvons aller à Bougival; mon père y possède une villa où nous serons absolument en sûreté.

Luce haussa les épaules.

Elle refusa.

— Non, dit-elle, il faut partir. Je veux retourner à Paris!...

— A Paris!...

— C'est là qu'on est le mieux caché.

Luce voulait se rapprocher d'Adrien de Salverne.

Quelle idée avait-elle dans la tête, suggérée par l'exaltation de son esprit et de ses sens en un phénomène d'ordre absolument pathologique?

Un spécialiste des grandes névroses féminines pourrait seul nous édifier à ce sujet.

José ne pouvait pas refuser.

Ils partirent donc, non pas ensemble, mais séparément, afin de ne pas donner l'éveil, afin de ne pas être reconnus si l'on avait découvert leurs traces ou si on venait à les rencontrer.

José partit le premier.

Luce devait prendre le train suivant.

Les deux amants se retrouveraient dans l'église de Notre-Dame-des-Champs, la plus voisine de la gare Montparnasse.

***

Le fils de Carmen était parti depuis une heure, lorsque Luce prit à son tour le train.

Dans le wagon où elle monta précipitamment, craignant d'être vue, se trouvait un jeune homme.

Celui-ci, heureux de continuer le voyage en aussi agréable compagnie, se montra tout de suite fort entreprenant.

A la faveur d'un propos banal, comme il est aisé d'en trouver en chemin de fer, il lia conversation avec sa jeune inconnue.

Luce était heureuse de la diversion que cet incident produisait sur son esprit.

Elle se prêta facilement aux entreprises de son compagnon qui devint galant et bientôt pressant.

Il fit des propositions qui furent presque aussitôt agréées.

Il offrit à Luce de l'emmener à Asnières où il allait rejoindre des amis avec qui il devait faire une superbe partie de canotage.

Elle accepta.

Ainsi elle se débarrassait de José qu'elle ne pouvait plus sentir.

A Asnières, une bande de canotiers et de canotières était réunie au Café de la Marine, attendant Paul Rouleau, qui arriva bientôt avec sa nouvelle compagne.

Il présenta Luce à ses amis et on lui fit un accueil bruyant et enthousiaste.

Personne ne la connaissait.

On pensait qu'elle appartenait au monde de la galanterie où les joyeux canotiers des rives de la Seine prennent leurs compagnes souvent éphémères.

Quelques-uns envièrent même secrètement la bonne fortune de leur ami.

Le déjeuner fut d'une gaieté folle.

Luce s'étourdissait volontiers et déjà elle avait absolument oublié José qui devait l'attendre au rendez-vous convenu.

Le champagne, ajouté aux nombreuses bouteilles de picolo qui avaient été vidées, produisait sur elle son adorable griserie.

Après le déjeuner, on canota.

Ce fut l'occasion d'un redoublement de gaieté et d'entrain.

Luce s'amusait énormément.

C'était une existence nouvelle pour elle.

Elle ne songeait plus à autre chose.

Elle avait oublié tous les événements passés.

Paul Rouleau, qui la trouvait adorable, grâce à sa jeunesse surtout, lui avait déjà fait ses propositions les plus formelles.

Il lui parlait d'amour.

Il lui exposait sa position et lui racontait sa vie.

Il n'avait pas encore eu de maîtresse sérieuse.

Jamais il ne s'était attaché à personne.

Luce se plaisait à entendre ce langage, comme si elle sentait que cette vie était bien faite pour elle.

Elle répondait aux baisers de cet homme qui comptait être son amant et dont, à demi-ivre, hallucinée en véritable hystérique, elle acceptait l'amour.

Que lui importait sa famille !

On ne saurait pas ce qu'elle était devenue.

On la chercherait sans doute, mais on ne la trouverait pas.

Il faudrait bien que l'on renonçât à elle.

L'existence brisée là était recommencée ici, et celle-ci avait tous les attraits pour sa nature vicieuse.

José avait attendu longtemps dans l'église de Notre-Dame-des-Champs.

Sa montre, fréquemment consultée, lui disait que deux trains déjà étaient arrivés à Paris.

Un pressentiment s'emparait de lui.

Il ne savait à quoi attribuer l'absence de Luce.

Il revint à la gare, attendit encore l'arrivée d'un nouveau train, et ne la voyant pas, il interrogea des employés qui ne purent le renseigner.

Alors il retourna à Viroflay.

A l'auberge, il apprit que la fille de Jane était partie quelque temps après lui.

Mais on ne put lui dire si elle était allé prendre le train.

Fort irrité, José de Lizieux se demandait ce qu'il avait à faire.

Il se dit que Luce pouvait être retournée à Versailles, pensant que son père en était parti après l'y avoir vainement cherchée.

Il s'y rendit.

David était toujours à l'hôtel, attendant des ordres.

Il n'avait vu personne.

Alors le fils de l'aventurière espagnole devint subitement sombre.

Des idées noires surgirent en son esprit.

Il eut le pressentiment de la vérité.

Il se dit :

— Elle est partie!... elle m'a abandonné!... elle ne veut plus de moi, je l'ai bien compris!

La jalousie et le dépit le torturaient.

Il sentait, sous leur empire, son esprit s'égarer.

S'il avait vu Luce en ce moment au bras d'un autre, il aurait été capable de la tuer.

Mais où la chercher?

Comment savoir ce qu'elle était devenue?

José revint à Paris.

Il ne voulut pas retourner chez Pélago; il se souciait bien d'elle en ce moment!

C'est à Luce seule qu'il songeait.

Il se trouvait sous le seul empire de la passion qu'elle avait allumée en lui, et cette passion grandie par les désirs nouveaux que l'enlèvement

lui avait fait concevoir, exaspérée par la résistance de Luce, affolée par sa fuite et par la jalousie.

Il vint à la rue de Courcelles.

Le fils de Carmen prit un revolver dans un des tiroirs du bureau de celui qu'il croyait son père, il s'assura que l'arme était chargée et il la mit dans sa poche.

Puis, il repartit.

***

Rejoignons maintenant le duc d'Azergues afin de suivre le plus rapidement possible les événements qui se déroulent si multanément au moment où ce dramatique récit touche à sa fin.

Claudius était sûr que Luce était venue à Versailles avec son amant.

Il en avait eu la preuve.

Maintenant il était certain qu'elle en était repartie, prévenue peut-être de son arrivée et fuyant sa colère.

Il voulait agir seul.

Il ne voulait pas demander le concours de la police, qui lui aurait été sûrement accordé, pour la retrouver, car il ne voulait pas que le scandale causé par cette indigne créature eut un nouveau retentissement.

Le duc d'Azergues se souvint alors d'avoir entendu dire que M. de Lizieux possédait une villa à Bougival.

Il se demanda si José et Luce ne s'y étaient pas réfugiés.

Il s'y rendit aussitôt.

Là, il s'informa, mais personne ne put lui indiquer l'habitation de M. de Lizieux, car le nom de Palmyre Putot seul était connu.

Le mari de Jane était exaspéré.

Les efforts qu'il faisait depuis la veille pour dominer sa fureur l'exténuaient.

Depuis près de vingt-quatre heures il n'avait pas pris de nourriture.

Une fièvre ardente le brûlait.

Claudius marcha lentement le long de la Seine afin de chercher un peu d'apaisement et de calme.

Il ne trouva dans les méditations atroces qui l'obsédaient qu'un redoublement d'irritation.

Par moment, il lui semblait que ses forces épuisées par cette lutte violente contre lui-même allaient l'abandonner.

Une sorte de vertige s'empara de lui.

En même temps, il sentit l'aiguillon de la faim.

La nature faisait valoir ses droits.

Le mari de Jane entra alors dans un restaurant, le premier venu, celui qui est à l'angle du quai et de la grand'rue.

Il se fit servir à dîner, persuadé qu'à la première bouchée son estomac se contracterait et refuserait de laisser passer la nourriture.

Ce fut le contraire qui se produisit.

Comme cela arrive souvent en pareille disposition physique, Claudius se sentit un appétit dévorant.

Il mangea précipitamment.

Il dévora presque, heureux de sentir ses forces se régénérer et, sous cette influence, son esprit recouvrer ses qualités.

Lorsqu'il eut terminé son repas, il paya et sortit.

Maintenant il se sentait plus maître de lui, délivré de cette faiblesse qui l'avait menacé et de ce vertige qui l'avait saisi un instant.

Il reprit sa marche le long du fleuve, comme s'il s'attendait à rencontrer là un indice, à apercevoir José de Lizieux ou quelqu'un qui pourrait le renseigner.

Étranger à tout ce qui se passait autour de lui, il était uniquement préoccupé à examiner une à une toutes les villas qui bordent la rive gauche de la Seine, espérant reconnaître à quelque signe celle qui appartenait à M. de Lizieux.

Tout à coup, un cri retentit.

En même temps, le bruit d'un corps tombant à l'eau se fit entendre.

Un enfant venait d'être précipité dans la Seine.

L'eau bouillonnante s'était refermée sur lui.

De loin, l'accident avait été vu.

Des personnes accouraient.

Mais Claudius, qui était sur la berge même du fleuve, n'écouta que son courage et son cœur.

Il arracha sa jaquette et se jeta à l'eau.

L'enfant reparut un instant à la surface, se débattant contre la mort.

En quelques brasses, le mari de Jane, qui était un excellent nageur, parvint à lui, le saisit et le soutint hors de l'eau, déjà évanoui.

Il nageait d'une seule main, regagnant la rive en suivant le courant de l'eau.

Sur la berge, une foule nombreuse applaudissait à son courageux sauvetage, criait bravo et le félicitait de son dévouement.

Au premier rang, la mère de l'enfant pleurait en le bénissant.

Elle avait vu son fils sauvé, car le petit rouvrit les yeux au moment où son sauveteur le remit entre ses bras.

Mais alors, le duc d'Azergues sentit lui-même un malaise affreux le saisir.

Une bouffée brûlante monta de ses poumons à son cerveau.

Il tomba inanimé, à peine retenu par les personnes qui se pressaient autour de lui pour lui serrer la main.

Il était frappé d'une congestion causée par l'immersion survenue en pleine digestion.

Ce ne fut qu'un cri dans la foule quand on le vit.

On se précipita à son secours.

On le releva et on le transporta chez un pharmacien ; mais avant d'y être arrivé, le malheureux avait rendu le dernier soupir.

CHAPITRE CXCIII

LA PISTE DE BERTIN

L'agent Loubet commençait à trouver sa faction un peu longue et passablement fastidieuse.

L'absence de résultat l'énervait

Son activité réclamait un emploi plus immédiat

Déjà deux ou trois fois, dans l'intervalle qui séparait le passage de deux trains, il avait profité du répit qui lui était fourni pour descendre à Bougival et pour jeter un coup d'œil sur la propriété de Palmyre.

Enfin, il se dit :

— Bertin doit avoir eu vent de ce qui se passe ; il a senti qu'il était surveillé, il ne viendra pas ici.

Alors, le policier remonta jusqu'à Versailles, où il savait que se trouvaient Léon des Roselles et Mouredu en surveillance du côté de Luce et de José de Lizieux.

Il les trouva à la gare.

Léon s'était impatienté aussi en ne voyant ni Luce, ni son amant.

Il présenta à Loubet son dévoué quartier-maître et le mit au courant de ce qui se passait.

— Depuis que nous sommes ici, lui dit-il, personne n'a paru. José de Lizieux et sa maîtresse sont bien descendus à l'hôtel, mais ils l'ont quitté presque aussitôt après leur arrivée, laissant un jeune domestique nègre, qui répond à tout le monde qu'il ne sait pas quand son maître reviendra.

Loubet comprit immédiatement que c'était une manœuvre et il pensa qu'elle avait été inspirée par Bertin.

Il le dit à Léon et à Mouredu qui partagèrent son opinion.

Alors ils se concertèrent tous les trois.

Ce fut Loubet qui décida ce que l'on devait faire, car Léon des Roselles avait une confiance absolue dans le flair dont il lui avait déjà donné tant de preuves.

— Bertin, dit le policier, nous a brûlé la politesse ; j'en suis aussi certain que si je l'avais vu filer. Le brigand s'est senti découvert et, prudent et habile comme je le connais, il s'est levé de devant. Il nous sera facile, du reste, d'en avoir bientôt la preuve.

Mais il y a peut-être un moyen d'être éclairé ; il y a quelqu'un qui, sous l'impression de la frayeur que je me charge de lui causer, sous l'influence d'une bonne intimidation, ne demeurera pas muet.

C'est de Palmyre Putot, la maîtresse de Bertin que je vous parle.

Si elle sait quelque chose, je garantis qu'elle le dira.

— Oui, vous avez absolument raison, répondit le père de Miette et de Magali. Bertin a des intérêts considérables à sauvegarder et, s'il a jugé prudent de déguerpir, il ne peut avoir tout abandonné.

Mouredu approuva aussi.

— *Voui*, *voui*, dit-il, Palmyre sait tout, et capon de bon sort, il faut qu'elle parle !

— Cette femme, reprit Loubet, est certaine de l'identité de son amant ; elle le connaît de longue date et elle sait, mieux que personne, qu'il a usurpé le nom sous lequel il est connu aujourd'hui. — Par conséquent, elle est la seule personne à qui Bertin puisse se fier. C'est à elle qu'il doit avoir donné ses instructions avant de partir, ou, s'il n'en a pas eu le temps, à qui il les enverra.

— Eh bien ! dit Léon, allons la trouver.

— En tout état de cause, que Bertin soit parti ou qu'il soit seulement caché, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Léon des Roselles allait proposer de retourner à la gare, dont on s'était écarté en causant, pour prendre le train, lorsque Mouredu s'écria :

— Té vé !... un collègue !... ce brave Chichois !... Excusez un moment, mon commandant, que j'aille lui serrer la main... C'est un brave cocher de chez l'ami Bouguarès avec qui j'ai navigué ces jours-ci.

Et courant vers son ami, Tistin cria de loin :

— Hé !... Chichois, mon bon !

Le cocher de Bouguarès l'entendit.

Il avait l'air d'assez mauvaise humeur et il « attrapait » sans

— Je suis agent de la sûreté, déclara-t-il carrément afin de produire une impression vigoureuse. (P. 160.)

façon deux clients, un monsieur et une dame, dont la générosité ne l'avait pas satisfait.

— Tiens, Mouredu ! fit-il en serrant la main à notre ami.

Puis aussitôt :

— Tu comprends ça, ajouta-t-il en désignant ses clients, ces deux mufles-là que j'ai balladé de Paris ici et qui me donnent juste mon retour, sans pourboire !... Ils n'avaient qu'à prendre le chemin de fer ou le tramway, s'ils voulaient être transportés au rabais !... Regarde-moi ça : ça promène une femme et ça n'a pas vingt sous à donner au cocher !...

— Pas de chance, qué, mon brave !

— Non, ce n'est pas de veine !... Mais je reconnaîtrai leur tableau à ces pingres-là ! qu'ils y reviennent ou que je les voie prendre le sapin d'un confrère !...

Alors, ajouta Chichois sur un autre ton, que fais-tu par ici ?... tu te balades ?...

— Non, mon bon, je suis avec mon commandant, répondit le mari de Norine.

— Pour l'affaire en question ?

— Pardi !...

— Vous arrivez de Paris ?

— Au contraire, nous allions partir pour Bougival.

— Bah !... Eh bien ! fais donc une chose, proposa Chichois, monte dans le berlingot avec ton commandant et l'autre monsieur, et je vous y conduis. Nous arriverons plus vite que le train.

— Té, c'est une idée !... Espère un peu.

Tistin transmit à Léon des Roselles et à Loubet la proposition du cocher de Bouguarès qui fut acceptée d'autant plus volontiers que le premier train ne partait que dans une demi-heure.

Assurément, on y gagnerait du temps.

La distance de Versailles à Bougival n'est, du reste, pas considérable.

Chichois descendit de son siège pour venir, chapeau bas, à la rencontre de l'ancien officier de marine.

Léon le remercia du concours qu'il avait prêté précédemment à son ancien quartier-maître et l'on partit au trot allongé du cheval que Chichois conduisait avec plus de plaisir que pour ses clients de tout à l'heure.

On arriva à Bougival par le bord de la Seine que longe la grande route et l'on aperçut un rassemblement sur la berge.

Des hommes, des femmes et des enfants causaient, expliquant l'accident survenu quelques instants auparavant.

Ceux qui avaient été témoins du sauvetage de l'enfant si épouvantablement terminé par la mort de son courageux sauveteur, racontaient la scène aux autres et leur montraient la place où le petit était tombé à l'eau.

Plus loin, devant la boutique du pharmacien, il y avait encore une foule assez nombreuse.

C'est là que le duc d'Azergues avait été transporté, car on avait voulu tenter tout ce qu'il était possible pour le rappeler à la vie.

Tous les efforts de deux médecins avaient été impuissants.

Au moment où la voiture passa, la porte de la pharmacie s'ouvrit et Léon des Roselles, qui regardait par la portière, aperçut le visage livide de son ami.

Il le reconnut sans hésitation.

— Ciel !... s'écria-t-il, Claudius !... est-ce bien lui ?...

Sans prendre la peine de faire arrêter la voiture, il ouvrit la portière et sauta sur la chaussée.

Il courut à la pharmacie.

Les gens qui obstruaient l'entrée s'écartèrent pour le laisser passer.

Léon des Roselles était devenu affreusement pâle.

Claudius d'Azergues avait été son meilleur ami, et le cœur droit de l'officier de marine n'avait perdu aucune parcelle de l'affection vouée dès l'enfance à celui qui, sans le savoir, lui avait pris celle qu'il adorait.

En ce moment, il n'éprouvait que la sincère douleur que lui causait cette mort imprévue.

Il entra dans la pharmacie.

— Mon Dieu ! dit-il. Oui, c'est bien lui ?... mon pauvre ami !...

Et il serra pieusement la main déjà froide de Claudius.

Le maire, les docteurs, le pharmacien, toutes les personnes qui emplissaient la boutique l'avaient laissé faire respectueusement et le considéraient avec étonnement.

On ne connaissait pas celui qui avait payé de sa vie l'acte de courage et de dévouement qu'il avait accompli.

Ce fut le maire de Bougival qui questionna Léon des Roselles.

— Vous connaissez ce malheureux ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, je le connais, répondit Léon, profondément ému. C'est mon meilleur ami... C'est M. le duc d'Azergues !...

— Le duc d'Azergues !...

— Je vous en prie... expliquez-moi ce qui s'est passé... qu'est-il arrivé ?... Il s'est noyé, je le comprends... Il s'est tué ?...

— Non, monsieur, rassurez-vous, répondit le maire, M. le duc

d'Azergues ne s'est pas suicidé. Il est victime de son dévouement ; il est mort en sauvant un enfant qui se noyait !

L'un des docteurs expliqua les causes de la mort.

On raconta à Léon, ainsi qu'à Mouredu et à Loubet qui l'avaient rejoint, le drame épouvantable qui venait de se dérouler.

Puis, d'accord avec l'ami de Claudius, on prit les dispositions nécessaires.

Léon des Roselles indiqua ce qu'il y avait à faire.

Il fallait prévenir la duchesse d'Azergues et les parents de Claudius.

Il se chargeait de ce soin.

Il allait courir à Cormeilles d'où il ramènerait Mlle Mercier qui se chargerait de cette pénible mission.

Mieux que tout autre, l'amie dévouée de Jane pouvait remplir cette tâche.

On le laissa faire.

Tandis que Mouredu demeurerait auprès du corps de Claudius d'Azergues, il reprit la voiture de Chichois qui partit à toute vitesse.

Loubet, estimant que les circonstances exigeaient d'agir rapidement, se chargea de continuer seul ce qu'il voulait faire.

Il se rendit chez Palmyre.

La fille de la mère Putot était déjà très inquiète.

En la quittant, Bertin lui avait annoncé qu'il allait se rendre à Champtocé avec José ; mais elle avait reçu le matin la visite de Pélago qui était demeurée longtemps avec elle et qui lui avait appris le scandale qui avait empêché la célébration religieuse du mariage de Luce d'Azergues et du commandant de Salverne.

Elle s'étonnait donc que Bertin ne fût pas revenu depuis la veille et elle se sentait en proie à de sombres pressentiments dont elle ne pouvait cependant s'expliquer la nature.

La visite inattendue de cet homme qu'elle ne connaissait pas acheva de la troubler.

Loubet, qui s'en aperçut, sut en profiter habilement.

— Je suis agent de la sûreté, déclara-t-il carrément afin de produire une impression vigoureuse.

Palmyre se mit à trembler de tous ses membres.

Loubet ajouta :

— Vous vous nommez Palmyre Putot... vous êtes la maîtresse d'un prétendu Georges de Lizieux qui est en réalité le nommé Étienne Bertin.

Devant une affirmation aussi catégorique, Palmyre sentit que toute dénégation serait inutile.

Elle chercha seulement, plutôt instinctivement que par présence d'esprit, à mentir en ce qui la concernait, afin de tirer son épingle du jeu.

Elle simula un profond étonnement.

— Vous vous trompez, dit-elle. Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Je connais M. de Lizieux... c'est vrai... Je ne le nie pas... mais je ne comprends pas ce que vous me dites?... Bertin!... Je ne connais pas ce nom...

Loubet sourit.

— Il est inutile de mentir, fit-il, vous étiez la maîtresse de Bertin avant qu'il eût usurpé le nom qu'il porte aujourd'hui.

— Vous vous trompez!

— Non. Vous avez été témoin dans le procès en séparation que Mme de Lizieux a intenté à son mari, et, si la prescription ne vous était pas acquise, vous auriez à rendre compte à la Justice de ce faux témoignage.

Vous voyez bien que je sais tout, ajouta le policier qui vit Palmyre baisser la tête.

Puis il interrogea :

Où est Bertin?

Et comme Palmyre épouvantée n'avait pas la force de répondre, il ajouta :

— Où se cache-t-il? vous devez le savoir.

— Non, monsieur... Je vous jure... Je ne sais rien... balbutia la fille de la mère Putot.

— Allons donc!... Bertin sait qu'il est démasqué; il se cache. Vous savez où il est.

— Je vous assure que je ne sais rien.

— Quand l'avez-vous vu?

— Hier.

— Ici?

— Oui, monsieur.

— C'est ici que vous êtes venus tous les deux en quittant l'avenue de Clichy où vous vous étiez donnés sous le nom de M. et Mme Putot?

Palmyre, atterrée, comprit qu'elle ne pouvait plus nier.

Loubet la menaça pour essayer de la faire parler.

Il la tourna et il la retourna de toutes les manières, et il comprit qu'elle ne savait rien.

***

A ce moment, la domestique apporta un télégramme qu'on venait de lui remettre.

Palmyre le prit.

Mais avant qu'elle l'eut décacheté, Loubet, qui n'avait attendu que le moment où la bonne se serait retirée, le saisit prestement, le lui enleva des mains et le lut.

C'était une dépêche de Bertin.

Il disait :

Obligé partir. Prends dans tiroir de ma table procuration en blanc signée par moi, fais-la établir par notaire à ton nom, vends immeuble rue de Courcelles et chevaux de courses, réalise tout et attends nouvelles que t'enverrai.

Ne dis rien à José si tu le vois, ni à personne. — Dis que suis en voyage pour plusieurs mois.

Le télégramme était timbré du bureau de la gare d'Orléans.

Loubet le mit tout simplement dans sa poche.

Il avait ainsi la preuve que Palmyre ne savait rien.

Maintenant il s'agissait d'agir plus rapidement encore.

Le policier aurait bien voulu faire arrêter Palmyre dont la complicité était parfaitement établie ; mais cela lui aurait pris trop de temps, car il n'avait pas de mandat d'arrêt contre elle, et les autorités locales n'auraient pas agi sans pièces régulières.

Il essaya, au contraire, de la rassurer.

Il lui dit :

— Je veux bien croire que vous ignorez où Bertin se cache ; mais si vous ne voulez pas être compromise avec lui, vous aurez à me prévenir dès que vous aurez de ses nouvelles.

Palmyre était en proie à une telle frayeur qu'elle promit tout ce que l'on voulait.

Loubet se retira.

Il courut à la pharmacie où il devait trouver Mouredu.

En quelques mots, il le mit au courant de ce qu'il venait de faire.

— Bertin, dit-il, a pris un train à la gare d'Orléans. Il est déjà loin, mais nous le rattraperons. Une dépêche arrivera avant lui. Je cours à Paris faire le nécessaire. Ce soir, je verrai M. des Roselles.

Le policier partit en courant.

En se rendant à la gare, car il voulait aller à Paris pour faire donner l'ordre d'arrêter Bertin, il conjectura sur la direction que l'amant de Palmyre pouvait avoir prise.

— Par la gare d'Orléans, se dit-il, Bertin peut se rendre à Bordeaux, à Cette ou à Saint-Nazaire ; c'est là que sont les têtes de ligne des paquebots... ou en Espagne s'il prend la voie de terre.

Et il conclut :

— Il n'y aura qu'à télégraphier à toutes les issues du réseau.

Loubet, aussitôt à Paris, prit un fiacre à la gare Montparnasse et se fit conduire chez le chef de la Sûreté.

En quelques instants, il l'eut mis au courant de toute l'affaire et des télégrammes furent immédiatement lancés sur les divers points de la frontière pour transmettre le signalement de Bertin et donner l'ordre de l'arrêter.

Mais, hâtons-nous de le dire, sans surprendre nos lecteurs, l'agent dévoué à la cause de Léon des Roselles avait affaire à un gredin d'une habileté de première force.

Bertin, qui ne laissait rien au hasard, avait parfaitement prévu ce qui pouvait lui arriver.

Il avait eu le pressentiment que si, par un hasard quelconque, on venait à apprendre qu'il était parti, il pourrait être devancé par une dépêche et arrêté à la gare frontière.

Ce cas prévu, il lui était facile d'y parer.

Il avait eu le temps, pendant le trajet, de combiner admirablement ce qu'il avait à faire pour dépister ceux qui le poursuivaient.

Le train qu'il avait pris se rendait directement à Toulouse.

Par prudence, il n'avait pris son ticket que pour cette destination.

A Toulouse, il prendrait la ligne de la Compagnie du Midi qui passe à Narbonne et Perpignan et il quitterait le train à l'avant-dernière station.

C'est à peine si, de ce point, quelques kilomètres le sépareraient de la frontière espagnole.

Il se munirait d'un guide et c'est en touriste qu'il passerait les Pyrénées.

En outre, par surcroît de précautions, Bertin, qui n'avait rien modifié à son personnage en partant de Paris, se promettait de faire, aussitôt arrivé à Toulouse, tout ce qu'il faudrait pour qu'on ne puisse le reconnaître

Il couperait ses cheveux, il supprimerait son lorgnon, il adapterait à

Elle l'avait menée dans le cabinet de Claudius et elle lui avait montré le pli sinistre. (P. 1612.)

son visage une barbe noire qui en modifierait complètement l'expression et qui en cacherait les traits, et il se revêtirait d'un costume qu'il achèterait sur place.

Sous le nom espagnol dont il s'affublerait, protégé par ce déguisement, il était certain d'échapper à la police lancée à ses trousses par Léon des Roselles.

CHAPITRE CXCIV

A LA GRENOUILLÈRE

La nouvelle de la mort dramatique de Claudius produisit sur Mlle Mercier le même effet que sur Léon des Roselles.

Comme lui, elle ne songea qu'au malheur affreux et à la douleur qui allait accabler Jane.

Paul, qui était venu passer la journée auprès de sa fiancée, fut aussi profondément affecté par cette catastrophe, car il avait pour le duc d'Azergues, qui était à la fois son parrain et son tuteur, une affection absolument filiale.

Il voulut aller lui-même à Bougival pour rendre les derniers devoirs à celui qui lui avait tenu lieu de père, pour faire les formalités nécessaires et pour ramener sa dépouille mortelle à Paris, si telle était l'intention de la duchesse, du comte de Bellegarde et de Régina.

Mlle Mercier comprit aussi la mission qui lui incombait.

C'est elle qui devait aller auprès de Jane et se faire la messagère de la douloureuse nouvelle, comme la consolatrice maternelle du premier choc de sa douleur.

Elle partit immédiatement, tandis que Léon des Roselles et son neveu, ayant repris la voiture du cocher de Bouguarès, revenaient rapidement à Bougival.

Suivons l'amie de Jane d'abord.

Lorsque Mlle Mercier se trouva dans le train, seule, encore sous le coup de la stupeur qui l'avait frappée en apprenant cette catastrophe aussi terrible qu'imprévue, elle sentit, à mesure qu'elle approchait, une pénible appréhension s'emparer d'elle.

Jane, dont le cœur honnête appartenait depuis si longtemps à celui qu'elle avait aimé le premier, n'aurait jamais pu avoir pour aucun autre le même amour, cet amour immense, unique, emplissant l'être tout entier et survivant à l'existence, l'amour que la maternité consacre indissolublement à jamais.

Mais elle avait pour Claudius une affection profonde, loyale, robuste, basée sur l'estime qu'elle avait conçue, suscitée par la tendresse qu'il lui avait prodiguée.

La nouvelle de la mort de son mari serait pour la malheureuse un

coup bien douloureux et Mlle Mercier redoutait maintenant l'accomplissement de la mission dont elle s'était chargée.

Elle se demandait sur quoi elle baserait les consolations que son cœur devrait prodiguer à Jane.

Puis, elle envisageait la mort de Claudius d'Azergues et elle en recherchait les conséquences immédiates.

Cette mort n'était-elle pas, en somme, l'œuvre de la main invisible de la Providence qui, pour ceux qui croient comme l'amie de Jane, veille sur nous avec une sollicitude constante et éclairée?

En mourant, le duc d'Azergues n'échappait-il pas à cette honte et à l'éclaboussement du déshonneur causés par Luce, qui étaient pour lui pires que la mort?

N'était-il pas affranchi de la douleur de voir sa fille sur la route de l'ignominie où sa nature vicieuse allait la faire avancer à grands pas?

N'était-il pas soustrait, par le fait, à un malheur qui aurait été encore plus épouvantable, lui qui avait pris la résolution terrible de faire justice?

Quelle était son intention?

Qu'entendait-il par là, lui qui avait dit qu'il ne pourrait vivre avec cette honte?

N'avait-il pas résolu de tuer Luce, pour empêcher le scandale qu'elle perpétuerait avec elle?

Oui, Mlle Mercier le sentait comme tous l'avaient compris: Claudius aurait tué l'indigne créature!

Pour échapper à la Justice, il se serait sans doute donné la mort ensuite.

N'était-il pas préférable, puisque le malheureux s'était condamné, qu'il eût trouvé cette mort glorieuse qui l'avait frappé lorsqu'il sauvait la vie à un enfant?

C'est dans ces pensées que l'ancienne institutrice puiserait les éléments de consolations qu'elle voulait prodiguer à Jane, comme elle trouverait dans son cœur assez de tendresse et sur ses lèvres assez de baisers pour apaiser l'exaspération de sa douleur.

Jane était dans une inquiétude affreuse.

Depuis le départ de son mari, elle ne pouvait s'empêcher de redouter pour lui un malheur épouvantable, car elle avait lu la terrible résolution qui assombrissait son front et allumait ses regards.

Elle avait compris ce que Claudius voulait faire et elle tremblait pour lui.

Puis, dans la journée, lorsqu'elle était venue dans le cabinet de tra-

vail du duc d'Azergues, comme elle le faisait chaque jour quand il était là, elle avait soulevé le sous-main qui était au milieu de sa table pour chercher la lettre qu'il avait reçue, cette lettre qu'il lui avait cachée, et une large enveloppe avait frappé ses yeux.

De la main de Claudius, ces quatre mots étaient écrits, en gros caractères dont l'encre était encore récente :

CECI EST MON TESTAMENT

Jane avait frémi.

Elle avait couru chez Régina et elle l'avait appelée d'une voix pleine de frayeur.

Elle l'avait menée dans le cabinet de Claudius et elle lui avait montré le pli sinistre.

Toutes deux, elles avaient eu la même idée.

Claudius avait résolu de tuer Luce et de se frapper ensuite.

Ce testament, le malheureux, épouvanté par le scandale qui rejaillissait sur lui et par le déshonneur dont il voyait son nom couvert par l'indigne fille, il l'avait écrit au moment où il avait pris cette résolution funeste, avant de partir à la recherche de Luce dont l'expiation terrible avait été décidée dans son esprit.

Alors, convaincu comme Régina, le comte de Bellegarde était parti à la recherche de son beau-frère.

Il n'avait aucune indication pour le guider.

Vainement il l'avait cherché pendant toute la journée, et il revenait désolé à la rue de Grenelle au moment même où Mlle Mercier y arrivait.

Au serrement de main de l'ancienne institutrice, au frémissement nerveux qu'il ressentit, le mari de Régina conçut une angoisse soudaine.

Il la regarda en face et il vit dans ses yeux le reflet de la douleur qui la déchirait.

Il l'interrogea.

— Vous avez vu mon beau-frère ?... Où est-il ?...

Jane avait entendu.

Elle accourait, suivie par Régina.

Mlle Mercier, devant elles, n'eut pas la force de répondre.

Ses jambes défaillirent et elle se laissa tomber dans un fauteuil, les bras tendus, appelant Jane qui se jeta à son cou.

— Ma pauvre Jane !... dit-elle en l'embrassant.

L'anxiété était cruelle.

Le comte de Bellegarde et Régina interrogeaient encore.

— Qu'est-il arrivé ?... je vous en supplie, parlez !...

— Un malheur !... un grand malheur... répondit l'amie de Jane.

— Claudius...

— Oui, ma chère enfant... votre mari...

— Il s'est tué ?... dit Régina.

— Non... mais vous pouvez pleurer sur lui...

— Mort !... cria la duchesse d'Azergues, d'une voix semblable à un râle aigu.

— Oui, ma chérie... hélas ! il est mort... mort victime de son courage et de son dévouement !...

Au milieu de la douleur qui venait d'éclater, ces paroles produisirent un saisissement véritable.

A travers leurs sanglots, Jane et Régina interrogeaient, voulant savoir toute la vérité.

Le comte de Bellegarde essayait de dominer sa douleur pour avoir la force de consoler sa femme et sa belle-sœur.

Alors, Mlle Mercier, essuyant ses pleurs, embrassant Jane qu'elle pressait contre elle comme une mère, fit le récit de l'épouvantable événement.

Elle dit, — innocent mensonge, — que la nouvelle lui avait été apportée par Mouredu qui se promenait à Bougival.

Elle apprit que Paul des Roselles était allé aussitôt auprès du corps de son parrain, tandis qu'elle s'était chargée elle-même de cette pénible mission.

Aussitôt, Jane, Régina et le comte de Bellegarde voulurent partir.

Mlle Mercier les accompagna.

Elle sentait qu'un rôle nouveau de dévouement et d'affection auprès de Jane commençait pour elle.

A ce moment, un facteur des Postes se présenta.

Il apportait la lettre recommandée, envoyée par Bertin au duc d'Azergues.

La mort du destinataire permettait au facteur de remettre ce pli à sa veuve et Jane seule eut ainsi connaissance de la dernière infamie du misérable qui s'était acharné à son malheur.

***

Léon des Roselles n'était pas demeuré longtemps à Bougival.

Il avait compris que, dès qu'elle aurait reçu la nouvelle de la mort de son mari, Jane accourrait, et il sentait que sa présence aurait été, en ces circonstances douloureuses, trop cruelles pour elle.

La première douleur calmée, il avait réfléchi à la situation nouvelle

qui était faite par la mort de Claudius et son cœur, dévoré d'un amour qui maintenant avait le droit de renaître et d'espérer, avait entrevu la liberté rendue à sa bien-aimée.

Il avait eu la vision de l'avenir à travers le voile de deuil du présent, et il n'avait pu s'empêcher de sourire à la promesse de bonheur qui lui était faite.

Jane pourrait être à ses enfants !

Jane pourrait être à lui !

Il s'était éloigné dès qu'il avait pu.

La nouvelle de la mort du duc d'Azergues s'était répandue rapidement à Bougival et l'un des meilleurs amis de Jane et de Claudius, M. de La Faloise, qui y possédait une superbe propriété, offrit à Paul des Roselles de recevoir chez lui la dépouille mortelle de son malheureux ami.

Mouredu s'était posté sur la grande route pour attendre Mlle Mercier et la conduire chez M. de La Faloise avec les personnes qui l'accompagneraient.

Puis, il était allé rejoindre son commandant qu'il trouva avec Loubet.

La nuit était venue.

Loubet informa Léon des Roselles de ce qu'il avait appris et des mesures qu'il avait fait prendre pour que Bertin fût arrêté avant de passer la frontière.

Il annonça que la villa de la route de la Celle-Saint-Cloud allait être surveillée et que Palmyre serait probablement arrêtée le lendemain comme complice de son amant, car elle avait bénéficié du produit de ses crimes.

Cette arrestation, — Loubet ne pouvait encore le savoir, — ne devait pas être opérée.

Palmyre avait été saisie d'une épouvante si folle après le départ de l'agent qu'elle n'avait songé qu'à s'enfuir.

Elle avait entassé dans une valise tout ce qu'elle possédait de précieux, ses titres, ses valeurs, ses bijoux, son argenterie et, abandonnant tout le reste, elle était partie.

Elle s'était couvert le visage d'une voilette épaisse et elle avait gagné au plus tôt, à pied, la station de Rueil.

Là, elle était montée dans le train pour Saint-Germain, où elle comptait prendre, dans la nuit, la ligne de grande ceinture pour gagner celle de Normandie sans revenir à Paris.

Elle allait retourner chez elle et essayer de se dérober aux recherches qu'elle redoutait.

***

Pendant cette même nuit, tandis que l'on pleurait auprès du corps

du duc d'Azergues, José de Lizieux vint à Bougival, ignorant le drame qui venait de s'y dérouler.

Il avait cherché Luce pendant toute la journée.

Il était revenu à Viroflay, puis à Versailles ; il était retourné encore à Paris, cherchant partout, sans indication, courant les rues et les boulevards, comme un fou.

Sa jalousie, qui s'exaltait de plus en plus, attisait sa rage.

Par moment, il avait envie d'en finir et d'aller se brûler la cervelle à la porte de l'hôtel d'Azergues.

Puis, il reprenait ses recherches qui ne pouvaient être que stériles.

Enfin, affolé, désespéré, égaré, hors de lui, il avait eu la pensée de venir à Bougival, pensant y trouver celui qu'il croyait son père, afin de lui dire ce qui lui était arrivé et de le prier de se joindre à lui.

Il ouvrit la petite porte bâtarde, percée à côté de la grille et il se dirigea vers la maison dont une seule fenêtre était éclairée.

Dans la cuisine, la domestique de Palmyre causait avec les jardiniers et avec deux commères du voisinage.

L'une avait été appelée par elle.

L'autre était venue d'elle-même.

Le sujet de leur conversation était naturellement les événements bizarres qui venaient de s'accomplir : la visite que madame avait reçue de cet inconnu, la terreur que l'on avait lue sur son visage, et ce départ semblable à une fuite.

José entra.

Il questionna immédiatement.

— Monsieur est parti hier matin, répondit le jardinier. Il venait d'arriver avec madame, dans la nuit. — Dès le matin, j'ai amené une bonne, mademoiselle que voici, et monsieur est reparti pour Paris.

— Et Palmyre ? demanda José qui appelait toujours ainsi la maîtresse de son prétendu père.

— Madame est partie tantôt

— Partie aussi ?

— Oui, monsieur.

— Elle n'a rien dit ?

— Non... rien du tout... et nous sommes très inquiets.

Alors, parlant tour à tour, le jardinier, sa femme et la domestique racontèrent à José tout ce qui s'était passé.

Ils lui apprirent la visite de Pélago, qui paraissait fort en colère et celle de cet inconnu qui avait causé une si grande frayeur à madame.

Le fils de l'aventurière espagnole ne savait que penser.

Ces événements mystérieux, la disparition de Palmyre et de M. de Lizieux, l'intriguaient et le bouleversaient.

Sa rage s'accroissait dans son impuissance.

La domestique, peu rassurée déjà par ce qui venait de se passer dans cette maison nouvelle pour elle, commençait à avoir peur de lui.

José se retira dans la chambre où il couchait, quand il venait à Bougival.

Il s'enferma.

Seul, il s'enfonça dans ses méditations désespérées et furieuses

Avant le jour, ne pouvant plus tenir en place, il sortit.

Il erra sur les rives de la Seine, marchant la tête basse, semblable à un fou.

Puis, il alla au télégraphe.

Il envoya une dépêche à la rue de Courcelles, pensant que son père la recevrait.

Il attendit vainement la réponse pendant toute la journée.

Le soir, vers cinq heures, il allait revenir à la villa de Palmyre, décidé à en finir, lorsque tout à coup, des cris joyeux et des éclats de rire attirèrent son attention.

Sur l'autre rive de la Seine, près du pont, un canot venait d'aborder l'embarcadère.

Trois femmes et trois jeunes gens, à demi ivres, gravissaient l'escalier de bois qui conduit au restaurant de la Grenouillère.

Parmi ces femmes, José venait de reconnaître Luce d'Azergues.

C'était elle, en effet.

Elle portait un costume de canotage, comme ses compagnes.

Elle était avec ce jeune homme, Paul Rouleau, qu'elle avait rencontré dans le train et qu'elle avait suivi.

La bande joyeuse dont elle faisait partie s'amusait depuis la veille.

Après une nuit d'orgie dans un chalet des environs de Suresnes, on avait suivi la Seine jusqu'à l'île Saint-Denis, où l'on avait joyeusement déjeuné.

Puis, toujours canotant, on était descendu encore à Argenteuil, à la Garenne et à Rueil, dont les stations furent marquées par des apéritifs redoublés.

Enfin, on venait d'arriver à Bougival.

On allait dîner à la Grenouillère.

Luce, inconsciente, étalait son ignominie à quelques pas du cadavre de son père.

Luce tomba, frappée à mort. (P. 1618.)

A la vue de Luce dans cet accoutrement significatif, José sentit un flot de sang monter à son cerveau et un nuage rouge l'envelopper en obscurcissant sa vue.

— Ah !... te voilà !... grinça-t-il d'une voix hideuse.

Il courut pour traverser le pont.

Il arriva dans le jardin du restaurant, au moment où canotiers et canotières s'asseyaient autour d'une table, appelant le garçon en chœur.

Il s'élança sur Luce, son revolver à la main, et il n'eut qu'un mot, un cri, une épithète honteuse que nous ne pouvons reproduire et que la détonation couvrit de son fracas sinistre.

Luce tomba, frappée à mort.

Terrifiés, les jeunes gens n'eurent pas la présence d'esprit de se saisir du meurtrier.

Ils étaient ivres, nous l'avons dit.

José leur échappa et, s'élançant vers la Seine, il s'enfuit à toutes jambes.

Deux coups de feu retentirent.

Le fils de l'aventurière espagnole s'était soustrait à la Justice.

CHAPITRE CXCV

UNE ERREUR JUDICIAIRE

Le comte de Bellegarde apprit seul la fin honteuse de celle qui avait été sa nièce.

Seul, il vint au restaurant de la Grenouillère, reconnaître le corps et faire les formalités nécessaires.

Le double crime dont le joyeux établissement cher aux canotiers et aux baigneurs avait été le théâtre, n'eut aucun retentissement, car des mesures furent prises pour que les noms de Luce d'Azergues et de José de Lizieux ne fussent pas communiqués aux journaux, qui relatèrent cet assassinat et ce suicide.

Le mari de Régina ne communiqua cette nouvelle à aucun des siens.

L'acte de décès dressé, il chargea le secrétaire de la mairie de faire le nécessaire pour l'inhumation de Luce, qui devrait avoir lieu dans la fosse commune du petit cimetière de Bougival.

Le comte de Bellegarde s'était chargé de toutes les formalités à remplir pour les obsèques de son beau-frère et personne ne connut les démarches qu'il venait de faire.

Le corps de Claudius, avait été embaumé et mis dans une triple bière.

Son testament, apporté chez le notaire de Bougival, avait été ouvert dans les formes prescrites.

On voulait le lire avant que le convoi funèbre eût lieu, avant même de faire part de sa mort, car on pensait que Claudius pouvait avoir prescrit certaines dispositions.

Le malheureux avait bien eu les intentions que Jane avait devinées.

Il le disait dans cet adieu suprême, qu'il adressait aux siens avant de leur faire connaître ses volontés dernières.

Il avouait qu'il ne pouvait laisser subsister la tache infamante que Luce avait faite à son nom et que, pour l'effacer, pour empêcher le scandale que causerait la divulgation de sa honte, il avait résolu de la tuer et de se suicider ensuite.

Il donnait à Jane seule, qu'il instituait sa légataire universelle, l'usufruit de toute sa fortune qui serait partagée, après sa mort, entre Régina de Bellegarde, sa sœur, Paul des Roselles, son filleul, et Adrien de Salverne qu'il considérait comme son fils.

Il réglait ce qu'il y aurait à faire après sa mort.

Son corps devait être inhumé dans le tombeau de famille du château d'Azergues.

Aucune lettre d'invitation ne devait être adressée; et l'on n'enverrait, après les obsèques, que des lettres de faire-part de son décès.

Le convoi funèbre eut donc lieu sans le moindre apparat.

La mort de Claudius ne fut pas ébruitée.

Jane, Régina, Edme de Bellegarde, Adrien de Salverne, Mlle Mercier et Paul des Roselles accompagnèrent seuls le fourgon funèbre qui fut conduit à la gare et de là au château d'Azergues.

Au même moment, Luce était inhumée dans un coin ignoré du cimetière de Bougival, tandis que le cadavre de José de Lizieux, que personne n'avait reconnu, était transporté à Paris et exposé à la Morgue, avant d'être livré à l'amphithéâtre de l'École de médecine.

Étranger à ces événements dramatiques, l'agent Loubet poursuivait sa tâche.

Il allait et venait de Cormeilles à Paris, attendant à chaque instant la nouvelle de l'arrestation de Bertin, qu'il avait hâte d'annoncer à Léon des Roselles.

Rien n'avait été signalé.

Loubet commençait à croire, que le coup était manqué.

Il faisait, pour s'expliquer cet insuccès, les hypothèses les plus variées.

Il en était arrivé à penser que Bertin, pour donner le change, avait expédié sa dépêche à Palmyre de la gare d'Orléans, tandis qu'il filait par une autre ligne.

Alors, il avait fait donner des ordres pour que toute correspondance à l'adresse de Palmyre Putot fut interceptée.

Il avait agi sagement.

Un seconde dépêche était arrivée à Bougival.

Celle-ci était datée de Port-Vendres.

Le texte disait :

Aussitôt réalisation terminée, viens à Cadix, fonda Reale, et demande Gonzalès Sirias y Robra.

Loubet avait immédiatement télégraphié à un de ses amis, un ancien commissaire retraité qui habitait à Cerbère, et il l'avait prié de signaler le nom de Gonzalès Sirias y Robra.

La réponse ne s'était pas fait attendre.

L'homme dont Loubet parlait avait été arrêté par les autorités espagnoles.

Il était, disait-il, accusé de l'assassinat d'une femme nommée Carmen Pabla.

Loubet n'en croyait pas ses yeux.

Quel quiproquo bizarre avait été commis ?

Quelle confusion inimaginable avait été faite?

L'agent du Consulat de Barcelone courut à Cormeilles pour annoncer cette nouvelle à Léon des Roselles et à Mouredu.

La stupéfaction du père de Miette et de Magali fut complète.

Tistin, seul, n'eut aucun étonnement.

Son joyeux visage s'éclaira d'un large sourire et il s'écria :

— Ah ! par exemple, *aquello empêguo !*... Bertin accusé d'être l'assassin de M^me^ de Lizieux, jamais vous n'auriez pensé à ça, qué !... Ah ! bonne mère de la Garde, je vais me faire mourir de rire, vé !...

Il s'esclaffait, en effet.

Loubet réfléchissait à ce qu'il devait faire.

Il voulait partir sur-le-champ, afin de s'assurer que c'était bien Bertin que l'on avait arrêté, afin d'être là surtout pour qu'on ne le relâchât pas, s'il parvenait à prouver qu'il était étranger à ce crime.

Léon l'approuva.

Sans prendre le temps de passer au Parquet pour se faire donner un mandat d'arrêt au nom de Bertin, l'agent du Consulat de Barcelone fila par le premier train.

***

Fidèle au plan qu'il avait si habilement combiné pour échapper à la justice, Bertin était descendu à Port-Vendres.

Du personnage que l'on avait connu à Paris sous la nom de M. de Lizieux, plus rien ne subsistait.

On n'aurait pu davantage retrouver en lui la moindre trace de l'ancien agent de la Sûreté générale que Loubet et M. Calixte connaissaient fort bien.

La métamorphose qu'il avait accomplie pendant son court séjour à Toulouse était absolument complète.

Elle avait été faite avec cette science approfondie de la grime et avec cet art du travestissement que le ci-devant policier possédait à merveille.

Ses cheveux, légèrement grisonnants, avaient été enduits d'une teinture instantanée qui les avait rendus du noir le plus foncé et le plus mat.

Son visage était encadré par deux favoris, de couleur pareille, qui descendaient le long des joues et se recourbaient en contournant les maxillaires inférieurs.

Son teint, foncé, hâlé et bruni à l'aide d'un cosmétique invisible, avait pris l'érubescence fauve et bronzée des types espagnols.

Le costume, soigné jusqu'en ses moindres détails, était bien celui des indigènes de la péninsule ibérique, avec la culotte à pont, la veste étroite, le gilet fleuri, le vaste manteau de drap noir et le large sombrero.

Quelques bijoux typiques et une canne à poignée d'ivoire sculptée en tête de taureau le complétaient parfaitement.

Bertin s'appelait désormais Gonzalès Sirias y Robra.

Il pouvait passer pour un riche Catalan.

A Port-Vendres, l'habile gredin n'eut pas de peine à trouver le moyen de passer en Espagne.

Nous savons que Bertin parlait l'espagnol aussi bien que l'italien, que l'anglais et que le français.

Arrivé le soir, il se rendit dans l'un des cabarets du port que fréquentent les matelots et les pêcheurs.

Il lia conversation avec l'un de ces derniers et le décida à l'emmener avec lui en mer pour assister à la pêche.

Dominguo Burgos, ce pêcheur, passait la nuit en mer avec les deux hommes qui composaient tout l'équipage de sa barque, et il allait vendre son poisson un jour à Gerone, en Espagne, et le lendemain à Port-Vendres, en France.

C'était une occasion superbe pour passer la frontière en échappant à la surveillance de la police.

Le prétendu Sirias y Robra paraissait éprouver un grand plaisir à

cette partie et le patron pêcheur constata, en l'entendant parler, qu'il avait une connaissance parfaite de la navigation.

A six heures du matin, après une pêche superbe, la barque entra dans la petite calanque où elle débarquait d'habitude ses paniers de poisson qu'une carriole transportait ensuite à Gerone.

Le débarquement s'opérait sous les yeux des douaniers espagnols qui surveillaient la côte, toujours à l'affût de la contrebande si facile sur le littoral.

L'un des douaniers remarqua l'inconnu que Burgos venait d'amener dans sa barque et il pensa avoir affaire à un contrebandier.

Il s'approcha et interrogea Bertin.

Malgré l'habileté des réponses de l'ancien policier, le douanier persista dans son opinion et le chef de poste fit saisir le prétendu Sirias y Riobra par ses hommes qui le conduisirent à Port-Bou.

Là, un nouvel interrogatoire eut lieu.

Précisément, un agent de la police espagnole se trouvait avec les douaniers, guettant le passage de divers bandits qui avaient été signalés.

Cet agent, habitué à reconnaître les déguisements et la grime, vit du premier coup d'œil que les noirs favoris de l'homme que l'on avait amené étaient faux.

Il intervint.

Il fallait, pensait-il, que l'on eût affaire à quelqu'un qui avait le plus grand intérêt à se cacher pour qu'il ait pris de semblables précautions.

Les réponses de Bertin parurent équivoques.

Le policier espagnol opérait depuis de nombreuses années sur la frontière.

Tout à coup, un souvenir fut éveillé en lui par les yeux de Bertin et par le son de sa voix qu'il crut reconnaître.

Il avait été un des agents qui accoururent les premiers au secours des victimes, lors de la catastrophe de chemin de fer qui avait eu lieu entre Cerbère et Gerone.

Il se souvint d'avoir vu ce personnage.

Bertin fut arrêté et conduit à Barcelone sous bonne escorte.

On était convaincu d'avoir fait une capture importante.

L'habile gredin, qui était certain de n'avoir rien à démêler avec la Justice espagnole, ne se tourmenta pas outre mesure.

Il était convaincu que l'on finirait par le relâcher.

Mais il lui était difficile de fournir des preuves de son identité.

Alors, l'alcade qui l'interrogea eut une inspiration.

N'était-ce pas l'assassin introuvable de cette femme égorgée à Barcelone que l'on tenait ?

Des confrontations eurent lieu.

La domestique de Carmen Pabla, qui avait vu Bertin une fois, se rappela ses traits.

Elle le reconnut.

Elle dit :

— Oui, je connais cet homme. C'était un ami de ma pauvre maîtresse assassinée.

Elle chercha dans ses souvenirs et, après bien des efforts, elle se rappela son nom.

— Il se nomme Bertin, dit-elle.

Dès lors, on n'eut plus aucune hésitation.

Le misérable, qui avait souri dédaigneusement en entendant prononcer son nom, opposa les dénégations les plus formelles.

Mais l'enquête récemment faite en Espagne par Léon des Roselles, avec le concours de Loubet, avait laissé des traces.

La police de Barcelone, dont les souvenirs relatifs à l'assassinat de Mme de Lizieux avaient été éveillés, avait profité des découvertes qui venaient d'être faites.

On savait aujourd'hui que le mari de Carmen Pabla était parmi les victimes de la catastrophe de Cerbère.

La photographie de la tête avait été reconnue par plusieurs personnes, notamment au Vernet.

L'accusation s'édifia rapidement contre Bertin dont l'identité fut établie.

On sut que l'ancien agent de la Sûreté générale avait été l'amant de Mme de Lizieux ; que c'est lui qui avait suscité et conduit le procès en séparation intenté par l'aventurière espagnole à son mari.

Toutes les preuves s'accumulèrent contre Bertin qui se débattait en vain contre l'accusation.

Il ne put parvenir à justifier d'un alibi et à prouver qu'au moment où Carmen Pabla avait été assassinée, il était encore à Paris.

N'avait-il pas fait perdre sa trace, à cette époque, en prenant le nom de Raoul de Chabertin, l'agent d'affaires, homme du monde ?

On pensa, au contraire, que l'amant de Mme de Lizieux était depuis plusieurs jours à Barcelone au moment où la mère de José fut égorgée.

L'intérêt qu'il avait à commettre ce crime résultait de l'usurpation même qu'il avait faite du nom de M. de Lizieux.

C'est pour accaparer la fortune du père de José et celle de Carmen Pabla qu'il avait assassiné sa maîtresse.

Il avait disparu en profitant habilement de la catastrophe de Cerbère pour faire croire qu'il y avait trouvé la mort.

Tout était contre lui.

Bertin avait beau protester de son innocence, personne ne le crut.

La seule personne qui aurait pu le sauver était Mlle de La Possonnière qui, fort heureusement, n'était plus de ce monde.

Aussi, l'instruction fut-elle rapidement conduite et l'acte d'accusation rédigé d'une façon si précise, étayé par des preuves si nombreuses, que la défense de Bertin et ses protestations énergiques furent absolument vaines.

La peine capitale, demandée contre lui par le Ministère public, fut prononcée par arrêt de la Cour, et, dans les délais légaux, le misérable monta sur l'échafaud où le bourreau l'étrangla à l'aide du garrot.

C'était une erreur judiciaire, mais ce fut assurément la seule qui ne souleva aucune récrimination.

Frappé pour le crime d'un autre, le misérable expia tous les forfaits de son existence, tous les crimes dont ses victimes ne pouvaient pas se plaindre.

EPILOGUE

Jane n'est pas revenue à Paris après les obsèques de son mari.

Elle passa les premières semaines de son deuil au château d'Azergues.

C'est là qu'elle apprit par son beau-frère, le comte de Bellegarde, la fin misérable et tragique de Luce.

C'est là que Mlle Mercier, qui ne la quitta pas un seul jour, lui annonça la condamnation et l'exécution de cet homme qui était la cause de son malheur.

Jane ne voulut pas accepter, en ce qui la concernait, les dispositions testamentaires du duc d'Azergues.

Sa fortune personnelle était assez importante pour qu'elle put renoncer aux libéralités de son mari.

Elle fit abandon de l'usufruit de la fortune de Claudius qu'elle partagea elle-même, en sa qualité de légataire universelle et de concert avec son

Enfin, deux mariages furent célébrés le même jour à la mairie de Cormeilles. (P. 1626.)

beau-frère qui était l'exécuteur testamentaire, entre Régina, Adrien de Salverne et Paul des Roselles.

Puis, elle se retira à Champtocé, dans ce château où elle avait connu autrefois des jours si heureux et où elle attendrait que les délais prévus par la loi et nécessités par les convenances, lui permissent d'être enfin à celui qu'elle avait toujours aimé par dessus tout et qu'elle épouserait alors sans le moindre apparat.

Mlle Mercier accompagna Jane à Champtocé.

Elle demeura auprès d'elle la compagne maternelle qu'elle avait toujours été.

Elle lui parlait de ses filles ; elle lui parlait de Léon.

Enfin, deux mariages furent célébrés le même jour à la mairie de Cormeilles : celui de Miette avec Adrien de Salverne et celui de Magali avec Paul des Roselles.

Toutes les formalités légales avaient été accomplies.

Les actes de décès faussement déclarés autrefois par Bertin à la mairie de Marseille, avaient été annulés par une décision du tribunal.

Miette et Magali portaient légalement le nom de leur père, qu'elles avaient reçu à leur naissance.

On devine sans doute que Mouredu fut le premier témoin de celles qui autrefois l'appelaient si gentiment « Papa Tistin ».

***

Nous ne prendrons pas congé de nos lecteurs sans leur donner des nouvelles des personnages de notre récit auxquels ils ont bien voulu s'intéresser.

A l'époque où nous écrivons ce roman, — dont le fond n'est pas uniquement du domaine de l'imagination, — en 1892 et 1893, — le château de Champtocé, cette splendide demeure si merveilleusement restaurée, abrite tous ceux qui nous sont chers : Jane et Léon des Roselles, enfin unis ; — Miette et Magali, qui connaissent et qui adorent leur mère ; — Adrien de Salverne et Paul des Roselles, dont le bonheur ne saurait être décrit ; — Mlle Mercier, qui semble être le génie tutélaire de tous ceux qu'elle aime ; — Norine, qui dirige, en intendante émérite, tous les services de la vaste demeure ; — Tistin Mouredu, qui commande *Vent-Debout*, le yacht coquet qui évolue aujourd'hui si gracieusement sur la Loire ; — et aussi la bonne petite Mariie, qui fut autrefois si injustement chassée par l'horrible mégère qui s'appelait Stéphanie de La Possonnière.

Cette intimité suffit au bonheur de nos amis, et, seul, Raymond de Coursades, qui mourra dans le célibat final, vient le plus souvent possible rendre visite à son plus cher camarade.

Le général d'Yvoix est en retraite.

Pierre Lion, qui a gagné sa première épaulette, est en garnison à Angers, et Alice, la couturière parisienne de l'ancienne capitale angevine, réside ainsi à une très faible distance de Miette, sa sœur chérie.

Mme Davoul, dont les cheveux ont bien blanchi, est avec eux et c'est

TABLE DES CHAPITRES

TOME PREMIER

Chapitres.

I. La faute. 3
II. L'ancien maître timonier... 12
III. Le départ..... 21
IV. Les projets de Tistin..... 31
V. Une petite enquête..... 39
VI. En route pour Champtocé.. 48
VII. La lettre anonyme..... 58
VIII. Les soupçons..... 70
IX. Les révélations..... 83
X. Amour..... 92
XI. Les preuves..... 99
XII. Le conseil de Chabertin.... 109
XIII. La petite Bretonne..... 117
XIV. Sans nouvelles..... 127
XV. En coupé..... 138
XVI. A l'Estaque..... 147
XVII. Faux en écriture publique.. 155
XVIII. Les services de la poste.... 164
XIX. Le premier coup de cloche. 171
XX. Au château d'Azergues..... 179
XXI. L'aveu..... 189
XXII. Les actes de décès..... 200
XXIII. Le concours de Mariic..... 210
XXIV. La photographie..... 221
XXV. Le coup fatal..... 232
XXVI. Alarmante inquiétude..... 243
XXVII Epouvante..... 253
XXVIII. La visite du duc d'Azergues. 260
XXIX. La demande en mariage... 269
XXX. Résolution..... 278
XXXI. Menaces..... 288
XXXII. Le chantage..... 298
XXXIII. Chez M. de Chabertin..... 311

Chapitres.

XXXIV. Le couteau sur la gorge.... 325
XXXV. L'asphyxie..... 336
XXXVI. Le cauchemar..... 348
XXXVII. La lettre de Léon..... 357
XXXVIII. Une ancienne affaire..... 366
XXXIX. Le nouveau M. de Lizieux.. 374
XL. A Marseille..... 383
XLI. En voyage..... 392
XLII. A Paris..... 405
XLIII. Premières démarches..... 413
XLIV. Le cocher..... 420
XLV. A Levallois et à Asnières... 429
XLVI. Les conjectures de Mouredu..... 437
XLVII. Partis !..... 445
XLVIII. Le contrebandier..... 455
XLIX. Service pour service..... 464
L. Les renseignements de l'ami de Piétro..... 470
LI. Déceptions..... 479
LII. Sur la piste..... 487
LIII. Un tour bien joué..... 494
LIV. Après les funérailles..... 504
LV. Le colporteur..... 516
LVI. Autour d'Azergues..... 523
LVII. Après le départ de Claudius. 530
LVIII. Les lettres..... 539
LIX. Les deux amis..... 546
LX. Un article du *Secolo*..... 556
LXI. L'hospice de Nice..... 565
LXII. Autour du lit de la mourante..... 573
LXIII. Le fils de Carmen..... 581

Chapitres		
LXIV.	Amis d'enfance	591
LXV.	Les fêtes d'Azergues	600
LXVI.	Le rendez-vous	608
LXVII.	Au pavillon d'Armenonville	615
LXVIII.	Rue de Courcelles	624
LXIX.	Le plan et les moyens	631
LXX.	A Auteuil	640
LXXI.	Au bureau de poste	651
LXXII.	Dans le fiacre	656
LXXIII.	Près de la gare d'Orléans	663
LXXIV.	Mimi	671
LXXV.	Le château de Montlhéry	679
LXXVI.	D'hier à aujourd'hui	686
LXXVII.	Luce et Magali	692
LXXVIII.	Un cœur qui s'éveille	699
LXXIX.	Au cimetière de Passy	704
LXXX.	Premières joies et premières douleurs	711
LXXXI.	Le besoin d'aimer	719
LXXXII.	Casaque vert d'eau, manches et toque roses	730
LXXXIII.	Pélagie Mouton	736
LXXXIV.	Conseils paternels	741
LXXXV.	Bon sang ne peut mentir	748
LXXXVI.	A Cabourg	755
LXXXVII.	La fille de la mère Putot	763
LXXXVIII.	Palmyre	772
LXXXIX.	Anciennes amours	779
XC.	Les deux amis	784
XCI	Ni maîtresse, ni fiancée	779

TABLE DES CHAPITRES

TOME II

Chapitres.		
XCII.	La voix de l'amitié	803
XCIII.	L'amant de Pélago	810
XCIV.	Le message	816
XCV.	A Paris	822
XCVI.	La villa de Cormeilles-en-Parisis	829
XCVII.	Paul et Magali	837
XCVIII.	Épreuve d'amour	845
XCIX.	Les appréhensions de l'a venir	851
C.	Le projet d'Adrien	859
CI.	Les deux capitaines	864
CII.	Petite correspondance	874
CIII.	Les petits papiers	880
CIV.	Monsieur Calixte	887
CV.	La nouvelle femme de chambre	893
CVI.	La première sortie	900
CVII.	Le neveu de Léon	907
CVIII.	Le père	914
CIX.	La confession nécessaire	919
CX.	L'ami d'Adrien	926
CXI.	Un stratagème	935
CXII.	L'escapade	942
CXIII.	La soirée de la baronne de Coursades	951
CXIV.	Le règlement militaire	957
CXV.	Le sergent Pierre	963
CXVI.	Le trouble du cœur	971
CXVII.	Projets et fête	976
CXVIII.	La veille de Noël	984
CXIX.	Le réveillon	994
CXX.	La maîtresse de José	999
CXXI.	Après le réveillon	1007
CXXII.	Voix d'outre-tombe	1013
CXXIII.	La fête de Noël chez le duc d'Azergues	1020
CXXIV.	Dans le fumoir	1028
CXXV.	Entre amant et maîtresse	1034
CXXVI.	Le père de José	1040
CXXVII.	La demande en mariage	1047
CXXVIII.	La réponse du duc d'Azergues	1053
CXXIX.	Chez l'ami Bouguarès	1059
CXXX.	Une robe de bal	1067
CXXXI.	Dans la peau de son personnage	1074
CXXXII.	Une figure de cotillon	1079
CXXXIII.	Fiancés	1088
CXXXIV.	A travers la cloison	1095
CXXXV.	Mademoiselle Verneuil	1100
CXXXVI.	Le curé de Montlhéry	1107
CXXXVII.	Les preuves	1114
CXXXVIII.	Le journal	1119
CXXXIX.	Monsieur et Madame Putot	1130
CXL.	La haine	1139
CXLI.	L'outrage	1146
CXLII.	L'adversaire d'Adrien de Salverne	1155
CXLIII.	L'entrevue des témoins	1164
CXLIV.	Les manœuvres de Madame Putot	1173
CXLV.	Le coup de traître	1186
CXLVI.	Après le duel	1180
CXLVII.	Le château de Champtocé	1194
CXLVIII.	Le chantage en wagon	1200

Chapitres

CXLIX. Le coffret 1208
CL. Manœuvre avortée 1218
CLI. Le neveu de Bouguarès ... 1223
CLII. Au parc Monceau 1232
CLIII. La lettre de M. de Lizieux. 1239
CLIV. Pour sauver Jane 1250
CLV. Une inspiration de Mouredu 1261
CLVI. Nouveau voyage 1271
CLVII. L'amant de Jane 1280
CLVIII. Un compatriote de Bouguarès 1290
CLIX. Insinuations 1300
CLX. Bertin, Chabertin, de Lizieux 1309
CLXI. Devant l'hôtel d'Azergues. 1317
CLXII. *Le Scandale du Jour* 1330
CLXIII. Voyage en Espagne 1338
CLXIV. Les premières recherches de Mouredu 1346
CLXV. Préparatifs de noce 1355
CLXVI. Un renseignement 1366
CLXVII. Le père Lion 1376
CLXVIII. La noce d'Alice 1384
CLXIX. L'annonce 1395
CLXX. La veille 1403
CLXXI. Souvenir d'amour 1411

Chapitres

CLXXII. Elle ! 1419
CLXXIII. Chez Bouguarès 1429
CLXXIV. Une lettre de Barcelone ... 1436
CLXXV. Ce brave Rodolfo 1443
CLXXVI. De Paris à Bougival 1452
CLXXVII. Devant Sainte-Clotilde 1459
CLXXVIII. Le scandale 1469
CLXXIX. Partie ! 1478
CLXXX. José triomphe 1487
CLXXXI. Retrouvée 1494
CLXXXII. Frappé au cœur 1501
CLXXXIII. Révélation 1509
CLXXXIV. Nouvelle à sensation 1518
CLXXXV. Promesses de bonheur ... 1528
CLXXXVI. La colère de Pélago 1534
CLXXXVII. De concert avec Pélago .. 1546
CLXXXVIII. Les filles de Jane 1554
CLXXXIX. De découverte en découverte 1563
CXC. A Versailles 1573
CXCI. La dernière infamie 1582
CXCII. Un sauvetage 1591
CXCIII. La piste de Bertin 1599
CXCIV. A la Grenouillère 1610
CXCV. Une erreur judiciaire 1618

Épilogue 1624

elle qui prend soin du petit Pierrot, le fils de Pierre et d'Alice, qui, lui, entrera un jour dans l'armée par la grande porte ouverte à Saint-Cyr.

Régina et le comte de Bellegarde habitent alternativement le superbe château qu'ils possèdent sur les bords de la Saône et l'hôtel de la rue de Grenelle.

Edme est toujours un sportsman des plus haut cotés et il est devenu l'un des premiers éleveurs français.

L'hôtel de la rue de Courcelles, qui a été restitué à Jane, après l'annulation de la vente faite au prétendu Georges de Lizieux, a été vendu.

Le nouveau propriétaire l'a fait démolir et a édifié sur le terrain une vaste maison de rapport.

Bouguarès, retiré à Narbonne, a vendu son fonds au cocher Chichois.

Suivant l'exemple de son frère, il s'occupe de viticulture et il est un des gros propriétaires narbonnais dont vous pourriez bien un jour recevoir le prospectus et les offres de vente.

Ce Méridional a besoin d'activité.

Sa fortune ne lui suffit pas.

Il travaille pour le plaisir et il réussit comme s'il avait besoin de s'enrichir.

Son neveu, Albert Bouguarès, n'a pas suivi l'exemple de Pierre Lion.

A l'expiration de son deuxième congé, il n'a pas renouvelé.

Il a préféré se retirer à Narbonne avec sa femme et faire l'apprentissage de la culture de la vigne et de la fabrication du vin.

Ne sera-t-il pas un jour l'héritier de son père et de son oncle ?

Pélago s'appelle aujourd'hui baronne de Croix-Nivert.

C'est un nom qu'elle a pris.

Elle a un petit hôtel dans les environs du parc Monceau, mais elle passe presque tout son temps en voyage.

Elle adore les longues pérégrinations.

Bertha est toujours son amie, et, moins heureuse qu'elle, l'ancienne maîtresse de Raymond sert en quelque sorte de dame de compagnie à la nouvelle baronne de Croix-Nivert.

Palmyre n'a pas été inquiétée.

La sentence capitale prononcée contre Bertin n'a pas permis à la Justice française de se saisir de l'affaire.

Mais l'ancienne maîtresse du misérable n'a guère réussi.

Ruinée par une spéculation malheureuse, ses petites maisons qu'elle louait pendant la saison à Cabourg ont été saisies et vendues.

Elle est presque dans la misère.

***

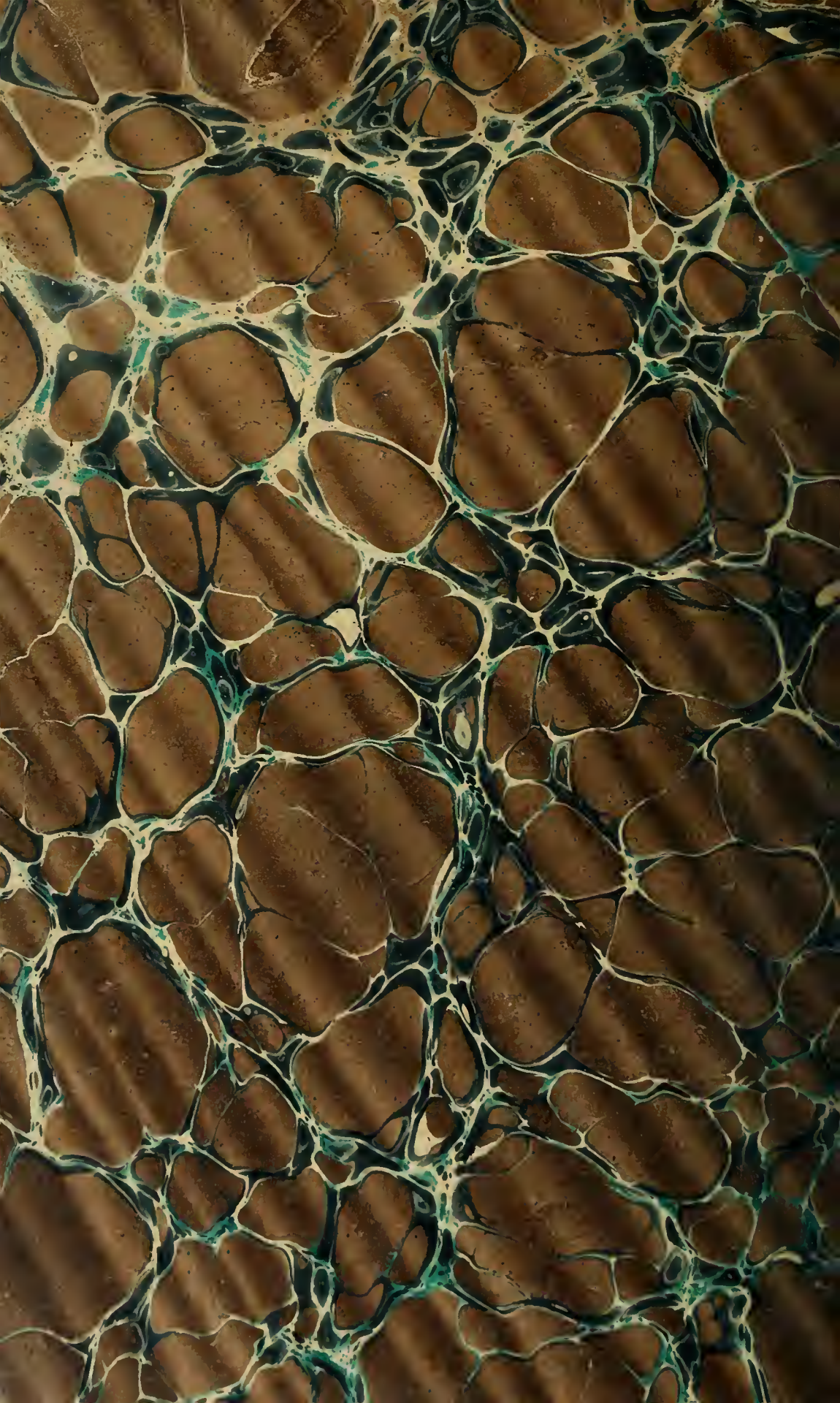
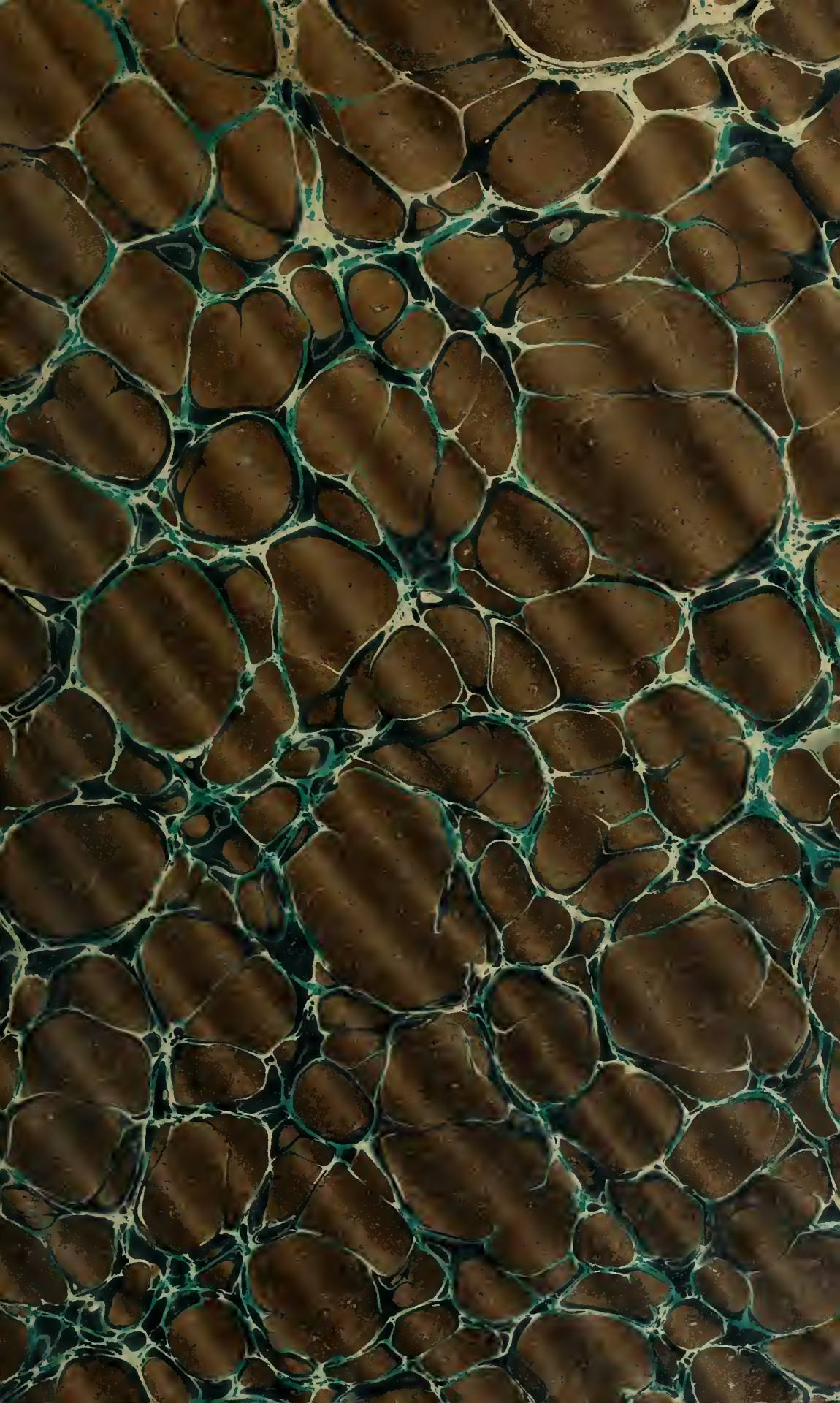
Disons enfin qu'au petit cimetière de Passy, les tombes de l'abbé Verneuil et du colonel de Salverne sont toujours admirablement entretenues.

Adrien et Miette font plusieurs fois par an un pieux pèlerinage à cet endroit où naquit leur amour.

Et Mouredu, — car c'est bien à lui que revient le mot de la fin, — depuis qu'il sait que leur union portera des fruits, ainsi que celle de Paul et de Magali, répète joyeusement :

— Capon de bon sort ! quels baptêmes l'on va faire, qué, mon commandant ?... Un branle-bas de combat à tout chavirer, vé !...

Puis, il s'attendrit et il ajoute :

— J'étais que deux fois papa Tistin, pas vrai !... Espère, mon bon, je vais l'être quatre fois de plus dans quelques jours, bonne mère de la Garde !

FIN